

PETER ROBINSON

SAISON SÈCHE

Une enquête de l'inspecteur Banks



policier



SAISON SÈCHE
PETER ROBINSON

Roman traduit de l'anglais par Dominique Rinaudo

Titre original : IN A DRY SEASON

© Peter Robinson, 1999.
ISBN 978-2-253-17241-3

*Pour papa et Averil,
Elaine et Mick,
Adam et Nicola*

Le passé est un pays étranger, aux mœurs différentes.

L.P. Hartley,

Le Messenger

PROLOGUE

Août 1967

L'été de l'amour. Je venais d'enterrer mon mari quand j'ai fait mon premier pèlerinage au lac de retenue sous lequel avait été englouti le village de mon enfance.

J'ai entrepris ce voyage quelques mois seulement après être rentrée d'un de mes longs séjours à l'étranger avec Ronald. Ces absences m'avaient bien arrangée pendant plusieurs années. Ron était un homme correct, un bon mari, qui acceptait volontiers d'avoir contracté un mariage de convenance. Je crois qu'il me considérait comme un atout dans sa carrière diplomatique, même s'il ne risquait pas d'être tombé sous le charme de mon éclatante beauté ou de mon esprit pétillant. Cependant j'étais présentable et intelligente et, ce qui ne gâtait rien, je dansais exceptionnellement bien.

Sans entrer dans les détails, disons que j'ai bientôt su jouer le rôle de l'épouse de diplomate avec un art consommé. Le prix ne me semblait pas trop élevé à payer. D'une certaine manière, j'étais le passeport qui ouvrait à Ronald une carrière pleine de succès et de promotions, et lui – même si je ne le lui ai jamais dit – m'offrait la fuite, l'évasion. Je l'avais épousé parce qu'il m'assurait une vie loin de l'Angleterre, or je voulais vivre le plus loin possible

de l'Angleterre. Aujourd'hui, après plus de dix ans d'expatriation, cela n'a plus la même importance. Je serais prête à passer le reste de mon existence dans l'appartement de Belsize Park. Ronald, qui a toujours été un investisseur averti, m'a laissé une coquette somme d'argent. Suffisante, en tout cas, pour vivre encore quelques années et m'acheter une nouvelle Triumph décapotable. Une rouge. Avec un autoradio.

C'est ainsi que, tantôt fredonnant au rythme de *All You Need is Love*, *Itchycoo Park* et *See Emily Play*, tantôt écoutant les infos – c'était l'époque du meurtre de Joe Orton et de la fermeture des radios pirates en eaux extra-territoriales –, j'ai repris le chemin de Hobb's End pour la première fois depuis plus de vingt ans. Je ne sais pas pourquoi, j'avais beau avoir la quarantaine passée, j'aimais la musique naïve, capricieuse, sans fioritures, qu'écoutaient les jeunes d'aujourd'hui. Elle me donnait des envies d'une seconde jeunesse : une jeunesse sans les complications de celle qui avait été la mienne ; une jeunesse sans la guerre, sans le malheur, sans la terreur et le sang.

Je ne crois pas avoir vu une seule voiture après avoir quitté la route principale à la sortie de Skipton. C'était une de ces journées d'été parfaites, où l'air embaume le foin fauché et les fleurs sauvages. J'avais l'impression de sentir jusqu'aux exhalaisons tièdes que dégageaient les murs de pierre sèche. Sur les sorbiers des oiseleurs, les baies luisaient tels des grenats polis. Des vanneaux huppés plongeaient, remontaient en flèche au-dessus des prairies,

et les bêlements tristes des moutons me parvenaient des lointaines collines du Yorkshire. Les couleurs étaient intenses, le vert plus vert que jamais, le bleu du ciel immaculé et aveuglant.

Peu après Grassington, je me suis perdue. Je me suis arrêtée pour me renseigner auprès de deux hommes qui réparaient un mur de pierre sèche. Il y avait si longtemps que je n'avais pas entendu l'accent très relâché du Yorkshire que, tout d'abord, j'ai cru qu'ils me parlaient une langue étrangère ; mais j'ai fini par les comprendre. Quand je les ai quittés, ils se grattaient la tête en se demandant qui était cette drôle de bonne femme aux lunettes de soleil qui écoutait de la pop music dans sa voiture de sport rutilante.

L'allée s'arrêtait à l'orée des bois ; j'ai dû descendre et terminer à pied, sur un chemin de terre qui serpentait entre les arbres. Des nuées de moucherons bourdonnaient autour de ma tête, des roitelets voletaient dans les taillis et des mésanges bleues sautaient de branche en branche.

Enfin, j'ai débouché à découvert, au bord du réservoir. Mon cœur s'est mis à battre ; j'ai dû m'appuyer contre un arbre. Sous ma paume, l'écorce était rude. Un moment, les joues en feu et les doigts pleins de fourmillements, j'ai cru m'évanouir. Puis le malaise est passé.

Il y avait des arbres autrefois, naturellement, mais pas autant, et ils se limitaient au nord du village, où ils formaient un bois, Rowan Woods. Du temps où j'y habitais, Hobb's End était un village blotti au fond d'une vallée. Aujourd'hui, il n'y avait plus qu'un lac entouré de forêts.

Dans l'eau, qui était d'une immobilité parfaite, se reflétaient les arbres et l'ombre fuyante et brève d'une mouette ou d'une hirondelle. À ma droite, le petit barrage coupait la rivière à l'endroit où elle traversait Harksmere. Agitée par des sentiments mêlés et incertains, je me suis assise sur la rive pour contempler le paysage.

Je m'étais arrêtée sur l'ancien passage de la ligne de chemin de fer que j'avais empruntée si souvent étant enfant. Cette voie unique, qui desservait Harrogate, avait été notre seul lien avec le monde pendant la guerre. Le Dr Beeching l'avait fait fermer trois ou quatre ans avant ma visite, et déjà les rails étaient envahis d'herbes folles. Le conseil municipal avait fait planter des saules pleureurs à l'emplacement de l'ancienne gare où, autrefois, j'achetais mes billets à Mrs Shipley et, le cœur battant, je guettais sur le quai les sifflements haletants de la vieille locomotive à vapeur.

Les minutes se sont égrenées, et mes souvenirs avec. J'avais quitté Londres assez tard dans la journée ; le trajet avait été long. Bientôt la nuit a envahi les bois, comblant les espaces entre les branches et les silences entre les cris d'oiseaux. Un souffle de brise s'est levé. Le lac a capté les derniers rayons du soleil, et sa surface chiffonnée s'est poudrée d'une poussière saumon. Lentement, elle s'est assombrie elle aussi, pour virer à un bleu d'encre profond.

La lune s'est levée, pleine, éclaboussant le paysage de sa blancheur de porcelaine ; l'ancien village m'apparaissait vaguement à travers l'eau, telle une image coulée dans la résine. Il s'étalait là, à mes pieds, brillant

d'un éclat noir et miroitant sous les imperceptibles ondulations de la surface.

Peu à peu, j'ai eu l'impression qu'il me suffirait de tendre le bras pour pouvoir le toucher. On aurait dit l'envers du miroir, comme dans *l'Orphée* de Cocteau, où il suffit de toucher le verre pour qu'il se liquéfie et nous permette de plonger dans l'au-delà.

J'ai cru revoir le village d'antan, avec ses cheminées qui fumaient au-dessus des toits d'ardoise et de schiste, la silhouette sombre de la filature sur la colline, à l'ouest, le clocher trapu de l'église, et la grand-rue qui épousait les méandres de la rivière. Plus je regardais, mieux j'imaginai les gens occupés à leurs tâches quotidiennes : courses, livraisons, papotages. J'ai même aperçu notre petite boutique ; c'était là que je l'avais rencontrée pour la première fois par un jour de grand vent, au printemps 1941. Le jour où tout avait commencé.

Adam Kelly adorait jouer dans les maisons en ruine ; il adorait l'odeur de moisi qui imprégnait les anciennes pièces, les craquements et les grincements qu'il leur arrachait en les parcourant, les rayons du soleil qui perçaient entre les lattes des volets, zébrant les murs. Il adorait franchir d'un bond les marches manquantes des escaliers, le cœur au bord des lèvres, sauter de poutre en poutre, soulever des nuages de plâtre sec et regarder les poussières danser dans la lumière filtrée.

Cet après-midi, Adam était le maître du village.

Debout au bord de l'étroite vallée, il observait les ruines et savourait à l'avance l'aventure qu'il allait vivre. Le jour tant attendu – une occasion unique dans la vie – était enfin arrivé. Aujourd'hui, tout devenait possible. L'avenir de l'univers dépendait de lui ; le village était une épreuve, une conquête désormais incontournable s'il espérait accéder au Septième Niveau.

Il était seul, à part un homme en jean et T-shirt rouge et une femme en blanc qui se tenaient à l'autre bout du village, près de l'ancienne filature de lin. Ils essayaient de se faire passer pour des touristes et pointaient leur appareil photo ici et là, mais Adam les soupçonna d'être venus chercher la même chose que lui. Il avait joué à ce jeu suffisamment souvent sur son ordinateur pour savoir que

tout résidait dans l'art de la tromperie et qu'il ne fallait jamais se fier aux apparences. Que Dieu me vienne en aide, pensa-t-il, si jamais ils arrivent les premiers.

Tantôt courant, tantôt glissant, il dévala la pente terreuse et s'arrêta en dérapant sur la glaise rougeâtre et craquelée qui tapissait le fond du réservoir. Il restait encore quelques poches boueuses. Toute cette eau, supposa-t-il, ne pouvait pas s'évaporer en quelques semaines.

Adam marqua une pause, l'oreille tendue. Même les oiseaux s'étaient tus. Le soleil dardait ses rayons et lui arrachait des gouttes de sueur derrière les oreilles, dans la nuque et entre les fesses. Ses lunettes glissaient sans arrêt sur son nez. Les murs noircis des maisonnettes tremblaient dans la chaleur comme derrière le brasero de l'ouvrier.

À partir de maintenant, tout pouvait arriver. Le Talisman était là, quelque part, et le rôle d'Adam était de le découvrir. Mais par où commencer ? Il ne savait même pas à quoi il ressemblait ; il savait seulement que quand il mettrait la main dessus, il aurait la certitude de ne pas se tromper. De plus, il comptait bien trouver des indices qui le mettraient sur la piste.

Il traversa le vieux pont de pierre et entra dans l'une des maisons à demi démolies. Il sentit aussitôt une obscurité humide se refermer autour de lui comme un manteau. Il régnait une odeur de fosse septique ; ou plutôt, on aurait dit qu'un géant extraterrestre était venu mourir là, dans un marécage fétide et suffocant.

Le soleil filtrait à l'ancien emplacement du toit, éclairant le mur opposé. Les pierres sombres luisaient

comme un rocher souillé par une marée noire. Par endroits, les lourdes dalles qui pavaient le sol s'étaient fendues sous quelque effort, et de gros paquets de boue sourdaient dans les interstices. Certaines basculèrent sous le poids d'Adam. Il se sentit comme en équilibre au-dessus de sables mouvants qui pouvaient l'engloutir dans les entrailles de la terre au moindre faux pas.

Rien d'intéressant ici. Il était temps d'aller voir ailleurs.

Dehors, il n'y avait toujours personne. Les deux touristes étaient partis, à moins qu'ils ne se soient cachés pour lui tendre un piège derrière la filature en ruine.

Adam remarqua une sorte de remise près du pont ; autrefois, elle avait dû abriter la réserve de charbon de la maison, ou servir de garde-manger. Il avait entendu parler du temps où il n'y avait ni chauffage électrique ni réfrigérateurs. L'endroit pouvait même avoir abrité des toilettes. Oui, c'était difficile à croire, mais autrefois les gens devaient sortir pour faire leurs besoins, même en plein hiver.

La petite construction avait été épargnée par les Destructeurs. Avec ses deux bons mètres de haut, son toit de schiste encore intact, elle semblait lui faire signe : elle attendait son maître et seigneur. Enfin quelque chose de solide à escalader pour observer les alentours. Si les soi-disant touristes étaient embusqués quelque part, il les verrait d'en haut.

Adam contourna le bâtiment et découvrit avec satisfaction que sur l'un des murs, plusieurs pierres dépassaient, formant des sortes de marches.

Prudemment, il pesa de tout son poids sur la première. Elle était glissante mais tenait bon. Il se mit à grimper. Les pierres étaient bien ancrées, il fut bientôt en haut.

Il se hissa sur le toit. La pente, assez douce, semblait facile à négocier. Il s'arrêta au bord, la main en visière pour se protéger du soleil aveuglant, et regarda tout autour de lui.

Après s'être assuré qu'il n'était pas épié, Adam entreprit la traversée du toit, qui faisait moins de deux mètres de large. Mais arrivé au milieu, il sentit un léger tremblement ; il n'eut pas le temps d'arriver à l'autre bord : les épaisses plaques de schiste cédaient sous son poids. Un instant, qui lui sembla une éternité, il resta suspendu dans les airs. Il fit des moulinets avec ses bras, en vain. Il poussa un cri et plongea dans les ténèbres.

Il atterrit sur le dos dans une flaque de vase ; son poignet gauche s'écrasa contre l'une des pierres tombées du toit et son bras droit, qu'il avait tendu pour amortir sa chute, s'enfonça jusqu'au coude dans la fange.

Le souffle coupé, il leva les yeux sur le carré de ciel bleu et vit deux plaques, sur les bords, basculer vers lui. Elles faisaient chacune environ un mètre carré de surface et quinze centimètres d'épaisseur. De quoi le réduire en charpie. Mais il était comme ligoté, pris au piège, hypnotisé par ces mégalithes qui chutaient au-dessus de sa tête.

Il les vit tournoyer au ralenti, telles des feuilles d'automne par un jour sans vent. Il ne ressentait plus ni peur ni panique. Il accueillait son destin avec une sorte de

résignation : sa courte vie avait atteint son terme et lui échappait. Dans cet instant, et sans pouvoir s'expliquer pourquoi, étendu sur son tiède matelas de boue, les yeux fixés sur les pierres sombres qui virevoltaient dans le bleu du ciel, il sut que, malgré sa jeunesse, il était totalement impuissant à échapper à son sort ; il ne pouvait que s'y plier.

C'était ça, sans doute, le Septième Niveau, se dit-il en retenant son souffle, attendant l'impact qui lui briserait les os avec des grincements horribles.

L'une des plaques atterrit sur sa gauche et alla se ficher dans la vase en se redressant contre le mur, telle une antique pierre tombale. L'autre heurta une dalle sur sa droite et se cassa en deux. L'une des deux moitiés se renversa sur lui ; elle écorcha la partie de son bras qui émergeait de la boue et lui arracha quelques gouttes de sang.

Adam prit plusieurs inspirations et leva les yeux. Le danger était passé. Ainsi donc, il avait été épargné ; il était vivant. Il en eut presque le vertige. Plus de peur que de mal, se dit-il en essayant de bouger tout doucement ses membres. Il avait très mal au poignet gauche et était sûr de s'en tirer avec un bleu énorme, mais il pensait avoir évité la fracture. Son bras droit était toujours profondément enfoui dans la vase, et le contact de la pierre lui cuisait. Il essaya de bouger les doigts pour s'assurer qu'ils lui obéissaient toujours. Il effleura quelque chose de dur.

On aurait dit un petit fagot épineux. Curieux, il étendit les doigts et les referma dessus, du même mouvement que

lorsque, tout gosse, quand il allait en ville avec sa mère, il se cramponnait à sa main parce qu'il avait peur des foules. Puis il fit porter tout son poids sur sa gauche, serrant les dents pour ne pas crier de douleur quand il pesa sur son poignet, et tira.

Centimètre par centimètre, il libéra son bras sans lâcher son trésor, arrachant à la vase de petits chuintements. Enfin, il desserra les doigts, déposa sa trouvaille sur la dalle et se rapprocha du mur pour examiner ce que c'était.

Dans la lumière chiche, la chose semblait s'agripper au rebord de la pierre, comme pour s'extirper d'une tombe. C'étaient les os d'une main, recouverts d'une croûte terreuse, noire et humide.

Banks fit un pas en arrière pour contempler son travail tout en sifflotant l'air de *Carmen* qu'il avait mis à plein volume sur sa chaîne hi-fi : la Callas était déjà sur le déclin, mais encore tout à fait acceptable.

Pas mal pour un amateur, se dit-il en plongeant sa brosse dans un pot d'essence de térébenthine. Nettement mieux, en tout cas, que le papier moisi qu'il avait arraché la veille aux murs de son nouveau logement.

La couleur surtout lui plaisait. Le vendeur du centre de bricolage d'Eastvale lui avait dit qu'elle était apaisante, et après l'année qu'il venait de subir, tout ce qui pouvait

l'apaiser était bon à prendre. Il avait choisi un bleu censé évoquer les tapisseries orientales, mais une fois sur le mur, il lui rappela plutôt l'île grecque de Santorin ; il y avait passé ses dernières vacances avec sa femme Sandra, qui l'avait quitté depuis. Il aurait volontiers fait l'impasse sur ce souvenir, mais il s'en accommoda.

Satisfait, Banks prit un paquet de Silk Cut dans la poche poitrine de sa chemise. Il commença par compter les cigarettes qu'il lui restait. Il n'en avait fumé que trois depuis le matin. Parfait. Il essayait de se limiter à un maximum de dix par jour, et jusque-là il tenait bon. Il gagna la cuisine et mit de l'eau à chauffer pour le thé.

Le téléphone sonna. Banks coupa la musique et alla répondre.

« Papa ?

— C'est toi, Brian ? Ça fait un moment que j'essaie de te joindre.

— Eh ben, euh... J'étais pas chez moi. Je pensais pas te trouver. T'es pas au boulot ?

— Si tu ne pensais pas me trouver ici, pourquoi m'appelles-tu ? »

Silence.

« Brian ? Où es-tu ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non, tout va bien. J'habite chez Andrew en ce moment.

— Où ça ?

— À Wimbledon. Écoute, papa...

— Dis donc, ce n'était pas ces jours-ci, tes

résultats ? »

Nouveau silence. Seigneur, pensa Banks, lui arracher plus de trois mots était à peu près aussi facile que de soutirer la vérité à un homme politique.

« Brian ?

— Oui, euh, c'est pour ça que je t'appelle. Je... je pensais te laisser un message.

— Je vois. » Banks avait compris. Il chercha des yeux un cendrier. N'en trouvant pas, il jeta ses cendres dans la cheminée. « Je t'écoute, l'encouragea-t-il.

— Pour les examens, je voulais te dire...

— Mauvais ? Très mauvais ?

— Eh ben justement... Tu ne vas pas être content, papa.

— Tu n'es pas recalé, tout de même ?

— Non, non.

— Alors ?

— Simplement, je pensais avoir mieux réussi. C'était pas facile, tu sais. Tout le monde a trouvé ça dur.

— Alors, ces résultats ? »

Brian lui répondit dans un murmure. « Passable.

— Passable ? Plutôt décevant, non ? De ta part, j'attendais mieux.

— Peut-être, mais c'est toujours mieux que ce que tu as jamais fait, toi. »

Banks inspira profondément. « Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de toi. De ton avenir. Ce n'est pas avec une mention passable que tu vas trouver un bon job.

— Et si j'en voulais pas, d'un bon job, comme tu dis ?

— Ah oui ? Qu'est-ce que tu veux devenir alors ? Un assisté ? Un chômeur ? Tu veux aller grossir les chiffres des demandeurs d'emploi ?

— T'es trop bon, papa, merci. Ça fait plaisir de voir que toi, au moins, t'as confiance en moi. En tout cas, je te signale que je ne vis pas aux crochets de la société. On va essayer de se lancer. Moi et le groupe.

— Vous allez *quoi* ?

— Essayer de se lancer. Andrew connaît un type qui produit sous un label indépendant. Il a un studio d'enregistrement et il nous a invités à aller jouer une de mes chansons chez lui. Tu me croiras si tu veux, mais on a du succès. On est vachement demandés en concert. On n'arrive plus à fournir.

— Es-tu conscient qu'il est extrêmement difficile de percer dans le monde de la musique ?

— Les Spice Girls ont bien réussi, et regarde le talent qu'elles ont.

— On pourrait en dire autant de Tiny Tim, mais là n'est pas la question. Le talent n'a rien à voir avec le succès. Pour un qui réussit, il y en a des milliers qui se cassent la figure.

— On gagne de l'argent à la pelle.

— L'argent n'est pas tout. Tu as pensé à l'avenir ? Qu'est-ce que tu feras à vingt-cinq ans, quand tu auras passé la crête de la vague et que tu n'auras plus un sou en poche ?

— Depuis quand es-tu un spécialiste de la question, papa ?

— C'est pour ça que tu as foiré tes examens ? Parce que tu étais trop occupé à perdre ton temps en répétitions et en tournées ?

— De toute façon, j'en avais ras le bol de l'archi. Ça ne m'intéresse pas. »

D'une pichenette, Banks envoya valser son mégot dans la cheminée. Un bouquet d'étincelles jaillit contre la pierre noircie. « Ta mère est au courant ?

— Euh, je me suis dit... enfin, tu pourrais pas t'en charger ? »

Il rigole ou quoi, pensa Banks. Lui, appeler Sandra ? En ce moment, ils ne pouvaient même pas parler de la pluie et du beau temps sans se disputer.

« À mon avis, tu ferais mieux de lui téléphoner toi-même, lui dit-il. Mieux encore, tu devrais aller la voir. Camden Town, ce n'est pas tellement loin de chez toi.

— Elle va piquer une de ces crises !

— Ça te servira de leçon. Il fallait y penser avant. »

La bouilloire se mit à siffler.

« Je te remercie, papa, dit Brian, la voix cassante et pleine d'amertume. Et moi qui croyais que tu comprendrais. Que je pouvais compter sur toi. Moi qui croyais que tu aimais la musique... tu es comme tous les autres, tiens. Y a ta putain de bouilloire qui t'appelle, cours vite à la cuisine !

— Brian... »

Brian avait raccroché.

Le bleu des murs du séjour ne fit rien pour adoucir l'humeur de Banks. C'est triste, se dit-il, d'en arriver à se

réfugier dans le bricolage pour se consoler, à décorer son intérieur pour chasser ses idées noires. Il resta assis quelques instants, les yeux fixés sur un poil de brosse collé à la peinture, au-dessus de la cheminée, puis il se rua dans la cuisine pour couper le feu sous la bouilloire. Il n'avait plus envie de sa tasse de thé.

« L'argent n'est pas tout. As-tu pensé à ton avenir ? » Banks n'arrivait pas à croire que ces paroles étaient sorties de sa bouche. Non parce qu'il plaçait l'argent au-dessus de tout, mais parce que c'était mot pour mot ce que ses propres parents lui avaient répondu quand il leur avait annoncé qu'il voulait arrondir ses fins de mois en travaillant le week-end au supermarché. Il mesurait combien sa réaction envers Brian avait été profondément instinctive et en était effrayé. C'était comme s'il s'était fait la voix de quelqu'un d'autre – ses parents –, comme s'il n'avait été, lui, que la marionnette du ventriloque. Il paraît que plus on vieillit, plus on ressemble à ses parents ; Banks commençait à se demander s'il n'y avait pas du vrai là-dedans. Cette éventualité l'horrifiait.

L'argent n'est pas tout, lui avait dit son père, même si d'une certaine manière l'argent comptait énormément pour un homme qui n'en avait jamais eu. *As-tu pensé à ton avenir ?* lui avait dit sa mère, lui faisant comprendre à sa manière qu'il ferait mieux de passer ses week-ends à étudier plutôt qu'à gagner de l'argent qu'il irait dépenser bêtement dans les salles de billard et les bowlings. Ils voulaient le voir suivre l'exemple de Roy, son frère aîné, et se tracer une bonne carrière respectable et stable dans la

banque ou l'assurance. Avec un bon diplôme en poche, disaient-ils, il pouvait « arriver », c'est-à-dire faire mieux qu'eux. Il était intelligent, et, dans les années soixante, les enfants d'ouvriers intelligents étaient censés s'élever socialement.

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau, interrompant Banks dans ses réflexions. Pensant que c'était Brian qui rappelait pour s'excuser, il se précipita.

Il reconnut la voix de son directeur, Jeremiah « Jimmy » Riddle. Décidément, c'est mon jour de chance, se dit Banks. Non seulement ce n'était pas Brian, mais ce nouveau coup de fil l'empêchait désormais de consulter le 1471 pour connaître le numéro d'où son fils l'avait appelé ; en effet, ce service ne permettait d'identifier que le dernier appel reçu. Il jura et tendit machinalement la main vers son paquet de cigarettes. À ce rythme-là, il n'arrêterait jamais. Et merde. Aux grands maux les grands remèdes. Il en alluma une.

« Alors, on tire au flanc, comme d'habitude, Banks ?

— Je suis en congé. Tout ce qu'il y a de plus officiel. Vous pouvez vérifier.

— Là n'est pas la question. J'ai un boulot pour vous.

— Je serai au commissariat demain matin.

— Ça ne peut pas attendre. »

Banks se demanda quel genre de travail pouvait justifier que Jimmy Riddle le dérange en plein congé. Depuis que son supérieur avait dû le réintégrer – à contrecœur, certes – dans les effectifs après l'avoir suspendu de ses fonctions un peu vite l'année précédente,

sa carrière stagnait. Sa vie n'était qu'une ennuyeuse succession de rapports, statistiques, statistiques et rapports. Un peu plus et on l'enverrait dans les écoles faire des actions de prévention routière. Pas une seule enquête en neuf mois. Il était tellement hors circuit qu'il aurait aussi bien pu vivre sur Pluton sans que ça fasse la moindre différence. Même les rares indics qu'il avait recrutés depuis son arrivée à Eastvale le fuyaient. Il n'était pas naïf au point de croire que la situation allait se renverser du jour au lendemain. Il y avait anguille sous roche. Riddle ne faisait rien sans arrière-pensées.

« On vient de recevoir un rapport de Harkside, poursuit Riddle. Un jeune garçon a trouvé des ossements au fond du lac de Thornfield. C'est l'un des lacs de retenue qui s'est asséché au cours de l'été. D'après ce que je comprends, il y avait un village au fond, autrefois. Bon. Il n'y a qu'un petit commissariat minable à Harkside, avec un simple lieutenant à sa tête. J'ai besoin sur place d'un officier de police judiciaire un peu plus confirmé.

— Des vieux ossements ? Ça ne peut pas attendre ?

— Si, sans doute. Mais je préférerais que vous vous y mettiez tout de suite. Ça vous pose problème ?

— Il n'y a personne, à Harrogate ou à Ripon, qui puisse s'en occuper ?

— Ils sont débordés. Merde, ne soyez donc pas si ingrat, Banks. C'est l'occasion rêvée de sortir votre carrière des ornières où elle s'est enlisée. »

C'est ça, se dit Banks. Et moi je suis la reine d'Angleterre. Sa carrière ne s'était pas enlisée toute

seule : on l'avait poussée dans le borbier. Et, connaissant Jimmy Riddle, cette nouvelle affaire allait l'y enfoncer plus profond encore. « Un squelette humain ?

— Nous n'en sommes pas encore sûrs. Pour être franc, nous sommes totalement dans le noir. C'est pour ça que je vous envoie là-bas.

— À Harkside ?

— Non. Au lac de Thornfield. Vous trouverez le major sur place. Cabbot. »

Banks prit le temps de réfléchir. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Il était clair que Riddle ne cherchait pas à lui être agréable ; il avait dû se fatiguer de le confiner au commissariat et inventer un nouveau moyen de le mettre à la torture.

Un squelette dans un lac de retenue asséché ?

Normalement, on ne déplaçait pas un inspecteur divisionnaire au fin fond du pays simplement pour examiner un tas de vieux ossements. De même, ce n'étaient pas les directeurs qui assignaient les enquêtes aux inspecteurs, mais les commissaires. Banks savait d'expérience que les activités des directeurs se limitaient à bavasser à la télé, inaugurer des comices agricoles et juger les concours de fanfares. Ce foutu Jimmy Riddle faisait exception, bien entendu. Ce Monsieur Je-me-mêle-de-tout ne manquait jamais une occasion de retourner le couteau dans les plaies de Banks.

Harrogate et Ripon avaient beau prétendre couler sous le travail, Banks était sûr qu'ils auraient pu fournir un

inspecteur qualifié pour la tâche. Visiblement, Riddle avait estimé que l'enquête serait pénible ou ennuyeuse, ou les deux, et suivie d'un cortège d'échecs et d'humiliations ; sinon, pourquoi la lui confier à lui, Banks ? Et ce major Cabbot, ce devait être un crétin fini pour qu'on ne le laisse pas s'en débrouiller seul avec son chef. D'ailleurs, que faisait-il dans un commissariat de police complètement paumé ? Parce qu'on ne pouvait pas dire que Harkside, qui était perdu dans les vallées au Yorkshire, faisait figure de capitale du crime.

« Ah, Banks, une dernière chose.

— Quoi, monsieur le directeur ?

— N'oubliez pas vos bottes de caoutchouc. »

Banks aurait juré entendre Riddle ricaner comme un petit caïd.

Il alla chercher une carte du Yorkshire et en examina le relief. Thornfield était le plus à l'ouest d'une série de trois réservoirs qui s'échelonnaient le long de la Rowan, rivière qui prenait sa source dans les Pennines et coulait grosso modo vers l'est avant de bifurquer vers le sud pour se jeter dans la Wharfe près d'Otley. Le lac avait beau se situer à moins de quarante kilomètres à vol d'oiseau, aucune voie directe n'y menait : il fallait emprunter des petites routes qui serpentaient dans la région accidentée. De l'index, Banks traça un trajet sur la carte. Le mieux serait probablement de couper au sud à travers les landes en longeant Langstrothdale Chase jusqu'à Grassington, puis de prendre à l'est vers Pateley Bridge. Mais il ne s'en tirerait pas à moins d'une bonne heure de route.

Il se doucha rapidement, prit sa veste dont il tâta les poches par habitude pour s'assurer qu'il avait ses clefs de voiture et son portefeuille, puis sortit dans le soleil cuisant de l'après-midi.

Avant de se mettre en route, il s'arrêta quelques instants, les mains sur les pierres chaudes du parapet qui bordait le cours d'eau, et regarda les rochers secs sur lesquels, en temps normal, coulait une cascade. Un vers de T.S. Eliot qu'il avait lu la veille au soir lui revint en mémoire : « Pensées d'un cerveau sec par temps de sécheresse. » Comment mieux décrire cette longue période sans pluie ? Tout était tari cet été, y compris ses pensées.

Sa conversation avec Brian le tracassait toujours. Il regrettait qu'elle se soit terminée comme elle s'était terminée. Il avait beau s'inquiéter davantage pour sa fille Tracy, qui parcourait la France dans un vieux fourgon avec des copines, l'avenir de Brian ne le laissait pas indifférent pour autant.

Dans le cadre de son travail, il avait vu tant de gosses mal tourner qu'il ne pouvait pas ne pas prendre le problème au sérieux. Drogue. Vandalisme. Attaques. Cambriolages. Violence. Banks avait toujours jugé Brian trop raisonnable pour tomber dans la délinquance. Son fils avait bénéficié de tout ce qu'une éducation bourgeoise pouvait apporter, c'est-à-dire bien davantage que lui-même avait jamais reçu. C'était sans doute pour cette raison que ses remarques l'avaient blessé à ce point.

Un couple de randonneurs passa devant sa maisonnette, sacs à dos bourrés, mollets musclés, shorts,

grosses chaussures de marche, cartes d'état-major pendues au cou dans de petites pochettes en plastique en cas de pluie. La jeunesse n'était donc pas entièrement pourrie. Banks les salua, fit une remarque sur le beau temps et monta dans sa Vaux-hall. Les sièges étaient brûlants ; il faillit ressortir d'un bond.

Ma foi, se dit-il en cherchant une cassette à insérer dans le lecteur, Brian était assez grand pour prendre ses décisions. S'il voulait tout envoyer promener pour aller taquiner la gloire et la fortune, c'était lui que ça regardait, non ?

Au moins, Banks avait enfin une enquête digne de ce nom sur les bras. Cette fois-ci, Jimmy Riddle avait commis une erreur. Il devait être persuadé de l'avoir fourré dans une impasse inextricable et semée d'embûches, et Banks était presque sûr que les dés étaient pipés. Mais tout valait mieux que d'être confiné dans un bureau à se tourner les pouces. Riddle avait tout simplement oublié le trait de caractère dominant de Banks, une particularité qui ne lui faisait jamais défaut, même au plus bas de sa forme : la curiosité.

Il se sentait dans la peau d'un pilote cloué au sol qui reçoit de nouveau l'autorisation de voler. Il glissa *Forever Changes* de Love dans le lecteur, et démarra en faisant gicler les gravillons sous ses roues.

La séance de dédicaces commençait à six heures et demie, mais Vivian Elmsley avait prévenu Wendi, l'attachée de presse, qu'elle aimait arriver de bonne heure pour se familiariser avec les lieux et bavarder avec les vendeurs.

Au quart, il y avait déjà foule dehors. C'était on ne peut plus prévisible. D'un seul coup, après avoir publié vingt romans en autant d'années, Vivian Elmsley était devenue un auteur à succès.

Même si sa réputation et ses ventes avaient grimpé régulièrement au fil des ans, c'était sa série policière, les aventures de l'inspecteur Niven, quinze ouvrages sur les vingt en question, qui lui avait apporté la célébrité. Elle venait d'être portée au petit écran avec un acteur principal très bel homme, une production en béton et un gros budget. Les trois premiers épisodes avaient déjà été encensés par la critique, ce qui était un grand honneur vu l'ennui général que suscitaient les séries policières. C'est ainsi que Vivian Elmsley avait atteint en un mois à une notoriété rare pour un écrivain.

Après une couverture de *Night & Day* et des articles de fond dans le magazine *Woman's Own*, elle s'était fait interviewer par Melvyn Bragg pour le « South Bank Show ». Connaître une gloire subite à plus de soixante-dix ans n'était pas ordinaire. On commençait même à la reconnaître dans la rue.

Adrian, qui avait organisé la séance, lui tendit un verre de vin rouge pendant que Thalia disposait les livres sur la table basse devant le canapé. À six heures et demie

tapantes, Adrian la présenta en disant qu'on n'avait plus besoin de la présenter. Sous quelques applaudissements timides, elle prit les dernières aventures de l'inspecteur Niven, *Un soupçon de péché*, et se mit à en lire l'introduction.

Elle jugeait bon de limiter ses lectures à cinq minutes. À moins, elle donnait l'impression de compter les secondes avant de pouvoir tout plaquer, à plus elle risquait de perdre l'attention de ses auditeurs. Le canapé était si moelleux, si profond, qu'il tissait autour d'elle une sorte de cocon. Elle se demanda comment elle arriverait à s'en extirper. Ses jambes n'avaient plus le ressort de leurs vingt ans.

Quand elle eut terminé, les gens se rangèrent sagement en file indienne et Vivian se mit à signer les exemplaires, échangeant un mot avec chacun, leur demandant s'ils voulaient une dédicace spéciale, s'attachant à épeler leur nom sans faute. Quand quelqu'un disait s'appeler John, comment être sûre que cela ne s'épelait pas Jon ? Il y avait même des cas plus complexes : Donna ou Dawna ? Janice ou Janis ?

Tout en signant, Vivian regarda ses mains. Des serres de rapace, se dit-elle. Presque squelettiques, parsemées de taches de vieillesse, la peau ridée, ratatinée aux articulations, des bourrelets autour de l'alliance, qu'elle serait bien incapable d'enlever si elle le voulait.

Les mains nous trahissent les premières, se dit-elle. Par ailleurs, elle était remarquablement bien conservée. Tout d'abord, elle était restée grande et mince. Elle n'avait

pas rapetissé, elle n'avait pas grossi comme tant de femmes sur le tard, elle n'avait pas endossé cette sorte de grosse carapace de matrone.

Ses cheveux gris acier, tirés en arrière, dessinaient un V qui surmontait un visage étroit aux traits vigoureux ; elle avait des yeux en amande d'un bleu profond, presque des yeux d'Orientale, auréolés de ridules, un nez légèrement busqué et une bouche fine. Une bouche qui souriait rarement, jugeait-on. Et on ne se trompait pas, même si ce n'avait pas toujours été le cas.

« Un regard d'airain, plongé sans ciller dans les abîmes du mal », avait écrit un critique à son sujet. Et était-ce Graham Greene qui avait noté cette écharde de glace fichée dans le cœur de l'auteur ? Comme il avait raison, même si, là encore, ce n'avait pas toujours été le cas.

« Vous habitiez dans le Nord autrefois, n'est-ce pas ? »

Vivian sursauta et leva les yeux. L'homme, décharné, la soixantaine environ, avait un visage émacié et pâle et des cheveux blonds raides et clairsemés. Il portait un jean défraîchi et une chemise criarde comme on en voit en été au bord de la mer. Quand il lui tendit son exemplaire à signer, elle remarqua qu'il avait des mains anormalement petites pour un homme. Des mains qui la mirent mal à l'aise.

Vivian hocha la tête. « C'était il y a longtemps. » Elle regarda le livre. « À quel nom, la dédicace ?

— Comment s'appelait l'endroit où vous viviez ?

— C'était il y a longtemps, je vous ai dit.

— Vous portiez le même nom, à l'époque ?

— Écoutez, je...

— Excusez-moi, monsieur. » C'était Adrian, qui demanda poliment à l'intrus de ne pas bloquer la file. Il lui obéit, jeta un dernier regard à Vivian par-dessus son épaule, puis abattit brutalement son livre sur une pile de John Harvey et sortit.

Vivian continua de dédicacer. Adrian lui remplit son verre, les gens lui dirent combien ils adoraient ses livres, et elle oublia bientôt l'étrange visiteur et ses questions indiscrètes.

À la fin, Adrian lui proposa de l'emmener dîner, mais Vivian se sentait fatiguée : encore un signe de vieillissement. Elle n'avait envie que d'une chose : rentrer chez elle, prendre un bon bain chaud, s'installer avec un gin-tonic et *L'Éducation sentimentale*. Mais d'abord, il lui fallait un peu d'air frais et d'exercice. Seule.

« Je vais vous raccompagner », lui dit Wendi.

Vivian posa une main sur le bras de la jeune femme. « Non, ma chère, lui dit-elle. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais bien faire un petit bout de chemin à pied, et ensuite je prendrai le métro.

— Mais je vous assure, ça ne me dérange pas, je suis là pour ça.

— Non, non. Tout ira bien. Je n'ai pas encore un pied dans la tombe. »

Wendi rougit. On avait dû la prévenir que Vivian était ombrageuse. On prévenait toujours les attachés de presse

et les journalistes. « Je suis désolée. Ce n'est absolument pas ce que j'ai voulu dire. Je fais mon travail, c'est tout.

— Une jeune fille jolie comme vous l'êtes doit avoir des choses bien plus intéressantes à faire que de reconduire une vieille dame chez elle au milieu des embouteillages londoniens. Pourquoi n'allez-vous pas au cinéma avec votre amoureux, ou danser, je ne sais pas, moi. »

Wendi sourit et consulta sa montre. « Eh bien, j'ai dit à Tim que je ne pourrais pas le voir de bonne heure ce soir, mais si je lui téléphonais maintenant et que j'allais faire la queue au guichet, je pourrais avoir des places de théâtre à tarif réduit. Mais à condition que vous soyez vraiment sûre.

— Tout à fait sûre, ma chère. Bonne soirée. »

Vivian sortit dans le doux crépuscule d'automne.

Bedford Street. Londres. Elle avait encore parfois du mal à croire qu'elle habitait Londres. Elle se remémora la première fois où elle y était venue. Comme elle avait trouvé la ville immense, majestueuse, impressionnante ! Elle avait contemplé bouche bée les monuments qu'elle ne connaissait que par ouï-dire, par ses lectures ou par le cinéma : Piccadilly Circus, Big Ben, la cathédrale Saint-Paul, Buckingham Palace, Trafalgar Square. Naturellement, de l'eau avait passé sous les ponts depuis, mais aujourd'hui encore elle ressentait la même magie quand elle prononçait ces noms ou arpentait les rues si célèbres.

Entre les gens qui sortaient tard du travail et ceux qui venaient prendre un verre avec des amis avant le

spectacle, Charing Cross Road grouillait de monde. Avant de descendre dans la bouche de métro, Vivian traversa prudemment, attendant le signal pour piétons, et alla flâner à Leicester Square.

Un petit chœur chantait *Men of Harlech* juste devant le Burger King. Tout avait énormément changé : la restauration rapide, les boutiques, et même les cinémas. C'était non loin de là, à Haymarket, qu'elle était entrée pour la première fois dans un cinéma londonien, le Carlton. Pour voir quoi, déjà ? *Pour qui sonne le glas*, mais oui, bien sûr.

En revenant vers la station de métro, elle repensa à l'étrange visiteur de la librairie. Elle n'aimait pas s'attarder sur le passé, et voilà que cet homme la replongeait dans ses souvenirs avec autant de force que les photos du lac de Thornfield qu'on publiait dans tous les journaux depuis quelques jours.

Les ruines de Hobb's End se retrouvaient exposées à la lumière du jour pour la première fois depuis quarante ans, et les souvenirs liés à ce village revenaient en masse. Vivian eut un frisson en descendant les marches.

Banks s'arrêta pour reprendre son souffle après sa petite marche dans les bois. De là où il était, au bord du réservoir de Thornfield, les ruines paraissaient s'égrener au fond de la cuvette, telle une main à demi ouverte, sur quatre cents mètres de large et huit cents de long. Il ne connaissait pas toute l'histoire du site, mais il savait qu'il avait été recouvert d'eau pendant plusieurs années. C'était la première fois qu'il réapparaissait. On aurait dit un site archéologique, ou encore une vision du Jugement dernier.

Sur la rive opposée, il distinguait des racines d'arbres entrelacées qui sortaient du sol. La différence de couleur délimitait bien la ligne des eaux. Au-dessus de la rive herbeuse, les collines de Rowan Woods s'étendaient vers le nord.

La partie la plus spectaculaire du tableau gisait à ses pieds : c'était le village fantôme. Etalé entre une fabrique en ruine qui se dressait sur un petit promontoire, à l'ouest, et un minuscule pont à bétail à l'est, l'ensemble faisait penser au squelette d'un géant. Le pont formait le pelvis, la fabrique le crâne, détaché et posé légèrement à gauche du corps. La rivière et la grand-rue dessinaient la colonne vertébrale doucement incurvée, de laquelle partaient les côtes, les rues collatérales.

Bien que sans revêtement, l'ancienne rue principale se

démarquait aisément. La voie se séparait en deux branches au pied du pont : l'une tournait vers Rowan Woods où elle se terminait en chemin de terre, et l'autre franchissait ce pont, et sortait du village en longeant la rive côté Harksmere, probablement jusqu'à Harkside. Banks trouva particulièrement étrange qu'un ouvrage immergé tant d'années fût resté intact.

En contrebas, il distingua plusieurs personnes de l'autre côté du pont, dont une en uniforme. Il descendit prudemment le sentier étroit. La soirée était douce ; le temps d'arriver en bas, il était en sueur. Avant de rejoindre le groupe, il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front et la nuque. Les taches humides qui s'élargissaient sous ses bras, elles, étaient sans remède.

Il n'était pas gros et ne manquait pas d'exercice. Certes, il fumait, mangeait mal et buvait trop, mais son métabolisme lui avait toujours permis de rester mince. Il n'était pas un forcené de gymnastique, mais depuis le départ de Sandra, il avait pris l'habitude de faire de longues promenades solitaires le week-end, et allait nager huit cents mètres à la piscine d'Eastvale une ou deux fois par semaine. C'était ce sale temps lourd qui le mettait KO.

Le fond de la vallée n'était pas aussi vaseux qu'il y paraissait. Presque partout, la terre rougeâtre avait séché et s'était craquelée sous l'effet de la chaleur. Cependant, il restait quelques poches marécageuses où poussaient des roseaux, et qui l'obligèrent à sauter par-dessus de grandes flaques.

Il était déjà au milieu du petit pont quand il vit une

femme s'avancer vers lui et lui faire signe, bras tendu, paume en avant, de s'arrêter. « Excusez-moi, monsieur, lui dit-elle. Mais vous êtes sur les lieux d'un crime. Je suis obligée de vous demander de ne pas vous approcher. »

Banks sourit, conscient de ne guère avoir l'apparence d'un officier de police. Il avait laissé sa veste dans sa voiture et portait une chemise en denim à col ouvert, sans cravate, un pantalon beige clair et des bottes de caoutchouc noires. « Je ne vois pas de ruban de sécurité, le périmètre n'est pas délimité », lui répondit-il.

La femme le regarda en fronçant les sourcils. Environ la trentaine, elle avait de longues jambes et était grande et mince – probablement à peine plus petite que Banks et son mètre soixante-douze. Elle était vêtue d'un jean bleu et d'un chemisier blanc coupé dans un tissu soyeux. Par-dessus, elle portait une veste à chevrons qui épousait sa taille et les rondeurs de ses hanches. Ses cheveux châains, séparés par une raie, retombaient en un dégradé ondulé et souple sur ses épaules. Elle avait un visage ovale, le teint hâlé, une bouche pleine ornée d'un petit grain de beauté à la commissure des lèvres. Quand elle enleva ses lunettes de soleil, ses yeux en amande le dévisagèrent avec le plus grand sérieux, comme si c'était un extra-terrestre.

Elle n'était pas belle au sens conventionnel du terme. Elle n'aurait pas fait la couverture d'un magazine, mais elle ne manquait pas d'allure et respirait l'intelligence. Et ses bottes rouges achevaient de parfaire le tableau.

Banks lui sourit. « Faut-il que, comme Robin des Bois,

Petit Jean, je vous jette à l'eau pour pouvoir passer ?

— À moins que ce soit le contraire ? Mais vous pouvez toujours essayer », répondit-elle. Puis, quand ils se furent examinés des pieds à la tête pendant quelques secondes, elle plissa les paupières, fronça de nouveau les sourcils et ajouta : « Vous êtes l'inspecteur Banks, j'imagine ? »

Elle ne semblait nullement gênée de l'avoir pris pour un badaud ; dans son ton ne perçait aucune note d'excuse ou de déférence. Banks ne sut dire si cela lui plaisait ou non. « Major Cabbot, j'imagine ?

— Oui. » Elle sourit. Un coin de sa bouche se contracta, une brève lueur illumina ses yeux et ce fut tout ; mais cela fit son effet. Un sourire probablement apprécié par pas mal de gens, songea Banks, qui se demanda avec plus de suspicion encore ce qui avait poussé Riddle à l'affecter à cette mission.

« Et eux, qui est-ce ? » demanda-t-il en montrant du doigt l'homme et la femme qui discutaient avec le policier en uniforme. L'homme pointait un caméscope sur l'appentis.

« Des journalistes. Colleen Harris et James O'Grady. Ils faisaient des repérages pour une émission de télé quand ils ont vu le jeune garçon passer à travers le toit. Ils lui ont aussitôt porté secours. Apparemment, ils ont su faire bon usage de leur caméscope. Ça fera un excellent reportage pour le journal du soir. » Elle se gratta une aile du nez. « Nous n'avons plus de ruban au poste. Pour être franche, je ne crois pas que nous en ayons jamais eu. » Elle avait beau jouer avec ses lunettes tout en parlant,

Banks n'eut pas l'impression qu'elle cachait sa nervosité. Elle avait un léger accent de l'Ouest, à peine marqué mais reconnaissable tout de même.

« Il est trop tard pour empêcher l'arrivée des caméras de télé, dit Banks. On pourra même les mettre à profit. Bon, si vous m'expliquez ce qui s'est passé ? Tout ce que je sais, c'est qu'un adolescent a découvert un squelette. »

Cabbot confirma d'un signe de la tête. « Il s'appelle Adam Kelly. Il a treize ans.

— Où est-il ?

— Je l'ai renvoyé chez lui. À Harkside. Il était sous le coup de l'émotion, et il s'était blessé au poignet et au coude. Rien de grave. Mais comme il réclamait sa mère, j'ai demandé au gardien Cameron, que vous voyez là-bas, de le reconduire. Le pauvre gosse, il risque de faire des cauchemars pendant des mois.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il marchait sur le toit quand la charpente a cédé. Il a eu de la chance ; il aurait pu se casser la colonne vertébrale ou se faire écraser par les pierres. » Elle pointa le doigt vers le bâtiment. « Les chevrons ont dû pourrir, après tant d'années sous l'eau. Il a suffi de pas grand-chose. Normalement, les démolisseurs auraient dû tout mettre par terre avant qu'on inonde le village, mais je parierais qu'ils n'ont pas jugé utile de faire des heures supplémentaires ce jour-là. »

Banks regarda autour de lui. « Ni ce jour-là ni les autres. Le travail est plutôt bâclé.

— Je me mets à leur place. Ils ont dû se dire que

personne ne reverrait jamais ces murs. Une fois sous l'eau, on ne peut pas deviner ce qu'il y a au fond. Bref, pour en revenir à Adam, sa chute a été amortie par la boue ; son bras s'est enfoncé dedans et il en est ressorti avec le squelette d'une main dans la sienne.

— Un squelette humain ?

— Je l'ignore. C'est-à-dire, moi je dirais que c'est une main d'homme ou de femme, mais il nous faut une expertise pour en être sûr. J'ai lu quelque part qu'une main humaine se confond facilement avec une patte d'ours.

— Une patte d'ours ? Quand avez-vous vu un ours pour la dernière fois par ici ?

— Eh bien, pas plus tard que la semaine dernière. »

Banks marqua une pause, aperçut la petite lueur malicieuse qui brillait dans ses yeux et sourit. Il y avait quelque chose chez cette femme qui l'intriguait. Rien, dans sa façon de parler, n'indiquait qu'elle doutait d'elle-même ou du bien-fondé de ses décisions. La plupart des jeunes policiers, quand ils devaient rendre compte de leurs actes, semblaient toujours quêter l'approbation, quand ils ne se mettaient pas sur la défensive. Susan Gay, son ancien brigadier, était comme ça. Mais rien de tout cela ne transparaissait chez le major Cabbot. Elle se contentait de rapporter les faits tels qu'ils s'étaient produits, les décisions qu'elle avait prises, et elle le faisait d'une manière qui dégageait une grande assurance sans pour autant suggérer l'arrogance ou l'insubordination. Banks la trouva déconcertante.

« C'est ça, dit-il. Allons jeter un coup d'œil. »

Cabbot replia ses lunettes de soleil et les glissa dans son sac en bandoulière, puis elle lui montra le chemin. Banks la suivit jusqu'à la petite remise. Elle marchait avec une sorte de grâce décontractée, comme les chats quand ce n'est pas l'heure de la pâtée.

En passant, il échangea quelques mots avec les reporters. Ils ne lui apprirent pas grand-chose, excepté qu'ils exploraient les environs quand ils avaient été témoins de l'accident. Ils s'étaient précipités au secours du gamin, et avaient aussitôt vu ce qu'il avait extrait du sol. Ils ne l'avaient pas trouvé particulièrement reconnaissant de leur aide, ni content de les voir, mais ils avaient été soulagés de constater qu'il n'avait aucune blessure grave. En bons journalistes qu'ils étaient, ils sollicitèrent de Banks quelques mots pour leur reportage. Il déclina poliment en arguant de son manque d'informations. Dès qu'il eut tourné les talons, la femme appela la chaîne locale sur son portable. De toute évidence, ce n'était pas leur premier contact.

L'appentis ne faisait guère plus de quatre mètres carrés. Debout dans l'embrasure de la porte, Banks examina l'endroit où le gamin avait atterri dans la vase, puis les deux grosses pierres plates de chaque côté. Cabbot avait raison : Adam Kelly avait eu une chance inouïe. Le sol était jonché de dalles, cassées pour la plupart, certaines en petits fragments qui pointaient hors du sol. Il aurait pu tomber dessus et se briser la colonne vertébrale. Et pourtant, à son âge, on se croit immortel. Banks se souvint d'avoir éprouvé ce sentiment, même

après l'accident d'un de ses copains, Phil Simpkins. Phil avait enroulé une corde autour d'un gros tronc d'arbre pour se laisser tomber de la plus haute branche ; malheureusement, il s'était empalé sur une grille hérissée de pointes.

Banks chassa ce souvenir et se concentra sur le tableau qu'il avait devant les yeux. Le soleil donnait sur le haut du mur d'en face ; la pierre luisait, visqueuse. Il régnait une odeur de saumure, bien qu'il n'y eût pas trace d'eau salée à des kilomètres à la ronde, et aussi une odeur de poissons morts, beaucoup plus explicable.

« Vous voyez ce que je veux dire ? demanda Cabbot. Le toit faisait de l'ombre, c'est pour cela qu'il y a beaucoup plus de vase ici qu'ailleurs. » Elle écarta d'une pichenette des mèches collées à sa joue. « C'est sans doute ce qui a sauvé la vie du gosse. »

Banks posa les yeux sur la main enroulée autour du bord de la dalle cassée. Elle lui fit penser à un film d'horreur, dans lequel un squelette essaierait de s'extirper de sa tombe. Les os étaient noircis et encroûtés de boue, mais il leur trouva une forme bien humaine.

« On ferait mieux d'appeler les équipes techniques pour fouiller tout le site, dit-il. Ensuite, il nous faudra un anthropologue expert en médecine légale. Mais pour l'instant, je n'ai pas dîné. Vous ne connaîtriez pas un endroit dans le coin où je pourrais manger un morceau ?

— Il y a le Black Swan, à Harkside. C'est ce qu'il y a de mieux ici. Vous voulez l'adresse d'Adam Kelly ?

— Vous avez dîné ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, accompagnez-moi, vous me mettez au courant tout en mangeant. J'irai bavarder avec le jeune Adam demain matin, quand il sera remis de ses émotions. Cameron peut garder la boutique. »

Cabbot jeta un dernier regard sur la main. « Allons, lui dit Banks. Nous n'avons plus rien à faire ici. Le pauvre bougre est sans doute mort depuis plus longtemps que nous ne sommes sur terre. »

Vivian Elmsley arriva chez elle complètement épuisée. Elle posa sa serviette dans l'entrée et traversa la salle de séjour. La pièce, avec son décor moderne tout de chrome et de verre, avait de quoi surprendre chez quelqu'un de son âge ; mais elle était selon son goût, contrairement aux vieilleries à chichis, aux bibelots et aux meubles en bois rafistolés qu'on voyait chez la plupart des vieux... en tout cas chez les vieux qu'elle connaissait. L'unique ornement de ses murs blancs était une reproduction encadrée d'une fleur de Georgia O'Keffe, impressionnante de jaune et intimidante de symétrie, qui était accrochée au-dessus de l'étroit manteau de cheminée en verre.

Vivian alla d'abord ouvrir les fenêtres pour se donner de l'air, puis elle se servit un gin-tonic bien tassé et s'installa dans son fauteuil favori. Cuir noir et tubulures chromées, il avait l'angle d'assise idéal pour qu'il soit

impossible de s'y installer sans ressentir un plaisir coupable.

Vivian consulta la pendule, dont les mécanismes de bronze et d'argent étaient exposés aux regards sous leur dôme de verre. Près de neuf heures. Elle commencerait par regarder les infos. Ensuite, elle prendrait son bain et ouvrirait son Flaubert.

Elle attrapa la télécommande. Elle qui avait passé presque toute sa vie à écrire à la main, puisant son seul divertissement dans un vieux poste de radio en noyer, elle avait succombé aux charmes de la technologie cinq ans auparavant. Un jour où elle avait reçu de son éditeur américain une avance confortable, elle avait décidé de faire des folies et s'était acheté d'un seul coup un téléviseur, un magnétoscope, une chaîne hi-fi et l'ordinateur sur lequel elle tapait désormais ses romans.

Elle posa les pieds sur la table basse et alluma la télé. Aux infos, c'était toujours les mêmes fadaises. Principalement de la politique, un peu de crime, la famine en Afrique, une tentative avortée d'assassinat au Moyen-Orient. Elle se demandait pourquoi elle perdait son temps à regarder ça. Puis, vers la fin, il y eut un de ces petits reportages bouche-trous sur des faits mineurs.

Vivian se redressa dans son siège, tout ouïe.

La caméra survola un village en ruine qu'elle connaissait bien. Le commentateur expliquait que la sécheresse avait révélé au grand jour, pour la première fois depuis 1953, date à laquelle il avait été officiellement englouti sous les eaux, l'ancien village de Hobb's End,

dans le Yorkshire. Elle était déjà au courant. C'étaient les mêmes images que lors du premier reportage télévisé, qui datait déjà d'un mois. Mais soudain l'angle de prise de vues changea ; un groupe de gens apparut, debout près du pont, parmi lesquels un policier en uniforme.

« Aujourd'hui, disait la voix off, un jeune garçon qui explorait les ruines a fait une découverte pour le moins inattendue. »

Le commentateur avait pris ce ton léger et anodin typique des séries policières pépères qui édulcorent le véritable univers du crime, et que Vivian détestait. C'était une intrigue digne de Miss Marple, poursuivait-il, un squelette découvert non pas dans un placard – ha, ha ! –, mais sous le sol boueux d'une vieille remise à bois. Comment était-il arrivé là ? Y avait-il lieu de suspecter un meurtre ?

Vivian agrippa les tubes frais des accoudoirs et oublia son gin-tonic sur la table de verre.

La caméra passa en plan rapproché sur la remise, et Vivian vit l'homme et la femme debout sur le seuil. Le journaliste ajouta que la police, arrivée sur les lieux, se refusait pour l'instant à tout commentaire, et conclut en disant que l'affaire était suivie de près.

On en était déjà à la météo quand Vivian commença à reprendre ses esprits. Elle s'aperçut qu'elle serrait toujours les tubes chromés si fort que ses taches de vieillesse avaient disparu.

Elle desserra les doigts, s'affaissa dans son fauteuil et prit une profonde inspiration. Puis elle attrapa son verre

d'une main tremblante et réussit à boire une gorgée de gin sans en renverser. C'était bon.

Quand elle se sentit un peu plus calme, elle gagna son bureau et chercha dans son meuble classeur un manuscrit qu'elle avait écrit au début des années soixante-dix, trois ans après sa dernière visite au lac de Thornfield. Elle trouva la liasse et la rapporta dans le séjour.

Elle n'avait jamais destiné ces pages à la publication. À bien des égards, ç'avait été un exercice de style auquel elle s'était livrée quand elle s'était intéressée à l'écriture après la mort de son mari. Elle avait cru alors que le vieil adage selon lequel on devait écrire sur ce que l'on connaît voulait dire « écrire sur sa vie, ses expériences ». Il lui avait fallu des années pour comprendre qu'il s'agissait d'autre chose. Elle parlait toujours de ce qu'elle connaissait – la culpabilité, le chagrin, la douleur, la folie –, mais elle savait désormais l'inscrire dans la vie de ses personnages.

En commençant sa lecture, elle se rendit compte qu'elle aurait été bien incapable de classer ce manuscrit dans un genre littéraire quelconque. Était-ce un mémoire ? Un roman court ? Certes, il s'insérait dans la réalité : elle avait cherché à respecter les faits, elle avait même consulté de vieux agendas. Mais comme elle l'avait écrit à une période de sa vie où la limite entre l'autobiographie et la fiction lui paraissait floue, elle ne savait plus ce qui était quoi. Serait-elle plus lucide aujourd'hui ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

C'était la première fois que Banks venait à Harkside. Cabbot lui ouvrit le chemin dans son Opel Astra violette ; il la suivait dans des rues sinueuses à sens unique, bordées de murs bas qui abritaient les maisonnettes en tuf typiques du Yorkshire et leurs petits jardins colorés. La plupart des façades alignées sur la rue étalaient à leurs fenêtres des jardinières et des suspensions d'où débordait une profusion de fleurs rouges et or.

Ils se garèrent sur la place centrale, où des bosquets d'arbres ombrageaient les bancs du jardin public. Des vieillards contemplaient les ombres qui s'allongeaient dans le crépuscule de cette fin d'été, mains ridées croisées sur des cannes noueuses, conversant entre eux ou regardant simplement s'écouler la vie. Au centre du jardin s'élevait un petit monument en forme d'obélisque sur lequel étaient inscrits les noms des habitants morts pour la patrie pendant les deux guerres.

Tout autour, on trouvait l'indispensable : une supérette dont la façade travaillée évoquait un ancien cinéma, une banque, une maison de la presse, un pari mutuel, une boucherie, une épicerie, un caviste, une église du XV^e siècle et trois pubs, dont le Black Swan. Avec une population qui n'excédait pas trois mille habitants, Harkside était la plus grosse agglomération à des kilomètres à la ronde ; aux yeux des fermiers des environs elle faisait figure de grande ville, repère du vice et de la

tentation. Ce n'était qu'un gros bourg, que l'on appelait néanmoins « la ville ».

« Où est le commissariat ? » demanda Banks.

Elle lui indiqua un bâtiment dans une petite rue.

« Le truc qui ressemble à un garage en brique ? Avec un toit plat ?

— C'est cela même. Le bâtiment le plus moche de la ville.

— Vous habitez ici ?

— Pour mon malheur, oui. »

C'était une expression, mais Banks ne put s'empêcher de se demander quel malheur, et si elle avait des fautes à expier. Cette simple pensée le ravit.

Ils gagnèrent le Black Swan, avec sa façade à colombages, ses pignons et son toit d'ardoises un peu affaissé. À l'intérieur il faisait sombre, et encore trop chaud bien qu'on eût ouvert en grand portes et fenêtres. Assis aux tables de bois branlantes, de rares touristes et randonneurs s'attardaient devant un verre. Banks et Cabbot s'approchèrent du bar et la jeune femme demanda à la barmaid s'ils pouvaient encore dîner.

« Ça dépend de ce que vous voulez, mon chou », lui répondit-elle en pointant le doigt vers un tableau noir.

Banks soupira. Le jeu de devinettes, très peu pour lui. On entra dans un pub dix minutes après l'ouverture, on commandait quelque chose au menu et on s'entendait répondre qu'il n'y en avait plus. Après avoir tenté quatre ou cinq autres plats avec le même résultat, on finissait par en trouver un qu'on pouvait espérer se faire servir. Avec un

peu de chance.

Cette fois-ci, Banks passa en revue le poulet tandoori avec frites, les médaillons de gibier à la sauce au vin rouge avec frites et le fettucine avec frites avant de tomber sur la trouvaille du siècle : la croustade au bœuf et au stilton. Avec frites. S'il avait un peu boudé le bœuf ces dernières années, il avait désormais cessé de s'inquiéter de la vache folle. Si son cerveau devait se liquéfier, au stade où il en était c'était sans remède. Parfois, il avait déjà l'impression d'avoir du yaourt dans le crâne.

Cabbot commanda un sandwich aux crudités, sans frites.

« Régime ? lui demanda Banks qui se souvint de Susan Gay et de ses assiettes de verdure pour chèvre qu'elle broutait du bout des lèvres.

— Non. Mais je ne mange pas de viande. Et comme les frites sont cuites à la graisse animale, le choix est limité.

— Je vois. Vous buvez ?

— Comme un trou. » Elle rit. « Non, je prendrai une pinte de Swan's Down Bitter. Je vous la recommande vivement. Elle est brassée ici même. »

Banks suivit son conseil et s'en félicita. Il n'avait jamais rencontré de végétarien amateur de bière.

« Je vous apporte ça dès que c'est prêt, mes jolis », leur dit la serveuse. Banks et Cabbot prirent leurs verres et allèrent s'asseoir à une table près de la fenêtre qui donnait sur la place. Au crépuscule, la scène avait changé : les vieillards avaient été supplantés par un groupe

d'adolescents qui fumaient, appuyés contre les troncs d'arbres, buvaient des sodas à la canette, se poussaient, se bouscuaient, racontaient des blagues, riaient, se donnaient des airs de durs. Banks repensa à Brian. Tout compte fait, ce n'était pas une catastrophe d'abandonner ses études d'architecture pour se lancer dans une carrière musicale. Il ne finirait pas clodo pour autant. Quant à la drogue, il serait étonnant qu'il n'ait pas encore eu l'occasion d'y toucher. À son âge, Banks en avait déjà fait l'expérience.

Ce qui le dérangeait le plus, c'était de mesurer à quel point son fils lui devenait étranger. Brian avait quitté la maison depuis quelques années déjà, des années pendant lesquelles ils s'étaient peu vus. À vrai dire, Banks avait consacré beaucoup plus de temps et d'énergie à Tracy. Il avait eu lui aussi ses préoccupations et ses problèmes, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée. Cela se tassait un peu, d'ailleurs, même si c'était loin d'être terminé.

Si Cabbot était incommodée par le silence songeur de Banks, elle n'en laissa rien paraître. Il prit ses cigarettes. Il n'en avait grillé que cinq depuis le matin, malgré sa dispute avec Brian et le coup de fil de Jimmy Riddle : pas si mal. Il se félicitait d'avoir supprimé celles qu'il fumait en voiture. « Ça ne vous dérange pas ? »

Elle secoua la tête.

« Sûr ? »

— Vous voulez savoir si vous allez me mettre au supplice ? Eh bien, la réponse est oui. Mais en général,

j'arrive à contrôler mes envies les plus folles.

— Ancienne fumeuse ?

— J'ai arrêté il y a un an.

— Désolé.

— Il ne faut pas. Je ne le suis pas, moi. »

Banks alluma sa cigarette. « Je projette d'arrêter bientôt. Je me restreins.

— Bonne chance. » Cabbot leva son verre, prit une petite gorgée de bière et se lécha les lèvres. « Ah, c'est bon. Vous me permettez une question ?

— Allez-y. »

Elle se pencha en avant et lui effleura la tempe, à la racine des cheveux. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi ? La cicatrice ?

— Non. La tache bleue. Je ne savais pas que les inspecteurs divisionnaires se faisaient faire des teintures. »

Banks se sentit rougir. Il porta la main à l'endroit qu'elle lui avait indiqué. « Ça doit être de la peinture. Je repeignais mon séjour quand Jimmy Riddle m'a appelé. Je croyais avoir tout enlevé. »

Elle sourit. « Ne vous en faites pas. Ça vous va très bien, vous savez.

— Je devrais me mettre une boucle d'oreille, pour compléter.

— Il ne faut peut-être pas exagérer. »

Par la fenêtre ouverte, Banks désigna la place d'un geste. « Vous avez des problèmes avec eux ? demanda-t-il.

— Avec les gosses ? Non, pas trop. Ils se shootent à la colle... un peu de vandalisme, parfois. Ils s'ennuient, en fait. Rien de grave, des chahuts d'adolescents, c'est tout. »

Banks hocha la tête. Au moins, Brian ne faisait pas de bêtises par ennui. Il avait un but qu'il désirait passionnément atteindre. Maintenant, savoir si ce but était le bon était une autre question. Banks tenta de se concentrer sur l'enquête. « J'ai appelé mon brigadier-chef en venant ici, dit-il. Il va faire venir une équipe de terrassiers pour exhumer les ossements demain matin. C'est un certain John Webb qui sera responsable des opérations. Il a étudié l'archéologie. Il fouille pendant ses vacances, il devrait savoir ce qu'il fait. J'ai aussi appelé notre odontologiste, Geoff Turner, pour lui demander de jeter un coup d'œil à la dentition dès que possible. Vous pouvez faire le tour des universités dès demain matin pour essayer de dénicher un anthropologue qui veuille bien nous donner un coup de main. En général, ils ne nous refusent pas leurs services ; ça ne devrait donc pas poser de problème. En attendant, dit-il, en se tournant vers la fenêtre pour souffler sa fumée, racontez-moi ce que vous savez sur le lac de Thornfield. »

L'enquêtrice se renversa sur sa chaise, croisa les pieds et cala son verre de bière contre son ventre plat. Elle avait troqué ses bottes rouges contre une paire de sandales blanches, et son jean révélait ses chevilles nues et fines ; la gauche s'ornait d'une chaînette en or. Banks n'avait jamais vu personne aussi confortablement installé sur une chaise de bistrot. De nouveau, il se demanda ce

qu'elle avait bien pu faire pour mériter d'être enterrée dans un trou perdu comme Harkside. Était-elle sur la liste des parias de Jimmy Riddle ?

« Thornfield est le plus récent des trois réservoirs aménagés sur la Rowan, dit-elle. Linwood et Harksmere ont tous les deux été creusés la fin du XIX^e siècle pour compléter l'alimentation en eau de la ville de Leeds. L'eau est acheminée dans des canalisations jusqu'à la station hydraulique, où elle est purifiée pour être distribuée aux habitants.

— Mais Harksmere et Thornfield sont dans le Yorkshire du Nord, pas dans le Yorkshire de l'Ouest. Je crois même qu'à l'époque, la région s'appelait West Riding. Comment se fait-il qu'ils alimentent Leeds ?

— Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais il y a eu une sorte d'arrangement entre le Yorkshire du Nord et la municipalité de Leeds pour l'exploitation du sol. C'est pour cette raison que nous ne sommes pas inclus dans le parc.

— C'est-à-dire ?

— Rowandale et Nidderdale non plus. Nous ne faisons pas partie du parc national du Yorkshire, et pourtant, si l'on prend comme critères la géographie et la beauté du paysage, ce n'est pas logique. En fait, c'est un problème de gestion des eaux. Ici, aucun élu n'a eu envie de se soumettre à la réglementation de la Commission des parcs nationaux, qui a trouvé plus simple de nous laisser en dehors. »

Comme pour Eastvale, se dit Banks. La ville étant située hors des limites du parc national, les sévères

restrictions qui limitaient l'urbanisation de la zone protégée ne s'y appliquaient pas. C'est ainsi qu'on héritait de monstruosité architecturales comme East Side Estate, une cité toute de tours et de petits pavillons, et les nouveaux logements sociaux que l'on venait de construire à Gallows View : « la Potence », comme on avait surnommé le quartier au commissariat.

On leur apporta leurs assiettes. Banks écrasa sa cigarette dans le cendrier. « Et Thornfield ? » demanda-t-il après avoir dégusté sa première bouchée. La croustade était bonne, la viande tendre avec juste ce qu'il fallait de fromage pour la mettre en valeur. « Il date de quand ? Qu'est devenu le village ?

— Le réservoir a été créé au début des années cinquante, environ à l'époque qui a vu naître les parcs nationaux, mais le village était déjà désaffecté depuis quelques années. Depuis la fin de la guerre, je crois. Il avait une population de deux ou trois cents personnes. Il ne s'appelait pas Thornfield, mais Hobb's End.

— Pourquoi ce nom ?

— Aucune idée. On ne connaît pas de Hobb dans son histoire, quant à "End", allez savoir ; il n'était au bout de rien, sauf peut-être au bout du monde.

— Il datait de quand ?

— Je ne sais pas. Sans doute du Moyen Age, comme les autres villages des alentours.

— Pourquoi était-il désaffecté dès les années cinquante ? Qu'est-ce qui a fait fuir les gens ?

— Rien. Il est mort de sa belle mort. Les endroits

meurent, comme les gens. Vous avez remarqué la grosse construction à l'extrémité ouest ?

— Oui.

— C'est l'ancienne filature de lin. C'était elle qui faisait vivre le village à la fin du XIX^e siècle. Le propriétaire, Lord Clifford, possédait également la terre et les maisons. C'était très féodal comme système.

— Vous me paraissez drôlement calée sur le sujet, et pourtant je n'ai pas l'impression que vous êtes d'ici.

— En effet. Je me suis renseignée sur la région en arrivant. Son passé n'est pas inintéressant. La fabrique a commencé à décliner à cause de la concurrence, en Angleterre et à l'étranger ; à la mort de Lord Clifford, son fils n'a pas voulu s'embarrasser du village. C'était juste après la Seconde Guerre mondiale. À l'époque, le Yorkshire n'attirait pas les touristes ; ce n'était pas encore la mode des gîtes ruraux ni des fermettes à restaurer. Quand quelqu'un déménageait, s'il n'y avait personne pour prendre sa place, la ferme restait à l'abandon. Les gens partaient vivre en ville, ou dans d'autres parties du Yorkshire. Le jeune Lord Clifford a donc fini par vendre les terrains à la Compagnie des eaux de Leeds. Ils ont relogé les derniers occupants et, fini, plus de village. Dès les années suivantes, les ingénieurs sont arrivés pour préparer le site, et peu après, le réservoir de Thornfield était créé.

— Pourquoi ici ? Il doit y avoir quantité d'autres sites.

— Eh bien, non. Ici, il était plus facile d'ajouter un troisième réservoir aux deux déjà existants. Ça permettait

de mieux réguler les niveaux d'eau. Mais je crois que la raison principale, ce sont les nappes phréatiques et les roches souterraines. Le sous-sol du Yorkshire est plein de tuf, et apparemment on ne peut pas y creuser de réservoir. C'est une roche perméable. Le fond de la vallée de la Rowan est constitué d'un autre minéral, une roche dure. C'est une histoire de lignes de faille et d'extrusion... J'ai bien peur que mes connaissances en géologie ne soient plus très fraîches.

— Les miennes non plus, je vous rassure. Quand dites-vous que c'est arrivé ?

— Entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début des années cinquante. Je peux vérifier plus précisément dans nos archives.

— Je veux bien, oui. » Banks marqua une pause et avala une gorgée de bière. « Ainsi donc, notre cadavre, si tant est que c'en soit un, et qu'il soit humain, est enterré là depuis le tout début des années cinquante ?

— À moins qu'il n'y ait été apporté cet été.

— Je ne suis pas un expert, mais d'après ce que j'ai pu en juger, il est plus vieux que ça.

— Qui nous dit qu'il n'a pas été déplacé ? Peut-être que l'assèchement du réservoir a été l'aubaine du siècle pour quelqu'un qui avait un corps sur les bras et cherchait à s'en débarrasser.

— Je dois avouer que c'est possible.

— Quoi qu'il en soit, je doute que la personne qui l'a enterré là aurait revêtu un scaphandre et serait descendue en apnée.

— Enterré, dites-vous ?

— Oh, oui. Selon toute vraisemblance il a été enterré.

Vous n'êtes pas de cet avis ? »

Banks termina sa croustade et repoussa son reste de frites sur le bord de son assiette.

« Continuez, dit-il.

— Les grosses dalles. On peut faire l'hypothèse que le corps ait été recouvert naturellement par soixante ou quatre-vingts centimètres de limon. Je dis bien, c'est une hypothèse. Nous ne savons pas ce qui a pu se produire comme glissements de terrain et comme éboulements sous toute cette eau pendant quarante ans. Nous ne savons pas non plus si la victime portait des bottes en béton. Mais j'aimerais bien qu'on m'explique comment un cadavre aurait pu se retrouver sous les dalles de pierre qui pavaienent le sol de cette remise sans une petite intervention humaine. Qu'en dites-vous ? »

C'est par un après-midi très venteux d'avril 1941 qu'elle a fait sa première apparition à la boutique. Même dans son uniforme de fille de ferme, pull en V vert, chemisier grège, cravate verte et culotte courte en velours côtelé brun, elle avait l'air d'une star de cinéma.

Elle n'était pas très grande, peut-être un mètre cinquante-six ou sept, mais l'uniforme aux couleurs ternes ne parvenait pas à masquer sa silhouette, qui était du style

à attirer les sifflements des hommes dans la rue. Elle avait un visage pâle en forme de cœur, un nez et une bouche de proportions parfaites, et les yeux les plus bleus, les plus profonds, les plus grands que j'avais jamais vus. Ses cheveux blonds s'échappaient en cascade de sous son chapeau de feutre marron, qu'elle portait d'un air crâne et retenait d'une main en entrant dans la boutique.

Aussitôt, j'ai pensé au roman de Thomas Hardy, *Les Yeux bleus*, que j'avais lu quelques semaines auparavant. Comme les yeux d'Elfride Swancourt, ceux de cette jeune fille « la résumaient tout entière ». Ils étaient « d'un bleu vaporeux, diffus, où le regard plonge plutôt qu'il ne s'y arrête ». Quand elle vous adressait la parole, ses yeux vous donnaient l'impression que vous étiez absolument unique au monde.

« Sale temps, hein ? Vous n'auriez pas cinq Woodbine à me vendre, par le plus grand des hasards ? »

J'ai secoué la tête. « Désolée. Nous n'avons pas du tout de cigarettes. » Nous subissions une période de restrictions particulièrement sévère : la Luftwaffe bombardait nos villes, qui n'étaient plus que des tas de ruines. Les porte-avions coulaient les convois atlantiques à un rythme alarmant. La ration de viande venait d'être réduite à un shilling dix pence par semaine. Et elle, une inconnue, elle avait le culot d'entrer dans la boutique et de demander des cigarettes sans autre forme de politesse !

Je mentais, bien entendu. Nous avons des cigarettes, mais très peu, et nous les gardions sous le coude pour les clients inscrits chez nous. Je n'allais tout de même pas les

vendre à de belles filles de ferme que je ne connaissais pas, et qui avaient des yeux sortis tout droit d'un roman de Thomas Hardy.

J'allais lui dire d'aller battre des cils devant les aviateurs qui traînaient dans le village – je n'ai jamais été très douée pour tenir ma langue – quand elle a réagi d'une manière totalement désarmante.

Elle a commencé par taper de son petit poing sur le comptoir en jurant. Puis, une seconde plus tard, elle se mordait la lèvre en m'adressant un grand sourire. « Je m'en doutais. Mais ça ne coûte rien de demander. Je suis tombée à court avant-hier et depuis, je donnerais n'importe quoi pour une clope. Enfin, c'est comme ça.

— Vous êtes la nouvelle fille de ferme de Top Hill Farm ? » Elle avait piqué ma curiosité, et je commençais à me sentir bourrelée de remords de lui avoir menti.

Elle m'a souri encore. « Les nouvelles vont vite.

— Le village est petit.

— Oui, c'est ce que je vois. Bon, eh bien, je me présente. Gloria Stringer. » Et elle m'a tendu la main. J'ai trouvé ce geste plutôt bizarre venant d'une femme, surtout par chez nous, mais je l'ai prise dans la mienne. Elle était douce et légèrement humide, comme une feuille d'été après la pluie. La mienne m'a semblé rude, et m'a fait l'effet d'une bogue refermée sur un fruit délicat. J'avais toujours été une enfant gauche et dégingandée, mais jamais je n'en avais pris conscience comme lors de cette première rencontre avec Gloria. « Gwen Shackleton, ai-je marmonné, au supplice. Ravie de faire votre

connaissance. »

Gloria s'est appuyée d'une main sur le comptoir, puis elle a avancé une hanche en regardant autour d'elle. « Y a pas grand-chose à faire dans le coin, hein ? »

J'ai souri. « En effet. » J'avais compris de quoi elle parlait, bien entendu, mais je trouvais sa remarque déplacée et dépourvue de tact. Je me levais à six heures tous les matins pour ouvrir la boutique, et par-dessus le marché je consacrais une soirée par semaine à la surveillance d'incendies : tâche peu utile dans notre région, jusqu'au jour de février où la Spinner's Inn avait été réduite en cendres par une bombe incendiaire perdue, tuant deux personnes. De plus, j'apportais mon concours au Women's Voluntary Service local, le service bénévole féminin. La plupart du temps, sitôt les informations de neuf heures terminées, je tombais d'épuisement et m'endormais à la minute même où ma tête touchait l'oreiller.

Naturellement, j'avais entendu dire combien le travail des ouvriers agricoles était éprouvant, mais à en juger d'après l'apparence de cette Gloria Stringer, et surtout d'après la douceur de ses mains, j'aurais juré qu'elle n'avait pas trimé dur un seul jour de sa vie. Ma première pensée n'a pas été particulièrement charitable. Connaissant l'œil baladeur de Kilnsey, le paysan, je me suis demandé si, quand sa femme n'était pas là, il n'enseignait pas à Gloria un nouvel art de labourer. Même si je ne savais pas très bien ce que voulait dire cette expression, car je n'avais que seize ans à l'époque, j'avais entendu plusieurs paysans l'utiliser quand ils me croyaient

hors de portée de voix.

Mais cette première impression, comme d'ailleurs » la plupart de celles que m'a inspirées Gloria, s'est révélée fautive. Sa fraîcheur n'était qu'une de ses nombreuses et extraordinaires qualités. Elle pouvait passer la journée à faire les foins, battre le blé, écosser les pois, traire les vaches, arracher les navets, sans rien perdre de sa vivacité ni de sa fraîcheur, ni de son énergie débordante ; on aurait dit que, contrairement à nous autres, pauvres mortels, elle était protégée par une sorte de bouclier invisible qui écartait d'elle les ravages causés par les travaux pénibles.

Tant que j'en suis aux premières impressions, je dois reconnaître que Gloria Stringer m'a tout d'abord déplu. Je l'ai trouvée particulièrement vaniteuse, superficielle et égoïste. Et belle, bien entendu, ce qui ne comptait pas pour rien dans mon opinion.

Juste à ce moment-là, je vous le donne en mille, au beau milieu de notre conversation, voilà Michael Stanhope qui entre. Ah, il tombait bien, celui-là !

Dans le village, Michael Stanhope était... comment dire... un personnage – et c'est un euphémisme. Artiste peintre plus ou moins réputé, la petite cinquantaine, il se donnait des allures de coquin et ne perdait jamais une occasion de provoquer un scandale.

Ce jour-là, il portait un costume de lin tout froissé sur une chemise lavande crasseuse et un nœud papillon jaune qui rebiquait. Il était coiffé de son étemel chapeau à large bord et accompagnait ses pas d'une canne à tête de serpent. Comme presque toujours, il arborait son air de

débauché. Les yeux injectés de sang, les joues hérissées d'une barbe de trois jours, il exhalait une odeur de renfermé, de tabac froid et d'alcool.

Beaucoup de gens ne l'aimaient pas parce qu'il ne craignait pas de dire ce qu'il pensait et critiquait ouvertement la guerre. Il ne me déplaisait pas, même si je ne partageais pas son point de vue. La moitié du temps, il tenait des propos provocateurs ; par exemple, il se plaignait de ne pas pouvoir acheter de toiles pour peindre parce que l'armée réquisitionnait tout. C'était absolument faux.

Toujours est-il qu'il ne pouvait pas plus mal tomber.

« Bonjour, mon chérubin, me dit-il, comme à l'accoutumée. (Je ne voyais vraiment pas ce que j'avais d'un chérubin.) Tu as mes petites affaires habituelles, bien entendu ? »

Je me suis mise à bégayer. « Euh, désolée, Mr Stanhope. Nous sommes à court.

— À court ? Voyons, mon petit, c'est impossible. » Il m'adresse un large sourire et jette un regard coquin à Gloria. Puis il lui fait un clin d'œil.

« Je suis navrée, Mr Stanhope.

— Je parie que si tu regardais à l'endroit habituel, dit-il en se penchant pour tambouriner avec sa canne sur le comptoir, tu les trouverais. »

Je sais m'avouer vaincue. Mortifiée, rouge des pieds à la tête, je tends la main sous le comptoir et j'en sors les deux paquets de Piccadilly que je lui avais mis de côté, comme toutes les fois où nous avons la chance d'en

recevoir.

« Ça fera un shilling huit pence, s'il vous plaît.

— Scandaleux, grogne-t-il en allant chercher les pièces au fond de sa poche, la manière dont ce gouvernement nous taxe à mort pour faire la guerre. Tu ne trouves pas, mon chérubin ? »

Je murmure quelque chose de neutre.

Pendant tout ce temps, Gloria avait observé notre petit manège avec une fascination croissante. Tout en tendant les cigarettes à Mr Stanhope, je l'ai regardée d'un œil coupable ; elle m'a souri en haussant les épaules.

Mr Stanhope a dû surprendre notre échange. Il captait les moindres nuances, les plus subtiles altérations de l'atmosphère. Il se nourrissait de ce genre de choses.

Il se tourne carrément vers Gloria et, d'un coup d'œil, apprécie ses formes sans la moindre gêne : « Ah, je vois. Dois-je comprendre que vous étiez vous-même venue chercher des cigarettes, ma chère ? »

Gloria confirme d'un signe de la tête. « En effet.

— Eh bien, dit Mr Stanhope en montant sa canne sous son menton, qu'il appuie sur la tête de serpent en bronze, je vais vous dire une chose : étant donné que j'approuve sans réserve les femmes qui fument, nous pouvons peut-être trouver un terrain d'entente. J'y mettrai une seule condition.

— Ah, dit Gloria, qui croise les bras et plisse les paupières. Et quelle condition, je vous demande un peu ?

— Que vous fumiez de temps en temps dans la rue. »

Gloria l'a dévisagé avec de grands yeux, et elle a

éclaté de rire. « Quand vous voudrez, dit-elle. Vous pouvez me faire confiance. »

Et il lui a tendu l'un des deux paquets.

Je tombais des nues. Chaque paquet contenait dix cigarettes : un vrai luxe, et surtout, une grande rareté.

Au lieu de le remercier de sa générosité tout en protestant qu'elle ne pouvait pas accepter, comme je l'aurais fait, Gloria a pris le paquet avec simplicité en lui disant : « Merci beaucoup, monsieur... ? »

Il rayonnait. « Stanhope. Michael Stanhope. À votre service. Tout le plaisir est pour moi. Croyez-moi, ma chère, c'est une bénédiction, par ici, de rencontrer une femme aussi jolie que vous. » Puis il a fait un pas vers elle et s'est mis à l'examiner avec une extrême grossièreté, tel un maquignon jugeant un cheval.

Gloria a subi l'examen sans ciller.

Quand Mr Stanhope a eu terminé, il a fait demi-tour, mais avant de laisser la porte retomber sur lui, il a jeté un dernier coup d'œil à Gloria par-dessus son épaule et il lui a lancé : « Ma chère, il faut absolument que vous passiez à mon studio. Voir mes croquis... » Sur ces mots, il a disparu en gloussant dans sa barbe.

Un silence est tombé entre nous. Nous nous sommes regardées un instant, puis nous sommes parties d'un fou rire. Un fois calmée, je me suis excusée de lui avoir menti au sujet des cigarettes, mais elle m'a arrêtée d'un geste. « Vous êtes bien obligée de fournir vos habitués. Et les temps sont vraiment difficiles.

— Et je vous dois aussi des excuses pour Mr

Stanhope. Il peut se montrer très grossier par moments.

— Mais non, mais non, m'a-t-elle répondu avec son petit sourire mutin. Il ne m'a pas du tout déplu. D'ailleurs, il m'a fait un cadeau. »

Elle a ouvert le paquet et m'a offert une cigarette. J'ai refusé d'un signe de tête. Je ne fumais pas, à l'époque. Elle en a calé une au coin de ses lèvres et l'a allumée avec un petit briquet d'argent qu'elle a pris dans la poche de son uniforme. « C'est aussi bien. À ce que je vois, il va falloir que je fasse durer le plaisir.

— Je peux vous en mettre de côté si vous voulez. Enfin, je peux essayer. En fonction de nos arrivages, bien entendu.

— Vous feriez ça ? Oh oui, oui, je veux bien, ce serait merveilleux. Dites-moi, vous ne me laisseriez pas jeter un coup d'œil au numéro de *Picture Goer* que vous avez là-bas ? Celui avec Vivien Leigh sur la couverture. J'ai beaucoup d'admiration pour Vivien Leigh, pas vous ? Ce qu'elle est belle ! Vous avez vu *Autant en emporte le vent* ? Je l'ai vu dans le West End juste avant de faire mon stage. C'est absolument... »

Mais avant que j'aie eu le temps de lui attraper le magazine sur le présentoir ou de lui dire qu'*Autant en emporte le vent* n'était pas encore arrivé jusque chez nous, Matthew est entré en trombe.

En entendant tinter la clochette, Gloria s'est retournée, les sourcils haussés par la curiosité. En la voyant, mon frère s'est arrêté net ; il s'est noyé dans ses yeux, on a

presque entendu le « plouf ».

La première chose que fit Banks en rentrant chez lui ce soir-là fut de consulter son répondeur. Rien. Merde. Cette dispute était vraiment trop bête ; il ne voulait pas en rester là sans essayer de recoller les morceaux, mais il n'avait toujours pas le numéro de Brian à Wimbledon. Il ne connaissait même pas le nom de famille d'Andrew. Il pouvait le trouver – il n'était pas inspecteur de police pour rien – mais ça prendrait du temps, et ce n'était faisable que du commissariat. Sandra le connaissait peut-être, elle, mais pour rien au monde il ne voulait l'appeler.

Banks se servit un whisky, éteignit le plafonnier et alluma la lampe de lecture à côté de son fauteuil. Il prit le livre qui l'accompagnait depuis une semaine, une anthologie de la poésie du XX^e siècle, mais il fut incapable de se concentrer dessus. Les murs bleus dispersaient son attention, et l'odeur de peinture dans le profond silence de la campagne accentuait son impression de solitude et son malaise. Il alluma la radio et tomba sur le premier mouvement du *Concerto pour violon* de Tchaïkovski.

Il regarda autour de lui. Les murs avaient de l'allure ; ils s'harmonisaient bien avec le plafond, qu'il avait peint de la couleur d'un brie fait à cœur. Ils étaient peut-être un brin trop froids, se dit-il, même si, par cette chaleur, on rêvait plutôt de clim que d'autre chose. Il pourrait toujours les

repeindre en orange ou en rouge en hiver, quand on serait sous la neige et la glace, pour donner une illusion de chaleur.

Il alluma sa dernière cigarette de la journée et sortit avec son verre. La ferme se dressait à cinquante mètres à l'ouest du village de Gratly et était desservie par un étroit chemin de terre. Juste en face de sa porte, le muret qui séparait le chemin de Gratly Beck, le cours d'eau, dessinait une sorte d'arrondi où s'arrêtaient les randonneurs pour admirer la cascade, mais le soir il n'y avait jamais personne. L'allée, en impasse, laissait amplement la place de garer une voiture, ce dont Banks ne se privait pas. Juste après chez lui, elle s'amenuisait en un sentier qui courait entre les bois et la rive du petit cours d'eau.

Banks avait en quelque sorte annexé cet endroit, qu'il considérait comme sa propriété ; le soir, quand tout était tranquille, il aimait s'y tenir, ou s'asseoir sur le petit parapet en laissant pendre ses jambes au-dessus de l'eau.

Ce soir, la pierre restituait la chaleur emmagasinée dans la journée ; sur sa langue, la fumée du tabac avait le goût douceâtre du foin qu'on vient de couper. Un mouton bêla tout là-haut, sur une colline, où des chutes d'eau dessinaient des taches à peine plus sombres que la nuit. Les étoiles perçaient le ciel de satin noir, et faisaient pendant aux lueurs des fermes sur les terres lointaines ; une lune dans le troisième quartier surplombait Helmthorpe, au fond de la vallée, et le clocher carré coiffé de sa girouette antique montait la garde dans l'obscurité.

C'est un peu à ça que devait ressembler le couvre-feu, se dit Banks qui se remémora les récits que lui faisait sa mère de Londres sous les bombardements.

Assis près de la cascade que la sécheresse avait fait taire, il repensa aux circonstances bizarres qui l'avaient amené à vivre dans cette ferme isolée. C'était à plus d'un titre une « maison de rêve » : il ne l'avait jamais avoué à personne, mais il l'avait achetée à cause d'un rêve qu'il avait fait.

Pendant les derniers mois qu'il avait passés seul dans le pavillon mitoyen d'Eastvale, Banks s'était laissé aller au point que, à compter du jour de Noël, il n'avait plus ni rangé ni fait le ménage. À quoi bon ? Il passait la plupart de ses soirées au pub ou à parcourir le pays dans sa voiture, et ses nuits à caver sur son canapé en écoutant Mozart ou Bob Dylan ; pendant ce temps-là, il laissait s'entasser les emballages de fish-and-chips et autres plats tout prêts en un cercle qui allait s'élargissant autour de l'espace qu'il occupait.

En avril, il avait semblé toucher le fond. Tracy, qui était allée passer le week-end de Pâques chez sa mère à Londres, avait fait allusion au téléphone à un reporter photo du nom de Sean qui partageait la vie de Sandra ; apparemment, c'était sérieux entre eux. Il avait l'air jeune, avait-elle précisé, ce qui était un compliment exceptionnel dans la bouche d'une fille de dix-neuf ans. Aussitôt, Banks s'était demandé depuis quand cela durait entre eux car Sandra et lui s'étaient séparés en novembre. Il avait posé la question à Tracy, mais elle lui avait répondu qu'elle n'en

savait rien. Elle avait même eu l'air choquée de sa question, aussi n'avait-il pas insisté.

C'est pourquoi, ce soir-là plus que d'habitude, Banks avait eu tendance à se monter la tête et à s'apitoyer sur son sort. Chaque fois qu'il pensait à Sean, c'est-à-dire bien plus souvent que nécessaire, il lui prenait des envies de meurtre. Il avait même envisagé d'appeler un vieux copain de Scotland Yard pour lui demander s'il n'y avait pas moyen de le coffrer sous un prétexte quelconque. Il y avait pas mal de flics, à Scotland Yard, qui étaient prêts à sauter sur l'occasion de boucler un type affublé d'un prénom irlandais. Mais, s'il avait de temps en temps interprété la loi à sa manière, Banks ne s'était jamais rendu coupable d'abus de pouvoir ; ce n'était pas parce qu'il était au creux de la vague qu'il allait commencer.

Sa haine était totalement irrationnelle, il le savait, mais depuis quand la haine était-elle rationnelle ? Il n'avait jamais rencontré ce Sean. De plus, si Sandra avait envie de faire joujou avec un homme-objet, était-ce la faute de l'homme ? C'était plutôt à elle qu'il fallait en vouloir. Hélas, tous ces raisonnements n'empêchaient pas Banks d'avoir envie de buter ce salopard.

Ce soir-là, après avoir bu quelques whiskys de trop, il s'était endormi sur son canapé, comme d'habitude, au son de Dylan qui chantait *Blood on the Tracks*. Le CD était fini depuis longtemps quand il fit un rêve qui le réveilla, tant il l'avait profondément remué.

Il était assis seul à une table de pin dans une cuisine dont les rideaux ouverts laissaient entrer le soleil à flots ; la

pièce était baignée d'une lumière chaude et ambrée. Les murs blanc cassé étaient égayés par une frise rouge qui courait au-dessus de levier et de la paillasse. Sur les plans de travail en Formica blanc, le café, le thé et le sucre étaient rangés dans des boîtes rouges assorties, et des casseroles à fond de cuivre pendaient à une étagère en bois à côté des couteaux de cuisine. Les détails lui apparaissaient avec une précision extraordinaire : chaque grain, chaque nœud du bois, chaque nuance de lumière sur l'acier ou le cuivre ressortait avec une netteté surnaturelle. Il sentait même l'odeur de pin que dégageaient la table et les placards, celle de l'huile qui graissait les gonds.

C'était tout. Il ne se passait rien. Ce n'était qu'un rêve de lumière, mais l'intense sentiment de bien-être qu'il lui avait procuré, chaud et éclatant comme le soleil qui inondait la pièce, était toujours là quand il se réveilla, déçu de se retrouver seul avec une gueule de bois sur le canapé du pavillon d'Eastvale.

Lorsque, quelques semaines plus tard, Sandra décida que leur séparation serait définitive – ou du moins que leur réconciliation n'était pas pour demain –, ils vendirent le pavillon. Sandra prit la télé et le magnétoscope, Banks la chaîne hi-fi et presque tous les CD. Ils lui revenaient de droit, vu que c'était lui qui les avait achetés. Ils se partagèrent la batterie de cuisine et, pour une raison obscure, Sandra prit l'ouvre-boîte. Les livres et les vêtements furent aisément répartis, et le plus gros du mobilier vendu. Tout compte fait, ils n'avaient pas accumulé grand-chose en vingt ans de mariage. Même

après la vente de sa maison, Banks aurait vécu n'importe où n'importe comment. Mais quelques semaines passées dans un bed-and-breakfast tout droit sorti d'un essai de Bill Bryson lui remirent rapidement les idées en place.

Il se mit à rechercher l'isolement. Quand il vit la ferme de l'extérieur, il ne lui trouva rien d'extraordinaire. La vue sur les vallons était magnifique, et fantastique la retraite que pouvaient lui procurer les bois, le ruisseau et le bosquet de frênes qui la séparait du village. Mais la bâtisse, basse, exigerait beaucoup de travaux avant de ressembler à quelque chose.

Mélange typique de tuf, grès et schiste comme on en trouvait tant dans le Yorkshire, c'était à l'origine une habitation d'ouvrier agricole. Une date était gravée dans le linteau de la porte : 1768, suivie des initiales J.H. C'étaient sans doute la date de construction et les initiales du premier propriétaire. Banks se demanda qui avait pu être ce J.H. et ce qu'il était devenu. La propriétaire actuelle, Mrs Perkins, avait perdu ses deux fils et son mari et partait habiter chez sa sœur à Tadcaster.

Au premier abord, l'intérieur de la maisonnette ne lui fit pas grande impression. Il y régnait une odeur de camphre et de moisi, et la décoration comme le mobilier étaient sordides et sombres. Le rez-de-chaussée se composait d'une salle de séjour avec cheminée ; à l'étage, deux petites chambres, et c'était tout. La salle de bains et les toilettes avaient été ajoutées à la cuisine, à l'arrière, comme souvent dans les vieilles maisons de ce type. La plomberie était très rudimentaire en 1768.

Banks ne croyait guère aux visions ou aux prémonitions, mais il aurait fallu qu'il soit stupide pour nier qu'en entrant dans la cuisine, il avait ressenti la même sensation de bien-être et de paix que dans son rêve. L'endroit était différent, bien entendu, mais il eut la conviction qu'il s'agissait bien de la pièce qu'il avait vue en songe.

Il avait beau ignorer la signification de tous ces signes, il sut que l'achat de cette maison était incontournable.

Il ne pensait pas en avoir les moyens : dans le Yorkshire, l'immobilier atteignait des prix astronomiques. Mais pour une fois, la chance et les excentricités humaines furent de son côté. Mrs Perkins n'appréciait guère le commerce des fermes à restaurer et ne possédait pas une once de cupidité. Elle voulait vendre à quelqu'un qui habiterait la maison. Dès qu'elle comprit que c'était ce qui motivait l'achat de Banks, dont le nom était son propre nom de jeune fille, l'affaire fut quasiment conclue. Seul mauvais point contre lui : il n'était pas originaire du Yorkshire. Mais il lui plut, et elle se convainquit qu'ils étaient vaguement parents ; elle alla même jusqu'à flirter avec lui, comme le font parfois les vieilles dames.

Quand elle lui céda son bien pour cinquante mille livres, soit la moitié de ce qu'elle aurait pu en tirer, l'agent immobilier poussa un grognement et secoua la tête d'un air résigné. Banks eut l'impression qu'il le soupçonnait d'avoir exercé des pressions sur Mrs Perkins.

La ferme devint son projet, sa thérapie, son refuge et, espéra-t-il, son salut. Bizarrement, le travail qu'il fit sur la

maison fut un travail sur lui-même. Ils avaient tous les deux besoin de réparations, et il y aurait du boulot. Il se lança dedans sans rien y connaître. Il ne s'était jamais intéressé au bricolage ni au jardinage. Il n'était pas davantage versé dans l'auto-analyse et l'introspection, d'ailleurs. Mais il avait un peu perdu pied ces derniers temps, et il ressentait la nécessité de retrouver ses marques. Il avait aussi perdu un peu de lui-même, et il voulait savoir quoi. Il avait déjà posé des placards en pin, comme ceux de la cuisine de son rêve, installé une douche pour remplacer la vieille baignoire victorienne aux pieds griffus, et repeint le séjour. Il n'était pas pour autant sorti de sa dépression, mais elle était plus gérable ; désormais, même si la journée ne s'annonçait pas toujours palpitante, il arrivait à sortir de son lit le matin.

Un oiseau nocturne cria au loin ; un cri brisé, lugubre, comme en réponse à la menace d'un prédateur. Banks écrasa sa cigarette et rentra. En se déshabillant, il pensa au squelette de cette main probablement humaine, et au major Cabbot, bien humaine, elle. Il pensa à Hobb's End, ce village détruit, oublié, et soudainement resurgi des profondeurs aquatiques avec tous ses secrets. Et quelque part dans son esprit, dans les ténèbres qui transcendent les domaines de la logique et de la raison, il entendit un écho, un déclic, et sentit une intangible connexion s'établir avec le passé.

Le lendemain matin, Banks se posta à l'orée des bois pour regarder l'équipe des terrassiers extraire précautionneusement le squelette de sa sépulture de vase sous la direction experte de John Webb.

Tout d'abord, ils durent démolir le mur près duquel les ossements étaient enterrés, puis ils creusèrent une tranchée autour du périmètre et déblayèrent la terre sur un mètre de profondeur, jusqu'à ce que les os se retrouvent exposés à l'air libre. Ensuite, ils glissèrent une fine feuille métallique dans la terre, sous le squelette ; quand elle fut en place, ils purent enfin la soulever.

Le squelette fut ainsi déterré par quatre porteurs et déposé aux pieds de Banks, telle une offrande immolée par le feu. Il était onze heures tapantes et Cabbot ne se montrait toujours pas. Banks avait eu le temps d'interviewer Adam Kelly, qui n'avait rien ajouté à sa première déclaration.

Adam était encore sous le choc, mais Banks sentait en lui une endurance qu'il avait lui aussi possédée au même âge. Enfant, Banks adorait jouer dans les maisons abandonnées, qu'on ne comptait plus dans le Peterborough d'après-guerre. Il s'en était tiré avec au pire une égratignure au genou, mais une élève de l'école des filles avait été tuée par la chute d'une poutre ; il savait donc

à quel point ces jeux pouvaient être dangereux. D'ailleurs, la municipalité faisait condamner ces maisons. Adam était sorti de sa petite aventure sans trop de bobos, et aurait des histoires à raconter à l'école pendant une bonne partie du trimestre. Pendant quelque temps, il jouirait d'une petite notoriété auprès de ses copains.

Banks regarda la forme contorsionnée et noire qui gisait à ses pieds. Il avait peine à l'associer à quelque chose d'humain. Les os avaient pris la couleur brun sale de la terre dans laquelle ils avaient reposé si longtemps ; une croûte noirâtre s'était incrustée à la surface, collait aux côtes comme la viande d'un bon ragoût, encrassait les cavités et les interstices des articulations. Le crâne – bouche, nez, orbites – en paraissait plein ; quant aux os longs, ils ressemblaient à de vieilles canalisations en métal rouillé.

Devant ce spectacle, Banks fut pris d'une légère nausée. Il avait vu bien pis sans être malade, naturellement – ici, au moins, il n'y avait ni trous béants et sanguinolents, ni intestins répandus, ni jambes tranchées à l'aine, peau remontée sur la plaie comme une jupe étroite –, mais il n'avait jamais rien vu d'aussi moche.

Les terrassiers avaient déjà photographié le squelette pendant l'excavation ; quand ils l'eurent porté en haut de l'escarpement, ils redescendirent afin de poursuivre une fouille minutieuse des environs, creusant de plus en plus profond, de plus en plus loin, laissant de temps en temps John Webb sonder par-ci, gratter par-là. Webb cherchait dans le sol des objets susceptibles d'avoir été enterrés

avec la victime : boutons, bijoux, et autres indices.

Banks s'appuya contre un tronc d'arbre, comme en faction, surmonta sa nausée et observa comment Webb travaillait. Il était fatigué ; ses réflexions nocturnes l'avaient empêché de dormir. Il avait passé une grande partie de la nuit à se tourner et se retourner dans son lit, échappant à des bribes de cauchemars qui décampaient dans les coins sombres dès qu'il s'éveillait, tels des cafards chassés par la lumière. On était encore loin de midi, mais la chaleur l'engourdisait. Il céda, ferma les yeux et appuya la tête contre l'écorce rude. Le soleil dessinait des motifs kaléidoscopiques sous ses paupières. Il allait s'endormir quand il entendit un bruissement derrière lui, puis une voix.

« Bonjour. Mal dormi ?

— C'est peu dire », répondit Banks en se détachant du tronc.

Cabbot contempla les ossements. « C'est donc ainsi que nous finissons tous, n'est-ce pas ? » Cela ne semblait pas la préoccuper outre mesure, pas plus que ne la gênait son arrivée tardive.

« Vos recherches ? Ça avance ?

— C'est ce qui m'a retardée. L'année universitaire n'a pas commencé et il y a encore beaucoup de professeurs en vacances, ou occupés à des recherches à l'étranger. J'ai tout de même réussi à mettre la main sur un certain Dr Ioan Williams, de l'université de Leeds. C'est un anthropologue qui a pas mal d'expérience en matière de médecine légale. Notre découverte a eu l'air de l'intéresser au plus haut point. Il a dû s'ennuyer tout l'été.

— Dans combien de temps peut-il se libérer ?

— Il m'a dit que si nous pouvions lui faire parvenir les restes au labo dans la journée, il les ferait nettoyer par ses assistants et y jetterait un premier coup d'œil en début de soirée. Il nous livrera ses premières impressions, rien de plus.

— Parfait, dit Banks. Plus tôt nous saurons ce que nous avons sur les bras, mieux ce sera. »

Si le squelette avait été enterré depuis une centaine d'années ou plus, l'enquête n'aurait pas requis la même diligence. Au contraire, s'il s'agissait d'une victime assassinée et enterrée pendant ou après la guerre, on pouvait encore retrouver des témoins en vie. Et peut-être même l'assassin.

« Vous voulez que je supervise le transport ? » demanda Webb.

Banks hocha la tête. « Volontiers, merci, John. Il vous faut une ambulance ? »

Webb mit une main en visière et leva les yeux. Les poils argentés de sa barbe brillèrent au soleil. « Ma vieille Range Rover fera l'affaire. Je passerai le volant à un des petits gars et je monterai à l'arrière pour m'assurer que notre nouvel ami ne s'éparpille pas en mille morceaux. » Il consulta sa montre. « Avec un peu de chance, on sera au labo d'ici treize heures. »

Cabbot s'appuya contre un arbre en croisant bras et jambes. Elle avait assorti son jean d'un T-shirt rouge et de Nike blanches, et relevé ses lunettes noires sur son crâne. À Harkside, on prenait des libertés avec la tenue

réglementaire, se dit Banks, mais il était mal placé pour critiquer. Il avait toujours détesté les uniformes et les cravates, et ce dès le début de ses études à l'institut polytechnique de Londres, où il avait passé trois ans en alternance – six mois à la fac et six mois en entreprise. La vie d'étudiant avait vite entamé son enthousiasme pour le monde du commerce. Bien qu'on fût déjà au début des années soixante-dix, tous ses camarades de promo suivaient à fond la tendance des années soixante. On ne jurait que par les cafetans, les pattes d'eph et les gilets afghans, les chemises brodées indiennes, les bandanas, les perles de bois, bref, toute la panoplie. Banks ne s'était jamais senti totalement en osmose avec l'air du temps, tant question habillement que question philosophie, mais il s'était laissé pousser les cheveux jusqu'au col et s'était fait renvoyer une fois pour s'être présenté en cours en sandales et cravate à fleurs.

« Il me faut toutes les informations que vous pourrez récolter sur le village, dit-il à la jeune femme. Quelques noms si possible : ce serait précieux. Consultez les listes électorales et le cadastre. » Il désigna du doigt la ferme en ruine, près du pont. « L'appentis était visiblement rattaché à cette maison : j'aimerais savoir qui y habitait, qui étaient les voisins. À mon avis, il y a trois possibilités. Soit nous avons affaire à quelqu'un qui s'est servi du village désaffecté pour se débarrasser d'un cadavre, avant l'inondation...

— Entre mai 1946 et août 1953, j'ai vérifié ce matin.

— Exact. Soit ça, soit le corps a été enterré alors que

le village était encore occupé, avant mai 1946, et on ne se trouve pas très loin de chez la victime. Soit, enfin, il y a été apporté cet été, comme vous l'avez suggéré. Il est encore trop tôt pour privilégier l'une de ces trois hypothèses, mais il faut que nous sachions qui habitait cette maison avant que le village soit désaffecté, et si une disparition a été signalée.

— Bien.

— Et l'église, qu'est-ce qu'elle est devenue ? Il devait bien y en avoir une.

— Une église et une chapelle. Saint-Bartholomew a été désacralisée, puis démolie.

— Où sont passées les archives de la paroisse ?

— Je l'ignore. Je n'ai jamais eu à les consulter. Elles ont dû être transférées à Saint-Jude, à Harkside, en même temps que les cercueils, quand on a déménagé le cimetière.

— Ça vaudrait peut-être la peine d'y jeter un coup d'œil si vous jouez de malchance ailleurs. On ne sait jamais ce qu'on peut trouver dans les archives et les bulletins paroissiaux. Il y a aussi la feuille locale. Comment s'appelle-t-elle ?

— Le *Harkside Chronicle*.

— Bien. Ça peut s'avérer une bonne piste aussi, au cas où notre expert arriverait dès ce soir à resserrer la fourchette des dates. Et... major ?

— Oui ?

— Écoutez, je ne peux pas continuer à vous appeler major. Quel est votre prénom ? »

Elle sourit. « Annie, Annie Cabbot.

— Eh bien, Annie Cabbot, sauriez-vous par hasard combien de médecins et de dentistes il y avait à Hobb's End ?

— À mon avis, pas beaucoup. Les gens devaient aller consulter à Harkside. Il y en avait certainement davantage du temps de la filature. Très altruistes, très soucieux de la santé de leurs employés, ces patrons du textile.

— Très soucieux de s'assurer que leur main-d'œuvre puisse travailler seize heures d'affilée sans tomber raide morte, oui », la contra Banks.

Elle rit. « Bolchevik.

— On m'a traité de pire que ça. Mais renseignez-vous tout de même. Ça fait un bail, mais si nous arrivons à trouver des dossiers dentaires susceptibles de correspondre à nos ossements, nous pourrons remercier le ciel.

— J'y veillerai. Autre chose ?

— Les services publics, les impôts. Il faudra sans doute tout passer au peigne fin.

— Et... quel programme pour l'an prochain ? »

Banks sourit. « Je suis sûr que vous arriverez à convaincre un de vos policiers de vous aider. Si nous ne trouvons rien rapidement, j'essaierai de réclamer du personnel. Mais je doute que cette affaire soit prioritaire.

— Merci.

— Pour l'instant, concentrons-nous sur l'identité de la victime. C'est primordial.

— D'accord.

— Pendant que j'y pense, sauriez-vous par hasard si nous avons quelque chance de retrouver un habitant de Hobb's End encore en vie, peut-être à Harkside ? L'hypothèse n'est pas totalement insensée.

— Je vais interroger l'inspecteur Harmond. Il est d'ici.

— Bien. Je vous laisse à vos occupations ; je m'occupe avec John de faire transporter les ossements à Leeds.

— Voulez-vous que je vous y rejoigne dans la soirée ?

— Si vous voulez. Rendez-vous au labo à six heures.

Où est-ce ? »

Annie lui donna l'adresse.

« Entre-temps, lui dit-il, voici mon numéro de portable. Appelez-moi dès que vous aurez du nouveau.

— Comptez sur moi. » Annie sembla effleurer ses lunettes, qui glissèrent sur son front et atterrirent parfaitement en place sur son nez. Sur ce, elle tourna les talons et s'éloigna dans les bois à grandes enjambées.

Banks est un drôle d'oiseau, se dit-elle une fois dans sa voiture, sur le chemin de Harkside. Avant de le rencontrer, elle avait entendu un certain nombre de rumeurs sur lui. Elle savait, par exemple, que le directeur Riddle lui vouait une haine féroce, que Banks était sur une voie de garage, et même au milieu du tunnel, mais elle ne savait pas pourquoi. Quelqu'un avait même fait allusion à un

échange de coups entre les deux hommes. En tout cas sa carrière était dans les choux, et il n'était pas le meilleur cheval auquel atteler sa charrette.

Annie n'aimait pas particulièrement Jimmy Riddle. Les rares fois où elle l'avait rencontré, elle l'avait trouvé arrogant et condescendant. Annie était une pouliche de Millie : Millicent Cummings, la nouvelle directrice du personnel, mettait toute son énergie à féminiser les rangs et à veiller à ce que les femmes soient respectées. Et l'antagonisme entre Millie et Riddle, qui s'était dès le départ opposé à la nomination d'Annie, était bien connu de tous. Non que Riddle fût un horrible misogyne, mais il préférait esquiver le problème en limitant au strict minimum la présence féminine dans la police.

Annie avait aussi entendu raconter que l'épouse de Banks l'avait récemment quitté pour un autre. En plus de ça, on disait qu'il avait une maîtresse à Leeds, et que ça durait depuis un moment, depuis avant la rupture conjugale. Elle l'avait entendu traiter de solitaire, de tire-au-flanc et de salaud de bolchevik. Il passait pour un inspecteur brillant qui avait mal tourné, qui dévalait la pente depuis le départ de sa femme, un type complètement dépassé, grillé, l'ombre de lui-même.

Annie ne savait pas trop comment interpréter ses premières impressions. Il lui plaisait plutôt. Il n'était pas sans charme, et paraissait moins que la quarantaine, malgré les quelques fils argentés qui parsemaient, aux tempes, ses cheveux bruns coupés court. À ceux qui l'accusaient d'être fini, elle aurait répondu qu'il semblait

plutôt fatigué, accablé d'un fardeau de tristesse ; mais elle sentait que le feu couvait encore derrière ses yeux bleus perçants. Un feu un peu moins vif peut-être, mais un feu tout de même.

Évidemment, comment savoir ? Peut-être avait-il réellement perdu la foi, peut-être sa vie n'était-elle qu'une succession de gestes mécaniquement répétés, et se contentait-il de remuer de la paperasse en attendant la retraite. Peut-être cette flamme intérieure s'était-elle éteinte, et les braises allaient-elles mourir étouffées par les cendres. En tout cas, si Annie avait appris une chose au cours de ces deux dernières années, c'était à ne pas tirer de conclusions hâtives : le courageux peut se révéler faible, le sage insensé. Après tout, pas mal de gens la jugeaient bizarre, et rien ne serait plus facile que de prouver qu'elle aussi, depuis quelque temps, répétait des gestes vides de sens. Elle se demanda si elle-même n'alimentait pas la rumeur dans le petit monde de la police. Si oui, elle avait une idée de ce qu'on disait d'elle : on devait la traiter de sale gouine.

Annie se gara sur le parking asphalté et entra dans le commissariat, dont les effectifs se limitaient à quatre personnes : l'inspecteur Harmond, elle-même, et deux gardiens de la paix, Cameron et Gould. À part Samantha, la secrétaire, qui était une civile, Annie était la seule femme. Cela ne la dérangeait pas : pour des hommes, ses collègues étaient corrects. Elle ne se sentait pas menacée par eux. Cameron était marié et père de deux enfants qu'il adorait. Gould appartenait à la catégorie des rares êtres

sans dimension sexuelle ; il se contentait d'une petite existence douillette chez sa mère, entre ses trains électriques et sa collection de timbres. Elle savait que, dans les romans, ce sont ces personnages qui s'avèrent les plus dangereux de tous, tueurs en série ou pervers sexuels, mais Gould était inoffensif. S'il aimait porter de la lingerie féminine en privé, c'était son problème. L'inspecteur Harmond était, disons... avunculaire. Il s'imaginait sans doute dans la peau de l'inspecteur Blaketon dans la série *Heartbeat*, mais Annie trouvait qu'il n'arrivait pas à la cheville du personnage.

Le commissariat de Harkside battait peut-être tous les records de laideur vu de l'extérieur, mais à l'intérieur – à part, tout au fond, le bureau de l'inspecteur Harmond qui était cloisonné –, l'espace paysagé était vaste et laissait à chacun la place de vivre et de travailler. Annie appréciait cet avantage. Son bureau en forme de L était le plus mal rangé de tous, mais elle savait où étaient toutes ses affaires et pouvait retrouver n'importe quel papier en un temps si bref que l'inspecteur Harmond lui-même avait cessé de la mettre en boîte.

Ce bureau occupait un angle agrémenté d'une fenêtre. La vue sur un passage pavé, un portail et l'arrière du Three Feathers n'avait rien d'extraordinaire, mais c'était toujours une ouverture sur l'air et la lumière, et Annie aimait avoir un petit morceau du monde extérieur à portée de regard. Il avait beau faire lourd ces temps-ci, elle jouissait du moindre souffle de vent, même chaud, qui entrait par cette fenêtre et lui remontait le moral. Elle avait découvert à quel

point ces petits détails avaient de l'importance. Elle avait connu la grande vie, les sorties, l'univers branché et l'excitation qu'ils procurent mais, après une expérience malheureuse, elle redécouvrait lentement les aspects essentiels de la vie.

Une commune tranquille comme Harkside n'avait rien de stressant pour le policier qu'elle était. La paperasse suffisait à occuper ses journées et à justifier sa paye, et le travail n'exigeait quasiment jamais d'heures supplémentaires ; il y avait même des périodes creuses. Cela lui convenait parfaitement. Il était parfois agréable de ne rien faire. Et elle n'allait tout de même pas se plaindre si la population ne subissait ni cambriolages, ni agressions, ni meurtres.

Pour le moment, elle n'avait en cours que deux cas de violence domestique et quelques problèmes de vandalisme nocturne. Et maintenant, ce squelette. Les autres dossiers pouvaient attendre. L'inspecteur Harmond avait renforcé les patrouilles dans les quartiers où sévissaient les vandales, qu'on prendrait sans doute bientôt la main dans le sac. Quant aux maris violents, pour l'instant ils battaient leur coulpe plutôt que leur femme et acceptaient de suivre une thérapie.

Annie alla remplir de café son mazagran – celui sur lequel on pouvait lire : C'EST ELLE LE CHEF –, puis gagna le bureau de l'inspecteur Harmond. Elle frappa à la porte et il lui dit d'entrer.

« Chef ?

— Annie ? Qu'est-ce qui vous amène, mon petit ?

répondit-il en levant les yeux.

— Vous avez une minute ?

— Oui. Prenez un siège. »

Elle s'assit. Le bureau de Harmond était dépouillé ; seules ses médailles ornaient le mur, et des photos de sa femme et de ses enfants son bureau. À cinquante ans passés, il paraissait parfaitement satisfait d'envisager de finir sa carrière simple inspecteur de campagne. Sa tête était trop grosse pour son corps dégingandé, et Annie craignait toujours qu'elle ne tombe s'il l'inclinait trop. Elle n'était jamais tombée. Son visage rond était agréable et avenant, ses traits un peu grossiers, et des poils dépassaient de son nez en patate, mais cet homme inspirait la confiance. Si les yeux sont, comme on le dit, les fenêtres de l'âme, l'inspecteur Harmond avait une âme honnête.

« C'est à propos de ce squelette, dit Annie en croisant les jambes et en posant son mazagran sur ses genoux.

— Oui, qu'est-ce qu'il a, ce squelette ?

— Eh bien justement, pour le moment, pas grand-chose. L'inspecteur Banks voudrait savoir combien de médecins et de dentistes il y avait à Hobb's End, et si l'un d'eux serait toujours susceptible d'habiter dans le coin. »

Harmond se gratta la tempe. « Il m'est facile de répondre à votre dernière question. Vous vous souvenez de Mrs Kettering, la dame dont la perruche s'est échappée pendant qu'on lui livrait un nouveau salon ?

— Comment l'oublier ? » C'avait été l'une des premières affaires d'Annie à Harkside.

L'inspecteur sourit. « Elle a vécu à Hobb's End. Je ne sais pas très bien à quelle époque ni pendant combien de temps, mais elle y a vécu, j'en suis sûr. Elle doit approcher les quatre-vingt-dix ans.

— Personne d'autre ?

— Pas que je sache. Pas à brûle-pourpoint, en tout cas. Mais je vais me renseigner. Vous vous rappelez où elle habite ?

— Là-haut, sur la Bordure, non ? La maison à l'angle avec le grand jardin ? »

« La Bordure » était le nom que l'on avait donné dans le pays au talus de près de vingt mètres de haut qui longeait la rive sud du lac de Harksmere, et sur lequel courait l'ancienne route menant à Hobb's End, par le petit pont. Son vrai nom était Harksmere View, et la route ne menait plus nulle part. Une rangée de fermettes s'alignait le long de l'eau, séparée du reste du village de Harkside par huit cents mètres de prés et de landes.

« Et les médecins, les dentistes ? insista Annie.

— Ça, c'est un peu plus délicat. Il a dû y en avoir plusieurs au fil des années, mais Dieu seul sait ce qu'ils sont devenus. Vu la façon dont le village s'est dépeuplé après la guerre, ils sont probablement tous morts à l'heure qu'il est. Je ne suis pas si vieux que ça, vous savez. J'étais tout gamin à l'époque. Et je ne me souviens pas qu'il y avait un flic non plus. Le village était trop petit. Hobb's End faisait partie du district de Harkside.

— Et les écoles ? Il y en avait combien ? »

Harmond se gratta la tête. « Je crois me souvenir qu'il

n'y avait qu'une école maternelle et une école primaire. Les lycées étaient ici, à Harkside.

— Vous avez une idée de l'endroit où je pourrais trouver les archives ?

— Au rectorat, j'imagine. À moins qu'elles n'aient été détruites. C'était fréquent à l'époque, après-guerre... Autre chose ? »

Annie avala une gorgée de café et se leva. « Pas pour l'instant.

— Vous me tenez au courant ?

— Promis.

— Annie ?

— Oui ? »

Harmond se gratta l'aile du nez. « Cet inspecteur Banks. Je ne l'ai jamais rencontré moi-même, mais j'ai un peu entendu parler de lui. Il est comment ? »

Annie marqua une pause à la porte, et réfléchit. « Eh bien figurez-vous que je n'en ai aucune idée.

— Ah, plutôt énigmatique, hein ?

— Oui, dit Annie. Plutôt énigmatique. Ça le définit assez bien.

— Eh bien, faites attention à vous, mon petit », lui lança-t-il quand elle lui tourna le dos pour franchir le seuil.

Avant de vous raconter la suite, je vais vous parler un peu de moi et de mon village. Comme vous le savez déjà,

Je m'appelle Gwen Shackleton, Gwen étant le diminutif de Gwynneth et non de Gwendolyn. Je sais qu'on dirait un prénom gallois, mais ma famille est installée à Hobb's End, dans le Yorkshire, depuis au moins deux générations. Mon père, paix à son âme, est mort d'un cancer trois ans avant la guerre. Dès 1940, ma mère souffrait d'une arthrite rhumatoïde qui la rendait invalide. Il lui arrivait de pouvoir me seconder à la boutique, mais c'était rare. Tout le poids de cette charge reposait donc sur mes épaules.

Matthew m'aidait dans la mesure du possible, mais il passait presque toute la semaine à l'université et les week-ends aux Home Guards, comme volontaire pour la défense du territoire. Il avait vingt et un ans, mais échappait à la conscription tant qu'il n'avait pas terminé sa troisième année d'études d'ingénieur à l'université de Leeds. Ordre du ministère, qui devait savoir à quoi employer ses nouvelles qualifications.

Notre petite boutique, qui faisait « épicerie-journaux », était située à mi-hauteur de la grand-rue, entre le boucher et le marchand de fruits et légumes. Nous habitions au-dessus. À part les denrées périssables, nous vendions un peu de tout : journaux, bonbons, cigarettes, papeterie, confitures, thé et autres conserves, en fonction, bien entendu, de ce qui se trouvait sur le marché. J'avais monté moi-même une petite bibliothèque de prêt dont j'étais particulièrement fière. Le papier se faisant rare, les livres le devenaient aussi ; je louais donc les miens pour deux pence la semaine. Je proposais un bon échantillon des classiques du monde entier, parmi lesquels Anthony

Trollope, Jane Austen et Charles Dickens se taillaient la part du lion. J'avais aussi des romans plus populaires, Agatha Christie par exemple, et la collection des Mills and Boon, des mélés à l'eau de rose, pour qui aimait ce genre de choses – malheureusement, c'était le plus gros de ma clientèle !

Même si la plupart des hommes valides avaient déjà endossé un uniforme ou un autre, le village n'avait jamais connu pareille activité. La vieille filature avait repris du service et tournait à plein régime. Elle employait la plupart des femmes mariées. Avant la guerre, elle avait connu un déclin presque total, mais l'armée avait maintenant besoin de toile de lin pour les sangles des harnais de parachute et autres équipements en tissu robuste, comme par exemple les bâches pour les pièces d'artillerie et les lances d'incendie.

Il y avait également une importante base de la RAF à moins de deux kilomètres du village à travers bois, et la grand-rue était souvent encombrée par des Jeep et des camions militaires qui, à grands coups de klaxon, essayaient de se croiser sur la chaussée étroite. Quand ils n'allaient pas à Harkside, où il y avait davantage d'attractions – trois cinémas à Harkside contre aucun à Hobb's End –, les aviateurs fréquentaient parfois les pubs, le Shoulder of Mutton dans la grand-rue, et le Duke of Wellington sur l'autre rive.

À part ça, il est difficile d'évaluer combien la guerre affectait Hobb's End. Je crois qu'au début, elle nous a très peu touchés. Pour ceux qui étaient restés au pays, la vie

quotidienne continuait presque comme avant. La première vague de réfugiés nous a frappés en septembre 1939, mais comme ensuite il ne s'est rien passé pendant une éternité, ils ont fini par repartir chez eux et il n'en est pas arrivé de nouveaux avant les bombardements du mois d'août suivant.

Même avec le rationnement, nous avons moins de difficultés à nous nourrir que les gens des villes, car nous avons toujours cultivé nos légumes et, à la campagne, on pouvait toujours se procurer des œufs, du beurre et du lait. Mr Halliwell, notre voisin boucher, était sans doute l'homme le plus populaire du village ; il nous est arrivé de pouvoir lui échanger un peu de thé ou de sucre que nous avons mis de côté contre un morceau de mouton ou de porc.

Mis à part ce sentiment d'attente, ce sentiment que toute vie restait en suspens jusqu'à la fin du conflit, la chose qui nous a demandé le plus gros effort d'accoutumance a sans doute été le couvre-feu. Mais, là encore, nous étions moins à plaindre que d'autres, vu qu'à Hobb's End on ne savait pas ce qu'était un réverbère, et que la campagne offre la plupart du temps l'obscurité voulue. Néanmoins, la petite lumière qui brille sur le sommet de la colline était souvent notre seul guide pour nous ramener à la maison.

Pendant le black-out, il fallait doubler les vitres pour prévenir des blessures par bris de verre et tendre devant les fenêtres de lourds rideaux noirs. Chaque soir, ma mère m'envoyait dehors vérifier qu'il ne filtrait pas un rai de lumière, car notre préposé à la défense passive était très pointilleux. Cela me rappelle le jour où Mrs Darnley avait

reçu sa visite parce qu'elle n'avait masqué que ses fenêtres sur rue et pas celles donnant sur le jardin. « Ne soyez pas stupide, lui avait-elle dit. Le jour où les Allemands viendront bombarder Hobb's End, jeune homme, ils arriveront par l'est, n'est-ce pas ? Pas par Grassington. Ça tombe sous le sens. » Tout le village avait bien ri.

Par les nuits de lune, et surtout de pleine lune, l'effet pouvait être spectaculaire : les collines étaient poudrées d'argent, les étoiles scintillaient comme des diamants sur du velours noir, et tout le paysage ressemblait à ces gravures en noir et blanc que l'on voit dans les livres anciens. Mais par les nuits couvertes ou sans lune, qui étaient de loin les plus fréquentes, les gens se cognaient dans les arbres ou même tombaient à vélo dans la rivière avec une régularité alarmante. On avait le droit d'utiliser une torche à condition de l'envelopper dans plusieurs couches de papier de soie, mais les piles électriques étaient rares. Tous les éclairages de voitures et de bicyclettes devaient être tamisés par quantité de gadgets qui ne laissaient filtrer qu'une lumière blafarde et inefficace. Inutile de préciser que les accidents étaient nombreux, jusqu'au jour où l'essence est devenue si rare que seuls les gens qui se déplaçaient pour leur travail circulaient encore.

Plusieurs événements locaux ont donné à la guerre un tour plus personnel, comme par exemple l'incendie de la Spinner's Inn ou la mort du fils Jowett, tué à Dunkerque. Mais la veille de l'arrivée de Gloria Stringer, quelque chose nous l'avait rendue plus palpable encore : Matthew avait

reçu son avis de conscription. Il était convoqué pour son examen à Leeds, deux semaines plus tard.

Un jour, Jimmy Riddle avait accusé Banks de s'être trouvé une planque à Leeds pour s'envoyer en l'air avec sa maîtresse et s'approvisionner chez le disquaire. Il s'était trompé. Mais s'il avait pu voir Banks sortir du Merrion Centre ce jour-là en fin d'après-midi, un nouveau disque de Herbert Howell, *Hymnus Paradisi*, serré dans sa paume moite, il se serait senti justifié sur un point au moins. Banks s'en contre fichait. Il ne tenta même pas de se cacher en passant devant Morrisons pour s'engager dans Woodhouse Lane.

Il était cinq heures et demie passées. Les boutiques fermaient et les employés de bureau rentraient chez eux. Banks avait suivi la Range Rover de John Webb et était resté avec lui jusqu'au moment où ils avaient laissé le squelette à l'abri des murs du laboratoire, qui occupait le premier étage d'un grand bâtiment de brique, un peu à l'écart du campus. De là, il avait rappelé Geoff Turner, l'odontologiste expert en médecine légale, pour le persuader, à grand renfort de bière, de passer dès le lendemain matin pour examiner la dentition du squelette.

Ensuite, il avait assisté au nettoyage des os, puis il était allé avaler un sandwich dans un café de Woodhouse Lane en faisant un petit détour chez le disquaire. Il s'était

absenté en tout une heure et demie.

Annie Cabbot garait son Astra quand Banks revint au laboratoire. Elle ne le vit pas. Il la regarda descendre de voiture et, sourcils froncés, lever les yeux sur le bâtiment tout en vérifiant quelques notes inscrites sur un bout de papier.

Il s'approcha derrière elle. « C'est bien ici. »

Elle se retourna. « Ah, bonsoir. Je m'attendais à quelque chose de plus... euh... en fait non, je ne sais pas à quoi je m'attendais. Mais pas à ceci.

— Quelque chose qui fasse plus “labo ?” »

Elle sourit. « J'imagine, oui. Mais quoi exactement, je ne sais pas. Plus moderne. On dirait mon ancien logement d'étudiante. »

Banks se tourna vers le bâtiment. « L'université a racheté plusieurs vieilles maisons de ce type quand elles ont été abandonnées par les grandes familles, qui n'avaient plus les moyens d'y vivre avec leurs domestiques. Vous seriez surprise de voir combien de services peuvent s'y cacher, tous plus bizarres et excentriques les uns que les autres. Allons-y. »

Banks la suivit sur le perron. Ce soir, elle portait un collant et des chaussures noires, un tailleur noir dont la jupe lui arrivait à mi-mollet et un chemisier blanc. Elle avait à la main une mallette en cuir noir. Très pro, pensa Banks, qui sentit dans son sillage une vague senteur de jasmin. Cela lui rappela le thé au jasmin que Jem, son ami et voisin à la cité universitaire de Notting Hill, lui versait avec cérémonie.

Banks sonna à l'interphone et la porte s'ouvrit. Le labo

était au premier, en haut d'un escalier de bois dont les marches grinçaient. Leurs pas résonnaient sous le haut plafond.

Le Dr Ioan Williams les attendait sur le palier. C'était un homme grand et élancé, aux cheveux blonds plutôt gras. Des lunettes cerclées de fer agrandissaient ses yeux gris ; sa pomme d'Adam prononcée donnait l'impression qu'il avait avalé de travers un gros bonbon. Beaucoup plus jeune que ne l'avait imaginé Banks, il portait, au lieu de la blouse blanche traditionnelle, un jean déchiré et un T-shirt Guinness noir. Sa poignée de main était ferme et, à en juger par la façon dont son regard s'attarda sur l'inspecteur Cabbot, son esprit pas entièrement accaparé par la science. À moins que... par la biologie, peut-être.

« Entrez, leur dit-il en les précédant dans le couloir et en ouvrant la porte du labo. Malheureusement, je n'ai rien de bien extraordinaire à vous annoncer. » Malgré son prénom, Williams n'avait aucun accent gallois. Banks crut déceler qu'il venait de la région de Londres, ou encore d'Oxford ou Cambridge. Quelqu'un de la haute, de toute manière, comme aurait dit la mère de Banks.

Le labo se constituait de deux pièces réunies en une seule. À part une longue table au centre, où était étendu le squelette, il était très ordinaire. Il y avait une bibliothèque contre un mur, une grande paillasse le long d'un autre, sur laquelle s'étaient divers instruments de mesure et des morceaux d'os étiquetés comme pour être mis en vitrine.

Cela suffisait amplement au travail de Williams, jugea Banks. Le légiste ne faisait qu'examiner des ossements.

Rien de sale. Pas de sang, pas de tripes à nettoyer, pas besoin de scalpels ni de pinces à griffe. Les seuls outils nécessaires étaient des scies circulaires et des ciseaux à dissection. Dieu merci, il n'y avait pas d'odeurs non plus, même s'il régnait dans le labo un remugle de terreau et de vase.

Deux posters décoraient les murs, un de Pamela Anderson dans son maillot « Alerte à Malibu », et un autre représentant un squelette humain. Banks supposa que cette juxtaposition n'était pas sans signification aux yeux de Williams. Réflexion sur notre condition de mortels, ou simple goût pour les nichons et les os ?

Les os étalés sur la table avaient un autre aspect depuis qu'ils étaient passés entre les mains des assistants. S'il restait encore un peu partout des croûtes de terre séchée, en particulier au fond des crevasses difficilement accessibles, le crâne, les côtes et les os longs étaient plus faciles à examiner. On était encore loin du blanc éclatant du squelette de laboratoire, mais, malgré sa couleur brun-jaune sale qui rappelait celle des taches de nicotine, la chose commençait à prendre un aspect humain. Il y avait même un petit amas de cheveux roux emmêlés à la base du crâne. Pour l'avoir déjà constaté sur d'autres regarda sa main courir sur l'os. « La symphyse pubienne est incontestablement celle d'une femme et là, vous voyez l'échancrure sciatique. » Il y posa l'index. « Féminine, sans hésitation. Beaucoup plus large que chez l'homme. » Il y enfonça son index en hameçon, puis caressa le pelvis en regardant la jeune enquêtrice. Annie

ne releva pas la tête.

Williams se tourna de nouveau vers Banks. « La symphyse pubienne, comme vous pouvez le constater, est rectangulaire. Chez l'homme, elle est triangulaire. Je pourrais continuer, mais je crois que vous m'avez compris.

— Il s'agit d'une femme. Sans conteste, résuma Banks.

— Oui. Et il y a encore autre chose. » Il prit une petite loupe sur la paillasse et la tendit à Banks. « Regardez ici. » Williams lui montra l'endroit où les deux os du bassin se rejoignaient au niveau du pubis. Banks se pencha, loupe en main. Sur la surface de l'os, il remarqua un petit sillon, un petit creux d'un bon centimètre de long.

« Voici l'épine dorsale de la surface articulaire du pubis, dit Williams. Et ce que vous avez sous les yeux, là, c'est la marque d'un arrachement ligamentaire.

— Ce qui veut dire qu'elle aurait eu un enfant, au moins ? »

Williams sourit. « Ah, je vois que j'ai affaire à un professionnel.

— Poursuivez. »

Annie regarda Banks en haussant les sourcils, puis retourna à ses notes pour éviter de croiser l'œil lubrique de Williams.

« Étant donné qu'il n'y a qu'une seule marque de chaque côté du pubis, je dirais que nous avons affaire à une primipare. Normalement, les arrachements ligamentaires s'accroissent et se multiplient avec le nombre de grossesses.

— À quel âge est-elle décédée ?

— Je vais devoir pratiquer des tests plus complets pour vous répondre. Avec des radios des noyaux d'ossification – les endroits qui produisent le calcium et les autres minéraux qui constituent le tissu osseux – nous arriverons à déterminer la date avec une précision raisonnable. Nous pouvons également faire une spectrographie des particules osseuses. Mais tout cela prend du temps, et bien sûr de l'argent. J'imagine que vous aimeriez avoir une fourchette grossière le plus vite possible ?

— Oui, dit Banks. Qu'avez-vous comme éléments pour le moment ?

— Eh bien, tout d'abord, il y a les cartilages de conjugaison. Je m'explique. » Il regarda du côté d'Annie de l'air du professeur qui commence sa leçon. Elle l'ignora. Il n'en parut pas du tout ébranlé. Peut-être était-ce sa manière habituelle de regarder les femmes, se dit Banks, et le faisait-il sans même s'en rendre compte. « Ici, à l'extrémité des os longs des bras et des jambes, les épiphyses sont solidement soudées aux métaphyses. Or, cela ne se produit pas avant l'âge de vingt, vingt et un ans. Mais regardez ici. » Il pointa le doigt sur la clavicule. « L'articulation chondrosternale, qui ne se soude qu'à l'approche de la trentaine, est encore ouverte.

— Ce qui nous donne quoi, grosso modo ? »

Williams se gratta le menton. « Je dirais de vingt-deux à vingt-huit ans. Si l'on regarde les sutures crâniennes, on aperçoit un début de calcification au niveau sagittal, mais

rien encore au niveau occipital. Encore un élément de plus en faveur de la fourchette que je vous ai donnée.

— Avec quelle précision ?

— Je ne pense pas me tromper de beaucoup. Je peux affirmer sans hésiter qu'il ne s'agit pas d'un sujet de quarante ans, ni de quatorze ans. Autre chose : le squelette est en bon état général. Il n'y a aucun signe de cicatrisation d'anciennes fractures, ni d'anomalies ou de déformations. »

Banks regardait les os en essayant d'imaginer la chair autour, la jeune femme vivante. En vain. « Vous avez une idée du temps qu'elle a passé là ?

— Ah. J'attendais cette question. » Williams croisa les bras et posa un index sur ses lèvres. « C'est très difficile. Vraiment très difficile de donner une réponse précise. Pour un œil de néophyte, un squelette enterré depuis une décennie est impossible à différencier d'un squelette datant de, disons... un millénaire.

— Mais vous ne croyez tout de même pas qu'elle est là depuis mille ans ?

— Ah !... J'ai dit pour un œil de néophyte. Non, il y a certains indices qui suggèrent que nous avons affaire à des restes récents et non pas à des restes archéologiques.

— Et c'est... ?

— Qu'est-ce qui vous frappe le plus, sur ces os ?

— Leur couleur, dit Banks.

— Exact. Et qu'est-ce qu'elle vous apprend, cette couleur ? »

Banks n'était pas certain de l'efficacité de la maïeutique en l'espèce, mais il savait d'expérience qu'il était toujours payant de faire plaisir à un savant. « De deux choses l'une : soit ils sont tachés, soit ils sont en état de décomposition, répondit-il.

— Bien, bien. Plus précisément, leur changement de couleur est le signe d'un échange avec le milieu environnant. Mais il y a ceci. Vous avez remarqué ? » Il lui montra plusieurs endroits, à la surface, où l'os semblait s'écailler comme une vieille peinture.

« Je croyais que c'était la croûte de terre, dit Banks.

— Non, c'est la matière osseuse qui s'effrite. Maintenant, compte tenu de tous ces éléments, y compris l'absence totale de tissus ligamenteux ou musculaires, je dirais que ce corps est dans la terre depuis quelques dizaines d'années. Certainement plus de dix ans ; or, comme nous le savons déjà, elle n'a pas pu être enterrée après 1953. Je remonterais encore dix ans plus tôt.

— 1943 ?

— Ne nous emballons pas. C'est une estimation tout ce qu'il y a de plus approximative. Le squelette se décompose à un rythme tout à fait imprévisible. Il est clair que votre odontologiste pourra vous en apprendre davantage, resserrer la fourchette, peut-être.

— Avez-vous d'autres moyens de la resserrer, cette fourchette ?

— Je ferai de mon mieux, bien entendu, mais cela risque de prendre du temps. Il existe plusieurs tests osseux, des tests que nous utilisons dans les cas

d'ossements relativement récents par opposition aux ossements archéologiques. Il y a le test au carbone 14, la fluorescence ultraviolette, la détermination anatomopathologie, et la réaction d'Uhlenhut. Mais aucun ne vous apportera avec une fiabilité totale la précision que vous attendez. Ils vous diront si le squelette a plus ou moins de cinquante ans, mais apparemment, ce qu'il vous faut, à vous, c'est l'année, le mois, le jour et l'heure. En restant réaliste, le mieux que vous puissiez espérer comme ordre de grandeur c'est entre trente et cinquante, et entre cinquante et cent. Sans vouloir vous apprendre votre boulot, la meilleure chance de retrouver son identité et la date de son décès, c'est de consulter le fichier des personnes portées disparues.

— Merci du conseil, dit Banks.

— De toute façon, il me faudra des informations complémentaires sur le sol, les composants minéraux, le contenu bactériologique, les variations de température et divers autres facteurs. Enterrée dans une remise, vous dites, la remise étant elle-même restée sous l'eau pendant quarante ans ?

— Exact.

— J'irai faire un tour sur le site dès la première heure demain, je prélèverai des échantillons et je mettrai les tests en route. » Il regarda Annie. « Peut-être Miss Cabbot désirera-t-elle m'y accompagner ?

— Désolée, dit Annie. Trop à faire. »

Les yeux de Williams s'attardèrent sur elle. « Dommage.

— Votre visite sur place ne pose aucun problème, dit Banks. Je m'arrangerai pour vous envoyer une voiture et prévenir les terrassiers. Écoutez, vu le lieu et la manière dont a été enterré le corps, nous avons quelques soupçons. Je sais que vous n'avez pas beaucoup d'indices, mais vous est-il possible de nous donner quelques indications quant à la cause du décès ?

— Oui, dans une modeste mesure, et bien que cela ne relève pas vraiment de mon domaine. Et de toute manière, je vous conseille vivement de vous faire confirmer mes déductions par votre expert mandaté par le ministère de l'intérieur.

— Naturellement. Nous allons demander l'avis du Dr Glendenning dès que possible. Mais je doute que ce soit la première de ses priorités. Qu'avez-vous découvert ?

— Vous voyez, là, les marques sur les os ? » Le Dr Williams désigna certaines côtes, et la région pubienne. En regardant de plus près, Banks remarqua plusieurs encoches triangulaires. Elles n'étaient pas faciles à voir étant donné le mauvais état des os, mais quand il les eut identifiées, il les reconnut.

« Des blessures par arme blanche, murmura-t-il.

— Exactement.

— La cause du décès ? » Banks se pencha encore pour mieux les examiner.

« À mon avis, oui. Vous voyez ces petits copeaux, là, comme des copeaux de bois ?

— Oui.

— Ils sont toujours attachés à l'os, ce qui ne se

constate que sur de la matière vivante. De plus, vous ne voyez pas de signe de cicatrisation, n'est-ce pas ? Si elle avait survécu à ces blessures, les os auraient commencé à cicatriser, du moins en partie, à partir du dixième jour après le traumatisme. Ce qui veut dire que, techniquement, elle a pu être poignardée entre un et dix jours avant de mourir d'autre chose. Mais, comme je vous l'ai dit, c'est peu probable. Surtout que, vu la position de certaines de ces blessures, la lame a dû toucher des organes vitaux. En fait, j'en conclus qu'elle a été poignardée avec acharnement, plusieurs fois. Le décès est quasi certainement dû à ça. Mais... je ne vous ai rien dit. »

Banks regarda Annie Cabbot. « Donc, c'est un meurtre, dit-elle.

— J'imagine difficilement la pauvre femme s'infligeant ça toute seule, acquiesça Williams. Oui, à moins de me tromper complètement, je crois que cette jeune femme a été assassinée. »

Le lendemain matin, Annie remontait Long Hill Road en voiture pour aller interviewer Mrs Ruby Kettering. Encore une journée qui s'annonçait caniculaire, se dit-elle en descendant sa vitre. Au diable l'uniforme. Ce matin, elle avait décidé de ne pas mettre de collants ; par cette chaleur, c'était insupportable. Jamais on n'imaginerait obliger un homme à porter quelque chose d'aussi ridicule.

Long Hill reliait Harkside au réservoir de Harksmere. Près du jardin public, où elle commençait, c'était la rue la plus commerçante du village, où se côtoyaient pêle-mêle boutiques et pubs, ainsi que la plupart des bâtiments publics : la mairie, la bibliothèque, le Women's Institute et le Mechanics Institute. Il était encore trop tôt pour y rencontrer des touristes, mais les magasins étaient ouverts et les habitants faisaient leur petit tour, cabas au bras, bavardant en petits groupes le long du trottoir. La chaussée, étroite, était bordée de chaque côté par des bandes jaunes interdisant de stationner. Au bout, les bâtiments s'espaciaient et cédaient la place à huit cents mètres de campagne avant l'embranchement pour la Bordure.

Annie se gara sur l'accotement herbeux au niveau de l'embranchement. De là, on voyait les ruines de Hobb's End dans le lointain. Des silhouettes minuscules se

pressaient autour de l'appentis où avaient été découverts les ossements ; l'équipe des terrassiers devait continuer à fouiller le périmètre. Elle se demanda si Williams, le peloteur de squelettes, était parmi eux.

Annie traversa la route et ouvrit le portail. Elle trouva Mrs Kettering accroupie dans son jardin, en train de traiter ses dahlias ; elle se présenta dès que la vieille dame leva les yeux.

« Oh, mais je vous connais, lui répondit celle-ci en s'appuyant de ses deux mains sur ses cuisses pour se relever. Oui, je me souviens de vous. Vous êtes la gentille dame qui avez retrouvé mon Joey. »

Annie accusa le compliment d'un léger signe de tête. Ce n'était pas elle qui avait retrouvé la perruche, mais un gamin qui n'avait pas oublié la récompense de cinq livres promise à qui la ramènerait. L'oiseau, totalement inconscient de l'intérêt qu'il suscitait chez une nuée de moineaux mais surtout chez un matou roux tapi derrière un buisson à moins de dix mètres de là, mangeait en toute innocence les miettes que lui jetait un vieillard au milieu du jardin public. Le gamin avait cueilli Joey avec précaution et l'avait rapporté au commissariat. Annie s'était contentée de le remettre entre les mains de Mrs Kettering. Tâche passionnante s'il en est, à l'image de celles qui l'occupaient depuis son arrivée à Harkside, cet incident lui avait pourtant valu son premier accident de travail. Joey l'avait mordue jusqu'au sang à la base du pouce, mais l'inspecteur Harmond avait refusé de valider sa demande d'indemnisation. Mrs Kettering portait une casquette de

base-ball rouge, un chemisier jaune ample et un bermuda blanc dont sortaient ses jambes couleur cachet d'aspirine marbrées de taches violacées et de varices. Elle avait chaussé des tennis noires sans lacets. Bien qu'un peu voûtée, elle paraissait plutôt robuste pour son âge.

« Oh, mon Dieu, dit-elle en épongeant de l'avant-bras les traces de sueur et de terre qui lui salissaient le front. J'espère que vous n'êtes pas venue m'arrêter. On m'a dénoncée ?

— Vous dénoncer ? Mais pourquoi donc ? » s'étonna Annie.

Mrs Kettering jeta un regard coupable au tuyau d'arrosage enroulé près de la porte d'entrée. « Je sais bien qu'il va y avoir des restrictions d'eau, mais je ne peux tout de même pas laisser mourir mes fleurs. Un jardin exige beaucoup d'arrosages par une sécheresse pareille. Je n'ai pas de voiture ; je n'en gaspille donc pas pour la laver, alors je me suis dit : oh, allez, je vais en prendre juste un tout petit peu... »

Annie sourit. Il y avait des semaines qu'elle n'avait pas lavé sa voiture, mais cela n'avait aucun rapport avec la pénurie d'eau. « Ne vous tracassez pas, Mrs Kettering, lui dit-elle avec un clin d'œil. Je ne vous dénoncerai pas à la Compagnie des eaux du Yorkshire. »

Mrs Kettering poussa un soupir et porta à son cœur une main noueuse où saillaient les veines. « Oh, merci, mon petit. Parce que, voyez-vous, je ne crois pas qu'à mon âge je supporterais la prison. J'ai entendu dire qu'on y mange horriblement mal. Et avec mon estomac... Bon,

vous pouvez m'appeler Ruby. Que puis-je faire pour vous ?

— Je viens vous voir au sujet de Hobb's End.

— De Hobb's End ?

— Oui. D'après ce qu'on m'a dit, vous y avez habité ?

— Sept ans, on y a passé, Reg et moi, répondit Mrs Kettering en hochant la tête. De 1933 à 1940. On y a eu notre première maison. Juste après notre mariage.

— Vous n'y êtes pas restés jusqu'à la fin de la guerre ?

— Oh, non. Mon Reg est parti au front – il était dans la marine – et moi je suis allée travailler dans une usine de munitions près de Sheffield. Pendant la guerre, j'habitais chez ma sœur, à Mexborough. Quand Reg a été démobilisé, en 1945, on y est restés un petit moment, et ensuite il a trouvé un travail dans une ferme juste à l'entrée de Harkside, alors on est venus habiter ici. Le pays nous a toujours plu. Dites-moi, mon petit, vous ne voulez pas boire quelque chose de frais ? Une citronnade ?

— Je veux bien, merci.

— Malheureusement, il n'y a pas beaucoup d'ombre, mais nous pouvons nous asseoir ici. »

Elle désigna du doigt la partie du jardin qui longeait la route. Un petit sentier menait à un patio dallé où deux chaises longues à rayures vertes et rouges attendaient, moitié au soleil, moitié à l'ombre de plantes grimpantes palissées sur des treillages fixés au mur.

« Ce sera parfait », dit Annie qui s'avança et ôta ses lunettes noires.

Mrs Kettering disparut dans la maison. Annie prit place

dans l'une des chaises longues, se mit à l'aise et s'abandonna à la chaleur, qui était réconfortante et sensuelle comme une caresse sur ses jambes nues. Cette sensation la ramena à la plage de Saint-Ives, la petite ville de son enfance où elle avait passé de longues journées d'été avec son père qui y louait des transats aux estivants. De fil en aiguille, elle se mit à penser à Rob, qui venait la retrouver pendant ses jours de congé. Ils se promenaient à pied en haut des falaises, ou contournaient le cap dans son petit bateau, puis ils faisaient l'amour dans des criques isolées tandis que le ciel s'embrasait des couleurs du couchant et que les vagues s'écrasaient sur la plage. Quel romantisme, et comme ce temps lui paraissait lointain...

Annie respira le parfum suave des fleurs. Des abeilles bourdonnaient autour d'elle, récoltant le pollen. En rouvrant les yeux, elle aperçut des mouettes qui volaient en cercle au-dessus de Harksmere.

« Voilà, mon petit », dit Mrs Kettering qui revenait avec un plateau. Elle présenta un grand verre à Annie, en prit un pour elle, posa le plateau, s'assit enfin. Les chaises longues étaient tournées l'une vers l'autre, si bien qu'on pouvait bavarder sans se tordre le cou.

« Hobb's End, dit Mrs Kettering. Ça me ramène bien loin en arrière. Je ne peux pas dire que j'y ai beaucoup pensé pendant toutes ces années, et pourtant, vous me direz, maintenant, je vois le village depuis le fond du jardin. Que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que vous pourrez me dire », lui répondit Annie. Elle lui parla alors du squelette.

« Oui, j'ai vaguement vu ça à la télé. Je me demandais aussi ce que faisaient tous ces gens qui allaient et venaient, en bas. » Elle réfléchit quelques instants. Annie l'observait tout en buvant sa citronnade. Un rouge-gorge atterrit sur la pelouse, les regarda du coin de l'œil, lâcha une crotte et s'envola.

« Une jeune femme d'environ un mètre cinquante-cinq, avec un bébé ? répéta Mrs Kettering, les sourcils froncés. Voyons, il y avait la fille McSorley, mais ça c'était quand on est arrivés. Parce que quand on est partis, elle devait avoir plus de trente ans, et trois gosses. Non, mon petit, honnêtement, je ne vois pas. La maison tout au bout, vous dites ? À côté du pont aux fées ?

— Du pont aux fées ?

— Oui, c'est comme ça qu'on l'appelait. Il était si petit que seules les fées pouvaient le traverser.

— Ah. Oui, c'est là. Sous l'appentis. »

Mrs Kettering fit une grimace. « Reg et moi on habitait tout à l'autre bout, juste au pied de la filature. Pourtant, j'ai dû passer devant plus de cent fois. Désolée, mon petit. Je ne vois vraiment pas. Je ne me souviens pas du tout d'une jeune femme habitant là.

— Ce n'est pas grave, dit Annie. Vous pouvez me parler du village ?

— Eh bien, il avait beau être tout près de Harkside, il avait son caractère bien à lui, ça, oui. Les habitants de Harkside regardaient ceux de Hobb's End de haut parce que c'était un village d'ouvriers. Ils se croyaient supérieurs. » Elle haussa les épaules. « Enfin, j'imagine

qu'en cherchant bien, on peut toujours trouver moins bien que soi, non ?

— Vous souvenez-vous de médecins ou de dentistes qui auraient pratiqué à Hobb's End ?

— Oh, oui. Il y avait le Dr Granville, le dentiste. Un homme épouvantable. Il buvait. Et si ma mémoire est bonne, il y avait deux médecins. Le nôtre c'était le Dr Nuttall. Il avait la main très douce.

— Savez-vous si son cabinet a été repris ? Je suppose que le Dr Nuttall est mort, aujourd'hui ?

— Oh, et ça doit faire plusieurs années. Quant à Granville, il ne devait pas être loin de la soixantaine au début de la guerre. Vous cherchez des dossiers médicaux ou dentaires ?

— Oui.

— Je doute que vous ayez beaucoup de chance de ce côté-là, ma pauvre petite. Depuis le temps...

— Probable. Qui d'autre y avait-il, au village ?

— Oh, toutes sortes de gens, vous savez. Il y avait des commerçants, des laitiers, des cafetiers – Hobb's End comptait trois pubs –, des ouvriers agricoles, des maçons, des chauffeurs-livreurs, des représentants de commerce, et puis pas mal de retraités, des colonels, des gens comme ça. Et des instituteurs, naturellement. Nous avons même notre artiste. Sans être un Constable ou un Turner, il avait une certaine réputation. Mais il n'est plus très en vogue de nos jours. Venez donc avec moi deux minutes. »

Elle s'extirpa de sa chaise longue. Annie la suivit. Dans la maison, il faisait chaud. Elle sentit la sueur goutter

derrière ses oreilles et la démanger. Elle se félicita de ne pas avoir mis de collants.

Le brusque passage de la lumière à l'ombre l'aveugla, et l'empêcha tout d'abord de distinguer les meubles. Elle en retint l'impression d'un ramassis de vieilleries : un fauteuil à bascule, une horloge ancienne, un vaisselier vitré bourré d'objets en cristal. La pièce dans laquelle Mrs Kettering la précéda sentait la cire, avec un petit parfum citronné.

Elles s'arrêtèrent devant la cheminée, dont le manteau était en bois sombre. Mrs Kettering pointa un doigt sur une grande aquarelle suspendue au-dessus. « Elle est de lui, dit-elle. Il me l'a offerte comme cadeau d'adieu. Ne me demandez pas pourquoi, mais il avait un petit béguin pour moi à l'époque. Peut-être parce que je n'étais pas trop vilaine à regarder. Un peu crapule sur les bords ce Michael Stanhope, je dois avouer. Mais comme tous les artistes, me direz-vous. Il peignait bien, remarquez. Jugez-en vous-même. »

Annie s'était habituée à la pénombre et put enfin découvrir le tableau de Stanhope. Elle avait hérité de son père une passion pour l'art. La remarque de Mrs Kettering la fit sourire intérieurement. « Un peu crapule. » Oui, l'expression pourrait sans doute s'appliquer à son père aussi. Annie peignait pendant ses loisirs ; ce fut donc avec un vif intérêt qu'elle examina le travail du génie méconnu de Hobb's End.

« Ça représente Hobb's End avant la guerre ?

— Oui. Enfin, juste après la déclaration de guerre, pour

être précis. Le village est peint depuis le pont aux fées, en regardant vers la fabrique. »

Annie se redressa et étudia l'aquarelle attentivement. Elle fut tout d'abord frappée par l'usage particulier qu'avait fait Stanhope de la couleur. C'était une scène d'automne. L'artiste semblait avoir capté les teintes et les nuances enfouies au plus profond des pierres, des champs, des collines, de l'eau, et les avoir forcées à s'exprimer au grand jour, créant une mosaïque de pourpres, de bleus, de bruns et de verts tels qu'on n'en rencontre jamais dans les villages du Yorkshire. Pourtant, l'ensemble était parfaitement cohérent. Aucune couleur ne reproduisait la réalité, et tout paraissait authentique. L'effet était surprenant, presque surréaliste.

Ensuite, elle remarqua que la perspective était légèrement faussée, sans doute sous l'influence cubiste. La filature de lin se dressait, à sa place, au sommet de la colline dans le coin en haut à gauche, et pourtant, au lieu de dominer, elle était rapetissée par la construction de la scène. Elle était là, c'est tout. L'église, à droite de la rivière, prenait en comparaison beaucoup plus d'importance grâce à son clocher carré, sombre et un peu menaçant, et aux martinets ou aux corbeaux qui volaient tout autour.

Le reste de la composition apparaissait réaliste, presque naïf. C'était une scène de rue de village, qui n'était pas sans rappeler Bruegel, avec une profusion de détails dans laquelle un professeur de dessin aurait pu déplorer trop d'affairement.

Les villageois se livraient à leurs occupations habituelles : ils faisaient leurs commissions, se racontaient les derniers potins, poussaient des landaus. L'un d'eux repeignait sa porte ; un homme à cheval sur un toit réparait une cheminée, manches de chemise retroussées. Une fille grande et maigre disposait des revues dans un présentoir devant chez le papetier ; un commis boucher descendait à bicyclette la rue qui longeait la rivière, son panier débordant de paquets enveloppés dans du papier d'emballage, son tablier taché de sang flottant au vent.

De chaque côté de la rue s'alignaient les maisons, de style et de taille hétéroclites. Il y avait des maisons mitoyennes ou semi-mitoyennes dont les portes ouvraient directement sur le trottoir, et d'autres, plus grandes, isolées au milieu de leur jardin impeccable, retranchées derrière des murets de pierre. Çà et là, une rangée de boutiques rompait la monotonie des habitations. Annie distingua même un pub, le Shoulder of Mutton, dont l'enseigne, de guingois, semblait battre au vent.

La vie de tous les jours. Pourtant, l'ensemble dégageait une impression sinistre, en partie à cause de l'expression des personnages. Annie décela les sourires suffisants et hautains de la probité, les grimaces sadiques de la méchanceté. Pareille profusion de détails n'était pas sans objet. Stanhope avait dû – ô combien – détester ses congénères.

En regardant bien, on aurait pu croire que l'homme perché sur le toit s'apprêtait à lâcher une plaque de schiste sur la tête d'un passant, ou que le commis brandissait un

hachoir, prêt à décapiter le premier qui lui tomberait sous la main.

Les seuls personnages épargnés étaient les enfants. La Rowan n'était ni large ni profonde à hauteur du village. Les enfants jouaient dans la rivière, ils s'éclaboussaient, pataugeaient, les garçons en culottes courtes, les filles leur jupe remontée sur les cuisses. Certains avaient des visages angéliques ; tous avaient l'air innocent.

Plus Annie les observait, plus elle leur trouvait quelque chose de religieux, d'extatique ; le lien avec l'eau lui évoqua le baptême. Le symbolisme religieux faisait penser à Stanley Spencer, même s'il n'était pas aussi flagrant que chez ce peintre. L'église dominait la scène, siège du danger et du mal. La filature n'était qu'une coquille vide.

Annie détourna les yeux. Quand elle les posa de nouveau sur l'aquarelle, la scène lui apparut moins grotesque, et l'étrangeté des couleurs la frappa comme primordiale. C'était une œuvre puissante. Comment se faisait-il qu'elle n'ait jamais entendu parler de Stanhope ?

Dans le coin en bas à droite, juste au-dessus de la signature de l'artiste, se dressait l'appentis où l'on avait découvert le squelette, à côté d'une fermette mitoyenne. À côté de la porte, on pouvait lire sur un écriteau de bois : BRIDGE COTTAGE.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Mrs Kettering.

— Vous avez remarqué l'expression des villageois ? On dirait...

— On dirait une bande d'hypocrites ou de sadiques ?

Oui, j'ai remarqué. Voilà la vision que Stanhope avait de Hobb's End. Je dois avouer que je ne la partageais pas du tout. Il y avait bien quelques odieux personnages, naturellement, mais à mon avis ce n'était pas la majorité. Par certains aspects, Michael Stanhope était un individu très perturbé. Voulez-vous que nous retournions au jardin ? »

Annie jeta un dernier coup d'œil à l'aquarelle et, n'y découvrant rien de nouveau, suivit Mrs Kettering au-dehors.

La lumière du soleil l'aveugla. Elle gagna sa chaise longue en se protégeant les yeux. Il restait deux doigts de citronnade dans le fond de son verre. Elle le vida d'un trait. La boisson était tiède et sirupeuse. Pour une raison obscure, la scène du village l'avait mise aussi mal à l'aise que les œuvres les plus torturées de son père ; elle avait envie d'en savoir davantage, d'explorer la vision qu'offrait le peintre de son village.

« Quel âge avait Stanhope à l'époque ?

— Il devait approcher de la cinquantaine quand je l'ai connu.

— Vous savez ce qu'il est devenu ?

— Je crois qu'il est resté au village jusqu'à la fin, et ensuite j'ai appris qu'il avait pris un petit studio à Londres. Mais ça n'a pas été une période très féconde. Je veux dire, son travail n'a guère mûri. J'ai vu son nom dans les journaux une ou deux fois, mais à mon avis, il était comme un poisson hors de l'eau depuis qu'il avait quitté Hobb's End. Je ne crois pas qu'il ait réussi à percer dans le milieu artistique de la capitale. J'ai entendu dire qu'il avait fait

plusieurs séjours en institution psychiatrique pendant les années cinquante, et pour finir, j'ai appris son décès dans la rubrique nécrologique en 1968. Il est mort d'un cancer du poumon. Le pauvre homme, il avait toujours une cigarette aux lèvres. Quand il peignait, ça l'obligeait presque à fermer les yeux à cause de la fumée. J'étais persuadée que ça faussait sa vision des choses.

— C'est probable, dit Annie. Que sont devenues ses œuvres ?

— Je n'en ai aucune idée. Il doit y en avoir un peu partout, j'imagine. Dans des collections privées, des petits musées. »

Annie resta silencieuse ; elle s'imprégnait de tout ce qu'elle venait d'entendre. « Bridge Cottage, dit-elle enfin. Là où nous avons découvert le squelette. Sur l'aquarelle, la fermette a l'air à l'abandon.

— Oui, je l'ai remarqué moi aussi, dit Mrs Kettering, et ça m'a rappelé quelque chose. Je ne peux pas en être certaine, bien entendu, après tant d'années, mais je crois me souvenir qu'une vieille femme y habitait. Elle ne sortait pas beaucoup de chez elle.

— Une vieille femme, dites-vous ?

— Oui, je crois. Mais je serais incapable de vous dire quoi que ce soit sur elle. Je me suis simplement souvenue, en regardant l'aquarelle, que les enfants la traitaient de sorcière. Elle avait un long nez crochu, et elle les chassait toujours. Ils en avaient une peur bleue. Je crois bien que c'était elle, en tout cas. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider davantage. »

Annie se pencha en avant et posa deux doigts sur le bras de Mrs Kettering. « Vous m'avez beaucoup aidée, croyez-moi.

— Y a-t-il encore autre chose que vous aimeriez savoir ? »

Annie se leva. « Non, je ne vois pas. Pas pour l'instant.

— Ne vous gênez pas, revenez si je peux vous être utile. Ça fait plaisir d'avoir de la visite. »

Annie sourit. « Promis. Merci. »

Une fois dans sa voiture, elle resta assise au volant, à tambouriner des doigts sur le volant en regardant les mouettes qui se reflétaient dans l'eau. Elle avait appris le nom de la maison : Bridge Cottage, et qu'une vieille femme l'avait peut-être habitée à l'automne 1939. Bien sûr, ignorant toujours combien de temps le cadavre avait passé sous le sol de la remise, elle ne savait pas si cette information lui serait d'une quelconque utilité.

Plus important peut-être, se dit-elle, l'aquarelle de Stanhope lui avait permis pour la première fois de ressentir une certaine communion avec le Hobb's End de la guerre, et elle était quasiment sûre que cette impression, elle, lui servirait plus tard. Bien que n'ayant jamais fait part de sa philosophie à ses collègues masculins, Annie avait toujours attaché de l'importance aux sentiments que lui inspiraient les objets de ses enquêtes. Pourquoi donc l'expression intuition *féminine* lui semblait-elle aussi insultante que des mots comme *hystérique* ou *indisposée* ?

Elle fit demi-tour et reprit le chemin du commissariat de Harkside pour affronter une longue journée au

téléphone.

Quand Matthew et Gloria se sont rencontrés pour la première fois, ce jour-là, j'ai aussitôt senti qu'ils s'attiraient mutuellement. C'était comme la sensation d'« électricité dans l'air » qui précède un orage, et qui vous met sans raison apparente sur les nerfs. Je ne saurais dire pourquoi, ça m'a fait peur.

Quand un homme entrait dans la pièce, Gloria se transformait. On aurait dit qu'elle s'éclairait. Elle me faisait penser aux levers de rideau de nos représentations théâtrales d'amateurs : tout d'un coup, nous découvriions un public enfin réel, dont tous les yeux étaient braqués sur nous. Je ne veux pas dire qu'il y avait quoi que ce soit de délibéré dans son attitude. Non, c'était juste un changement subtil qui s'opérait dans sa manière de se mouvoir ou de parler. Je l'avais remarqué avec Michael Stanhope. Il avait dû le sentir lui aussi, sinon il ne lui aurait jamais fait cadeau de ses cigarettes.

Mais avec Matthew, c'était sérieux. Dès ce premier contact, en avril, les choses sont allées vite entre eux. L'après-midi même, Matthew lui faisait visiter le peu qu'il y avait à voir dans le village. Quelques jours plus tard, ils allaient au cinéma à Harkside, puis au bal de la fête du travail au Mechanics Institute, toujours à Harkside. Je tenais la buvette ce soir-là, et j'ai bien vu comment ils

dansaient, l'un contre l'autre, et les regards qu'ils échangeaient.

Je n'ai donc pas été surprise quand Matthew nous a annoncé qu'il avait invité Gloria à dîner un dimanche. Le 11 mai, je m'en souviens. Comme maman était en pleine crise d'arthrite, c'est moi qui ai dû préparer le repas. J'aurais pu me contenter de tartiner une assiette de sandwiches, mais j'étais bonne cuisinière et, surtout, je savais tirer le meilleur parti du peu que nous avons par ces temps de restrictions. L'envie d'exhiber mes talents ne devait pas non plus être étrangère à ma décision.

Toute la journée, nous étaiens parvenues des rumeurs alarmantes d'un raid aérien dévastateur sur Londres. On commençait à raconter que la Chambre des communes et l'abbaye de Westminster avaient été complètement rasées et que les morts se comptaient par milliers. Je savais d'expérience qu'il ne fallait pas prendre ce genre d'information pour argent comptant. Pour paraphraser Hiram Johnson, n'oublions pas que l'une des premières causes de mortalité en temps de guerre est la vérité.

J'avais mis le civet de lapin à mijoter et j'écoutais l'émission « Remue-méninges ». Joad et Huxley expliquaient pourquoi on ne peut pas se chatouiller soi-même, quand Gloria a passé la tête dans l'encadrement de la porte, Matthew sur ses talons. Ils avaient un peu d'avance et maman était toujours dans sa chambre, occupée à se pomponner.

Les cheveux dorés de Gloria, séparés par une raie à gauche, tombaient en longues anglaises sur ses épaules.

Très peu maquillée, à peine un voile de poudre et un soupçon de rouge à lèvres, elle portait un chemisier bleu épaulé à manches ballons et une jupe noire boutonnée sur le côté par des boutons d'argent. Je dois reconnaître que sa simplicité m'a surprise, je m'attendais à plus de vulgarité de sa part. Et néanmoins, je me suis sentie moche dans ma vieille robe chemisier un peu terne.

« Regarde ce que Gloria nous a apporté », m'a dit Matthew en me tendant un demi-litre de lait et une douzaine d'œufs. Je les ai pris en la remerciant. Dès que maman les verrait, j'étais sûre que ses yeux s'éclaireraient. Elle les plongerait dans du silicate de potasse, comme à l'accoutumée. En suspension dans la gelée claire, ils se conserveraient des mois durant. Ce spectacle me dérangeait toujours. En les voyant flotter dans ce milieu transparent, je leur trouvais un air sinistre ; on aurait dit des matrices éternellement sur le point de donner la vie, mais n'y parvenant jamais car elles étaient figées, gelées pour toujours dans un devenir mort-né.

Sinistre ou pas, cependant, grâce à ce procédé chimique nous avons des œufs frais en plus de l'ersatz en poudre, qui était tout juste bon pour les œufs brouillés.

« Bonsoir, Gwen, m'a dit Gloria, j'aurais dû me douter que vous étiez une fan de "Remue-méninges". Dites-moi, c'est qui votre préféré ? Joad ou Campbell ? Pas Huxley, tout de même ?

— Joad.

— Pourquoi ?

— C'est le plus intelligent, le plus cultivé. Il s'exprime

bien.

— Hmmm. Possible », a dit Gloria en s'asseyant sur le canapé et en ramenant sa jupe sur ses jambes croisées. Matthew a pris place à côté d'elle, en arborant crânement un air de... de propriétaire. « Moi, j'aime bien Campbell. Je le trouve beaucoup plus amusant.

— Je n'aurais jamais cru que vous puissiez vous intéresser à cette émission », ai-je répondu, regrettant aussitôt ma grossièreté. Car, ne l'oublions pas, je m'adressais à la femme qui faisait l'objet de toute l'adoration de mon cher frère.

Mais Gloria a haussé les épaules sans s'offusquer. « Je suis tombée dessus une fois ou deux, par hasard. » Puis ses yeux se sont illuminés, comme ils le faisaient souvent. « Mais vous avez raison, si j'avais la TSF, je n'écouterais rien que de la musique à longueur de journée.

— Vous n'avez pas la TSF ? » Je n'en croyais pas mes oreilles. Nous manquions peut-être de nourriture, mais tout le monde avait la radio, non ?

« Mr Kilnsey refuse de faire entrer cet engin chez lui. C'est un méthodiste très strict, vous savez. Il dit que la radio est le haut-parleur du diable. »

J'ai porté ma main à ma bouche en étouffant un gloussement, puis j'ai rougi. « Oh, mon Dieu. Je suis désolée.

— C'est plutôt drôle, non ? Oh, de toute façon, ça ne me dérange pas beaucoup. Pour ce que je fais, travailler, dormir. Mais c'est triste pour Mrs Kilnsey. Je suis sûre qu'elle ne dirait pas non si elle pouvait écouter un peu de

musique de temps en temps ; ça lui remonterait le moral. D'un autre côté, si la radio est le haut-parleur du diable, la musique en est la voix, avec tout son pouvoir de séduction.

— Dieu du ciel », a dit Matthew en hochant la tête.

Gloria l'a poussé du coude. « Je n'invente rien ! C'est comme ça qu'il parle. »

Je me suis levée. « Il faut que j'aille surveiller le repas. »

J'ai mis la bouilloire sur le feu pour le thé, puis j'ai pelé quelques pommes de terre et préparé les carottes et les panais. Je peux déclarer sans rougir que, ce jour-là, je me suis surpassée en cuisine. Matthew avait pris le lapin au collet dans les bois lors d'un de ses entraînements de week-end avec les Home Guards ; j'avais donc largement de quoi nourrir quatre personnes. Nous avons des oignons du jardin, et de la rhubarbe avec laquelle j'avais fait une tarte. Je n'avais pas besoin qu'on m'exhorte au patriotisme agricole.

La bouilloire s'est mise à chanter. J'ai apporté le thé avec une assiette de biscuits. Le rationnement nous imposait d'être économes, et le breuvage était plus clair qu'en temps normal. Quant au sucre, il était limité à une livre par quinzaine, dont la quasi-totalité était passée dans la tarte ce jour-là. Nous avons appris à nous en passer. Mais, ne connaissant pas les habitudes de Gloria, je lui en ai offert.

« Moi, le sucre, il y a longtemps que je ne le mets plus dans le thé, m'a-t-elle répondu. J'en fais un bien meilleur usage.

— Ah bon ?

— Oui. » Elle a secoué ses boucles blondes. « Fondu dans de l'eau chaude, ça fait un très bon fixateur pour les cheveux. »

Voilà une idée qui ne m'était jamais venue. À l'époque, je coiffais mes cheveux rares et fins à la Jeanne d'Arc. « Ça doit être terriblement poisseux. »

Elle a ri. « C'est vrai, j'ai parfois du mal à enlever mon chapeau. Mais avec le vent qui souffle certains jours, à la ferme, c'est plutôt un avantage. »

C'est à ce moment-là que maman a fait son entrée. Comme elle marchait lentement à cause de son arthrite et frappait de sa canne le plancher nu, on l'entendait arriver de loin. Ce soir-là, elle portait une de ses vieilles robes à fleurs, et s'était donné le mal de se friser les cheveux – bien que je doute qu'elle ait employé de l'eau sucrée. Maman ne se maquillait jamais. Elle était petite, légèrement voûtée, et dégageait une impression de fragilité ; mais elle avait un visage rond et avenant. Un visage bon, sur une femme bonne. Pourtant, comme moi, elle avait parfois la dent dure. Les ravages de la maladie avaient épargné sa langue. Pour sa première rencontre avec Gloria, je m'attendais à des étincelles, mais je dois reconnaître que je me trompais souvent, depuis quelque temps.

« Quel joli chemisier vous avez là, ma chère, lui a dit maman une fois les présentations faites. Vous l'avez fait vous-même ? »

J'ai failli m'étrangler.

« Oui. J'ai chapardé un coupon de soie à parachute, et je l'ai teint. Je suis contente qu'il vous plaise. Je peux vous en faire un si vous voulez. Il me reste du tissu à la ferme. »

Maman a porté une main à sa poitrine. « Dieu du ciel, mon petit, vous n'allez pas perdre votre temps à fabriquer de jolis vêtements pour une vieille infirme comme moi. Non, ce que j'ai me suffira pour le restant de mes jours. » Typique de maman, ça, le ton blasé, comme si le « restant de ses jours » se comptait sur les doigts d'une main.

Après « Remue-méninges » nous avons eu droit à un spécial Jerome Kern. Cela plaisait davantage à Gloria, qui retrouvait toutes les chansons qu'elle avait entendues dans ses chères comédies musicales hollywoodiennes. Elle a pu fredonner les airs de *A Fine Romance*, *You Couldn't Be Cuter* et *The Way You Look Tonight*.

Quand maman et Gloria ont commencé à s'extasier ensemble sur Fred Astaire et Ginger Roger, qu'elles avaient adorés dans *Swing Time*, j'ai été absolument sidérée. Il était l'heure de servir le dîner, et j'étais déjà complètement écoeurée.

L'émission terminée, nous avons éteint la radio pour manger tranquillement. « Alors, ma chère petite, a dit maman une fois le civet servi, parlez-nous donc un peu de vous.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, vous savez, a répondu Gloria.

— Allons, allons. D'où êtes-vous ?

— De Londres.

— Oh, ma pauvre petite. Et vos parents ?

— Ils ont été tués tous les deux dans le bombardement.

— Oh, mon Dieu. Je suis terriblement navrée.

— Il y a eu beaucoup de morts.

— C'était quand ?

— L'année dernière. En septembre. Maintenant je suis seule au monde.

— Mais pas du tout, mon petit. Vous nous avez, nous. »

J'ai failli avaler mon lapin de travers ; j'ai articulé, non sans mal : « Enfin, maman, nous ne sommes pas en train de l'adopter, tout de même.

— Ne sois pas si grossière, Gwen. Nous sommes en guerre, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Il faut se serrer les coudes.

— De toute manière, a dit Matthew, tout ça, c'est loin derrière elle, n'est-ce pas, Gloria chérie ? »

Elle l'a regardé de ses grands yeux magnifiques dégoulinants d'adoration. « Oui. Et, quoi qu'il arrive, je n'y retournerai jamais.

— Vous n'avez plus personne là-bas ?

— Non. Au moment du raid aérien, j'étais partie voir une amie à quelques rues de chez moi. Il n'y a pas eu d'alerte. Mes amis avaient un abri Anderson dans leur jardin ; nous nous y sommes réfugiés. Je ne me suis même pas inquiétée. Je pensais que ma famille descendrait dans le métro, ou irait à l'église au coin de la rue, comme d'habitude. Mais ils n'ont pas eu le temps d'arriver. Une bombe est tombée sur notre maison et sur les maisons

voisines. Mes grands-parents vivaient à côté. Ils ont été tués, eux aussi. »

Nous sommes restés silencieux ; nous digérons les faits, horriblement terre à terre. Nos petits problèmes de rationnement étaient bien insignifiants en comparaison.

« Qu'est-ce qui vous a poussée à choisir un endroit aussi perdu que Hobb's End ? a demandé maman.

— Je ne l'ai pas choisi. On m'y a envoyée. L'armée de terre. J'ai fait mes classes à Askham Bryan ; ce n'est pas loin d'ici. Depuis que son fils a été mobilisé, Mr Kilnsey a besoin de bras à la ferme ; il ne rajeunit pas. Moi, j'étais contente de partir à la campagne. Je ne supportais pas l'idée de travailler dans les odeurs infectes et la crasse d'une usine de munitions.

— Tout de même, les travaux de la ferme, on ne peut pas dire que ce soit de tout repos », a dit maman.

Gloria a ri. « C'est on ne peut plus vrai. Là aussi c'est crasseux et ça sent mauvais. Mais je m'en tire bien. Le travail, si pénible soit-il, ne m'a jamais fait peur. Je dirais même que ça me plaît. » Elle m'a jeté un regard en coin. « Ce civet est délicieux, Gwen. Je ne dis pas ça pour vous faire plaisir. C'est le plat le plus savoureux que j'aie mangé depuis longtemps. Merci infiniment. »

Bien qu'envahie d'un plaisir absurde, je me suis efforcée de ne pas rougir ; c'est impossible, bien sûr, aussi impossible que de se chatouiller soi-même. J'ai donc rougi. « Tout le plaisir est pour moi. »

Après la tarte à la rhubarbe, pour laquelle Gloria a eu la gentillesse de me complimenter à nouveau, Matthew a

refait du thé et nous avons allumé la TSF pour « La course au bonheur ».

J'ai capté la fin des informations, qui nous ont confirmé que Westminster, le British Muséum et le Parlement avaient effectivement subi un bombardement, mais qu'ils n'étaient que partiellement endommagés et non pas détruits. Pourtant, on hésitait toujours à croire les journalistes, même s'ils étaient désormais obligés de se présenter au début de chaque journal de façon à nous faire comprendre que la BBC n'était pas passée aux mains des Allemands. Car les Allemands écoutaient eux aussi les informations, et nous ne voulions pas nous montrer à eux affaiblis physiquement ou moralement. William Joyce, alias Lord Haw-Haw, ce traître, s'en chargeait bien assez lui-même. La semaine précédente, il était allé raconter que les Allemands avaient bombardé la fabrique de Hobb's End. Notre préposé à la défense passive avait failli en faire une attaque d'apoplexie.

Tout en buvant leur thé, Matthew et Gloria ont allumé une cigarette. Je savais que maman trouvait malséant qu'une femme fume, mais elle n'a rien dit. À un moment, Matthew s'est éclairci la voix : « Maman, si j'ai invité Gloria ce soir, ce n'est pas par hasard. C'est parce que... parce que nous avons quelque chose à te dire. »

Maman a haussé les sourcils ; mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine.

« Nous avons l'intention de nous marier. »

J'ai dévisagé mon frère bouche bée : il était grand, d'une beauté fracassante avec sa mèche de cheveux

charmante qui lui tombait toujours sur un œil, ses fossettes qui se creusaient quand il souriait, ses yeux clairs et son menton volontaire. Puis j'ai regardé Gloria. Elle rayonnait.

Eh oui, c'était inévitable.

À ce moment précis, je l'ai détestée.

« Ah, a fait maman après avoir avalé une gorgée de thé pour reprendre ses esprits. Alors comme ça, tu veux te marier ?

— Oui.

— Et vous, mademoiselle ?

— De tout mon cœur, a dit Gloria en se penchant pour prendre la main de Matthew dans la sienne. Je sais que nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais nous sommes en guerre et... »

Maman l'a fait taire d'un geste. « Oui, oui, mon petit, je sais tout cela. Mais êtes-vous consciente que Matthew risque de partir bientôt à l'autre bout du monde ?

— Nous y avons réfléchi, maman, a dit Matthew. J'ai passé l'examen médical, mais j'ai encore mes classes à faire après l'obtention de mon diplôme et il y a de fortes chances pour que je puisse revenir ici tous les week-ends, sans doute jusque après Noël, si ce n'est plus.

— Et le reste de la semaine ?

— Je travaillerai à la ferme, comme d'habitude, a dit Gloria. Matt suivra ses cours à l'université de Leeds jusqu'en juillet, et ensuite il ira là où l'armée l'enverra. Je sais bien que ce n'est pas l'idéal. Nous ne demanderons qu'à passer tout notre temps ensemble. » Les mains toujours dans celles de Matthew, elle le regardait avec

passion. « Mais nous savons que ce n'est pas réaliste. Pas pour le moment, en tout cas. »

Je n'en croyais pas mes oreilles ; elle l'appelait Matt. Comment osait-elle ? Pour maman et moi, il avait toujours été Matthew.

« Et tes études, Matthew ? a demandé maman.

— Ça ne m'empêchera pas de travailler aussi dur qu'avant.

— Hmm. Bien des couples attendent, pour se marier, que les temps soient moins incertains.

— Mais il y a aussi beaucoup de gens qui se marient, a rétorqué Matthew. Pour jouir à fond du temps qu'ils ont ensemble. Oui, nous savons que la vie est fragile en ce moment. Mais s'il m'arrive quelque chose à l'armée, je mourrai bien plus heureux en ayant été le mari de Gloria. Ne serait-ce qu'un jour.

— Ne dis pas ça, Matthew », a dit maman en portant la main à sa poitrine. Puis elle m'a regardée. « Qu'en penses-tu, Gwen ? »

J'ai avalé ma salive. « Moi ? Eh bien, si c'est vraiment ce qu'ils souhaitent, nous pourrions dire tout ce que nous voudrions, rien ne les arrêtera.

— Ma chère vieille Gwen, a dit Matthew. Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Où habiterez-vous ? a demandé maman. Y avez-vous pensé ? Ce n'est pas que nous ne voulions pas de vous, mais c'est petit ici ; en admettant que vous ayez envie de vivre avec Gwen et moi. Nous n'avons même pas la place d'accueillir des réfugiés. Et vous ne pouvez pas

aller habiter ensemble à la ferme.

— Oui, nous y avons réfléchi, a dit Matthew. Et c'est pour ça que nous voulons nous marier le plus vite possible. »

Maman a froncé les sourcils. « Ah ?

— Nous allons habiter à Bridge Cottage.

— Quoi ? Ce taudis en ruine à côté du pont aux fées ?

— Oui. Ce sera bien assez grand pour nous. Et ce sera à nous. Enfin, nous serons locataires, mais tu vois ce que je veux dire. Comme tu le sais, depuis la mort de Miss Croft la maison sert à abriter les réfugiés. J'ai contacté l'agent de Lord Clifford à Leeds. Il m'a dit que les occupants actuels déménagent la semaine prochaine. Une femme et ses deux enfants, des réfugiés de Birmingham. Apparemment, ils ont le mal du pays et retournent chez eux. Je sais que la maison a besoin de beaucoup de travaux, mais je suis adroit de mes mains. Et le loyer n'est que de cinq shillings par semaine.

— Et les enfants ? Vous avez tout prévu de ce côté-là aussi ?

— Je ne suis pas enceinte, Mrs Shackleton, si c'est ce que vous voulez dire, a répliqué Gloria.

— Mais bien sûr que non, mon petit. Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. Dieu me garde de faire une allusion pareille. Mais si jamais vous tombez enceinte après votre mariage, avec le père absent, vous vous retrouverez seule avec tout le travail sur les bras. »

Une expression de tristesse a assombri le visage de Gloria comme un gros nuage qui efface le soleil. Cela lui

arrivait parfois. « Nous n'avons pas l'intention d'en avoir. Pour l'instant du moins. Je n'ai aucune envie de mettre un bébé au monde dans les conditions actuelles, surtout avec tout ce que je viens de subir. » Le nuage est passé et elle a retrouvé son sourire. « Mais après la guerre, nous verrons. D'ici là, les choses auront changé. »

Maman est restée silencieuse, puis elle a fait une grimace, de douleur probablement, et elle a dit :

« Vous avez vraiment pensé à tout, hein ? »

— À tout, maman, lui a répondu Matthew, resplendissant. Nous voulons faire publier les bans dimanche prochain. Je t'en prie, donne-nous ta bénédiction, s'il te plaît, maman ! »

Maman a soulevé sa tasse et s'est resservi du thé. Sa main tremblait, la tasse vibrait sur la soucoupe. Elle a regardé Gloria. « Et vous qui êtes orpheline, ma pauvre petite. Vous n'avez vraiment aucun parent en vie ? »

— Aucun. Mais vous m'avez bien dit que je pouvais compter sur vous ? »

Maman lui a fait un sourire. L'ombre d'un sourire. Ces temps-ci, elle ne s'autorisait que de tout petits sourires. « Je l'ai dit, en effet.

— Oh, s'il vous plaît, Mrs Shackleton, je vous en supplie, accordez-nous votre permission.

— Je n'ai guère le choix, n'est-ce pas ? Eh bien oui, vous l'avez ma permission. » Puis elle m'a regardée en soupirant. « Quelque chose me dit qu'il va falloir commencer à économiser nos tickets, n'est-ce pas, Gwen chérie ? »

Certains matins, surtout par beau temps, Vivian Elmsley aimait gravir Rosslyn Hill jusqu'à la grand-rue, s'attabler à une terrasse et s'attarder devant une tasse de café. Elle marchait lentement, et trouvait qu'elle avait de plus en plus de mal à respirer ces temps-ci.

Dans la rue, comme d'habitude, une ou deux personnes la reconnurent pour l'avoir vue à la télévision ou en couverture de magazine, mais à Hampstead on côtoyait tant de célébrités, surtout littéraires, qu'elle ne fut pas importunée par des gens qui lui demandaient des autographes ou qui « tenaient absolument » à lui dire toute l'admiration ou tout le dégoût que leur inspirait son dernier livre.

Elle trouva aisément une table inoccupée, vint s'y installer avec son café et déplia son *Times*. Sa routine connaissait des variantes. Certains jours elle se laissait surprendre à marcher sans faire attention aux passants, sans même savoir en quelle saison on était, tant elle était absorbée par le livre auquel elle travaillait. Ces jours-là, elle s'asseyait avec son calepin et notait des idées tout en buvant son café à petites gorgées. Mais aujourd'hui, son livre était bien loin de ses pensées. Trop loin, même.

Elle feuilleta son journal. L'entrefilet qu'elle cherchait, elle le trouva dans l'une des pages intérieures généralement réservées aux nouvelles provinciales.

SUSPICION DE MEURTRE DANS L'AFFAIRE DU SQUELETTE DE THORNFIELD

Dans une déclaration surprise faite hier soir à la presse locale, la police du Yorkshire a indiqué que les ossements trouvés au fond du lac de retenue de Thornfield étaient ceux d'une femme assassinée. L'inspecteur divisionnaire Alan Banks, chargé de l'enquête, a confirmé que, si la police n'a pas encore établi l'identité de la victime, il est néanmoins possible d'affirmer qu'il s'agit d'une jeune femme entre vingt et vingt-cinq ans. Tout semble indiquer qu'elle aurait succombé à des blessures par arme blanche. Toujours d'après l'inspecteur Banks, il est beaucoup plus difficile d'établir la date du crime, mais tout concourt à situer l'événement au XX^e siècle. Le lac de Thornfield a été aménagé sur le site d'un ancien village du nom de Hobb's End, dont les ruines viennent d'apparaître au grand jour pour la première fois depuis 1953. Le squelette a été découvert enterré dans une remise par Adam Kelly, un adolescent de treize ans qui jouait dans la maison abandonnée. Toute personne possédant des informations est priée de contacter immédiatement la police du Yorkshire du Nord.

Eh bien, ils allaient vite. La main légèrement tremblante, Vivian reposa son journal et aspira la crème qui moussait à la surface de son café. Désormais, c'était

peine perdue que d'essayer de se concentrer sur les autres titres, ou même sur les mots croisés. Ces quelques lignes lui avaient gâché sa journée. C'était bizarre, se dit-elle, les tours que pouvait nous jouer le temps. Au fil des ans, elle avait réussi à prendre ses distances par rapport au passé : il y avait eu ses longues années avec Ronald en Afrique, à Hong Kong, en Amérique du Sud et en Malaisie ; ses laborieux balbutiements d'écrivain après la mort de son mari ; l'excitation de la première publication ; la lente montée vers le succès ; les séries télévisées. Avant Ronald, elle avait cru sa vie marquée du sceau d'un implacable destin. Mais, avec le recul, elle s'était rendu compte que, bien que diminuée sous certains aspects, cette vie avait aussi été beaucoup plus enrichissante qu'elle n'aurait pu l'imaginer dans ses rêves les plus audacieux. Le temps ne cicatrisait peut-être pas tout, mais il y a des choses qui meurent, qui se dessèchent et s'écaillent.

Naturellement, après la mort de Ronald, elle n'avait pas connu d'autre homme. (Sous cet angle-là, on pouvait même dire qu'elle n'avait pas connu Ronald non plus.) Mais il y a un prix à payer pour tout, et dans son cas il n'avait pas été exorbitant. Il l'était beaucoup moins, en tout cas, que les cauchemars et la culpabilité profonde qui la minaient et qui, bien que nourrissant son imagination d'écrivain, la ligotaient dans quasiment tous les autres domaines et lui valaient des humeurs noires et des nuits blanches qu'elle craignait de devoir endurer toute sa vie.

Et maintenant, voilà que cette histoire de réservoir

éclatait au grand jour. Elle observa les piétons innocents qui déambulaient sur le trottoir : une jeune femme en élégant tailleur gris qui parlait dans son téléphone portable ; un jeune couple blond portant sac au dos ; un homme à la barbe grise en blouse de peintre maculée de taches ; deux filles aux cheveux vert et orange, au nez percé d'anneaux. Vivian soupira. Les rues de Hampstead. « Un condensé de la vie », comme le prétendait l'ancien journal, *News of the World*. Bon, peut-être pas de toute la vie, car on était à Hampstead, mais de celle des classes privilégiées en tout cas.

Mais ces piétons, étaient-ils tous vraiment innocents ? Peut-être pas. Il devait bien se cacher parmi les foules de Hampstead un assassin ou deux.

Vivian eut un petit frisson. Elle se souvint de l'impression intermittente qu'elle avait eue, ces dernières semaines, d'être suivie. Elle l'avait attribuée à son imagination trop fertile. L'imagination morbide qui nourrissait son talent d'écrivain était la même qui déclenchait de temps en temps en elle des crises de panique et des accès de dépression. L'envers et le revers de la même médaille. Si ses frayeurs lui étaient bénéfiques, elles n'étaient pas toujours faciles à vivre. Elle commençait à se dire qu'elle avait peut-être tout imaginé. Qui aurait l'idée de la suivre, d'ailleurs, et pourquoi ? La police ? Certainement pas. S'ils voulaient lui parler, ils le feraient sans détour.

Vivian baissa les yeux sur le journal, qui était toujours ouvert à la page sur Hobb's End, et soupira de nouveau. Ils

ne tarderaient plus, maintenant. Et alors, qu'advierait-il de sa tranquillité chèrement gagnée ?

Banks appela les services administratifs de l'université de Brian ; dix minutes plus tard et grâce à quelques mensonges éhontés sur l'importance des renseignements qu'il cherchait, il avait convaincu l'employée de faire une entorse au « strict respect de la vie privée. » Sur son calepin s'inscrivait noir sur blanc le numéro de téléphone d'un certain Andrew Jones.

Il marqua une pause avant de le composer, hésitant sur la conduite à suivre au cas où il arriverait à joindre Brian. Sa seule certitude était la nécessité de renouer avec lui, de rouvrir le dialogue et de se comporter en homme sensé. Lui comme Brian, ils avaient toujours été prompts à pardonner. Chaque fois qu'un différend les avait séparés, l'un des deux avait su faire le premier pas ; quelques minutes plus tard, tout était oublié. Sandra, elle, laissait couvrir sa rancune ; elle pouvait garder ses distances et faire la tête pendant une semaine avant de daigner vous faire savoir pourquoi elle vous en voulait.

Banks n'était pas sûr, cette fois-ci, de parvenir à la réconciliation sans se glisser dans la peau du père fouettard. Car il avait une sacrément bonne raison d'être en colère. Brian venait de bousiller trois années d'études supérieures – trois années qui avaient coûté cher à ses

parents – puis il avait pratiquement disparu de la surface de la terre et s'était bien gardé, pendant plusieurs semaines, de leur faire connaître ses résultats.

Banks s'était tracassé pour rien. Le téléphone sonna longtemps, sans réponse. Il n'y avait pas de répondeur.

Ensuite, il appela Annie, qu'il trouva tout excitée d'avoir découvert un tableau de Hobb's End exécuté par un certain Michael Stanhope. Il fut content d'apprendre le nom de la maisonnette à côté de la remise, mais se sentit incapable de partager son enthousiasme.

En attendant un appel de John Webb, qui devait lui communiquer tout ce qu'il aurait trouvé sur les lieux du crime, il examina le contenu de sa corbeille « arrivée ». Les nouveaux uniformes venaient d'être approuvés à une réunion de l'Association des officiers de police. Fascinant. Ils n'avaient donc rien de mieux à faire ? Non mais, où se croyaient-ils donc, tous ces pontes ? À un défilé de mode ? Encore un peu et on verrait les policiers, hommes et femmes confondus, arpenter les podiums en uniformes transparents et boas de plumes.

En dessous, il trouva une copie du dernier rapport de Millicent Cummings, directrice adjointe, ou directrice du personnel, pour reprendre son titre officiel. La police du Yorkshire du Nord avait récemment fait l'objet de critiques violentes, à cause d'un nombre excessif de plaintes déposées pour harcèlement sexuel – les policiers étaient accusés de provocation, d'agression sexuelle, de discrimination et de pratiques initiatiques bizarres –, et Millie avait été appelée pour faire le ménage. D'ailleurs,

elle était arrivée à cheval sur son balai, disaient les gars. Mais Banks aimait bien Millie ; elle était intelligente et droite, et n'avait pas la tâche facile. S'il ne tenait qu'à lui, il virerait un maximum de voyous et de loubards de la police.

Ensuite, Banks pécha dans sa corbeille une note de service concernant les nouvelles restrictions sur la vente d'alcool, accompagnée d'un rapport d'accident : un gamin de dix ans qui s'était soûlé à l'alcopop était passé à vélo à travers la vitrine d'un magasin de chaussures. Blessures superficielles. Il s'en était bien tiré. Mais on ne pouvait pas en dire autant du malheureux vendeur qui était penché sur le pied d'un client avec un chausse-pied au moment de l'accident, et qui avait pris la bicyclette au mauvais endroit.

Banks signa les rapports et visa les notes de service – y compris celle annonçant que la Brigade criminelle changeait de nom pour s'appeler désormais Gestion criminelle –, puis il travailla quelque temps à un article qu'il écrivait sur le travail de policier à la veille de l'an 2000. Posséder un ordinateur tout neuf et être cloué devant n'avait pas que des inconvénients : grâce à cela, il avait pu produire un ou deux articles en deux mois, et il y avait pris plaisir. Il avait donné quelques conférences et quelques cours, et s'était découvert un talent dans ce domaine aussi. Il avait même parfois caressé l'idée de se lancer dans une carrière d'enseignement liée à la police, mais il partait avec un handicap sévère : sa formation, ou plutôt son manque de formation. Comme le lui avait cruellement rappelé Brian l'autre jour, Banks n'avait pas fait d'études supérieures dignes de ce nom. Il était sorti de l'institut

polytechnique avec un diplôme national de commerce, en théorie l'équivalent du bac, mais l'équivalent seulement, et qui remontait à près d'un quart de siècle. Ces diplômes ne devaient même plus exister aujourd'hui. Un employeur potentiel qui jetterait un coup d'œil à son CV éclaterait simplement de rire. Banks rougit de honte et de colère.

Au moins, Brian avait décroché un diplôme supérieur avec mention passable, ce qui était mieux que le bac ou l'équivalent du bac. Bon Dieu, on se croirait dans un jeu de poker. Était-il en compétition avec son fils, tout d'un coup ?

Heureusement, le téléphone sonna avant qu'il ait eu le temps d'apporter un début de réponse à cette question. C'était John Webb.

« Je viens de passer prendre les trucs qu'on a trouvés avec le squelette, dit-il. Les gars de Williams m'ont nettoyé ça comme il faut.

— Et qu'est-ce que ça donne ? Pas grand-chose, après tout ce temps, j'imagine.

— Eh bien justement, vous seriez étonné de voir ce qui peut résister au temps. C'est parfois surprenant. J'ai trouvé quelques boutons et des agrafes de métal qui pourraient bien provenir d'un soutien-gorge ou d'un porte-jarretelles. J'ai aussi trouvé des petites chaussures en cuir qui peuvent tout à fait avoir appartenu à la victime.

— Vous voulez dire qu'elle aurait été enterrée tout habillée ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Quoi d'autre ?

— Du tissu. Noir, épais. Trop épais pour des

vêtements.

— Et ça vous évoque... ?

— Des rideaux, peut-être ?

— Avez-vous trouvé une alliance, ou quoi que ce soit ayant pu faire office d'alliance ?

— Je crois, oui. Je n'en étais pas certain tout d'abord, à cause de la corrosion, mais je suis presque sûr de ne pas me tromper.

— Je n'irai pas jusqu'à vous demander s'il y a un nom gravé dessous, ou une date... »

Webb rit. « Même si c'était le cas, ce serait illisible aujourd'hui.

— Je m'en doutais. Et l'arme du crime ? Sans doute un couteau ou un poignard.

— Rien.

— Pas de sac à main, de porte-monnaie ? Avec des objets personnels, pour l'identification ?

— Désolé, rien non plus. Seulement ce que je vous ai dit. Et un médaillon, sans inscription, sans rien à l'intérieur. Rien qui ait pu résister à autant d'années sous terre en tout cas. Si le médaillon contenait une photo, elle se sera désintégrée, depuis le temps...

— D'accord, merci beaucoup, John.

— Pas de quoi. Je vous fais parvenir tout ça dans la journée. »

Banks s'approcha de la fenêtre. La chaleur l'incommodait toujours ; elle lui donnait sommeil, l'impression d'avoir la tête dans du coton et comme une gueule de bois, et pourtant il n'avait rien bu. Sur la place du

marché, dans une débauche de couleurs primaires, se pressaient des touristes, des autocars venus de Leeds, de Wigan, de Scunthorpe, des voitures garées dans tous les coins et les recoins possibles. Tout l'été, des hordes de touristes s'étaient déversées dans les vallons du Yorkshire. Les pubs, les hôtels, les boutiques, les bed-and-breakfasts avaient battu des records d'affluence. Le temps y était pour quelque chose : il n'était pas tombé une goutte depuis deux mois, et le printemps avait été très peu arrosé.

Une bande de fascistes avait beau avoir imposé, au nom de la santé, l'interdiction de fumer dans tous les commissariats du pays, Banks alluma une cigarette. Il y avait un moment qu'il passait tranquillement outre à la consigne. Dans les grands commissariats aux bureaux paysagés, il était impossible d'y déroger ; on était obligé de sortir. Mais ici, dans sa tanière abritée derrière une façade Tudor, il avait son bureau à lui. Porte fermée, fenêtre ouverte, personne ne s'apercevrait de rien. Et de toute manière, il s'en fichait. Qu'est-ce qu'il risquait ? La prison ?

Tout en observant deux jeunes et jolies touristes en short et en T-shirt qui dégustaient des esquimaux assises sur le piédestal du calvaire, il laissa ses pensées vagabonder du côté d'Annie Cabbot et de ses bottes de caoutchouc rouge. Il fantasma pas mal ces temps-ci, et ne savait pas s'il fallait trouver cela sain ou malsain.

En théorie, bien entendu, les policiers ne couchaient pas entre collègues. Surtout entre officiers de police judiciaire et gradés. Le niet absolu. Vu d'un côté, ça

pouvait s'appeler harcèlement sexuel, de l'autre, coucher pour son avancement.

Dans la réalité, ça se faisait couramment. Aux quatre coins du pays, les flics baisaient comme des lapins, se tringlaient comme des visons en cage, sans distinction de rang. Les scènes de meurtre les excitaient particulièrement : baise et mort, la vieille combinaison aphrodisiaque.

Tu rêves, mon vieux, se dit-il en redescendant sur terre. La vérité, c'était qu'Annie Cabbot ne voudrait pas de lui et qu'il ne tenterait rien. S'il avait su, adolescent, trouver les mots pour parler aux filles, ce goût-là lui était passé depuis. Comment fait-on pour tout recommencer à zéro ? Il était trop vieux pour sortir avec une femme en se demandant ce qu'il pourrait se permettre en la raccompagnant chez elle : l'embrasser ? lui proposer de prendre un verre ? l'inviter à passer la nuit chez lui ? Trop vieux pour se préoccuper des préservatifs. Autant de choses qui le rendaient nerveux et augmentaient sa gaucherie. Il ne saurait pas s'y prendre.

Il n'avait eu qu'une seule et unique aventure depuis le départ de Sandra ; un fiasco complet. Le jour où Susan Gay avait donné sa soirée d'adieu au Queen's Arms, Banks, qui avait un verre dans le nez, avait dragué une femme qui s'appelait Karen quelque chose. À moins que ce ne soit Karen qui l'ait dragué. Bref, la bière lui donnait de l'assurance, et Karen était pompette et pas farouche. Allumage au quart de tour. Sans beaucoup de préambules, ils allèrent chez lui. Après une seconde d'hésitation, pas

davantage, ils s'enlaçaient, tombaient sur le canapé et envoyaient valser leurs vêtements dans toute la pièce. Malgré l'alcool, tout se passa bien.

Plus tard, ils avaient dû gagner le lit car Banks s'éveilla vers quatre heures du matin avec un marteau-piqueur dans la tête, une femme nue enroulée autour de lui, et une unique envie : se retrouver seul. Il s'était servi de Karen – comme elle peut-être de lui. Désormais, elle était bonne à jeter. Il resta allongé à ruminer des pensées sombres jusqu'au moment où, à l'aube, elle se décida enfin à bouger et lui dit qu'elle rentrait chez elle. Il ne la retint pas, prit congé d'elle sans aucune marque de tendresse, et ne la revit jamais.

Le téléphone tira Banks de ses souvenirs déprimants. C'était Geoff Turner, l'odontologiste. Banks pensa aussitôt à son prochain rendez-vous chez le dentiste. Depuis qu'il était tout gamin, il détestait aller chez le dentiste. Avec un peu de chance, si cette enquête le menait sur une piste, il aurait une bonne excuse pour annuler.

« Alan ?

— Geoff. Vous avez fait vite. Du nouveau ?

— Rien de sensationnel. Il est encore trop tôt. Mais j'étais impatient de commencer. J'ai toujours été passionné par les ossements. »

Banks repensa à la main du Dr Williams caressant le pelvis du squelette. « Pervers. »

Turner rit. « Scientifiquement parlant, je veux dire.

— Je vous écoute.

— Je vous appelle du labo. Tout d'abord, je tenais à confirmer l'estimation du Dr Williams quant à l'âge de la

victime au moment de sa mort. Il ne s'est pas trompé. Les troisièmes molaires sont sorties – pour le commun des mortels, ce sont les dents de sagesse – mais les apex ne sont pas entièrement formés et les sutures incisives médianes ne sont pas calcifiées. Les troisièmes molaires n'évoluent pas avant l'âge de vingt ans environ ; ça nous donne donc un premier indice. Ensuite, il faut savoir que les apex sont généralement fermés avant vingt-cinq ans, et les sutures médianes avant trente ans. Ce qui nous situe aux alentours de vingt-cinq ans, à un ou deux ans près.

— Merci, Geoff. Vous avez une idée du nombre d'années qu'elle a passées sous cette remise ?

— Comme vous y allez ! Je vous ai dit que je n'avais pas eu le temps d'y regarder de près. Il y a quelques plombages, qui semblent indiquer des interventions récentes... je ne sais pas si ça vous intéresse. Et par récentes, j'entends XX^e siècle.

— Vous ne pouvez pas resserrer la fourchette ? Même grossièrement ?

— À en juger d'après les matériaux et les techniques, je dirais : les années cinquante au plus tard, si cette précision vous suffit.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas plus récent ? Ça ne peut pas dater des années quatre-vingt-dix ?

— Totalement exclu. C'est peut-être difficile à croire quand on est sur le fauteuil, mais la dentisterie a fait d'énormes progrès ces trente dernières années. Or, je n'en trouve aucune trace dans cette bouche : aucune technique ni aucun matériau modernes. Et il y a plusieurs dents

manquantes.

— Est-ce que ça pourrait dater d'après la mort ?

— Vous voulez dire que le tueur lui ait arraché des dents ?

— Par exemple.

— C'est possible, mais peu probable. D'après ce que je vois, les extractions ont été faites proprement.

— Elle n'a pas pu être enterrée entre 1953 et aujourd'hui, si ça peut vous aider.

— Dans ce cas, je confirme que les travaux sont antérieurs à 1953.

— Vous êtes certain qu'il ne peut pas s'agir de quelqu'un qui aurait négligé son hygiène dentaire ?

— Ce n'est pas une question de négligence, Alan, mais j'y reviendrai dans un instant. C'est une question de technique.

— Je vous écoute.

— Oh, je n'ai rien de très concret à vous proposer. Deux ou trois vagues idées, c'est tout.

— Qu'est-ce que vous feriez, dans votre métier, sans de vagues idées ? »

Turner rit. « Il ne faut jamais dire ça à un scientifique. C'est de l'hérésie. Bref, je ne peux rien affirmer sans avoir vu les radios, mais je peux d'ores et déjà vous dire que nous n'avons pas affaire à du travail d'excellente qualité. La patiente ne se faisait pas soigner régulièrement non plus. À mon avis, cette jeune femme n'allait chez le dentiste que quand elle avait un problème.

— Vous pouvez préciser ? demanda Banks qui sentait

augmenter sensiblement sa sympathie vis-à-vis de la victime.

— Si elle avait vécu, ses plombages auraient tenu encore quelques années ; mais sur l'une des dents, par exemple, les soins de la carie laissent à désirer. Ce genre de choses, vous voyez. On ne peut pas appeler ça du travail soigné. Et aussi, comme je vous l'ai dit, il y a quelques signes de négligence, qui semblent indiquer que nous avons affaire à quelqu'un de condition modeste, qui ne pouvait pas s'offrir ce qu'il y a de mieux en matière de soins dentaires. Il n'était pas rare que les jeunes femmes se fassent arracher toutes leurs dents avant trente ans et doivent porter un dentier pendant le restant de leur vie.

— C'est vrai. Merci, Geoff. » Banks avait toujours pensé que la simple idée de payer pour se faire infliger une telle douleur était la quintessence du masochisme.

« Il reste une hypothèse, la guerre.

— Ah ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Réfléchissez. La plupart des jeunes dentistes et médecins compétents étaient sous les drapeaux, et il ne restait dans le civil que les vieux arracheurs de dents, avec leur mauvais équipement. L'accès aux soins était difficile. L'armée était prioritaire en tout.

— Exact. Je n'y avais pas pensé.

— Et ce n'est pas tout.

— Oui ?

— Le NSH, notre système de sécurité sociale, n'a vu le jour qu'en 1948. Avant, les gens devaient payer eux-mêmes leurs soins dentaires. Naturellement, la classe

ouvrière était la plus défavorisée.

— Comme toujours, dit Banks qui revit son père revenant silencieux et exténué après ses longues heures aux aciéries, sa mère tombant de sommeil le soir après avoir passé la journée à faire le ménage chez les autres. Pour résumer, reprit-il, plutôt période de guerre et plutôt milieu pauvre ?

— C'est exact.

— Merci encore pour tout. À charge de revanche, Geoff.

— Avec plaisir. Naturellement, si vous pouviez retrouver son dentiste, et si ses archives n'ont pas été détruites...

— On essaie, dit Banks. Mais c'est si vieux... combien de temps peut-on espérer qu'un dentiste garde ses dossiers, en admettant que lui-même soit toujours en vie ?

— En effet. Enfin, bonne chance. À plus tard. »

Banks raccrocha et se renversa dans son fauteuil pour faire le point. Les avis de Ioan Williams et de Geoff Turner concordait : le squelette ne pouvait pas avoir été apporté dans la remise après l'assèchement du lac de Thornfield ; de plus, le Dr Williams situait le décès au plus tôt à la fin des années trente. Les ossements n'avaient donc pas plus de cinquante ou soixante ans. Ce qui voulait dire que si la victime avait entre vingt-deux et vingt-huit ans au moment de sa mort, elle en aurait aujourd'hui entre soixante-dix et quatre-vingts. Un âge couramment atteint de nos jours, et que pouvait donc avoir son assassin, mais aussi des témoins, ou du moins une personne susceptible de se

souvenir d'elle.

L'enquête prenait forme, et rapidement. Ce n'était plus un vulgaire paquet d'ossements qu'on avait extrait de la boue du lac de Thornfield ; Banks commençait à se représenter la victime en chair et en os. Il n'avait aucune idée de son physique, mais il l'imaginait comme un mélange des stars de cinéma de l'époque : Greer Garson, Deanna Durbin, Merle Oberon. Il ne manquait plus que son nom pour qu'elle soit tout à fait réelle.

Il consulta sa montre. Quatre heures à peine passées. En partant tout de suite, il pouvait être à Harkside dans une heure ou deux, ce qui lui laisserait amplement le temps de comparer ses notes avec celles d'Annie.

Matthew et Gloria se sont mariés dans la simplicité. Pour l'occasion, plusieurs membres de la famille sont venus de leurs villages lointains, Eastvale ou Richmond ; il y avait des oncles, des tantes et des cousins éloignés que je n'avais pas vus depuis des années. Du côté de Gloria, personne, naturellement ; le reste de la noce se composait donc d'habitants du village. Mr et Mrs Kilnsey se sont déplacés ; Mr Kilnsey avait l'air absolument terrifié de se retrouver dans le fief de l'Église anglicane, ce creuset d'idolâtrie.

Gloria avait tenu à inviter Michael Stanhope, car ils étaient devenus assez proches. Dans ce bain de sainteté, Stanhope avait l'air aussi mal à l'aise que Kilnsey. Mais il était sobre et avait fait l'effort de se raser, de se peigner et de mettre un costume correct, bien qu'un peu lustré et élimé. Il n'a pas oublié d'ôter son chapeau pendant l'office.

Je dois reconnaître que Gloria était d'une beauté rayonnante. Avec son visage angélique et son côté très charnel, elle était plutôt à son avantage. Malgré ses mains de magicienne, elle avait jugé plus rapide d'acheter sa robe de mariée que de la faire elle-même. Elle en avait trouvé une en solde chez Foster, à Harkside, pour deux livres dix shillings. C'était un modèle blanc tout simple, sans jupe à paniers ni traîne d'un kilomètre, bref, quelque

chose d'élégant et de bon goût. Elle avait cependant confectionné elle-même son voile, car la dentelle n'était pas rationnée. Je ne sais pas si elle s'était badigeonné les anglaises à l'eau sucrée, mais ses cheveux blonds brillaient, et tombaient en cascade sur ses épaules avec encore plus de magnificence que d'habitude.

Gloria avait acheté sa robe dès qu'elle avait reçu la bénédiction de maman. Bien lui en avait pris, car les vêtements avaient été contingentés dès le dimanche précédant le mariage. Heureusement, nous avons eu le temps d'apprendre à nous débrouiller et à transformer ce que nous avions. Matthew a ressorti du placard son seul et unique costume et nous l'avons porté à la teinturerie. Passer chez le tailleur lui aurait coûté presque six mois de tickets. Maman a mis sa plus belle robe à fleurs, qu'elle a rénoverée en y ajoutant une ceinture et un peu de dentelle ; elle s'est acheté un chapeau neuf, les chapeaux étant un des rares articles, avec la dentelle et le ruban, à être toujours en vente libre.

Cynthia Garmen et moi étions demoiselles d'honneur ; nous nous sommes fait des robes identiques dans de vieux rideaux de taffetas. Pour marquer l'événement, j'ai bordé nos culottes d'un galon de dentelle. Je ne peux pas parler pour Cynthia, qui ne m'en a jamais rien dit, mais moi, cette petite fantaisie m'a gratté les cuisses pendant toute la cérémonie.

Nous étions le 7 juin 1941, la journée était belle, et des nuages comme des éclaboussures de lait traçaient des arabesques dans le ciel.

La cérémonie s'est déroulée sans encombre. Le révérend Graham a mené l'office avec ses talents oratoires et son sérieux habituels. Barry Naylor, le témoin de Matthew, n'a pas oublié les alliances, et les mariés n'ont pas bafouillé en échangeant leurs serments. Personne ne s'est évanoui, et pourtant il faisait une chaleur suffocante dans l'église. Maman a versé quelques larmes. Il n'y a pas eu de confettis, bien sûr, vu la pénurie de papier ; il manquait autre chose, mais quoi ? Cela m'a tracassée toute la journée, et je n'ai pu mettre un nom dessus que tard dans la nuit.

Nous avons posé pour la photo à la sortie de l'église. La pellicule était coûteuse et rare, mais nous ne pouvions pas laisser Matthew se marier sans immortaliser l'événement. Un de ses amis des Home Guards, Jack Cheswick, se targuait d'avoir des talents de photographe amateur. De son côté, Mr Truewell, le pharmacien, s'était montré compréhensif et la pellicule ne nous avait coûté que vingt cigarettes Passing Cloud. Heureusement, les photos étaient bonnes, même si l'album s'est perdu plus tard dans l'un de nos nombreux déménagements.

J'avais réservé la salle paroissiale pour la réception. Bien entendu, je m'étais chargée de la presque totalité du buffet, et n'avais confié que les derniers préparatifs à Sue et Olive, qui avaient proposé de m'aider. Il avait fallu déposer une demande d'attribution de rations exceptionnelles à Leeds. Sue, qui s'était mariée deux mois plus tôt, m'avait conseillé de doubler le nombre d'invités prévus. J'avais donc annoncé que nous attendions cent

personnes. Cette tricherie nous a royalement rapporté soixante grammes de thé supplémentaires, que nous avons dû ajouter à nos propres rations pour que la boisson soit buvable.

Heureusement, au magasin, nous venions de recevoir nos premières rations américaines en prêt-bail ; nous avons donc du Spam pour faire les sandwiches, et de la saucisse en boîte ; on ne pouvait rêver mieux pour les chaussons farcis, car le gras servait à confectionner la pâte. Côté boisson c'était un peu maigre, mais nous avons réussi à nous procurer un tonnelet de bière coupée d'eau au Shoulder of Mutton, et nous avons gardé une bouteille de porto pour l'occasion. Mr Stanhope est venu avec une bouteille de gin et du vin. Notre plus grande déception a été le gâteau de mariage. Le glacis avait disparu de la circulation depuis un an déjà, et nous avons dû nous contenter d'un montage en carton et en crêpe. Cela faisait beaucoup d'effet sur les photos.

Le clou de la réception a été l'orchestre. Richard Bright, un ami de Matthew qui était trompettiste dans l'orchestre de danse de Victor Pearson, avait réussi à déplacer la moitié des musiciens contre un repas gratuit. Gloria et Matthew ont ouvert le bal. Une boule en travers de la gorge, je les ai regardés danser. Aussitôt après, les invités ont pris possession de la piste. La musique était correcte – pour qui aime ce genre de chose –, bien que trop bruyante et endiablée à mon goût, quand elle n'était pas mélo et sentimentale.

J'ai échangé quelques mots avec Michael Stanhope,

qui a fait remarquer en passant que Gloria était éblouissante et que Matthew avait vraiment beaucoup de chance. Pour une fois, il s'est abstenu de ses réflexions sarcastiques sur la guerre. Betty Warden, qui avait réussi à se faire inviter, a passé le plus gros de la soirée assise, le nez en l'air, à critiquer tout et tout le monde. Mais j'avoue que, quand elle a dansé avec William Goodall, elle n'était plus la même personne. Lui non plus, d'ailleurs. Ils avaient presque l'air humains, tous les deux.

Alice Hill était plus enjouée et bavarde que jamais ; je crois bien que c'est ce soir-là qu'elle s'est entichée d'Eric Poole. En tout cas ils ont dansé assez souvent tout proches l'un de l'autre.

Gloria est venue me trouver à un moment – elle avait troqué sa robe de mariée contre une longue jupe cloche et un chemisier rose –, les yeux brillants, le front et la lèvre supérieure perlés de sueur tant elle avait dansé. Je crois qu'elle avait un peu bu.

Elle a posé sa petite main douce et délicate sur mon bras. « C'est le plus beau jour de ma vie, Gwen. Tu te rends compte, il y a encore six mois, je croyais que jamais plus je ne rirais ni ne danserais. Mais grâce à toi, à ta mère et, bien sûr, à mon cher Matt... Merci, Gwen, merci mille fois. » Elle m'a serrée brièvement contre sa poitrine en me déposant un petit baiser sur la joue. C'était un peu maladroit ; elle était si petite que j'ai dû me pencher en avant. Son haleine sentait le gin. Je suis sûre d'avoir rougi, mais elle ne l'a pas remarqué.

« Je ne t'ai pas vue danser.

— Je ne danse pas. Enfin... je ne sais pas danser.

— Je t'apprendrai. Pas maintenant, bien entendu...

mais je t'apprendrai. Tu veux bien ? »

L'air stupide, j'ai hoché la tête. « Oui, si tu veux.

— C'est la moindre des choses. »

Sur ce, elle s'est excusée pour aller parler à maman et à Cynthia, en posant sur tous ceux qu'elle croisait en chemin ses yeux souriants d'héroïne de Thomas Hardy.

Je me suis acquittée de mon rôle, passant de table en table, échangeant des remarques polies avec mes lointains parents, ôtant la main d'oncle Gerald de mon genou sans faire d'esclandre.

Nos voisins ont commencé à rentrer chez eux au coucher du soleil pour avoir le temps de masquer leurs fenêtres. Notre famille logeait chez des amis à Harkside ; eux aussi sont partis pendant qu'il faisait encore assez jour pour marcher à travers champs.

Matthew et Gloria ont passé leur nuit de noces à Bridge Cottage. Je ne sais pas du tout si c'était leur première nuit ensemble. Cela peut sembler bizarre aujourd'hui, à une époque où tout le monde a évolué sur cette question, mais alors, j'étais très ignorante. Par exemple, je ne savais pas ce qui se passait exactement entre un homme et une femme quand ils faisaient un bébé.

Le lendemain, ils partaient trois jours à Scarborough pour leur lune de miel. Matthew avait loué une chambre chez l'habitant à Sainte-Mary, près du château. Ensuite, il devait retourner à l'université – les examens approchaient – et Gloria à Top Hill, même si elle avait décidé de dormir

à Bridge Cottage et de se rendre à la ferme à bicyclette tous les jours.

Je me suis excusée et, laissant maman bavarder avec Sue et Olive sur le pas de la porte, je suis rentrée seule dans la maison. Je tombais de fatigue. La journée avait été longue et éprouvante.

Il avait beau faire presque nuit, le violet et le vermillon s'attardaient dans le ciel du côté du couchant, derrière la masse sombre de la filature. Dans les rues tranquilles me parvenait la musique de la salle paroissiale. Je me suis assurée que les rideaux noirs étaient bien en place puis, épuisée, je suis allée me coucher.

Ce n'est qu'une fois sur le point de m'endormir, en entendant le ronflement et le bourdonnement des bombardiers qui décollaient de la base de la RAF à Rowan Woods, que j'ai su ce qui m'avait tant dérangée à la sortie de l'église.

Non seulement il n'y avait pas eu de confettis, mais, surtout, les cloches n'avaient pas sonné. Toutes les cloches des églises s'étaient tues en 1940, et ne devaient se mettre en branle qu'en cas d'invasion. Je ne l'avais pas remarqué tout de suite tant je m'étais habituée à ce silence.

J'ai trouvé ce détail horriblement triste, et je me suis endormie en pleurant.

Un dossier plein de poussière dans les mains, Annie marqua une pause en entendant des pas dans l'escalier. Elle espérait que c'était Gould qui lui apportait une tasse de thé et fut surprise de voir arriver Banks.

« L'inspecteur Harmond m'a dit que je vous trouverais ici », lui dit-il.

Annie leva le nez en l'air et, d'un geste, désigna le sous-sol mal éclairé, qui sentait le moisi. « Bienvenue aux archives centrales, lui dit-elle. Vous pouvez juger de la fréquence de nos incursions dans le passé.

— Ne vous en faites pas. Un de ces jours, tout sera informatisé.

— Je mangerai les pissenlits par la racine depuis longtemps. »

Banks sourit ; il baissa la tête pour éviter une canalisation qui courait au plafond et alla la rejoindre. « Quoi de neuf ?

— Eh bien, pas mal de choses. J'ai passé presque toute la journée au téléphone, et je vérifiais les dossiers des personnes disparues.

— Et alors ?

— C'est une époque un peu troublée, cette période d'après-guerre, avec tous ces changements, tous ces gens qui allaient et venaient. Mais une chose est sûre : les disparus ont tous fini par refaire surface un jour ou l'autre, morts ou vifs, ou encore aux colonies. Cependant, il reste deux ou trois jeunes femmes qui n'ont toujours pas été retrouvées. Je vais pousser mes recherches de ce côté-là.

— Une petite bière, ça vous dirait ? Le Black Swan ? »

Annie sourit. « Vous m'ôtez les mots de la bouche. » Quel soulagement. La tasse de thé dont elle avait envie depuis un moment perdait de son intérêt devant la perspective d'une pinte de Swan's Down. Depuis le temps qu'elle étouffait dans cette cave, elle avait la bouche sèche et les yeux irrités par ses lentilles de contact. Il était plus de cinq heures, un vendredi.

Quelques minutes plus tard, confortablement installée sur une banquette, jambes croisées aux chevilles, Annie clappait de la langue après avoir avalé la moitié de son verre. Si elle avait été un chat, elle se serait mise à ronronner.

« J'ai commencé par éplucher les listes électorales, dit-elle. Mais l'employé de mairie m'a dit qu'elles avaient été suspendues au début de la guerre. La dernière personne inscrite habitant à Bridge Cottage est une certaine Miss Violet Croft. J'ai eu un peu plus de chance avec le cadastre. Violet Croft louait la ferme à la société immobilière Clifford, dont le syndic tenait les comptes rigoureusement à jour. Elle y a vécu du 14 septembre 1919 au 3 juillet 1940. C'est sans doute la vieille femme dont se souvient Ruby Kettering, celle que les gamins du village traitaient de sorcière. La maison est restée inoccupée jusqu'en juin 1941, date à laquelle un couple, Mr et Mrs Shackleton, y a élu domicile. Elle a pu être réquisitionnée pour loger des réfugiés ou du personnel militaire entre-temps, mais je n'en ai trouvé aucune trace et je n'ai aucun moyen de le vérifier.

— Je doute que beaucoup de maisons soient restées

longtemps vides pendant la guerre, dit Banks. On peut imaginer des soldats cantonnés là tuant une prostituée après une beuverie collective et camouflant leur meurtre.

— C'est possible. » Annie eut un léger frisson.

« N'oublions pas que c'était la guerre, poursuit Banks. Les campements militaires et les bases aériennes poussaient comme des champignons, en l'espace d'une nuit. Les réfugiés allaient et venaient. Il était facile de disparaître, de changer d'identité, de passer inaperçu.

— Mais les gens avaient des cartes d'identité, des tickets de rationnement. C'est l'employé de mairie qui me l'a dit. Un registre d'État civil a été créé au début de la guerre, et tout le monde a reçu sa carte personnelle d'identité.

— J'imagine que c'était la porte ouverte à tous les traficotages. Qui sait ? Nous avons peut-être affaire à une espionne nazie supprimée par les services secrets. »

Annie rit. « Une Mata Hari ?

— Pourquoi pas. Mais qu'est devenue Miss Violet Croft ? »

Annie tourna une page de son carnet. « Après la mairie, je suis passée à Saint-Jude, où le jeune curé m'a été d'une aide précieuse. Ils ont dans leur sacristie tous les bulletins et tous les vieux registres paroissiaux de Saint-Bart. Par cartons entiers. Violet Croft, la vieille fille de la paroisse, est morte en juillet 1940 de pneumonie, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

— Ce qui l'exclut. Et les Shackleton ?

— Voilà qui est beaucoup plus intéressant. Ils se sont

mariés à Saint-Bart le 7 juin 1941. Le jeune homme s'appelait Matthew Stephen Shackleton et la jeune femme Gloria Kathleen Stringer. Les témoins étaient Gwynneth Shackleton et Cynthia Garmen.

— Des habitants de Hobb's End ?

— Matthew Shackleton, oui. Ses parents habitaient sur la grand-rue, au numéro 38. Ils tenaient l'épicerie générale. La mariée est mentionnée comme étant originaire de Londres, de parents décédés.

— C'est grand, Londres, marmonna Banks. Quel âge avait-elle ?

— Dix-neuf ans. Elle était née le 17 septembre 1921.

— Intéressant. Ce qui l'amène à la fin de la guerre dans la fourchette d'âge proposée par le Dr Williams.

— Exactement.

— Des enfants ?

— Non. J'ai consulté les registres de baptême, sans succès. Il était sûr de son fait, vous croyez ?

— Il en avait l'air. Vous avez vu les marques vous-même.

— Je serais incapable de faire la différence entre un arrachement ligamentaire et un trou dans la terre. Qui nous dit que ce n'était pas une blessure *post mortem* ? Parce que ces choses-là, c'est loin d'être précis.

— Possible. Nous vérifierons auprès du Dr Glendenning quand il aura fait son rapport d'autopsie. Vous savez quoi ? Je commence à voir les archives de Sainte-Catherine se dresser en travers de votre chemin pendant les jours qui viennent. »

Annie poussa un grognement. Les vérifications des actes de mariage, de naissance et de décès comptaient parmi les tâches les plus ingrates du travail du policier. Et le seul aspect positif de la corvée, le voyage à Londres, était tempéré par le fait que la hiérarchie ne remboursait pas volontiers les frais d'hôtel. Donc, pas de lèche-vitrines.

« Vous avez trouvé quelque chose du côté du rectorat ?

— Non. Il paraît qu'ils ont perdu ou égaré les archives de Hobb's End. Pareil pour les médecins et le dentiste. Ceux qui exerçaient à Hobb's End sont tous morts, et leurs cabinets ont disparu avec eux. Les dossiers aussi, j'imagine. Je crois que nous pouvons dire adieu à cette piste.

— Dommage. Quelles sont vos intuitions, Annie ? »

Annie pointa son pouce vers sa poitrine en s'étonnant, en français : « *Moi ?* »

— Oui, vous. Je veux avoir votre sentiment sur cette affaire. »

Annie était surprise. Aucun supérieur ne l'avait jamais consultée sur le sentiment que lui inspirait une enquête, sur son « intuition féminine ». Banks n'était pas un homme ordinaire. « Eh bien, dit-elle, tout d'abord je ne crois pas au crime de rôdeur.

— Et pourquoi ça ?

— Vous m'avez demandé mes intuitions, pas mes déductions.

— Bien répondu.

— Ça m'a tout l'air d'un meurtre commis par un

familier. Comme ce type qui a tué sa femme et qui a filé par le premier bateau pour le Canada.

— Le Dr Crippen ?

— Lui-même. J'ai vu Donald Pleasence dans le rôle à la télé. Ça donne la chair de poule.

— Il a enterré sa femme dans sa cave.

— La cave, la remise, c'est kif-kif.

— Je vois où vous voulez en venir. Conclusion ?

— Victime : Gloria Shackleton.

— Assassin ?

— Le mari, ou un proche.

— Mobile ?

— Dieu seul le sait. Au hasard, la jalousie, le cul, l'argent. Est-ce vraiment important ?

— Avez-vous demandé à Mrs Kettering si elle avait gardé le contact avec d'anciens habitants de Hobb's End ?

— Désolée, ça m'a échappé.

— Eh bien demandez-le-lui. Il n'est pas impossible que nous retrouvions des personnes ayant connu les Shackleton. Je me demande où les anciens habitants de Hobb's End ont été s'éparpiller. On pourrait peut-être gagner un week-end à Paris ou à New York dans l'histoire ? »

Annie remarqua que Banks détournait les yeux. Serait-il en train de flirter ? « Je ne cracherais pas dessus, dit-elle d'un ton aussi neutre que possible. Mais je vous le donne pour ce que ça vaut, à mon avis c'est plutôt l'acte d'un habitant du village, ou de la région. La cachette était bonne. D'après moi, personne n'a pu prévoir que le village

serait inondé, ni que le réservoir se viderait un jour. Remarquez, ça ne change pas grand-chose. Si Adam Kelly n'était pas allé faire le zouave sur ce toit au lieu d'être en classe, nous n'aurions jamais rien découvert. C'est un pur hasard, complètement imprévisible.

— Des rideaux de défense passive ! s'écria Banks en tapant de la paume sur la table.

— Refaites-moi ça ?

— Les rideaux de défense passive. C'est John Webb qui m'en a parlé. Il m'a dit qu'ils avaient trouvé du tissu noir épais avec le corps. Je n'ai pas établi le rapport sur le coup, mais maintenant ça me frappe comme l'évidence même. Le corps était enveloppé dans les rideaux qu'ils mettaient aux fenêtres pendant le couvre-feu, Annie. Et Geoff Turner a parlé de travaux dentaires datant de la guerre. C'était quand la fin du couvre-feu ?

— À l'aube, j'imagine. »

Banks sourit. « C'est malin. Je veux dire, quand le couvre-feu a-t-il été abandonné ?

— Je l'ignore.

— Ce doit être facile à trouver. Soit c'était un reste de tissu, ce qui me paraît peu probable, car d'après ce que me disait ma mère, il n'y avait aucun reste de quoi que ce soit pendant la guerre, soit le rideau ne servait plus à son utilisation première. Ce qui pourrait nous aider à affiner encore la date du meurtre. Mais je suis convaincu que nous avons affaire à un crime qui s'est produit pendant la guerre, et que la victime est Gloria Shackleton.

— Brillant, Sherlock Holmes.

— Élémentaire. Toujours est-il qu'avant d'aller plus loin, il faut glaner le maximum de renseignements sur elle. Redites-moi son nom de jeune fille ?

— Stringer. Gloria Stringer.

— Bon. Nous savons déjà que l'âge colle, et qu'elle habitait Bridge Cottage pendant la guerre. Elle n'est pas sur la liste des disparus ?

— Je ne l'ai trouvée nulle part. Et c'est le premier nom que j'ai cherché.

— D'accord. Si vous ne retrouvez aucune trace de son existence dans les archives locales après, disons, 1946, nous nous sentirons autorisés à resserrer encore la fourchette. » Banks consulta sa montre. « Ça vous dirait de manger un morceau ? Je commence à avoir un petit creux, mais je n'ai pas envie de dîner ici ce soir. Vous connaissez un restaurant correct à Harkside ? »

Annie réfléchit un moment, le temps de passer en revue mentalement tous les établissements où elle n'avait pu manger qu'une salade, ou une viande aux deux légumes sans la viande, puis, cédant à la petite pointe d'excitation désinvolte qui la chatouillait depuis un moment, elle dit : « On peut toujours aller chez moi. »

De retour de sa lune de miel, Gloria a continué de se rendre tous les jours à huit heures à la ferme ; elle n'en revenait qu'à cinq heures, sinon plus tard. Le samedi,

toujours fraîche et belle, elle se préparait à accueillir Matthew à Bridge Cottage. Matthew a obtenu son diplôme d'ingénieur avec mention, comme je m'y attendais, et débuté ses classes à Catterick, qui n'était pas trop loin de chez nous.

Un soir, j'ai découvert que Gloria avait réussi à troquer ses talents de couturière contre une demi-journée de congé supplémentaire à la ferme, ce qui lui dégagait le week-end entier. Si les Kilnsey savaient tenir leur langue, son supérieur local n'en saurait rien. Et tant que Gloria entretenait leurs vêtements en bon état, ils n'avaient aucune raison de la dénoncer.

La boutique accaparait la plupart de mes journées, et la troupe de comédiens amateurs de Harkside l'essentiel de mes loisirs. Nous montions une nouvelle pièce de J.B. Priestley, *Tourmant dangereux*, qui me prenait beaucoup de temps en répétitions.

Cela ne nous empêchait pas d'aller quelquefois ensemble au cinéma à Harkside. Gloria adorait le cinéma, mais elle n'avait pas toujours le temps de se changer. Elle sautait sur sa bicyclette et pédalait comme une folle pour me rejoindre au Lyceum ou au Lyric. Elle trouvait toujours un moyen d'égayer la monotonie de son uniforme par une petite excentricité, un ruban rose vif ou un chemisier jaune au lieu du vert réglementaire.

Cette saison-là, pour la première fois, nous avons adopté l'heure d'été ; cela nous faisait gagner une heure le soir. En automne et en hiver, malheureusement, il faisait toujours nuit quand nous rentrions. Harkside avait beau

n'être qu'à un kilomètre et demi de Hobb's End à travers champs, par les nuits couvertes ou sans lune, en dehors des routes et des sentiers, on pouvait errer des heures dans le noir complet sans retrouver son chemin. Dans ces cas-là, il fallait faire le grand tour : remonter Long Hill puis suivre la Bordure en faisant attention de ne pas tomber dans le lac de Harksmere.

Étant beaucoup plus important que Hobb's End, Harkside prenait une allure plus étrange pendant l'extinction des feux. Tout d'abord, contrairement à chez nous, la petite ville était pourvue de réverbères ; ils n'étaient pas allumés, bien entendu, mais on avait peint une bande blanche sur leur pied, comme sur les bordures des trottoirs, pour permettre aux piétons de s'orienter dans l'obscurité. De même, les gens avaient garni leurs sonnettes de petits points de peinture phosphorescente qui brillaient telles des ribambelles de lucioles tout le long des rues.

Il nous arrivait parfois d'accepter de nous faire reconduire en voiture par les soldats de la base aérienne de Rowan Woods. Nous nous étions liées d'amitié avec deux aviateurs canadiens attachés à la RAF, Mark, originaire de Toronto, et Stephen, de Winnipeg. Mark était le plus beau des deux ; il avait un accent lisse et doux que j'aurais pu passer la nuit entière à écouter. À la manière dont il la regardait, je voyais bien que Gloria lui plaisait. Il arrivait même à la toucher furtivement, en lui prenant la main pour l'aider à monter dans la Jeep, ou en lui posant deux doigts entre les épaules quand il lui ouvrait une porte.

Gloria semblait s'amuser de ces riens.

Stephen avait une voix aiguë et couinante, des oreilles décollées et des cheveux qui paraissaient plaqués par paquets sur son crâne comme des poignées de paille, mais il était plutôt gentil. Nous nous laissions parfois inviter au cinéma, et ils se conduisaient en garçons bien élevés.

Pour le vingtième anniversaire de Gloria, en septembre, je l'ai emmenée au Brunton Café, sur Long Hill ; nous nous sommes empiffrées de saucisses grillées à la purée de pommes de terre, de haricots beurre braisés, de gâteau roulé à la crème anglaise. Matthew n'avait pas pu nous accompagner car nous étions en semaine, mais Gloria m'a montré le médaillon qu'il lui avait offert comme cadeau anticipé. Il était magnifique : en or sombre, avec leurs deux noms entrelacés gravés sur le cœur et une photographie d'eux découpée parmi celles du mariage. Nous avons terminé par une tasse de thé puis, une main sur le ventre, nous sommes allées au Lyceum voir *La Danseuse des Folies Ziegfeld*, avec James Stewart et Lana Turner. Un film si mémorable que le lendemain, je n'en avais pas retenu une seule mélodie.

J'avais laissé Gloria choisir, bien entendu. Malheureusement, nous avons des goûts diamétralement opposés. Elle aimait les comédies musicales hollywoodiennes romantiques et un peu creuses, avec des vedettes et des acteurs superbes. Je préférais qu'il y ait un peu plus de chair sur les os, les adaptations des classiques par exemple. Le plus souvent, je me contentais de rester chez moi pour écouter les pièces de théâtre

radiodiffusées sur la radio nationale. Mes favoris étaient, entre autres, *Cranford*, de Mrs Gaskell, ou *La Foire aux vanités*, de Thackeray.

Mais c'était l'anniversaire de Gloria, et le Lyceum lui plaisait particulièrement : il avait des sièges de velours rouge et un orgue qui montait par une trappe, lent et majestueux, et sur lequel le célèbre Teddy Marston jouait *The White Cliffs of Dover*, *Shine on Victory Moon*, et autres airs patriotiques. Gloria écoutait tout ça les larmes aux yeux. Puis les lumières s'éteignaient peu à peu et le lourd rideau de velours rouge s'écartait.

Parfois, Alice, Cynthia et Betty nous accompagnaient, et aussi Michael Stanhope, quoique plus rarement. Sur le chemin du retour, il faisait nos délices avec ses critiques pernicieuses, mais il me décevait par ses goûts, qui allaient dans le sens de ceux de Gloria plutôt que vers les œuvres qui avaient un peu plus de corps. Moi qui le prenais pour un artiste sérieux...

Je me demandais souvent de quoi lui et Gloria pouvaient bien parler quand ils allaient prendre un verre ensemble au Shoulder of Mutton. J'étais trop jeune pour les accompagner, mais de toute façon ils ne m'ont jamais invitée. Ils devaient avoir de longues conversations très complexes sur la signification profonde des comédies musicales hollywoodiennes.

Matthew et Gloria ont meublé Bridge Cottage de leur mieux. C'était avant que le gouvernement ne mette un frein quasi total à la fabrication de meubles, mais malgré tout, la

bonne qualité était hors de prix, quand elle n'était pas introuvable. Il fallait se battre pour dénicher les choses les plus simples, tringles à rideaux ou cintres. Ils se rendaient à des ventes aux enchères le dimanche, achetaient un vieux buffet ou une armoire ici, une commode là ; pièce par pièce, ils ont réussi à meubler la maison avec goût, même si l'ensemble manquait un peu d'élégance. Ils ont fait de Bridge Cottage leur foyer.

La grande fierté de Gloria était le phonographe. Ils l'avaient acheté aux Cooper après que leur fils John avait été tué dans le naufrage du *Prince of Wales*, juste avant Noël. L'appareil avait été la grande fierté de John et, après sa mort, ses parents ne supportaient plus de l'avoir dans la maison.

Gloria a tenu sa promesse de me donner des leçons de danse ; chaque week-end, après le dîner, pendant que Matthew lisait le journal, j'allais passer environ une heure à Bridge Cottage. J'étais gênée de sentir les mains de Gloria autour de ma taille ou de mes épaules. Son corps était souple et je respirais son parfum, *Soir de Paris*. Elle était bon professeur, mais comme elle était beaucoup plus petite que moi, au début j'avais du mal à me laisser guider par elle. J'étais une élève plutôt douée. En deux ou trois semaines, j'ai appris la valse, le pas de deux et le fox-trot. J'ai eu très vite l'occasion de tester mes nouveaux talents au bal de Guy Fawkes, qui s'est tenu au Mechanics Institute de Harkside. Les feux de joie avaient beau être interdits pendant la guerre, nous fêtions sans complexe la nuit du 5 novembre. Bref, ce soir-là, je me suis débrouillée

comme un chef et ma confiance en moi a fait un bond en avant prodigieux.

À Noël, Matthew approchait de la fin de ses classes et on commençait à parler de l'envoyer en mission. Comme je lui demandais s'il allait être nommé officier, il m'a répondu qu'il en doutait. Il s'était rendu à un entretien et était ressorti écoeuré des questions que lui avait posées la commission : que faisaient ses parents, combien de fois participait-il à la chasse à courre de son village, etc. Il en avait conclu qu'un fils de petit commerçant avait peu de chances de devenir officier.

C'est aussi à cette époque, à une soirée que Matthew et Gloria ont donnée pour Noël, que j'ai commencé à entrevoir que Gloria avait des relations problématiques avec les hommes.

Annie habitait une petite maison mitoyenne serrée entre ses voisines au cœur de la ville. Banks gara sa voiture le long du jardin public et se laissa conduire dans un dédale de rues étroites et sinueuses, de passages, le long de jardinets où du linge séchait dans le soleil déclinant, où des enfants jouaient, où des chiens aboyaient derrière de solides portails ; il fut perdu en quelques minutes.

« Quelque chose me fait regretter de ne pas avoir attaché un fil au Black Swan avant de partir », dit Banks en la suivant dans une ruelle si étroite qu'on n'y passait pas à

deux de front.

Annie lui jeta un coup d'œil souriant par-dessus son épaule. « Comme Thésée ? J'espère que vous ne me prenez pas pour le Minotaure parce que j'habite au centre du labyrinthe ? »

La culture mythologique de Banks était un peu poussiéreuse, mais il se souvint d'avoir été impressionné par un vase qu'il avait découvert au British Muséum, enfant, lors d'une visite scolaire. Il représentait Ariane devant le Labyrinthe, tenant une extrémité du fil tandis que Thésée, au centre, tuait le Minotaure.

Il avait même visité, avec Sandra, les vestiges du Labyrinthe au palais de Knossos ; un guide pédant affligé de synonymite aiguë leur avait expliqué la légende, et pendant toute la visite ils avaient dû se retenir de rire. « Et voici le trône du roi Minos, son siège royal, son fauteuil régalien... On transporta son corps sur la colline, le tertre, le monticule, la hauteur. » Banks revit les oliviers avec leurs feuilles argentées et les orangers qui bordaient la route d'Héraklion.

Mais le moment était mal choisi pour penser à Sandra.

Il allait répondre à Annie que c'était plutôt elle qu'il voyait en Ariane, vu qu'elle était probablement la seule personne capable de le faire sortir de là, mais il tourna sa langue sept fois dans sa bouche et se tut. Étant donné ce qui s'était passé entre Thésée et Ariane à Naxos, l'allusion ne lui parut pas très délicate.

Il s'enfonça donc à sa suite au cœur du dédale.

Annie agitait ses clefs dans sa main. « Nous y

sommes presque, dit-elle, puis elle ouvrit un haut portail de bois qui s'ouvrait dans un mur de pierre, traversa une petite cour dallée et entra par la porte de la cuisine.

— Où vous garez-vous ? » demanda Banks.

Annie laissa tomber ses clefs sur la table et rit.

« Loin. Écoutez, c'est petit, ça manque de vue et de lumière. Mais vous savez quoi ? C'est bon marché, et c'est à moi. Enfin, ce le sera quand j'aurai fini de rembourser mon emprunt. Vous avez certainement été enquêteur, vous aussi, dans le passé ?

— Et même simple flic. » Banks revit ses débuts ; il se souvint d'avoir eu à rogner sur tout pour arriver à joindre les deux bouts, surtout au moment des naissances de ses enfants, qui avaient obligé Sandra à cesser de travailler pendant de longs mois. À l'époque, les maternités n'étaient pas prises en charge. Pas pour les assistantes dentaires, en tout cas. Même aujourd'hui, avec son salaire d'inspecteur divisionnaire il trouvait difficile de rembourser son emprunt sur la fermette. Il avait dû se meubler dans les ventes aux enchères et les brocantes. Cette année, pas question de vacances en Crète. « Au moins, vous avez vos heures supplémentaires, lui dit-il. Vous en faites sans doute plus que moi.

— À Harkside ? Vous plaisantez. » Annie le précéda dans la salle de séjour. La pièce était petite mais accueillante, et décorée dans les tons de blanc, crème et jaune pour compenser le manque d'éclairage naturel, ce qui lui donnait un air gai et aéré. Il y avait juste la place de loger deux fauteuils et un minuscule canapé blanc conçu

pour deux personnes de petite taille, une télé, une mini-chaîne et quelques rayonnages sous la fenêtre. Sur les murs, plusieurs aquarelles miniatures représentaient des paysages locaux. Banks reconnut Semerwater, les chutes d'Aysgarth et le château de Richmond. Il y avait également un portrait à l'huile d'une jeune femme aux yeux rieurs et à la longue chevelure, dans le style préraphaélite.

« Ces tableaux, c'est de qui ?

— De moi. Pour la plupart.

— C'est très bon. »

Annie eut l'air gênée. « Ce n'est pas mon avis. C'est-à-dire, il y a du talent, mais... » Elle releva ses cheveux d'une main. « Euh, bon... Je me sens plutôt crasseuse après mon après-midi dans ce sous-sol. Je monte prendre une douche rapide et après, je prépare le dîner. Je n'en ai pas pour longtemps. Faites comme chez vous. Vous pouvez ouvrir la fenêtre si vous avez trop chaud. Il y a de la bière dans le frigo. Servez-vous. » Puis elle tourna les talons, et Banks entendit les marches grincer sous ses pas.

Cette femme est une énigme, se dit-il. Elle recevait chez elle un inspecteur divisionnaire, son chef, et pourtant rien dans son attitude ne trahissait le moindre respect exagéré. Avec tout le monde, elle était égale à elle-même, et ne cherchait pas à changer de rôle en fonction de la personne qu'elle avait en face d'elle. Il imagina qu'elle ne serait pas différente en présence de Jimmy Riddle, tout en espérant qu'elle n'inviterait tout de même pas ce salaud chez elle. Il entendit la douche couler. Bien que petite, la

maison n'était pas aussi vieille que la sienne ; elle était pourvue de sanitaires à l'étage. Il pensa néanmoins qu'Annie les avait fait installer elle-même, car il ne les imaginait pas d'origine.

Il commença à faire ce qu'il faisait toujours quand il était livré à lui-même dans une pièce inconnue : il fouina. C'était plus fort que lui La curiosité était sa seconde nature. Il n'ouvrait pas les tiroirs, ne lisait pas le courrier – sauf s'il avait des raisons de se croire en présence d'un criminel –, mais il aimait regarder les livres, les disques, s'imprégner de l'atmosphère.

La pièce était plutôt Spartiate. Non qu'Annie possédât ni livres ni disques, mais elle en possédait peu. Il eut l'impression qu'elle avait dû faire un tri à un moment de son existence, et qu'elle n'avait gardé que l'essentiel. Il n'y avait pas de paille mêlée au grain, contrairement à sa propre collection, où les erreurs côtoyaient les bijoux cachés, où des disques qu'il n'écoutait quasiment jamais partageaient l'étagère avec ceux qui étaient usés à force de passer sur le lecteur.

Il s'accroupit devant les CD rangés sous la chaîne. L'ensemble était disparate : chants grégoriens, *Eternal Now* de Don Cherry, plusieurs morceaux de musique d'ambiance par Brian Eno. Il y avait aussi une collection assez complète de blues, qui allait de Mississippi John Hurt à John Mayall. Et aussi quelques disques de musique pop : *The Wrecking Ball* d'Emmylou Harris, Kate et Anna McGarrigle, quelques K.D. Lang.

Les livres concernaient surtout la philosophie

orientale ; c'était un véritable trésor des années soixante, chose étonnante compte tenu qu'Annie était une femme des années quatre-vingt-dix. Certains titres furent des retrouvailles : Banks les avait vus chez Jem, à l'époque de Notting Hill. Il lui en avait emprunté quelques-uns : Gurdjieff, *Rencontre avec des hommes remarquables*, Baba Ram Dass, Ouspensky, Carlos Castaneda, Thomas Merton, Alan Watts et les vieux brochés à dos bleu de la collection Pélican sur le yoga, le zen et la méditation.

En les revoyant, il fut aussitôt transporté entre les murs couleur beurre fondu de la pièce un peu sombre, qu'enfumaient des bâtonnets d'encens au jasmin ; il revécut la première fois où il avait fumé du hasch, accompagné par Arlo Guthrie qui chantait *Alice's Restaurant* sur le tourne-disque, il revécut les discussions animées sur Marx et Marcuse, qui se prolongeaient tard dans la nuit, sur leur désir de changer la société, sûr l'amour et la révolution, et se revit lui, Banks, jouant plus souvent qu'à son tour le rôle de l'homme respectable, l'avocat du diable. Il revit aussi le doux, le gentil Jem, au visage émacié toujours dans l'ombre, aux cheveux bruns qui retombaient sur ses épaules étroites, à la voix douce et rauque, qui refusait de tuer jusqu'aux souris qui traversaient la chambre sous leurs yeux pendant leurs discussions. Et aussi sa collection de disques : *Rainbow Bridge*, *Bitches Brew*, *Live Dead*, *Joy of a Toy*.

Etrange époque. Époque révolue.

Banks passait alors la moitié de son temps à étudier

la psychologie du travail et la comptabilité, et l'autre moitié à écouter Miles Davis, Jimmy Hendrix, Roland Kirk et les Soft Machine. Une moitié qui menait à la sécurité, à ce dont ses parents rêvaient pour lui, l'autre à l'incertitude et à Dieu sait quoi d'autre encore. À la pauvreté, à la drogue, sans doute, c'était même plus que probable. Aujourd'hui, il avait du mal à imaginer qu'à un certain moment, sa vie avait tenu en équilibre sur le fil du rasoir et aurait pu basculer d'un côté ou de l'autre.

Puis Jem était mort et Banks s'était engagé dans la police, troisième option qu'il n'avait pas envisagée jusqu'alors, même dans ses rêves les plus extravagants.

La douche s'interrompit et, quelques secondes plus tard, Banks entendit le vrombissement du sèche-cheveux. Écartant les souvenirs qui lui collaient à l'esprit comme des toiles d'araignée, il gagna la cuisine. Comme le séjour, elle était dans les teintes claires, faïence blanche avec une rangée de carreaux couleur chocolat autour du plan de travail. En plus du petit four, du petit frigo, de l'évier et de la paillasse, il y avait une table qui pouvait accueillir quatre personnes confortablement.

Banks ouvrit le frigo et y prit une Black Sheep. Il trouva un décapsuleur dans un tiroir et un verre à bière dans un placard. Avec soin, il versa la bière de façon à faire mousser juste ce qu'il voulait de faux col, puis il en goûta une gorgée et retourna dans le séjour. Le sèche-cheveux s'arrêta et il entendit Annie marcher à l'étage. Il sortit *Eternal Now* de sa pochette et inséra le CD dans le lecteur. Il avait entendu parler de Don Cherry, un trompettiste qui

jouait avec Omette Coleman, mais il ne connaissait pas sa musique.

Le morceau débuta par des cordes qu'on pinçait sur des instruments aux accords bizarres ; bientôt, un autre instrument attaqua, profond, aux accents flûtés. Banks baissa le volume et se mit à lire le texte de la pochette, s'abandonnant aux étranges combinaisons d'orgues à bouche, d'harmoniums indiens et de gamelans polynésiens.

Avant même la fin du premier morceau, Annie entra d'un pas vif ; elle dégageait un parfum frais et propre.

« Je ne vous aurais jamais imaginé fan de Don Cherry, dit-elle avec un sourire malicieux.

— La vie est pleine de surprises. Eh bien oui, ça me plaît.

— Je vous croyais plutôt porté sur l'opéra ?

— On s'est renseigné, à ce que je vois.

— C'est ce qui se raconte au commissariat. Je me mets aux fourneaux tout de suite, d'accord ? »

Banks sourit. « D'accord. »

Elle disparut dans la cuisine. « Il n'est pas interdit de venir me tenir compagnie », lui lança-t-elle.

Banks reposa la pochette sur l'étagère et alla la rejoindre, son verre de bière à la main. Il s'assit à la table. Penchée au-dessus du frigo ouvert, Annie sortait des légumes. Son jean lui allait bien.

« Des pâtes, ça vous va ? lui demanda-t-elle en tournant à demi la tête.

— Parfait. Il y a longtemps que je n'ai pas mangé de

cuisine familiale. Ces temps-ci, je me suis plutôt limité à la bouffe de brasserie ou à une barquette de chez Marks & Sparks.

— Les amis des mangeurs solitaires. »

Banks rit. C'était drôle, ou non, plutôt triste, avait-il souvent remarqué, le nombre de jeunes célibataires qui flânaient dans les rayons alimentation de Marks à partir de cinq heures en semaine, qui choisissaient les crevettes Vindaloo, et les reposaient sur l'étagère pour le poulet à la Kiev et sa barquette de légumes assortis. Ça devait être un bon endroit pour draguer.

Annie remplit une grande casserole d'eau, y ajouta du sel et de l'huile et la mit sur le feu. Elle lava et coupa des champignons, des échalotes, de l'ail et des courgettes, sans un geste inutile. Il y avait dans ses mouvements une grâce économe que Banks trouva hypnotique ; elle possédait une sorte de concentration naturelle qui le mettait à l'aise.

Elle prit une bouteille de vin rouge dans un placard et la déboucha.

« Je vous sers ? »

Banks leva son verre de bière. « Je finis ça. »

Annie se servit généreusement. Bientôt, l'huile crépita dans la poêle ; elle versa dedans les légumes, une poignée à la fois. Quand ils furent amollis, elle y ajouta quelques tomates au jus et des herbes fraîches. Banks décida de se mettre à la cuisine dès qu'il aurait terminé les travaux chez lui. Encore une bonne recette contre la déprime. Lui qui aimait manger, maintenant qu'il vivait seul il ne trouvait pas

totallement incongru d'apprendre à se préparer de bons petits plats.

Il finissait son verre quand Annie annonça que le dîner était servi et posa deux assiettes fumantes sur la table. Don Cherry joua ses dernières notes ; elle alla le remplacer par Emmylou Harris, dont la voix semblait tirer du plus profond de sa gorge des cassures rauques qui chantaient la solitude, le désarroi, la douleur. Autant de sentiments familiers à Banks. Il moulut du poivre et râpa du parmesan sur ses pâtes, puis il attaqua son assiette. Au bout de deux bouchées, il complimenta son hôtesse.

« Vous voyez bien, les végétariens ne mangent pas que des salades et du tofu. Ils savent se montrer inventifs en cuisine.

— C'est ce que je vois.

— Du vin ?

— Volontiers. »

Annie posa sur la table la bouteille de merlot bulgare, se resservit et remplit le verre de Banks. « J'en ai d'autre, dit-elle. Vous savez, j'aimerais vraiment me documenter sur l'artiste de Hobb's End, ce Michael Stanhope.

— Pourquoi ? Vous le croyez mêlé à l'affaire ?

— Pourquoi pas ? Il habitait Hobb's End pendant la guerre. Il a dû connaître la jeune Mrs Shackleton. Qui nous dit qu'il n'existe pas d'autres tableaux de lui ? Ils pourraient nous apprendre des choses.

— Ils pourraient, oui, dit Banks. Mais je doute que l'art puisse être utilisé comme preuve, quand bien même l'artiste aurait peint la scène du meurtre. »

Annie sourit. « Techniquement vous avez raison, mais les artistes déforment souvent la réalité pour mieux faire ressortir la vérité.

— Vous y croyez, à ça ? »

Les yeux d'Annie, de la couleur du chocolat au lait, brillèrent dans la lumière déclinante. « Oui, j'y crois, dit-elle. Mais je ne parle pas de mon propre travail. Comme je vous l'ai dit, j'ai du talent, mais il me manque ce qui fait l'étoffe des grands artistes. La vision. La passion. L'intensité. La folie. Je ne sais pas. Sans doute ce qu'on entend généralement par génie. Mais la réalité du véritable artiste est tout aussi valable que n'importe quelle autre. Peut-être davantage, d'un certain côté, parce qu'un artiste lutte pour plonger son regard au plus profond des choses, pour illuminer.

— On ne peut pas dire de toute forme d'art qu'elle illumine, loin de là.

— C'est vrai, mais c'est souvent parce que le sujet, la vérité que l'artiste cherche à atteindre, lui échappe si complètement que seuls des symboles ou des images vagues peuvent l'approcher. Comprenez-moi bien. Je ne dis pas que les artistes ont toujours un message profond à faire passer. Ce ne sont pas des prédicateurs. Je dis simplement que Stanhope avait manifestement relevé quelque chose de bizarre à Hobb's End, quelque chose qui couvait sous la surface, sous les idées superficielles qui régissaient la vie du village. Il y voyait le mal, et peut-être la rédemption chez les enfants.

— Vous ne croyez pas que vous allez chercher un peu

loin ? C'était peut-être dû à l'imminence de la guerre ?

— Je ne cherche pas à le faire passer pour un visionnaire. Mais je dis qu'il percevait des choses que la plupart des gens préféreraient ignorer ou édulcorer. Il regardait, et ce qu'il a vu pourrait peut-être nous être utile. Merde !

— Quoi ?

— Rien. Je viens de renverser de la sauce sur mon T-shirt. » Un grand sourire aux lèvres, elle essuya la tache rouge qui s'étalait sur son sein. Ce fut pire. « Je n'ai jamais su manger proprement.

— Je ne le répéterai pas, promis.

— Merci. Qu'est-ce que je disais ?

— La vision de l'artiste.

— Ah, oui. Ça n'a rien à voir avec la personnalité.

Dans la vie, Stanhope était peut-être quelqu'un de vicieux, un ivrogne dégoûtant et lubrique. Croyez-moi, j'ai connu beaucoup d'artistes et je sais de quoi je parle. On peut dire que ce sont des gens qui se conforment aux stéréotypes de leur groupe social... »

Banks but une gorgée de vin. Dans sa chanson, Emmylou Harris portait quelque chose de joli et de blanc. Banks crut déceler, en accompagnement, les trilles aigus de Neil Young. « Apparemment la question n'a pas de secrets pour vous, dit-il. On peut savoir pourquoi ? »

Annie se tut quelques instants, et regarda son assiette vide en jouant avec sa fourchette. Elle finit par dire, d'une voix posée : « Mon père est un artiste.

— Célèbre ?

— Pas vraiment. Dans certains milieux, peut-être. »
Elle leva les yeux et lui fit un sourire en coin. « Il ne passera pas à la postérité comme un artiste majeur, si c'est ce que vous voulez dire.

— J'imagine qu'il est toujours en vie ?

— Ray ? Oh, oui. Il vient d'avoir cinquante-deux ans. Il avait vingt ans quand je suis née.

— Il possède les qualités d'un grand artiste ?

— En grande partie, oui. Mais il ne faut pas oublier qu'il existe une énorme différence entre quelqu'un comme lui et un Van Gogh ou un Picasso. Tout est relatif.

— Et votre mère ? »

Nouveau silence d'Annie. « Elle est morte, dit-elle enfin. J'avais six ans. Je ne me souviens pas très bien d'elle. J'aimerais bien, mais je ne peux pas.

— C'est triste, je suis navré.

— Un peu de vin ?

— Je veux bien. »

Elle le servit.

« Le portrait à l'huile, dans votre séjour, c'est elle ? »

Elle fit oui de la tête.

« C'est votre père qui l'a peint ?

— Oui.

— C'est excellent. Elle était très belle. Vous lui ressemblez. »

Dehors, la nuit était quasiment tombée. Annie n'avait pas allumé et Banks ne vit donc pas son expression.

« Où avez-vous passé votre enfance ?

— À Saint-Ives.

— C'est joli comme endroit.

— Vous connaissez ?

— J'y suis allé en vacances deux ou trois fois. Il y a longtemps. Quand je travaillais à Scotland Yard. Ce n'est pas tout près d'ici.

— Je n'y vais pas aussi souvent que je devrais. Vous vous souvenez peut-être que cette plage attirait les hippies dans les années soixante ? Il s'y était créé une sorte de communauté d'artistes.

— Je m'en souviens, oui.

— Mon père y habitait bien avant. Dans sa vie, il a exercé toutes sortes de métiers pour pouvoir peindre. C'est peut-être lui qui vous a loué votre transat sur la plage. Maintenant, il peint les paysages du coin et les vend aux touristes. Il fait un peu de gravure sur verre. Il fait des choses pas mal sur verre.

— Donc, il arrive à vivre de son art ?

— Oui. Il n'est plus obligé de louer des chaises longues.

— Il vous a élevée seul ? »

Annie repoussa sa chaise. « Pas vraiment, non. Enfin si, au sens où il m'a élevé sans ma mère, mais comme il faisait partie de cette communauté d'artistes, qui était installée dans une vieille ferme à la sortie de la ville, nous n'étions jamais seuls. J'ai grandi entourée d'une famille étendue, pourrait-on dire. Et il y a près de vingt ans que Ray vit avec Jasmine.

— C'est bizarre comme environnement.

— C'est bizarre pour les gens qui ne connaissent pas.

Moi, ça me paraissait parfaitement normal. C'étaient les autres gosses qui étaient bizarres. Ceux qui avaient des mères et des pères.

— On vous embêtait à l'école ?

— Ne m'en parlez pas. Un calvaire. Il y avait beaucoup de gens intolérants. Ils croyaient qu'on se livrait à des orgies tous les soirs, qu'on se droguait, qu'on adorait le diable, enfin les trucs habituels. En fait, même si l'herbe circulait pas mal, ils n'auraient pas pu tomber plus loin de la vérité. Il y avait bien quelques excentriques – ce genre d'expérience attire toujours des instables –, mais dans l'ensemble je trouve que c'était un bon cadre pour éduquer un enfant. Grâce à ça, j'ai reçu une formation artistique exhaustive... et pas scolaire.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à entrer dans la police ?

— Le flic du village m'a pris ma virginité.

— Sérieusement. »

Annie rit et resservit du vin. « Mais c'est la vérité. Je ne raconte pas d'histoires. Il s'appelait Rob. Il est venu chez nous un jour, il recherchait quelqu'un, un indésirable comme il y en a de temps en temps. Il était beau. Il avait dix-sept ans. Il m'a remarquée. J'ai trouvé que ça faisait un acte de rébellion parfaitement adéquat.

— De rébellion contre vos par... contre votre père ?

— Contre eux tous. Oh, ne vous méprenez pas. Je ne détestais personne. Mais simplement, à cet âge-là, je commençais à en avoir assez de cette vie. Il y avait trop de gens autour de moi, toujours. Jamais un coin où être seule.

Ah, pour parler, ils parlaient ; mais pour agir, c'était autre chose. Impossible d'avoir une minute à soi. C'est pour ça que j'aime tant la solitude aujourd'hui. Et combien de fois un adulte peut-il supporter d'écouter *White Rabbit* avant de devenir dingue ?

— Je pense la même chose de *Nessun Dorma*.

— Pour en revenir à Rob, il me paraissait solide, fiable, sûr de lui et de ses convictions.

— Et il l'était ?

— Oui. Nous sommes sortis ensemble jusqu'à mon entrée à l'université d'Exeter. Après, un beau jour, il est revenu me voir. Il était passé brigadier. Il m'a présenté des amis à lui, et nous nous sommes remis à sortir ensemble. Je crois qu'ils me trouvaient un peu marginale. Il faut dire que je n'avais pas jeté le bébé avec l'eau du bain. Je partageais toujours largement les idées de mon père, je faisais du yoga et de la méditation, avant la lettre. Je n'avais ma place nulle part, en fait. Je ne sais pas pourquoi, le travail de policier me paraissait passionnant. Différent. Quand on y pense, il y a tellement de boulots ennuyeux. J'avais caressé l'idée de devenir prof, mais j'ai changé d'avis ; je me suis engagée dans la police. Sur un coup de tête plus qu'après mûre réflexion, je le reconnais. »

Banks eut envie de lui demander ce qu'elle faisait sur une voie de garage comme Harkside, mais le moment ne s'y prêtait pas. Il préféra se contenter d'une question plus générale, et voir si elle avait envie de se confier davantage. « Et ça vous a réussi ?

— C'est dur pour une femme. Mais on y trouve aussi ce qu'on veut bien y apporter. J'ai beau être féministe, je suis de celles qui préfèrent s'accommoder de la réalité plutôt que de se plaindre sans arrêt du système. Il n'est pas impossible que ça me vienne de mon père. Il suit son petit bonhomme de chemin. Enfin, vous qui connaissez le boulot, vous savez combien il est routinier la plupart du temps. Combien il peut être fastidieux.

— Ça oui. Et Rob ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Trois ans après, il a été tué dans une descente à main armée contre des dealers. Pas de chance. Son arme s'était enrayée.

— En effet, pas de chance. »

Annie se toucha le front puis s'éventa d'une main. « Oh, ce que j'ai chaud. Et je suis un vrai moulin à paroles. Il y a des lustres que je n'ai pas soulé quelqu'un comme ça.

— J'aimerais bien pouvoir fumer une cigarette. Vous m'accompagnez quelques instants dehors ? On va prendre le frais, si tant est qu'il y fasse frais ?

— D'accord. »

Ils sortirent dans la cour. La nuit était chaude, malgré la brise qui commençait à se lever. Annie resta à côté de lui. Il sentait son parfum. Il alluma sa cigarette, inhala la fumée et souffla un nuage.

« C'était comme de vous arracher une dent, de vous faire parler de votre vie personnelle, dit-il.

— Je n'en ai pas l'habitude. J'ai pas mal de points communs avec vous.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien vous, qu'est-ce que vous m'avez dit de vous ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— La question n'est pas là. Mais ça ne vous viendrait pas à l'esprit de vous confier, de vous ouvrir à quelqu'un, n'est-ce pas ? Ce n'est pas dans votre nature. Vous êtes un solitaire, comme moi. Je ne parle pas seulement de maintenant, depuis que...

— Depuis que ma femme m'a quitté ?

— Oui. Ce n'est pas lié au fait que vous vous retrouvez seul dans la vie. C'est dans votre nature profonde. Même quand vous étiez marié vous étiez comme ça. Je crois que vous êtes foncièrement solitaire. Ça influe sur votre vision du monde, ça explique votre détachement. Ce n'est pas très clair, ce que je dis, hein ? Enfin. Je suis comme vous. Je peux être seule au milieu d'une foule. Je suis sûre que vous aussi. »

Banks fumait en silence ; il pesait les paroles d'Annie. Sandra lui avait dit la même chose lors de leur dernière dispute, et il avait refusé de l'admettre. Il y avait une partie de lui qui restait toujours à l'écart, hors de sa portée, une partie de lui qu'il lui avait toujours refusée. Ça n'avait rien à voir avec les contraintes du boulot, c'était quelque chose de plus profond, un noyau dur de solitude qui l'avait toujours habité, même enfant. Il était un observateur. Toujours à l'extérieur, même quand il jouait avec ses camarades. Comme venait de le dire Annie, c'était dans sa nature et, même en faisant des efforts, il n'aurait certainement rien pu y changer.

« Vous devez avoir raison, dit-il. Le plus drôle, tout de même, c'est que je me suis toujours considéré comme un père de famille tranquille.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je ne suis plus du tout sûr de l'avoir jamais été. »

Un chat miaula dans un jardin. Un peu plus loin dans la rue, une porte s'ouvrit et se referma, une télé s'alluma. La voix d'Emmylou leur parvenait par la fenêtre de la cuisine ; elle chantait son regret de quitter ce bon vieux monde. Banks laissa tomber son mégot et écrasa le bout incandescent. Soudain, un vent glacé agita les arbres et balaya le jardinet. Annie frissonna. Banks passa un bras autour de ses épaules et l'attira doucement à lui. Elle appuya la tête contre son épaule.

« Oh, mon Dieu, dit-elle. Je ne suis pas du tout certaine que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ? »

Elle ne répondit pas tout de suite. Sous son T-shirt fin, Banks sentait la chaleur de son épaule, et sa bretelle de soutien-gorge.

« Nous avons un peu trop bu, tous les deux.

— Si c'est la question de la hiérarchie qui vous tracasse...

— Non, non. Ce n'est pas ça. Honnêtement, je m'en fiche complètement. Comme je vous l'ai dit, mon boulot ne représente pas tout dans ma vie. J'ai gardé mon petit côté bohème. Non, c'est simplement que... enfin je n'ai pas... Oh, et puis merde, pourquoi est-ce si difficile ? » Elle se

frotta le front. Banks ne disait toujours rien. Elle poussa un profond soupir. « Je vis entièrement seule, dit-elle. Par choix. Depuis près de deux ans maintenant.

— Je ne veux pas vous imposer quoi que ce soit, dit Banks.

— Pas de danger, je ne me laisserais jamais imposer quoi que ce soit par qui que ce soit. Je décide de ma vie.

— Je ne retrouverai jamais mon chemin pour sortir de ce labyrinthe.

— Je peux vous raccompagner, dit-elle en se tournant face à lui, tout sourire. À condition que j'en aie envie. Mais je doute que vous soyez en état de conduire et je crois de mon devoir de vous arrêter. Mesure de prévention. » Elle marqua une pause, sourcils froncés, puis posa une main légère sur la poitrine de Banks, dont le cœur battait plus fort. Elle devait s'en rendre compte. « Un tas de raisons me poussent à ne pas aller plus loin avec vous, vous savez, poursuivit-elle. J'ai entendu dire que vous êtes un mauvais garçon.

— Faux.

— Un homme à femmes.

— Faux. »

Ils se regardèrent quelques instants. Annie se mordit la lèvre, frissonna de nouveau et dit : « Et puis zut. »

Banks regretta d'avoir fumé. Il l'embrassa. Ses lèvres lui répondirent, son corps épousa le sien. Il oublia ses histoires de cigarettes.

Matthew et Gloria avaient donc décidé d'inviter leurs amis le soir de Noël. Avant la réception, nous sommes tous partis patiner sur le réservoir de Harksmere. Il y avait déjà du monde, et des braseros allumés s'échelonnaient au bord du lac gelé. Il faisait sombre. Ce mélange de glace et de feu dans le crépuscule avait quelque chose d'hypnotique – pour moi, en tout cas – et je patinais dans une sorte de transe. En fermant les yeux, je voyais les flammes danser derrière mes paupières et je sentais la chaleur des petits brasiers quand je passais à toute allure devant.

Les gens ont commencé à se diriger vers Bridge Cottage vers sept heures, puis les autres invités sont arrivés peu à peu ; parmi eux, il y avait des aviateurs de la base, accompagnés de leurs conquêtes féminines. Eric, le fiancé d'Alice, était déjà parti en Afrique du Nord, mais William, celui de Betty, avait été déclaré inapte à son test médical, ce qui ne m'a pas surprise ; il est donc resté chez les Home Guards.

Michael Stanhope est venu dans son habituel accoutrement d'artiste, c'est-à-dire avec canne et chapeau ; mais il avait apporté deux bouteilles de gin et du vin, et tout le monde a trouvé sa compagnie fort agréable. Il devait avoir une cave pleine. Comme la plupart des

distilleries avaient fermé, l'alcool n'était pas toujours facile à se procurer. Et quand on arrivait à mettre la main dessus, on le payait horriblement cher. J'imaginai Michael Stanhope, sachant qu'une guerre se préparait, amassant ses bouteilles une par une. J'espérais que son stock n'arriverait pas à épuisement de sitôt.

Matthew et Gloria avaient décoré leur petit salon de leur mieux avec des ballons, des accordéons de papier et des guirlandes électriques sur le manteau de la cheminée. Cachée derrière ses gros rideaux noirs, la pièce avait un petit air chaleureux et intime, surtout quand on pensait à la glace qui pendait des toits et avait durci les flaques. Il y avait aussi du gui à profusion et un faux arbre de Noël décoré de guirlandes et de bougies.

Les seules cigarettes que nous avions en stock étaient des Pasha. Gloria disait que leur goût rappelait les rognures qu'on balaie par terre dans les usines, ce qui reflétait probablement la vérité. Mais les Canadiens avaient des Players : bientôt, la pièce fut complètement enfumée. Mark et Stephen avaient apporté une bouteille de whisky Canadian Club.

Malheureusement pour Gloria, les goûts musicaux de John Cooper s'étaient limités aux airs d'opéra, et ce n'était pas sur les disques qu'elle avait pris avec le phonographe qu'on pouvait danser. À l'époque, sa propre collection était plutôt mince, et nous avons dû nous rabattre sur la radio. Heureusement, on diffusait ce soir-là un concert de Victor Sylvester : bientôt tout le monde dansait, tassé dans l'espace exigu.

De toute la journée, Matthew n'avait pratiquement pas quitté Gloria des yeux ; mais à mesure que la pièce s'emplissait de monde et de bruit, il leur devenait de plus en plus difficile de ne pas être séparés.

Les couples dansaient ou bavardaient. Cynthia et Johnny Marsden avaient pris possession du canapé ; ils se sont mis à s'embrasser. À un moment, j'ai même vu Johnny essayer de glisser la main sous la robe de Cynthia, mais elle l'a arrêté. Gloria avait un peu trop goûté au Canadian Club, avant de passer au gin. Elle ne parlait pas fort, ne titubait pas, mais ses yeux étaient vitreux et son pas vacillant. Cela n'a fait que s'accroître à mesure que la soirée s'avancait, à l'image de l'angle de sa cigarette, qu'elle tenait entre deux doigts en se balançant au rythme de la musique.

À un moment, mon attention a été détournée par un radio de la RAF qui m'a attirée sous le gui pour me donner un baiser au goût de sardine en boîte. Ensuite, il a entrepris de m'initier aux subtilités de la radiotéléphonie. J'aurais dû lui dire que j'étais une espionne allemande. N'avait-il donc pas vu les affiches qui étalaient partout : « Les murs ont des oreilles » ?

Il ne devait pas être loin de dix heures. La fête battait son plein. L'alcool avait pris possession des esprits. Moi, je n'avais bu que de la limonade – d'accord, j'avais bu une goutte de Canadian Club –, mais toute cette gaieté me montait à la tête. Quand on faisait la fête, pendant la guerre, surtout pour une occasion importante comme Noël, c'était un peu plus tapageur, un peu plus désespéré qu'en

temps de paix.

Michael Stanhope expliquait à un jeune caporal comment les artistes avaient le devoir d'éviter la propagande dans leur recherche de la vérité. « Si les gouvernements écoutaient les artistes, lui disait-il, il n'y aurait pas de guerre. » Le caporal lui aurait sans doute faussé compagnie depuis longtemps si Stanhope ne lui avait pas rempli régulièrement son verre de gin.

J'ai remarqué Matthew, appuyé contre le mur, en grande conversation avec deux hommes en uniforme militaire ; il devait se renseigner sur les réalités de la vie à l'armée une fois les classes terminées.

Tout d'un coup, je me suis rendu compte que je n'avais pas vu Gloria depuis quelque temps ; je me suis demandé si elle n'était pas malade. Elle avait pas mal bu. Ça tombait bien, j'avais besoin d'aller aux toilettes. Je me suis donc excusée aussi poliment et gentiment que possible auprès de mon professeur de radiotéléphonie. Dehors, il faisait froid et sombre ; j'ai jeté mon manteau sur mes épaules, j'ai pris la torche emmaillotée dans ses épaisseurs de tissu et je suis sortie dans la cour.

Bridge Cottage avait deux dépendances : les toilettes, et une remise. Je me suis aventurée sur le sol dallé au son de *In the Dark* qu'on jouait sur le phono.

Soudain, j'ai entendu des bruits. Je me suis arrêtée. De nouveau, un grognement, suivi d'une petite voix étouffée qui essayait d'appeler. D'abord désorientée, j'ai bientôt compris que ça provenait de derrière la remise. Intriguée, je m'y suis dirigée sur la pointe des pieds en

braquant ma torche sur le mur.

Ce que j'ai vu m'a donné la chair de poule. Le faible rai de lumière éclairait Gloria. Elle était acculée contre le mur par Mark, l'aviateur canadien. Son dos s'appuyait contre le grand « V » que quelqu'un avait tracé à la craie l'été précédent, durant la campagne pour la victoire. Sa robe était remontée autour de sa taille, et la chair pâle de ses cuisses nues, au-dessus des bas, se détachait sur le noir de la nuit. Je me souviens d'avoir pensé qu'elle devait crever de froid.

Mark se pressait contre elle, une main s'affairant sur sa ceinture, l'autre plaquée sur la bouche de Gloria.

D'une voix étouffée, Gloria essayait de crier : « Non, je t'en supplie, non ! » Elle se débattait, et il lui disait des cochonneries. Quand il a vu ma lampe, il m'a lancé un juron et il a disparu à l'angle du bâtiment.

Gloria est restée adossée au mur. Sans me regarder, les cheveux et les vêtements en bataille, elle sanglotait en essayant de reprendre son souffle. Puis elle a arrangé sa robe, elle s'est penchée en avant, les mains sur les genoux, et elle a vomi dans le jardin. Le liquide chaud a fait craquer la glace. Sur le dos de sa robe se dessinait le V de la victoire.

J'étais totalement prise au dépourvu. Dans ma grande ignorance, je ne savais pas exactement à quoi je venais d'assister, mais je savais que c'était très mal.

Une chose crevait les yeux, en tout cas : Gloria avait l'air défaite, blessée, elle souffrait. J'ai donc fait un geste tout naturel : j'ai ouvert les bras et elle s'y est jetée. Je l'ai

tenue serrée contre moi en lui caressant les cheveux et en lui disant de ne pas s'en faire, que tout s'arrangerait.

Les oiseaux commencèrent leur concert dès l'aube, puis ce fut au tour du laitier avec ses cliquetis de casiers et de bouteilles ; bientôt, Banks écoutait, bien éveillé, la myriade de sons inconnus qui montaient d'une rue étrangère par la fenêtre entrouverte de la chambre d'Annie. Un bébé pleura ; une porte claqua ; un chien se mit à aboyer ; une boîte aux lettres se referma d'un coup sec, le moteur d'une moto ronfla. Tous ces bruits lui semblaient d'autant plus surprenants qu'il s'était habitué au silence de sa nouvelle maison. À côté de lui, Annie respirait doucement ; des intervalles silencieux étaient ponctués par de petites expirations, mi-reniflements mi-soupirs. Banks l'observait dans le jour que laissaient passer les rideaux de toile fine. Allongée en chien de fusil, elle lui tournait le dos et avait croisé ses mains devant elle. Le drap blanc avait glissé et dévoilait la courbe de sa hanche, qu'il suivit des yeux jusqu'à ses épaules et ses cheveux. Elle avait un petit grain de beauté au milieu du dos. Doucement, Banks le toucha. Annie bougea mais ne se réveilla pas.

Banks bascula sur le dos et ferma les yeux. Sa seule crainte, la veille au soir, mais qui avait failli le retenir jusqu'à cet instant où il lui avait passé un bras presque involontaire autour des épaules, avait été d'éprouver la

même chose qu'avec Karen. Il aurait dû savoir que non ; il aurait dû se douter que ce serait différent. Il l'avait su, mais la crainte était toujours là.

Leur rencontre avait été un peu timide au début, ce qui n'avait rien de détonnant. La vie, ce n'était pas comme au cinéma, où les deux amants explosent ensemble dans un acmé wagnérien évoquant les feux d'artifice, les crescendos orchestraux ou les trains s'engouffrant dans des tunnels. C'était bon pour les Monty Python, tout ça. Dans la réalité, surtout pour les gens qui se découvrent, il y a des déceptions, des erreurs, des hésitations. S'il est possible d'en rire, comme ç'avait été le cas pour Annie et lui, on avait déjà fait la moitié du chemin. Si l'on est capable d'anticiper toutes les heures de pratique qu'il faudra pour apprendre comment augmenter le plaisir de l'autre, comme ç'avait été le cas pour lui, alors on a déjà parcouru plus de la moitié du chemin.

Après, le corps réchauffé, moite de sueur, elle s'était pelotonnée au creux de son bras et il avait su que, le lendemain matin, il ne s'éveillerait pas avec l'envie d'être seul.

L'ombre d'un instant, il avait failli céder à la paranoïa et se demander si Riddle ne venait pas de lui tendre un nouveau piège. De lui donner une corde assez longue pour qu'il se pendre lui-même avec. N'y avait-il pas des caméras cachées dans les murs ? Annie n'était-elle pas en secret la maîtresse du directeur ? Tous deux ne complotaient-ils pas la chute de Banks ? Ses pensées se bousculaient dans son esprit comme les ombres des cumulus qui couraient

sur les vallons du Yorkshire. Puis, aussi vite qu'elle était venue, la paranoïa s'était évanouie. Jimmy Riddle ne savait visiblement même pas qui était le major Cabbot, ni quelle tête elle avait. Il ne connaissait pas son prénom, sinon il aurait évité d'envoyer Banks dans un rayon de moins de trente kilomètres autour d'elle.

Il rouvrit les yeux et contempla le mandala tibétain affiché au mur, cercle de feu rempli de symboles colorés intimement mêlés, de figures mythologiques, certaines formidables, armées, d'autres bienveillantes. Jem avait punaisé un poster similaire au mur de sa chambre. Il lui avait expliqué que c'était une sorte de carte des étapes à franchir pour atteindre la plénitude. D'après Jung, disait aussi Jem, les gens qui commençaient à se centrer voyaient des mandalas en rêve, même s'ils ne connaissaient rien au bouddhisme tantrique.

Banks n'avait jamais adhéré à ce courant si typique des années soixante, qu'il jugeait révélateur d'un esprit amolli par un excès de marijuana ou de LSD. Pendant leurs longues discussions sur la manière dont ils envisageaient de changer la société, Jem avait toujours défendu l'idée selon laquelle il était impossible de l'attaquer de l'intérieur. Si on est dedans, on en devient partie prenante, disait-il ; on se laisse absorber et corrompre. On finit par avoir quelque chose à perdre dans la révolution. C'était peut-être ce qui était arrivé à Banks. Pourtant, même à l'époque, il n'avait jamais complètement embrassé leur philosophie. Surtout, il n'avait jamais éprouvé ce besoin de fusion dans l'amour du prochain,

qu'il trouvait complètement bidon. Annie avait raison : il était fondamentalement un solitaire. Il avait toujours gardé ses distances, même par rapport à Jem. Peut-être, s'il avait été différent, Jem aurait-il vécu.

Annie remua. La main de Banks remonta de sa hanche jusqu'à son épaule.

« Mmmm, murmura-t-elle. Bonjour.

— Bonjour.

— Tu ne dors plus ?

— Ça fait des heures.

— Tu aurais dû te lever, te faire un thé.

— Je ne me plains pas. » Banks passa son bras autour de sa taille et posa la main sur son ventre en l'amenant à lui. Il l'embrassa au creux du cou, puis remonta sa main, prenant son petit sein dans sa paume. La veille, il avait découvert qu'elle avait un petit tatouage, une rose rouge, juste au-dessus du sein gauche ; il avait trouvé cela incroyablement sexy. Annie soupira et vint se lover contre lui, épousant la forme de son corps, peau contre peau.

Banks oublia Jem. D'une légère pression sur son épaule, il voulut la tourner vers lui.

« Non, murmura-t-elle. Restons comme ça, on est bien. »

Et elle avait raison.

« Pour l'autre jour, la soirée de Noël, m'a dit Gloria à la

première occasion où nous nous sommes trouvées seules toutes les deux, je tiens à te remercier. Si tu n'étais pas passée par là, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Je ne voudrais surtout pas que tu t'imagines des choses.

— Je n'imagine rien », ai-je répondu. J'étais gênée qu'elle me parle comme elle le faisait. J'avais froid. Nous étions dans la grand-rue, et le vent glacial s'engouffrait en sifflant à travers l'étoffe de mon vieux manteau comme à travers une passoire. J'ai remonté mon col. Refermées sur la poignée du sac à provisions, mes mains nues gelaient. J'avais oublié de mettre mes mitaines.

« J'allais aux toilettes, a poursuivi Gloria ; il m'a suivie. Mark. Je sais bien que j'avais un peu trop bu. Sans le vouloir, j'ai dû l'encourager. Il m'a traitée d'allumeuse, il m'a dit que toute la soirée, je lui avais fait espérer quelque chose. J'ai un peu perdu le contrôle de la situation, c'est tout.

— Comment ça ? » Je me suis mise à danser d'un pied sur l'autre en espérant me réchauffer. Gloria semblait insensible au froid. Mais l'uniforme des filles de ferme comprenait un chaud manteau kaki.

« Un peu avant, pendant la soirée, il m'avait entraînée sous le gui. Tout le monde s'embrassait sous le gui. Je n'y ai pas vu malice, mais... Gwen ? » Elle s'est mordu la lèvre inférieure.

« Oui, quoi ?

— Oh, je ne sais pas. Les hommes. Parfois, tu vois... Je ne sais pas à quoi c'est dû, tu veux juste être gentille avec eux, et ils se mettent des idées fausses dans la tête.

— Des idées fausses ?

— Oui. Moi, j'étais gentille, c'est tout. Comme avec tout le monde. Je n'ai rien fait qui ait pu lui laisser croire que j'étais ce genre de fille. Les hommes se méprennent parfois sur mes intentions. Je ne sais pas pourquoi. On dirait qu'une fois lancés, ils ne peuvent plus s'arrêter. Il y a en eux une force terrible. Et crois-moi, parfois il est plus facile de leur céder.

— C'est ce que tu faisais ? Lui céder ?

— Non, je me débattais. J'essayais d'appeler Matt, d'appeler n'importe qui au secours, mais Mark me plaquait une main sur la bouche. Peut-être qu'avant, je me serais laissé faire. Je ne sais pas. Mais maintenant, j'ai Matt. Je l'aime, Gwen. Je ne voulais pas provoquer un scandale, lui faire du mal, déclencher une bagarre. Je hais la violence. Je ne sais pas ce qui se serait passé si tu n'étais pas intervenue. Je n'avais plus beaucoup de forces pour lutter ; tu comprends ce que je veux dire ?

— Je crois. » Moi-même, j'avais perdu tout espoir de lutter contre le froid. J'étais si engourdie que je ne le sentais presque plus.

« On ne pourrait pas oublier toute cette histoire ? a dit Gloria.

— Ce serait sans doute le mieux.

— Ah, c'est bien. » Elle m'a serrée dans ses bras.

« On est toujours amies, Gwen ?

— Mais bien sûr. »

Quand Banks fut parti, Annie fit ses vingt minutes habituelles de méditation, suivies de quelques exercices de yoga et d'une douche. Une fois séchée, la peau toute revigorée, elle se sentit extraordinairement bien. L'expérience de la veille au soir avait valu de courir le risque. Et ce matin, pareil. Le célibat, c'était loin d'être aussi sensationnel qu'on le prétendait.

Il leur manquait certes de la pratique. Banks était un peu réservé, un peu conservateur. Rien d'étonnant, se dit Annie, de la part d'un homme qui avait été marié vingt ans à la même femme. Elle repensa à Rob et à leur intimité qui était devenue toute naturelle. Même après un an de séparation, quand ils avaient renoué à Exeter, ils avaient retrouvé leurs gestes sans retenue.

Comment se faisait-il que tant de gens se soient trompés sur le compte de Banks ? se demanda-t-elle. La rumeur déforme la réalité, certes, mais dans des proportions pareilles ? Peut-être était-il la toile blanche sur laquelle les gens projettent leurs propres fantasmes. En tout cas, elle espérait qu'il n'était pas du genre à se croire obligé de tomber amoureux parce qu'il avait couché avec elle. D'ailleurs, elle-même n'avait aucune idée de ce qu'elle attendait de cette relation, si toutefois c'était de ça qu'il s'agissait entre eux. Elle avait envie de le revoir, oui. De faire l'amour avec lui, oui aussi. Mais au-delà, elle ne savait pas. Pourtant, ce ne serait pas mal s'il tombait un tout petit

peu amoureux d'elle. Juste un tout petit peu.

Par-dessus tout, elle espérait qu'elle ne lui ferait pas regretter ce qu'ils avaient fait, qu'il n'aurait pas l'impression d'avoir abusé de sa vulnérabilité ou du fait qu'elle avait un peu bu, et autres sornettes que les hommes se mettent en tête. Quant à la question de la carrière, il n'allait tout de même pas s'imaginer qu'elle avait couché avec lui parce qu'il était son chef et qu'elle espérait une promotion. Annie rit en enfilant son jean. Ce n'était certainement pas en couchant avec l'inspecteur Banks qu'on avait des chances d'obtenir une promotion. On risquait même plutôt le contraire.

Pour l'instant, une belle journée d'été s'annonçait, et c'était un luxe insigne que de ne pas avoir de choix plus difficile à faire qu'entre lancer une lessive et aller à Harrogate faire ses courses. Elle aimait bien le centre-ville de Harrogate, qui était compact et facile d'accès. Sa maison réclamait certes un peu de rangement, mais rien ne pressait. Un peu de désordre ne la dérangeait pas ; dans la vie, il y avait plus intéressant à faire que le ménage. Elle mettrait juste le lave-linge en route avant de partir.

Mais avant, elle décrocha son téléphone et composa un numéro qu'elle connaissait par cœur.

Au bout de la sixième sonnerie, une voix d'homme lui répondit.

« Ray ?

— Annie, c'est toi ?

— Oui.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Qu'est-ce que tu

deviens ? La vie est belle ?

— En tout cas, toi, tu as l'air en pleine forme.

— On fait une petite fête en l'honneur de Julie. »

En bruit de fond, Annie entendait des rires et de la musique. Des tubes de rock des années soixante, Grateful Dead ou Jefferson Airplane. « Mais il n'est que dix heures du matin.

— Ah bon ? Oh, tu sais comment c'est, ma chérie.

Carpe diem et tout le toutim.

— Papa ! Quand vas-tu te décider à devenir adulte ? Pour l'amour du ciel, tu as cinquante-deux ans. Tu n'as pas encore compris que les années soixante sont révolues depuis trente ans ?

— Oh, là. Toi, tu m'en veux. Tu ne m'appelles papa que quand tu es en colère contre moi. Alors, dis-moi : qu'est-ce que j'ai fait, encore ? »

Annie rit. « Rien. Je t'assure. Tu es incorrigible, je baisse les bras. Mais un jour, la police fera une descente chez vous et vous embarquera tous, souviens-toi de ce que je te dis. Et moi je ne saurai plus où me mettre. Comment veux-tu que j'explique ça à mon supérieur ? Mon père, ce vieux hippie fumeur de came ?

— La police ? Tu ne crois tout de même pas qu'ils s'intéressent à deux ou trois petits joints de rien du tout ? En tout cas, j'espère qu'ils ont mieux à faire. Et j'aimerais bien que tu ne dises pas tout le temps "vieux" en parlant de moi, hein ? Merci. Bon, que devient ma petite policière besogneuse ? Elle y a droit en ce moment ?

— Papa ! Laissons ce sujet de côté, d'accord ? Je

croyais qu'il était entendu entre nous que ma vie sexuelle ne regardait que moi.

— Ah, ah ! Elle y a droit ! Ne me dis pas le contraire, je le sens rien qu'à ta voix. Eh bien, ma chérie, en voilà une bonne nouvelle. Comment s'appelle-t-il ? C'est un flic ?

— Papa ! » Annie se sentit rougir.

« Bon, bon. Excuse-moi. En tant que père, je me fais du souci, voilà tout.

— C'est fou ce que j'apprécie. » Annie soupira. Elle avait vraiment l'impression de parler à un enfant. « Mais je vais bien, lui dit-elle. Et Julie ? Qu'est-ce qu'elle fête ? À moins que ça ne me regarde pas ?

— Je ne te l'ai pas dit ? Elle a fini par trouver un éditeur qui accepte de publier son roman. Depuis le temps...

— Non, je ne savais pas. Pour une nouvelle, c'est une nouvelle. Dis-lui que je suis sincèrement heureuse pour elle. Et Ian et Jo ?

— Partis en Amérique.

— Super. Et Jasmine ?

— Elle va bien. » Annie entendit une voix près du téléphone. « Elle t'envoie ses amitiés, dit son père. Dis donc, ce n'est pas que ça ne me fasse pas plaisir de t'avoir au bout du fil, mais ça ne te ressemble guère d'appeler en dehors des heures de tarif réduit. Surtout depuis que tu t'es exilée dans le Yorkshire. Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux que je te passe à tabac un ou deux suspects ? Que je t'enregistre une fausse conversation ? »

Annie coinça le récepteur contre son oreille et s'assit en tailleur sur son canapé. « Pas ça, non, mais en effet, dit-elle, tu pourrais peut-être m'aider.

— Demande toujours.

— Michael Stanhope.

— Stanhope... Stanhope... Ça me dit quelque chose.

Attends une minute. Oui, je me souviens. Le peintre. Michael Stanhope. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Pas grand-chose. Voyons. Après un début très prometteur, il s'est révélé décevant. Il est mort dans les années soixante, je crois. Très peu productif à la fin de sa vie. Qu'est-ce que tu cherches ?

— J'ai vu un de ses tableaux dans le cadre d'une enquête que je mène en ce moment.

— Et ce tableau, c'est un indice ?

— Je ne sais pas. En tout cas, il m'a donné envie d'en apprendre davantage sur le peintre.

— Qu'est-ce qu'il représente ? »

Annie lui décrivit la scène. « Oui, c'est bien de Stanhope, ça. Il s'était fait une réputation pour ses scènes de village à la Bruegel. Avec une pointe de Lowry pour faire bonne mesure. C'était ça son problème, tu vois : manque d'originalité. Il n'a jamais réussi à donner corps à son propre style. Il était par-tout à la fois. Il peignait un peu à la Stanley Spencer, aussi. Du haut symbolisme. C'est totalement passé de mode aujourd'hui. Bon, mais quel rapport entre Stanhope et ton enquête ?

— Peut-être aucun. Comme je te l'ai dit, il a piqué ma

curiosité. Tu ne saurais pas où je pourrais me renseigner sur lui ? Il n'existe pas de livre ?

— Je ne crois pas. Il n'était pas assez influent. On doit trouver la plupart de ses œuvres dans des collections privées, et un peu partout dans des musées. Pourquoi ne vas-tu pas voir à Leeds ? Leur collection est assez correcte, à condition de supporter ces saletés d'Atkinson Grimshaw. À mon avis, ils doivent avoir des Stanhope, vu qu'il était du coin...

— Bonne idée, dit Annie, qui se serait giflée de ne pas y avoir pensé. Je vais y aller. Et dis-moi, Ray ?

— Oui ?

— Prends bien soin de toi.

— Je te le promets, ma chérie. Viens nous voir. Salut.

— Salut. »

Annie consulta sa montre. Dix heures à peine passées. Elle pouvait être à Leeds dans une heure, faire ses courses là-bas, déjeuner et aller faire un petit tour au musée. Elle prit ses clefs de voiture et son sac sur le buffet et traversa le labyrinthe. Elle avait laissé sa voiture garée devant le commissariat. Elle se demanda si l'inspecteur Harmond y verrait malice. Certainement pas, à moins qu'il n'ait remarqué que la voiture de Banks avait passé la nuit près du jardin public. De toute façon, elle s'en moquait.

Et nous sommes restées amies. Nous avons passé le

nouvel an ensemble et nous avons chanté, bras dessus bras dessous, *Auld Lang Syne*. Hong Kong était tombé aux mains des Japonais le jour de Noël et, en Afrique du Nord et en Russie, les combats étaient plus violents que jamais. Tout le mois de janvier a été rude ; à la même époque, les troupes britanniques se retiraient de la Malaisie et se repliaient sur Singapour.

J'ai souvent repensé à la scène que j'avais surprise contre le mur de la remise le soir de Noël, mais ce n'est que bien plus tard que j'ai compris ce qui s'était passé. Et même alors, je n'ai pas pu évaluer la culpabilité de Gloria. Qu'est-ce que Mark essayait de lui faire ? À l'époque, j'avais eu l'impression que Gloria lui résistait, se débattait, mais quand j'ai découvert l'acte sexuel peu après, j'ai compris qu'il revêtait parfois des apparences trompeuses : dans les moments de plus intense passion, il pouvait s'apparenter à une résistance, à une lutte. Maintenant, avec le recul, je dirais qu'il s'agissait d'une tentative de viol, mais la mémoire, avec le temps, a une manière bien à elle d'altérer la réalité.

J'ai donc tout fait pour oublier l'épisode. J'approuvais cent pour cent Gloria de ne pas y avoir mêlé Matthew. Elle n'aurait fait que provoquer une bagarre et bouleverser tout le monde, et le départ imminent de Matthew aurait encore envenimé les choses. Il se tracassait déjà bien assez comme ça de devoir la quitter.

Pourtant, quand, couchée dans mon lit, j'écoutais le vrombissement des bombardiers au-dessus de Rowan Woods, il m'arrivait de revoir la scène, les cuisses nues et

blanches de Gloria, et d'entendre les étranges bruits étouffés qu'elle faisait et qui semblaient à mi-chemin entre la douleur et l'acceptation ; je sentais alors monter en moi une excitation étrange et fugace, et je me sentais à la veille d'une grande découverte qui ne se matérialisait jamais tout à fait.

Le 15 janvier 1942, le sergent Matthew Shackleton embarquait. Il ne connaissait pas son port de destination, mais nous étions tous quasiment sûrs qu'il partait pour l'Afrique du Nord, où il rejoindrait la VIII^e armée.

Je vous laisse imaginer notre surprise quand, trois semaines plus tard, Gloria a reçu une lettre du Cap. Naturellement, il n'était pas question de traverser la Méditerranée, mais passer par l'Afrique du Sud ne nous paraissait pas le chemin le plus court pour atteindre l'Afrique du Nord. Ensuite, nous avons eu une lettre de Colombo, à Ceylan, suivie d'une autre de Calcutta, en Inde. Quelle idiote j'étais. Je me serais giflée de ne pas avoir deviné plus tôt. Ce n'était pas dans le désert, bien évidemment, qu'on avait besoin de ponts et de routes, mais plutôt dans les jungles d'Extrême-Orient.

Annie fut à Leeds en moins de temps que prévu. Elle se gara dans le quartier nord de la ville et descendit New Briggate à pied jusqu'au Headrow. L'endroit était animé, les trottoirs bondés de gens qui faisaient leurs courses,

vêtus de vêtements légers et amples pour supporter la canicule, qui semblait encore plus éprouvante là que du côté de Harkside. À Dortmund Square, un jongleur exécutait un numéro pour les enfants. Le soleil se reflétait sur les vitrines et en dissimulait le contenu. Aveuglée, Annie chaussa ses lunettes noires et prit à travers foule le chemin de Cookridge Street. Quelques recherches, après sa conversation avec son père, lui avaient appris que le musée d'art de Leeds possédait plusieurs œuvres de Michael Stanhope ; elle était dévorée de curiosité.

Elle prit le guide du musée au guichet d'entrée. Les Stanhope étaient à l'étage. Il y en avait quatre. Elle gravit le large escalier de pierre.

Annie n'avait jamais aimé les musées, leur ambiance confinée, leurs gardiens en uniforme et leur étouffante chape de silence. En cela, elle obéissait sans aucun doute possible à l'influence de son père. Malgré toute son admiration pour les grands peintres, il avait toujours méprisé l'austérité qui entourait leurs œuvres. Pour lui, l'art avec un grand A devait s'exposer, par roulement, dans les pubs, les bureaux, les trattorias, les cafés, les églises et les salles de jeu.

Il approuvait sans réserve la façon dont les Henry Moore se dressaient à ciel ouvert dans les landes du Yorkshire. Il approuvait les fax, collages de photos et décors d'opéra de David Hockney. Annie avait été élevée dans un esprit d'irrévérence envers l'establishment du monde des arts, l'atmosphère renfermée de ses musées, son snobisme et ses prix artificiellement gonflés. Résultat,

elle se sentait toujours déplacée, intrusive, dans les temples de l'art. Elle avait l'impression quasi paranoïaque que les gardiens l'observaient tandis qu'elle passait de salle en salle, qu'ils guettaient le moment où elle allait toucher quelque chose, faire un geste interdit et déclencher toutes les alarmes.

Quand elle trouva les Stanhope, elle fut tout d'abord déçue. Deux des toiles étaient des paysages plutôt ternes, pas de Hobb's End mais de scènes du Yorkshire. La troisième, un peu plus intéressante, était une vue de loin de Hobb's End niché dans son creux, cheminées fumantes, ciel éclaboussé des vermillons et des pourpres du couchant. Un effet réussi, mais qui n'apprit à Annie rien qu'elle ne sût déjà.

Le quatrième tableau, lui, fut une révélation.

Intitulé *Nu couché*, d'après le catalogue, il lui fit penser à la *Maja Desnuda* de Goya, qu'elle avait vue avec Ray quand la toile avait été exposée à la National Gallery de Londres en 1990. Quelles que fussent ses opinions sur les musées, son père ne manquait jamais une occasion de contempler une grande œuvre d'art.

La femme posait quasiment dans la même position que l'original de Goya : appuyée sur un oreiller, mains derrière la tête, draps froissés sous son corps, elle fixait sur le peintre des yeux lourds d'une sorte de défi érotique.

Tout comme ceux de la Maja, ses seins ronds étaient bien écartés, ses jambes légèrement pliées dans une pose malhabile puisque le bas du corps était légèrement tourné vers le spectateur. Elle avait la taille fine, des hanches de

proportions parfaites ; une petite toison triangulaire apparaissait entre ses jambes serrées, reliée au nombril par une imperceptible ligne de duvet blond.

Il n'y avait pas que des similitudes entre les deux tableaux. La femme qui avait posé pour Stanhope n'était pas brune, mais blonde, d'un blond doré, elle avait le nez plus court, de grands yeux d'un bleu éclatant, des lèvres plus pleines et plus rouges. Malgré cela, la ressemblance était trop frappante pour être purement accidentelle, et s'exprimait en particulier dans l'érotisme franc et direct de son regard et l'évocation, grâce aux draps froissés, de plaisirs récemment goûtés. Visiblement fortement influencé par le tableau de Goya, le jour où son chemin avait croisé ce même pouvoir sensuel chez un modèle, Stanhope l'avait peint à la manière du maître.

Mais la vision du peintre ne s'arrêtait pas là. Annie se souvenait que l'arrière-plan de la *Maja Desnuda* était sombre et impénétrable ; il donnait l'impression que le lit flottait dans l'espace, qu'il était la seule chose importante de tout l'univers.

Stanhope non plus n'avait pas donné à son sujet un fond réaliste, mais en regardant de très près, on distinguait des tanks, des avions, des armées en marche, des explosions, des croix gammées. En d'autres termes, il avait peint son nu sur fond de guerre. C'était subtil : les images ne vous sautaient pas à la figure, n'empiétaient pas sur l'essentiel de l'œuvre, mais elles étaient là, et on ne pouvait les ignorer : érotisme et destruction de masse. À chacun d'en tirer ses conclusions.

Annie jeta un coup d'œil à une note punaisée au mur à côté du tableau, puis recula d'un pas avec un hoquet qui fit lever les yeux de son journal au gardien de la salle.

« Tout va bien, mademoiselle ? » lui lança-t-il.

Annie porta une main sur son cœur. « Quoi ? Euh, oui. Oui, oui. Excusez-moi. »

Il lui jeta un regard soupçonneux et se replongea dans sa lecture.

Annie regarda de nouveau. Ce qu'elle venait de lire n'était pas mentionné dans le catalogue, mais s'étalait en toutes lettres, noir sur blanc. Au-dessous du titre : *Nu couché*, il y avait un sous-titre : Gloria, automne 1944.

Le lundi matin, dans son bureau, Banks regarda une fois de plus la reproduction sur carte postale du *Nu couché : Gloria, automne 1944*. C'était une expérience troublante et déconcertante que de voir matérialisée sous le pinceau de l'artiste la chair qui avait autrefois revêtu le squelette crasseux déterré à Thornfield, et de se sentir excité comme un voyeur. Banks eut une bouffée de culpabilité adolescente, semblable à ce qu'il avait ressenti en contemplant ses premières photos de femmes nues dans *Swank* ou *Mayfair*.

Annie avait acheté plusieurs cartes au musée et, dans le feu de sa découverte, elle lui avait téléphoné dès samedi en fin d'après-midi. Ils s'étaient retrouvés pour dîner au Cockett's Hôtel, à Hawes, avec la ferme intention de repartir chacun de son côté, car ils étaient bien d'accord pour ne pas hâter les choses et se réserver des plages de temps à soi. Mais après la deuxième bouteille, ils avaient décidé de prendre une chambre, et s'étaient réveillés le lendemain au son des cloches dominicales. Ils avaient dégusté leur petit déjeuner en flânant, puis, enfin, avaient quitté Hawes en se promettant de limiter leurs rencontres aux week-ends.

Une fois chez lui, Banks avait essayé de joindre Brian,

sans succès, pendant toute la journée. Le mieux aurait sans doute été de se renseigner auprès de Sandra, mais il n'avait aucune envie de l'appeler. Peut-être à cause de la nuit qu'il venait de passer avec Annie, peut-être pas, peu importait, il ne se sentait pas d'attaque pour une conversation avec sa femme. Il avait passé son dimanche à lire les journaux et à faire de menus travaux chez lui.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Les aiguilles dorées qui se détachaient sur le cadran bleu de l'horloge de l'église indiquaient onze heures moins le quart. Des klaxons retentirent dans la rue, et l'odeur du pain frais se mêla à celle des gaz d'échappement. Un chauffeur en colère injuria un touriste. Le touriste riposta et décampa dans la foule. Un car, un de plus, s'arrêta sur la place du marché et déversa sur les pavés son chargement de vieilles dames. Il venait de Worthing, remarqua Banks en lisant le panneau peint sur le flanc du véhicule. Ces vieilles biques ne pouvaient pas y rester, dans leur Worthing ? Elles ne pouvaient pas remonter leurs jupes et aller patauger à marée basse en reniflant l'odeur des algues ? Pourquoi fallait-il que le monde entier se rue sur le Yorkshire, bon Dieu ? Tout ça, c'était la faute de James Herriot et de ses histoires de véto de campagne. S'ils n'en avaient pas fait cette foutue série télé, on aurait la paix dans la région.

Il alluma une cigarette défendue et se demanda – ce n'était pas la première fois ces derniers temps – pourquoi il continuait à se coltiner ce boulot. Il ne comptait plus les occasions où il avait eu envie de tout plaquer. Au début, s'il

ne l'avait pas fait c'était uniquement parce qu'il trouvait que le jeu n'en valait pas la chandelle. Tant qu'on lui fichait la paix, à quoi bon. Il savait qu'il était loin de donner le meilleur de lui-même dans son travail, même pour les tâches administratives, mais c'était bien le cadet de ses soucis. Il pouvait encore sans trop d'effort faire de la présence, remuer de la paperasse sans enthousiasme ou même jouer à ses jeux électroniques. À la vérité, le départ de Sandra l'avait tellement bouleversé qu'en comparaison, plus rien n'avait de sens.

Ensuite, quand il avait acheté la fermette et commencé à replâtrer sa vie, ou du moins à prendre un peu de recul par rapport à sa souffrance, il avait sérieusement envisagé un changement de carrière ; mais quelles autres compétences, quels autres goûts avait-il ? Il était trop jeune pour prendre sa retraite ; quant à un boulot de vigile ou de détective privé, ça ne lui disait rien du tout. Son manque de formation universitaire lui avait fermé la plupart des autres portes.

Il était donc resté dans la police. Mais aujourd'hui, en partie à cause de cette enquête peu ragoûtante, inutile, et qui finirait sans doute dans une impasse – du moins était-ce ainsi que Jimmy Riddle devait voir les choses –, Banks retrouvait partiellement les motivations qui l'avaient fait s'engager. Quand on tombe dans la routine, dans l'automatisme, quand les gestes deviennent mécaniques, il faut creuser pour retrouver ce qui nous a fait aimer le travail au départ. Qu'est-ce qui nous a attiré ? Obsédé, même ? Une fois qu'on a la réponse, il faut s'y accrocher, et au

diabole le reste.

Ces derniers mois, Banks avait fait revivre ses souvenirs et beaucoup réfléchi à ces questions. Elles ne se limitaient pas à ce qui l'avait amené à pousser la porte du centre de recrutement, à prendre les renseignements et à donner suite une semaine plus tard. Ça, il l'avait fait parce que la vie de bohème l'avait laissé désenchanté après la mort de Jem, mais aussi parce qu'il détestait les études de commerce dans lesquelles il s'était lancé, et peut-être même pour emmerder ses parents. À l'époque, Sandra et lui savaient que leur relation était sérieuse ; ils voulaient se marier, avoir des enfants, et pour ça il lui fallait un boulot stable.

Banks n'obéissait pas à quelque notion abstraite de justice, au besoin d'être du côté des « bons » et de mettre les « méchants » en prison. Pour commencer, il n'était pas assez naïf pour voir la police comme garante du bien, ni tous les criminels comme mauvais. Certains basculaient dans le crime par désespoir ; certains étaient tellement abîmés intérieurement qu'ils étaient incapables de faire un choix quelconque. À bien y réfléchir, Banks voyait les criminels les plus violents comme des brutes ; or, depuis qu'il était tout gosse, à l'école, il détestait les brutes. Il avait toujours pris la défense des plus faibles, et pourtant il n'était ni un colosse ni un dur à cuire. Sa sollicitude lui avait souvent valu un œil au beurre noir ou un nez en sang.

D'une certaine manière, tout avait pris forme avec Mick Slack, un petit caïd qui était en classe de sixième. De deux ans l'aîné de Banks, il faisait une demi-tête de plus

que lui. Un jour, dans la cour de l'école, sans raison, il s'était mis à bousculer un élève qui s'appelait Graham Marshall et qui était dans la classe de Banks. Graham était un gosse intelligent, taciturne et timide, que les autres traitaient de lopette et de tapette mais ne harcelaient pas. Quand Banks s'était interposé, c'était lui qui avait tout encaissé ; ça s'était terminé par une bagarre. Usant de vitesse et de ruse, il avait réussi à couper le souffle à son adversaire, puis à le clouer au sol avant qu'un instituteur ait eu le temps d'intervenir. Slack avait juré vengeance, mais n'avait jamais pu passer à l'acte. Deux jours plus tard, alors qu'il se rendait à une rencontre scolaire de rugby, sa mobylette s'écrasait contre un mur.

Le plus étrange, cependant, était encore à venir : six mois plus tard, Graham Marshall disparaissait sans laisser de traces. La police était venue interroger tous les élèves de la classe : avait-on aperçu des inconnus aux abords de l'école ? Graham avait-il parlé de quelqu'un de bizarre, qui aurait pu le molester ? Personne ne savait rien. Banks s'était senti très frustré de ne pas pouvoir aider la police. Des années plus tard, alors qu'il se trouvait de l'autre côté de la table pour un interrogatoire, il avait vu des témoins patauger en essayant de se remémorer des détails, et avait revécu ce sentiment.

La conclusion fut que Graham avait été enlevé par un pédophile et son corps enterré dans une forêt, à plusieurs kilomètres de là. Banks avait donc été exposé à trois morts au cours de son adolescence, en comptant Phil Simpkins qui s'était empalé sur la grille ; mais ce fut le mystère

absolu qui entoura la disparition de Graham Marshall qui le tourmenta le plus, jusqu'à la mort de Jem, quelques années plus tard. D'une certaine manière, ce qui se cachait derrière sa décision de s'engager dans la police, c'était sa curiosité et cet inexplicable sentiment de culpabilité.

Les menues tâches quotidiennes du boulot de policier mises à part, faire tomber le plus de salauds possible était son obsession. Quand les victimes étaient mortes, bien entendu, il ne pouvait plus les défendre ; mais il voulait bien être pendu s'il ne finissait pas par découvrir la vérité et faire traduire les agresseurs en justice. Il n'y arrivait pas toujours, mais comme c'était sa seule arme, mieux valait tenir bon ; sinon, autant tout envoyer promener et s'engager dans le Groupe 7 ou n'importe quelle société privée de sécurité.

Il revint s'asseoir à son bureau. En regardant encore une fois Gloria, sa pose érotique, sensuelle, joueuse mais aussi provocatrice, moqueuse, la pose d'une femme qui est dans les secrets de l'artiste, il se sentit plus indispensable que jamais dans cette affaire. Il était convaincu que Gloria Shackleton était la morte du réservoir, et il voulait savoir qui elle avait été, ce qui lui était arrivé et pourquoi elle n'avait jamais été portée disparue. Les gens croyaient-ils donc quelle s'était purement et simplement volatilisée, qu'elle avait été enlevée par des extra-terrestres ? Le salaud qui l'avait tuée était peut-être mort, Banks s'en fichait éperdument. Mais il fallait qu'il sache.

L'appel du Dr Glendenning l'arracha à ses pensées.

« Ah, Banks, lui dit-il. Content de tomber sur vous. Vous avez une veine pas possible de m'avoir trouvé à Leeds, vous savez. Sinon, vous auriez pu attendre longtemps votre rapport d'autopsie. J'ai plein de cadavres tout frais qui réclament mon expertise.

— Je n'en doute pas un seul instant. Toutes mes excuses. Je promets de faire mieux la prochaine fois.

— J'espère bien.

— Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose à ajouter à ce que vous a dit le Dr Williams, malheureusement.

— Donc, elle a été poignardée ?

— Oh, oui. Et par un enragé.

— Combien de fois ?

— Quatorze ou quinze, à mon avis. Notez bien, je n'en mettrais pas ma main au feu, vu l'état du squelette et le temps écoulé depuis le décès.

— Elle est morte de ça ?

— Dites donc, vous me prenez pour quoi, mon gars ? Pour un faiseur de miracles ? Il est impossible d'affirmer ce qui l'a tuée, même si les blessures par arme blanche y auraient suffi à elles seules. À en juger d'après les angles d'incidence et les positions des impacts sur les os, je suis prêt à parier que la lame a touché des organes vitaux.

— Avez-vous trouvé des traces de blessures différentes ?

— Patience, mon gars. J'y arrive, si vous voulez bien m'en laisser le temps. Cette caféine, tout de même, une vraie drogue. Essayez donc une bonne petite tisane, ça

vous changera.

— Une tisane ? Promis. Demain. Mais pour l'instant, je vous écoute.

— J'ai trouvé des signes possibles, je dis bien possibles, de strangulation manuelle.

— De strangulation ?

— Vous m'avez bien entendu. Mais cessez donc de répéter tout ce que je dis comme un perroquet. Si je voulais un de ces foutus volatiles, je m'en achèterais un. J'ai examiné les os hyoïdes, qui se trouvent au niveau de la gorge. Ce sont des os extrêmement fragiles, qui se fracturent presque toujours en cas de strangulation manuelle. Mais si j'ai dit possible, c'est parce que ces dégâts ont pu apparaître plus tard, provoqués par une autre cause. Le poids de toute cette terre gorgée d'eau, par exemple. Mais je dois reconnaître que pour avoir passé autant de temps dans ces conditions, le squelette est dans un état de conservation remarquable.

— Est-ce que ça nous permet de passer du possible au probable ?

— Quelle différence ça fait ?

— "Une fois éliminé l'impossible, tout le reste, aussi improbable soit-il, est forcément la vérité." Sir Arthur Conan Doyle. »

Glendenning poussa un soupir théâtral. « Et dire que ce type était médecin. Bon, d'accord, disons qu'il n'est certainement pas impossible, et qu'il est même probable que cette pauvre femme ait été étranglée. Est-ce assez clair pour vous ?

— Avant d'être poignardée.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Franchement, Banks, de deux choses l'une : ou vous vous faites une très haute opinion de la profession médicale, ou vous me cherchez des poux dans la tête. Vous connaissant comme je vous connais, j'opterais plutôt pour la deuxième hypothèse. Mais essayons, juste une fois, de raisonner sainement, d'accord ? Soyons un peu logiques.

— Tout à fait d'accord. Oh, là, là, on est grognon ce matin, hein, toubib ?

— Oui. C'est comme ça que je réagis quand mon médecin me dit d'arrêter le café. Et je vous ai demandé cent fois de ne pas m'appeler toubib. C'est irrespectueux. Maintenant, écoutez-moi. Vu la manière dont cette pauvre femme a été poignardée, il s'en est fallu de peu qu'elle se retrouve hachée menu. Il me semble très improbable – pas impossible mais improbable – que son assassin ait ressenti le besoin de l'étrangler après avoir fait ça. Il lui a fallu une telle rage pour la poignarder de la sorte qu'il a dû s'arrêter complètement épuisé. Et je ne parle pas du fait que sa colère était retombée, ni de la détente quasi postcoïtale que certains meurtriers ressentent après avoir perpétré des actes d'une violence extrême. À mon avis, il a commencé par l'étrangler, et ensuite, allez savoir pourquoi, il l'a poignardée. Cet ordre des choses est statistiquement plus fréquent.

— Pourquoi l'avoir poignardée, alors ? Pour s'assurer qu'elle était bien morte ?

— J'en doute. Je reconnais qu'elle a pu survivre à la

strangulation ; elle avait peut-être simplement perdu connaissance. Comme je viens de vous le dire, nous avons affaire à un enragé, un forcené. C'est la seule explication. Dans notre jargon, on dit que l'assassin s'est laissé dépasser par le meurtre. Il a vu rouge. Littéralement. Soit ça, soit il a agi de sang-froid et il s'est fait plaisir.

— // ?

— Encore une fois, statistiquement, c'est le plus probable. Sans exclure totalement que ce soit le fait d'une femme de forte corpulence. Mais vous le savez aussi bien que moi, Banks, ce genre de meurtre a souvent une connotation sexuelle. Ou alors c'est le crime passionnel, avec pour mobile la jalousie, la vengeance, l'obsession, la cupidité, etc. On peut imaginer qu'il s'agisse d'une femme bafouée, d'une femme éconduite, d'une relation homosexuelle ayant mal tourné. Mais, statistiquement parlant, ce sont les hommes qui tuent de cette manière. Je ne voudrais pas faire votre travail à votre place, mais je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un crime ordinaire, comme il peut s'en commettre au cours d'un cambriolage, ou encore pour préserver un secret. Naturellement, les assassins font parfois preuve d'une intelligence remarquable pour camoufler le mobile d'un assassinat. C'est la faute à tous ces romans policiers, si vous voulez mon avis.

— Exact », dit Banks qui griffonnait rapidement sur son calepin. Les ordinateurs n'avaient qu'un défaut : il était rudement difficile de taper sur un clavier avec un téléphone à l'oreille. « Et les arrachements ligamentaires ?

— Je confirme qu'ils sont bien dus à un accouchement.

— Il n'y a donc aucune possibilité que ces marques-là aient pu être causées par la lame, ou par le temps ?

— Eh bien, il y a toujours une possibilité, si : un animal, le frottement d'une pierre ou d'un caillou, ou d'un objet dur quelconque, mais vu les conditions dans lesquelles la victime a été trouvée, je pense qu'il faut pratiquement exclure une profanation de sépulture. Après tant de temps, bien sûr, on ne peut rien affirmer à cent pour cent. Mais vu la position sur les os et les caractéristiques de ces marques, à mon avis, nous ne nous trompons pas. Cette femme a eu un enfant, Banks. Je ne peux absolument pas vous dire quand, naturellement.

— Compris, dit Banks. Merci infiniment, toubib. »

Glendenning émit un grognement et raccrocha.

Pendant tout le mois de février et de mars 1942, j'ai suivi les informations à la radio et dans les journaux. Bien que censurées et incomplètes, elles m'ont permis d'apprendre qu'environ soixante mille Britanniques avaient été faits prisonniers à Singapour, qu'on s'était battu près du fleuve Sittang, d'où Matthew avait écrit à Gloria de ne pas se faire de souci pour lui ; il s'ennuyait et ne courait aucun danger, disait-il. Visiblement, les gouvernements ne sont pas les seuls à mentir en temps de guerre.

Le 8 mars, nous apprenions par la radio la chute de Rangoon. À la maison, le moral était plutôt bas. En avril, les Allemands ont cessé de faire semblant de limiter leurs bombardements aux seules cibles militaires et industrielles et se sont mis à frapper des villes d'une grande beauté architecturale telles que Bath, Norwich et York. Le danger se rapprochait.

Je me souviens de l'un des bombardements les plus meurtriers sur Leeds, qui n'était qu'à quarante-cinq kilomètres de chez nous. C'était un mois avant l'arrivée de Gloria. Le lendemain, j'avais pris le train avec Matthew pour aller voir les dégâts. Le Musée municipal, qui se dressait au coin de Park Row et de Bond Street, avait été touché. Tous les lions et les tigres empaillés qui avaient fait les délices de notre enfance étaient suspendus aux câbles des trams, comme éjectés d'un manège fou. J'avais voulu faire le voyage de York, mais Mrs Shipley, notre chef de gare, m'avait dit que la gare de York avait été bombardée et qu'aucun train ne circulait. Elle avait néanmoins pu me rassurer : la cathédrale n'avait pas été détruite.

Le printemps était triste, et pourtant il y avait quarante ans que nous n'avions pas connu un mois d'avril aussi ensoleillé. Nous subissions les habituelles pénuries, qui nous frappaient par surprise. Les articles disparaissaient tout simplement des étagères pendant un temps indéfini. Une semaine, on ne trouvait plus un seul morceau de poisson dans tout le pays, la suivante, c'étaient les volailles. En février, le savon s'est trouvé rationné à cinq cents grammes par mois. L'essence a été carrément

interdite à la vente aux particuliers dès mars, ce qui excluait tout déplacement en voiture autrement que pour le travail. Nous avons réussi à en conserver une petite ration car nous nous approvisionnions en fourgonnette auprès de nos fournisseurs.

Plus que jamais, je me suis mise à éplucher les nouvelles, passant au peigne fin tous les journaux, du *Times* au *News Chronicle* en passant par le *Daily Mirror*, dès l'instant où ils nous arrivaient par le premier train. Je découpais les articles et je les collais dans un album ; je passais des heures à suivre du doigt, sur l'atlas, les méandres des fleuves et la découpe des côtes. Malgré cela, je ne suis jamais arrivée à me faire une idée exacte de ce que Matthew vivait là-bas. Mes lectures de Rudyard Kipling et de Somerset Maugham nourrissaient mon imagination, mais ça s'arrêtait là.

J'écrivais à mon frère tous les jours, c'est-à-dire plus souvent que Gloria, qui n'avait jamais été une grande épistolière. Matthew ne répondait pas au même rythme, mais dans tous ses courriers il nous assurait qu'il allait bien. Il se plaignait surtout de la mousson, de la chaleur humide de la jungle, des insectes et du terrain quasi impraticable. Il ne parlait jamais de combats, si bien que, longtemps, nous n'avons pas su s'il s'était battu ou non. « De longues périodes d'ennui ponctuées çà et là d'une brève escarmouche », disait-il sobrement. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser que ces « brèves escarmouches » étaient bien plus dangereuses et terrifiantes que l'ennui.

Au fil du temps, nous nous sommes accoutumées à l'absence de Matthew ; nous avons appris à profiter du peu que nous pouvions partager avec lui via ses lettres. Gloria nous lisait des passages de celles qu'elle recevait (elle devait nous épargner ses roucoulements d'amoureux) et moi des miennes. Parfois, je la sentais jalouse de ce qu'il échangeait des idées ou discutait littérature et philosophie avec moi, alors qu'à elle il ne parlait que de nourriture, de moustiques, d'ampoules et autres banalités.

En septembre, enfin, nous avons pu aller voir *Orgueil et Préjugés*, de Jane Austen, avec Laurence Olivier et Greer Garson, au Lyceum. Après plusieurs jours de souffrance, Gloria venait de se faire arracher une dent par Granville. Je lui ai dit ce que je pensais des tarifs d'escroc qu'il pratiquait pour un travail saboté, mais elle m'a rétorqué que Brenchley, un boucher notoire établi à Harkside, était encore plus cher. Comme d'habitude, Granville a fait plus de mal que de bien à sa patiente, et la pauvre Gloria a saigné de la gencive pendant une bonne journée. Elle commençait à peine à se sentir mieux quand je l'ai persuadée de m'accompagner au cinéma. Après la séance, elle a même reconnu avoir aimé le film ; cela n'aurait pas dû m'étonner. L'esprit incisif et ironique de l'ouvrage de Jane Austen avait été érodé au profit d'une vision beaucoup plus romantique de l'œuvre. Malgré tout, cela changeait des stupides comédies, musicales ou non, auxquelles elle me traînait régulièrement.

Grâce à l'heure d'été, nous avons trouvé facilement notre chemin au retour. C'était une belle soirée d'automne

teintée de verts brumeux et d'ors, le genre de soirée qui, avant la guerre, m'aurait attirée au-dehors à la tombée de la nuit pour contempler les feux de chaumes, ces guirlandes de flammèches qui couraient sur des kilomètres à l'horizon, et respirer l'odeur aigre-douce de la fumée qui flottait sur les champs. Les feux de chaumes avaient disparu avec l'arrivée de la guerre, et c'était bien triste. Mais nous ne voulions pas que les Allemands puissent repérer l'emplacement de nos friches.

Cette soirée-là était presque aussi belle, même sans les flammes et la fumée. Vers l'ouest, dans le lointain, la bruyère pourpre s'assombrissait sur les landes ; les oiseaux nocturnes lançaient leur cri, l'air embaumait l'odeur propre du foin et les herbes sèches bruissaient contre mes jambes nues.

Malgré les ravages de la guerre et l'absence de Matthew, j'ai savouré cet instant avec un contentement profond. Pourtant, en arrivant au pont aux fées qui s'effaçait peu à peu dans l'ombre, j'ai eu l'échine glacée par une appréhension. J'avais l'impression qu'une oie marchait sur ma tombe, comme aurait dit ma mère. Un bras passé sous le mien, Gloria ne tarissait pas d'éloges sur la beauté de Laurence Olivier ; elle n'a rien remarqué, et je ne lui ai rien dit.

Les semaines suivantes, j'ai tout fait pour chasser ce pressentiment, qui revenait me hanter sans arrêt. J'essayais de me réjouir de toutes les bonnes nouvelles que m'apportait la vie : Matthew écrivait régulièrement des lettres rassurantes ; l'Armée rouge semblait avoir gagné du

terrain à Stalingrad ; en Afrique du Nord, le vent avait tourné.

Mais le soir de novembre où, allongée sur mon lit, j'ai entendu les cloches de l'église sonner pour la première fois depuis des années au lendemain de la victoire d'El-Alamein, ma seule réaction a été de fondre en larmes parce qu'elles étaient restées silencieuses le jour du mariage de Matthew.

« Pour commencer, dit Annie qui appela Banks dans la journée, je n'ai trouvé aucune trace officielle de Gloria Shackleton postérieure à la publication des bans matrimoniaux, en 1941. Aucun avis de disparition dans nos dossiers, et aucun certificat de décès nulle part. Le *Harkside Chronicle*, soit dit en passant, a suspendu ses publications entre 1942 et 1946 à cause de la pénurie de papier. Ce n'est donc pas une source fiable. Il y a toujours le *Yorkshire Post*, bien sûr, si tant est qu'il se soit intéressé à ce qui se passait à Harkside. Mais tout donne l'impression que Gloria s'est volatilisée.

— Tu as vérifié auprès des services d'immigration ?

— Oui. Rien non plus.

— Bon. Continue.

— J'ai réussi à en savoir un peu plus sur sa vie à Hobb's End, en faisant des recoupements d'après ce que j'ai trouvé dans le bulletin paroissial. Son nom y figure pour

la première fois dans le numéro de mai 1941. À cette date, la paroisse accueille un membre de l'armée de terre féminine, affectée à une ferme du nom de Top Hill Farm, et située aux portes du village.

— Top Hill Farm ? Tu as trouvé le propriétaire de l'endroit ?

— Oui. C'était un certain Frederick Kilnsey et sa femme, Edith. Ils avaient un fils, Joseph, parti sous les drapeaux. C'est comme ça qu'on leur a envoyé Gloria. Apparemment, la ferme n'était pas très importante : quelques vaches, une basse-cour, des moutons et quelques arpents de terre. Joseph n'est jamais rentré de la guerre. Il a été tué à El-Alamein.

À ce moment-là, Gloria habitait déjà Bridge Cottage.

— Elle travaillait toujours pour les Kilnsey ?

— Oui. Je suppose que l'arrangement convenait à tout le monde. Ils avaient besoin d'elle, surtout depuis la mort de Joseph, et elle, en vivant à Bridge Cottage, pouvait rester proche du peu de famille qu'elle avait à Hobb's End.

— Tout ça, tu l'as appris par la feuille de la paroisse ?

— Euh, je brode, mais à peine. Mais c'est une mine de renseignements, ce bulletin, tu ne trouves pas ? Parce que, c'est facile de se moquer de l'insignifiance des articles publiés, du style "Le père Jones perd ses moutons dans la tempête hivernale". Mais quand on s'y plonge pour une recherche, c'est une mine d'or. Malheureusement, eux aussi ont dû cesser de publier dès le début de 1942, toujours par manque de papier.

— Dommage. Quoi d'autre ?

— C'est à peu près tout. Gloria a épousé le fils Shackleton, Matthew. Il avait vingt et un ans et elle dix-neuf. Il avait une sœur cadette, Gwynneth. Sans doute la même Gwynneth qui avait été témoin à son mariage.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— On la retrouve dans le dernier numéro, celui de mars 1942. Elle y écrit un petit article sur la façon de cultiver les oignons.

— Passionnant. Et Matthew ?

— La dernière fois qu'on parle de lui, c'est pour dire qu'il est envoyé outre-mer.

— Où ?

— Mystère. Secret d'Etat, j'imagine.

— As-tu une petite idée de l'endroit où tous ces gens sont allés vivre en quittant Hobb's End ?

— Non. Mais j'ai rappelé Ruby Kettering. Elle connaît deux anciennes habitantes de Hobb's End qui sont toujours en vie : Betty Goodall, qui vit à Edimbourg, et Alice Pool, à Scarborough. À son avis, elles ne demanderont pas mieux que de nous raconter leurs souvenirs.

— Bon. Écoute, j'ai décidé d'envoyer le brigadier Hatchley à Sainte-Catherine demain. Qu'est-ce que tu préfères : Edimbourg ou Scarborough ?

— Ça m'est égal. Tout plutôt que de compulsier des registres d'Etat civil.

— Très bien ; on tire au sort. Pile ou face ?

— Comment te faire confiance au téléphone ?

— Fais-moi confiance. Pile ou face ?

— C'est complètement dingue. Face. »

Dans la petite pause qui suivit, Annie entendit une pièce résonner contre une surface métallique. Elle sourit intérieurement. Quel enfantillage. Banks reprit la parole. « C'était face. À toi de choisir.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas de préférence. Mais puisque tu insistes, ce sera Scarborough. J'aime bien le bord de mer, et c'est moins loin qu'Edimbourg.

— D'accord. En prenant la route de bonne heure, je peux faire l'aller et retour jusqu'à Edimbourg dans la journée. Nous aurons tout le temps de comparer nos notes dans la soirée. Mais d'abord, j'aimerais bien faire passer quelque chose au journal de ce soir.

— Quelque chose ? Mais encore ?

— Je veux lancer le nom de Gloria et voir si je ramène une pêche intéressante dans mes filets. Je sais bien que c'est un peu prématuré, mais sait-on jamais. Nous ignorons ce que sont devenus les Shackleton. Quant à Gloria, qui nous dit qu'il ne lui reste pas de la famille à Londres ? Ils pourront peut-être nous éclairer. Et si nous avons faux sur toute la ligne, elle peut encore débarquer au commissariat et nous faire constater qu'elle est bien vivante. »

Annie rit. « Pourquoi pas ?

— Je vais contacter la télé régionale. Comme ça, je m'arrangerai pour qu'ils montrent la carte postale.

— Quoi ? Un nu aux infos locales ?

— Ils peuvent faire un gros plan sur le visage.

— Dès que tu sauras à quelle heure tu passes, préviens-moi.

— Pourquoi ?

— Pour que je programme mon magnétoscope. Au revoir. »

« Alors comme ça, Jimmy Riddle croit qu'il vous a foutu dans la merde avec cette affaire, hein ? dit Hatchley après avoir avalé sa première bouchée de petit pain brioché aux raisins.

— Grosso modo, c'est à peu près ça, dit Banks. Et puis je crois qu'il était à peu près certain que cette enquête n'entraînerait pas de relations interraciales et ne mouillerait pas ses amis riches et influents de la Loge.

— Oh, ça, c'est pas sûr, dit Hatchley. Je parie qu'ils sont des paquets à avoir des squelettes dans leurs placards.

— C'est tout ce que vous avez trouvé comme image ? »

Ils étaient assis au Golden Grill, juste en face du commissariat d'Eastvale. Dehors, Market Street regorgeait de touristes, blousons ou cardigans jetés sur l'épaule, appareil photo en bandoulière. Tels les moutons sur les routes qui traversaient les landes ouvertes, ils s'égaillaient partout sur la voie étroite. Les camionnettes de livraison devaient se frayer un passage au pas, et les chauffeurs se défoulaient sur leur klaxon.

La plupart des tables étaient déjà occupées mais ils

avaient réussi à en trouver une au fond. Une fois la commande passée, Banks raconta à Hatchley l'histoire du squelette. Il finissait quand la serveuse leur apporta leurs assiettes.

Banks n'ignorait pas que son brigadier avait la réputation d'être un tire-au-flanc et un voyou. Son apparence n'arrangeait rien. Grand et costaud, Hatchley se mouvait lentement. Avec ses cheveux couleur paille, son teint rosâtre, ses taches de rousseur et son petit nez de cochon, il avait des airs de pilier de rugby qui aurait mal tourné. Ses costumes luisaient, ses cravates étaient tachées de jaune d'œuf et il donnait l'impression de sortir d'une poubelle. Mais Banks savait d'expérience qu'une fois qu'il mordait dans un morceau, il était hargneux comme un bouledogue et ne desserrait plus les dents. Le problème était d'arriver à le motiver au départ.

« Bref, nous pensons savoir qui était la victime, mais nous ne voulons négliger aucune hypothèse. J'aimerais que vous preniez Bridges avec vous et que vous alliez à Londres demain. Voici la liste des renseignements qu'il me faut. » Banks lui passa une feuille.

Hatchley y jeta un coup d'œil, puis le regarda. « Je ne pourrais pas emmener plutôt Ellie Sexton ? »

Banks sourit d'une oreille à l'autre. « Ellie Sexton ? Mais vous êtes un homme marié, vous me faites honte, Jim. »

Hatchley lui fit un clin d'œil. « Rabat-joie. »

Banks consulta sa montre. « Avant de partir, pourriez-vous passer une demande de renseignements nationale

pour des crimes similaires pendant la période qui nous intéresse ? Ça risque d'être délicat. Il s'agit d'une affaire ancienne, ils vont tramer les pieds. Mais il y a tout de même une chance pour que quelque part, en fouillant les archives, on tombe sur une affaire non résolue avec un *modus operandi* identique. En parallèle, je vais affecter quelqu'un à la consultation de nos archives locales.

— Vous pensez que ce meurtre fait partie d'une série ?

— Je ne sais pas, Jim, mais ce que le Dr Glendenning m'a dit des circonstances du décès m'incite à explorer cette piste-là aussi. J'ai donc demandé aux terrassiers d'élargir leur recherche à toute la région autour de Hobb's End. Vu ce que j'ai appris sur la manière dont elle est morte, je n'ose pas imaginer que nous puissions être sur un deuxième Cromwell Street sans le savoir.

— C'est la presse qui se régalerait, dit Hatchley. "Hobb's End et sa maison des horreurs." Ça sonne bien.

— Espérons que nous n'en arriverons pas là.

— Oui. » Hatchley marqua une pause, pendant laquelle il finit son pain brioché. « Ce Cabbot avec qui vous travaillez à Harkside, reprit-il. Je ne crois pas avoir eu l'occasion de le rencontrer. Il est comment ?

— Elle est assez nouvelle dans le coin. Mais j'ai l'impression qu'elle fait du bon boulot.

— Elle ? répéta Hatchley en haussant un sourcil. On s'embête pas, dites donc.

— Ça dépend de votre genre. Mais dites-moi, il me semble que pour un homme ayant femme et enfant, vous

vous intéressez dangereusement à la chose. Comment vont Carol et April, au fait ?

— Bien.

— Les dents, c'est fini ?

— Y a longtemps que c'est fait. Mais merci quand même. »

Banks termina son petit pain. « Euh, Jim, dit-il. Si je vous ai paru distant ces derniers temps, enfin... si je ne me suis pas beaucoup intéressé à vous et à votre famille, c'est que... eh bien, j'ai eu pas mal de problèmes. Pas mal de changements dans ma vie. J'ai dû m'adapter.

— Oui. »

Merde, se dit Banks, qu'il aille au diable avec son oui, ça veut tout dire, oui. Il insista. « Bon, mais si je vous ai donné l'impression de vous laisser tomber d'une manière ou d'une autre, je vous prie de m'excuser. »

Hatchley ne répondit rien. Ses yeux étaient partout sauf sur Banks. Il finit par croiser ses mains boudinées sur la nappe à carreaux rouges et blancs, en évitant toujours son regard. « On passe l'éponge, d'accord ? C'est de l'histoire ancienne. On a tous eu notre croix à porter ces derniers mois, vous peut-être plus que les autres. Tiens, en parlant de croix, vous avez sans doute appris qu'on s'appelle Gestion criminelle, maintenant ? »

Banks hocha la tête.

Hatchley mima le geste de décrocher un téléphone. « Allô, bonjour madame, Gestion criminelle à l'appareil. Qu'y a-t-il pour votre service ? Pas assez de crimes dans votre quartier ? Oh, mon Dieu, mon Dieu. Écoutez, je suis

sûr qu'il y en a un petit surplus du côté de la cité d'East Side. Oui, je m'en occupe tout de suite ; je vais faire mon possible pour vous en envoyer dès cet après-midi. Au revoir, madame. »

Banks rit.

« Non mais c'est vrai, poursuivit Hatchley. Si ça continue, vous serez bientôt nommé consultant-chef ès criminalité. »

La porte s'ouvrit sur une femme qui traversa la salle jusqu'à eux. C'était Ellie Sexton. Hatchley poussa Banks du coude en la montrant du doigt. « Je vous présente la pin-up du commissariat d'Eastvale.

— Va te faire foutre, brigadier », lui dit-elle. Puis elle se tourna vers Banks. « On vient de recevoir un message urgent du major Cabbot. Elle veut que vous la rejoigniez là-bas au plus vite. Un gosse du nom d'Adam Kelly aurait quelque chose à vous dire. »

Le télégramme, facilement reconnaissable à sa couverture orange, est arrivé à la boutique. Je me souviens de la date : c'était le dimanche des Rameaux, le 18 avril 1943 ; maman et moi revenions tout juste de l'église. Comme Gloria travaillait ce jour-là, j'ai dû laisser maman à ses larmes et courir à Top Hill Farm, le cœur lourd et battant. Il avait beau faire frais, je suis arrivée en nage.

J'ai trouvé Gloria en train de ramasser des œufs dans

le poulailler. Elle en tenait un au creux de sa main et me l'a montré. « Il est tout chaud, dit-elle. Il vient d'être pondu. Mais qu'est-ce que tu fais ici, Gwen ? Tu es tout essoufflée. Et tes yeux... tu as pleuré ? »

Pantelante, je lui ai tendu le télégramme. Elle l'a lu ; son visage est devenu gris cendre, et elle s'est effondrée contre la mince paroi de bois. Un clou a grincé, les poulets ont piaillé. Le papier a voleté de sa main sur le sol de terre battue. Elle n'a pas fondu en larmes, non, elle a émis un faible gémissement. « Oh, non. Non. » On aurait presque dit qu'elle s'y attendait. Et elle s'est mise à trembler de tous ses membres. J'avais envie de la serrer dans mes bras, mais je sentais bien que ç'aurait été déplacé. Il fallait laisser le temps aux premières griffes de la douleur de la prendre tout entière et de la déchirer de la tête aux pieds.

Elle a refermé sa main sur l'œuf ; il s'est brisé. Le jaune couleur d'or a coulé en longs filaments visqueux sur ses doigts délicats, puis sur la paille de la litière.

La maison des Kelly était située au milieu d'une rangée de logements mitoyens, sur la route B à l'est de Harkside. Il y avait une maternelle en face, avec à côté un parking payant pour encourager les touristes à ne pas encombrer le centre du village. Derrière, une prairie parsemée de boutons-d'or et de trèfle descendait, vers l'est, vers les limites du Yorkshire de l'Ouest et les rives du

réservoir de Linwood.

Mrs Kelly vint leur ouvrir et les pria d'entrer. Banks sentit aussitôt que l'atmosphère était tendue. Le gosse venait de se faire gronder. Cette sensation, il l'avait bien connue dans son enfance : les remontrances venaient généralement de sa mère. Banks savait que son père, même s'il ne l'avait jamais ouvertement admis, considérait la discipline domestique comme étant du ressort de la femme. Il n'intervenait que si Banks était insolent ou lui résistait ; alors, il réglait la question à coups de ceinture.

« Vous n'en tirerez pas un mot de ce gamin, c'est moi qui vous le dis », décréta Mrs Kelly, une femme ordinaire qui ne devait guère avoir plus de trente ans mais paraissait davantage tant elle était usée par les travaux. Elle avait les cheveux mous et ternes, le visage émacié. « J'ai bien essayé de lui faire avouer quand il est rentré déjeuner, mais il est monté dans sa chambre en courant. Il veut plus retourner à l'école, et il veut plus descendre non plus.

— Vous avez essayé de lui faire avouer quoi, Mrs Kelly ? demanda Banks.

— Ce qu'il a volé.

— Volé ?

— Oui. Je l'ai trouvé en faisant le ménage dans sa chambre. Un truc de ce... ce squelette, là. Je l'ai laissé où il était. Je voulais pas y toucher. Les gens pourraient aller s'imaginer que j'ai pas bien élevé mon garçon. C'est pas facile quand on est seule.

— Calmez-vous, Mrs Kelly, dit Annie qui s'avança et lui posa une main sur le bras. Personne ne vous reproche

quoi que ce soit. Ni à vous ni à Adam. Nous voulons simplement savoir de quoi il s'agit, c'est tout. »

Il faisait chaud dans la pièce. À la télé, une femme expliquait l'art et la manière de réussir un soufflé. Comme l'après-midi touchait à sa fin et que la fenêtre donnait à l'est, la lumière était insuffisante. Banks commençait déjà à souffrir de claustrophobie.

« Je peux monter lui parler ? demanda-t-il.

— Vous en tirerez rien, je vous dis. Il est muet comme une carpe, ce même.

— Vous me laissez essayer ?

— Comme vous voudrez. C'est à gauche en haut de l'escalier. »

Banks jeta un coup d'œil à Annie, qui essaya de pousser Mrs Kelly vers un fauteuil, puis il s'engagea dans l'étroit escalier moqueté. Il frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, il l'entrebâilla et passa la tête à l'intérieur. « Adam ? C'est moi, Mr Banks. Tu te souviens de moi ? »

Adam était couché sur le côté sur son petit lit. Il se retourna lentement, se passa un bras sur les yeux et dit : « Vous êtes pas venu m'arrêter, si ? Je veux pas aller en prison.

— Personne ne va te mettre en prison, Adam.

— Je l'ai pas fait exprès, je le jure.

— Écoute, calme-toi et explique-moi ce qui s'est passé. On va arranger ça. Je peux entrer ? »

Adam s'assit sur son lit. Cheveux blonds, taches de rousseur, oreilles décollées et grosses lunettes, il était le genre d'enfant qui fait souvent les frais des railleries à

l'école et s'est construit une vie imaginative fertile. Le genre d'enfant qu'autrefois Banks aurait protégé des gros caïds. Il avait les yeux rouges à force d'avoir pleuré. « Oui, oui. »

Banks entra dans la minuscule chambre. Il n'y avait pas de chaise. Il s'assit donc au pied du lit, tout au bord. Aux murs, sur des posters, des héros musclés style « Donjons et Dragons » brandissaient d'énormes cimenterres. Un petit ordinateur était posé sur un bureau, et une pile de vieilles bandes dessinées s'entassait à même le sol, près du chevet. Cela suffisait à remplir l'espace. Banks laissa la porte ouverte.

« Raconte-moi ce qui s'est passé, Adam.

— J'étais sûr que l'endroit était magique, dit le gamin. Le Talisman. C'est pour ça que j'y suis allé.

— Où ça ?

— À Hobb's End. C'est un endroit magique ; il a été détruit dans une bataille entre les forces du mal et les forces du bien, mais la magie est toujours là-bas, cachée dans les pierres.

— J'ai toujours dit qu'il lisait trop de bandes dessinées », dit une voix accusatrice. Banks se retourna et découvrit Mrs Kelly dans l'encadrement de la porte. Annie apparut à ses côtés. « La tête dans les nuages, qu'il a ce gosse, poursuivit la mère. "Donjons et Dragons", Conan le Barbare, *Myst*, *Riven*, Stephen King et Clive Barker, y a que ça qui compte pour lui. Eh bien cette fois, il a passé les bornes.

— Mrs Kelly, lui dit Banks, voulez-vous me laisser

discuter seul avec Adam quelques minutes ? »

Bras croisés, elle ne bougea pas tout de suite, puis elle émit un grognement de dégoût et tourna les talons.

« Désolée », articula sans bruit Annie avant de disparaître à son tour.

Banks se retourna vers Adam. « Bon. Alors, comme ça, tu es magicien, c'est ça ? »

Adam lui coula un regard suspicieux. « Je m'y connais un peu.

— Tu ne voudrais pas me dire ce qui s'est passé à Hobb's End le jour où tu es tombé à travers le toit ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Raconte-moi toute l'histoire. »

Adam se mordit la lèvre.

« Tu as trouvé quelque chose, c'est ça ? »

Adam fit oui de la tête.

« Tu veux bien me le montrer ? »

Le gamin hésita, puis il glissa la main sous son oreiller et en sortit un petit objet circulaire. Il le tendit à Banks à contrecœur. C'était un bouton métallique. Rouillé, plein de terre séchée, mais un bouton et pas autre chose.

« Où l'as-tu trouvé, Adam ?

— Il est tombé dans ma main, je le jure. »

Banks se tourna pour cacher son sourire. S'il avait reçu un penny chaque fois qu'il avait entendu cette phrase de la bouche d'un voleur, il serait riche à l'heure qu'il est. « Bon. Qu'est-ce que tu faisais quand il est tombé dans ta main ?

— Je tirais la main du squelette de la boue.

— Il était donc dedans ?

— Je vois pas où il aurait pu être.

— Comme si la victime le serrait dans sa paume ?

— Quoi ?

— Non, rien. Pourquoi ne nous as-tu rien dit plus tôt ?

— J'ai cru que c'était ce que j'étais venu chercher. Le

Talisman. C'est pas facile à trouver. Il faut franchir le voile du Septième Niveau. Il y a des sacrifices à faire, des peurs à surmonter. »

Banks n'avait aucune idée de ce que le garçon lui racontait. Dans l'imagination d'Adam, apparemment, le vieux bouton avait revêtu un pouvoir magique à cause des circonstances de sa découverte. Mais ce n'était pas ça l'important. L'important, c'était qu'Adam avait pris le bouton dans la main de Gloria Shackleton.

« Tu as bien fait, lui dit Banks. Mais tu aurais dû me le remettre la première fois qu'on s'est vus. Ce bouton, ce n'est pas ce que tu cherchais.

— Ah non ? fit Adam, tout désappointé.

— Non. Ce n'est pas le Talisman. C'est juste un vieux bouton.

— Et il est important pour vous ?

— Je ne le sais pas encore, mais c'est possible, oui.

— Qui c'était ? Vous le savez ? Le squelette.

— Une jeune femme. »

Adam digéra l'information. « Elle était jolie ?

— Je crois, oui.

— Il y a longtemps qu'elle était là ?

— Depuis la guerre.

— Ce sont les Allemands qui l'ont tuée ?

— Nous ne le pensons pas. Nous ne savons pas qui l'a tuée. » Il leva la main, le bouton au creux de sa paume. « Et ceci nous aidera peut-être à le découvrir. Tu vas nous aider, Adam.

— Mais le meurtrier doit être mort à l'heure qu'il est ?

— Probable.

— Mon grand-père est mort à la guerre.

— J'en suis navré, Adam. » Banks se leva. « Tu peux descendre maintenant, si tu veux. Personne ne te fera de mal.

— Mais ma mère...

— Elle était un peu en colère, voilà tout. » Arrivé à la porte, Banks marqua une pause. « Quand j'avais ton âge, un jour j'ai volé une bague chez Woolworth. Ce n'était qu'une petite bague en plastique, sans valeur, mais je me suis fait prendre. » Banks s'en souvenait comme si c'était la veille : l'odeur de cigarette qui imprégnait l'haleine des vigiles du grand magasin ; leur corpulence impressionnante, tous massés autour de lui dans le petit bureau triangulaire ménagé sous l'escalier roulant ; leurs manières brutales, sa peur de se faire tabasser ou molester, la honte de passer pour un voleur qui aurait bien mérité son châtement. Tout ça pour une bague en plastique. Et d'ailleurs, même pas. Simplement pour jouer au caïd.

« Comment ça s'est terminé ? demanda Adam.

— Ils m'ont demandé mon nom et mon adresse, et ma mère a dû venir me chercher et répondre à leurs questions. Elle m'a privé d'argent de poche et elle m'a interdit d'aller

jouer dehors pendant un mois. »

Les vigiles l'avaient fouillé sans ménagement ; ils avaient vidé ses poches : bouts de ficelle, canif, cartes de cricket, tickets d'autobus, un moignon de crayon, un bouchon, et ses cigarettes. C'était ce qui avait décidé sa mère à supprimer l'argent de poche. Les vigiles lui avaient parlé des cigarettes, et pourtant, ils fumaient eux-mêmes. Il avait toujours trouvé cela injuste : les cigarettes n'auraient rien dû avoir à faire dans cette histoire. La bague, oui. Mais qu'on lui laisse ses cigarettes. Naturellement, au fil des années, il avait souvent été confronté aux injustices de la vie, et en avait commis plusieurs lui-même. Il lui était arrivé, par exemple, d'arrêter un conducteur pour une infraction au code, puis de trouver quelques grammes de hasch ou de coke dans ses poches. Il n'avait pas manqué de les ajouter aux chefs d'inculpation.

« Quoi qu'il en soit, reprit-il, j'ai mis longtemps à comprendre pourquoi une petite bague de plastique de rien du tout l'avait mise dans un état pareil.

— Et pourquoi ?

— Parce que je lui avais fait honte. Elle avait été humiliée d'être convoquée par les vigiles et de s'entendre dire que son fils était un voleur. Humiliée de subir leur mépris, comme si c'était elle la fautive, et d'avoir à les remercier de ne pas appeler la police. Mon infraction était mineure, mais ça ne changeait rien. Elle avait honte de son fils, point final. Et elle avait peur que je tourne mal.

— Mais vous êtes devenu flic, pas voleur. »

Banks sourit. « Eh oui, je suis flic. Alors suis-moi et on

va voir si on peut faire en sorte que ta mère soit un peu moins dure que la mienne. »

Adam hésita, mais il finit par sauter du lit. Banks s'effaça pour le laisser descendre le premier.

Ils trouvèrent Mrs Kelly dans la cuisine, en train de préparer du thé. Appuyée contre la paillasse, Annie lui faisait la conversation.

« Ah, comme ça, tu t'es décidé à nous tenir compagnie, petit démon ?

— Je te demande pardon, maman. »

Elle lui ébouriffa les cheveux. « Allez, file. Et ne recommence pas.

— Je peux avoir un Coca ?

— Dans le frigo. »

Adam se servit, et Banks lui fit un clin d'œil. Le gamin rougit et sourit jusqu'aux oreilles.

Vivian Elmsley s'assit avec son gin-tonic pour regarder les infos du soir. Depuis que ses souvenirs avaient commencé à la tarabuster, elle avait remarqué qu'elle se reconfortait de plus en plus souvent avec un petit verre. C'était la seule entorse à sa discipline d'airain, et elle ne se la permettait que le soir ; mais c'était néanmoins un signe inquiétant.

Suivre les infos était devenu une sorte de devoir sinistre, une fascination morbide. Ce qu'elle y vit ce soir l'ébranla profondément.

Vers la fin du journal, après l'actualité internationale et les scandales gouvernementaux, une scène familière apparut à l'écran. Une jeune femme blonde tenait un micro devant sa bouche. Elle était à Hobb's End, où les équipes techniques, en bleu de travail et bottes de caoutchouc, fouillaient toujours les ruines.

« Aujourd'hui, annonça le reporter, l'affaire que nous suivons depuis quelque temps dans le nord du pays a connu un nouveau rebondissement. La police, qui mène l'enquête sur des ossements découverts par un collégien, est quasiment certaine d'avoir établi l'identité de la victime. Il y a à peine une heure, l'inspecteur divisionnaire Alan Banks, chargé de l'enquête, a contacté notre antenne locale. »

Un studio apparut en arrière-plan, et la caméra fit un cadrage sur un homme brun et mince, aux yeux bleus très vifs.

« Pouvez-vous nous indiquer les circonstances de la découverte ? lui demanda le reporter.

— Oui, bien sûr », dit Banks en regardant droit vers l'objectif, et non à droite, à gauche, comme le faisaient tant d'amateurs quand ils passaient à la télévision. Il était visiblement rompu à l'exercice. « Une fois établie l'identité des habitants de la maison pendant la Seconde Guerre mondiale, dit-il, nous avons été frappés par le fait qu'après la guerre, l'une d'entre eux, une femme du nom de Gloria Shackleton, n'est plus jamais mentionnée dans aucun registre ni dans aucune archive.

— Et ça a éveillé vos soupçons ? »

Le policier sourit. « Naturellement. Nous n'ignorons pas qu'il peut y avoir toutes sortes de raisons à cela, et nous explorons toutes les pistes, mais nous ne pouvons pas écarter l'hypothèse que sa disparition soit due à sa mort.

— Depuis combien de temps la dépouille de cette femme est-elle enterrée là ?

— C'est difficile à préciser, mais disons entre le début et le milieu des années quarante.

— Plus d'un demi-siècle, c'est long, non ?

— En effet.

— Les pistes s'effacent, les preuves disparaissent en cinquante ans ?

— C'est indéniable. Mais je trouve que jusqu'ici, nous

avons avancé remarquablement vite, et je suis sûr que nous mènerons cette enquête à son terme. Le squelette n'a été découvert que mercredi dernier, et moins d'une semaine plus tard nous avons quasiment établi l'identité de la victime. Pour ce genre d'affaire, c'est bien.

— La prochaine étape, c'est quoi ?

— L'identité de l'assassin.

— Mais il – ou elle – est peut-être mort ?

— Tant que cela ne nous est pas prouvé, nous travaillons sur une affaire de meurtre. Comme disent les Américains, pour les meurtres, il n'y a pas prescription.

— Si vous nous avez contactés, c'est peut-être que vous espérez l'aide des téléspectateurs ?

— En effet. » Banks remua sur sa chaise. L'instant suivant, un portrait de femme, épaules comprises, emplit l'écran. Incroyable ! Même si la ressemblance n'était pas aussi nette que sur une photo, on ne pouvait pas s'y tromper : c'était Gloria.

Vivian eut un hoquet et porta une main à sa poitrine.

Gloria.

Après tant d'années.

On aurait dit le détail d'un tableau. L'inclinaison de la tête suggérait que le modèle avait posé couché. Michael Stanhope ? Ça pourrait bien être son style. Une voix off, celle de Banks, annonça : « Toute personne reconnaissant cette femme, qui a dû habiter à Londres de 1921 à 1941 et à Hobb's End ensuite, tout parent à elle pouvant nous fournir des renseignements sur elle, est prié de contacter la police du Yorkshire du Nord. » Il donna un numéro de

téléphone. « Il nous manque encore beaucoup d'informations, et l'ancienneté du crime ne nous facilite pas la tâche. »

Vivian n'écoutait plus. Elle ne voyait que le visage de Gloria, ou plutôt la vision qu'avait eue Stanhope du visage de Gloria, avec ce mélange subtil de naïveté et de dévergondage, ce sourire aguicheur plein de promesses. C'était Gloria, et ce n'était pas elle.

Puis elle se dit, avec un frisson, que s'ils avaient déjà découvert Gloria, il ne leur faudrait plus longtemps pour remonter jusqu'à elle.

« Ils disent qu'il est porté disparu, pas autre chose », répétait encore Gloria deux mois plus tard, au cœur de l'été 1943. Nous étions à la ferme des Kilnsey, debout devant un mur de pierre sèche, et buvions de la Tizer en contemplant les collines d'un vert doré qui s'étendaient à perte de vue vers le nord-ouest. Elle m'a fourré sous le nez la dernière lettre qu'elle avait reçue du ministère, en soulignant les mots du bout du doigt. « Regarde : *Disparu lors de violents combats à l'est du fleuve Irrawaddy – jamais entendu parler –, en Birmanie.* Quand le fils de M. Kilnsey a été tué à El-Alamein, ça disait qu'il était mort, pas seulement disparu. »

Depuis que nous avons appris la disparition de Matthew, notre acharnement à découvrir ce qui lui était

arrivé nous avait beaucoup aidées à tenir le coup. Nous avons commencé par écrire des lettres, puis nous avons téléphoné au ministère. Mais nous nous étions heurtées à un mur. Disparu, voilà ce qu'on nous répétait, et personne ne semblait rien savoir des circonstances exactes de sa disparition, ni ce qu'il était devenu, ni même s'il était encore en vie. En tout cas, on ne nous disait rien.

Un homme, enfin, nous a répondu. Tout ce que nous avons pu tirer de lui c'est que la région était désormais aux mains des Japonais et qu'il n'était donc pas question de se mettre à y rechercher des corps. Oui, on avait reçu confirmation d'un nombre non spécifié de morts, nous a-t-il dit, mais Matthew n'était pas parmi eux. Cela n'excluait pas qu'il ait été tué, mais il pouvait aussi avoir été fait prisonnier. Impossible de le faire parler davantage. Depuis ce coup de téléphone, Gloria réfléchissait à un plan d'action.

« À mon avis, le mieux serait d'y aller, dit-elle en froissant la lettre dans sa main.

— Où ? En Birmanie ?

— Mais non, idiote. À Londres. Il faudrait se rendre sur place et essayer de trouver quelqu'un à qui tirer les vers du nez.

— Tu sais bien qu'ils refusent de nous répondre. D'ailleurs, je ne suis pas certaine qu'il y ait encore du monde à Londres. Tout le personnel a été transféré à la campagne.

— Il reste forcément des gens, a rétorqué Gloria. Réfléchis un peu. Un gouvernement ne peut pas plier

bagage et tout laisser en plan. Surtout le ministère de la Guerre. Je te parle de Londres, et je te signale que c'est encore la capitale de l'Angleterre. S'il existe des réponses à nos questions, c'est là-bas qu'on les trouvera et pas ailleurs. »

Inutile de discuter quand Gloria se lançait dans une argumentation passionnée. « Je ne sais pas, ai-je dit. Moi, je ne saurais pas par où commencer.

— Whitehall, a-t-elle lâché en hochant la tête. C'est par là qu'on va commencer. Le siège du gouvernement. »

Elle semblait si sûre d'elle que je n'ai pas su quoi répondre.

Tout le restant du mois, j'ai essayé de la dissuader d'entreprendre le voyage ; elle est restée inflexible. Une fois qu'elle s'était mis une idée en tête, rien ne pouvait l'en faire changer. Cynthia et Alice, et même Michael Stanhope, me disaient que je perdais mon temps. Mr Stanhope, pour sa part, n'aurait jamais gâché une seule minute de sa vie à essayer de cuisiner des fonctionnaires ; ils ne nous apprendraient rien, nous dit-il.

Gloria me répétait sans cesse que si je n'avais pas envie de l'accompagner, rien ne m'y obligeait : elle irait seule. Je n'osais pas lui dire que je n'avais jamais mis les pieds dans la capitale, pas même en temps de paix, et que cette perspective m'effrayait. Pour moi, aller à Londres était à peu près comme aller sur la lune.

Nous avons pris date pour septembre. Gloria trouvait que le mieux serait de voyager de nuit, à l'aller comme au retour. Ainsi, elle prendrait sa journée et demie de congé

hebdomadaire en milieu de semaine et n'aurait pas à demander des jours à son employeur au moment des plus gros travaux de la ferme. À sa grande surprise, Mr Kilnsey lui a répondu qu'elle pouvait prendre davantage si elle le désirait. Depuis qu'il avait perdu son fils, il était devenu plus compréhensif envers le malheur des autres, et il partageait son chagrin. Nous avons néanmoins décidé de ne rien changer à nos projets car nous ne voulions pas laisser ma mère seule trop longtemps.

Cynthia Garmen nous avait promis de veiller sur elle et de tenir la boutique en notre absence. Elle avait gardé les enfants de Norma Prentice quelques jours plus tôt, et en échange Norma lui devait une journée de travail à la cantine des armées. Cela ne devait donc pas poser de problème. Maman nous a offert les billets de train ; elle a donné ses tickets de tissu à Gloria, au cas où nous aurions le temps de faire les grands magasins. Gloria les a acceptés de bonne grâce, mais pour une fois les chiffons étaient le cadet de ses soucis.

Il était environ dix heures quand, du sommet d'une colline, Banks aperçut dans le lointain la ville d'Edimbourg recouverte par la brume. Tout y était : les rangées de logements de banlieue qui s'étagaient, la sombre flèche gothique du monument à Sir Walter Scott, qui se dressait telle une fusée extraterrestre, la bosse que formait le Siège

du Roi Arthur, le château perché sur son rocher nu, et le miroitement de la mer en arrière-plan.

Hormis une ou deux brèves visites professionnelles, il y avait des années qu'il n'y était pas revenu, se dit-il en rétrogradant pour amorcer la descente au son de Van Morrison qui chantait *Tupelo Honey*. Etudiant, il faisait souvent la route, le week-end ou à l'occasion des vacances, pour venir voir des copains. À une époque, il avait eu une petite amie, une jeune beauté aux cheveux de jais qui s'appelait Alison et habitait Saint-Stephen Street. Mais il n'avait pas échappé au sort qui frappe ce genre de relation : l'adage « Loin des yeux, loin du cœur » avait eu raison de leurs sentiments. Un soir où il était venu la voir à Edimbourg, elle avait purement et simplement débarqué au pub en compagnie d'un autre garçon. Un jour l'un, un jour l'autre... de toute façon, il avait déjà jeté son dévolu sur une autre jeune femme, une certaine Jo.

Banks tenta de se souvenir s'il avait amené Jem à Edimbourg, mais il fut incapable de situer Jem dans un autre cadre que celui de sa chambre d'étudiant. Pourtant, il avait bien dû en sortir, ne serait-ce que pour faire ses courses, acheter des disques ou se procurer de la drogue, ou même aller pointer au chômage. Banks ne l'avait pas même aperçu dans le couloir. De temps en temps, il avait vu des gens entrer et sortir de chez lui, des étrangers, parfois à des heures indues de la nuit, mais Jem ne lui avait jamais dit avoir des amis.

Banks avait connu Edimbourg avant *Trainspotting*. La ville ne lui parut pas aussi romantique quand il descendit

dans les rues bordées de bâtiments en pierre sombre, découvrit les ronds-points et les feux de circulation, les centres commerciaux et les passages piétons zébrés de blanc. Il traversa Dalkeith sans encombre, mais peu après, une erreur d'orientation l'amena sur une route à quatre voies qui partait sur Glasgow ; il parcourut cinq kilomètres avant de trouver la première sortie.

Elizabeth Goodall habitait un peu à l'écart de Dalkeith Road, non loin du centre-ville. Elle lui avait donné des indications précises au téléphone la veille au soir. Après avoir tourné deux ou trois fois au mauvais endroit, il trouva enfin la rue étroite bordée de petites maisons.

Mrs Goodall occupait un rez-de-chaussée. Elle répondit rapidement à son coup de sonnette et le fit entrer dans une salle de séjour haute de plafond, qui sentait la lavande et la menthe poivrée. Toutes les fenêtres étaient closes, et pas un souffle d'air ne venait troubler l'atmosphère tiède et parfumée de la pièce. De rares rayons de soleil filtraient à travers les volets. Sur le papier peint s'épanouissaient des rameaux de romarin et de thym. Il y avait aussi, sembla-t-il à Banks, du persil et de la sauge. Son hôtesse le fit asseoir dans un robuste fauteuil damassé aux bras et au dossier protégés par des napperons de dentelle, comme ceux de tous les autres sièges de la pièce.

« Vous avez trouvé facilement ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mentit Banks. Sans problème.

— Je n'ai pas de voiture, dit-elle, avec une pointe d'accent du Yorkshire. Je me déplace en bus et en train...

oh, à dire vrai, je ne me déplace plus guère. » Elle frotta ses petites mains ridées l'une contre l'autre. « Bon, voici donc. Une tasse de thé ?

— Volontiers. »

Elle disparut dans la cuisine. Banks inspecta la pièce du regard. Une pièce propre et en ordre, mais sans grand caractère. Quelques photos dans des cadres sur le buffet – il chercha en vain une vue de Hobb's End –, des bibelots dans une vitrine, trophées, argenterie et cristaux. Une vieille dame dans un rez-de-chaussée avec toute son argenterie à portée de main... il y avait de quoi tenter un voleur, se dit Banks, qui n'avait pas repéré de système d'alarme.

Mrs Goodall revint d'un pas lent, portant un plateau d'argent sur lequel elle avait disposé son service en porcelaine. Elle le posa sur le napperon qui décorait la table basse, devant le canapé, puis s'assit, genoux serrés, et lissa sa jupe.

C'était une femme petite et forte ; ce jour-là, malgré la chaleur, elle portait une jupe de tweed gris, un chemisier blanc et un gilet bleu marine. Ses cheveux permanentés presque blancs formaient des crans tranchants comme des rasoirs, un peu à la Margaret Thatcher. Le front haut, les yeux glauques et humides bordés de rose, elle avait une bouche mince qui respirait la pruderie et qui semblait dessinée au pinceau rouge.

« Nous allons le laisser infuser quelques minutes, dit-elle. Ensuite, nous nous servirons.

— Parfait, dit Banks qui s'efforça de chasser de son

esprit l'image de leurs deux mains jointes sur la petite anse de la théière.

— Bon, dit-elle, mains croisées sur ses genoux. Allons-y. Au téléphone, vous m'avez parlé de Hobb's End mais vous n'avez pas voulu m'en dire davantage. Que désirez-vous savoir ? »

Banks se pencha en avant et posa ses bras sur ses cuisses. Plusieurs questions d'ordre général lui vinrent à l'esprit, mais il préférait une entrée en matière plus ciblée, qui la replongerait d'emblée dans le vif du sujet. « Gloria Shackleton, ça vous dit quelque chose ? Elle habitait Bridge Cottage pendant la guerre. »

Mrs Goodall eut l'air de quelqu'un qui vient d'avaler une gorgée de vinaigre. « Bien sûr que je me souviens d'elle, dit-elle. Une fille épouvantable.

— Oh ? Comment ça ?

— Je n'irai pas par quatre chemins, inspecteur. Cette fille était une traînée. Ça crevait les yeux. Ses manières aguicheuses, sa façon de pencher un peu la tête, son sourire lascif. J'ai tout compris dès la première fois que je l'ai vue.

— Où était-ce ?

— Où c'était ? Mais à l'église, naturellement. Mon père était le bedeau de Saint-Bartholomew. Maintenant, ne me demandez pas comment une... une garce peinturlurée comme elle osait se montrer aux yeux du Seigneur, ça dépasse mon entendement !

— Donc, votre première rencontre avec elle s'est faite à l'église ?

— Je n'ai pas dit que je l'avais rencontrée, j'ai dit que je l'avais vue. À l'époque, elle s'appelait encore Gloria Stringer.

— Elle fréquentait l'église ?

— Pour faire comme les Shackleton, évidemment. Elle avait mis les deux pieds sous leur table et n'avait pas l'intention d'en déloger.

— Elle était originaire de Londres, n'est-ce pas ?

— À ce qu'elle disait.

— A-t-elle jamais parlé de son milieu, de sa famille ?

— Pas à moi, mais je me souviens d'avoir entendu dire que ses parents avaient été tués dans un bombardement.

— Elle était venue à Hobb's End envoyée par l'armée de terre féminine, c'est bien cela ?

— Oui. Une fille de ferme. Du thé ?

— Je veux bien, merci. »

Mrs Goodall se redressa sur son siège, le dos raide, et en remplit deux tasses, de fragiles objets de porcelaine avec soucoupes assorties, peints de roses à l'intérieur et à l'extérieur, bordés d'un filet d'or et agrémentés d'anses si petites qu'on n'aurait pu y glisser un doigt. Pas une goutte ne tomba sur le napperon blanc. « Du lait ? Du sucre ?

— Nature, merci. »

Elle fronça les sourcils, sans doute pour marquer sa désapprobation. À ses yeux, un thé sans lait ni au moins deux morceaux de sucre devait être antipatriotique. « Naturellement, poursuivit-elle, nous espérons tous qu'avec le temps, elle ferait des efforts d'adaptation,

qu'elle changerait de manières et d'allure et se conformerait aux usages dans le village, mais...

— Mais elle n'a pas fait d'effort ?

— Non, monsieur. Aucun.

— Vous la connaissiez bien ?

— Inspecteur, avez-vous l'impression qu'elle était une personne fréquentable ?

— Le village était petit. Vous deviez avoir à peu près le même âge qu'elle.

— J'avais un an de plus.

— C'est peu.

— Alice, je veux dire Alice Poole, passait pas mal de temps avec elle. Contre mes conseils, je dois dire. Mais Alice a toujours été un peu libre de mœurs, un peu facile.

— Avez-vous jamais eu affaire directement à Gloria ? »

Mrs Goodall marqua une pause, comme pour se remémorer un souvenir désagréable. Puis elle hocha la tête. « Oui, en effet. La tâche m'était incombée de lui parler, de lui dire que son comportement était inacceptable, tout comme son allure, d'ailleurs.

— Son allure ?

— Oui. Sa manière de s'habiller, de marcher comme à un défilé de mode, de se coiffer : on aurait dit une starlette américaine. Une allure tout à fait indigne d'une dame, si vous voulez mon avis. Et par dessus le marché, elle fumait dans la rue !

— Vous avez dit que la tâche vous incombait de lui parler ? En qualité de quoi ? Gloria était donc si mal

acceptée que ça dans le village ?

— En qualité de membre de l'Église anglicane.

— Je vois. Et à Hobb's End, toutes les autres femmes étaient des dames ? »

Elle pinça les lèvres et, d'un coup d'œil acéré comme un poignard, lui fit savoir que l'insolence de sa question ne lui avait pas échappé. « Je ne dis pas que Hobb's End n'avait pas son lot d'individus méprisables, inspecteur. Entendez-moi bien. Je ne vois pas pourquoi notre village aurait fait exception. Mais les gens de basse naissance peuvent du moins aspirer à un certain niveau de bonnes manières et de décence. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Comment Gloria a-t-elle réagi à vos remontrances ? »

Mrs Goodall rougit en revivant la scène. « Elle a éclaté de rire. Je lui ai fait remarquer que je disais ça pour son bien, son bien moral et social, et au cas où elle voudrait un jour faire partie du Women's Institute, ou de la Société missionnaire.

— Et qu'est-ce qu'elle vous a répondu ?

— Elle m'a dit que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas ; elle a ajouté qu'en fait de missionnaire, il n'y avait que la position du même nom qui l'intéressait, et que ce n'était pas celle de l'Église. Non mais, vous vous rendez compte ? Et elle me l'a dit en des termes que je n'aurais même pas imaginés sortant de la bouche de l'ouvrière la plus modeste. Ah, elle pouvait faire de belles phrases, ce jour-là elle s'est montrée sous son jour véritable !

— Comment parlait-elle, d'ordinaire ?

— Oh, elle se donnait des airs, elle parlait comme on parle au téléphone. Pas comme aujourd'hui, évidemment, mais à l'époque, les gens avaient un langage soigné au téléphone. Mais on voyait bien que c'était du chiqué. Elle était visiblement très adroite dans l'art de la tromperie et de l'imitation.

— Elle a épousé Matthew Shackleton, n'est-ce pas ? »
Mrs Goodall faillit s'étrangler. « Oui. J'étais à leur mariage. Et je dois dire que Matthew avait beau n'être qu'un fils de boutiquier, il avait fait une mésalliance en épousant la fille Stringer. C'était un garçon exceptionnel. Il m'a beaucoup déçue.

— Que savez-vous sur leur relation ?

— Il a été appelé sous les drapeaux peu après son mariage. Il a été porté disparu au champ d'honneur. Pauvre Matthew. Disparu. »

Banks fronça les sourcils à son tour. « C'était quand ?

— Qu'il a été porté disparu ?

— Oui.

— Au cours de l'année 1943, mais je ne sais plus quand exactement. Il était en Extrême-Orient. Il a été capturé par les Japonais. » Elle eut un petit frisson.

« Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Aucune idée. Je suppose qu'il est mort là-bas.

— Vous avez perdu le contact ? »

Elle tripota son alliance. « Oui. Mon mari, William, travaillait dans le renseignement à l'intérieur ; il a été affecté en Ecosse au début 44. Je l'ai accompagné. Mes parents sont venus habiter avec nous, et nous avons coupé

les ponts avec Hobb's End. Je suis restée en contact avec Ruby Kettering et Alice Poole, mais avec personne d'autre. Ça fait tellement longtemps... Nous autres femmes ne ressasons pas la guerre comme les hommes, avec leurs réunions d'anciens combattants.

— Savez-vous si Gloria a eu une aventure avec un autre homme que Matthew ?

— C'est quasi certain, répondit Mrs Goodall avec un petit reniflement.

— Avec qui ? »

Elle observa quelques secondes de silence, comme pour lui faire comprendre que cette confidence était déplacée, puis ouvrit la bouche et lâcha deux mots, pas un de plus.

« Des soldats.

— Quel genre de soldats ?

— Nous étions en temps de guerre, inspecteur. Contrairement à ce que vous imaginez peut-être, tous les engagés des forces armées n'étaient pas sur le front à combattre les Boches ou les Japs. Malheureusement. Il y avait des soldats partout. Et pas tous des Britanniques, croyez-moi.

— Mais encore ? »

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Mrs Goodall eut un petit sourire. Banks la trouva aussitôt beaucoup plus sympathique. « Trop dans le pantalon, trop dans le porte-monnaie et trop envahissants.

— Des Américains ?

— Oui. La RAF avait mis la base de Rowan Woods à

la disposition de l'aviation américaine.

— Vous les voyiez souvent ?

— Oh, oui. Ils fréquentaient les pubs du village, ou encore ils venaient danser aux bals de la paroisse. Il y en avait même qui assistaient à l'office du dimanche. Ils avaient leur propre lieu de culte à la base, bien entendu, mais Saint-Bartholomew était une belle église ancienne. Quel dommage qu'il ait fallu la démolir.

— Gloria avait donc des amoureux yankees ?

— Plusieurs. Et inutile de vous préciser qu'une région boisée comme la nôtre offrait toutes les occasions de commettre des écarts, n'est-ce pas ? »

Banks se demanda si elle ne prendrait pas une confirmation de sa part pour la preuve qu'il en avait fait l'expérience lui-même. Il préféra esquiver. « Vous pensez à quelqu'un en particulier ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai rien constaté par moi-même. Je gardais mes distances. Mais d'après Cynthia Garmen, elle n'avait pas qu'un seul soupirant. Et Cynthia n'est pas du genre à se répandre en commérages. Celle-là, je ne donnerais pas cher de sa moralité non plus, remarquez.

— Pourquoi ?

— Elle en a épousé un, alors... Elle est partie vivre en Pennsylvanie, je crois. Enfin, par-là.

— Donc, vous ne connaissiez à Gloria aucune liaison sérieuse ?

— Oh, je ne doute pas que ses liaisons avaient tout le sérieux dont une femme comme elle était capable. Une femme mariée !...

— Mais ne m'avez-vous pas dit qu'elle croyait son mari décédé ?

— Porté disparu. Ce n'est pas tout à fait la même chose. De toute façon, ce n'est pas une excuse. » Mrs Goodall se tut pendant quelques instants, puis reprit : « Inspecteur, puis-je vous poser une question ?

— Allez-y.

— Pourquoi m'interrogez-vous sur la fille Shackleton après toutes ces années ?

— Vous ne regardez pas les journaux télévisés ?

— Je préfère les émissions historiques.

— Vous ne lisez pas la presse ?

— De temps en temps. Mais uniquement la rubrique nécrologique. Mais que voulez-vous dire, inspecteur ? Quelque chose m'aurait échappé ? »

Banks lui apprit l'assèchement du lac artificiel et la découverte d'un corps que l'on supposait être celui de Gloria. Mrs Goodall pâlit et attrapa à pleine main le crucifix d'argent qu'elle portait au cou. « Je n'aime pas dire du mal des morts, marmonna-t-elle. Vous auriez dû me prévenir.

— M'auriez-vous répondu autrement ? »

Elle hésita, réfléchit, puis, avec un soupir : « Sans doute pas. J'ai toujours considéré comme une vertu capitale de dire la vérité. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Gloria Shackleton était bien en vie au moment où William et moi avons quitté Hobb's End, en mai 1944.

— Merci, dit Banks. Ce détail nous permet de préciser les dates. Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Pas des ennemis à proprement parler, non.

Personne, en tout cas, qui aurait pu commettre le genre d'acte dont vous venez de me parler. Je n'étais pas la seule à désapprouver sa conduite. Mais c'est une autre question. On ne va pas assassiner une femme parce qu'elle refuse d'adhérer au Women's Institute. Puis-je me permettre une suggestion ?

— Je vous en prie.

— Étant donné la nature rebelle et capricieuse de Gloria, n'envisagez-vous pas le crime passionnel ?

— C'est une possibilité. » Banks changea de position. Il décroisa et recroisa ses jambes. Mrs Goodall resservit du thé. Il était tiède. « Et Michael Stanhope ? » demanda-t-il.

Elle haussa les sourcils. « Ah, tiens, encore un.

— Encore un quoi ?

— Un débauché, un pervers. Et je pourrais allonger la liste. Qui se ressemble s'assemble. Vous avez vu ses soi-disant tableaux ? »

Banks hocha la tête. « L'un d'eux serait apparemment un nu de Gloria. Je me demandais si vous pourriez m'en parler ?

— Je dois dire que ça ne me surprend pas. Mais, non, je ne suis pas au courant. Croyez-moi, s'il a réellement peint ce tableau, personne ne l'a su à Hobb's End. Du moins, pas de mon temps.

— Pensez-vous que Gloria ait pu avoir une liaison avec Michael Stanhope ?

— Je ne saurais le dire. Étant donné qu'ils avaient des natures et des points de vue semblables, c'est une

hypothèse qui n'est pas exclue. Ils passaient beaucoup de temps ensemble, ces deux-là. À boire. Mais, d'après mes souvenirs, les goûts de Gloria n'étaient pas exotiques au point de se porter sur un artiste torturé, ivrogne et dépravé.

— Gloria et Matthew ont-ils eu des enfants ?

— Pas que je sache.

— Et si c'était le cas, vous l'auriez su ?

— Je crois, oui. Il est difficile de cacher ce genre de choses dans un petit village. Pourquoi cette question ?

— L'autopsie semble prouver que oui. » Banks gratta la petite cicatrice qu'il avait au coin de l'œil droit. « Mais apparemment, personne n'est au courant.

— Elle a pu avoir un enfant après 1944, l'année de notre départ.

— C'est possible. Ou avant même son arrivée à Hobb's End et son mariage avec Matthew Shackleton. Après tout, elle avait dix-neuf ans à l'époque. Elle a pu quitter Londres en laissant le bébé à son père.

— Mais... mais ça voudrait dire...

— Quoi, Mrs Goodall ?

— Eh bien, une femme comme elle... je n'ai jamais supposé que Matthew était sa première conquête. Mais un enfant... ? Ça voudrait dire qu'elle était déjà mariée, et que son mariage avec Matthew était bigame ?

— Un péché de plus à porter sur une liste déjà longue, dit Banks. Mais pas nécessairement. J'imagine que même alors, au bon vieux temps, on se mariait de la main gauche, et que ça n'empêchait pas de faire des enfants. »

La ligne rouge que dessinaient les lèvres de Mrs

Goodall s'amincit encore. « Je n'apprécie pas vos sarcasmes, inspecteur, ni votre grossièreté. Il y avait plus de tenue, dans le temps. Les choses étaient plus simples, plus claires, mieux ordonnées. Et pendant la guerre, les gens se serraient les coudes. Les gens de toutes classes sociales. Quoi que vous en pensiez.

— Je vous présente mes excuses, Mrs Goodall. Loin de moi l'idée de me montrer sarcastique, je vous assure. Mais j'essaie de démêler un meurtre particulièrement sordide, et vu le temps qui s'est écoulé depuis, les chances sont minces que j'y parvienne. J'estime que la victime a droit à tous mes efforts, quoi que vous puissiez penser d'elle.

— Mais naturellement. Qui oserait prétendre le contraire ? Gloria Shackleton ne méritait certainement pas ce que vous me dites qu'il lui est arrivé. Mais je suis désolée, je ne pense pas pouvoir vous aider davantage.

— Connaissez-vous la sœur de Matthew, Gwynneth ?

— Gwen ? Oh, oui. Gwen a toujours été plutôt réservée ; elle vivait la tête dans les livres. Je la voyais bien devenir professeur ou quelque chose dans ce genre-là. Peut-être même faire une carrière universitaire. Mais pendant toute la guerre elle a tenu la boutique familiale, tout en prenant soin de sa mère et en faisant de la surveillance d'incendie la nuit. Ah, les responsabilités ne lui faisaient pas peur, à celle-là.

— Savez-vous ce qu'elle est devenue ? Si elle est toujours en vie ?

— Malheureusement, j'ai perdu contact avec elle au

moment de mon déménagement. Nous n'étions pas particulièrement proches, Gwen et moi, même si elle fréquentait régulièrement l'église et écrivait dans le bulletin paroissial.

— Était-elle proche de Gloria ?

— Eh bien, forcément plus ou moins, vu qu'elles étaient belles-sœurs. Mais c'étaient le jour et la nuit. Les gens disaient que Gloria la débauchait. Elles allaient toujours ensemble aux bals de Harkside, ou au cinéma. Gwen n'avait pratiquement jamais eu de vie sociale avant l'arrivée de Gloria ; elle préférait sa propre compagnie, ou celle de ses livres. Elle a toujours été une fille influençable. Même si, au début, elle a pu donner l'impression de prendre Gloria sous son aile, on a vite compris qui était sous l'aile de qui.

— Quelle différence d'âge avaient-elles ?

— Gwen était la plus jeune, de deux ou trois ans. Croyez-moi, à cet âge-là, ça compte.

— Pouvez-vous me la décrire ?

— Gwen ? Elle aurait été plutôt quelconque sans ses yeux. Des yeux remarquables, presque des yeux d'Orientale tellement ils étaient en amande. Et elle était grande. Grande et gauche. Une fille un peu dégingandée.

— Et Matthew ?

— Ah, Matthew, c'était un garçon exceptionnellement beau. Très mûr pour son âge, très sage. » Une fois de plus, elle s'autorisa un petit sourire, qui adoucit ses traits durs. « Si je n'avais pas rencontré mon William et si la fille Stringer n'avait pas débarqué à Hobb's End, eh bien... qui

sait ? Enfin de toute manière, elle avait mis le grappin dessus. Point final. »

Banks laissa se prolonger un peu le silence que ponctuait un tic-tac d'horloge.

« Je vais vous demander de bien vouloir m'excuser, inspecteur, dit Mrs Goodall au bout d'un moment, mais je suis extrêmement fatiguée. Tous ces souvenirs... »

Banks se leva. « Mais naturellement. Je suis désolé d'avoir abusé de votre temps.

— Pas du tout. Je crains bien que vous ayez fait tout ce chemin pour rien, ou du moins pour pas grand-chose. »

Banks haussa les épaules. « Ça fait partie de mon travail. Mais vous m'avez été très utile, vous savez.

— S'il y a quoi que ce soit pour votre service, n'hésitez pas à m'appeler.

— Je vous remercie. » Banks consulta sa montre. Il était près de treize heures, l'heure d'avaler quelque chose sur le pouce avant de reprendre la route.

Nous avons pris le train de nuit à Leeds, où le quai grouillait de jeunes soldats. La locomotive est arrivée avec une heure de retard seulement ; nous nous sommes senties poussées et bousculées dans la foule comme des bouchons de liège dans le courant d'une rivière. J'avais une peur panique de tomber sur les voies entre deux voitures et de finir broyée sous les énormes roues d'acier ;

mais nous nous sommes agrippées fermement l'une à l'autre et, dans les sifflements de vapeur, mi-écrasées mi-portées par la foule, nous nous sommes laissé mener jusqu'à des places assises dans un compartiment déjà bondé, et qui allait l'être bientôt encore davantage.

Il s'est écoulé une heure de plus avant que la locomotive mugissante se mette en branle et quitte enfin la gare.

Depuis toute petite, j'adorais les voyages en train, j'adorais me faire bercer, comme en rêve, par le doux balancement du wagon, par le cliquetis cadencé des roues sur les rails et par le défilement du paysage.

Cette fois-ci, tous ces plaisirs m'ont été refusés.

De nombreux trains avaient été endommagés, et la plupart des ateliers ferroviaires réquisitionnés pour la production de munitions. En conséquence, il circulait beaucoup de locomotives qui auraient été, en temps de paix, jugées bonnes pour la ferraille. La nôtre semblait tirer le train par à-coups, et n'a jamais pu gagner la vitesse suffisante pour recréer le *taramtaram* hypnotique de mon enfance. Nous étions si tassés les uns contre les autres que nous ne pouvions pas dormir. Moi, en tout cas. Je ne pouvais même pas ouvrir mon livre. Derrière les rideaux tirés et soigneusement joints, une unique ampoule bleue luisait d'une lueur si faible qu'il était presque impossible de distinguer les traits de la personne assise à côté de soi. Il n'y avait même pas de wagon-restaurant.

Nous avons bavardé quelque temps avec deux jeunes soldats, qui nous alimentaient à jet continu en Woodbines.

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai dû commencer à fumer, pour tuer l'ennui. Les premières bouffées ont eu beau me donner le vertige et la nausée, j'ai persévéré. Au moins, ça m'occupait.

Lorsque Gloria leur a parlé de Matthew, les soldats se sont montrés compatissants et nous ont exprimé tous leurs vœux de réussite. Peu à peu les gens se sont tus, chacun replongeant en lui-même. Moi, j'ai fait tout le voyage, qui m'a paru interminable, en serrant les dents : je prenais mon mal en patience et supportais de mon mieux les retards constants et inexplicables, les violentes secousses des arrêts et des redémarrages.

Gloria a réussi à s'assoupir au bout d'un moment ; lentement, sa tête a glissé de côté et sa joue est venue s'appuyer contre mon épaule. Je sentais son souffle tiède sur ma gorge. Toujours incapable de trouver le sommeil, j'ai passé la nuit entre mes pensées sinistres et les ronflements rauques des soldats. À un moment, nous sommes restés bloqués en rase campagne pendant près de deux heures, sans aucune raison apparente.

L'heure d'été retardait l'apparition de l'aube ; mais au bout de six ou sept heures de trajet, nous avons pu remonter les stores : les rayons du soleil rasaient les champs. Sur les prairies abandonnées, les paysans avaient disséminé divers objets, essoreuses hors d'usage, carcasses de voitures, pour empêcher les avions ennemis d'atterrir. L'un des pâturages était couvert de panneaux signalétiques fichés dans la terre n'importe comment. Les panneaux d'entrées de villes, ainsi que les noms des

gares, avaient été arrachés au début de la guerre pour semer la confusion chez l'ennemi en cas d'invasion ; il était tout de même surprenant de voir où ils avaient fini.

En tout, le voyage a duré dix heures ; les deux dernières, à travers les faubourgs, nous ont paru s'étirer à l'infini. C'est là que j'ai aperçu pour la première fois des rues entières de maisons bombardées, les réverbères en miettes, les gravats de plâtres, les poutres tordues et les murs éventrés. Le laurier de Saint-Antoine et la verge d'or poussaient sur les décombres, dans les fentes que les explosions avaient ouvertes dans les murs de pierre ou les cloisons de brique.

Des bandes d'enfants erraient par les rues, jouant dans les ruines. Des gamins particulièrement ingénieux avaient réussi à passer une corde autour d'un lampadaire qui penchait comme la tour de Pise, et se balançaient après en poussant le cri de Tarzan.

Certaines maisons, qui n'étaient qu'à moitié détruites, exposaient à tous les regards leur section longitudinale ou transversale. Elles dévoilaient leurs papiers peints, leurs tableaux et leurs photographies encadrées sur les murs, un lit à demi suspendu à la limite du plancher déchiqueté. Ça et là, les gens avaient pu sauver des meubles abîmés, et on voyait dans la rue une armoire sans porte, un buffet fendu, un landau aux roues tordues. Je contemplais ce désastre avec des yeux de voyeur, car voyeur j'étais ; mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais m'en détacher. Jusqu'à ce jour-là, et bien qu'ayant vu Leeds au lendemain du bombardement, je crois que je n'avais pas saisi toute

l'ampleur de la dévastation causée par la guerre.

Tous les lopins de terre laissés libres par les constructions étaient occupés par des postes de barrage antiaérien, dont le but était de repousser les avions ennemis qui volaient à basse altitude. Les ballons captifs, plats et argentés, brillaient au soleil ; on aurait dit des baleines qui essayaient de s'envoler. Dans certaines zones périphériques, la DCA pointait ses rangées de canons vers le ciel, telles des flèches d'acier.

Naturellement, il restait beaucoup d'immeubles debout, certains entourés d'une barricade de sacs de sable haute de trois mètres, sinon plus. J'ai remarqué aussi la multitude d'affiches qui recouvraient tous les espaces libres, nous exhortant à cultiver nos propres légumes, à économiser le charbon, à acheter des bons de guerre, à aller à pied chaque fois que possible, et Dieu sait encore quelles recommandations.

J'étais tellement plongée dans la contemplation de cette désolation que je n'ai repris mes esprits qu'une fois arrivée à King's Cross. Il était plus de dix heures du matin quand le train est entré en gare ; je mourais de faim. Gloria voulait se rendre tout de suite à Whitehall, mais j'ai réussi à la persuader de prendre quelques instants de repos. Dans un Lyons, nous avons pu nous faire servir un œuf et une tranche de bacon.

Une fois ce petit déjeuner avalé, nous sommes ressorties dans la rue et là, j'ai enfin pris la mesure de l'endroit où je me trouvais. D'un seul coup, je me suis sentie une créature minuscule et insignifiante, perdue dans

une mégalopole tentaculaire. Autour de moi, les gens se pressaient en tous sens ; les constructions, trop hautes, m'écrasaient.

La ville avait un air miteux, décrépit, un air de défaite, aurait-on dit, et la population la mine pincée et pâle que donnent des années de rationnement, de bombardements et d'incertitudes. Pour la paysanne du Yorkshire que j'étais, c'était comme de débarquer sur une autre planète. La ville la plus importante que j'avais jamais vue était Leeds. Et, même en temps de paix, je suis sûre que Londres m'aurait renversée tout autant.

Il s'était mis à bruiner ; dans l'air encore tiède, les sacs de sable dégageaient une odeur âcre. Il y avait tant de monde dans les rues, tant de gens en uniforme, que j'ai été prise de vertige et de panique. J'ai agrippé le bras de Gloria, qui me conduisait d'un pas sûr vers un arrêt d'autobus. Les gens nous souriaient, nous disaient bonjour. J'ai vu mes premiers blessés de guerre, des soldats tristes à la tête bandée, aux membres amputés, aux yeux cachés sous des bandeaux ; certains marchaient avec des béquilles ou le bras en écharpe. Ils avaient de la chance, eux : ils étaient vivants.

Gloria retrouvait son élément. Après quelques instants de confusion, un déclic s'est produit en elle. Elle se reconnaissait dans cette ville où je nageais comme en plein océan. Elle n'avait hésité qu'une seconde quant au bus à prendre, et quelques mots échangés avec la contrôleuse, qui se donnait des airs de Joan Crawford, avaient achevé de confirmer son intuition. Nous sommes

montées nous installer dans l'impériale, où il était permis de fumer, et en route pour Whitehall.

Emportée dans ce bus comme dans une tornade, j'ai craint plus d'une fois que nous nous renverrions en tournant d'une rue dans une autre. À travers la vitre ruisselante, j'ai cru apercevoir, vers l'est, le gigantesque dôme de Saint-Paul dans la lumière grise. La taille des immeubles m'impressionnait. Pierre grise et blanche assombrie par la pluie, façades victoriennes ou Belle Epoque incurvées, cinq ou six étages de haut, avec frontons, gargouilles et pignons pointus. Immenses colonnes ioniques. À n'en pas douter, j'étais dans une cité bâtie par des géants.

À un moment, mon cœur s'est arrêté de battre. Gravats et verre brisé au milieu de la chaussée, corps humains démembrés gisant au milieu, une tête, une jambe, un torse. Mais en y regardant de plus près, je n'ai pas vu de sang. Les corps manquaient de souplesse et de naturel. J'ai compris qu'une bombe avait frappé un magasin de vêtements et éparpillé les mannequins démantibulés dans la rue.

Nous avons passé Trafalgar Square et la colonne de Nelson qui se dressait au milieu, beaucoup plus grande dans la réalité que dans mon imagination. Perché tout au sommet, Lord Nelson était presque invisible. La base de la colonne disparaissait sous des affiches qui nous exhortaient à acheter des Bons du Trésor. De l'autre côté de la place, près du siège des Assurances et de l'immeuble de la Canadian Pacific, se dressait un

immense panneau d'affichage vantant les mérites du sirop antitussif Famel.

Les rues grouillaient de soldats vêtus de tous les uniformes possibles et imaginables, des uniformes que je ne reconnaissais pas – noirs, bleu vif, rouge cerise. Depuis ce bus qui traversait Trafalgar Square, j'ai aperçu aussi le premier Noir de ma vie. Je savais bien que les Noirs existaient, naturellement, je l'avais appris par mes lectures, mais je n'en avais encore jamais vu. Je me souviens d'avoir été un peu déçue : à part sa peau sombre, il n'était guère différent d'un Blanc.

Gloria m'a poussée doucement du coude et nous sommes descendues dans une rue très large bordée de bâtiments encore plus hauts.

C'est alors que notre recherche a commencé pour de bon. Je me laissais guider par elle, avec la sensation d'être un petit enfant pendu à la main de sa mère. Nous avons questionné des policiers, frappé à des portes, interrogé des soldats, des inconnus dans la rue, frappé à de nouvelles portes.

Finalement, au moment même où, trempées, épuisées, nous étions prêtes à abandonner, Gloria est tombée sur un petit employé qui nous a prises en pitié. Honnêtement, je ne crois pas qu'il en savait plus que les autres sur le sort de Matthew, mais il semblait prêt à partager avec nous ce qu'il connaissait de la guerre en Extrême-Orient. J'ai eu l'impression que la beauté de Gloria ne le laissait pas indifférent.

C'était un petit homme propre en costume rayé gris,

aux cheveux gris séparés par une raie au milieu, à la moustache impeccablement taillée. Il a consulté rapidement sa montre, pincé les lèvres et froncé les sourcils, puis il nous a offert de nous consacrer cinq minutes, si nous voulions bien l'accompagner au salon de thé du coin de la rue. Il avait une voix couinante et aiguë et parlait avec un accent de la haute. J'en étais au point où j'aurais tué pour avaler une tasse de thé. Nous sommes donc entrées dans le salon et nous avons pris nos boissons au comptoir ; Gloria s'est mise à cuisiner ce pauvre type avant même d'avoir trempé ses lèvres dans le breuvage chaud.

« Quelles sont les chances que Matthew soit encore en vie ? »

Ce n'était visiblement pas le genre de questions auquel l'homme, qui nous a dit s'appeler Arthur Winchester, avait été formé à répondre. Il a poussé quelques « euh » et « ah », mesurant ses paroles avec autant de précision qu'étaient comptés les morceaux de sucre du sucrier, et s'est excusé : « Malheureusement, il n'est pas en mon pouvoir de répondre à votre question. Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas connaissance du cas précis que vous me soumettez. Je possède juste quelques éclaircissements sur la situation en Extrême-Orient.

— Très bien, a rétorqué Gloria sans se laisser démonter. Racontez-moi ce qui s'est passé à Irridaddy, ou Irri-je-ne-sais-pas-quoi. À condition que ce ne soit pas classé secret défense, bien entendu. »

Arthur Winchester a reniflé en nous gratifiant d'un petit

sourire. « Irrawaddy. C'était il y a six mois, ça n'a pas eu le temps d'être classé. » Il a marqué une pause et pris une gorgée de thé, puis il a essuyé le bas de sa moustache, qui rebiquait sur sa lèvre, du revers de la main. À travers la vitre, la pluie oblique déformait les silhouettes des passants de Victoria Street.

« La Birmanie, comme vous le savez sans doute, se trouve entre l'Inde et la Chine ; ce serait un avantage inestimable si nos troupes parvenaient à rouvrir la route de Birmanie et, de ce fait, l'accès à la Chine qui nous servirait alors de base d'opérations contre le Japon. Comme je vous l'ai dit, je n'en sais pas plus là-dessus que le commun des mortels.

— Vous en savez plus que moi, en tout cas », a dit Gloria en allumant une Craven A et en recrachant une longue volute de fumée.

Arthur Winchester s'est éclairci la voix. « Pour simplifier, depuis que la Birmanie est tombée aux mains des Japonais, nous essayons de la reprendre. Parmi les tentatives faites dans ce sens, il y a eu l'opération Chindit, en février. Elle est partie de l'est de l'Irrawaddy, un fleuve qui coule au centre de la Birmanie. Pendant ce temps, les Japonais lançaient une offensive majeure sur le front de l'Arakan, et forçaient les Britanniques à se replier. Vous me suivez ? »

Nous avons hoché la tête à l'unisson.

« Bien. » Arthur Winchester a terminé sa tasse. « Les Chindits se sont fait piéger derrière les lignes ennemies ; coupés du reste des troupes, ils se sont débandés et ils

ont commencé peu à peu à réintégrer leur bataillon. » Il a regardé Gloria. « C'est certainement pour cette raison que vous n'avez pas pu avoir de nouvelles de votre mari. Il est ingénieur, dites-vous ?

— Oui.

— Hmm.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Oh, les Chindits avaient subi des épreuves terribles. Epouvantables. Peu après, ils ont reçu l'ordre de quitter la Birmanie.

— Mais nous essayons toujours de la reprendre ? la Birmanie ?

— Oh, oui, c'est d'une importance stratégique considérable.

— Alors, toutes les chances ne sont pas perdues ?

— Toutes les chances de quoi ? »

Arthur Winchester a jeté un coup d'œil par la fenêtre. « Je ne voudrais pas vous donner trop d'espoir, mon petit. Il peut s'écouler des années avant qu'on y arrive. »

Je me suis interposée : « Les pertes ont été importantes ? »

Arthur Winchester m'a regardée un moment sans me voir. « Quoi ? Oh, oui. Plutôt pires que nous ne l'avions craint.

— Comment savez-vous tout ça ? » lui a demandé Gloria.

Il a incliné la tête avec modestie. « Je ne sais pas grand-chose, malheureusement. Avant la guerre, avant de prendre cet emploi administratif, j'étais professeur

d'histoire. Je me suis toujours intéressé à l'Extrême-Orient.

— Donc, en fait, vous n'avez rien à nous apprendre ?

— Vous savez, sans vouloir vous froisser, pour moi, toutes les excuses sont bonnes pour prendre le thé avec une jolie femme. »

Aussitôt, Gloria bondit sur ses pieds, furieuse. Elle va pour sortir en trombe de la salle en me laissant sur place ; mais Arthur Winchester, les joues en feu, l'air penaud, la rattrape doucement par la manche. « Excusez-moi, mon petit, je suis désolé. Quel mauvais goût de ma part. Je n'ai vraiment pas voulu vous offenser. Entendez cela comme un compliment, rien de plus. Je n'avais aucune arrière-pensée lascive. »

Si Gloria ignore le sens du mot « lascif », elle n'en laisse rien paraître. Elle se rassoit, lentement, et pose sur lui un regard dur et soupçonneux. « Avez-vous quelque information que ce soit à nous faire partager, Mr Winchester ?

— Tout ce que je peux vous dire, mon petit, a-t-il repris d'un air grave, c'est qu'au cours de la retraite, de nombreux blessés ont dû être abandonnés derrière les lignes ennemies. Ils étaient intransportables. On leur laissait un peu d'argent et une arme, bien sûr, mais ce qu'ils sont devenus, je serais bien incapable de vous le dire. »

Gloria a pâli. Mes doigts avaient attrapé un bout de ma robe et le tournaient et le retournaient dans tous les sens. Mes articulations étaient blanches.

« Etes-vous en train de me dire que c'est le sort qu'a connu Matthew ? a soufflé Gloria dans un murmure.

— Je dis que c'est l'une des possibilités pour quelqu'un qui a été porté disparu.

— Et dans ce cas ? »

Winchester n'a pas répondu tout de suite. Il a brossé une poussière imaginaire sur le revers de son veston. « Eh bien, les Japonais n'aiment pas faire prisonniers des hommes blessés. Evidemment, cela dépend de leur état, s'ils peuvent travailler, ce genre de chose.

— Ce qui veut dire qu'ils l'auraient purement et simplement assassiné alors qu'il était blessé et sans défense ?

— C'est une possibilité. Ou alors...

— Ou alors quoi ? »

Il a détourné les yeux. « Comme je vous l'ai dit, les blessés étaient abandonnés avec une arme. »

Il nous a fallu une ou deux secondes pour comprendre ce qu'il insinuait. J'ai été la première à réagir. « Vous voulez dire que Matthew a pu se suicider ?

— S'il était sûr d'être capturé, et s'il était grièvement blessé, je dirais qu'en effet, ce n'est pas à exclure. » D'un ton un peu plus gaillard, il a poursuivi : « Mais ce ne sont que des conjectures, comprenez-vous. Je ne connais rien à son cas particulier. Il a pu être fait prisonnier, et attendre tranquillement la fin de la guerre dans la relative sécurité d'un camp. Vous avez bien vu comment nous prenons soin de nos prisonniers italiens ou allemands, non ? »

Il avait raison. Dans le Yorkshire, les Italiens aidaient aux travaux des champs à l'époque des semailles et des moissons. Gloria et moi avons eu l'occasion d'échanger

quelques mots avec eux et les avions trouvés, pour des prisonniers de guerre, plutôt contents de leur sort. Ils aimaient chanter des airs d'opéra en travaillant, et certains avaient de belles voix.

« Mais vous avez dit aussi que les Japonais n'aimaient pas faire des prisonniers ?

— Il est exact qu'ils méprisent les faibles et les vaincus. Mais s'ils capturent des hommes en bonne santé, ils les emploient à construire leurs voies de chemin de fer, leurs ponts, etc. Ils ne sont pas stupides. Si votre mari est ingénieur, ils auront trouvé de quoi l'occuper.

— À condition qu'il coopère.

— Oui. Le gros problème, c'est que nous ne savons pas grand-chose des Japonais et que nos communications sont très réduites, voire inexistantes. Même la Croix-Rouge a de grandes difficultés à faire parvenir ses colis et à récolter des informations. Il est notoire que les Japonais sont d'un commerce difficile.

— Si je vous comprends bien, il pourrait avoir été fait prisonnier sans que personne ait pris la peine d'en avertir qui que ce soit ?

— C'est possible, en effet. Oui. Il y a probablement des centaines, des milliers d'autres soldats dans son cas.

— Mais vous êtes professeur. Vous connaissez les Japonais, non ? »

Winchester a eu un rire nerveux. « Je connais leur géographie, leur histoire, mais c'est un peuple qui a toujours été insulaire. Du fait qu'il vit sur une île, sans doute.

— C'est aussi notre cas, lui ai-je rappelé.

— Oui, enfin, je veux dire insulaire en ce sens qu'ils se sont retranchés du reste du monde, qu'ils ont activement résisté aux contacts avec l'Occident. Au début du siècle, nous ne connaissions pratiquement rien d'eux, de leurs coutumes, de leurs croyances, mais sommes-nous beaucoup plus éclairés aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que vous savez de concret, qu'est-ce que vous pouvez nous dire ? » a insisté Gloria.

Il a hésité. « Eh bien, je ne voudrais pas vous faire de peine, mais vous m'avez demandé d'être franc. À mon avis, il vaudrait mieux espérer qu'il soit mort. Il vaudrait mieux qu'il le soit. » Il s'est interrompu quelques instants. « Écoutez. Nous sommes en guerre. Tout est différent. Il faut oublier le passé. Votre mari est probablement mort. S'il ne l'est pas, il le regrette peut-être. Rien ne sera plus jamais comme avant. Dans toute la ville, les gens vivent comme s'il n'y avait pas de lendemain. Combien de temps restez-vous à Londres ? »

Gloria lui a coulé un regard suspicieux. « Jusqu'à ce soir. Pourquoi ?

— Je connais un endroit. Très bien. Très discret. Je pourrais peut-être... »

Gloria est debout si vite qu'elle se cogne les cuisses contre la table et envoie valser son thé sur les genoux de Winchester. Mais il ne se donne pas la peine de s'essuyer. Il fonce droit sur la porte en s'écriant : « Mon Dieu, déjà si tard ? Il faut que je file. »

Sur ce, il est dehors avant même que Gloria ait eu le temps de lui jeter quelque chose à la figure. Elle le suit d'un

regard noir, puis porte la main à ses boucles blondes et se rassoit. La serveuse nous regarde de travers puis se détourne. Nous avons de la chance de ne pas nous faire mettre dehors.

Nous nous sommes attardées encore quelque temps à la table ; Gloria s'est calmée, elle a fumé une autre cigarette en contemplant, par la vitre embuée, les fantômes qui passaient dehors. Dans le café, des soldats entraient et sortaient, accompagnés de leurs amoureuses. Leurs uniformes sentaient la laine mouillée.

« Qu'est-ce qu'il a voulu dire par "ça vaudrait mieux" ? m'a demandé Gloria.

— Je ne sais pas. J'imagine que les Japonais ne traitent pas leurs prisonniers aussi bien que nous.

— Qu'est-ce qu'ils leur font ? Ils les torturent ? Ils les tabassent ? Ils les font mourir de faim ?

— Je ne sais pas, Gloria. » J'ai posé ma main sur la sienne. « Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à l'entendre, Matthew serait plus heureux mort que vivant. »

Annie se gara dans l'une des rues en pente aux abords de Sainte-Mary, derrière le château, et chercha la maison d'Alice Poole. Le ciel était d'un bleu pur, parsemé de quelques houppettes de nuages poussées par la brise de mer. Quel dommage d'être en service commandé. Pour un peu, elle aurait apporté son seau et sa pelle. Enfant, elle avait passé des heures à jouer sur la plage. Parmi les rares souvenirs qu'elle avait gardés de sa mère, plusieurs étaient liés à la plage de Saint-Ives : construire des châteaux de sable, s'ensabler en ne laissant dépasser que la tête et les pieds, courir à l'assaut des hautes vagues, se laisser renverser par elles. Et cette mère-là était un personnage lumineux, plein de vie, insouciant, qui avait toujours le rire aux lèvres. Son père avait beau, en surface, être facile à vivre, intelligent, drôle et attentionné, sa peinture avait un côté sombre qui semblait exclure Annie ; elle ne savait pas d'où cela provenait ni comment cela s'inscrivait dans les autres aspects de la vie de Ray. Cachait-il une souffrance terrible et secrète, et n'offrait-il au monde, et même à sa propre fille, qu'une façade ? Elle le connaissait à peine, finalement.

Elle trouva sans problème en suivant les indications qui lui avaient été données par téléphone. La maison était située sur les hauteurs, dans un quartier tranquille, loin des

pubs et des centres commerciaux envahis par les vacanciers venus de Leeds et de Bradford. Depuis le jardin, on voyait un petit bout de la mer du Nord, tout en bas, derrière Marine Drive ; aujourd'hui, elle était bleu acier et émaillée de petits bateaux. Des nuées de mouettes s'assemblaient en criaillant au-dessus d'un banc de poissons.

La porte s'ouvrit sur une grande femme dont les cheveux fins évoquaient de la barbe à papa. Elle portait une robe violette longue et ample brodée d'or autour du cou, à l'ourlet et au bas des manches, et des boucles d'oreilles dont la cascade d'anneaux lui tombait sur les épaules. Une hippie, pensa Annie. Des lunettes cerclées d'écaille noire pendaient à un cordon sur sa poitrine.

« Entrez, mon petit. » Elle la précéda dans une pièce claire et encombrée. Des poussières dansaient dans les rais de lumière qui filtraient par la fenêtre en vitrail. « Je peux vous offrir quelque chose à boire ? lui demanda-t-elle après l'avoir fait asseoir dans un fauteuil si moelleux et profond qu'Annie se demanda comment elle réussissait à s'en extraire. Généralement je prends un café et un Kit Kat pour le petit creux de onze heures. Du café instantané, je précise. »

Annie sourit. « Ce sera parfait, Mrs Poole.

— Alice. Appelez-moi Alice. Et jetez donc un œil là-dessus, pendant que je suis dans la cuisine. Votre coup de téléphone m'a fait repenser au bon vieux temps et je me suis rappelé que je ne l'avais pas sorti depuis des années. »

Elle tendit à Annie un épais album de photos relié de cuir. La plupart des clichés, noir et blanc et encadrés d'une bordure blanche dentelée, étaient des photos de famille, sans doute les parents d'Alice, ses frères et ses sœurs, ses tantes. Mais il y avait aussi des scènes de village : des femmes qui bavardaient dans la rue, panier sous le bras, foulard sur la tête ; des enfants qui péchaient dans la rivière. Il y avait quelques vues de l'église, qui était plus petite et plus jolie qu'Annie ne l'avait imaginée d'après le tableau de Stanhope, avec son clocher trapu et carré, et, juchée sur son promontoire, l'usine sombre et menaçante, qui évoquait un crâne empalé sur une pique.

Alice Poole revint, un mazagran de café dans chaque main et un Kit Kat, dans son emballage, entre les dents. Quand elle se fut libéré les mains, elle posa la barre de chocolat sur une petite table à côté de son fauteuil. « C'est un petit plaisir que je me permets, dit-elle. Vous en voulez un ? J'aurais dû vous en proposer.

— Non, dit Annie. C'est parfait, dit-elle en prenant son café, avec un sucre et un nuage de lait, juste comme elle l'aimait.

— Que pensez-vous de mes photos ?

— Je les trouve très intéressantes.

— Vous êtes venue pour cette pauvre Gloria, c'est ça ?

— Vous êtes au courant ?

— Oh, oui. Votre chef est passé à la télé hier soir. Ma vue n'est plus très bonne mais j'entends encore bien. Je ne regarde pas beaucoup la télévision, mais j'écoute presque

toutes les nouvelles régionales. Ce n'est pas une histoire comme ça qui m'aurait échappé. Quelle horrible chose ! Vous avez des suspects ?

— Pas encore. Nous en sommes encore à essayer de nous renseigner sur Gloria. Vu que ça remonte très loin dans le temps, c'est difficile.

— Ne m'en parlez pas. J'ai fêté mes soixante-quinze ans cette année, vous vous rendez compte ?

— Tout à fait honnêtement, madame... pardon, Alice, vous ne les faites pas. » En effet, elle était remarquablement alerte pour une femme de son âge. Hormis quelques taches brunes sur les mains et quelques rides sur le visage, les seuls ravages du temps se voyaient sur ses cheveux, qui étaient rares et ternes. Annie soupçonna qu'ils étaient tombés à la suite d'une chimiothérapie et n'avaient pas encore tout à fait repoussé.

« Regardez, lui dit Alice. Voici Gloria. » Sur un cliché où l'on voyait quatre jeunes filles devant une Jeep, elle désigna une petite blonde aux longs cheveux bouclés, à la taille fine et au sourire provocant. Annie reconnut sans hésitation le sujet du tableau de Stanhope. En dessous, en petites lettres blanches, était écrit : juillet 1944. « Et là, c'est Gwen, la sœur de Matthew. » Gwen était la plus grande des quatre. Elle ne souriait pas, et tournait à demi la tête comme pour éviter l'objectif. « Celle-ci, c'est Cynthia Garmen, poursuivit Alice. Nous formions une jolie bande, toutes les quatre. Les Quatre Mousquetaires. Ah, ça, c'est moi. » À en juger d'après la photo, Alice avait été une blonde assez svelte. En arrière-plan, dans la Jeep, il y avait

quatre jeunes hommes en uniforme.

« Qui sont ces jeunes gens ? demanda Annie.

— Des Américains. Celui-ci c'est Charlie, et là c'est Brad. Nous les fréquentions pas mal. J'ai oublié les noms des deux autres. Ils se trouvaient là par hasard ce jour-là.

— J'aimerais faire une copie de cette photo, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Nous vous la renverrons.

— Ça ne me dérange pas du tout. » Alice détacha la photo par les coins. « Mais j'y tiens, faites-y attention.

— Je vous le promets. » Annie la glissa dans sa mallette. « Vous connaissiez bien Gloria ? poursuivit-elle.

— Assez bien. Elle a épousé Matthew Shackleton, comme vous le savez sans doute, et pendant qu'il était sous les drapeaux, elle et Gwen, la sœur de Matthew, sont devenues inséparables. Mais nous formions un petit groupe, nous faisons souvent des choses ensemble. Je ne dirais pas que nous étions des amies très proches, mais je la connaissais. Et je l'aimais bien.

— Pouvez-vous me parler d'elle ?

— De Gloria ? » Alice déballa sa friandise et en mordit une bouchée. Quand elle l'eut avalée, elle répondit : « Eh bien, à mon avis Gloria était une chic fille. Gaie. D'abord facile. Gentille. Généreuse. Elle vous aurait donné sa chemise. Ou elle vous en aurait fait une.

— Pardon ?

— Elle avait des doigts de fée. Elle était si experte en couture que vous pouviez lui donner des chiffons, elle vous les transformait en robe de bal. Bon, j'exagère peut-être un peu, mais vous voyez ce que je veux dire. C'était un savoir-

faire très apprécié à l'époque, croyez-moi. On ne trouvait pas grand-chose dans les boutiques, et ce n'était pas avec nos tickets de vêtements qu'on pouvait faire des folies.

— Elle travaillait à Top Hill Farm, c'est bien ça ?

— Oui. Pour Kilnsey. Ce vieux cochon.

— Croyez-vous qu'il ait pu se passer quelque chose de louche entre lui et Gloria ? »

Alice éclata de rire. « Entre Kilnsey et Gloria ? Dans ses fantasmes les plus fous, il n'aurait certainement pas dit non. Mais sa femme l'aurait étripé s'il s'était seulement permis de regarder une autre femme d'un peu trop près. Quant à Gloria... elle était peut-être généreuse à bien des égards, mais tout de même pas à ce point. Le vieux Kilnsey ? Non. Vous faites fausse route, là, mon petit. Il était très religieux... ils me font toujours l'effet d'être des pervers, ces types-là. Il leur faut sans doute plus de religion qu'aux autres pour refréner leurs instincts naturels. »

Annie nota mentalement le nom du fermier. D'expérience, elle avait appris que c'était chez les gens coincés qu'on avait le plus de chances de trouver des meurtriers. « Que faisiez-vous, quand vous sortiez ensemble ?

— Oh, ce que font toutes les jeunes filles. Gloria était impulsive. Tout d'un coup, l'idée lui prenait d'aller pique-niquer sur les rives du réservoir de Harksmere. Ou voir un film au Lyceum, à Harkside. La dernière fois que j'y suis allée, le cinéma avait disparu au profit d'une supérette, mais à l'époque les jeunes aimaient s'y retrouver. Ou encore, elle voulait faire des promenades dans la

campagne pendant le couvre-feu. Ou bien nager. » Elle baissa la voix et se pencha en avant. « Vous me croirez si vous voulez, mon petit, une fois nous sommes allées prendre un bain de minuit... sans maillot. Ce qu'on s'est amusées ! Encore une idée de Gloria, ça. Elle était spontanée. Elle détestait les choses programmées, mais elle aimait avoir des projets.

— Vous a-t-elle parlé de son passé ?

— Ah, ça, elle n'était pas tellement bavarde là-dessus.

D'après ce que j'ai pu comprendre, elle avait vécu des choses douloureuses ; moi, j'ai toujours pensé, si elle ne veut pas en parler, libre à elle. Tout ce qu'elle nous a dit c'était qu'elle avait perdu sa famille dans la bataille d'Angleterre. Parfois, elle paraissait très absorbée dans ses pensées ; elle traversait de profondes périodes de tristesse qui la rendaient maussade ; ça pouvait la prendre n'importe quand, au milieu d'un pique-nique ou d'un bal, sans prévenir. Mais c'était rare.

— Comment s'était-elle intégrée à la vie du village ?

— Eh bien, dit Alice, j'imagine que ça dépend de quel point de vue on se place. Au début, elle ne se mêlait pas beaucoup à la population. Les journées étaient longues pour les filles de ferme. Après son mariage avec Matthew et son emménagement à Bridge Cottage, elle est devenue plus sociable.

— Avait-elle des ennemis ? Certaines personnes avaient-elles des raisons de ne pas l'aimer ?

— Pas mal de gens désapprouvaient sa conduite. Si vous voulez mon avis, ils étaient jaloux. Gloria se moquait

du qu'en-dira-t-on. Elle fréquentait les pubs seule, fumait dans la rue. Je sais bien qu'aujourd'hui c'est courant, mon petit, la rue est même parfois le seul endroit où il soit permis de fumer, mais à l'époque, c'était... disons que pour certains, une femme qui fumait dans la rue était quasiment une prostituée. Vous savez, les gens avaient des idées bizarres. » Elle secoua lentement la tête. « On parle du bon vieux temps, mais je ne suis pas sûre qu'il ait été si bon que ça. Il y avait beaucoup d'hypocrisie et d'intolérance. De snobisme, aussi. Et Gloria était bien trop insolente et libre au goût de certains.

— Vous pensez à quelqu'un en particulier ?

— Betty Goodall, par exemple, n'a jamais pu la supporter. Betty a toujours été un peu snob, un peu trop attachée aux principes de l'Église anglicane aussi, à mon avis, mais elle a un bon fond, comprenez-moi bien. Elle a bon cœur. Simplement elle a toujours été un peu rapide dans ses jugements moraux. Je crois qu'elle avait elle-même des vues sur Matthew Shackleton, et quand il a épousé Gloria, ça lui a fichu un sacré coup. Comme je vous l'ai dit, Gloria était une fille libre et facile à vivre, en plus d'être canon, comme on dit de nos jours. Moi, je crois qu'elle faisait pas mal de jalouses. »

Annie sourit. D'après la description d'Alice, elle imaginait ce que Banks était en train d'endurer à Edimbourg. « Betty Goodall n'est pas sur la photo, fit-elle remarquer.

— Non, à l'époque, Betty et William avaient déjà quitté Hobb's End. William était un peu l'homme à tout faire chez

les Home Guards, on l'envoyait de commune en commune. Je crois qu'il n'était pas bon pour le service et qu'on ne savait pas très bien à quoi l'occuper.

— Savez-vous si Gloria a jamais fait quelque chose de précis pour s'attirer la désapprobation générale, ou si c'était simplement dû à sa nature, à sa personnalité ?

— Oh, là, là, vous voulez que je vous ressorte les vieux cancons ?

— Je ne veux pas vous forcer, dit Annie en riant. Mais tout ce qui peut nous permettre de retrouver son assassin sera le bienvenu.

— Oh, je sais, mon petit, je sais, dit Alice avec un geste de la main. Attendez une seconde que j'aille chercher mes cigarettes. J'en prends une vers onze heures, une après le déjeuner et une après le dîner. Et peut-être une encore avec un petit verre, avant d'aller au lit. Mais jamais plus de cinq par jour. » Elle se leva et revint avec son sac ; elle fouilla dedans, en sortit un paquet de Dunhill et en alluma une avec un fin briquet d'or. « Bon, où en étais-je, mon petit ?

— Je voulais savoir si Gloria avait des aventures, si elle était une fille facile.

— Certainement pas plus qu'une autre, pas plus que celles qui étaient considérées comme des filles "bien". Mais les gens n'hésitaient pas à tirer des conclusions sur elle pour la simple raison qu'elle ne s'en laissait pas conter et qu'elle disait ce qu'elle pensait. Elle était plutôt flirteuse, ça oui, il faut le reconnaître. Mais ça ne veut rien dire, n'est-ce pas ? Ça ne va pas bien loin.

— Ça dépend avec qui on flirte.

— En effet. Toujours est-il que j'étais peut-être naïve, mais je pense qu'il y avait davantage de fumée que de feu. C'est presque toujours le cas, notez.

— Que pensiez-vous de Matthew ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Il a toujours eu un petit côté un peu trop obséquieux et suffisant pour mon goût. Oh, vu comme ça, il était gentil, charmant et beau, et naturellement, tout le monde s'est ému de ce qui lui est arrivé.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il s'est fait tuer par les Japonais. En Birmanie. Mais pour en revenir à lui, en paroles, il était très fort. J'ai aussi entendu dire qu'il avait connu plus d'une fille avant de rencontrer Gloria, pendant qu'il était étudiant à Leeds. Ce n'était pas un saint, ce Matthew Shackleton, même si, à entendre certains, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. On racontait qu'elle l'avait épousé parce qu'il avait un bel avenir devant lui, ce qui me paraît, à moi, une excellente raison. Je suis sûre qu'il lui aura fait toutes sortes de promesses. Il devait lui farcir la tête, la faire rêver à tout ce qu'il allait construire et à tous les voyages qu'ils allaient faire dans des pays exotiques, ce genre de salades. Au fond, Gloria était une romantique. Je crois qu'elle était tombée amoureuse de ce monde nouveau que Matthew lui dépeignait. Tous les ponts, toutes les cathédrales qu'il bâtirait, avec elle à ses côtés. Elle n'attendait que ça, et avec impatience.

— Comment Gloria a-t-elle réagi à l'annonce de sa

mort ?

— Elle a eu le cœur brisé. Elle a été dévastée. À tel point que je me suis fait du souci pour elle et que je m'en suis ouverte à Gwen une ou deux fois. Gwen me répondait que ça finirait par s'arranger, mais elle ne me paraissait pas bien en point elle non plus. Ils étaient très proches, elle et Matthew. Quand Gloria s'est remise à sortir, elle était encore plus insouciante, vous savez, comme les gens qui n'ont plus rien à perdre. Et il y en avait pas mal, à l'époque, des gens comme ça. » Elle marqua une pause, tira une bouffée de sa cigarette puis joua avec la chaîne qu'elle portait au cou.

« Donc, Gloria a recommencé à s'amuser, à aller danser, des choses comme ça ?

— Oui. Quelques mois plus tard.

— Quand est-elle devenue amie avec Michael Stanhope, le peintre ?

— Oh, il avait toujours fait partie du tableau, si j'ose dire. Il était à leur mariage. Gloria passait beaucoup de temps avec lui. Ils allaient boire ensemble au Shoulder of Mutton. Une raison de plus pour dresser les bigots contre elle.

— Vous connaissiez Stanhope ?

— Juste comme ça. Michael Stanhope, tiens. Je n'avais pas pensé à lui depuis des années. C'était un excentrique. Toujours avec son chapeau mou sur la tête. Et sa canne. Il se donnait un genre. Au cas où on n'aurait pas vu qu'il était un artiste, avec un grand A, vous voyez ce que je veux dire. Je ne peux pas dire qu'il m'intéressait

particulièrement, mais il était inoffensif. En tout cas, il n'y avait rien entre lui et Gloria. C'était de l'esbroufe.

— Que voulez-vous dire ?

— Stanhope était homosexuel, mon petit. Pédé comme un phoque. Et, comme vous ne l'ignorez certainement pas, c'était illégal à l'époque.

— Je vois. Seriez-vous surprise d'apprendre qu'on a retrouvé un tableau de Gloria peint par lui ? demanda Annie.

— Ah bon ?

— Oui. Un nu. Il est au musée de Leeds. »

Alice mit une main devant sa bouche et pouffa de rire. « Eh bien, mon Dieu ! Vous m'en direz tant ! Un nu ? De Gloria ? Mais ça ne me surprend pas, non. Gloria n'a jamais été pudique. Je vous ai parlé de notre baignade nocturne, n'est-ce pas ? Je ne suis pas très férue de musées, mais j'irai voir la toile à mon prochain passage à Leeds.

— Quel genre de relation y avait-il entre eux ?

— Je crois qu'ils s'appréciaient mutuellement. Ils étaient amis. C'étaient des êtres à part, tous les deux, des libres-penseurs. Il s'était établi une complicité entre eux. Et je crois qu'en tant que peintre, elle l'appréciait et le respectait sincèrement. Elle n'était pas particulièrement intellectuelle, mais son travail la touchait. Ses œuvres l'émouvaient. »

Annie comprenait très bien. Au cours de sa vie, son père avait eu beaucoup d'admiratrices. Il avait sans nul doute couché avec certaines, mais il n'était pas

homosexuel, et cela n'excluait pas non plus, que ces femmes aient eu du respect pour le peintre qu'il était. « A-t-elle noué une relation quelconque avec un homme après la mort de son mari ? demanda-t-elle.

— Elle a eu une petite passade avec un Yankee de la base de Rowan Woods. Billy Joe je-ne-sais-plus-comment, il s'appelait. Il ne m'a jamais plu, celui-là. Avec ses yeux qui vous déshabillaient, il ne m'inspirait pas confiance. Elle s'était fait la réputation de traîner avec des pilotes américains ; elle disparaissait dans les bois tard le soir, des choses comme ça. » Alice fit un clin d'œil. « Remarquez, elle n'était pas la seule.

— Vous croyez que ça cachait quelque chose ?

— Le contraire m'étonnerait. À mon avis, elle cherchait à meubler sa solitude. Et elle était jolie. Nous sortions beaucoup avec les pilotes, Betty, Cynthia, Gloria, Gwen et moi. Nous allions au bal, principalement à la base aérienne ou à Harkside. La paroisse de Hobb's End en organisait bien quelques-uns, mais c'étaient des fêtes très sages. En général, c'était Betty Goodall qui s'en occupait, vous imaginez donc les folles soirées qu'on passait. Betty dansait très bien, elle adorait ça. Mais avec elle, le programme c'était fox-trot et valse, des trucs vieux jeu, quoi. Pas question de se trémousser sur des airs de boogie-woogie. Mais elle se débrouillait très bien. Elle et Billy, après la guerre, ils se sont mis sérieusement aux danses de salon. Ils ont remporté des trophées. Bon, où en étais-je ?

— Les bals. Les Américains.

— Ah, oui. Honnêtement, je dois dire que tous nos gars étaient partis au front, sauf ceux qui étaient inaptes au service ou qui étaient affectés à des postes de réserve. Ceux-là, ils passaient leurs journées à traîner au Shoulder of Mutton et se plaignaient sans arrêt. Les Américains étaient différents, eux. Ils parlaient de lieux que nous n'avions vus que dans nos rêves ou dans les films. Ils venaient d'un pays lointain, c'était excitant. Ils possédaient toutes sortes de choses qui nous étaient interdites à cause du rationnement. Des bas en nylon, des cigarettes, ce genre de choses. Nous étions bien avec PX. PX était le surnom du type qui tenait le magasin, une espèce de quartier-maître, j'imagine. Il nous procurait toutes sortes d'objets. À Gloria plus qu'aux autres, d'ailleurs. Elle était sa préférée. Mais aussi, elle était la préférée de tout le monde. On aurait dit un magnifique papillon exotique. Elle attirait les hommes. Elle avait quelque chose de spécial. Elle étincelait, elle rayonnait.

— Ce PX, quel était son vrai nom ?

— Désolée, mon petit. Je l'ai oublié. À bien y réfléchir, je me demande si je l'ai jamais su. Tout le monde l'appelait PX.

— Y a-t-il eu quelqu'un d'autre ?

— Après Billy Joe, elle a eu le béguin pour Brad, mais depuis ce qui était arrivé à Matthew, elle ne voulait pas nouer de relation durable.

— Et ce Brad ? Qu'est-ce qu'il lui voulait ?

— C'était un gentil garçon. Il n'y a pas de doute, il était fou amoureux d'elle.

— Vous vous rappelez son nom de famille ?

— Désolée, mon petit.

— Peu importe. Combien de temps sont-ils sortis ensemble ?

— Là, vous me posez une colle. Pendant presque toute l'année 1944, je dirais. En tout cas ils se voyaient toujours quand je suis partie, à Noël.

— Noël 1944 ?

— Oui. » Elle rayonna. « Le plus beau Noël de ma vie. Mon Eric avait réussi à se faire blesser à la bataille des Ardennes. Rien de grave, mais il a été démobilisé plus tôt et il était à la maison pour Noël. Le médecin lui a recommandé l'air de la mer, nous sommes donc venus ici, nous sommes tombés amoureux de l'endroit et nous y sommes restés. Nous avons quitté Hobb's End le 26 décembre 1944.

— Et où est-il, Eric ?

— Oh, à droite, à gauche. Il sort tous les matins pour sa promenade de santé, ensuite il s'arrête au pub et fait une partie de dominos avec ses copains.

— Gloria vous a-t-elle jamais parlé d'un enfant qu'elle aurait eu ? »

Alice eut l'air perplexe. « Non, pas à moi. Et je n'ai jamais rien vu qui puisse me faire penser qu'elle en avait. Je ne suis même pas sûre qu'elle les aimait. Mais, attendez une minute...

— Oui ?

— Un jour, en traversant le pont aux fées, j'ai remarqué quelque chose de bizarre. Un type était là, en uniforme de

soldat, il tenait un petit garçon de six ou sept ans par la main. Je ne les avais jamais vus. Il est allé voir Gloria, ils ont parlé un moment, puis ils sont repartis. J'ai entendu des éclats de voix.

— C'était quand ?

— Je ne m'en souviens vraiment pas, désolée. Mais c'était après le départ de Matthew, ça, j'en suis sûre.

— Il ne s'est rien passé d'autre ?

— Non.

— Vous avez entendu ce qu'ils se sont dit ?

— Non.

— Qui était-ce, à votre avis ?

— Absolument aucune idée, je suis navrée.

— Vous avez posé la question à Gloria ?

— Oui. Elle n'a jamais voulu me répondre. Ça lui arrivait de temps en temps. Elle m'a simplement dit que c'était un parent, originaire du Sud. J'ai pensé que c'était son frère, ou un neveu... Vous ne croyez pas...

— Je ne sais pas, dit Annie. Ils sont revenus, l'homme et l'enfant ?

— Pas que je sache.

— Et que sont devenues Gwen et Gloria après votre départ ?

— Je l'ignore. J'ai envoyé une carte postale à Gloria, ça devait être en mars ou avril 1945, pour lui dire qu'Eric était rétabli et que nous avions décidé de rester à Scarborough. Je l'invitais à venir nous rendre visite.

— Et elle est venue ?

— Jamais. Elle n'a jamais répondu.

— Vous n'avez pas trouvé ça étrange ?

— Si, mais que vouliez-vous que j'y fasse ? La vie continue. J'ai écrit de nouveau quelques mois plus tard, et toujours pas de réponse. Ensuite, j'ai laissé tomber. J'ai remarqué que la vie fait que nous perdons souvent contact avec les gens. Ç'a été pareil avec Gwen. Je ne dirais pas que nous avons jamais été très proches – elle était un peu trop réservée, trop “rat de bibliothèque” pour moi –, mais nous avons passé de très bons moments ensemble. Seulement, une fois que j'ai eu emménagé ici, plus de nouvelles.

— Etes-vous retournée à Hobb's End ?

— Rien ne m'y rappelait. Après la guerre, c'était une nouvelle vie qui commençait – à part le rationnement, qui a continué un bout de temps. On prenait la vie comme elle venait et on essayait de ne pas trop ressasser le passé. Je suis désolée de n'avoir jamais revu Gloria – cette fille était une bouffée d'air frais –, mais, comme je vous l'ai dit, quand on arrive à mon âge on se rend compte que les liens entre les gens se distendent toujours. »

Dans sa courte vie, Annie avait déjà eu le temps d'en faire l'expérience. Les amies d'école ou d'université, les amants, les collègues de travail, elle ne comptait plus les gens qu'elle avait complètement perdus de vue. Si ça se trouvait, ils étaient morts. Comme Rob.

Au bout de quelques secondes de silence, elle bougea dans son fauteuil. « Bien, Alice, je crois que c'est tout pour le moment, dit-elle. Je vous renvoie votre photo dans deux ou trois jours. Si je pense à quoi que ce soit, je vous

contacte. » Elle réussit à s'extraire de son siège confortable en poussant des deux mains sur les bras.

« Je vous en prie. » Alice se mit debout. « Ç'a été un grand plaisir pour moi, même si je crains de ne pas vous avoir été très utile à rabâcher ainsi le passé.

— Au contraire, votre aide m'a été précieuse.

— C'est gentil à vous, mon petit. Je dois reconnaître que notre petite causerie ne m'a pas été désagréable. Ça faisait des années que je n'avais pas pensé à toute cette époque. Hobb's End, Gloria, Matthew, la guerre. J'espère que vous allez trouver quel est le salaud qui lui a fait ça. Même s'il n'est plus de ce monde, je lui souhaite d'avoir connu la mort lente et atroce qu'il méritait. »

Nous avons quitté le café accablées de tristesse ; il nous restait des heures à tuer jusqu'au départ du train. À vrai dire, je crois que Gloria n'espérait guère plus que moi que Matthew soit toujours en vie. J'ai voulu qu'elle m'emmène voir l'endroit où elle habitait avant, mais elle a refusé. C'aurait été trop dur à supporter, m'a-t-elle expliqué, et j'ai regretté d'avoir eu la cruauté de le lui demander.

La pluie a cessé et le soleil a tenté de darder ses rayons à travers les nuages déchiquetés. Nous avons traversé Saint-James's Park et gagné Oxford Street en passant devant la batterie de ballons captifs et les canons

antiaériens. Nous avons fait quelques courses, même si le cœur n'y était pas : au moins, pendant un moment nous n'avons plus pensé à Matthew. À Charing Cross, j'ai acheté le nouveau « divertissement » de Graham Greene, *Le Ministère de la peur*, ainsi que les deux dernières parutions des écrivains modernes de chez Penguin, le dernier *Horizon* et quelques classiques d'occasion, Trollope et Dickens, pour la bibliothèque de prêt.

Gloria s'est achetée chez John Lewis une robe Dorville à carreaux noirs, rouges et blancs qu'elle a payée trois livres quinze shillings et onze tickets. Elle m'a poussée à m'acheter une robe passe-partout de chez Norman Hartnell dans une boutique voisine, pour la modique somme de trois livres et neuf tickets.

Après un déjeuner de fish-and-chips, nous sommes allées au Carlton, à Haymarket, voir Gary Cooper et Ingrid Bergman dans *Pour qui sonne le glas*. C'était l'un de mes premiers Technicolor : à Harkside, nous ne connaissions encore que le noir et blanc. Comme je n'avais pas lu le roman de Hemingway, je n'ai pas pu juger de la fidélité de la version filmée.

La nuit tombait lorsque nous sommes sorties, et Gloria m'a proposé de prendre le métro jusqu'à King's Cross.

J'aurais du mal à décrire le couvre-feu londonien, surtout dans une rue large et fréquentée comme l'était Haymarket. De même que la ville n'est jamais parfaitement silencieuse, de même l'obscurité n'y est-elle jamais totale. Les angles vifs et les corniches des bâtiments se détachent sur le ciel en différentes nuances de gris et de

noir. Quand la lune apparaît entre deux nuages, tout se pare de reflets moirés avant de disparaître à nouveau.

Ce qui m'a le plus frappée c'est le bruit ; j'étais comme une aveugle dont l'ouïe s'est affinée. Cris lointains, sifflements, bruits de moteurs, rires et chansons sortis d'un pub, parfois même un chien hurlant dans le lointain ou un chat miaulant dans une ruelle, tous ces sons semblent porter plus loin et se prolonger par un écho plus long dans les ténèbres du couvre-feu. Ils sont aussi plus sinistres.

« Anormal » est l'adjectif qui vient à l'esprit pour les décrire. Mais quoi de plus normal que l'obscurité ? Peut-être est-ce une question de contexte. En ville, surtout dans une ville aussi étendue et affairée que Londres, l'obscurité n'a rien de normal.

À Piccadilly Circus, j'ai eu du mal à distinguer la statue d'Eros, autour de laquelle s'arc-boutaient des sacs de sable. Une musique sortait d'on ne savait où ; j'ai appris plus tard que c'était *Take the A Train*, de Glenn Miller. Il y avait des soldats partout ; beaucoup étaient soûls, et nous avons été accostées à plusieurs reprises par des hommes qui nous attrapaient par le bras et nous offraient de l'argent en échange de faveurs sexuelles.

À un moment, j'ai entendu des bruits dans une ruelle et j'ai vaguement distingué deux silhouettes, un homme qui se jetait en grognant sur une femme adossée à un mur. Aussitôt, j'ai revécu ce soir de Noël glacial où j'avais surpris Gloria et Mark, l'aviateur canadien, dans la même position, exactement.

Les quais du métro, où les gens descendaient s'abriter pendant les alertes, étaient bondés ; une odeur de sueur, de vêtements mal lavés et d'urine, mêlée à celle de la graisse et de la suie, m'a agressé les narines. Tout était sale et mal entretenu. La rame est arrivée bientôt et nous avons fait le trajet debout. Personne ne s'est levé pour nous céder sa place.

Heureusement, notre train est parti à l'heure. J'avais beau savoir que je rêverais de ce voyage pendant les semaines à venir, je dois dire que je n'ai pas été mécontente, après sept heures d'un trajet morne et ennuyeux, de prendre à Leeds la première correspondance pour Harrogate, puis, de là, l'omnibus qui nous ramènerait à Hobb's End.

Il était plus de sept heures quand Banks et Annie se retrouvèrent ce soir-là. En revenant d'Édimbourg, Banks avait été retardé dans les embouteillages à Newcastle, puis il avait dû passer au commissariat voir s'il y avait eu du nouveau pendant son absence.

Une vingtaine de messages l'attendaient en réponse à son appel télévisé de lundi soir ; il avait donc encore perdu une heure à retourner des coups de fil, pour n'en tirer que deux vagues informations : une personne croyait se rappeler que les Shackleton avaient déménagé à Leeds après la victoire, et une autre avait passé des soirées au

pub de Hobb's End avec Matthew Shackleton, vers la fin de la guerre. La plupart des gens cherchaient simplement à revivre leurs souvenirs de la guerre mais n'avaient rien d'utile pour lui.

John Webb avait appelé lui aussi : il avait nettoyé le bouton rapporté par Adam Kelly. Selon toute vraisemblance, l'objet était en laiton ; il faisait près de vingt-cinq millimètres de diamètre et était décoré d'un motif repoussé qui pouvait représenter des ailes. L'expert qui l'avait examiné pensait qu'il s'agissait d'un oiseau. Vu l'époque concernée, on pensait tout de suite aux forces armées, peut-être à la RAF.

Quand Banks en eut terminé au commissariat, il appela Annie pour l'inviter à venir le rejoindre à Gratly, car il avait passé une bonne partie de la journée sur la route. Elle accepta aussitôt. Il rentra donc chez lui, resta longtemps sous la douche et mit un peu d'ordre. Ce fut vite fait. Une fois de plus, il tenta de joindre Brian, toujours sans succès. Quoi faire, bon sang ? Leur dispute remontait à près d'une semaine. Il pouvait toujours se rendre à Wimbledon, mais pas avant d'avoir bouclé son enquête. Il décida de réessayer le lendemain.

Il songea à préparer un repas lui-même, mais se ravisa. L'art culinaire avait beau être inscrit dans ses tablettes juste après la rénovation de sa maison, il avait encore des progrès à faire. D'ailleurs, hormis deux canettes de bière, une brique de jus d'orange, une demi-tomate et un morceau de cheddar moisi, le frigo était vide. Il l'emmènerait dîner au Dog and Gun, à Helmthorpe, en

priant pour qu'il y ait un plat sans viande au menu.

Dès son arrivée, Annie lui montra la photo de Gloria et de ses amies en compagnie des pilotes américains. Ensuite, après une visite éclair de la maison, qui lui fit l'effet d'« un véritable petit bijou », elle accepta sa proposition de faire une petite promenade ; la soirée s'y prêtait, dit-elle. Ils laissèrent leurs voitures garées dans l'allée et prirent la direction de Helmthorpe dans la clarté brumeuse ; ils commencèrent aussitôt à échanger les informations qu'ils avaient glanées.

Des moutons paissaient sur les prairies en terrasse qui descendaient vers le petit cours d'eau. Quelques-uns avaient réussi à franchir la grille qui entourait l'église, et broutaient entre les tombes mouchetées de lichens.

« Tu as eu le temps de flâner sur la promenade de Scarborough ?

— Mais oui, qu'est-ce que tu crois, il fallait bien que je déjeune ! Mais je peux te dire que les végétariens sont malheureux là-bas. J'ai dû m'acheter des frites – cuites à l'huile végétale, c'est du moins ce que m'a dit la vendeuse – et je les ai mangées assise sur un banc, sur le port, tout en regardant un marin qui repeignait son bateau. Il a essayé de me baratiner.

— Tiens donc ?

— Je l'ai vite découragé. S'ils croient que c'est avec leurs histoires héroïques de pêche à la morue ou au thon qu'ils vont accoster dans mon lit, ils se mettent l'hameçon dans l'œil.

— Saint-Ives ? demanda Banks en riant.

— Exact. Je les connais de A à Z. Comme si je les avais faits. Bref, après ça, je suis allée faire un petit tour sur la tombe d'Anne Brontë, et je suis revenue au poste pour rédiger le compte rendu de l'entretien.

— Tu aimes Anne Brontë ?

— Je n'ai lu aucun de ses romans. Mais ce sont des choses qui se font, non, quand on passe dans le coin, d'aller voir l'endroit où les gens célèbres sont enterrés. J'ai vu *La Châtelaine de Wildfell Hall* à la télé. Ce n'est pas mal pour qui aime ce genre de choses.

— Quel genre de choses ?

— Les gouvernantes, les corsets serrés, les cache-corsets, l'époque victorienne, toute cette sexualité réprimée.

— Et... tu n'aimes pas ? »

Annie inclina la tête. « Je n'ai pas dit ça. »

On était début septembre ; les jours raccourcissaient. Quand ils arrivèrent dans la grand-rue, le soleil, déjà bas à l'occident, n'était plus qu'une boule qui rougeoyait comme une braise dans la brume ; les ombres s'allongeaient. Des rires et de la musique s'échappaient des portes ouvertes des pubs. Les touristes, fatigués par leur journée au vert et leur copieux repas, remontaient en voiture pour regagner la ville.

Annie et Banks traversèrent le bar bondé et se trouvèrent une table dans le patio aménagé à l'arrière. Entre les arbres, les rayons mourants du soleil zébraient la rivière de violet et de rouge sang. Annie s'assit pendant que Banks allait chercher deux pressions au bar et

commander le repas. Heureusement, elle n'avait pas très faim et se contenterait d'un sandwich au fromage et aux cornichons. Ils étaient arrivés juste avant qu'on cesse de servir.

« On est bien, ici, lui dit-elle quand il revint avec les bières. Merci.

— À ta santé. » Banks trempa ses lèvres dans la mousse. Ils n'étaient pas seuls dans la courette mais les conversations étaient discrètes. « Alors, qui reste-t-il en scène, maintenant qu'on sait que Matthew a été tué avant Gloria ? »

Annie s'adossa à son siège et fit reposer ses longues jambes sur la troisième chaise, restée libre. « Et le petit copain ? suggéra-t-elle. L'Américain ?

— Brad ? tuer Gloria ? Mais pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Ou un de ses copains. Elle a pu les allumer, les monter l'un contre l'autre. J'ai l'impression que Gloria était le genre de femme qui exerçait un pouvoir immense sur les hommes. Brad a pu nourrir des espoirs qui ne se sont jamais concrétisés. D'après Alice, il tenait plus à Gloria qu'elle à lui. Elle a peut-être essayé de se débarrasser de lui, et lui n'a rien voulu entendre. Rowan Woods n'était pas loin de Hobb's End. Il lui aurait été facile de faire un petit aller et retour discret, enfin il me semble...

— Il faut absolument que nous tâchions d'en apprendre davantage sur les Américains de Rowan Woods, conclut Banks.

— Et comment s'y prend-on ?

— Tu peux commencer par l'ambassade américaine.

Ils pourront peut-être t'aiguiller.

— Je remarque l'usage subtil de la deuxième personne. J'imagine que tu n'as aucune envie de passer une journée pendu au téléphone ? »

Banks rit. « Privilège du rang. Sans compter que tu te débrouilles comme un chef. »

Annie fit la grimace et, d'une pichenette, l'aspergea légèrement de bière.

« Si ça peut te consoler, de mon côté j'essaierai de me renseigner sur Matthew Shackleton auprès des autorités militaires anglaises. »

On leur apporta leurs assiettes et ils mangèrent en silence. Plus une ride ne froissait la surface de la rivière. Le ciel était toujours sans nuages, mais l'air s'était chargé d'humidité pendant la journée et le couchant se teintait de cramoisi et de pourpre. Des nuées de petits insectes, moucherons ou éphémères, volaient au-dessus des nappes stagnantes.

« Et Michael Stanhope ? dit soudain Banks.

— Mais pour quel motif ? Ils étaient amis.

— Un désir insatiable ? La boisson ? Il n'en faut pas plus pour pousser quelqu'un à bout, et Stanhope partait avec une bonne longueur d'avance. S'il était fortement attiré par Gloria, et si elle ne voulait rien entendre sexuellement parlant, le fait de la peindre nue a pu lui faire perdre la tête. C'est évident, un homme comme Stanhope n'a pas pu rester entièrement de marbre pendant toutes les séances où il peignait Gloria Shackleton nue dans son studio. »

Annie haussa les sourcils. « Ah bon ? Tu parles pour toi, j'imagine. Tu serais surpris de voir comme un artiste peut, au contraire, garder tout son sang-froid. En tout cas, d'après Alice Poole, ils n'étaient pas amants ; et je la crois. L'impression que j'ai ramenée de mon interview est que plusieurs villageois – y compris celle que tu as été interroger – projetaient des sentiments négatifs sur Gloria. Je crois qu'au fond, c'était une femme correcte et une épouse loyale. Mais sa beauté et ses manières libres lui ont attiré toutes sortes de problèmes, en particulier avec les hommes. Et il y en a un qui a carrément perdu la boule.

— Tu sais de quoi tu parles, on dirait. »

Annie détourna les yeux et contempla la rivière désormais sombre. Banks avait fait ce commentaire en passant, pour la taquiner, mais il sentit qu'il avait forcé quelque jardin secret et l'avait mise sur la défensive. Il se fit la remarque qu'ils n'étaient pas encore tout à fait libres l'un envers l'autre. Deux ou trois nuits d'abandon passionné, le sentiment de partager un sort d'exclus ne suffisaient pas à tracer la route qui leur permettrait de traverser les champs minés des sentiments qui les séparaient. Prudence, se dit-il.

Annie rompit le silence. « Je crois que Gloria était l'une des rares personnes, à Hobb's End, à pouvoir comprendre Michael Stanhope, à le prendre au sérieux. D'ailleurs, Alice m'a précisé qu'il était homosexuel.

— Ça, elle ne pouvait pas en être sûre. Et il pouvait très bien être bisexuel.

— Là, je crois que tu pousses un peu.

— Bon, admettons. De toute façon, la piste Stanhope a un défaut qui crève les yeux.

— Lequel ? »

Banks repoussa son assiette vide. « À ton avis, où Gloria a-t-elle été tuée ?

— À Bridge Cottage, ou tout près. Je croyais qu'on était d'accord là-dessus, vu l'endroit où elle a été enterrée. Au fait... » Annie consulta son calepin. « J'ai oublié de te le dire, mais le couvre-feu a été officiellement aboli le 17 septembre 1944. Remarque, ça ne change pas grand-chose, puisque nous savons que Gloria était encore vivante le Noël de la même année.

— Il n'y a pas de détail inutile.

— Mais qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— La plupart du temps, Gloria allait voir Stanhope à son atelier. C'était certainement le cas cet automne-là, vu qu'elle lui servait de modèle. S'il y a eu quoi que ce soit entre eux, ça s'est probablement passé chez lui. C'était là qu'elle se montrait nue devant lui. Si c'est lui qui l'a tuée, je ne le vois pas prenant le risque de transporter le corps jusqu'à Bridge Cottage. Il s'en serait débarrassé autrement, plus près de chez lui.

— À moins qu'ils n'aient eu une liaison, comme tu l'as suggéré toi-même. Auquel cas, il aurait pu aller la voir chez elle.

— Tu crois qu'elle aurait pris ce risque, avec Gwen à deux portes de là ?

— Ce n'est pas impossible. D'après tous les témoignages, Gloria était une fille imprévisible, qui ne

s'embarrassait pas des conventions. Étant donné la réputation de Stanhope, le simple fait de se rendre chez lui devait déjà être scandaleux.

— Bien vu. En tout, cas, Elizabeth Goodall considérait leur relation comme un scandale. Une autre bière ?

— Ce ne serait pas raisonnable, dit Annie en couvrant son verre d'une main. Un seul verre quand je conduis. »

Banks ne répondit pas tout de suite, puis, d'une voix qui montait du plus profond de sa poitrine et qui lui fit l'effet d'un croassement : « Tu n'es pas obligée de prendre le volant », dit-il.

Annie sourit et lui posa la main sur le bras. À ce contact, il sentit son pouls s'accélérer. « Non, mais ce serait plus raisonnable. Nous sommes en pleine semaine et j'ai une grosse journée qui m'attend demain. Et d'ailleurs, on a passé un accord, il me semble ?

— On peut toujours tenter sa chance, non ? Ça ne te dérange pas si j'en prends une ?

— Bien sûr que non », dit-elle en riant.

Banks gagna le bar. Il ne s'attendait pas à ce qu'Annie saute sur sa proposition, mais il était déçu tout de même. Oui, bien sûr, ils étaient convenus de se limiter aux week-ends, mais il fallait bien laisser la place à un peu de spontanéité de temps en temps. Il se demanda s'il arriverait jamais à trouver le ton juste dans une relation. C'était facile quand on était marié ; la plupart du temps, on n'était pas obligé de prendre rendez-vous pour se voir. D'un autre côté, il n'avait pas beaucoup « vu » Sandra, qui pourtant avait partagé sa vie pendant vingt ans. Peut-être,

s'ils avaient su se ménager du temps à eux, seraient-ils encore ensemble à l'heure qu'il était.

Les dîneurs avaient peu à peu quitté le restaurant, et il ne restait plus au bar que les habitués qui jouaient aux fléchettes ou aux dominos. Un groupe de jeunes occupait un coin ; l'un d'eux alla mettre *Concrete and Clay* sur le juke-box. Seigneur, pensa Banks. Unit 4 + 2. Quand ce morceau avait été enregistré, ces gamins n'étaient même pas nés.

Il se fit servir une autre pinte et retourna dans le patio, où Annie n'était maintenant plus guère qu'une silhouette – une jolie silhouette, se dit-il, avec son cou gracieux et son profil bien dessiné. Elle contemplait la rivière, de son air à la fois détendu et concentré.

Il s'assit et rompit le charme. Annie bougea avec langueur. Son verre était encore à moitié plein, et elle en fit tourner le contenu avant d'en avaler une petite gorgée.

« Et sa famille ? demanda Banks.

— Sa famille ? De qui parles-tu ?

— De Gloria Shackleton.

— Ils ont été tués dans le bombardement de Londres.

— Tous ?

— C'est ce qu'elle a dit à Alice.

— Et ce mystérieux inconnu qui tenait un enfant par la main ? Elle a aussi dit à Alice que c'étaient des parents. Tu me le confirmes ?

— Oui, je sais. » Annie secoua la tête lentement.

« C'est ça que j'ai du mal à comprendre. C'est bizarre, non ?

— En admettant qu'elle ait claqué la porte et qu'elle ait laissé son mari, enfin le père de l'enfant, en plan avec le gosse, ça peut fournir au type des raisons de lui en vouloir. Il a pu la retrouver pour la tuer.

— Oui. Mais qui te dit qu'il a eu l'impression de rester "en plan" ? Il l'aimait peut-être, cet enfant. Je te ferai remarquer que les hommes font ça tout le temps, et que les femmes ne les tuent pas pour autant. »

Banks ne mordit pas à l'appât. « C'est cet homme-là et pas un autre qui nous intéresse. La question que nous devons nous poser c'est : est-ce qu'il aurait pu nourrir un sentiment, de vengeance assez fort pour essayer de retrouver la femme qui avait porté son enfant et qui l'avait plaqué ensuite ? D'après ce que t'a dit Alice Poole, ils se sont disputés.

— Gloria était toujours en vie après son départ.

— Il a pu ruminer et revenir des semaines, voire des mois plus tard.

— C'est possible, reconnut Annie. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenue la belle-sœur, Gwynneth. Même depuis tes appels à la télé, nous n'avons aucune piste fiable.

— Elle est peut-être morte ?

— Peut-être.

— Elle te paraît suspecte ? »

Annie fronça les sourcils. « Sur la photo, elle est grande et forte. Il a pu y avoir quelque chose entre elles.

— Avec un peu de chance, Hatchley aura trouvé du neuf à Londres. Nous verrons ça demain. À chaque jour

suffit sa peine. »

Le cri d'un oiseau nocturne déchira la nuit. Quelqu'un mit une chanson d'Oasis sur le juke-box. « Le genre de crime, en soi, devrait nous mettre sur la voie, dit Annie après une petite pause.

— Sur une voie à laquelle nous n'aurions pas pensé ?

— Eh bien, il s'agit d'un crime violent, sauvage. Il fallait avoir la haine au ventre pour la poignarder autant de fois. Après l'avoir étranglée.

— Tu l'as dit toi-même : Gloria était le genre de femme qui inspire des sentiments passionnés aux hommes. Mais il y a sans doute beaucoup de choses qui nous échappent.

— Excuse-moi, je ne te suis pas, dit Annie.

— Tout d'abord, il remonte loin dans le temps. Nous n'avons qu'un paquet d'ossements et quelques objets corrodés comme vestiges. Nous ne savons pas si elle a été violée ou molestée avant d'être tuée. Ou après. Qui nous dit que nous n'avons pas affaire à un crime sexuel, purement et simplement ?

— Les terrassiers n'ont pas trouvé d'autres victimes dans les environs.

— Pas encore. D'ailleurs, crime sexuel ne veut pas toujours dire victimes multiples, dit Banks.

— En général, si. Tu ne me feras jamais croire qu'un homme qui aurait violé et assassiné Gloria Shackleton de cette manière-là en serait à son premier ou à son dernier meurtre.

— Justement, dit Banks. Réfléchis. Le corps a été enterré dans la remise de la maison occupée par Gloria et

Matthew. Le fait que nous n'ayons pas retrouvé d'autres cadavres dans la région ne veut pas dire qu'il n'y en a nulle part ailleurs. Ça ne veut pas dire que le coupable n'a pas fait d'autres victimes ailleurs, et de la même manière.

— Un tueur en série ? Etranger à la région ?

— C'est une possibilité. Hatchley a déjà lancé une recherche d'informations sur les meurtres avec un *modus operandi* identique. Ça prendra du temps, et encore, à condition qu'ils y mettent un peu du leur. C'est fou ce qu'on peut rencontrer comme inertie quand les renseignements qu'on veut ne sont pas sur banque de données informatisée. Avec notre affaire, nous ne sommes pas vraiment sur la liste des priorités, ne nous le cachons pas. Enfin... on peut toujours espérer tomber sur un enquêteur curieux ou consciencieux qui nous dégôtera quelque chose. Je vais demander à Jim de les relancer. »

Annie ne répondit pas tout de suite. « Tu es conscient que nous ne découvrirons peut-être jamais la vérité ? »

Banks termina son verre et hocha la tête. « Dans ce cas, on rédige un rapport qui réunit toutes les preuves accumulées et on en tire la conclusion la plus logique.

— Et ça te plairait d'en être réduit à ça ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette affaire te tient à cœur, non ? Oh, je ne veux pas dire qu'elle me laisse indifférente. Mais pour toi, elle met d'autres choses en jeu. Plus profondes. Elle te pousse comme malgré toi. »

Banks alluma une cigarette. Au passage, il se fit la remarque qu'il se cachait souvent derrière la fumée. « Il

faut bien que quelqu'un prenne les choses à cœur.

— Ne sois pas mélo. D'ailleurs, est-ce que c'est vraiment aussi simple que ça ?

— Rien n'est jamais simple.

— C'est-à-dire ? »

Banks ne répondit pas tout de suite. Il essayait de donner corps à ses pensées nébuleuses. « Gloria Shackleton. Je sais à quoi elle ressemblait. Je me suis fait une idée de sa personnalité, de ses ambitions, je sais qui elle fréquentait, à quoi elle aimait passer son temps, s'amuser. Elle est bien réelle là, dit-il en se tapotant la tempe, et c'est ça qui est important. Quelqu'un l'a privée de tout ça. Quelqu'un l'a étranglée et poignardée quinze ou seize fois, puis a enveloppé son corps dans des rideaux et est allé l'enterrer dans une remise.

— Mais ça ne date pas d'hier. La guerre est finie depuis des lustres. Des meurtres, il s'en commet tout le temps. Qu'est-ce que celui-ci a de si différent ? »

Banks secoua la tête. « Je ne sais pas. Rien, en fait. Si, en partie, la guerre. Je suis plus vieux que toi. J'ai grandi dans son ombre, qui s'est allongée sur de longues années encore après l'armistice. Quand je suis né, il y avait encore des tickets de rationnement et une carte personnelle d'identité. » Il rit. « C'est drôle, tu sais, comme les gens détestent être fichés et recensés de nos jours. Moi, tout gosse, j'étais fier de cette carte. Elle me donnait une véritable identité, elle me nommait et me disait qui j'étais. Peut-être qu'elle me préparait déjà à recevoir ma carte de flic. Ma ville natale était à moitié en ruine. Je

jouais dans les décombres, exactement comme Adam Kelly. Et mon père collectionnait les souvenirs ; je me faufilais au grenier pour jouer avec. Il avait un poignard SS, un brassard nazi. Des photos des collabos pendus aux balustrades, à Bruxelles. C'était une autre époque, antérieure à ma naissance mais qui se prolongeait dans ma vie. On jouait aux commandos. On allait jusqu'à creuser des tunnels pour faire comme si on s'évadait d'un camp de prisonniers. J'achetais tous les livres que je pouvais trouver sur les avions de chasse et les bombardiers. Mon enfance et mon adolescence ont baigné dans l'atmosphère de la guerre. D'une certaine manière, qu'un crime vicieux comme celui-ci ait pu être commis alors qu'un tel carnage ravageait le monde le rend encore plus dérisoire à mes yeux. Pour moi, c'est une mascarade, si tu vois ce que je veux dire.

— Je crois, oui. Il y a autre chose qui te gêne ?

— Voilà pour les choses simples. Pour autant que nous le sachions, personne n'a signalé la disparition de Gloria. Pas un murmure, pas un cri. C'est comme si tout le monde s'en fichait. Autrefois j'avais un ami... je t'en parlerai un jour. Bref, tout le monde s'en fichait. Il faut bien que quelqu'un, à un moment ou à un autre, éprouve de la compassion. Apparemment, je suis doué pour le rôle. La compassion, c'est ma seconde nature. » Il sourit. « Tu vois toujours ce que je veux dire ? »

Annie lui effleura la manche. « Moi aussi j'éprouve de la compassion pour Gloria. Peut-être pas pour les mêmes raisons ni de la même manière, mais je suis cent pour cent

avec toi. »

Banks vit dans ses yeux qu'elle était sincère. Il hocha la tête. « Oui, je sais. On rentre ? »

Elle se leva.

Ils sortirent. La rue était beaucoup plus calme depuis la tombée de la nuit. Le fish-and-chips servait toujours ; appuyés contre un mur, deux des gamins qui étaient tout à l'heure au bar du pub piochaient dans leur cornet de papier journal d'où s'échappaient des effluves de vinaigre.

En haut du sentier qui passait devant l'enceinte de l'église, un portillon ouvrait sur un étroit passage dallé qui épousait sur huit cents mètres la rive escarpée de la Gratly, jusqu'au village, et qu'éclairait la pleine lune. Les moutons décampèrent en bêlant. De nouveau, Banks pensa au couvre-feu. Sa mère lui avait raconté l'histoire d'une amie à elle qui rentrait chez elle de son travail à l'usine de munitions en comptant de la main 176 barreaux à la rambarde qui bordait le canal, puis tournait à gauche et comptait encore cinq lampadaires dans la rue. Ce devait être au début de la guerre, se dit Banks, avant que Lord Beaverbrook eût ordonné de faire fondre toutes les rambardes de fer pour fournir de la matière première aux usines d'armement. Sa mère lui avait aussi parlé de l'énorme montagne de casseroles qui se dressait au milieu du terrain de cricket, et qui était destinée à être fondue et transformée en carlingues d'avion.

Une fois franchi l'étroit échelier à l'autre bout, ils tournèrent à gauche devant les maisons neuves. Le trottoir, plus large, permit à Annie de glisser un bras dans celui de

Banks. Ce petit geste intime le réconforta. Ils traversèrent le pont de pierre, suivirent l'allée et se trouvèrent devant sa porte.

« Un café ? lui demanda-t-il.

— Non, mais je veux bien une boisson fraîche. Sans alcool. »

Il la laissa dans la pièce de séjour, où elle fouilla dans sa collection de CD, et alla ouvrir le frigo. Même la nuit, sans le soleil, sa cuisine provoquait toujours en lui cette étrange sensation de bien-être, ce sentiment d'avoir trouvé sa place. Il se demanda s'il arriverait à en parler à Annie sans se sentir idiot.

Il sortit sa brique de jus d'orange et remplit deux verres. Dans le séjour, il entendit le début d'un vieux disque d'Etta James. Funk et endiablé. Il y avait des années qu'il ne l'avait pas écouté. Annie le rejoignit dans la cuisine, contente de sa trouvaille.

« Tu as une collection fantastique, lui dit-elle. Je me demande comment tu arrives encore à choisir ce que tu as envie d'entendre.

— J'ai parfois du mal. Ça dépend de mon humeur. » Il lui tendit son verre et ils retournèrent dans le séjour.

Etta enchaîna sur *Jump into My Fire*, puis sur *Shakey Ground*.

« Tu es sûre que tu ne veux pas un petit verre ? lui demanda-t-il quand elle eut fini son jus d'orange.

— Non, je te l'ai dit, je conduis. Il ne faudrait pas que je me fasse arrêter par un jeune flic trop zélé.

— Dommage, dit Banks. J'espérais que tu changerais d'avis. » Il avait la bouche sèche.

Etta James avait entamé *Come to Mama*, dont la lente sensualité rythmée éveillait son désir. Il dut se dire et se répéter qu'Annie était un policier enquêteur, une collaboratrice, et qu'il ferait mieux de chasser de son esprit ce genre de pensée. Mais le problème, c'était qu'Annie Cabbot n'était pas un policier ordinaire. Et elle était la première femme, hormis sa fille Tracy, à mettre le pied dans sa nouvelle maison.

« Je n'ai pas dit que j'étais pressée de partir, lui dit Annie en souriant. Tu n'as pas besoin de me soûler pour m'amener dans ta chambre, tu sais. » Elle se leva, croisa les bras devant elle et fit lentement glisser son T-shirt par-dessus sa tête. Elle resta devant lui, son T-shirt à la main, tête penchée de côté, et lui tendit la main en reprenant les paroles de la chanson : « Viens. »

En Californie, paraît-il, il y a de gigantesques séquoias qui, s'ils brûlent dans un incendie de forêt, peuvent produire une nouvelle couche d'écorce sur leur aubier calciné. La disparition de Matthew m'avait brûlée jusqu'au cœur de la même manière. Même si, au fil du temps, une peau neuve, ou plutôt une carapace, a repoussé par-dessus, il y a à l'intérieur de moi un cœur noir et calciné. Il est toujours là, même si ma nouvelle peau s'est tellement racornie que les

gens la prennent pour ma véritable nature. D'une certaine manière elle l'est devenue, mais elle n'est pas la matière d'origine.

Bien entendu, la vie continuait. La vie continue toujours. Nous avons retrouvé le sourire et le rire ; sur le pont aux fées, nous discutons de la campagne d'Italie, nous nous lamentons sur les pénuries et nous plaignions du pâté de Lord Woolton et de la miche nationale au pain complet.

Gloria s'est jetée à corps perdu dans les travaux de la ferme, pour bien montrer à quel point elle y était indispensable : le gouvernement réclamait de plus en plus la présence des femmes dans les usines de munitions et de construction aéronautique, et la simple idée d'y être affectée la terrifiait. La rumeur courait que des espions du Labour Exchange guettaient toutes les femmes inoccupées du pays. Si c'était vrai, ils me laissaient tranquille. Avec ma mère invalide, la boutique, la surveillance d'incendie et le Women's Voluntary Service, j'avais de quoi remplir mes journées. Sans compter que j'allais porter des pâtés et des collations aux travailleurs des champs.

En octobre, Gloria s'est fait coiffer à la Veronica Lake, avec une raie sur le côté et les cheveux roulés vers l'intérieur sur les épaules. Moi, j'avais adopté la coupe courte dite de la Liberté, parce qu'elle était d'entretien facile ; et aussi parce que, eau sucrée ou pas, mes cheveux refusaient de se prêter à toutes les fantaisies que Gloria imposait aux siens.

Ce même mois, *Autant en emporte le vent* a fini par

arriver à Harkside. Gloria et Mr Stanhope ont presque dû me traîner pour aller le voir. Je dois reconnaître que le film m'a plu, et que je l'ai trouvé encore plus poignant après le décès tragique de Leslie Howard, dont l'avion avait été abattu par des chasseurs nazis en juin. Sur le chemin du retour, Mr Stanhope, chapeau mou sur le crâne et canne à tête de serpent battant la terre, n'a pas tari d'éloges sur l'usage de la couleur ; Gloria, inutile de le préciser, était folle de Clark Gable.

Les brumes d'automne ont envahi notre petite vallée, clouant souvent les avions au sol pendant plusieurs jours d'affilée. En septembre, nous avons appris que l'aérodrome de Rowan Woods avait été fermé et que la RAF avait dû être transférée ailleurs. Quand on posait une question, il était difficile d'obtenir une réponse claire ; mais l'un des mécaniciens au sol m'a dit que les bombardiers bimoteurs sur lesquels ils volaient étaient vieux et venaient d'être réformés. Il fallait refaire les pistes de Rowan Woods pour leur permettre d'accueillir des quadrimoteurs. Il ne savait même pas s'il reverrait son escadrille ; les appelés pouvaient être mutés sur l'heure, et les choses étaient très incertaines.

Toujours est-il que la RAF a déménagé, pour être remplacée par une équipe de techniciens, irlandais pour la plupart. Pendant les deux mois suivants, ils ont apporté du ciment, du gravier et du tarmac à la tonne pour réhabiliter les pistes. Ils ont monté des baraques Nissen pour abriter les avions.

Naturellement, l'ambiance du village en a légèrement

pâti : il y a eu des rixes entre Irlandais et soldats au Shoulder of Mutton, et nos narines ont dû s'accoutumer à l'odeur de goudron qui nous parvenait à travers bois quand le vent soufflait dans cette direction.

Début décembre, les travaux étaient terminés et, peu avant Noël, Rowan Woods était prêt à accueillir ses nouveaux hôtes, la 448^e escadrille de bombardiers de la VIII^e US Air Force.

Du jour au lendemain.

Les Yankees étaient là.

Après le départ d'Annie, et malgré la fatigue accumulée, Banks fut incapable de trouver le sommeil. Il resta allongé dans l'obscurité, l'esprit fourmillant d'images du bon vieux temps à Edimbourg, avec Ali-son et Jo, et aussi d'images de Jem, d'Annie, de Sandra. De Brian. La première nuit qu'il avait passée dans la ferme, une chauve-souris était entrée par la fenêtre ouverte ; il lui avait fallu une demi-heure pour la mettre gentiment dehors. Son esprit lui faisait penser à cette bête apeurée, qu'il imaginait volant à tire-d'aile enfermée dans son crâne. Il fut pris d'une angoisse telle que son cœur s'accéléra et qu'il se mit à transpirer.

Il enfila un jean et descendit se servir un petit whisky. Depuis le jour où, pendant l'enfer qui avait suivi le départ de Sandra, il avait commencé à s'inquiéter de sa

consommation d'alcool, il se fixait une sorte de quota à ne pas dépasser, comme pour les cigarettes. Aujourd'hui il avait pris une pinte de bière au déjeuner, à Edimbourg, deux au dîner, et maintenant deux doigts de Laphroaig à l'approche de minuit. Pas mal. Il n'avait fumé que sept cigarettes et en était particulièrement fier.

Son verre à la main, il sortit et alla s'asseoir sur le muret, jambes pendantes au-dessus de la cascade tarie. La nuit était chaude, mais une brise légère bruissait dans les feuillages et rafraîchissait son front couvert de sueur. Un petit mammifère détala dans les taillis, un écureuil sans doute, ou peut-être un lapin. Banks essaya de scruter l'obscurité des bois, et un vers de Robert Frost, qu'il venait de lire dans son anthologie, lui revint en mémoire : « Des lieues à parcourir avant de m'endormir. » Ce qui rendait ce vers si mémorable, ce qui donnait à Banks des frissons le long de l'échine, c'était son rythme. Il ne prétendait pas le comprendre ; lycéen, il aurait été incapable de lever le doigt en classe pour en expliquer le sens. Mais il en avait retenu une impression.

Il se souvint de ce qu'il avait dit à Annie sur la compassion ; il n'avait pas pu lui confier que ce sentiment était dû en partie à Jem. C'était lui qui avait découvert le corps de son ami sur le sol nu et sale du studio, l'aiguille encore dans le bras, un bras bizarrement décoloré par endroits, là où les souris l'avaient grignoté.

Il avait vomi, exactement comme le jour où Phil Simpkins était tombé, en une spirale lente et infernale, et s'était empalé sur la grille. L'accident de Phil avait suscité

de la compassion ; il y avait eu une minute de silence en classe d'éducation religieuse, et une matinée de cours annulés pour les obsèques. Mais personne n'avait pleuré la mort de Jem, de même que personne ne s'était ému de la disparition de Gloria.

Au fil des années, comme tout policier amené à enquêter sur des meurtres, Banks s'était endurci à la vue de cadavres. Il s'était blindé. Il pouvait plaisanter sur la scène du meurtre avec des entrailles éparpillées sur ses pieds ou de la cervelle collée à ses semelles. Mais, malgré la carapace, il n'était jamais resté insensible, quelle que fût la condition sociale de la victime, à ce qui avait été un être humain, un être vivant.

Après la mort de Jem, Banks avait ressenti le besoin d'en apprendre davantage sur son ami, sur sa personnalité, ses origines ; il avait voulu comprendre le silence qui entourait son décès. Il s'était rendu compte qu'il ne savait presque rien de celui qui avait été son premier et son meilleur ami, dans une ville inconnue qui l'impressionnait. Dans son innocence, il n'avait même pas soupçonné Jem de se droguer à l'héroïne. Ils avaient fumé de la marijuana et du hasch ensemble de temps en temps, mais rien de plus.

La police elle-même n'avait pas brillé par ses compétences. Pas de quoi inoculer le virus à un jeune. Interrogé, Banks avait décrit un homme qu'il avait vu entrer et sortir de l'appartement la veille au soir, mais il n'avait suscité aucun intérêt. L'un des policiers, un certain Carter, le nom lui revint, avait joué le rôle du parent qui se prend au

sérieux ; il avait feint de s'attrister de cette mort et lui avait fait la leçon sur la sous-culture de la drogue, tandis que l'autre, l'inspecteur Fallon, visage grêlé, sourire cynique sur ses lèvres minces, fouillait sans ménagement tous les tiroirs et les placards en espérant trouver de la drogue.

Plus tard, Banks découvrit qu'il y avait eu trois morts chez les camés de Notting Hill cette semaine-là, à cause d'une livraison d'héroïne trop pure. Personne n'avait été arrêté.

Désenchanté des études de commerce et du nombrilisme des années soixante, Banks, passant outre aux conseils de Jem, s'était engagé dans la police pour transformer le système de l'intérieur. Voyant que c'était impossible, il s'était rabattu sur les émotions fortes que procurent l'enquête, la poursuite, le moment où, tout à coup, tout s'éclaire, l'étrange lien avec la victime, qui n'était plus là pour se défendre. Et ce lien était aussi fort dans le cas de Gloria Shackleton et de son squelette noirci et craquelé qu'avec un cadavre si frais qu'il avait encore le rose aux joues.

Las de ces souvenirs, Banks éteignit sa cigarette, avala ses dernières gouttes de whisky et rentra. Son lit avait conservé l'odeur du corps d'Annie, ce qui le consola un peu tandis qu'il se tournait et se retournait entre ses draps, cherchant le sommeil.

Depuis qu'elle avait vu le portrait de Gloria et entendu prononcer son nom à la télévision, Vivian Elmsley attendait le coup de sonnette qui lui annoncerait la police. Non qu'elle eût pris beaucoup de précautions pour se couvrir. Elle n'avait jamais cherché à changer d'identité ou à cacher son passé, même si elle ne s'était pas privée de l'enjoliver. Peut-être aussi, la vie qu'elle avait vécue répondait-elle à un besoin conscient de fuir. À chaque étape, il lui avait fallu se réinventer : la femme loyale et attentionnée, l'épouse de diplomate, la jeune veuve un brin aguicheuse à la voiture de sport rouge, l'écrivain laborieux, le personnage public au cœur percé d'une écharde de glace. Était-elle arrivée au bout de la liste ? Laquelle était la vraie Vivian ? Elle l'ignorait. Elle n'était même pas sûre qu'il existât une vraie Vivian.

Bien que rongée de crainte et d'inquiétude depuis le dernier journal télévisé, Vivian essayait de vivre normalement : elle allait se promener jusqu'à Hampstead le matin, lisait le journal, s'installait à son bureau, où elle écrivait toute la journée des pages dont elle ignorait la destination, poubelle ou publication, téléphonant à son agent ou à son éditeur, répondant à son courrier. Et pendant tout ce temps-là, elle attendait le coup de sonnette, elle se demandait ce qu'elle répondrait aux policiers, comment elle arriverait à les convaincre qu'elle ne savait rien, ou au contraire elle envisageait de leur dire ce qu'elle savait, et au diable les conséquences. Est-ce que ça changerait quoi que ce soit, après tout ce temps ?

Oui, conclut-elle.

Le choc vint, mais sous une forme qu'elle n'avait pas du tout prévue.

Ce soir-là, un mardi, le téléphone sonna juste au moment où elle s'assoupissait. Elle décrocha. Au bout du fil c'était le silence, un silence peuplé des habituels bruits d'une ligne téléphonique.

« Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle en serrant le combiné plus fort. Parlez. »

Le silence, toujours.

Elle allait raccrocher quand elle entendit comme une inspiration. Ensuite, une voix inconnue murmura : « Gwen ? Gwen Shackleton ?

— Vous êtes chez Vivian Elmsley. Vous faites erreur.

— Certainement pas. Je sais qui vous êtes. Et vous, vous savez qui je suis ?

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

— Patience. Ça ne tardera pas. »

Et on raccrocha.

Noël 1943. C'est par une soirée glaciale, triste et sans lune que la 448^e escadrille a donné son premier bal à Rowan Woods. Gloria, Cynthia, Alice et moi avons emprunté le sentier qui coupait à travers bois ; notre haleine se figeait dans l'air froid. Nous avons chaussé des mocassins et emporté nos escarpins de danse, trop jolis et trop fragiles pour la boue hivernale. Heureusement, le sol n'était pas trop détrempé ; mais, même s'il avait fallu traverser les bois en pleine tempête, nous aurions préféré mourir plutôt que de nous rendre au bal en caoutchoucs.

« À ton avis, ils seront combien ? a demandé Cynthia.

— Je ne sais pas, a dit Gloria. Mais l'aérodrome est grand. Probablement des centaines. Des milliers, même. »

Alice a exécuté un petit pas de danse. « Oohh, dis donc, tous ces Yankees qui ont tout plein d'argent à dépenser. Ils sont payés bien plus que nos soldats, vous savez. C'est Ellen Bairstow qui me l'a dit. Elle est sortie avec un G1 quand elle travaillait à l'usine près de Liverpool, eh bien, elle n'avait jamais vu autant d'argent.

— Si tu te figures qu'ils ne demandent rien en échange, Alice Poole, tu te mets le doigt dans l'œil, lui a dit Gloria. Et n'oublie pas ton pauvre Eric qui défend ton pays au front. »

Cette sortie nous a rabattu le caquet. Je ne sais pas pour les autres, mais moi, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Matthew. Un renard, ou un blaireau, qui croisait notre chemin à toute allure nous a fait une peur bleue. Ça a eu le mérite de rompre le silence. Nous étions encore tout excitées, et nous avons fait le reste du trajet en gloussant comme des écolières.

La plupart des habitants de Hobb's End avaient déjà pu voir les nouveaux arrivants. J'en avais même servi quelques-uns au magasin ; ils avaient eu l'air étonnés de découvrir nos rayons presque vides, et déroutés par les noms des marques, qui leur étaient étrangers. Certaines personnes, comme Betty Goodall, désapprouvaient leur présence, qu'elles jugeaient préjudiciable à notre moralité, mais dans l'ensemble ils ont été bien acceptés. J'ai même aidé le Women's Voluntary Service à monter un club de bienvenue pour eux à Harkside. Avec mon peu d'expérience, je voyais les Américains comme des gens aimables et polis, même si je n'appréciais guère leur manière de me dire « m'dame » ça me donnait l'impression d'être vieille.

Ils étaient en tout cas beaucoup plus décontractés, beaucoup plus sûrs d'eux que les jeunes Anglais, et portaient des uniformes bien plus seyants. Ils avaient même des chaussures, et non pas ces grosses galoches dont le ministère avait cru bon d'affubler nos pauvres militaires. Naturellement, l'image que nous nous étions faite d'eux était un pur produit des films hollywoodiens, des magazines et des chansons populaires. Certains les

considéraient comme une bande de cow-boys et de gangsters ; d'autres voyaient les hommes comme de superbes héros et les femmes comme des belles pépées plutôt vulgaires.

Ce soir-là, nous traversions la forêt sans idée très précise de ce qui nous attendait. Notre toilette nous avait occupées plusieurs jours. Même moi, qui ne m'embarrassais guère de frivolités, j'y avais apporté un soin particulier. Sous nos gros manteaux, qui nous protégeaient du froid, nous nous étions faites belles ; Gloria, cela va sans dire, était magnifique dans sa robe de velours noir décolletée en V, à manches bouffantes et épaulettes. Elle avait ajouté une rose de velours rouge au-dessus de son sein gauche. Quant à moi, j'étais un peu moins habillée : j'avais ma robe-chemisier que j'avais achetée à Londres.

Le gros problème était les bas de soie : soit toutes nos paires étaient filées, soit nous n'avions pas assez de tickets pour nous en acheter, soit encore on n'en trouvait plus. Quand Gloria était passée me chercher après la fermeture de la boutique, elle m'avait aussitôt ordonné de grimper sur une chaise.

« Mais pour quoi faire ?

— Monte. Tu verras. »

J'aurais pu refuser, mais elle avait piqué ma curiosité. Je monte donc. Aussitôt, Gloria me soulève les jupes et se met à appliquer quelque chose de froid et de gras sur mes jambes.

Je gigote. « Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Tais-toi et tiens-toi tranquille. C'est du fond de teint fluide de chez Miner. Ça m'a coûté deux shillings sept pence et demi, pas un sou de plus, pas un sou de moins. »

Je ne bouge plus. Une fois sa mixture bien sèche, elle entreprend de tracer une ligne à l'arrière de mes mollets, avec un crayon spécial. Ça me chatouillait, et elle a dû me rappeler à l'ordre une fois de plus.

« Bon. » Elle se mord la lèvre et recule pour admirer son travail. Moi, debout sur mon tabouret, jupes relevées sur les cuisses, je me sentais complètement idiote. « Ça ira, dit-elle enfin. À moi, maintenant. »

Pendant que je lui « fais » les jambes, étalant le fond de teint sur sa peau douce et pâle, elle se met à rire. « C'est formidable, ce truc-là. Il y a deux ans, l'été avant que Matthew... bref, j'étais tellement désespérée que j'ai essayé un mélange de bouillon en poudre et d'eau.

— Et alors ?

— Tu aurais dû voir ces saletés de mouches ! Elles m'ont pourchassée jusqu'à Harkside. Même à l'intérieur de la salle, ces horribles bestioles n'arrêtaient pas de bourdonner autour de mes jambes. J'avais l'impression d'être un morceau de viande à l'étal du boucher. » Elle marque une pause. « Oh, Gwen, tu te rappelles ? Tous ces beaux morceaux étalés dans la vitrine ?

— Arrête. Tu vas nous faire du mal pour rien. »

Nous avons retrouvé les autres au pont aux fées.

Cynthia Garmen avait adopté le style Dorothy Lamour. Elle s'était fait couper les cheveux au carré et avait un peu forcé sur le fond de teint. Elle avait même du mascara sur

les cils, et ça lui donnait un air d'autant plus bizarre que les femmes ne se maquillaient pas beaucoup à l'époque. Le mascara n'était pas de bonne qualité. Après deux ou trois danses un peu vives, il s'est mis à couler et tout le monde a cru qu'elle avait pleuré. Elle nous a avoué l'avoir acheté au marché noir à Leeds : elle ne pouvait donc pas le rapporter.

Alice était dans sa période Marlene Dietrich, sourcils épilés redessinés en un arc prononcé, cheveux blonds ondulés partagés par une raie au milieu et qui lui descendaient aux épaules. Elle portait une robe princesse bordeaux aux longues manches étroites, toute boutonnée devant et appuyée à la taille, qu'elle avait fine : elle était presque aussi mince que Marlene.

Le bal se tenait au mess. Dans la musique qui nous parvenait au-dehors, j'ai reconnu la chanson que j'avais entendue à Piccadilly Circus quelques mois plus tôt, *Take the A Train*. Avant d'entrer, nous nous sommes inspectées une dernière fois dans nos poudriers. Puis nous avons ôté nos manteaux pour ne pas apparaître dans notre accoutrement d'hiver, nous avons fourré nos chaussures de marche dans les poches et enfilé nos escarpins : nous étions prêtes pour une entrée magistrale.

La musique ne s'est pas arrêtée, mais je jure qu'il y a eu un raté, comme sur un vieux disque rayé. L'orchestre, un sextet, jouait sur une estrade de fortune dressée à l'autre bout de la salle, à l'opposé du bar. Tous les musiciens étaient en uniforme de l'armée de l'air américaine. J'imagine qu'il suffit de réunir un grand nombre de

personnes d'horizons divers pour arriver sans trop de mal à monter un orchestre.

La salle était déjà bondée de pilotes et de jeunes Anglaises, qui venaient de Harkside pour la plupart. Les couples se pressaient sur la piste ; un groupe joyeux et bruyant consommait au bar. D'autres fumaient en bavardant, assis aux tables branlantes. Moi qui m'étais attendue à mourir de froid, j'ai repéré dans un coin un engin trapu et bizarre qui dégageait de la chaleur ; j'ai appris par la suite que l'objet s'appelait un « poêle ventru », terme on ne peut plus adapté. Apparemment, l'armée l'avait fait venir d'Amérique, sachant que les hivers anglais – et les étés aussi – étaient froids et humides.

On aurait presque pu s'en passer ce soir-là, tant il faisait chaud avec toute cette affluence, ces danses endiablées. Les hommes avaient déjà recouvert les pans de la tente de photos découpées dans des magazines : paysages de chaînes montagneuses aux pics enneigés, plaines immenses, champs de blé à perte de vue, déserts ponctués d'énormes cactus tordus, rues qui ressemblaient à celles des villes hollywoodiennes. Des petits bouts d'Amérique qu'ils avaient apportés avec eux pour se sentir moins exilés. Un arbre de Noël se dressait dans un coin, décoré de guirlandes et de lumières, et des festons de papier couraient au plafond.

« Je peux vous prendre vos manteaux, mesdemoiselles ?

— Volontiers », a répondu Gloria.

C'était elle qui avait fait se tourner les têtes,

naturellement. Même en compétition avec Dorothy Lamour et Marlene Dietrich, elle gardait une bonne longueur d'avance.

Nous avons tendu nos manteaux au jeune aviateur, un grand garçon mince qui parlait avec un accent un peu traînant et se mouvait avec une grâce agile et décontractée à la fois. Il avait le teint et les yeux bruns, de courts cheveux noirs et des dents d'une blancheur exceptionnelle.

« Par ici. » Et il nous a précédées au vestiaire, qui était près du bar. « Ils ne craindront rien, ne vous en faites pas. » Quand il a eu le dos tourné, Gloria m'a regardée en haussant un sourcil approbateur.

Nous l'avons suivi en serrant nos sacs à main contre nous. Un sac à main posait toujours des problèmes insolubles quand on allait danser. D'habitude, on le laissait sous la table, mais un jour Cynthia s'était fait voler le sien à Harkside.

« Et maintenant, m'dame, dit-il en s'adressant à Gloria, voulez-vous m'accorder la première danse ? »

Gloria incline légèrement la tête, me passe son sac, prend la main qu'il lui tendait et s'éloigne. Peu après, un autre aviateur kidnappe Cynthia et je me retrouve avec trois sacs sur les bras. Mais heureusement, voilà qu'un jeune navigateur de Hackensack, New Jersey, qui n'était pas mal du tout de sa personne et qui s'appelait Bernard – prononcez à la française – m'invite à danser avant même que son copain ait le temps de s'intéresser à Alice. Je refile les trois sacs à Alice qui reste là bouche bée, dans une pose tout à fait indigne de Marlene Dietrich.

« D'abord, je voudrais vous poser une question », dis-je à mon cavalier pour me donner un peu d'assurance, car j'étais morte de peur devant tous ces beaux jeunes gens si sûrs d'eux.

Bernard se gratte la tête. « Quelle question, m'dame ?

— Qu'est-ce qu'un train A ?

— Hein ?

— Le morceau qu'on jouait quand nous sommes entrées. *Take the A Train*. Qu'est-ce que le train A ? Est-ce mieux que le B, par exemple ? »

Sa bouche se fend d'un grand sourire. « Ah, non. La A, c'est une ligne souterraine.

— Une ligne souterraine ? Vous voulez dire le métro ?

— Oui, m'dame. À New York, la ligne A c'est celle qui dessert Harlem.

— Ah, dis-je, comprenant enfin. Eh bien ça alors... Très bien, dansons. »

Après *Kalamazoo*, *Stardust* et *April in Paris*, nous nous sommes tous retrouvés au bar. Le grand aviateur, celui qui avait pris nos manteaux, nous a apporté à chacune un verre de bourbon et nous sommes allés nous asseoir à une table. Il s'appelait Billy Joe Farrell. Originaire du Tennessee, il était mécanicien au sol. Il nous a présenté son copain, Edgar König, que tout le monde appelait PX parce que, dans les bases américaines, ces initiales désignaient le magasin et qu'il en était le responsable.

PX était un jeune gars de l'Iowa, à l'allure un peu gauche, au visage poupin et aux cheveux blonds presque ras. Il était grand, avec des pommettes nordiques, des

lèvres charnues et des yeux d'un bleu d'azur que balayaient des cils étonnamment longs. Il était surtout très timide. Beaucoup trop timide pour oser nous inviter à danser, et même pour croiser le regard d'une femme. C'était le genre d'homme qui est toujours là mais que personne ne remarque ; je crois que s'il était généreux envers nous, c'était par besoin de se sentir utile.

Avec le recul de plus de vingt-cinq ans, surtout sachant ce qui s'est passé depuis, cette soirée m'apparaît comme un tourbillon de danses, de bavardages, de verres de whisky, une soirée terminée avant même d'avoir commencé. J'entends encore les accents américains bizarres, les noms d'endroits que nous ne connaissions pas, les expressions étrangères. Je me souviens des visages, si jeunes. De la sensation étonnamment douce d'un uniforme sous ma main. Du goût mordant, et pourtant doux, du bourbon. Des baisers. Des projets de se revoir, murmurés en guise d'au revoir.

Tandis que nous repartions à travers bois, bras dessus bras dessous avec notre escorte galante et un peu éméchées, nous ne savions pas encore que, dans peu de temps, ces mêmes expressions américaines franchiraient nos propres lèvres, ni que nous mâcherions de la gomme et fumerions des Lucky Strike. Nous avons fait le chemin en chantant *Shenandoah* et nous nous sommes séparés en échangeant des baisers et la promesse de nous revoir à Harkside la semaine suivante.

C'était la première fois depuis plusieurs mois que Banks retournait déjeuner au Queen's Arms. Il essayait de ne pas trop boire pendant la journée, en partie parce qu'il lui était parfois difficile d'arrêter une fois qu'il avait commencé, en partie aussi parce que cet endroit lui rappelait trop son ancienne existence.

Ce qui l'avait retenu, ce n'était pas tant le fait qu'il s'y était souvent rendu avec Sandra pour manger quelque chose sur le pouce après le cinéma ou le théâtre, que les souvenirs que le Queen's Arms ravivait en lui. Des souvenirs d'un temps où son travail et sa vie avaient été en harmonie : l'époque avant Jimmy Riddle, les longues discussions professionnelles avec Gristhorpe, Hatchley, Phil Richmond et Susan Gay, autour d'un *steak-and-kidney pie* et d'une chope de Theakston, les années où Sandra avait été heureuse avec lui et contente de son travail à la galerie.

Ou du moins l'avait-il cru.

Comme tant d'autres choses, ç'avait été une illusion parée de la seule apparence de vérité qu'il avait été assez crédule pour lui accorder. En réalité, cette époque avait été fragile et fuyante comme une illusion d'optique ; car tout était une question de point de vue. En temps réel, elle ne remontait pas si loin, mais dans ses souvenirs, il lui semblait qu'elle avait été rêvée par quelqu'un d'autre dans un autre siècle.

Même avant d'acheter la maison de Gratly, pendant les mois où il sortait se soûler à Eastvale presque tous les soirs, il avait évité le Queen's Arms. Il avait recherché de préférence des pubs modernes et anonymes, dans des endroits reculés, où les habitués venaient pour les soirées « jeu des questions » ou « karaoké » et ne remarquaient même pas l'épave affalée dans un coin, qui se cognait un peu plus fort à la table chaque fois qu'il se levait pour aller pisser.

Une fois, une seule, il s'était laissé entraîner dans une bagarre par un type fort en gueule et bedonnant qui croyait qu'il relaquait sa copine, une greluce au teint terreux et aux cheveux ternes. Que Banks ait ou n'ait pas eu envie de se battre pour elle, là n'était pas la question : le type cherchait la castagne. Heureusement, Banks n'avait jamais été bourré au point d'en oublier la règle d'or de la rixe de bar : frapper fort et frapper le premier. Le provocateur en était toujours aux insultes verbales qu'il lui envoyait sans traîner un direct à l'estomac et un coup de genou dans le nez. Aussitôt, un mélange de sang, de morve et de vomi jaillissait sur son pantalon. Le silence s'était fait, et personne ne lui avait barré le chemin quand il s'était dirigé vers la sortie.

Banks avait toujours eu un côté violent : il en avait été conscient jusque pendant ses discussions *peace and love* avec Jem. À cause de ça, il n'avait jamais pu s'identifier complètement au mouvement des années soixante et était toujours resté un peu en marge. La musique lui plaisait, l'herbe était bonne, les filles consentantes, mais cette

philosophie de tendre la joue gauche, c'était de la connerie.

Aujourd'hui, il avait envie de se faire plaisir ; il alla donc au Queen's Arms. Cyril, le propriétaire, l'accueillit comme un ami qu'on retrouve après une longue absence, sans poser de question. Glenys, sa femme, lui adressa son habituel sourire timide. Il commanda une pinte et un yorkshire pudding à la viande à la sauce aux oignons. Dans le pub se pressait la foule habituelle de midi, mélange de touristes, d'employés de bureau et de commerçants, mais Banks réussit à s'approprier une petite table au plateau de bronze, tout au bout, entre la cheminée et la fenêtre aux losanges verts et ambre.

Il avait apporté avec lui le dossier que Hatchley venait de déposer sur son bureau, et qui contenait les renseignements glanés au registre officiel d'état civil. Avec un peu de chance, il y trouverait des réponses à certaines de ses questions. Dès le matin, il avait appelé les archives militaires pour avoir les états de service de Matthew Shackleton. On lui avait répondu qu'on le rappellerait dès qu'on aurait procédé à la vérification d'identité. Il savait d'expérience que l'armée n'aimait pas qu'on vienne fourrer son nez dans ses affaires – même quand on était de la police –, mais comme Matthew Shackleton était mort depuis longtemps, tout espoir n'était pas perdu.

Les notes de Hatchley confirmaient que Gloria était née le 17 septembre 1921, date qu'elle-même avait portée sur le registre de Saint-Bartholomew. Mais au lieu d'indiquer simplement Londres comme lieu de naissance,

le document précisait « Hôpital de Londres, Mile End ». Seigneur, songea Banks, c'était en plein East End, un véritable repaire de bandits à l'époque. Gloria était donc une cockney ; à en croire Elizabeth Goodall, elle avait dû faire des efforts surhumains pour camoufler son accent.

Son père s'appelait Jack Stringer. Sa signature, illisible, était apposée dans la colonne « Signature, adresse et qualités du déclarant », en face de l'adresse de Mile End. Sa mère s'appelait Patricia McPhee. Profession du père : docker. Le formulaire ne prévoyait pas de colonne pour la profession de la mère.

Ensuite, Hatchley avait vérifié que les parents de Gloria étaient bien morts pendant la bataille d'Angleterre. Il avait déniché leurs actes de décès, datés du 15 septembre 1940, et qui portaient, toujours avec la même adresse, la mention « décédés de blessures subies au cours d'un bombardement ».

Une série d'images en noir et blanc traversa l'esprit de Banks : vastes étendues de décombres et de cratères, fumées âcres et pestilentielles dans le ciel nocturne, cris d'enfants, flammes léchant des murs noirs de suie, hurlement des bombes avant les explosions, maisons à demi détruites qui exhibaient l'intérieur de leurs pièces éventrées – meubles déchiquetés, photos encadrées pendant de travers sur les murs, tapisseries murales décollées –, familles entières pelotonnées sous des couvertures dans les stations de métro, serrant contre elles quelques objets de valeur.

Ces images de dévastation, il les avait retenues

principalement des films et des documentaires qu'il avait vus sur le bombardement de Londres. Ses parents avaient vécu la bataille d'Angleterre, et n'avaient quitté Hammersmith pour Peterborough qu'après la guerre. Ils en parlaient peu ; sa mère avait même trouvé le moyen de lui raconter une ou deux histoires drôles sur cette époque.

Mais il y en avait d'autres, des images qu'il puisait dans sa propre expérience, dans sa propre enfance, même s'il était né bien après la guerre. Comme il l'avait dit à Annie, certains endroits étaient restés longtemps à l'état de champs de ruines. Son père lui avait fait visiter Londres et lui avait appris que s'il y avait tant de maisons rasées jusqu'au sol, sur des hectares entiers, dans l'East End, justement, c'était à cause de la guerre. Il en avait été surpris.

Hatchley n'avait pas trouvé de certificat de décès au nom de Gloria Kathleen Shackleton, mais il avait mis la main sur celui de Matthew ; en le lisant, Banks avala sa bière de travers.

D'après le document, Matthew était décédé à Leeds le 15 mars 1950, de sa propre main. La cause du décès indiquait « blessure par balle infligée par l'intéressé ». Trente et un ans, sans profession, il vivait à Leeds, dans le quartier de Bramley. La déclaration était signée de Gwynneth Vivian Shackleton, qui était domiciliée à la même adresse. Banks vérifia une seconde fois, mais Hatchley n'avait pas commis d'erreur.

Il alluma une cigarette et réfléchit. Matthew Shackleton, que l'on croyait mort en Birmanie, était donc revenu de la

guerre. Des trois survivantes de Hobb's End que lui et Annie avaient interrogées ces derniers jours, une avait quitté le village en 1940, avant l'arrivée de Gloria, une autre en était partie en mai 1944 et la troisième à Noël 1944. Ni Elizabeth Goodall ni Alice Poole n'avaient parlé du retour de Matthew, qui était donc vraisemblablement postérieur à leur départ.

Il redevenait suspect dans le meurtre de sa femme.

Qu'avait-il trouvé en rentrant chez lui ?

Et pourquoi se donner la mort cinq ans plus tard ?

Banks tourna la page et poursuivit sa lecture. Il existait un acte de mariage pour Gwynneth Vivian Shackleton. Elle avait épousé Ronald Maurice Bingham à Christ Church, une église de Hampstead, le 21 août 1954. La profession du marié indiquait : fonctionnaire. Ronald était mort chez lui d'un cancer du foie le 18 juillet 1967.

Il n'y avait pas de certificat de décès pour Gwynneth.

Hatchley n'avait pas arrêté là ses recherches. Il avait découvert l'acte de naissance d'un enfant, établi à l'adresse de ses parents, à Mile End, Londres, le 5 novembre 1937, peu après le seizième anniversaire de Gloria, la mère.

Le 5 novembre. La nuit de Guy Fawkes.

Banks imagina Gloria dans les douleurs du travail, tandis qu'au-dehors, derrière les vitres de la chambre, les soleils tournaient, les pétards et les fusées explosaient, les volcans crachaient un feu rouge sombre, qui virait au vert puis au blanc, les feux d'artifice fusaient, éclatant dans les ténèbres en gerbes d'étincelles colorées. Avait-elle

regardé par la fenêtre, oubliant un instant la douleur ? Le bruit et les couleurs l'avaient-ils divertie de l'épreuve qu'elle endurait ?

Le garçon avait été nommé Francis Paul Henderson ; il portait donc le patronyme de son père. George Henderson, comme Jack Shackleton, était docker.

Il n'y avait aucune trace d'un acte de mariage.

Ainsi donc, Gloria avait eu un enfant plus de trois ans avant son apparition à Hobb's End. Qu'étaient devenus l'enfant et le père ? Avait-elle laissé le petit entièrement à la garde de George Henderson ? Tout semblait l'indiquer. En tout cas, elle n'avait dit à aucune de ses nouvelles amies qu'elle avait un fils. George Henderson était-il l'homme qui était venu à Bridge Cottage pendant la guerre et avec qui Gloria s'était disputée ?

Glenys lui apporta son yorkshire pudding. Il s'attaqua à l'énorme pâté en croûte en accompagnant chaque bouchée d'une gorgée de Theakston.

D'après les dernières trouvailles de Hatchley, George Henderson était mort d'une crise cardiaque il y avait exactement cinq mois. Il n'existait aucun certificat de mariage ou de décès pour le fils, Francis. En tout, cela faisait trois personnes disparues dont le décès n'était pas prouvé. Selon toute vraisemblance, Gloria était celle qui avait été enterrée dans la remise. Mais il en restait deux, Gwynneth Shackleton et Francis Henderson. Pourquoi ne s'étaient-ils pas manifestés ? Première hypothèse : ils étaient morts – et pourtant Gwynneth devait être une jeune septuagénaire et Francis approcher seulement de la

soixantaine. Deuxième hypothèse : ils ignoraient tous les deux la découverte, mais Banks trouvait la coïncidence un peu dure à avaler. Troisième hypothèse : ils avaient quelque chose à cacher. Mais quoi ?

Francis ne serait pas d'une grande utilité à l'enquête. Tous les événements de Hobb's End s'étaient produits alors qu'il n'avait pas huit ans, ce qui l'excluait comme suspect. Il devait avoir seize ans quand le village avait été inondé pour créer le réservoir de Thornfield, et Banks doutait que cet événement ait eu beaucoup d'importance à ses yeux.

Il serait néanmoins intéressant de le retrouver, ne serait-ce que pour confirmer, par une analyse d'ADN, que le squelette était bien celui de sa mère.

Une autre question préoccupait Banks : il fallait bien que quelqu'un donne aux restes de Gloria, avec la déférence qui leur était due, une sépulture digne de ce nom, dans un cimetière cette fois-ci. Or il restait peut-être sur terre deux personnes l'ayant connue intimement : sa belle-sœur, Gwynneth Bingham, et son fils, Francis Henderson. C'était à eux que revenait le devoir d'enterrer leur morte.

Banks soupira, rangea la chemise dans son attaché-case et traversa Market Street en se frayant un chemin dans la foule. Un message l'attendait à la réception ; l'armée l'informait que Matthew Shackleton avait été porté disparu en 1943, mais que son dossier ne contenait rien d'autre. De plus en plus curieux. Une fois dans son bureau, Banks décrocha son téléphone et appela l'inspecteur

principal Ken Blackstone au commissariat de Millgarth, à Leeds.

« Alan, lui dit Blackstone, ça fait un bail ! »

Sa voix était froide et distante. Leurs contacts avaient été rares ces derniers mois, et Banks comprit que, comme tous ceux qui avaient essayé de le soutenir pendant sa période noire, Ken lui battait froid. Ken lui avait laissé plusieurs messages sur son répondeur, lui proposant qu'ils se rencontrent s'il voulait s'épancher un peu, mais Banks n'avait jamais retourné les appels. Il n'avait pas envie d'expliquer pourquoi il avait repoussé l'aide des amis qui le plaignaient, comment il arrivait très bien à se plaindre tout seul, merci, pourquoi il avait préféré rechercher l'anonymat des foules. « Tu sais comment c'est, lui dit-il.

— Oui, oui. Qu'est-ce que je peux pour toi ? Ne me dis pas que tu m'appelles par politesse.

— Pas exactement.

— C'est bien ce que je pensais. » Il y eut une légère pause, puis le ton de Blackstone se radoucit un peu. « Il y a du nouveau, entre toi et Sandra ?

— Non, rien. Sauf que j'ai appris qu'elle voit quelqu'un.

— J'en suis navré, Alan.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Ne m'en parle pas. Je suis passé par là.

— Alors tu dois comprendre.

— Je comprends. Tu veux qu'on en parle en se soûlant la gueule ? »

Banks rit. « Avec plaisir.

— Parfait. Bon, qu'est-ce qui t'amène ?

— Eh bien, si mon idée se précise, il se pourrait fort que notre petite biture nous réunisse plus tôt que prévu. J'enquête sur les circonstances d'un suicide. Leeds. Bramley. Le type s'appelait Matthew Shackleton. Il s'est donné la mort le 15 mars 1950. J'imagine que la police locale devrait avoir quelque chose, parce qu'il s'est tué avec une arme à feu.

— Pas d'autres précisions ?

— C'est une longue histoire, Ken. Au fait, tu n'aurais pas appris quelque chose par le téléphone arabe, sur un certain major Cabbot ? Annie Cabbot ?

— Ça ne me dit rien. Mais je n'ai pas été très branché sur le téléphone arabe ces temps-ci. Pourquoi ? Non, d'accord, ne te fatigue pas. Encore une longue histoire, c'est ça ? Bon, pour ton suicide, je préfère te prévenir : ça peut prendre du temps.

— Tu veux dire des minutes et pas des secondes ? »

Blackstone rit. « Disons plutôt des heures et non pas des minutes. Je vais brancher le brigadier Collins là-dessus, si j'arrive à lui faire lever le nez de son journal. Je te rappelle. »

Banks entendit un grognement et un froissement de papier en bruit de fond. « Merci, Ken, je te revaudrai ça.

— Je te prends au mot. Tu me dois déjà un curry.

— C'est noté.

— Et... Alan ?

— Oui.

— Je suis plus ou moins au courant de ce qui t'est arrivé, mais... fais signe, hein ?

— Oui, oui, je sais. Je te l'ai dit, j'ai noté. Curry, boiserie et histoires de cul. Comme des lycéens. Dès que tu auras l'info. »

Blackstone eut un petit rire. « D'accord. À plus tard. »

Billy Joe et Gloria se sont mis à sortir régulièrement ensemble. Billy Joe a été vu se rendant seul à Bridge Cottage, et les langues du village sont allées bon train. D'autant plus qu'on a vu PX y aller et en revenir le lendemain. Lui aussi semblait avoir le béguin pour Gloria ; il était heureux de la servir, de combler ses moindres désirs. J'ai suggéré à Gloria de le faire passer par la porte de derrière, où on ne les verrait pas de la grand-rue, mais elle a ri et n'a rien voulu entendre.

Ces visites n'avaient pas grand-chose de mystérieux. Gloria m'a dit qu'elle avait besoin de rapports physiques et qu'elle avait jeté son dévolu sur Billy Joe. Il était doué. Je ne comprenais toujours pas en quoi exactement. Quand je lui ai demandé s'il fallait que je sois amoureuse avant de permettre à un homme de prendre des libertés avec moi, elle est tombée dans un de ses silences énigmatiques et m'a répondu : « Gwen, il y a l'amour, et il y a la chair. Ça n'est pas forcément la même chose. Surtout de nos jours, avec la guerre. Essaie de ne jamais prendre l'un pour l'autre. » Puis elle a souri. « Mais c'est toujours bien d'être un peu amoureuse », a-t-elle ajouté. Plus perplexe que

jamais, j'ai laissé tomber le sujet.

Gloria avait pas mal de besoins : Lucky Strike, bas nylon, rouge à lèvres, fards, savon parfumé. Elle s'était mise à boire et il lui fallait du whisky ; elle appréciait aussi le chewing-gum, qu'elle mâchait jusque dans l'église pour faire enrager Betty Goodall. Sur un battement de cils, PX lui apportait aussitôt tous ces petits luxes. Je ne saurais assurer qu'elle lui accordait des faveurs en échange. J'en doute. Malgré son attitude, Gloria n'a jamais été une traînée. Quant à PX, je ne l'imaginai même pas en compagnie galante. Il avait l'air encore plus jeune, plus timide et plus empoté que moi. Un problème de santé l'empêchait de servir dans une arme plus active – extérieurement, rien ne paraissait lui interdire le combat aérien –, mais il ne s'en est jamais ouvert à personne.

PX nous rendait à toutes, à moi, Cynthia, Alice, et même à maman, de menus services, surtout quand il s'agissait de nous procurer des bas ou du rouge à lèvres. Très vite, j'ai commencé à me demander pourquoi l'armée américaine, qui se composait en grande majorité d'hommes, possédait des entrepôts pleins de lingerie féminine et de cosmétiques. C'était peut-être pour que les soldats s'attachent les femmes du pays, ou encore pour qu'ils puissent donner libre cours en cachette à des penchants qu'ils arrivaient à dissimuler aux yeux du monde le reste du temps.

Quoi qu'il en soit, PX était pour nous un allié précieux, toujours disposé à mettre la main sur ce qui nous manquait. Si nous nous plaignions de ne pas pouvoir

manger de viande correcte, par exemple, nous voyions apparaître comme par enchantement dans notre cuisine un morceau de bacon, et même, quelquefois, une pièce de bœuf. Un jour, miracle des miracles, il est venu avec des oranges ! Il y avait des années que je n'avais pas vu une orange.

Je ne crois pas que son empire se limitait aux magasins de la base de Rowan Woods. Parfois, quand il était en permission tout le week-end, il disparaissait pendant deux jours. Il ne disait jamais où il allait ni pourquoi, mais je le soupçonnais d'avoir des accointances avec le marché noir de Leeds. Je le trouvais plutôt mignon, malgré ses airs de gamin, et s'il me l'avait proposé, je crois que je serais volontiers sortie avec lui. Mais il ne me l'a jamais demandé, et j'étais trop timide pour faire le premier pas. Nous ne nous voyions qu'en groupe. D'ailleurs, je savais qu'il préférait Gloria.

Les services que pouvait rendre Billy Joe ne se limitaient pas au lit de Gloria. Il était mécanicien d'avion mais savait réparer tout ce qui roulait. Ces compétences se sont avérées fort utiles le jour où notre petit camion Morris a rendu lame. Billy Joe est venu le soir, avec PX et quelques autres. Il l'a réparé en un clin d'œil, puis notre petite bande est passée prendre Gloria et nous avons terminé la soirée au Shoulder of Mutton. Ce soir-là, il s'est produit un curieux incident qui a changé pendant quelque temps l'image que je me faisais de lui.

Nos compagnons étaient les seuls Américains du pub, et nous les seules femmes. Il n'en fallait pas plus pour

attirer sur nous non seulement des regards suspicieux et désapprobateurs – y compris de la part de gens qui étaient mes clients et que je connaissais depuis des années –, mais aussi quelques commentaires acerbes, exprimés à voix haute. La plupart des hommes étaient ou trop vieux pour faire la guerre ou réformés pour raisons de santé. Certains occupaient des postes de réserve.

« Tu te rends compte, Bert, a commencé l'un d'eux quand nous avons pris notre premier verre, nos garçons sont là-bas en train de combattre les nazis et pendant ce temps-là, ces foutus Yankees tournent autour de nos femmes comme des matous en rut. »

Nous sommes allés nous installer tous ensemble à une table dans un coin tranquille, sans répondre.

Un peu plus tard, Billy Joe est retourné au bar pour renouveler notre commande. Il buvait une bibine coupée d'eau, et je lui avais conseillé de ne pas lâcher son verre car on en manquait. Les habitués apportaient souvent le leur, certains même des pots de confiture, mais si on arrivait à s'en procurer un en début de soirée, il valait mieux ne pas le quitter des yeux. Comme Billy Joe revenait vers nous, l'un des garçons de ferme, un grand costaud qui avait échappé à la conscription à cause d'une allergie aux conserves, je crois, lui lance : « Hé, toi, le Yankee. Tu m'as pris mon verre. »

Billy Joe joue l'indifférence, mais l'homme – il s'appelait Seth, cela me revient – avait bu suffisamment pour se donner du cran. Il vient se placer juste derrière Billy Joe, qui était revenu à la table. Le silence se fait dans le

pub.

« J'ai dit c'est mon verre, là, où que t'as mis ta bière, Yankee. »

Billy Joe pose le plateau, jette un coup d'œil à son verre et hausse les épaules. « Désolé, mais... j'ai le même depuis le début de la soirée, lui dit-il avec son accent du Sud un peu traînant.

— "J'ai le même depuis le début de la soirée", répète Seth, mais sans réussir à imiter son accent. Eh ben non, tu vois, c'est le mien. »

Billy Joe prend son verre de bière et se tourne lentement vers Seth en secouant la tête. « Désolé, vous vous trompez. »

Seth avance le menton. « Et moi j'te dis que si. Rends-le-moi.

— Vous êtes sûr ?

— Ouais, Yankee. »

Billy Joe hoche la tête comme il le fait toujours, lentement, puis verse son verre sur la tête de Seth et le lui tend, vide. « Le voilà, votre verre, lui dit-il. Mais la bière était à moi. Je l'avais payée. Ah, au fait, il faut que je vous dise : je ne suis pas un Yankee. »

Tout le monde riait, même les copains de Seth. Nous vivions un de ces moments pivots où tout est en équilibre précaire, et où il suffit d'une pichenette du mauvais côté pour tout envoyer valdinguer. Mon cœur battait vite et fort.

Seth a alors commis une erreur. Il a reculé en levant le poing. Mais pas assez vite. Il avait beau y avoir dans les mouvements de Billy Joe une indolence exagérée, sa

rapidité m'a stupéfiée. Personne n'a rien vu venir. Tout d'un coup, il y a eu un bruit de verre brisé et Seth s'est retrouvé à genoux. Il hurlait, les mains sur son visage ensanglanté.

« Je suis pas un Yankee », a répété Billy Joe. Il lui a tourné le dos et s'est rassis avec nous. Mais l'ambiance était fichue et notre envie de boire passée. Nous sommes partis peu après.

Vivian Elmsley se leva vers une heure du matin, alluma sa lampe de chevet et avala un somnifère. Elle n'aimait pas les somnifères, l'impression qu'ils lui donnaient d'avoir la tête dans du coton le lendemain matin, mais cela devenait ridicule, à la fin. On disait certes que les personnes âgées n'avaient pas besoin d'autant de sommeil, mais se retourner sans arrêt dans son lit en imaginant qu'on grattait à sa fenêtre, qu'on frappait à sa porte, c'était épuisant à la longue. Ce devait être le vent, se dit-elle en éteignant la lumière et en se réinstallant sur ses oreillers.

Pourtant il n'y avait pas de vent.

Lentement, la chimie la fit glisser dans les bras de Morphée. Elle se sentit engourdie et s'enfonça dans son matelas, alourdie par un sang de plomb. Bientôt elle oscillait entre sommeil et veille, dans cette zone où les pensées revêtent l'aspect de rêves, et où une image née du conscient est détournée pour des improvisations

inconscientes, comme des variations sur un thème musical.

Au début, elle revoyait le détail du tableau de Stanhope. Telle qu'elle était apparue à l'écran, la tête penchée de Gloria évoquait un personnage de bande dessinée.

Puis Gloria se mettait à parler d'un cocktail qui avait eu lieu un soir à Rio, dans un grand hôtel. Vivian avait trop bu et – pour la première fois – elle avait succombé à des avances sexuelles ; ayant retenu le numéro de la chambre qu'on lui murmurait, elle avait attendu que Ronald soit profondément endormi pour se glisser dans le couloir.

Le monologue de la Gloria de bande dessinée était entrecoupé d'images de cette nuit-là, qui défilaient à un rythme saccadé, comme les plaques d'une lanterne magique.

Vivian s'était toujours demandé comment ce serait. Cela n'avait eu lieu qu'une seule fois. La femme, qui travaillait à l'ambassade de France, était douce et sensible ; elle se rendait bien compte que pour Vivian, c'était la première fois, mais elle avait été extrêmement frustrée de son manque de réaction. Et pourtant, ce n'était pas faute de bonne volonté, se disait Vivian. Elle qui était incapable de s'abandonner à un homme, elle avait espéré pouvoir se livrer aux caresses d'une femme, connaître la félicité dont parlent les livres et pour laquelle les gens sont prêts à tout risquer.

Mais ç'avait été peine perdue. Ce bonheur-là se refusait à elle.

Enfin, elle avait enfilé sa robe de chambre et s'était précipitée, humiliée, dans sa chambre où Ronald ronflait toujours. Allongée dans son lit, les yeux fixés sur le plafond sombre, elle avait senti les larmes lui monter aux yeux et une douleur sourde la prendre au ventre.

Tandis que la Gloria de bande dessinée racontait son échec à connaître l'infidélité et la jouissance, on aurait dit que la caméra commençait à se déplacer peu à peu sur le reste de son corps ; bientôt, Vivian se rendait compte que Gloria ne portait pas une robe rouge, mais qu'elle était couverte de sang, son propre sang, qui coulait de sa chair mutilée par de profondes entailles.

Mais elle parlait toujours.

Elle parlait de quelque chose qui s'était passé plusieurs années après sa mort.

Vivian tenta d'échapper à cette vision, mais elle était comme terrassée par le poids de son sang, qui l'ancrait dans les profondeurs des ténèbres et de l'horreur.

Elle lutta pour sortir de ce rêve, et juste à ce moment-là, le téléphone sonna. Ses amarres soudain coupées, elle se redressa d'un bond en cherchant l'air comme une femme qui se noie.

Sans réfléchir, elle décrocha le combiné. La ligne la reliait au monde, à la vie.

Après une courte pause, la voix monotone murmura : « Gwen. Gwen Shackleton.

— Fichez-moi la paix », marmonna-t-elle, la langue pâteuse.

Au bout du fil, un rire. « Bientôt, Gwen, dit l'homme.

Bientôt. »

En sortant du commissariat de police de Millgarth, Banks et Annie se rendirent au lotissement de Bramley. À Annie qui lui demandait pourquoi il ne la laissait jamais prendre le volant, Banks fut incapable de répondre. Vu son rang, il aurait pu se faire conduire. Il n'en avait jamais eu envie, en partie parce qu'il préférait utiliser sa propre voiture plutôt qu'une voiture de fonction – il n'aimait pas avoir à supporter les mégots dans le cendrier, les papiers de chocolat, les Kleenex usagés et Dieu sait encore tout ce que les autres flics laissaient tramer derrière eux, sans parler des microbes et des odeurs –, mais surtout parce qu'il aimait contrôler la situation, sentir ses pieds sur les pédales, ses mains sur le volant.

Il aimait aussi pouvoir choisir la musique. C'était quelque chose qui tapait sur les nerfs de Sandra, sa manie de ne mettre que les disques qu'il avait, lui, envie d'écouter, ou de regarder les programmes télévisés qui l'intéressaient. Elle le traitait d'égoïste. Il lui rétorquait qu'il savait toujours ce dont il avait envie et elle pas ; alors pourquoi aurait-elle voulu qu'il écoute de la musique ou qu'il regarde des films qui ne lui plaisaient pas ? Encore une pomme de discorde. Banks se gara devant une rangée de boutiques un peu en retrait de la rue, près de Bramley Town End, et ils descendirent la colline vers la rue

où Gwen et Matthew Shackleton avaient vécu jadis. Ils étaient en tenue décontractée et pensaient passer inaperçus. Parfois, dans les lotissements, les gens nourrissaient des aversions très fortes pour toute forme d'autorité. Ils repéraient les étrangers au premier coup d'œil, et se méfiaient par principe dès qu'ils voyaient un costume et une cravate. Ce n'était guère surprenant : quand un voisin sortait en costume, c'était pour se rendre à une convocation au tribunal. Les inconnus, eux, étaient soit des policiers, soit des travailleurs sociaux.

Banks avait passé son enfance dans un lotissement de ce type à Peterborough, plus moderne que celui-ci, mais au fond, c'était bien le même mélange de petites maisons mitoyennes sinistres et crasseuses, de maisonnettes de brique plus récentes et de tours, le tout recouvert de graffitis. Sa rue était pavée ; ils y allumaient des feux de joie pour célébrer la nuit de Guy Fawkes. Tous les habitants de la cité apportaient leur contribution en pétards et en nourriture. On faisait cuire des pommes de terre dans du papier alu sur le pourtour du feu, et on se passait des plateaux de *parkin*, ce pain d'épice à l'avoine, et de toffee à la mélasse, un toffee brun, dur et sucré. Les voisins profitaient de l'occasion pour jeter au feu les meubles dont ils ne voulaient plus, pratique que la mère de Banks dénonçait comme ostentatoire. Si Mrs Green, qui habitait au numéro 16, jetait son vieux fauteuil sur le feu, c'était pour que tout le quartier sache qu'elle avait les moyens de s'en offrir un neuf.

La municipalité avait fini par faire asphalté les

chaussées, mettant ainsi fin aux réjouissances de rues. Les feux de joie se faisaient désormais dans un grand champ à près d'un kilomètre de là. Des habitants d'autres cités avaient commencé à venir en nombre pour chercher la bagarre, et peu à peu les personnes âgées avaient préféré rester chez elles, barricadées derrière leur porte.

« Comment s'y prend-on ? demanda Annie.

— On improvisera. Je veux juste faire un petit tour d'horizon. »

La journée, une de plus, s'annonçait chaude. Les gens avaient sorti leurs transats rayés sur leurs pelouses jaunies, qui n'étaient pas plus grandes qu'un timbre-poste. Banks sentit sur lui des regards méfiants. Dans un jardin, deux adolescents à moitié nus se mirent à siffler et à gonfler leurs biceps tatoués en voyant Annie. Banks épia sa réaction ; il la vit mettre une main derrière son dos et leur faire un doigt d'honneur. Les gamins rirent.

Ils croisèrent deux filles qui ne devaient guère avoir plus de quinze ans, et qui poussaient un landau d'une main en fumant de l'autre. L'une avait des cheveux courts teints en rose et blanc, du vernis vert, du rouge à lèvres noir et un faux diamant dans une narine ; l'autre, cheveux de jais, arborait un grand papillon tatoué sur l'épaule et un point rouge au milieu du front. Elles portaient des sandales à talons hauts, des shorts étroits et des débardeurs très échancrés. Celle au point rouge avait le nombril percé d'un anneau.

« Regarde-moi celle-là, avec ses airs de pétasse, dit une fille en les croisant.

— Je commence à me demander si on a bien fait de venir, dit Annie quand elles se furent un peu éloignées.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu as beau jeu de t'étonner. Tu ne t'es pas encore fait insulter, que je sache.

— Elles sont jalouses.

— De quoi ? Elles me trouvent plus jolie qu'elles ?

— Non, elles voudraient bien avoir un jean comme le tien. Ah, c'est là. »

La maison se trouvait dans une voie assez étroite. Sur les portes, la peinture s'écaillait ; la rue entière avait un air délabré. Toutes les fenêtres de l'ancienne habitation des Shackleton étaient ouvertes, et déversaient dans la rue une musique qui beuglait à plein volume.

Dans le jardinet voisin, deux hommes fumaient, assis, leur énorme ventre pendant sur leurs cuisses, en buvant de la Carlsberg spéciale. Une femme éléphanterque occupait une petite chaise un peu de côté, hanches et cuisses débordant de partout. Elle pouvait être leur mère. Les deux hommes, torse nu, étaient blancs comme des cachets d'aspirine malgré le soleil ; la femme portait un haut de maillot de bain et un short d'un rose criard. Tous les trois, ils suivirent les visiteurs de leurs petits yeux porcins, sans mot dire.

Banks frappa à la porte. À l'intérieur, un chien gronda. Les voisins rigolèrent. La porte finit par s'ouvrir avec une secousse, révélant un jeune skinhead en T-shirt rouge et jean déchiré qui tenait l'animal déchaîné – un rottweiler, jugea Banks – par son collier à clous.

Banks avala sa salive et recula de deux pas. D'habitude, il n'avait pas peur des chiens, mais celui-ci avait des dents redoutables. Annie n'avait peut-être pas tort, après tout : quelle idée d'être venus là... De toute manière, qu'espéraient-ils découvrir, cinquante ans après les faits ?

« Kess'vous foutez ici ? Kess'vous voulez ? » demanda le skinhead. Les tendons saillaient sous la peau de son cou. Il ne devait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Banks crut entendre un bébé pleurer entre deux notes de musique, dans les pièces du fond.

« Vos parents sont là ? » demanda Banks.

Il rit. « Y a des chances, ils sortent jamais. Le problème c'est que vous allez avoir de la route à faire : ils habitent à Nottingham.

— Ah, c'est vous le locataire ?

— Ben ouais. Bon, dites, j'ai pas des plombs à perdre, moi. » Le chien tirait sur son collier, il bavait mais paraissait un peu calmé ; il grondait mais n'aboyait plus.

« Je cherche des renseignements, dit Banks.

— Sur quoi ?

— Euh, on peut entrer ?

— Vous rigolez ou quoi ? Vous mettez un seul pied dans cette maison et Gazza vous envoie chanter soprano dans le chœur de l'église, que vous aurez même pas le temps de dire ouf. »

Banks regarda Gazza. C'était plus que probable. Il passa en revue plusieurs possibilités et hésita entre appeler la Brigade des animaux dangereux ou la SPA.

« Pas de problème, dit-il. Dans ce cas, vous pourrez peut-être me répondre ici même ?

— Ça dépend.

— C'est la maison qui nous intéresse. »

Le gosse toisa Annie des pieds à la tête, puis ses yeux revinrent sur Banks. « Vous cherchez un logement ? Vu votre tronche à tous les deux, je vous verrais dans un peu plus de standing que cette taule pourrie.

— Non, nous ne cherchons pas précisément à nous loger.

— Qui c'est, Kev ? » lança une voix féminine.

Kev se retourna en hurlant : « Occupe-toi de tes fesses, sale connasse ! Ou tu pourras avaler tes repas à la paille pendant une semaine. »

Banks sentit Annie se raidir. Il lui effleura le bras. À côté, le trio se tenait les côtes de rire. Kev se tordit le cou par la porte pour qu'ils puissent le voir et il leur adressa un grand sourire satisfait. Il leva un pouce en signe de victoire.

« Il y a longtemps que vous habitez ici ? demanda Banks.

— Deux ans. Kess'ça peut vous faire ?

— Je m'intéresse à quelque chose qui s'est passé ici il y a cinquante ans. Un suicide.

— Un suicide ? Y a cinquante ans ? Ben merde, la baraque est hantée, alors ? » Il passa de nouveau la tête par la porte pour parler aux voisins. « Vous entendez ça, les mecs ? Je crèche dans une maison hantée. Va falloir faire payer pour visiter, comme dans leurs saloperies de manoirs. »

Tout le monde rit, même Banks.

Le gosse était si content de son effet qu'il répéta son commentaire. Puis il lâcha son chien, qui jeta un coup d'œil morne aux deux visiteurs et s'enfonça dans les profondeurs de la maison, où l'attendait sans doute un bol de nourriture. Peut-être n'était-ce pas un rottweiler, finalement. Banks s'y connaissait en chiens à peu près autant qu'en constellations, en fleurs sauvages et en arbres. À peu près autant qu'en tout ce qui touchait à la nature, d'ailleurs. Mais maintenant qu'il avait sa maison à l'orée des bois, il allait s'améliorer. Il avait déjà appris à identifier certains oiseaux, la sittelle, l'accenteur mouchet et la mésange bleue, et il avait souvent reconnu le tapotement du bec du pivert sur le tronc d'un frêne.

« Savez-vous qui occupait la maison avant vous ? lui demanda-t-il.

— Aucune idée, mec. Mais on peut demander aux vioques qui habitent de l'autre côté de la rue. Ils sont là depuis l'ère glaciaire. » Il montra du doigt la maison juste en face, qui faisait pendant à la sienne comme une image dans un miroir. Banks voyait déjà une silhouette qui l'épiait derrière des rideaux mangés aux mites.

« Merci », dit-il. Annie traversa la rue avec lui.

« Ça sent le poulet », dit l'un des trois voisins comme ils s'éloignaient. Les autres éclatèrent de rire. L'un d'eux fit un bruit d'expectoration, et cracha bruyamment.

Quand les deux policiers eurent montré leur carte, le gendarme et la chaîne sautèrent ; un homme voûté, soixante-dix ans environ, ouvrit la porte. Il avait la poitrine

creuse, les yeux enfoncés, le visage mince et ridé, et des cheveux poivre et sel clairsemés qu'il s'était copieusement gominés en arrière. Dans ses yeux larmoyants, l'étincelle de méchanceté pleurnicheuse que nourrissent les hommes trop souvent malmenés par la vie n'était pas entièrement éteinte ; il y restait quelques lueurs d'indignation outragée.

S'assurant qu'il avait bien bouclé la porte à double tour derrière eux, il les précéda dans la maison. Toutes les fenêtres étaient fermées et presque tous les rideaux tirés. Dans la pièce de séjour régnait l'atmosphère chaude et étouffante d'un funérarium, imprégnée d'une odeur de tabac et de chaussettes sales.

« C'est pour quoi ? » Le vieillard s'affala sur un canapé de velours côtelé marron avachi.

« Je suis venu réveiller le passé », dit Banks.

Une femme entra ; elle sortait de la cuisine. À peu près du même âge que l'homme, elle paraissait mieux conservée. Elle était en tout cas un peu plus enveloppée.

Le vieux prit son briquet et ses cigarettes posés en équilibre sur le bras du canapé, dont le tissu était usé jusqu'à la corde. Il toussa en allumant sa cigarette. Voilà ce que l'avenir réserve aux fumeurs invétérés, songea Banks, qui décida de ne pas l'accompagner.

« La police, Elsie, dit l'homme.

— Vous êtes venus faire quelque chose contre ces hooligans ?

— Non, répondit l'homme, dont le front se creusa d'une ride perplexe. Il paraît que c'est pour réveiller le passé.

— Ah, là, tout le monde en prendrait pour son grade,

dit la femme. Une tasse de thé ?

— Volontiers », dit Banks. Annie se contenta de hocher la tête.

« Assoyez-vous donc. Moi je suis Mrs Patterson. Vous pouvez m'appeler Elsie. Et voici mon Stanley. »

Stanley se pencha en avant et leur tendit la main. « Appelez-moi Stan », dit-il avec un clin d'œil. Elsie disparut dans la cuisine. « Alors comme ça, vous êtes allés chez cette racaille, en face, dit-il en désignant la maison du menton.

— En effet, dit Banks.

— Il a menacé de battre sa femme, dit Annie. Avez-vous déjà pu constater qu'il la maltraitait, Mr Patterson ? Des coupures, des bleus ?

— Non, ma petite dame, dit Stan. Ce Kev, c'est tout du vent et des conneries. L'plus beau c'est que Colleen le tuerait si jamais il levait le petit doigt sur elle. Et d'ailleurs elle est pas sa femme. Remarquez, pour ce que ça compte, de nos jours. Et le gosse est même pas de lui non plus. » Il avala une bouffée de cigarette – sans filtre, nota Banks – et eut une quinte de toux. Quand il se calma, il était cramoisi et respirait difficilement. « Excusez-moi, dit-il en se frappant la poitrine. C'est toutes ces fichues années à trimer dans cette saleté d'usine. Je devrais leur faire un procès, pour sûr.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ? demanda Banks.

— Depuis toujours, ou presque. Ici, on peut pas dire que ça a jamais été bien jojo, même à l'époque, mais tout

de même c'était pas si mal quand on a emménagé. Et on a eu de la chance de trouver ça, le coup de veine. » Il fuma et toussa de nouveau.

Elsie revint avec le thé. Une boisson fraîche aurait été davantage de saison, se dit Banks, mais on ne refuse pas ce qu'on vous offre.

« Stan me disait à l'instant que vous habitez ici depuis longtemps », lui dit Banks.

Elle remplit de gros mazagrans blancs. « Depuis notre mariage, dit-elle. On a commencé par habiter chez les parents de Stan, à Pontefract, pendant quelques mois, n'est-ce pas, mon chéri, mais ici, ç'a été notre première maison à nous. » Elle s'assit à côté de son mari.

« Et notre dernière, c'est la vie..., ajouta Stan.

— À qui la faute ?

— Pas à moi, maman.

— Tu savais que j'avais envie d'aller m'installer dans le nouveau lotissement de Raynville quand il a été construit.

— Ah oui, dit Stan. C'était quand ? 1963 ? Et qu'est-ce qu'il est devenu aujourd'hui ? Ils ont dû le démolir, tellement ça a mal tourné.

— Il y avait d'autres endroits où on aurait pu aller. Poplars. Wythers.

— Wythers ! Wythers, c'est pire qu'ici.

— En quelle année était-ce ? leur demanda Banks. Votre emménagement. »

Les Patterson se regardèrent fixement quelques instants, puis Elsie se mit à remuer son thé. Assise droite comme un piquet, elle tenait son mazagran à deux mains

sur ses genoux serrés. Dans le lointain, on entendait la musique qui venait de la maison du skinhead : guitares torturées, basse lourde, et une voix bourrée de testostérone qui beuglait des paroles de cul et de haine. Seigneur, songea Banks, pourvu que le groupe de Brian soit meilleur que ça.

« En 1949, dit enfin Elsie. Octobre 1949. Je m'en souviens parce que j'attendais Derek, notre aîné ; j'étais enceinte de trois mois. Mais si, rappelle-toi, Stan, dit-elle, tu venais de te trouver un travail à la fonderie Blakey.

— Ah oui, dit Stan en s'adressant à Banks. J'avais tout juste vingt ans, et Elsie dix-huit. »

Banks n'était pas encore de ce monde. La guerre était finie depuis quatre ans ; le pays, en pleine mutation, adoptait l'Etat-providence dans le sillage du rapport Beveridge, et mettait en place une société qui ouvrirait à la nouvelle génération beaucoup plus de voies, beaucoup plus de chances de succès que n'en avaient connu les précédentes. Et, au grand désespoir de ses parents, Banks était devenu flic au lieu d'accéder aux professions que son père envisageait pour lui, comme cadre commercial ou directeur général. Pourtant, même après avoir goûté aux joies d'un boulot de cadre commercial – car c'était à peu près à ça qu'avait ressemblé le sien ces derniers mois –, il était toujours content de son choix de carrière.

Il essaya d'imaginer le jeune couple Patterson, le cœur rempli de l'espoir d'un avenir prometteur, franchissant ensemble le seuil de son premier foyer. L'image se

dessina en noir et blanc, avec une cheminée d'usine en arrière-plan.

« Vous souvenez-vous de vos voisins d'en face ? demanda Annie. Juste en face, là où habitent Kev et sa famille. »

Elsie fut la première à réagir. « C'étaient pas ces... tu sais, ces... ah, comment qu'ils s'appelaient, Stanley ? Y se croyaient un peu. Il y a eu des problèmes.

— Un suicide, lui souffla Banks.

— Ah oui, c'est ça. Tu te souviens pas, Stanley ? Il s'est tiré une balle. Ce grand type maigre, qui marchait avec une canne, qui disait jamais un mot à personne. C'était quoi son nom ?

— Matthew Shackleton ?

— C'est ça. On a eu la police partout. Ils sont même venus nous interroger. Nom d'une pipe, ça date pas d'hier. Matthew Shackleton. Ça te dit rien, Stanley ?

— Si, si, dit Stanley, hésitant. Peut-être bien. » Il alluma une autre cigarette et se mit à tousser. Puis il consulta sa montre. C'était l'heure d'ouverture des pubs.

« Vous les connaissiez, les Shackleton ? demanda Banks.

— Pas très bien, dit Elsie. On aurait dit qu'ils étaient descendus dans l'échelle sociale, qu'ils mangeaient leur pain noir. Ils venaient de la campagne, je sais pas d'où, mais j'ai appris qu'elle n'était qu'une fille d'épicier. Remarquez, j'y vois pas de mal, je suis pas snob. J'ai essayé de faire connaissance, vous savez... ça se fait quand on arrive dans un quartier. Mais les gens ne les

fréquentaient pas. Les quelques fois où on a échangé trois mots, elle m'a jamais parlé de l'endroit d'où ils venaient, sauf pour dire que c'était pas pareil dans son village, des trucs comme ça. Bon, prout-prout-ma-chère, que je me suis dit. »

En effet, songea Banks, quitter Hobb's End pour cette cité de Leeds avait certainement été, pour Gwen et Matthew, un véritable voyage au purgatoire – s'ils ne vivaient pas déjà leur propre purgatoire.

« Ils vivaient à combien, dans la maison ?

— Juste eux deux, dit Elsie. Je me souviens qu'elle disait que sa mère avait toujours habité avec eux, mais qu'elle était morte un an ou deux avant qu'ils viennent s'installer ici.

— Oui, intervint Stan. Maintenant, je me souviens. Ils vivaient tous les deux, c'est ça ? Lui et sa femme. Une grande fille montée en graine, elle.

— Jamais de la vie, dit Elsie, c'était pas sa femme. Il avait pas sa tête à lui.

— Qui c'était alors ?

— Je sais pas, mais c'était pas sa femme.

— Comment en êtes-vous sûre ? demanda Banks à Elsie.

— Ils se comportaient pas comme mari et femme, ça se voyait.

— Sois donc pas si bête, maman », dit Stan. Puis il regarda Banks en haussant les sourcils. « C'était sa femme. Vous pouvez me croire.

— Comment s'appelait-elle ? demanda Banks.

— Ah, je l'ai sur le bout de la langue, dit Elsie.

— Blodwyn, dit Stan. Un truc gallois, de toute manière.

— Non, c'était pas ça. Gwynneth, voilà, oui, Gwynneth

Shackleton.

— Vous pourriez me la décrire ?

— Oh, assez quelconque, à part ses yeux magnifiques, répondit Elsie. Comme dit Stanley, elle était assez grande pour une fille, et un peu gauche, vous savez, comme souvent les grandes. Elle était presque de la taille de Matthew.

— Quel âge, d'après vous ?

— Certainement pas si vieille que ça, mais elle avait un air de quelqu'un qui en a vu de dures. Je ne sais pas comment dire... vieille avant l'heure. Fatiguée, plutôt.

— Parce qu'elle veillait tout le temps sur son mari. Un invalide. Névrose de guerre. Blessure de guerre.

— C'était pas son mari. »

Stan se tourna vers elle. « Tu l'as déjà vue sortir avec un jeune homme ?

— À y réfléchir, c'est vrai, non. Je me rappelle pas.

— Eh bien tu vois !

— Je vois quoi ?

— On pourrait penser que si elle était pas mariée, elle aurait eu un petit amoureux ou deux, une fille comme ça, non ? Je t'accorde qu'elle était pas une peinture à l'huile, mais elle avait ce qu'il fallait là où il fallait, et elle était mignonne.

— Ils recevaient des visites ? demanda Banks.

— Pas à ma souvenance, répondit Elsie. Mais je suis

pas du genre à passer mes journées le nez collé aux carreaux, moi, vous savez.

— Et vous n'auriez jamais vu une jolie jeune femme blonde ? demanda Annie à Stanley. Elle aurait pu ressembler à ça. » Elle lui montra Gloria sur la photo d'Alice Poole.

« Non, dit Stan. Jamais vu cette tête-là. Je m'en souviendrais. » Il fit un clin d'œil. « J'suis pas si vieux, vous savez. Mais l'autre, c'est Gwynneth, ça j'en suis sûr. » Il pointa le doigt sur la jeune femme qu'Alice Poole avait identifiée comme Gwen. « C'est vrai ça, quand j'y pense. Je me souviens pas d'avoir vu de la visite venir chez eux.

— Oui, tu as raison, Stanley, renchérit Elsie. Ils restaient entre eux.

— Que s'est-il passé après le suicide ? demanda Banks.

— Elle a déménagé.

— Vous savez où ?

— Non, elle a même pas dit au revoir. Du jour au lendemain, elle a disparu. Mais je vais vous dire une chose.

— Quoi ? » demanda Banks.

Un sourire mauvais tordit les lèvres d'Elsie. « Je sais qui c'est.

— Comment ça ?

— Elle. Cette Gwynneth Shackleton. Elle porte un autre nom, mais je sais qui c'est. Elle a bien réussi dans la vie, celle-là.

— Qui est-ce ?

— Je l'ai vue à la télé, et j'ai vu sa photo dans *Woman's Own*.

— T'es timbrée, maman, lança Stanley.

— Je te le dis, Stanley, c'est elle. C'est ses yeux, sa taille, sa voix, j'oublie pas des choses comme ça, moi. Ça m'étonne que tu t'en sois pas aperçu. »

Banks faisait des efforts surhumains pour ne pas perdre patience ; il commençait à croire sa cause perdue. « Mrs Patterson... Elsie, l'interrompit-il enfin, pourriez-vous me dire qui vous croyez être Gwen Shackleton ?

— C'est cette femme qui écrit des livres. Elle passe toujours à la télé. Et elle a fait un documentaire sur une petite église de Londres, vous savez, comme Alan Bennett avait fait sur Westminster. Il habitait au coin de la rue, Alan Bennett. Son père était boucher. Bref, c'était clair que c'était elle, grande comme elle était. Et ces yeux...

— Quels livres ? demanda Banks.

— Des romans policiers. Elle arrête pas de passer à la télé. Avec le bel inspecteur – comment qu'il s'appelle –, remarquez, ils sont bons. J'ai pris ses livres à la bibliothèque. Il m'en faut dix par semaine, moi. C'est elle, je vous dis.

— Elle veut parler de cette femme, Vivian Elmsley, soupira Stanley. Elle a juré la reconnaître dès le premier jour où elle l'a vue se faire interviewer par ce type qui parle du nez...

— Melvyn Bragg.

— Ah oui, c'est ça. Elle aurait mis sa main au feu que c'était Gwen Shackleton.

— Et vous, vous n'êtes pas d'accord ? demanda Annie.

— Oh, moi, je ne sais pas, mon petit. Je suis pas bon pour les visages comme notre Elsie. Elle, quand elle voit un bébé, elle lui trouve toujours une ressemblance avec son père ou avec sa mère ; moi, je veux bien être pendu si je vois quelque chose. Je dirais aussi bien qu'ils ressemblent tous à Winston Churchill ou à Edward Robinson. Pour la voisine, il y a bien un petit air, oui, mais... » Il secoua la tête. « Ça fait tellement longtemps. Les gens changent. Et des choses comme ça, ça n'arrive pas à des gens comme nous, des gens des cités. La voisine d'en face qui devient célèbre et qui écrit des livres qui passent à la télé et tout ça ? Je veux dire, la vie c'est pas ça. Pas ici. C'est pas pour nous ces trucs-là.

— Et Alan Bennett ? le contra Elsie. Elle était cultivée. Ça se voyait. »

Il y eut un bref silence, pendant lequel de la musique et des rires leur parvinrent d'en face.

« Vous entendez ? On peut pas être tranquille un moment. Jour et nuit, nuit et jour, ce putain de raffut. On vit les fenêtres et les rideaux fermés. Il faut s'attendre à tout, maintenant. La semaine dernière, il y a eu un meurtre. Un type, au bout de la rue, qui jouait aux cartes avec des manouches. Vinnie et Derek, nos garçons, ils se font du souci pour nous. Ils aimeraient qu'on aille vivre dans une maison de retraite. On ira peut-être. Au jour d'aujourd'hui, moi, je me contenterais bien d'une petite promenade de santé tous les jours et d'un peu de tranquillité.

— Pour en revenir à cette femme, dit Banks en se tournant vers Elsie. Gwen Shackleton.

— Oui ?

— Elle est restée longtemps dans la cité, après le suicide ?

— Oh, non. Je dirais le temps de l'enterrer et de régler tous les papiers.

— La police a-t-elle eu des soupçons sur les circonstances de la mort ?

— La police a toujours des soupçons, non ? dit Stan. C'est son boulot. » Il rit et toussa. « Tout de même, vous êtes bien placé pour le savoir ! »

Banks sourit. « Gwen se trouvait-elle dans la maison au moment du suicide ? » demanda-t-il.

Elsie marqua une pause, tête baissée. « C'est justement ce qu'ils nous ont demandé à l'époque. J'y ai pensé et repensé, et j'y repense encore, et je ne sais toujours pas. J'ai cru, je dis bien cru, la voir revenir avec ses provisions – elle était allée faire ses courses à Town Street – avant d'entendre le *bang*. » Elle fronça les sourcils. « Mais vous comprenez, j'étais à quelques jours d'avoir Derek, et je voyais pas toujours les choses comme elles étaient. J'ai pu me tromper.

— Et ça, vous l'avez dit à la police ?

— Oui. Mais pour ce que ça a changé... Sinon, ils l'auraient mise en prison, hein ? »

Banks était plus fermement décidé que jamais à plonger le nez dans le dossier de Matthew Shackleton. « Bon, il est temps d'y aller », dit-il à Annie. Puis, se

tournant vers Stanley et Elsie : « Merci beaucoup, vous nous avez été très utiles.

— Y a quelque chose que j'aimerais bien savoir, lui dit Stanley. Je sais que vous arracher un renseignement c'est comme essayer de sortir un penny du cul d'un Ecossais, mais, je suis curieux. Cette Gwen, c'était sa femme ? »

Banks sourit. « Sa sœur. Enfin, d'après ce que nous pensons. »

Elsie donna un grand coup de coude dans les côtes de Stan. Il se mit à tousser. « Tu vois ce que je te disais, Stanley, espèce d'abruti. »

Banks les pria avec insistance de ne pas les raccompagner ; Annie et lui retrouvèrent bientôt l'air frais avec soulagement. Les voisins d'en face discutaient toujours allègrement dehors. Kev les avait rejoints, avec son chien qui courait comme un fou sur les pelouses minuscules, grattant aux portes, arrachant le peu d'herbe qui avait résisté à la sécheresse. Il y avait une autre femme, Colleen, sans doute, qui tenait un bébé dans ses bras. C'était une adolescente maigre, dix-sept ans environ, souriante, pas amochée pour deux sous, mais qui dégageait une impression de dureté et d'échec à la fois.

Comme ils arrivaient au bout de la rue, une canette de bière vide roula sur l'asphalte, derrière eux.

« Qu'est-ce que tu penses de cette histoire... Vivian Elmsley ? lui demanda Annie.

— Je ne sais pas. Je suis surpris que ni Elizabeth ni Alice n'en aient parlé.

— Elles ne sont peut-être pas au courant. Alice m'a dit

qu'elle avait une très mauvaise vue, quant à Elizabeth Goodall, elle s'intéresse si peu à l'actualité qu'elle n'avait même pas soupçonné le but de ta visite.

— C'est juste, dit Banks. Et Ruby Kettering a quitté Hobb's End en 1940, alors que Gwen n'avait que quinze ans. Il faut absolument qu'on éclaircisse ça.

— Bon, dit Annie une fois installée dans la voiture. La prochaine étape, c'est quoi ?

— La taule. Je veux voir le dossier de Matthew Shackleton.

— Je m'en doutais. Et ensuite ?

— Retour à Millgarth.

— On a le temps de prendre un verre et de manger un morceau après ?

— Désolé. J'ai un rendez-vous. »

Elle lui donna une petite tape amicale. « Sérieux ?

— Sérieux. Avec un inspecteur. Un inspecteur homme qui s'appelle Ken Blackstone. Tu l'as croisé. C'est lui qui nous a donné l'adresse.

— Oui, oui, je vois. Dandy. Et mignon. » Si Annie était déçue, elle n'en laissa rien paraître. Banks lui expliqua les liens ténus qui l'unissaient à Ken, et lui dit qu'il était prêt à renouer des amitiés. Il commençait à se retrouver – la maison, l'enquête, Annie – et se rendait compte qu'il avait trop longtemps négligé ses amis.

« Je vois, dit Annie. Une soirée entre hommes...

— Ça y ressemble. »

Elle rit. « Je donnerais cher pour être une petite souris. »

Billy Joe a été consigné à la base pendant plusieurs semaines. Il paraît que sa punition aurait été bien plus sévère si tous les témoins, y compris les amis de Seth, n'avaient pas affirmé que ce n'était pas lui qui avait déclenché la bagarre. Seth s'en tirait sans blessures. Au début, j'avais cru que Billy Joe lui avait cassé le verre dans la figure, mais pas du tout : il était tombé de la table quand il avait voulu le poser pour se défendre. Billy Joe avait simplement donné à Seth un coup de poing sur le nez – que tout le monde avait trouvé bien mérité, d'ailleurs.

Gloria n'en a jamais parlé, mais je crois que cet incident a cassé sa relation avec Billy Joe. Elle haïssait la violence. Il y a des filles qui sont flattées qu'on se batte pour elles. Je n'oublierai jamais la soif de sang qui avait brillé dans les yeux de Cynthia Garmen le soir où, à Harkside, deux soldats s'étaient battus pour obtenir ses faveurs à un bal. Elle se moquait de savoir qui l'emporterait, du moment que l'un des deux en prenait plein la figure et que le sang coulait. Mais Gloria n'était pas comme ça. La violence la rendait malade.

C'est pendant que Billy Joe était aux arrêts que nous avons fait la connaissance de Brad et de Charlie.

Nous sortions du Lyceum. C'était un soir de février 1944 ; il faisait un temps épouvantable, pas de neige mais un froid glacial, avec des pendeloques de glace

suspendues à l'avant-toit du cinéma. Il y avait quelques jours que nous n'étions pas sorties, et Gloria déprimait à cause du froid et des conditions difficiles à la ferme. Elle avait besoin de se remonter le moral.

Nous étions allées voir Bette Davis et Paul Henreid dans *Une femme cherche son destin* et fredonnions la musique en enfilant nos manteaux au vestiaire.

Avant même que Gloria ait le temps de prendre ses cigarettes dans sa poche, un jeune homme en blouson de mouton lainé s'approche ; il en met deux dans sa bouche, les allume et lui en tend une. Il venait de répéter une scène du film. Nous avons éclaté de rire.

« Je me présente, a dit le jeune homme. Brad Szikorski. Et voici mon pote Charlie Markleson. »

Gloria a esquissé une petite révérence. « Enchantée de faire votre connaissance.

— Nous appartenons à la 448^e ? À la base de Rowan Woods ? » Il avait prononcé ces assertions sur un ton interrogatif. J'avais remarqué cette habitude chez les Américains et les Canadiens. « Sans vouloir paraître trop audacieux... ces demoiselles accepteraient-elles de nous accompagner boire un verre ? »

Nous avons échangé un regard. Gloria mourait visiblement d'envie d'accepter. Grand et beau, Brad avait l'œil vif et une petite moustache à la Clark Gable. Je me suis tournée vers Charlie, que tout désignait à être mon cavalier pour la soirée, et, ma foi, je l'ai trouvé plutôt agréable à regarder. À peu près du même âge que Brad, il

avait des yeux intelligents genre « cocker », un visage étroit un peu pâle et un nez légèrement trop grand, avec une petite bosse sur le dessus ; mais le mien ne cassait pas des briques non plus. Il me semblait réservé et sérieux. Dans l'ensemble, il faisait l'affaire. Pour partager un verre, en tout cas.

Nous avons traversé la rue, direction le Black Swan. Le jardin public était désert, le verglas craquait sous nos pieds. Les branches des châtaigniers étaient alourdies par la glace, l'écorce couverte de givre. S'il n'avait pas fait aussi froid, j'aurais pu imaginer que les arbres étaient couverts de fleurs. Derrière nous, l'enseigne lumineuse du Lyceum s'est éteinte. Même pendant le couvre-feu, les cinémas, les boutiques et quelques rares autres établissements avaient le droit de s'éclairer, sauf en cas d'alerte aérienne. Quelques feux brillaient à Saint-Jude ; le Black Swan dressait, non loin de l'église, ses murs de colombages chaulés et son toit avachi. Des bruits de voix et des rires nous parvenaient de l'intérieur, mais les fenêtres à vitraux étaient obturées par les rideaux de défense passive.

Dans le pub bondé, nous avons eu de la chance de trouver une table. Brad est allé chercher les boissons au bar pendant que nous nous débarrassions de nos manteaux. Un maigre feu brûlait dans l'âtre, mais qui suffisait vu l'affluence. J'ai remarqué qu'au Black Swan, Brad et Charlie n'étaient pas les seuls Américains ; l'endroit semblait fréquenté par les gars de Rowan Woods, et même par certains GI de la base d'Otley, qui était juste à

côté. Ils parlaient fort, en gesticulant. Ils se poussaient et se bousculaient amicalement, à la manière des enfants.

Brad est revenu avec six verres. Nous nous sommes demandé qui d'autre ils attendaient. Gloria et moi avons commandé du gin ; quand nous avons vu Brad et Charlie verser le whisky dans leur bière, nous avons compris qu'il s'agissait encore d'une particularité américaine.

Nous avons porté un toast, puis Brad a refait le coup des cigarettes pour Gloria, et Charlie l'a répété pour moi.

« Qu'est-ce que vous faites, à la base ? leur a demandé Gloria.

— Je suis pilote, a dit Brad. Et Charlie est mon navigateur.

— Pilote ! C'est passionnant. Vous venez d'où ?

— De Californie. »

Gloria a joint les deux mains. « Hollywood !

— Pas tout à fait. Je viens d'une petite ville qui s'appelle Pasadena. Vous n'avez pas dû en entendre parler.

— Mais vous devez connaître Hollywood. »

Brad a souri, révélant des dents blanches parfaitement alignées. Il doit y avoir des dentistes fabuleux en Amérique, me suis-je dit, et une population qui a les moyens de les consulter. « Eh bien oui, justement. J'ai fait une petite cascade aérienne pour le cinéma, avant de venir ici.

— Vous voulez dire que vous avez joué dans un film ?

— On ne sait pas que c'est moi, mais, oui, on peut dire ça. » Il nous a cité deux titres, qui ne nous disaient rien du tout. « C'est ça que je veux faire quand la guerre sera finie.

Retourner en Californie et travailler dans le cinéma. Mon père est dans le pétrole, il aimerait bien que je prenne sa suite. Je sais qu'il y a plein d'argent à gagner dans le pétrole, mais moi, ce que je veux, c'est tenter ma chance comme cascadeur. »

Gloria était peut-être déçue d'apprendre que Brad n'avait pas envie de gagner des millions comme magnat du pétrole ni de devenir une star du cinéma, mais elle ne l'a pas montré. Tandis qu'ils se lançaient dans une discussion passionnée sur Hollywood et les films, Charlie et moi entamions un timide début de conversation.

La bière et le whisky l'aidant à sortir de sa réserve, il a commencé par me demander ce que je faisais. Il m'écoutait en posant sur moi un regard sérieux et grave et en hochant la tête de temps en temps. Ensuite, il m'a appris que son père était professeur à Harvard, qu'il avait décroché sa licence en lettres juste avant la déclaration de guerre, et que quand il rentrerait chez lui il voulait lui aussi aller étudier le droit à Harvard. Il aimait voler, me dit-il, mais n'envisageait pas de faire carrière dans l'aviation.

Plus nous bavardions, plus nous nous découvrons d'intérêts communs – Jane Austen et Thomas Hardy, par exemple, et aussi les poèmes de T.S. Eliot. Et Robert Frost et Edward Thomas. Comme il n'avait jamais entendu parler de notre jeune génération de poètes, je lui ai proposé de lui prêter quelques numéros de *Penguin New Writing*, qui contenaient des poèmes de MacNeice, Auden et Day Lewis, et il m'a promis de me passer l'anthologie de Tate et Bishop, *American Harvest*, à condition que j'en

prenne bien soin. Je lui ai répondu que je serais aussi incapable de faire du mal à un livre qu'à un être humain, ce qui l'a fait sourire pour la première fois.

De l'autre côté de la table, Brad demandait à Gloria : « Vous êtes mariée ? Parce que... je ne voudrais pas... vous comprenez.

— Pas de problème. Je l'ai été. Mais il est mort. Tué en Birmanie. Du moins, je l'espère de tout mon cœur. »

Abandonnant la conversation de Charlie quelques secondes, je me suis tournée vers elle. S'il était vrai que nous avions essayé de nous convaincre de la mort de Matthew, il restait néanmoins une lueur d'espoir, du moins dans mon esprit ; je trouvais que Gloria venait de dire une chose terrible, et je lui en ai fait la remarque.

Elle a posé sur moi ses yeux étincelants. « Tu es mieux placée que quiconque pour savoir que j'ai raison, Gwen. C'est bien toi qui lis tous les journaux et qui écoutes les informations, non ?

— Oui. »

Brad nous a interrompues : « Écoutez, je suis vraiment navré. » Mais Gloria ne l'écoutait pas. Elle continuait de me regarder fixement.

« Donc, tu n'ignores pas ce qu'on dit des Japonais, de la manière dont ils traitent leurs prisonniers ? »

J'ai dû reconnaître que j'avais lu un ou deux reportages effrayants sur les Japonais, dans lesquels on disait qu'ils battaient leurs prisonniers à mort, quand ils ne les laissaient pas mourir de faim. D'après Anthony Eden, la torture et la décapitation étaient les passe-temps favoris

dans les camps de prisonniers de guerre. Le *Daily Mail* les appelait « les hommes-singes », les traitait de « sous-race » et soutenait qu'une fois qu'on les aurait vaincus et obligés à se retirer dans leur « pays de sauvages », il faudrait les mettre hors la loi. Je ne savais pas ce qu'il fallait croire de tout ça. Si ces articles disaient vrai, alors le mieux était sans doute d'espérer de tout mon cœur, comme Gloria, que Matthew soit mort.

« J'ai des amis qui se battent dans le Pacifique, a dit Charlie. Il paraît que ce n'est pas de la rigolade, là-bas. Ce qu'on raconte est en grande partie vrai.

— De toute façon, il est mort, a dit Gloria. Plus rien ne peut l'atteindre. Bon, ce n'est pas tout ça, mais cette conversation me déprime. Vous nous offrez encore un petit verre, s'il vous plaît ? »

Brad et Charlie nous ont raccompagnées en Jeep. Charlie a paru un peu gêné quand Brad et Gloria ont échangé des baisers passionnés sur le pont aux fées, mais il s'est tout de même décidé à me passer un bras autour du cou. Nous nous sommes embrassés consciencieusement, en prenant rendez-vous pour échanger nos livres. Brad a dit à Charlie de ramener la voiture, qu'il rentrerait plus tard à la base à pied, et il a suivi Gloria chez elle.

Le restaurant indien que Ken Blackstone avait choisi,

sur Burley Road, n'était pas plus large qu'un couloir. Il y avait des nappes rouges sur les tables et un rideau de perles qui séparait la salle de la cuisine ; chaque fois que le serveur le franchissait, les perles s'entrechoquaient. Des haut-parleurs diffusaient des mélodies au sitar, et des arômes de cumin et de coriandre embaumaient l'air.

« Tu as trouvé ce que tu cherchais dans tes rapports de police ? demanda Blackstone tandis qu'ils dégustaient popadam, samosas et pakoras.

— Je ne cherchais rien de particulier, répondit Banks. Elsie Patterson n'a pas su me dire avec certitude si elle avait vu Gwen Shackleton rentrer des courses avant ou après la détonation. Elle a pu confondre le coup de feu avec un raté de moteur. Et elle est l'unique témoin. Personne d'autre n'a vu Gwen ou Matthew ce jour-là. Les voisins étaient au travail, les gosses à l'école.

— Qu'est-ce que dit Gwen Shackleton dans sa déposition ? »

Banks avala une bouchée de samosa. Ken n'avait pas menti, la nourriture était excellente : ni trop grasse, ni exagérément épicée, comme dans beaucoup de restaurants où les chefs confondaient piment vert et poivre de Cayenne avec cuisine créative. Banks eut envie de s'essayer à la cuisine indienne et d'inviter Annie à partager un curry de légumes. « Elle déclare simplement avoir trouvé Matthew mort dans son fauteuil en rentrant de courses, répondit-il.

— Et personne n'a eu de doutes ? On ne l'a pas soupçonnée ?

— Je n'en ai pas l'impression. Depuis la guerre, Matthew Shackleton traînait un passé de maladie mentale. Il était alcoolique. Pas éthylique profond, mais alcoolique. D'après le rapport, il aurait essayé de se suicider une fois auparavant, la tête dans le four à gaz. C'est un voisin qui a senti l'odeur et qui est venu le tirer de là. L'hôpital a conseillé une période d'observation psychiatrique, qui a été effectuée, et ensuite on l'a renvoyé chez lui.

— Pourquoi n'a-t-il pas utilisé son arme, cette fois-là ?

— Aucune idée.

— Mais ce n'était qu'une question de minutes ?

— Apparemment.

— Tu n'en es pas convaincu ?

— Si, si. Mais je suppose que ça n'écarte pas la possibilité qu'il ait pu être aidé par sa sœur parce qu'il était devenu un fardeau intolérable pour elle. N'oublie pas qu'elle avait passé sa vie à s'occuper de malades : sa mère, puis son frère. Ce n'est pas une vie pour une jeune femme. De toute façon, si Elsie Patterson a effectivement vu Gwen Shackleton rentrer chez elle avant le coup de feu, on peut imaginer que Gwen ait assisté à la scène en laissant faire.

— Ça reste un crime.

— Oui, mais qui s'est produit il y a quarante ans, Ken. Et que nous ne serons jamais en mesure de prouver.

— Sauf si Gwen Shackleton avouait.

— Pourquoi avouerait-elle ?

— Des années de culpabilité accumulée ? Le besoin de soulager sa conscience avant sa confrontation avec le

Tout-Puissant ? Je ne sais pas. Qui sait pourquoi les gens avouent ? Mais ils avouent, c'est un fait. »

Le plat principal arriva : aloo gobi, ahogan josh et gambas, accompagnés de riz pilaf, de chutney au citron vert et de chapatis. Ils commandèrent deux autres bières.

Banks regarda Blackstone. Mignon, avait dit Annie. Mignon était le dernier qualificatif qui lui serait venu à l'esprit. Élégant, certes ; érudit, même. Mais mignon ? En toutes circonstances – qu'il soit dans un logement d'étudiant, un pub louche, un restaurant cinq étoiles, un commissariat – il était toujours impeccablement vêtu de son plus beau costume rayé ou en tweed de chez Burton, pochette à monogramme s'épanouissant sur sa poitrine en plis si esthétiques qu'on les aurait crus ordonnés par un compositeur floral japonais, chemise blanche amidonnée, nœud Windsor parfait sur une cravate aux tons doux, cheveux blonds qui s'éclaircissaient mais frisaient autour des oreilles, lunettes cerclées de fer en équilibre sur son nez droit.

« Et les expertises médico-légales ? demanda Blackstone.

— Un coup unique dans la bouche. La cervelle en bouillie sur le mur. Aucune trace de lutte. La bouteille de whisky vide par terre à côté du fauteuil. Jusqu'à l'angle de tir qui vient étayer la théorie du suicide.

— Il a laissé un mot ?

— Oui. Rien ne cloche, d'après les experts.

— Alors qu'est-ce qui te dérange ? »

Banks dégusta sa bouchée de curry et but une gorgée

de bière avant de répondre. Déjà, une chaleur agréable s'étendait de sa bouche et de son estomac au reste de son corps. Le curry comportait juste ce qu'il fallait d'épices pour lui donner une légère sueur, mais pas pour lui brûler les papilles. « Rien, en fait. En dehors de la simple curiosité, je me moque de savoir si Gwen Shackleton a aidé son frère à se suicider ou non. Mais j'aimerais bien savoir qui a assassiné Gloria Shackleton.

— Peut-être que sa culpabilité était trop lourde à porter ?

— C'est la première idée qui m'est venue.

— Et maintenant ?

— Oh, ça reste l'explication la plus plausible. La seule personne qui pourrait nous le dire est Gwen Shackleton.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Elle est toujours en vie ?

— Encore un truc intéressant. Elsie Patterson est prête à jurer qu'elle et Vivian Elmsley ne sont qu'une seule et même personne. »

Blackstone émit un sifflement et haussa ses sourcils fins et arqués. « La romancière ?

— Elle-même.

— Et à ton avis ?

— Je ne sais pas. C'est possible, j'imagine. D'après les Patterson, Gwen était visiblement quelqu'un de cultivé ; tous les gens qui se souviennent d'elle sont d'accord pour dire qu'elle avait toujours la tête fourrée dans un livre. Annie va se renseigner, mais il n'y a pas trente-six manières d'être sûr, n'est-ce pas ? Il faut lui parler. Elle comme le fils

de Gloria, s'il est toujours de ce monde, se sont bien gardés de prendre contact avec nous, et ce n'est pas faute d'avoir lancé des appels dans tout le pays. J'ai du mal à croire qu'il y ait tant de gens que ça qui ignorent ce fait divers.

— Ce qui veut dire que, si c'est elle, elle a de bonnes raisons de se cacher ?

— Exactement. Une faute secrète.

— Ce n'était pas le titre d'un de ses livres, ça ? »

Banks rit. « Ah, peut-être. J'avoue que je n'en ai pas lu un seul.

— Moi si, dit Blackstone. J'ai vu des téléfilms, aussi. Je dois dire qu'elle a beaucoup de talent. Elle se fait une idée totalement fantaisiste de nos méthodes de travail, bien entendu, mais comme tous les écrivains.

— S'ils savaient la vérité, ils écriraient des livres ennuyeux à mourir.

— C'est vrai. »

Blackstone commanda encore deux chopes de bière blonde et consulta sa montre. « On va faire un petit tour en ville après ?

— D'accord.

— Comment vont les enfants ?

— Bien, j'imagine. Tracy, en tout cas, va bien.

— Et Brian ?

— Ce couillon a trouvé le moyen de louper ses examens ; il termine sans mention. »

Blackstone, qui avait fait des études d'histoire de l'art, fronça les sourcils. « Il y a une raison ? Tu ne te fais pas de

reproches, tout de même ? Ta séparation ? Le stress ? »

Banks secoua la tête. « Non, rien de tout ça. Je crois simplement que ses études l'ennuyaient et qu'il a trouvé quelque chose qui le passionne davantage.

— Sa musique ?

— Oui. Il a monté un groupe. Ils essaient de percer.

— C'est bien. Ça m'étonne que tu ne sois pas d'accord.

— Mais c'est justement le problème. Ken. Je suis d'accord. Mais quand il me l'a appris, je lui ai dit des choses que je regrette maintenant. Et je n'arrive plus à le joindre pour m'expliquer. Ils sont sur les routes.

— N'abandonne pas. C'est la seule chose que tu puisses faire.

— Je lui ai parlé comme me parlaient mes parents. Ça a ravivé, un tas de trucs auxquels je n'avais pas pensé pendant des années, pourquoi j'avais fait les choix que j'ai faits, par exemple.

— Tu veux des réponses ? »

Banks sourit. « Sur carte postale, s'il te plaît.

— Tout grand changement dans la vie nous amène plus ou moins à l'introspection. C'est l'un des stades obligatoires.

— Tu t'es remis à lire les guides pratiques, *Comment faire...* etc. ? »

Blackstone sourit. « Le fruit de l'expérience, mon pote. Dis-moi, à propos de ce major dont tu m'as parlé au téléphone, celle qui est venue avec toi à Millgarth. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Annie. Annie Cabbot.

— Jolie femme.

— Si tu le dis.

— Tu es avec elle ? »

Banks hésita. Dire la vérité à Ken Blackstone serait déroger au principe de ne jamais raconter aux gens ce qu'ils n'ont pas besoin de savoir. Mais pourquoi garder le secret ? Pourquoi mentir ? Ken était un copain. Il eut un petit hochement de tête.

« C'est sérieux ?

— Pour l'amour du ciel, Ken, ça fait une semaine que je la connais. »

Blackstone leva une main. « D'accord, d'accord. C'est la première depuis Sandra ?

— Oui. Enfin, à part une erreur d'une nuit, oui, elle est la première. Pourquoi ?

— Fais gaffe.

— Explique-toi. »

Blackstone s'adossa à sa chaise. « Tu es encore vulnérable, c'est tout ce que je veux dire. Il faut du temps pour faire le deuil d'une relation aussi durable et profonde que ce qu'il y a eu entre toi et Sandra.

— Je ne suis pas sûr que ça ait été si profond que ça, Ken. Je commence à me dire que j'ai cru ce que j'avais envie de croire, que j'ai loupé les panneaux qui auraient pu me ramener à la réalité.

— Peu importe. Tout ce que je dis c'est que, quand on vit ce que tu as vécu, on en sort en colère contre les femmes pour un bout de temps, ou alors inconsolable. Ou

encore les deux. Si on est en colère, on les évite. Si on regrette la relation qu'on a eue, on cherche à la remplacer par une autre et on n'a pas nécessairement la clarté de jugement voulue. Si on éprouve les deux, alors on démarre une liaison et on fait tout pour la faire royalement foirer, et ensuite on s'étonne que ça se termine dans les larmes. »

Banks repoussa sa chaise ; il fut debout en un clin d'œil. « Je te remercie pour ta psychanalyse de pacotille, Ken, mais si j'avais besoin des conseils de Claire Rayner... »

Blackstone agrippa Banks par la manche. « Assieds-toi, Alan. Écoute-moi. Je voulais simplement te mettre en garde. » Il sourit. « D'ailleurs, tu as suffisamment envie d'emmerder le monde pour faire ce que tu voudras quelle que soit la situation. Je dis simplement : sois sûr de ce que tu veux et des raisons pour lesquelles tu le veux. Sois conscient de ce qui t'arrive. Voilà toute la sagesse que j'ai à t'offrir. Ce qui m'a toujours frappé chez toi, c'est ton côté romantique, sous tes airs. »

Banks hésitait toujours entre planter Blackstone là et lui balancer un coup de poing dans la figure.

« C'est-à-dire ? »

— Tu es le genre de flic qui s'identifie un peu trop aux victimes. Le genre de type qui tombe un peu amoureux de toutes les femmes avec qui il couche. »

Banks plissa les paupières. « Mon palmarès n'est pas si impressionnant que ça... quant à... »

— Assieds-toi, Alan, je t'en prie. »

Banks marqua une pause. Quand il sentit que sa

colère s'était dissipée, il se rassit.

« Et elle, qu'est-ce qu'elle en pense, de tout ça ? » ajouta Blackstone.

Banks prit une cigarette. Il se sentait à peu près aussi à l'aise que dans le fauteuil du dentiste, livré à la roulette qui titille un nerf sensible. Il n'avait jamais été très doué pour exprimer ses sentiments, même avec Jenny Fuller, qui était, elle, psychologue. C'était quelque chose qu'il partageait avec la plupart de ses amis, et qui lui faisait ressentir une solidarité particulière avec les habitants du Yorkshire. Il aurait dû se souvenir que Ken Blackstone était un peu bohème, qu'il lisait Freud, ce genre de choses. « Je ne sais pas, dit-il. Je ne le lui ai pas demandé. Nous n'en avons pas parlé. »

Blackstone ne répondit pas tout de suite. Banks alluma sa cigarette. Par une soirée telle que s'annonçait celle-ci, il pouvait bien dépasser son quota. « Écoute, Alan, dit enfin Blackstone. Il y a encore dix mois, tu te croyais installé dans un mariage stable, une union de vingt ans, avec maison, gosses, tout le tintouin. Et puis tout d'un coup, voilà qu'on tire le tapis de dessous tes pieds et que tu te retrouves sans rien. Les retombées de ce genre de bombe ne s'effacent pas en une nuit, mon vieux, tu peux me croire. Il faut des années – je parle d'expérience – pour s'en débarrasser. Amuse-toi. Mais ne donne pas à ces relations plus d'importance qu'elles n'en ont. Tu n'es pas encore prêt. Ne confonds pas baise et sentiments. » Il frappa de la main sur la table. « Merde, voilà que je me mets vraiment à parler comme Claire Rayner, maintenant.

Je ne voulais pas.

— Pourquoi as-tu commencé, alors ? »

Blackstone rit. « Dieu seul le sait. Parce que j'ai connu ça, peut-être ? Petite thérapie personnelle ? Comme pour le reste, j'ai parlé davantage de moi que de toi. Peut-être que je suis jaloux. Peut-être que je ne dirais pas non, moi non plus, si j'avais l'occasion de coucher avec une jeune et jolie policière. Je prends le ciel à témoin, ça fait un sacré bout de temps. Ne fais pas attention à mes radotages. » Banks finit sa chope et la reposa lentement. « Écoute, Ken, je comprends très bien ce que tu me dis, mais honnêtement, je dois t'avouer que c'est la première fois que je me sens à l'aise avec une femme depuis le départ de Sandra. Non, pas à l'aise, ce n'est pas ça. Annie n'est pas une femme avec qui on se sent forcément à l'aise. Elle est un peu à part. Très indépendante d'esprit. Très secrète. Merde, tout ce que je sais, c'est que pour la première fois, je me suis senti assez libre pour sauter à pieds joints dans une relation en me disant : au diable les conséquences. » Blackstone rit en hochant la tête. « Eh bien, t'es mal parti, on dirait ! » Il consulta sa montre. « Qu'est-ce que tu dirais si on allait faire la tournée des grands-ducs et se pinter à mort ? »

Banks sourit. « C'est la parole la plus sensée que tu aies prononcée depuis le début de la soirée. Je suis ton homme.

— Et j'ai un bon petit pur malt de derrière les fagots à la maison, pour après.

— Encore mieux. Je te suis. »

L'hiver a fini par céder à un printemps poussif, qui a parsemé les bois de perce-neige, puis de campanules, de crocus et de jonquilles. Brad et Charlie sont devenus nos amoureux attitrés, et nos sorties avec Billy Joe se sont espacées ; il ne décolerait pas de s'être fait piquer Gloria par un pilote.

Les Américains ne s'embarraient pas, comme les Anglais, des questions de rang social. Je pense que nous autres Anglais sommes prisonniers d'un système de classes sociales qui nous a été inculqué dès la naissance, alors qu'eux ont tous été créés égaux, du moins le prétendent-ils. C'est certainement très bien pour eux ; pour nous, ce serait très déroutant. Mais une chose est de manger, boire et d'être cantonnés ensemble, officiers et appelés confondus, et une autre, quand on est simple sergent, de se voir siffler sa pépée par un lieutenant.

Étant donné son côté violent, je craignais que Billy Joe ne cherche la bagarre ; mais il s'est bientôt trouvé une autre fille et il s'est même décidé à nous adresser de nouveau la parole quand nous nous rencontrions dans les bals ou au pub. Il enquinait bien Gloria quelquefois pour qu'elle retourne avec lui, ou du moins pour qu'elle couche avec lui, mais, même sous l'emprise de la boisson, elle a toujours réussi à le tenir à distance.

PX, naturellement, nous restait indispensable ; nous

prenions bien soin de conserver ses faveurs. Comme aucune de nous n'était sortie avec lui, nous n'avions aucune raison de penser que nos liens nouveaux avec Brad et Charlie affecteraient notre amitié, et en effet elle paraissait intacte.

Loin de moi l'idée de prétendre qu'entre Charlie et moi, c'était la grande passion, mais, avec le temps, nous avons perdu notre timidité sur le plan physique, et il a été mon premier amant. Il était doux, patient et sensible, et c'était exactement ce qu'il me fallait. Peu à peu, j'ai même fini par attendre avec impatience les moments que nous passions ensemble à Bridge Cottage, puisque Gloria mettait gracieusement sa maison à notre disposition.

Notre relation a persisté sur le plan intellectuel où elle s'était située d'emblée. Nous nous prêtions sans cesse des livres : Forster, Proust, Dostoïevski. Mais Charlie n'était pas terne et rabat-joie : il adorait danser et était un grand fan de Humphrey Bogart. Il m'a emmenée voir *Casablanca* et *Le Faucon maltais*, bien que les ayant déjà vus lui-même. Il était aussi beaucoup plus passionné de musique classique que moi, et nous allions parfois au concert. Une fois, je m'en souviens, nous avons fait la route jusqu'à Huddersfield pour entendre Benjamin Britten diriger son propre *Hymne à sainte Cécile*.

Dans l'excitation de ces nouvelles rencontres, nous avons un peu négligé les gens qui nous avaient épaulées au pire de notre épreuve, juste après la disparition de Matthew. Je veux parler en particulier de Michael Stanhope. Nous nous sommes rachetées auprès de lui

quand il a exposé à Leeds. Charlie et moi avons pris une chambre au Metropole Hôtel pour un week-end complet.

Charlie, qui était beaucoup plus calé que moi en peinture, n'a pas tari d'éloges sur l'exposition ; c'était le plus sûr moyen de s'attacher l'amitié de Mr Stanhope. Gloria elle-même, pendant tout l'été et l'automne, est allée lui rendre visite à son atelier bien plus souvent que de coutume.

J'essayais de ne pas me faire une montagne des dangers professionnels que courait Charlie ; de son côté, il était plutôt réticent à en parler. Si la guerre était difficile à ignorer au quotidien, elle arrivait à se faire oublier pendant les moments que nous nous réservions pour lire ou faire l'amour. Les Américains effectuaient, de jour cette fois-ci, des raids de précision sur l'Allemagne, souvent sans la couverture des chasseurs d'escorte. Ils subissaient des pertes effrayantes. C'était le matin, et non plus après la tombée de la nuit, que nous écoutions désormais le vrombissement des avions au décollage. La Forteresse volante faisait beaucoup plus de bruit que les avions de la RAF qui l'avaient précédée. On faisait chauffer les moteurs vers cinq heures, heure à laquelle je m'éveillais, et je grappillais quelques minutes dans la chaleur du lit en imaginant Charlie qui vérifiait ses cartes et se préparait pour un nouveau raid.

Charlie me disait que vers vingt mille pieds, la température extérieure descendait jusqu'à moins vingt.

Je n'arrivais pas à imaginer pareil froid. Il était | obligé de porter des caleçons longs en laine et des combinaisons

de vol chauffantes sous son blouson d'aviateur en peau de mouton. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire quand il m'a dit qu'il lui faudrait une demi-heure pour se déshabiller et venir me retrouver dans mon lit.

Ainsi continuait la vie, entre les livres, le lit, le cinéma, les bals, les concerts, les discussions. L'heure d'été a été adoptée le 2 avril cette année-là, et nous avons pu profiter des longues soirées pour aller cueillir des fleurs sauvages dans les bois ou flâner le long de la rivière. En mai, quand le temps s'est réchauffé, nous avons passé des soirées assis sur les rives du réservoir de Harksmere, à nous faire mutuellement la lecture de Coleridge et de Wordsworth. Nous emportions des sandwiches au Spam et aux crevettes en boîte et allions pique-niquer sur les terrasses qui longeaient la Bordure.

Il ne m'échappait pas que maman aimait bien Charlie, même si elle ne me l'a jamais dit. Elle ne disait jamais grand-chose, de toute manière. La disparition de Matthew avait éteint sa flamme intérieure. Mais quand Charlie lui apportait des Lifesavers et des barres Hershey, elle le remerciait et mangeait toutes les friandises.

Après l'immense espoir soulevé par le débarquement de Normandie, l'été des bombes volantes nous a vite ramenés à la réalité. Hobb's End n'a été attaqué que par un seul V1, qui avait largement dévié de sa course.

Par une typique journée de juillet – chaleur étouffante, nuages sombres et plombés qui menaçaient d'éclater –, je bavardais sur le pont aux fées avec Cynthia Garmen. Nous parlions de la défaite japonaise d'Imphal en regrettant que

Matthew n'ait pas été là pour y participer, quand le ciel a été déchiré non par un éclair mais par un bruit effrayant, un peu comme une moto sans silencieux. Soudain, l'engin s'est arrêté en pleine course avec un crachotement. Un silence de mort s'est fait. Nous la voyions nettement, cette ogive pointue et noire qui amorçait l'arc silencieux de sa descente.

Heureusement, le missile est tombé dans un champ entre Hobb's End et Harkside sans exploser, et le temps que nous nous précipitions sur les lieux pour voir ce qui se passait, les responsables de la défense passive avaient déjà délimité un périmètre de sécurité et attendaient l'arrivée de l'équipe de déminage.

L'avance alliée se poursuivait, apportant son lent cortège d'améliorations. Le couvre-feu a été remplacé par un black-out partiel en septembre, mais les gros rideaux étaient toujours obligatoires ; nous ne les avons abandonnés que l'année suivante. Dès l'automne, nous étions tout excités par l'éventualité d'une victoire. Mais nous ne nous doutions pas de l'hiver qui nous attendait.

À dix heures du soir, Annie ne tenait toujours pas en place. Un grand verre de vin n'avait pas suffi à la calmer.

Elle savait ce qui la tracassait, en partie du moins : c'était Banks. Quand il lui avait annoncé qu'il allait se pinter avec un copain au lieu de dîner avec elle, elle lui en avait

voulu. Elle était déçue qu'il préfère une beuverie à sa compagnie, surtout au début d'une relation, qui était toujours un stade délicat. Certes, c'était elle qui avait suggéré qu'ils se limitent aux week-ends mais c'était elle aussi qui avait dérogé à la règle l'autre nuit. Pourquoi ne lui rendait-il pas la pareille ce soir ?

D'accord, ce soir-là, elle n'avait rien eu d'autre à faire.

La longue piste qu'elle avait commencé à explorer mercredi au téléphone commençait à porter ses fruits.

Au début, elle avait été sur le point de conclure qu'il était plus facile de trouver une femme autrement que nue dans le *Sunday Sport* que de soutirer un renseignement à l'ambassade américaine. Les gens étaient polis – c'en était insupportable –, mais elle s'était fait renvoyer de grouillot en grouillot pendant une heure pour rien du tout, hormis peut-être une oreille rouge et cuisante et un dégoût croissant pour ces gens condescendants et suspicieux qui l'appelaient « m'dame ».

Avant la fin de la journée, elle avait néanmoins découvert que le contingent qui occupait Rowan Woods à la fin de 1943 devait appartenir à la VIII^e US Air Force ; par conséquent, ses chances étaient minces de pouvoir retrouver leur identité dans des archives locales. Un employé plus coopératif que les autres lui avait suggéré de contacter la base de l'US Air Force à Ramstein et lui avait donné le numéro.

Bien que revenue de la mairie de Leeds en début de soirée, elle tenta sa chance et appela Ramstein, où on lui

apprit que toutes les archives du personnel des forces aériennes étaient réunies aux archives nationales de Saint Louis, Missouri. Elle vérifia le décalage horaire : six heures entre Saint Louis et Harkside. Ce qui voulait dire qu'on était en début d'après-midi là-bas.

Après quelques erreurs d'aiguillage et plusieurs « ne quittez pas s'il vous plaît », elle eut enfin une femme du nom de Mattie, qui « adorait » son accent, lui dit-elle. Elles parlèrent de la pluie et du beau temps – il pleuvait des cordes à Saint Louis – pendant quelques minutes, puis Annie se lança : elle lui exposa le but de son appel.

Elle s'attendait à se heurter, comme d'habitude, à l'écran de fumée derrière lequel se cachaient les militaires. Mais elle eut l'heureuse surprise de s'entendre dire qu'il n'y avait pas de problème, que les archives étaient en libre consultation et qu'on allait voir ce qu'on pouvait faire. Quand Annie mentionna les initiales PX, Mattie se mit à rire : c'était le responsable du magasin, dit-elle. Elle la prévint néanmoins qu'une partie des archives avait brûlé quelques années plus tôt, mais elle lui promit, si le dossier Rowan Woods était toujours là, de lui envoyer les résultats de ses recherches par fax pendant la nuit. Annie les aurait le lendemain matin. Annie la remercia chaleureusement et rentra chez elle très contente d'elle.

Cela ne dura pas.

Parfois, quand elle se sentait irritable et nerveuse, comme ce soir, elle prenait sa voiture et allait faire un tour. Elle s'installa donc au volant et se laissa guider par son instinct. Elle sortit de Harkside par l'ouest ; en arrivant à

l'embranchement qui menait au réservoir de Thornfield, elle prit à droite.

À ce stade, elle savait que le problème ne venait pas de Banks, mais d'elle ; elle s'en voulait de lui avoir ouvert un chemin vers elle. Elle se conduisait comme une lycéenne qui découvre soudainement l'amour. Elle était vulnérable, blessée. Regarde les choses en face, Annie, se dit-elle, depuis quelque temps tu vis une vie simple et bien réglée. Pas de grands moments, mais pas de catastrophes non plus. Tu n'as que toi. C'est gérable, mais amputé.

Elle s'abritait de la vie dans un coin reculé du Yorkshire, et protégeait ses émotions du monde impitoyable auquel elle s'était jadis frottée. Parfois, quand on s'ouvre de nouveau aux autres, l'expérience peut être aussi déroutante et douloureuse que lorsqu'on ouvre les yeux dans une lumière crue. Les émotions, à vif, sont devenues anormalement sensibles aux nuances, aux petites blessures et humiliations. C'était exactement ce qu'elle vivait. Du moins en avait-elle pris conscience. Autant pour le recul, Annie, se dit-elle, autant pour le détachement.

À l'occident, une pleine lune difforme était en suspens dans le ciel, gonflée, rouge et aplatie par la brume. C'était l'unique clarté sur cette route bordée de chaque côté par de grands arbres sombres. Dans la lumière des phares, Annie aperçut des dizaines de lapins.

Elle s'arrêta sur le parking et éteignit le moteur. Silence. En descendant de voiture et en s'enfonçant dans

l'air tiède, elle sentit un début d'apaisement. Ses problèmes s'estompaient ; d'une manière ou d'une autre, elle savait qu'ils finiraient par se résoudre.

Annie aimait être seule dans la campagne la nuit, avec pour unique compagnie le roulement d'une voiture dans le lointain, le bruissement des petits mammifères, les silhouettes sombres des arbres et des collines, parfois quelques points lumineux qui signalaient des fermes. Mais elle aimait encore davantage la mer, le rythme incessant du ressac, le sifflement, l'aspiration, et le reflet de la lune oscillant et se déformant au gré des vagues.

La mer était loin, quatre-vingts kilomètres au moins. Elle se contenterait donc des bois ; eux aussi touchaient ce qu'il y avait de plus profond et de plus primitif en elle.

Elle emprunta l'étroit sentier qui mène à Hobb's End, en faisant attention aux racines qui affleuraient par endroits et aux pierres qui dépassaient du sol. La lune ne pénétrait pas l'obscurité des frondaisons, mais, çà et là, une plaque de lumière rouge argenté perçait entre les branches. Les arbres et les taillis dégageaient une odeur de terreau et d'humus. Un léger souffle effleurait les branches hautes.

Quand elle atteignit le talus, elle s'arrêta pour contempler les ruines du village. On distinguait aisément le dessin du squelette de géant, la colonne vertébrale et les côtes, mais ce soir, avec la légère courbe de la grand-rue et le lit asséché de la rivière, les ruines faisaient davantage penser à une bouche ricanante pleine de chicots.

Annie descendit prestement la pente et s'approcha du pont aux fées. De là, elle suivit du regard la rivière, dans

laquelle la lune ensanglantée se reflétait là où de rares petites poches boueuses occupaient encore son lit. Elle poursuivit en passant devant la remise où l'on avait trouvé les restes de Gloria, devant la maisonnette en ruine, juste à côté. Tout autour, le sol avait été remué et le périmètre protégé grâce au ruban de sécurité que les terrassiers avaient apporté. Elle se mit à descendre la trouée qui, autrefois, avait été la grand-rue.

Tout en marchant, elle essayait de visualiser la scène du tableau de Michael Stanhope : les enfants qui s'éclaboussaient en riant dans la rivière, les petits groupes de femmes occupées à cancaner devant une boutique, le commis boucher en tablier taché de sang, qui pédalait à toute allure, la grande jeune femme qui disposait les journaux sur un présentoir. Gwynneth Shackleton. Voilà qui était cette femme. Comment cela ne l'avait-il pas frappée plus tôt ? Cette révélation de la présence de Gwen dans le tableau lui donna des frissons de joie.

Elle contempla les ruines, sur sa droite, repéra l'emplacement d'une villa avec son petit jardin, celui d'une rangée de maisons mitoyennes qui donnaient directement sur le trottoir. Ici partait le sentier qui menait à la tannerie. Là se dressait l'épicerie-journaux des Shackleton, là encore la boucherie, et, un peu plus loin, le Shoulder of Mutton, dont l'enseigne s'était balancée au vent en grinçant sur ses gonds.

Tout lui semblait si réel qu'en approchant de la filature, elle s'imagina entendre les voix d'antan murmurer leurs secrets. Elle dépassa la rue qui conduisait à l'église et

arriva à l'extrémité ouest du village, et à la zone dégagée où les constructions cédaient la place aux champs qui montaient vers la fabrique de textile.

Tout en inspirant profondément l'air nocturne, elle se rendit compte qu'elle avait à cœur, au moins autant que Banks, de découvrir ce qui s'était passé à Hobb's End. Malgré elle, le village et son passé s'étaient imposés à elle, à sa conscience, et faisaient désormais partie de sa vie. En même temps que Banks s'était introduit dans sa vie, d'ailleurs. Elle savait que, quoi qu'il advienne, ces deux événements resteraient à jamais liés dans son esprit.

Quand elle l'avait pris à partie sur la manière dont cette affaire l'obsédait, l'autre soir, elle n'avait pas même cherché à expliquer ses propres sentiments. La guerre n'y était pour rien. La raison, c'était qu'elle s'identifiait à Gloria. Voilà une femme qui avait lutté, qui avait osé être un peu différente à une époque où l'on ne souffrait pas ce genre d'attitude, qui avait perdu ses parents, puis abandonné le père de son enfant – ou été mise à la porte par lui – pour se réfugier dans un trou perdu. Une femme qui avait pris un travail pénible et découvert l'amour. Ensuite, elle avait perdu son mari à la guerre, ou du moins le croyait-elle. Si elle était encore en vie au moment du retour de Matthew, elle avait dû voir revenir un étranger. Quoi qu'elle ait fait dans sa vie, il restait qu'elle avait été étranglée, poignardée une vingtaine de fois et enterrée dans une remise sans que personne, jamais, s'inquiète de son sort.

Soudain, Annie vit quelque chose bouger, une

silhouette détaier sur le pont aux fées, vers le parking.

Son sang se glaça. Elle redevint tout à coup une petite fille qui a peur du noir ; pour un peu elle aurait été prête à jurer que Hobb's End était peuplé de sorcières, de lutins et de croque-mitaines... Comme elle était à l'autre bout du village, elle ne distingua pas du tout les traits du personnage.

Retrouvant enfin l'usage de la parole, elle appela. Pas de réponse. La silhouette escalada le talus et disparut dans les bois. Annie s'élança à sa poursuite. À chaque foulée, le policier prenait le pas sur la fillette apeurée et superstitieuse.

Au moment où elle atteignait le haut du talus et se dirigeait vers les bois, elle entendit une voiture démarrer. Il y avait deux petites aires de stationnement séparées par une grande haie ; le fuyard avait dû se garer sur la deuxième car Annie n'avait pas aperçu de voiture en venant.

Elle accéléra l'allure, mais arriva sur la route pour voir des feux arrière s'éloigner dans la nuit. La lune lui permit de noter que la voiture était de couleur sombre. Penchée en avant, mains sur les genoux le temps de reprendre son souffle, elle se demanda qui pouvait avoir eu si peur d'être découvert pour s'enfuir aussi vite.

« Il m'a demandée en mariage, a répété Gloria.

— Je ne te crois pas, ai-je répété à mon tour.

— Demande-le-lui donc toi-même, et tu verras que je ne mens pas. »

Nous étions au début de l'année 1945 ; j'étais passée à Bridge Cottage, un soir, prendre des nouvelles de Gloria. Au moment de Noël, elle avait eu une mauvaise grippe qui l'avait empêchée de se rendre à la soirée d'adieu d'Alice Poole ; le médecin nous avait dit qu'elle avait frôlé la pneumonie. Elle était pâle et faible, elle avait maigri, mais elle semblait peu à peu reprendre des forces.

« Tu aurais dû voir mon nez quand il m'a fait sa demande. Il était rouge comme une tomate ! »

J'ai ri. C'était bon de rire. Nous avons passé un Noël déprimant, non seulement à cause du froid, qui était purement et simplement atroce, mais parce que les Alliés, qui semblaient avoir progressé si vite au début, piétinaient dans les Ardennes. Alice n'était pas menacée, elle. Eric Poole avait été blessé là-bas et rapatrié. Mais combien de temps encore cette fichue guerre s'éterniserait-elle ? Ils ne voyaient donc pas qu'on en avait par-dessus la tête ? Il me semblait parfois que je n'avais jamais connu la vie en temps de paix.

« Qu'est-ce que tu lui as répondu ? lui ai-je demandé.

— Que j'allais y réfléchir, mais qu'il faudrait attendre la fin de la guerre, pour que nous soyons sûrs, pour Matt.

— Tu l'aimes ?

— D'une certaine manière. Pas... Oh, je ne crois pas que j'aimerai jamais quelqu'un comme j'ai aimé Matt, mais on s'entend assez bien, Brad et moi, et pas seulement au lit. J'aime bien sa compagnie. Il est gentil avec moi. Quand la guerre sera finie, il veut m'emmener à Hollywood.

— Démarrer une nouvelle vie, ai-je dit.

— Oui.

— Et moi j'aurai quelqu'un chez qui aller, là-bas.

— Exact.

— Mais ?

— Comment ça, mais ?

— Je sens qu'il y a un mais. Tu lui as dit que tu allais réfléchir.

— Oh, je ne sais pas, Gwen. Pour commencer, tu comprends bien que je ne peux pas envisager de me marier avant la fin de la guerre. Mais je vais y penser. Oh, regarde ce que PX m'a apporté quand j'étais malade. Il n'est pas adorable ? »

C'était une boîte de chocolats. Une boîte de chocolats, nom d'une pipe ! Je n'avais pas vu un seul chocolat depuis des années. Gloria me l'a tendue.

« Sers-toi, je t'en prie. Prends tout. Ça me fera grossir.

— Et moi, alors ? ai-je dit en en choisissant un fourré au caramel.

— Tu pourrais te remplumer un peu, ça ne te ferait pas de mal. »

Je lui ai jeté le papier froissé à la figure. « Quel culot !

— C'est pourtant la vérité. Et Charlie ?

— Oh, il est effondré depuis la disparition de Glenn

Miller.

— Je ne parlais pas de ça, tu le sais très bien. Il t'a demandée ? »

Je suis sûre d'avoir rougi. « Non. Nous n'avons pas parlé mariage.

— Les livres, c'est votre seul sujet de conversation.

— Pas du tout. »

Elle a souri. « Je te fais marcher, Gwen. Je suis contente de te voir heureuse. C'est vrai, crois-moi.

— Mais nous n'avons pas parlé mariage.

— Rien ne presse. Tu aurais pu tomber beaucoup plus mal. Un avocat ! Il sera riche, tu verras.

— L'argent n'est pas tout.

— Mais ça aide. Bref, tu peux aller en Amérique toi aussi, et devenir la femme d'un riche avocat. On se verra tout le temps. On déjeunera ensemble.

— Gloria, Boston est à des milliers de kilomètres de Los Angeles.

— Ah bon ? Eh bien, on sera dans le même pays, c'est déjà ça. »

La conversation a continué sur ce thème, l'amour, le mariage, ce que l'avenir nous réservait. Bientôt Gloria a recouvré la santé, et la succession de bals et de soirées au cinéma ou au pub a repris de plus belle. Dès février, la perspective de la victoire s'est précisée et je me suis bientôt persuadée que nous entrions dans notre dernier

printemps de guerre.

Un après-midi gris de mars, j'ai vu un inconnu, grand et efflanqué, descendre la grand-rue en venant vers moi, arc-bouté contre le vent. Alors, tout a changé.

Il a dû faire une sacrée nouba, se dit Annie, lèvres pincées, en tapotant sa cuisse du bout de son stylo. À neuf heures passées, Banks n'était pas encore dans son bureau. Était-il resté à Leeds ? Les deux copains avaient-ils terminé la soirée chez les filles ?

Elle lutta contre la brûlure acide de la jalousie qui lui taraudait l'estomac. La jalousie et le soupçon avaient déjà fait des ravages dans sa vie. Juste avant que Rob se fasse tuer, elle l'avait soupçonné de voir quelqu'un d'autre, et lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Elle croyait que les sentiments de ce genre étaient éteints en elle désormais, qu'elle avait appris le détachement, mais peut-être, depuis sa mutation dans le Yorkshire, avait-elle simplement remisé son insécurité au placard avec des boules antimites, en même temps que le reste. Cette pensée l'effrayait. Depuis sa rencontre avec Banks, elle se voyait comme une femme bien dans sa peau, qui contrôlait la situation.

Annie se souvint qu'elle devait vérifier le lien Gwen Shackleton/Vivian Elmsley. Elle commença par téléphoner à Ruby Kettering. Comme prévu, la vieille dame lui répondit

que tout cela était si vieux qu'elle ne se souvenait ni du visage ni de la voix de Gwen. D'ailleurs, Gwen ne devait avoir que quinze ans à l'époque. Elizabeth Goodall lui avoua qu'elle ne savait absolument pas qui était Vivian Elmsley, et Alice Poole lui dit qu'avec ses problèmes de vue, elle était incapable de reconnaître la reine Elizabeth du prince Charles.

Ensuite, Annie appela Millgarth en demandant à parler à l'inspecteur Blackstone. Il lui apprit que Banks devait rentrer incessamment à Eastvale. Elle aurait juré qu'il se retenait de rire ; ils avaient dû parler d'elle. Elle imagina Banks lui racontant les détails croustillants de leur relation après avoir avalé une ou deux chopes ; elle en eut les joues en feu et la gorge nouée. Tout d'un coup, la joie qu'elle se faisait à l'idée de lui raconter son succès auprès de l'US Air Force fondit comme neige au soleil.

Les hommes, se dit-elle. De grands enfants, quand on y pense. Et encore, en étant charitable.

Le fax se mit en marche. Annie se précipita pour voir si c'était la réponse de Mattie. En effet, le message venait de Saint Louis. Il lui communiquait toute la liste du personnel militaire de la 448^e escadrille de bombardiers affecté à la base aérienne de Rowan Woods entre le 19 décembre 1943 et le 17 mai 1945, date de leur départ. Il y avait un nombre incalculable de noms.

Tout en parcourant la liste en diagonale, Annie repensa à l'incident de la veille au soir. Il l'avait davantage ébranlée qu'elle ne l'avait cru, et elle avait eu du mal à trouver le sommeil. Elle ignorait ce qui l'avait tant

dérangée, hormis la lune rouge difforme, l'atmosphère surnaturelle et le mauvais tour que lui avaient joué les ruines en lui faisant croire aux fantômes, aux lutins et aux choses dans lesquelles on se cogne la nuit. Mais les fantômes et les lutins ne s'enfuyaient pas en voiture. Maintenant, dans la lumière du jour, ce qui l'agaçait le plus était de ne pas comprendre pourquoi quelqu'un, après avoir commencé par se cacher d'elle, était parti comme s'il avait le diable aux trousses quand elle l'avait suivi.

Il existait une explication simple : la personne avait eu plus peur d'elle que le contraire. Un gamin farceur, peut-être. Mais étant donné tout ce qu'on avait découvert depuis la chute malencontreuse d'Adam Kelly, Annie se voulait plus circonspecte.

Elle ne trouvait pas la réponse. Il ne restait rien sur le site. Les terrassiers l'avaient entièrement passé au peigne fin. Mais ça, tout le monde n'était pas forcé de le savoir. D'un autre côté, comment un objet enterré là pouvait-il incriminer qui que ce soit de vivant aujourd'hui ? D'après le peu qu'Annie avait vu de la silhouette, la personne n'était pas en âge d'avoir assassiné Gloria. Les septuagénaires ou octogénaires n'étaient pas aussi agiles.

Le mystère demeurait donc entier. Elle avait envie de s'en ouvrir à Banks, mais vu qu'il s'était conduit comme un vulgaire gamin qui se soûle avec ses copains en racontant ses exploits sexuels, elle lui souhaita de se réveiller avec une gueule de bois carabinée.

Accompagné par la musique de chambre de Debussy, Banks réussit à rentrer sans encombre à Gratly en passant par les petites routes. L'idée lui vint de s'arrêter à Harkside en chemin pour voir comment Annie avait avancé, mais il l'écarta aussitôt. Impossible de se présenter devant elle sans s'être changé. C'était le minimum. Ses vêtements puaien la cigarette et les fonds de verres.

Il avait un mal de tête épouvantable – et pourtant il avait avalé un demi-tube de Paracétamol chez Ken avant de reprendre la route – et un goût de fiente d'oiseau dans la bouche. Quand il s'était réveillé sur le canapé de son ami et avait regardé autour de lui, la vue des reliefs de leur orgie – la bouteille de Glenmorangie vide sur la table basse, mais aussi le cadavre de bordeaux et le cendrier débordant – lui ; avait arraché un gémissement. Il croyait se rappeler que la bouteille de whisky n'était pas tout à fait pleine au début de la nuit, mais même un gosse de quinze ans n'aurait jamais eu l'idée de mélanger bière, vin et whisky.

Pourtant, le souvenir qu'il retenait de leur discussion à bâtons rompus sur les femmes, le mariage, le divorce, le sexe et la solitude était plutôt agréable. Quant à la musique, superbe. Ken était un fana de chanteuses de jazz, et un fana de disques vinyle par la même occasion. Les pochettes de 33 tours éparpillées par terre, Ella Fitzgerald, June Christy, Dinah Washington, Helen Forrest,

Anita O'Day, Keely Smith, Peggy Lee, l'attestèrent.

La dernière sensation gravée dans sa mémoire était celle de s'être endormi avec Billie Holiday qui chantait */// Wind*, sa voix rauque accompagnant magnifiquement le saxo ténor de Ben Webster. Puis il avait sombré.

Il poussa un grognement et se frotta les joues, qui étaient hérissées d'une barbe drue. Tous les clichés des lendemains de bringue lui traversèrent l'esprit l'un après l'autre : *Tu deviens trop vieux pour ce genre d'amusements. Il est temps de grandir. Je ne boirai plus une goutte de ma vie.* Bref, la trop familière litanie : culpabilité et dégoût de soi. La soirée de la veille devrait rester une exception, un faux pas, un sacrifice nécessaire à l'amitié.

Comme il vidait ses poches avant de jeter son jean dans le panier de linge sale – remarquant au passage qu'il se remplissait dangereusement –, il trouva un bout de papier sur lequel était écrit « Maria », avec un numéro de téléphone à Leeds.

Il eut beau se creuser la cervelle, il fut incapable de se rappeler laquelle des deux filles avec qui ils avaient engagé la conversation à l'Adelphi était Maria. Était-ce la petite blonde ou la rousse mince aux taches de rousseur et aux dents de devant écartées ? Il avait cru la blonde plutôt intéressée par Ken, et se rappela vaguement les avoir entendues parler des préraphaélites. Si Maria était la rouquine, elle avait un visage tout à fait dans le ton. C'était peut-être ce qui avait amené le sujet sur le tapis. Inutile. Le

trou. Il y a des soirs comme ça. Il froissa le papier, visa la corbeille, puis s'arrêta ; il le défroissa et le mit dans le tiroir du haut de sa table de chevet. On ne sait jamais...

Après s'être rasé, avoir pris une douche et enfilé des vêtements propres, Banks se rendit à Eastvale ; il arriva à son bureau juste après dix heures. Il eut à peine le temps d'allumer son ordinateur que la porte s'ouvrait sur le directeur, Jeremiah « Jimmy » Riddle en personne, qui entra en bombant le torse. Il était spécialiste des visites surprises. Banks marmonna un juron dans sa barbe. Il ne manquait plus que ça.

Il leva les yeux. « Bonjour, monsieur le directeur.

— Vous avez une tête de décavé, Banks, lui dit Riddle. Qu'est-ce que vous avez fait, mon vieux, vous avez pris une cuite magistrale ?

— Un début de grippe.

— Grippe mon cul. Enfin, c'est vous que ça regarde, si vous voulez vous empoisonner.

— Que puis-je pour vous, monsieur le directeur ?

— C'est cette affaire de squelette sur laquelle je vous ai mis. On ne parle plus que de ça ces jours-ci. Ah, vous vous faites de la publicité, vous. J'espère que vous avez la situation bien en main ?

— Totalement.

— Tant mieux. Je veux que vous me mettiez au courant. Il faut que j'aille à Londres aujourd'hui, j'enregistre une interview pour "Panorama". Ils montent une émission spéciale sur les enquêtes concernant les affaires anciennes, comment l'ADN peut changer les choses, des

trucs comme ça. » Il épousseta une miette imaginaire sur son uniforme et consulta brièvement sa montre. « Il faut que j'aie matière à leur répondre. Et grouillez-vous. Mon train part dans une heure et demie. »

Ouf, sauvé, songea Banks. « Par où voulez-vous que je commence ?

— Par le commencement, nom d'un chien ; par où voulez-vous commencer ? »

Banks lui communiqua ce que lui et Annie avaient appris par les équipes techniques, par leurs conversations avec Elizabeth Goodall et Alice Poole, et par leur visite à Leeds. Quand il eut terminé, Riddle passa une main sur son crâne lisse et brillant. « C'est plutôt ténu, comme piste, deux ou trois témoignages de vieilles toquées, dit-il.

— Il serait irréaliste d'espérer mieux, lui dit Banks. L'affaire est trop ancienne. Vous pourriez justement faire observer combien les souvenirs perdent de leur fiabilité avec le temps. »

Riddle hocha la tête et nota.

« Mais nous n'avons pas tous les résultats. Le Dr Williams nous a fait parvenir son rapport sur l'examen osseux, mais il nous manque toujours les conclusions d'autres tests pratiqués par lui et par l'odontologiste. Ces choses-là prennent du temps.

— Et coûtent cher. J'espère que ça en vaut la peine, Banks. Ne croyez pas que je n'ai pas l'œil sur les dépenses liées à cette affaire.

— À proximité du corps, nous avons également trouvé un bouton, qui peut provenir d'un uniforme militaire. Il est

possible que la victime l'ait eu dans la main au moment où elle a été tuée. Il reste encore beaucoup de questions sans réponses. »

Riddle se frotta le menton. « Mais tout de même, il y a de quoi faire un bon scoop avec ce que vous m'avez dit. Les tableaux de nus, les scandales au village, les femmes qui batifolent avec les Yankees. C'est bon, ça. Ça va plaire. Et donnez-moi donc une copie du rapport d'expertise de l'anthropologue, je le lirai en chemin. Je veux donner l'air de savoir de quoi je parle. »

Ça fait des années que t'essaies et tu vois le résultat, eut envie de répondre Banks. Mais il tint sa langue et appela le planton pour lui confier le document à reproduire. Riddle pourrait prendre la copie en partant, puisqu'il était si pressé. « Vous avez parlé d'ADN, lui dit-il. Vous pourriez peut-être placer quelque part que nous croyons son fils toujours en vie, et qu'il nous serait extrêmement utile qu'il nous contacte. Ça nous permettrait de confirmer une fois pour toutes l'identité des restes. »

Riddle se leva. « Si j'ai le temps, Banks, si j'ai le temps. » Il marqua une pause, la main sur la poignée de la porte, et se tourna à demi. « Au fait, reprit-il. Cette Cabbot, elle s'en tire bien ? »

Elle. Donc, il savait. « Très bien, dit Banks. C'est | une bonne enquêtrice. Elle perd son temps dans un endroit comme Harkside. »

Un sourire mauvais éclaira le visage de Riddle. « Ah, oui, c'est bien dommage en effet. Je crois comprendre qu'il y a eu quelques problèmes lors de sa précédente

affectation. Belle fille, remarquez.

— Des problèmes ?

— Vous devriez savoir de quoi je parle, Banks. Insubordination, non-respect de la hiérarchie.

— Je respecte ma hiérarchie, mais pas toujours les gens qui la représentent. »

Riddle se raidit. « Eh bien, j'espère que cette enquête vous plaît, Banks, parce que ici, on n'aura jamais mieux à vous offrir. »

Sur ce, il sortit en claquant la porte.

Banks revint sur ce qu'il venait d'entendre. Ainsi donc, Jimmy Riddle connaissait Annie Cabbot et cela ne l'avait pas empêché de la mettre en équipe avec lui. Pourquoi ? Riddle prenait Banks pour un obsédé sexuel qui donnait des rendez-vous à des Indiennes à Leeds pendant les heures de boulot et poursuivait de ses assiduités tout ce qui portait jupon. Il avait également parlé de problèmes. Quels problèmes ?

Mais surtout, qu'est-ce qui lui faisait penser qu'en l'envoyant travailler avec Annie Cabbot, il l'envoyait au purgatoire ? Parce qu'il ne fallait pas se faire d'illusions, de la part de Riddle, il n'avait rien d'autre à attendre que le purgatoire.

En se rendant à la machine à café, il tomba sur Hatchley et lui demanda de dénicher tout ce qu'il pourrait trouver sur Francis Henderson, le fils illégitime de Gloria. Cela ne rapporterait pas grand-chose, mais c'était une piste non explorée et il n'aimait pas laisser les choses en suspens.

Banks n'était toujours pas familiarisé avec le nouveau serveur vocal du commissariat ; la plupart du temps, il oubliait de le consulter ou effaçait tous ses messages. Mais ce matin, il reçut le message d'Annie cinq sur cinq. Son ton glacial aurait pu lui givrer le tympan. Il y avait également un message d'un certain commandant Gargrave, du service du personnel des armées. Banks le rappela en premier, pensant que cela lui donnerait le courage d'appeler Annie ensuite.

« C'est au sujet de cette recherche que vous avez demandée l'autre jour, dit Gargrave. Sur Matthew Shackleton.

— Oui ?

— Euh, cette histoire est vraiment très embarrassante.

— Il est revenu de la guerre, n'est-ce pas ? Nous avons trouvé un certificat de décès daté de 1950. J'allais vous en parler.

— Eh bien ce sont des choses qui arrivent parfois, comprenez-vous. En rendant le dossier aux archives, mon assistant a découvert des papiers coincés entre deux chemises. Nous sommes en pleine irrégularité, vous voyez.

— Erreur de classement, en plus.

— Oui.

— À quelle date est-il revenu ? demanda Banks.

— C'est sa sœur qui a signalé son retour. En mars 1945. Un village du nom de Hobbs End. Ça vous dit quelque chose ?

— Oui. Continuez.

— Malheureusement, il n'y a pas grand-chose d'autre.

Le sergent Shackleton a quitté de son plein gré un hôpital londonien pour rentrer chez lui. D'après l'établissement, il avait été libéré d'un camp de prisonniers de guerre japonais aux Philippines et rapatrié en mauvais état. Pas d'identification.

— Et c'est tout ?

— Oui. Apparemment. Très bizarre.

— Bon, dit Banks, eh bien, merci beaucoup de votre appel, commandant.

— Je vous en prie. »

Quand il eut raccroché, Banks ouvrit la fenêtre et laissa entrer le soleil. Il allait allumer une cigarette mais se rendit compte qu'il n'en avait pas envie. Il avait tellement fumé la veille qu'il avait encore la gorge et les poumons à vif. Quelque chose clochait dans ce que venait de lui apprendre le commandant ; quelque chose qui affleurait sa conscience, mais n'arrivait pas à percer au grand jour. Décidément, il y avait trop de neurones déconnectés dans sa cervelle.

Banks retourna s'asseoir à son bureau, rassembla son courage et attrapa son téléphone. Il était prêt à affronter Annie. Elle décrocha à la troisième sonnerie.

« Tiens, te revoilà, dit-elle, laconique.

— Oui.

— Tu t'es bien amusé ?

— Pas mal, merci.

— Tant mieux.

— Mais je rayerais bien ce matin de mes tablettes.

— J'imagine que tu l'as mérité.

— En effet.

— J'ai les renseignements sur le personnel militaire de la base de Rowan Woods.

— Merveilleux.

— Mais la liste est longue. Il faudra faire le tri. Déjà, sache il n'y avait pas qu'un seul responsable du PX. »

Banks sentit son ton se radoucir. Fallait-il lui dire qu'elle lui avait manqué la veille ? Ou lui demander ce qui n'allait pas ? Non, mieux valait attendre un peu. Il risqua un timide : « Autre chose ? »

Annie lui raconta ce qui lui était arrivé à Hobb's End.

« Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? »

— Peu importe. Peut-être que je voulais simplement voir à quoi le village ressemblait la nuit.

— Eh bien ?

— Eh bien ça m'a fichu les jetons.

— C'était probablement un gamin.

— J'y ai pensé. Mais ça n'avait pas l'air d'un gamin. Et il est parti en voiture.

— J'ai vu des gosses de dix ans faire ça. Mais je comprends ce que tu veux dire. Malheureusement, ça ne nous mène nulle part, pour l'instant.

— Je voulais juste que tu saches. Pour le dossier. C'est à noter, rien de plus.

— En effet. Quoi d'autre ? »

Annie lui annonça que toutes ses tentatives pour faire confirmer l'identité de Vivian Elmsley par Ruby, Alice ou Betty avaient échoué.

« De toute manière, il faut qu'on la retrouve, dit Banks.

— C'est fait.

— Alors, là, tu m'impressionnes.

— J'espère bien. Pendant que tu te remettais de tout le mal que tu t'infliges, j'ai passé des coups de fil, moi. » Y avait-il là un espoir de pardon ? À lui de jouer finement et de trouver le juste équilibre entre le remords et les louanges, entre battre sa coulpe et la complimenter.

« Et alors ?

— Eh bien, rien de plus facile. Elle est dans l'annuaire de Londres.

— Mais... tu ne l'as pas appelée ?

— Oh, je t'en prie. Je ne suis tout de même pas bête à ce point. Mais j'ai son adresse. Tu as un plan d'attaque ?

— Il faut entrer en contact avec elle le plus vite possible. Si c'est la personne que nous cherchons, elle nous cache quelque chose. Elle pourrait peut-être nous donner les noms qui nous manquent. Depuis tout à l'heure, il y a un truc qui me trotte dans la tête. Je viens juste de comprendre.

— Un truc en plus de ta gueule de bois ?

— Oui.

— Et alors, c'est quoi ? »

Il lui raconta le coup de fil du commandant Gargrave.
« L'arme à feu, dit-il.

— Quelle arme ?

— Celle avec laquelle Matthew Shackleton est censé s'être donné la mort.

— Et qu'est-ce qu'elle a cette arme ? Les armes de poing, il devait y en avoir un paquet en circulation après la

guerre. Il y avait des centaines de milliers d'hommes armés jusqu'aux dents qui passaient leur temps à s'entre-tuer, tu ne te souviens pas ?

— Oui, mais pourquoi Matthew en avait-il une ?

— Je ne... attends, mais oui, je vois où tu veux en venir.

— S'il a été libéré d'un camp de prisonniers de guerre, je ne vois pas comment il pouvait avoir son pistolet d'ordonnance. On imagine mal les Japonais laissant leurs prisonniers armés, non ?

— À moins que ses libérateurs ne lui en aient redonné un ?

— C'est une éventualité. Surtout si c'étaient des Américains. Sans son arme, un Américain se sent nu comme un ver.

— Tu dis que c'est une éventualité, mais tu n'y crois pas ?

— C'est très peu probable, dit Banks. Pourquoi faire ça ? Et comment serait-il revenu jusqu'à Hobb's End toujours avec son arme, sachant qu'il était passé par l'hôpital ? De toute manière, c'est un détail, sans doute sans importance.

— S'il était armé, pourquoi avoir étranglé et poignardé Gloria ?

— Si c'est lui...

— As-tu déjà considéré Gwen comme un suspect sérieux ?

— Bien sûr que oui. D'après tous les témoignages, elle était très proche de son frère. Si Gloria lui faisait du

mal, s'affichait avec d'autres hommes, Gwen a très bien pu prendre sa défense. Au pire, elle pourra simplement nous parler de la relation entre Matthew et Gloria après le retour de Matthew, en admettant que Gloria ait été là pour le voir revenir. Ça te tente un petit voyage à Londres demain ?

— Qui conduit ?

— On prend le train. C'est plus rapide, et la circulation à Londres est infernale. Si ma mémoire est bonne, il y a un train qui quitte York vers neuf heures moins le quart et qui nous dépose à King's Cross à onze heures moins le quart. Tu peux te libérer ?

— Pas de problème. Entre-temps, je vais fouiller dans le dossier de la base aérienne. »

Quand ils eurent raccroché, Banks retourna à la fenêtre et contempla la place, avec son calvaire ancien et son église au clocher carré, gris or dans le soleil. Il pensait à Vivian Elmsley. Elle, Gwen Shackleton ? L'idée paraissait saugrenue, mais il avait vu des choses plus étranges encore. Il décida de jeter un coup d'œil à un ou deux de ses livres avant de partir à sa rencontre. Par le biais de ses écrits, il espérait lever le voile sur sa personnalité.

Il composa le numéro de Brian à Wimbledon. Toujours rien. Ken Blackstone avait raison ; il n'avait plus que ça à faire, essayer, essayer encore. Il misait un peu sur son voyage du lendemain pour rencontrer son fils, parler avec lui, s'expliquer. Il ne voulait pas agir comme son propre père, qui lui faisait clairement et régulièrement sentir, aujourd'hui encore, sa désapprobation quant au métier

qu'il avait choisi ; il ne voulait pas entretenir chez Brian cette idée fausse qu'il le décevait lui, Banks.

Il retourna s'asseoir. Pour la troisième fois depuis le début de l'enquête, il étala sur son bureau les objets trouvés près du corps de Gloria Shackleton. Ce n'était pas grand-chose comme vestiges d'une vie, ni comme débris d'une mort : un médaillon en forme de cœur, mais qui avait été écrasé et tordu ; une alliance corrodée ; des agrafes de soutien-gorge ou de porte-jarretelles ; une paire de petites chaussures de cuir déformées, qui lui rappela celles qu'il avait vues au presbytère des Brontë ; des lambeaux de rideaux noirs ; et le bouton récupéré chez Adam Kelly, couvert de vert-de-gris. Tiens, mais oui, c'était le commissaire Gristhorpe qui pourrait lui en apprendre un peu plus sur ce bouton. Il était expert en histoire militaire et s'intéressait particulièrement à la Seconde Guerre mondiale.

Banks prit sa veste ; il allait sortir quand le téléphone sonna.

« Bonjour, Alan. »

Une voix de femme.

« Oui ? »

— C'est moi, Jenny. Jenny Fuller. Tu ne m'as pas reconnue ?

— Jenny. Ça fait longtemps. D'où m'appelles-tu ?

— De chez moi. Je suis rentrée hier. Écoute...

— Plus tôt que prévu, non ?

— C'est un peu long à expliquer.

— Ton coup de fil tombe bien. J'ai besoin de tes

conseils.

— Si ça concerne ta vie privée, ce n'est surtout pas à moi qu'il faut t'adresser.

— Et ma vie professionnelle ?

— Là, oui, peut-être. Bon, je t'appelle parce que, je sais bien que je ne devrais pas te déranger au boulot, mais je suis en ville et j'ai pensé qu'on pourrait peut-être déjeuner ensemble ? »

Banks avait eu l'intention d'aller voir Gristhorpe, qui passait ses congés annuels chez lui, à Lyndgarth, mais cela pouvait attendre. « Le Queen's Arms, midi et demi ?

— Super. À tout à l'heure. »

Banks reposa le combiné en souriant. Il y avait presque un an qu'il n'avait pas vu Jenny Fuller ; en fait, depuis qu'elle avait pris un congé sabbatique de l'université de York pour aller enseigner en Californie. C'était à peu près à l'époque de sa séparation d'avec Sandra. Il avait reçu d'elle deux cartes postales lui demandant de ses nouvelles, puis plus rien.

Il avait deux amies avec lesquelles ses collègues l'auraient bien vu coucher après le départ de Sandra. Jenny était l'une des deux. Ça aurait pu se faire si elle n'avait pas quitté le Yorkshire. Mais encore faut-il être au bon endroit au bon moment. À l'époque, déjà, Jenny passait le plus clair de son temps en Californie ; il y avait un homme dans sa vie. L'autre femme, Pamela Jeffries, avait fui un sentiment d'oppression en Angleterre en partant jouer dans un orchestre en Australie – pourquoi l'Australie – et il y avait des mois qu'il ne l'avait pas vue

non plus. D'elle aussi, il avait reçu des cartes de villes exotiques, Sydney, Melbourne, Adelaïde, Perth, qui lui avaient donné envie de voyager.

Une heure le séparait de son déjeuner avec Jenny. Juste le temps de préparer ses questions sur Matthew Shackleton et de passer en vitesse chez Waterstone acheter un ou deux romans de Vivian Elmsley.

Je me trouvais par hasard sur le trottoir, en train de vérifier la devanture (qui était vraiment très dégarnie), quand j'ai jeté un coup d'œil sur ma gauche et l'ai vu traverser le pont aux fées. Comme je venais d'entendre le train arriver, j'en ai conclu qu'il venait de la gare. Le vent s'enroulait en hurlant autour des cheminées, et des nuages noirs comme le cœur d'un nazi souillaient le ciel de taches qui rappelaient la suie. Nous étions les seuls dehors. C'est pour ça que je l'ai remarqué. Et aussi parce qu'il portait un costume marron trop large et n'avait aucun bagage.

Il était grand mais voûté, comme atteint d'une affection de la colonne vertébrale, et marchait en s'aidant d'une canne robuste. Il avançait lentement, un peu comme dans un rêve, avec l'air de quelqu'un qui sait où il va mais n'est pas pressé d'y arriver. Il était maigre. Maigre non, décharné. Comme il s'approchait, j'ai constaté qu'il n'était pas aussi vieux que je l'avais cru tout d'abord, même si ses cheveux rares et ternes étaient çà et là émaillés de

gris.

Le vent fouettait mes vêtements et mes cheveux et me glaçait jusqu'à la moelle. Mais il y avait quelque chose dans son allure qui me clouait sur place, qui faisait que je ne pouvais pas détacher mon regard de lui. Quand il n'a plus été qu'à quelques mètres de la boutique, j'ai vu ses yeux. Des yeux creux, enfoncés, des yeux hagards tournés vers l'intérieur, et qui semblaient le soumettre à une inquisition féroce.

Il m'a vue cependant, et il s'est arrêté.

Je ne sais pas quand j'ai compris ; ç'a été une question de secondes, de minutes peut-être. Mais je me suis mise à trembler comme une feuille, et pas de froid. J'ai couru vers lui, je l'ai serré dans mes bras, mais je sentais résister son corps raide comme un arbre. Je lui ai caressé la joue, et j'ai remarqué une vilaine cicatrice qui remontait du coin de sa bouche et qui lui dessinait une sorte de sourire grotesque. Les larmes ruisselaient sur mes joues.

« Matthew ! me suis-je écriée. Oh, mon Dieu, Matthew ! » Je l'ai pris par le bras et je l'ai emmené voir maman.

Banks entra au Queen's Arms deux minutes avant la demie, avec à la main un sac au nom du libraire, qui contenait deux romans policiers de Vivian Elmsley. Il prit

une chope de bière au bar et alla s'asseoir à une table inoccupée près de la cheminée sans feu. Jenny était toujours en retard, se rappela-t-il en ouvrant la poche en plastique et en examinant les livres.

L'un était un roman à suspense qui s'appelait *Fautes secrètes* – un titre intéressant, jugea Banks. En quatrième de couverture étaient réunies des critiques du *Sunday Times*, du *Scotland on Sunday*, du *Yorkshire Post* et du *Manchester Evening News*, qui s'accordaient à louer l'ouvrage comme une « création étonnante, dérangeante, signée par l'un de nos meilleurs auteurs policiers, à l'égal de P.D. James et de Ruth Rendell ».

L'autre, qui s'appelait *L'Ombre de la mort*, mettait en scène l'inspecteur Niven, personnage que l'on retrouvait dans plusieurs de ses ouvrages. Dans celui-ci, il était chargé d'enquêter sur le meurtre d'un grand restaurateur de Shepherd's Bush. Banks n'imaginait même pas qu'il pût exister un grand restaurateur à Shepherd's Bush, vu qu'il n'y avait pas de grands restaurants. Mais comme il n'y avait pas mis les pieds depuis des lustres, il accorda le bénéfice du doute à l'auteur. Le roman était vanté pour « son réalisme plein de compassion pour les gens simples » et « ses descriptions authentiques de la vie d'un policier et des procédures policières ». Banks sourit. Sur ce point, il réservait son jugement. Sur la couverture s'étalait le visage taillé à la serpe du bel et jeune acteur qui – d'après le chapeau – jouait l'inspecteur Niven dans la série télévisée. Pour un cachet qui n'avait rien à voir avec

le salaire d'un vrai flic.

Il en était à la page 10 quand Jenny entra en trombe, essoufflée, tournant dans tous les sens une tête auréolée de cheveux roux. En le voyant, elle lui fit un signe, se tapota la poitrine et se hâta de le rejoindre. Elle se pencha sur lui et lui déposa un petit baiser sur la joue. « Désolée d'être en retard. Mon Dieu ! Tu as une mine épouvantable. »

Banks leva sa chope en souriant. « Le petit verre qui fait passer la gueule de bois », dit-il.

Elle prit le livre qu'il avait posé sur la table et fit une petite moue de dégoût. « Je ne savais pas que tu t'intéressais à ce genre de littérature.

— Boulot oblige.

— Ah. » Elle haussa les sourcils. Le bronzage californien lui allait bien, songea Banks. Le soleil ne lui avait pas brûlé la peau, comme souvent chez les rousses, il avait juste foncé son teint en faisant ressortir ses taches de rousseur, surtout sur le nez. Elle avait toujours une silhouette parfaite, dans son jean noir serré et son haut en soie vert jade.

« Tu boiras bien quelque chose ? lui demanda Banks quand elle se fut assise et eut déposé son immense sac en bandoulière par terre à côté de sa chaise.

— Un Campari-soda, s'il te plaît.

— Et tu mangeras quoi ?

— Crevettes-frites. Je ne me nourris plus que de ça depuis un mois.

— Eh bien allons-y pour des crevettes-frites. » Banks se dirigea vers le bar, où il prit les boissons et passa sa

commande. Ces temps-ci, entre les fajitas et les nouilles thaïlandaises, on commençait à trouver de plus en plus de plats exotiques au menu ; Banks choisit du carrelet aux frites. Il n'avait rien contre les plats exotiques, mais son expérience lui avait appris à se méfier de leur version pub anglais. Sans compter que le curry de la veille au soir n'était pas encore très bien passé.

En revenant à leur table, il trouva Jenny absorbée dans la lecture de *L'Ombre de la mort*, retenant d'une main ses cheveux qui lui tombaient devant les yeux. En le voyant approcher, elle lui fit un bref sourire et referma le livre. « Je crois bien que j'ai vu le téléfilm aux Etats-Unis, dit-elle en posant le doigt sur la couverture. Sur PBS. Le film était suivi d'une interview. Vivian Elmsley. Elle est très connue là-bas, tu sais. C'est une femme étonnante. »

Banks la mit rapidement au courant de l'avancement de son enquête, y compris de l'éventuelle identité de Vivian Elmsley. Il finissait quand on leur apporta leurs plats.

« C'est aussi bon que dans ton souvenir ? lui demanda-t-il quand elle eut avalé deux ou trois bouchées.

— Rien ne l'est jamais », dit Jenny. Il lut dans ses yeux une tristesse, une lassitude qu'il ne connaissait pas. « Mais c'est bon, conclut-elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? » Elle croisa brièvement son regard, puis détourna aussitôt les yeux. Trop vite. Il crut remarquer qu'elle le fuyait.

Il repensa à leur première rencontre, dans le bureau de Gristhorpe. Il venait d'être muté à Eastvale ; elle l'avait

frappé par sa vive intelligence et son sens de l'humour décapant, autant que par sa beauté naturelle, ses cheveux de feu, ses lèvres pleines et ses yeux verts aux petites rides rieuses si séduisantes.

Jenny Fuller avait trente et un ans à l'époque ; elle frisait les trente-huit aujourd'hui. Les petites rides s'étaient creusées et n'étaient plus aussi rieuses. Dès le début, il l'avait trouvée sensationnelle. Il n'avait pas changé d'avis. Ils avaient été à deux doigts d'une liaison, tous les deux, mais Banks avait reculé, hésitant à franchir le pas de l'adultère. Il était différent à l'époque, plus confiant, plus sûr du sens de sa vie et de la voie qu'elle suivait. La vie était plus simple, aussi, ou peut-être l'avait-il abordée en des termes plus absolus. Elle lui avait paru simple, en tout cas : il aimait Sandra et croyait ce sentiment réciproque. Il ne voulait donc rien faire, si tentant cela fût-il, qui pût mettre cet équilibre en danger. Ils venaient de déménager de Londres, où Banks se tuait à la tâche, pour une région moins trépidante, en partie pour préserver leur couple. Et cela avait marché, jusqu'à un certain point. Ils avaient tenu sept ans.

Contre toute attente, Jenny et Banks étaient restés amis. Jenny était restée amie avec Sandra aussi, mais Banks avait l'impression que leurs liens s'étaient relâchés ces deux ou trois dernières années.

« Voyons, Jenny, dit-il. Tu reviens sans prévenir... Moi qui te croyais devenue pour de bon une beauté des plages californiennes.

— Une beauté ? répéta Jenny en riant. J'en suis loin.

— Comment ça ? »

Elle soupira, détourna les yeux, voulut dire quelque chose, soupira de nouveau, puis se mit à rire. Elle avait des larmes dans les yeux. Elle était nerveuse, et bougeait tout le temps les mains. « Tout est à l'eau, Alan. Voilà ce que j'essaie de te dire.

— Qu'est-ce qui est à l'eau ?

— Tout. Mon boulot. Randy. Ma vie. » Elle inclina la tête. « Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec les hommes, hein ? J'aurais dû t'écouter, dans le temps. »

Il n'y avait rien à répondre. Banks se rappela deux ou trois épopées sentimentales de la vie de Jenny, des désastres qu'il avait dû éponger à la serpillière.

Jenny repoussa son assiette sans la terminer et avala une longue gorgée de Campari-soda. Son verre était presque vide. Banks n'avait pas bu la moitié de sa bière. Il n'en avait plus envie. « Un autre ? demanda-t-il.

— Tu crois que je deviens alcoolique, en plus ? Non, ne réponds pas. Je vais me le chercher. » Avant qu'il ait eu le temps de l'arrêter, elle s'était levée et se dirigeait vers les toilettes.

Banks termina son poisson et ses frites et jeta un coup d'œil à la quatrième de couverture de *L'Ombre de la mort*. « Un chef-d'œuvre », « Un ouvrage de premier plan », « À lire absolument ». Visiblement, les critiques encensaient Vivian Elmsley. À moins que ces brèves citations n'aient été astucieusement extraites de phrases nettement moins flatteuses ? « Tandis que Dostoïevski a produit un chef-d'œuvre, Vivian Elmsley n'a écrit qu'un roman alimentaire

de la pire espèce. » Ou : « Si ce livre avait recelé la moindre parcelle de talent littéraire, je n'aurais pas hésité à y voir un ouvrage de premier plan, à lire absolument, mais comme il ne possède aucune de ces qualités, je le considère comme un roman très médiocre. »

Après avoir réparé les petits dégâts causés par les larmes à son maquillage, Jenny revint, un deuxième Campari-soda à la main.

« Tu sais, lui dit-elle, pendant tout le trajet, dans l'avion, je me suis imaginée assise ici, en train de discuter de tout ça avec toi. Je nous voyais, toi et moi ici, au Queen's Arms, comme au bon vieux temps. Je ne comprends pas pourquoi c'est si difficile. Je suis certainement mal remise du décalage horaire.

— Ne te force pas, lui dit-il. Dis-moi ce que tu as envie de me dire, à ton rythme. »

Elle sourit en lui tapotant le bras. « Merci, dit-elle. Tu es gentil. » Elle lui piqua une cigarette dans son paquet et l'alluma.

« Mais... tu ne fumes pas, dit Banks.

— Maintenant, si. » Et elle recracha une longue volute. « J'en ai par-dessus la tête de ces obsédés de la nicotine. On ne peut fumer nulle part. Et dire que dans les années soixante, la Californie était le berceau de la contestation et de l'innovation. Aujourd'hui, ça ressemble à un jardin d'enfants tenu par des connards de fachos. »

Banks n'avait jamais entendu Jenny dire des gros mots. Encore une nouveauté. Elle fumait, elle buvait, elle jurait. Il remarqua qu'elle n'avalait pas la fumée et qu'elle

écrasait sa cigarette à moitié consommée. « Comme tu l'auras compris, Randy, l'homme de ma vie, mon amour, ma moitié, la raison qui m'a retenue là-bas aussi longtemps, ne fait plus partie de mon existence. Le petit merdeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les étudiantes en maîtrise. Ou, pour parler plus crûment, les pétasses blondasses de vingt ans avec leur cervelle entre les jambes.

— J'en suis désolé, Jenny. »

Elle agita la main. « J'aurais dû m'y attendre. N'importe qui d'autre aurait vu venir le coup. Toujours est-il que, dès que j'ai découvert ses fricotages, je n'ai plus eu grand-chose à faire là-bas. Dès que je lui ai demandé une explication, preuves à l'appui, mon cher Randy s'est arrangé pour qu'on ne renouvelle pas mon contrat d'enseignant vacataire.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Eh bien, heureusement, ils ne sont pas tous comme ça. Je vais reprendre mon poste à York. Je démarre le mois prochain. Si ça ne marche pas, j'appose ma plaque à côté du poulailler et je me mets en free-lance. Je suis devenue experte en pervers et en psychologie criminelle, je te dis ça au cas où tu aurais un tueur en série qui se baladerait dans le secteur. J'ai suivi des stages d'entraînement avec les "profilers" du FBI.

— J'ai entendu dire que c'étaient des couillonnades, ces trucs-là. Mais je suis impressionné. Désolé, nous n'avons rien pour l'instant.

— Je connais. Le téléphone qui ne sonne plus... C'est l'histoire de ma vie.

— Je ne crois pas que tu manqueras jamais de travail, Jenny. Mais au cas où, appelle-moi.

— Merci, t'es un pote, dit-elle en lui tapotant la main.

— Il y a une chose sur laquelle j'aimerais te consulter.

— Vas-y. J'ai fini de gémir et de pleurnicher. Et je ne t'ai même pas demandé de tes nouvelles. Je ne t'ai pas revu depuis le départ de Sandra. Comment vas-tu ?

— Bien, merci.

— Tu as quelqu'un ? »

Banks hésita. « En quelque sorte.

— C'est sérieux ?

— C'est quoi, cette question ?

— Donc, c'est sérieux. Et Sandra ?

— Si Sandra a quelqu'un ? Oui.

— Ah.

— Pas de problème, Jenny. Je vais bien.

— Si tu le dis. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— C'est au sujet de Matthew Shackleton. Le frère de Gwen – éventuellement de Vivian Elmsley. Apparemment, il aurait été capturé par les Japonais et il aurait passé plusieurs années dans un de leurs camps de prisonniers. Tout indique qu'il était très perturbé en rentrant. Ça s'est fini par un suicide cinq ans après. Le problème, c'est que tout ce que j'ai réussi à trouver comme diagnostic psychiatrique, ce sont des trucs vagues du style "névrose traumatique", par exemple.

— Je croyais que ce terme avait disparu après la Première Guerre mondiale ?

— Apparemment non. Maintenant, on parle plutôt de névrose de guerre. Je me demandais quel sorte de diagnostic tu ferais, si c'était aujourd'hui.

— Alors ça c'est la meilleure, Alan. » Jenny pointa son pouce sur sa poitrine. « Tu veux que moi, une psychologue, je te fasse un diagnostic psychiatrique des troubles mentaux d'un mort ? J'adore. Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer ! »

Banks sourit de toutes ses dents. « Ne coupe pas les cheveux en quatre, Jenny.

— Ça a intérêt à rester entre toi et moi.

— Juré craché. »

Jenny tripota son dessous de verre mouillé et se mit à le dépiauter. « Bon, dit-elle. Je ne peux que faire des conjectures, tu comprends bien ; mais si cet homme a effectivement connu la prison dans des conditions aussi effroyables, il devait souffrir d'une sorte de névrose de guerre, en effet. »

Banks sortit un calepin de sa poche intérieure et se mit à prendre des notes.

« Je te préviens, ne t'avise pas de me citer, lui dit Jenny. Je te l'ai dit, ceci doit rester strictement entre nous.

— Ne t'en fais pas. On ne te demandera pas de témoigner sous serment. Je suis bien conscient que tu ne peux que faire des suppositions. Et puis c'est arrivé il y a si longtemps. Son état aurait donc été causé par son expérience du camp de prisonniers, si je comprends

bien ?

— Oui. En deux mots, les névroses de guerre sont provoquées par un événement ou une série d'événements qui sortent complètement du champ des expériences normales. Il faudrait peut-être revoir cette définition de nos jours, vu l'état de notre monde soi-disant normal, mais en général, on entend par là les expériences extrêmes. Des choses qui dépassent de loin les séparations conjugales, les chagrins d'amour, les deuils, les maladies chroniques ou les faillites. Ces souffrances-là sont notre lot quotidien.

— C'est à ce point ? »

Jenny hochait la tête. « Je te parle de choses comme le viol, l'agression, le kidnapping, le combat militaire, les inondations, les tremblements de terre, les accidents de voiture, les bombardements, la torture, les camps de la mort. La liste des atrocités divines et humaines est sans fin, je pense que tu m'as comprise.

— J'ai compris. Quels sont les symptômes ?

— Il y en a de toutes sortes. Les cauchemars récurrents qui remettent l'événement en scène sont fréquents. De même que l'impression que l'événement se reproduit : flash-back, hallucinations. Tout ce qui peut le rappeler est douloureux : un anniversaire, par exemple. Tout ce qui y est associé aussi. Si un homme est resté enfermé dans une petite cage pendant une longue période, il aura de grandes chances de souffrir de claustrophobie chaque fois qu'il se trouvera dans une situation similaire à celle du traumatisme, dans un ascenseur par exemple.

— Et l'amnésie ?

— Oui, il y a parfois une perte de mémoire. Crois-moi, la plupart des névrosés de guerre préféreraient être amnésiques. Mais malheureusement, cette amnésie s'accompagne de sentiments de détachement, d'étrangeté, de séparation. Le malade ne peut même pas profiter du fait qu'il a oublié l'horreur. Les névrosés de guerre ont du mal à éprouver ou à accepter de l'amour, ils s'éloignent de la société, de leur famille, des gens qu'ils aimaient, et ont une conscience très amoindrie de l'avenir. Ajoute à cela insomnie, difficultés de concentration, hypervigilance, troubles dépressifs, accès de panique, et tu as une idée du tableau.

— C'est tout moi.

— C'est bien pire. Il y a beaucoup de suicides. Il est suspect, je présume ?

— Oui. Justement, je voulais te poser cette question aussi. Y aurait-il un risque qu'il soit devenu violent ?

— C'est difficile à dire. N'importe qui peut devenir violent à condition de subir le bon stimulus. Il a certainement pu devenir irritable, céder à des accès de colère, mais de là à tuer...

— J'ai pensé qu'il aurait pu assassiner sa femme parce qu'il avait découvert quelle avait une liaison.

— On peut imaginer qu'il ait pris la mouche pour un truc comme ça, oui, c'est vrai, dit Jenny.

— Mais tu n'y crois pas trop ?

— Je n'ai pas dit ça. Simplement, j'é mets des réserves. N'oublie pas toutes les contraintes sous lesquelles tu me fais travailler.

— Non, non. Mais quelles réserves ? Dis-moi.

— En général, les accès de colère des névrosés de guerre n'ont rien de rationnel. Si tu lies sa crise de folie au comportement de sa femme, tu rends les choses trop logiques, tu comprends ? Tu en fais une relation de cause à effet.

— Oui.

— Et autre chose : s'il était incapable d'éprouver des émotions, s'il était incapable d'aimer, alors d'où sort-elle, cette haine, cette jalousie ?

— Alors, oui ou non, a-t-il pu commettre ce meurtre ?

— Oh, tu ne me piégeras pas comme ça. Bien sûr que oui, tout est possible. Les gens tuent tout le temps, souvent sans raison apparente. Oui, il aurait pu apprendre que sa femme se consolait avec un autre homme et on peut concevoir qu'il se soit mis à la haïr et à vouloir se débarrasser d'elle. Ou qu'il ait commis le meurtre dans un accès de démence, sans raison.

— Le meurtrier a étranglé sa victime, du moins jusqu'à ce qu'elle perde connaissance, et ensuite il l'a frappée avec une arme blanche, quinze ou seize fois.

— Quel acharnement ! Je ne sais pas, Alan. D'après ce que tu m'as dit de cet homme, et d'après ce que je sais des névrosés de guerre, je verrais plutôt sa douleur et sa colère se retourner contre lui, pas contre le monde extérieur. Je ne prétends pas que c'est totalement exclu, bien sûr, mais à mon avis il est assez improbable qu'il ait tué de cette manière, et pour cette raison. Mais c'est difficile, tu sais, de parler de quelqu'un qu'on n'a pas connu

et qu'on ne connaîtra jamais. Je trouve aussi que le malade mental est un peu trop facilement désigné comme le coupable présumé. Pour la plupart, ils ne feraient pas de mal à une mouche. Je ne dis pas tous – il y a des détraqués qui arrivent à bien cacher leur jeu –, mais en général, ils sont inoffensifs. Tristes, pathétiques, peut-être, un peu effrayants parfois, mais rarement dangereux.

— Merci. Tu m'as donné amplement matière à réflexion.

— Je suis contente de pouvoir encore être utile. »

Ils terminèrent leur verre en silence. Banks pensait à la souffrance de Matthew Shackleton, à ce que Jenny venait de lui dire de son éventuelle aliénation, de son détachement de la sphère des activités humaines normales. De là à en faire un tueur, il y avait un grand pas. En effet, quand on est incapable d'éprouver de l'amour, comment éprouver de la haine ? Quand Banks avait découvert la relation de Sandra avec Sean, il les avait haïs tous les deux parce qu'il aimait toujours Sandra. Si elle lui avait été indifférente, il n'aurait pas réagi avec autant de passion. Aujourd'hui, ces sentiments s'émoussaient peu à peu. Il n'était plus sûr d'aimer encore Sandra. En tout cas il essayait de construire sa vie sans elle, de se réinventer et de se découvrir. Si jamais, demain, elle venait lui demander de la reprendre, honnêtement, il ne savait pas ce qu'il ferait.

« J'ai été dévastée, tu sais, dit Jenny tout à coup, interrompant le fil de ses pensées.

— Pardon ? »

Elle jouait avec ses cheveux. Plusieurs expressions se disputaient sur son visage. Enfin, elle eut une sorte de rictus. « J'ai fait une dépression, dit-elle. Après toute cette histoire avec Randy. Du jour au lendemain je me suis retrouvée seule là-bas, dans un pays étranger, complètement coupée de toutes les choses et de tous les gens qui avaient peuplé mon enfance. C'est un sentiment épouvantablement angoissant. Tu comprends, ils parlent à peu près la même langue que nous, mais c'est encore pis ; c'est comme une parodie de tout ce que tu as connu. Je ne suis pas très claire, excuse-moi... J'avais l'impression d'être sur une autre planète, une planète hostile, et de ne pas pouvoir rentrer chez moi. J'ai complètement perdu les pédales. Je suis même allée voir un psy.

— Ça t'a aidée ?

— Un peu. En tout cas, je me suis rendu compte que j'avais envie de revenir chez moi. C'est-à-dire, c'était indépendant de ma dépression. C'était un désir réel et parfaitement sensé. Ça n'avait rien à voir avec Randy ou le fait que mon contrat n'était pas renouvelé : j'aurais pu trouver un autre poste d'enseignante autre part si j'avais voulu. Mais le Yorkshire me manquait terriblement. Tu te rends compte ? Même les gambas trop cuites et les frites me manquaient. Et, nom de Dieu, si je te disais que même les hivers me manquaient ? Ça finit par te foutre en l'air, tout ce soleil, tous les jours de l'année, avec seulement de temps en temps une inondation, un tremblement de terre ou un incendie histoire de changer un peu. Ça te donne vite l'impression de vivre hors du temps, en suspens. Ou même

de ne pas vivre du tout, d'errer dans les limbes. Tu te répètes qu'un jour la neige va arriver, mais elle n'arrive jamais. Bref, du jour où j'ai compris ce que je voulais vraiment, je me suis donné la meilleure thérapie que j'ai pu trouver. J'ai balancé mes tranquillisants dans les toilettes et j'ai pris le premier avion pour l'Angleterre. Enfin, le second. J'avais quelques petites choses à régler, y compris, j'ai un peu honte de l'avouer, une petite revanche contre mon pauvre cher Randy.

— Qu'est-ce que tu as fait ? »

Jenny ne répondit pas tout de suite. Puis elle se lécha les lèvres et lui fit un sourire malicieux. « J'ai planqué un petit magnétophone qui se déclenche à la voix dans son bureau et j'ai enregistré un de ses rendez-vous galants. Ensuite, je suis venue récupérer la machine et j'ai envoyé la bande au doyen.

— Dans son bureau ?

— Oui. Sur le bureau. Ne sois donc pas si puritain, Alan. Ils font tous ça, là-bas. À quoi crois-tu que servent les bureaux ? Oh, tu aurais dû les entendre. "Mets-le-moi, mon grand. Baise-moi. Vas-y, oui, oui. Plante ta grosse bite toute dure dans ma chatte. Profond. Plus fort." »

Sa voix avait monté, et des touristes qui déjeunaient en famille la regardaient d'un air gêné. « Aïe, 'scusez-moi, dit-elle en mettant sa main devant sa bouche. Fais gaffe à ce que tu dis, Jenny Fuller. En tout cas je peux te dire que pour ce qui était de reconnaître les voix, il n'y avait pas à hésiter une seconde.

— Et ça s'est terminé comment ?

— Je ne sais pas. Je suis partie avant que le scandale éclate. Si jamais je me fais assassiner, tu sauras où démarrer ton enquête. J'imagine qu'il a été mis à pied. Ou renvoyé. Naturellement, ce n'était pas une preuve valable devant un tribunal, mais ils peuvent devenir assez pointilleux sur ces questions-là. Baiser ses étudiantes, c'est presque aussi mal que de se faire prendre en train de fumer dans un restaurant. » Elle vida son verre d'un trait et consulta sa montre. « Bon, je suis désolée mais il faut que j'y aille. L'université a été très sympa avec moi jusqu'à présent, mais ça ne durera pas si je ne prépare pas mes cours. C'était super de te revoir. »

Elle ramassa son sac, marqua un temps d'arrêt et le posa sur ses genoux. Puis elle regarda Banks droit dans les yeux, et mit doucement une main sur la sienne. « Tu m'appelles ? On pourrait... je ne sais pas... dîner ensemble, se revoir, si ça te va ? »

Banks avala sa salive. « Je t'appellerai. Ce serait super. Et il faut que tu viennes voir ma maison.

— Je ne demande pas mieux. » Elle lui tapota la main, lui envoya un baiser et sortit dans un tourbillon de roux, de jade et de noir en répandant des effluves de *Miss Dior* dans l'air enfumé. Banks regarda sa main, qui le picotait toujours là où elle l'avait touchée. Maintenant qu'il avait trouvé le courage et le désir d'engager une relation avec Annie, il n'avait pas besoin d'une complication nommée Jenny. Mais Jenny était une amie ; il ne pouvait pas lui tourner le dos. Et Annie n'avait aucune raison de l'empêcher de dîner avec elle. Malgré tous ces beaux

raisonnements, il ramassa ses livres et quitta le pub plus dérouté que quand il y était entré.

J'ai couru chercher Gloria à la ferme. Avec du temps et de la patience, j'ai réussi à reconstituer la succession d'événements qui nous avait ramené Matthew. Lui-même refusait de parler. Il nous regardait comme s'il se souvenait de nous avoir connues, autrefois. On aurait dit qu'il nous était revenu poussé par l'instinct du pigeon voyageur, mais que l'empressement que nous lui témoignions le laissait indifférent.

J'ai laissé Gloria et maman le reconforter et je suis descendue passer une série de coups de téléphone. Le ministère s'est montré à peu près aussi utile que d'habitude, la Croix-Rouge un peu plus coopérante, mais c'est un médecin de l'un des grands hôpitaux londoniens (car il était clair que Matthew était malade et s'était enfui de l'établissement) qui a été le plus bavard.

Au début, il ne voyait pas de qui je voulais parler ; il ne connaissait pas l'identité du patient qui avait quitté l'hôpital la veille. Mais quand je lui ai décrit Matthew, il a très bien vu de qui il s'agissait.

Matthew avait été trouvé, ainsi que plusieurs autres soldats britanniques et indiens, dans un camp de prisonniers de guerre japonais près de Luzon, aux Philippines. Il avait perdu ses papiers et son matricule, et seuls les lambeaux de son uniforme avaient permis

d'établir sa nationalité. Il n'avait adressé la parole à aucun de ses compagnons, qui n'avaient été faits prisonniers ni au même endroit ni en même temps que lui, si bien que personne ne savait d'où il venait ni qui il était.

Quand j'ai demandé au médecin pourquoi Matthew ne desserrait pas les dents et pourquoi, quand on lui tendait du papier et un crayon, il refusait d'écrire, il a marqué une pause avant de me répondre : « Il souffre très probablement d'une névrose traumatique qui l'empêche de communiquer. Il souffre peut-être d'autres troubles, que malheureusement je ne saurais vous préciser.

— C'est pour ça qu'il refuse de parler ? »

Il a marqué une deuxième pause, plus longue encore, puis il a repris, lentement : « Je suis désolé d'avoir à vous apprendre ceci, mademoiselle, mais lorsque nous l'avons soumis à un examen médical approfondi, nous avons constaté, entre autres choses, qu'on lui avait coupé la langue. »

Ça m'a coupé le souffle. Prise de vertige, je me suis accrochée au téléphone comme à mon seul lien avec la terre.

« Miss Shackleton ? Miss Shackleton ? Vous êtes toujours là ?

— Oui. Excusez-moi... Poursuivez, je vous prie.

— C'est moi qui devrais m'excuser. J'ai dû vous paraître bien abrupt, bien cynique. Je ne voyais pas comment vous l'annoncer autrement. Si vous saviez... certains des jeunes gens qui sont en observation chez nous... Enfin... Je suis vraiment navré.

— Vous êtes tout excusé, docteur. Si je vous comprends bien, Matthew est incapable de parler ?

— Oui.

— Mais il pourrait écrire s'il le voulait ?

— Je ne vois pas ce qui l'en empêcherait. Il a les doigts de la main gauche abîmés, comme s'ils avaient été cassés et mal remis, mais sa main droite est intacte, et d'après ce que j'ai pu en juger, il me semble qu'il est droitier. Est-ce exact ?

— C'est exact.

— La seule conclusion qui me semble s'imposer, c'est qu'il s'enferme dans le silence de son plein gré.

— Que faut-il faire ?

— À quel point de vue ?

— Il s'est enfui de votre établissement, non ? Faut-il vous le renvoyer ?

— Je ne vois pas à quoi ça l'avancerait. Et je vous avoue honnêtement que nous n'avons pas de lits en trop. Non, physiquement, nous ne pouvons rien pour lui. Il a une déformation de la colonne vertébrale, sans doute pour être resté enfermé dans un endroit très exigu, comme une cage ou une caisse, pendant de longues périodes, et une boiterie prononcée de la jambe gauche causée par une fracture mal réduite. Il a également été blessé par balle au bras et à l'abdomen. Il est guéri, mais à en juger d'après les cicatrices, la qualité de la chirurgie laisse à désirer. »

J'ai avalé ma salive en essayant de ne pas imaginer toutes les souffrances qu'avait dû endurer mon pauvre Matthew. « Et mentalement ?

— Comme je vous l'ai dit, nous ne savons pas exactement de quoi il souffre. Il refuse de communiquer. Mais le fait qu'il soit revenu chez lui est de bon augure. Il connaissait le chemin et il s'est débrouillé pour faire le voyage avec le peu d'argent qu'il a pris.

— Qu'il a pris ?

— Oui, oh, je vous en prie, ne vous tracassez pas pour ça. Nous ne lui avons donné ni vêtements ni argent. Il est parti en emportant le costume d'un autre malade.

— Y aura-t-il...

— Ne vous en faites pas. Le malade est très compréhensif. Il a subi en partie ce que votre frère a subi. Je vous en prie, oubliez cet incident.

— Mais l'argent ?

— Il n'y avait pas grand-chose. De quoi payer son billet de train et manger un morceau.

— On dirait qu'il n'a rien mangé depuis des mois. Il a un traitement ? Il va guérir ?

— C'est impossible à dire. Il existe des traitements, oui.

— Lesquels ?

— La narcosynthèse est le plus courant.

— Et c'est quoi ?

— À l'aide de drogues, on fait revivre au patient l'épisode ou les épisodes traumatiques. Le but est d'aider le moi à accepter ce traumatisme.

— Mais si on ne sait pas quel est ce traumatisme ?

— Il existe des moyens d'arriver à le connaître. Mais je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs. Le problème,

naturellement, c'est que Matthew est incapable de s'exprimer verbalement, ce qui risque de limiter sérieusement l'efficacité du traitement.

— Que me suggérez-vous ?

— Selon l'endroit où vous habitez, je ferai de mon mieux pour vous mettre en contact avec un médecin qui connaît ces questions. »

Je lui ai donné tous les renseignements.

« Ça vous imposera peut-être des voyages à Leeds.

— Aucun problème.

— Je vous promets de m'en occuper au plus vite. Entre-temps, prenez bien soin de lui. Je ne crois pas avoir besoin de vous dire qu'il a subi des atrocités.

— Non. Merci, docteur. » J'ai reposé le combiné et je suis remontée à l'appartement.

Matthew était assis tourné vers la fenêtre, mais il ne regardait pas dehors. Maman et Gloria semblaient totalement désespérées.

« J'ai essayé de lui parler, Gwen, m'a dit Gloria, la voix tremblante. J'ai l'impression qu'il ne me reconnaît même pas. Je ne suis même pas sûre qu'il sache où il est. »

Je l'ai mise partiellement au courant de ce que m'avait appris le médecin et je l'ai réconfortée de mon mieux. « Il est revenu jusqu'ici, tu vois bien. Il a retrouvé le chemin tout seul. C'était le seul endroit qui pouvait l'accueillir, et il le savait. Chez lui. Ne t'en fais pas, il va aller mieux maintenant qu'il est avec ceux qui l'aiment. »

Gloria a hoché la tête d'un air peu convaincu. Quoi d'étonnant ? Je ne l'étais pas moi-même.

Il y avait longtemps que Banks n'avait pas gravi l'allée défoncée qui menait à la bâtisse basse et carrée dressée à flanc de colline au-dessus de Lyndgarth.

Comme prévu, il trouva Gristhorpe derrière la maison, en train de bâtir un mur de pierre sèche. Il y avait plusieurs années qu'il s'était découvert ce passe-temps, activité inutile par excellence : le mur n'allait nulle part, ne délimitait rien. Mais c'était délassant, disait-il. C'était une sorte de méditation. Ça permettait de se vider l'esprit et de se mettre en harmonie avec la nature. Selon lui. Lui et Annie avaient peut-être beaucoup de choses en commun.

Gristhorpe portait un large pantalon de velours côtelé marron retenu par des bretelles rouges élimées, et une chemise à carreaux sur un fond qui avait dû être blanc. Une pierre triangulaire à la main, il regardait son mur en plissant les paupières. Il se tourna en voyant approcher Banks. Avec le soleil et la fatigue, son visage grêlé était plus rouge que d'habitude. Il transpirait, et sa tignasse rebelle était plaquée sur son crâne. Était-ce un effet de la lumière, se demanda Banks, ou Gristhorpe avait-il pris un coup de vieux ?

« Alan », dit-il. Ce n'était ni un salut ni une question. Il avait prononcé ce nom d'un ton si neutre qu'il était difficile d'en tirer des conclusions quant à son humeur.

« Monsieur le divisionnaire ? »

Gristhorpe pointa un doigt sur son mur. « On dit qu'un bon bâtisseur ne repose jamais une pierre qu'il a prise dans sa main », dit-il. Puis il regarda la pierre.

« J'aimerais bien lui trouver sa place, à cette enquinquiseuse. » Il marqua une pause, puis la rejeta sur le tas, s'essuya les mains sur son pantalon et s'approcha de Banks. « Vous boirez bien quelque chose ?

— N'importe quoi, pourvu que ce soit frais.

— Du Coca, alors. J'en ai au frigo. On va s'asseoir là. » Il désigna deux chaises pliantes à l'ombre du mur de la vieille ferme.

Banks s'installa. Il crut distinguer de minuscules silhouettes en train d'avancer sur la crête de la petite falaise qui couronnait Fremlington Hill.

Gristhorpe revint avec deux verres de Coca, en tendit un à Banks et s'assit à côté de lui. Ils restèrent un moment sans rien dire.

Ce fut Gristhorpe qui rompit le silence. « J'ai entendu dire que Jimmy Riddle vous a enfin confié une affaire digne de ce nom.

— Si on veut. Je suis sûr qu'il la considère plutôt comme une impasse. »

Gristhorpe haussa ses sourcils broussailleux. « Et c'en est une ?

— Je ne le pense pas. » Banks le mit au courant de l'avancement de l'enquête et lui tendit le bouton qu'Adam Kelly avait trouvé. « Nous n'en sommes pas sûrs à cent pour cent, poursuivit-il, mais ce bouton a pu se trouver dans la main du squelette. En tout cas, il était enterré avec ; il

n'est pas arrivé là tout seul. La victime a pu l'arracher à l'uniforme de son agresseur pendant qu'il l'étranglait. »

Gristhorpe examina l'objet et but une gorgée de Coca. « Ça m'a tout l'air d'un bouton de l'armée de l'air américaine, dit-il. Je peux me tromper – il est si vieux et si corrodé qu'il en est presque méconnaissable –, mais il me semble reconnaître l'aigle américain. D'après ce que vous m'avez dit, ce n'est pas son mari qui a pu porter ça, même en uniforme. Et il y a peu de chances qu'il ait été rapatrié en uniforme d'un camp de prisonniers de guerre japonais.

— Donc, pour vous, c'est américain ? »

Gristhorpe soupesa l'objet métallique. « Je n'en jurerais pas devant un tribunal, dit-il. Les forces armées américaines s'habillaient avec beaucoup plus de décontraction que les nôtres. La plupart du temps, les soldats portaient les blousons "Ike", dessinés par Eisenhower, avec une patte devant pour cacher les boutons, mais celui-ci peut très bien provenir du col. Normalement il était cousu du côté droit. Les officiers le portaient à droite ou à gauche, avec leur arme en dessous. Les GI qui n'étaient pas affectés à un service particulier portaient l'aigle des deux côtés.

— On peut très bien imaginer qu'une femme qu'on étrangle cherche à griffer le visage de son agresseur et l'attrape par le col de son vêtement. Gloria et ses amies sortaient avec une bande d'aviateurs américains de la base de Rowan Woods. »

Gristhorpe lui rendit le bouton. « Votre hypothèse tient debout.

— Il y a autre chose qui m'intrigue. Matthew Shackleton s'est suicidé en 1950. Par balle. Je me demande où il a pu se procurer le revolver.

— N'importe qui peut se procurer une arme à feu ; il suffit de le vouloir. Même de nos jours.

— Il n'était pas en état de sortir et de s'en acheter une au marché noir, même en sachant où s'adresser.

— Vous pensez donc qu'il l'avait déjà ?

— Oui, mais il ne l'avait pas depuis le camp de prisonniers, n'est-ce pas ?

— Il a pu se la procurer pendant son voyage de retour. Un long voyage, plein d'occasions.

— En effet. Nous savons simplement qu'il a été porté disparu en Birmanie en 1943, qu'il est revenu à Hobb's End en mars 1945 et qu'il s'est suicidé à Leeds en 1950. Ça fait un bon bout de temps entre les deux dernières dates.

— Quelle arme était-ce ?

— Un Colt 45 automatique.

— Ah bon ?

— Oui. Ça vous étonne ?

— C'était l'arme de l'armée américaine. Voilà qui ouvre des hypothèses intéressantes, n'est-ce pas ? Un bouton américain dans la main de la femme, un revolver américain dans la bouche du mari. »

Banks hocha la tête. Quelles hypothèses, il n'en avait aucune idée. Cinq ans séparaient les deux événements, qui s'étaient produits dans deux endroits différents. Il avala deux ou trois gorgées de Coca.

« Comment va Sandra ? demanda Gristhorpe.

— Bien, pour autant que je sache.

— Je suis désolé de ce qui vous est arrivé, Alan.

— Pas autant que moi. »

Gristhorpe contemplait un point quelque part dans l'espace, au-dessus de Fremlington Hill. « Cette Annie Cabbot, dit-il, comment est-elle ? »

Banks se sentit rougir. « Elle est bien.

— Trop bien pour un trou paumé comme Harkside ?

— C'est mon avis.

— Alors, qu'est-ce qu'elle y fait ?

— Je l'ignore. » Banks regarda Gristhorpe en coin.

« Peut-être qu'elle a réussi à se mettre quelqu'un à dos, comme moi ? »

Gristhorpe plissa les paupières. « Alan, dit-il. Je n'approuve pas ce que vous avez fait l'an dernier, partir comme ça sans même un adieu. Vous m'avez laissé dans la merde. Je vois bien pourquoi vous avez agi ainsi. J'aurais peut-être fait la même chose à votre place. Mais je ne peux pas approuver. Et si ça vous a permis de tirer les marrons du feu d'une certaine manière, ça vous les a cramés d'une autre.

— C'est-à-dire ?

— Jimmy Riddle vous détestait déjà. Il déteste également avoir tort, surtout après avoir bien roucoulé devant la presse. Vos manières de jeune bouvillon ont aidé à résoudre l'enquête, mais l'ont définitivement dressé contre vous. Je ne peux rien pour vous. J'espère que vous savez que votre situation à Eastvale est très précaire, c'est

le moins qu'on puisse dire. »

Banks se leva. « Je ne suis pas venu vous demander une faveur.

— Rasseyez-vous, Alan. Écoutez-moi jusqu'au bout. »

Banks obéit et chercha une cigarette. « J'aurais pu demander ma mutation il y a longtemps, dit-il, mais j'avais autre chose en tête.

— Oui, je sais. Et je sais aussi que vous ne demandez jamais de services. Ce n'est pas votre genre. Mais j'ai peut-être une bonne nouvelle à vous annoncer, si vous me promettez de la garder pour vous.

— Une bonne nouvelle, tiens, c'est nouveau.

— Entre vous et moi, et mon mur de pierre, il est possible que Jimmy Riddle ne soit bientôt plus des nôtres. »

Banks n'en croyait pas ses oreilles. « Quoi, Riddle, prendre sa retraite ? À son âge ?

— Mon petit doigt m'a dit qu'il n'est pas insensible à l'appel de la politique. Comme vous le savez, ses portes lui resteront fermées tant qu'il restera flic ; alors dites-moi où est la solution logique.

— La politique ?...

— Eh oui. Son député conservateur est pratiquement gaga. Remarquez, aux Communes, ça passe totalement inaperçu. En haut lieu, la rumeur rapporte que Riddle a déjà eu plusieurs entretiens avec le comité de sélection et qu'il a fait bonne impression. Je vous le répète, Alan, ceci doit rester strictement entre nous.

— Naturellement.

— Son départ n'est aucunement garanti. Ni son élection, en tout état de cause. Remarquez, le siège conservateur est tellement béton qu'ils gagneraient même en présentant Saddam Hussein. Et en admettant que Riddle s'en aille, il laissera une odeur de soufre derrière lui et racontera à tout le monde que c'est vous qui puez. Je ne dis pas qu'il n'y aura pas de dégâts. Mais si on nous colle un directeur qui sait faire la différence entre le soufre et la rose, ça peut changer beaucoup de choses. »

Banks se sentit inondé de chaleur au plus profond de lui-même. Pour être intéressant, c'était intéressant. Annie Cabbot ; maintenant ceci. Peut-être y avait-il un Dieu, après tout. Peut-être cette saison sèche touchait-elle à sa fin.

« Dites-moi, dit-il, ça vaudrait peut-être la peine de voter conservateur, rien que pour s'assurer que ce salaud remporte son siège. »

Charlie a été tué le 19 mars au cours d'un raid sur Berlin. La Forteresse volante a été fortement endommagée par un Messerschmitt. Brad a réussi à faire traverser la Manche à son avion en flammes et à atterrir sur un terrain du Sussex ; c'est alors qu'il s'est aperçu que Charlie et deux autres membres de son équipage étaient morts. Il s'en est tiré avec des écorchures et il est retourné à Rowan Woods après deux jours d'observation à l'hôpital.

Je l'ai appris juste après le retour de Matthew. Le choc a été insupportable. Le pauvre, le doux Charlie, avec sa poésie et ses yeux de cocker. Envolé.

À son retour du Sussex, Brad m'a apporté une bouteille de bourbon à la boutique. C'est lui qui m'a annoncé la nouvelle. Il n'avait connu Charlie que deux ans, mais ces deux années avaient suffi à faire d'eux des amis intimes. Il a tenté de m'expliquer le lien qui se tisse entre un pilote et son navigateur. Je le voyais dévasté par ce malheur. Il s'en voulait, il se sentait coupable d'être en vie.

Gloria était entièrement occupée par Matthew ; elle avait dit à Brad qu'elle ne pouvait plus le revoir, que cela lui ferait du mal et ne les avancerait à rien. Bien qu'à la fois furieux et triste d'être éconduit, Brad a fait contre mauvaise fortune bon cœur : il s'est résigné, et il est venu s'épancher auprès de moi.

Une fois maman couchée, nous nous sommes installés dans la petite pièce au-dessus du magasin et nous avons ouvert la bouteille de bourbon et un paquet de Lucky Strike. À la TSF, la radio nationale diffusait des poèmes de Christina Rossetti et d'Elizabeth Barrett Browning lus par Vivien Leigh. Nous n'étions guère bavards. Que nous serions-nous dit ? Charlie était parti pour ne plus revenir. La poésie meublait nos silences.

À quelques maisons de là, dans la grand-rue, Gloria – qui adorait Vivien Leigh, ainsi que je l'avais su dès notre première rencontre – consacrait tout son temps à soigner un homme qui ne pouvait plus parler, refusait de communiquer et ne savait sans doute même pas qui elle

était. Elle le nourrissait à la cuiller, elle le baignait, et cela durerait éternellement. Voilà à quoi la guerre avait réduit nos vies : à la quintessence du malheur et du désespoir.

La bouteille était vide ; ma tête tournait ; la pièce empestait la fumée de cigarette. « Combien de manières de t'aimer ? Je vais les compter », lisait Vivien Leigh. Ah, comme Charlie détestait cette poésie mièvre. J'ai appuyé la tête contre l'épaule de Brad et j'ai fondu en larmes.

Banks rentra tôt chez lui ce jeudi soir. Pour préparer la liste des questions à poser à Vivian Elmsley, il n'avait pas besoin du calme de son bureau. Il trouvait bien plus confortables la table de pin de sa cuisine, sa tasse de thé fort à côté de lui et le *Stabat Mater* d'Arvo Part sur la chaîne, sans oublier la lumière dorée comme une feuille d'automne qui entrait par la fenêtre derrière lui.

Quand il eut dressé la liste des points essentiels à aborder avec la romancière, il gagna la pièce de séjour et composa une énième fois le numéro de Brian.

À la cinquième sonnerie, on décrocha.

« Ouais ?

— Brian ?

— Non, Andy. De la part de qui ?

— De son père. »

Une pause. « Une seconde, s'iou plaît. »

Banks entendit des voix étouffées, puis, quelques

instants plus tard, Brian prit l'appareil. « Papa ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ? J'ai essayé de te joindre toute la semaine.

— On a fait les villes touristiques du Pays de Galles. On avait des engagements avec les Dancing Pigs. Écoute, papa, je te l'ai dit qu'on avait des contrats à plus savoir qu'en faire. Mais tu avais d'autres chats à fouetter. »

Banks ne répondit pas tout de suite. Cette fois-ci, pas de gaffe. Mais plutôt crever que de ramper devant son fils. « La question n'est pas là, dit-il. Je ne vois pas ce que ça a d'anormal, pour un père, de s'inquiéter du changement de projet subit de son fils.

— Tu sais que je joue dans ce groupe. Tu as toujours su que j'adorais la musique. C'est toi qui m'as acheté ma première guitare pour mes seize ans. Tu as oublié ?

— Bien sûr que non. Je te demande simplement de me laisser le temps de m'habituer. C'est un choc pour moi, tu comprends ? Nous pensions tous que tu allais décrocher un bon diplôme et te faire embaucher dans une société sérieuse. La musique c'est super comme passion, mais risqué comme gagne-pain.

— Tu n'arrêtes pas de me le répéter. Mais on se débrouille très bien, tu sais. Et toi, tu faisais toujours ce que voulaient tes parents ? »

Et vlan ! Pour un coup bas..., pensa Banks. La réponse la plus honnête aurait été « presque jamais », mais pour rien au monde il ne l'aurait admis. « Pas toujours, avoua-t-il. Écoute, je ne dis pas que tu n'es pas en âge de faire tes choix. Réfléchis bien, c'est tout.

— C'est tout réfléchi. C'est ça que je veux faire.

— Tu en as parlé à ta mère ? »

Dans le silence de Brian, la culpabilité était assourdissante. « Elle n'est jamais là quand j'appelle », dit-il enfin. Foutaises, songea Banks. « Eh bien, essaie encore.

— Je t'assure, papa, ça passerait mieux si c'était toi qui le lui annonçais.

— Brian, si tu as pris ta décision, tu peux aussi en assumer la responsabilité. Crois-moi, ça ne passerait pas mieux si ça venait de moi.

— OK, d'accord. Je vais réessayer.

— Bonne idée. Bon, ce n'est pas pour ça que je t'appelais. Je serai du côté de chez toi demain, et je me demandais si on ne pouvait pas se retrouver pour bavarder un peu tous les deux... je pourrais t'offrir une bière ?

— Je sais pas, papa. On est très occupés, en ce moment.

— Tu ne peux pas être occupé tout le temps.

— Il y a les répétitions, tu sais...

— Une demi-heure ? »

Il y eut un autre silence. Banks entendit Brian dire quelque chose à Andrew mais ne comprit pas quoi. Brian reprit l'appareil. « Écoute, demain et samedi on joue dans un pub à Bethnal Green. Si tu veux venir nous écouter, tu m'offriras une bière pendant l'entracte. »

Banks nota l'adresse, l'heure, et promit de faire son possible pour venir.

« Peu importe, dit Brian. J'en ferai pas un drame si tu

as un empêchement de dernière minute. Ce ne sera pas la première fois. C'est ça les joies d'avoir un père flic.

— J'y serai, dit Banks. Au revoir. »

Il faisait presque nuit. Il prit ses cigarettes et ses deux doigts de whisky et sortit s'asseoir sur le parapet. À l'ouest, les dernières zébrures violacées rayaient le ciel, et la lune montante luisait comme de l'os poli sur la vallée. La promesse d'orage s'était dissipée et l'air était de nouveau clair et sec.

Bon, se dit Banks, au moins, il avait pu parler à Brian et le verrait bientôt. Il avait hâte d'entendre son groupe. Il était impressionné par les progrès fulgurants qu'avait faits son fils depuis ses débuts, à l'époque où il habitait encore dans la cellule familiale. Ce don-là, ce n'était pas de lui qu'il l'avait hérité.

À l'époque des Beatles, comme tous les ados, Banks avait suivi la mode ; après avoir péniblement réussi à plaquer trois accords maladroits sur sa guitare, il avait laissé tomber. Il enviait à Brian son talent peut-être autant que sa liberté. À une époque, lui aussi avait été attiré par la vie de bohème. De quoi aurait-il vécu ? Il n'en avait aucune idée. Car il n'avait de dispositions ni pour la musique, ni pour l'écriture ou la peinture. Il aurait pu devenir un assisté, courir les routes, ou simplement vivre au jour le jour. Cela lui avait paru sans importance. Mais, à la mort de Jem, son rêve avait pris un goût amer et s'était terminé par son engagement dans la police. Il vivait déjà avec Sandra, dont il était éperdument amoureux ; pour la première fois de sa vie, il envisageait sérieusement de bâtir un avenir à deux.

D'avoir des enfants. De prendre un prêt immobilier. Tout le fourbi, quoi. De plus, au fond de lui-même, il savait qu'il lui fallait une carrière structurée et disciplinée, sinon Dieu seul savait à quoi il s'exposait. Il n'avait pas d'affinité particulière pour l'armée, et, comme il était hanté par les images de son ami Graham Marshall que l'on n'avait jamais retrouvé, il avait tout naturellement atterri dans la police. Là, il y avait des énigmes à résoudre. Des caïds à déboulonner.

Avec le recul, et vu tout ce qui lui était arrivé dernièrement, il se dit qu'il aurait peut-être dû suivre son premier instinct et démissionner. Mais non. Il n'allait pas tomber dans ce piège. Ce serait trop facile. Il avait choisi sa vie et son boulot librement – à preuve, il avait deux enfants formidables et une carrière un peu défraîchie –, et ne s'imaginait pas faisant autre chose.

Personne ne lui avait jamais promis que ce serait du gâteau. Les humeurs sombres, les dépressions qui s'abattaient sur lui comme un vol de corbeaux finiraient par disparaître. Le sentiment de futilité, l'impression que le puits noir de son désespoir était sans fond se dissiperaient avec le temps. Comme le lui avait dit Brian quand il lui avait annoncé sa séparation d'avec Sandra, il fallait s'accrocher, profiter au maximum de ce qu'il avait. En l'occurrence, désormais, la maison, Annie, une enquête intéressante.

Un courlis poussa un cri inquiet et remonta à flanc de colline en lançant une longue plainte. Son nid devait être menacé. Banks entendit son téléphone sonner. Il écrasa vite sa cigarette et rentra.

« Désolé de vous déranger à cette heure-ci, patron, lui dit Hatchley, mais je sais que vous partez pour Londres demain matin.

— Qu'est-ce qui vous amène ? » Banks consulta sa montre. Neuf heures et demie. « Ça ne vous ressemble pas de bosser si tard, Jim.

— Je ne bosse pas. Enfin, c'est un hasard. J'étais au Queen's Arms avec quelques copains du club de rugby, et j'ai eu envie de passer au commissariat pour voir si j'avais reçu des réponses.

— Et alors ?

— Francis Henderson. Comme je vous l'ai dit, je sais que vous vous absentez demain, c'est pourquoi je vous appelle tout de suite. J'ai une adresse.

— Il habite à Londres ?

— À Dulwich. » Hatchley lui donna ses coordonnées. « Ce qui est intéressant, et c'est d'ailleurs pour ça que la réponse est venue si vite, c'est qu'il est fiché. »

Banks dressa l'oreille. « Je vous écoute.

— D'après le fichier central, Francis Henderson a commencé à travailler pour un gang de l'East End dans les années soixante. Pas les Kray, mais quelque chose d'approchant. Il leur fournissait des renseignements, trouvait les gens qu'ils recherchaient, faisait des filatures pour eux. Il a goûté à la drogue et, dans les années soixante-dix, il est devenu dealer pour pouvoir s'approvisionner. Il paraît qu'il a arrêté et qu'il est rentré dans le rang depuis plusieurs années ; ce sont du moins leurs dernières informations.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit bien de notre Francis Henderson ?

— Oui, chef.

— Bon. Merci beaucoup d'avoir appelé, Jim. Rentrez chez vous, maintenant.

— Pas de souci, je ne m'éternise pas.

— Et essayez de reconsulter les renseignements nationaux demain, si vous avez le temps.

— Promis. *Bon voyage* », ajouta-t-il, en français.

Annie attendait sur le quai de la gare de York, très pro dans son tailleur bleu marine à mi-mollet et son chemisier blanc. Elle s'était relevé les cheveux en les tirant si fort qu'ils dessinaient un V sur son front et arquaient ses sourcils bruns. Pour une fois, Banks ne se sentit pas dépenaillé en comparaison. Il avait mis un costume d'été en coton léger et une cravate rouge et gris qu'il portait sur son col ouvert.

« Eh bien, dit-elle en souriant. J'ai vraiment l'impression de m'échapper pour un week-end de débauche.

— Si tu sais t'y prendre... », répondit Banks en riant.

La gare sentait le diesel et la suie, souvenirs des locomotives à vapeur. Des jets d'air comprimé s'échappaient de sous les trains avec un sifflement assourdissant, et des pigeons battaient des ailes au ras de la verrière. Les haut-parleurs diffusaient les annonces des retards à l'arrivée et au départ.

Le train pour Londres démarra onze minutes seulement après l'heure officielle. Bercés par les cahots, Banks et Annie bavardèrent et Banks put se rendre compte que si Annie avait eu des griefs contre lui la veille au téléphone, tout était oublié désormais. Il était pardonné.

Elle déplia le *Guardian* qu'elle avait acheté au kiosque

de la gare et Banks retourna à ses Fautes secrètes. La veille au soir, avant de s'endormir, il avait laissé tomber *L'Ombre de la mort* au moment où l'inspecteur Niven arrêta son premier suspect en lui disant : « La loi vous autorise à ne parler qu'en présence de votre avocat. Si vous n'en avez pas, il vous en sera commis un d'office. » Voilà pour la description réaliste des procédures policières ! Compte tenu que c'était l'un des premiers ouvrages de la série, Banks avait néanmoins décidé d'accorder une seconde chance à Vivian Elmsley et avait ouvert *Fautes secrètes*, son dernier roman, qui ne faisait pas partie de la série des Niven. Il avait eu du mal à s'y arracher pour dormir un peu.

L'intrigue n'avait rien de très différent de la plupart des téléfilms. Un homme en vacances à l'étranger se trouve pris dans une altercation de bar avec un autre homme. Il essaie de calmer le jeu et quitte le bar, mais l'autre le poursuit et l'attaque. Un inconnu lui vient en aide ; ils se laissent entraîner, et battent l'agresseur à mort. Ils cachent le corps, se séparent, et on n'entend plus parler de l'incident.

De retour en Angleterre, le personnage principal réussit dans les affaires ; en même temps, une carrière politique prometteuse s'ouvre à lui. Jusqu'à l'apparition de l'inévitable maître chanteur. Que faire ? Acheter le silence ou tuer de nouveau ?

Malgré la pauvreté de l'intrigue, *Fautes secrètes* s'avérait être une exploration fascinante de la conscience

et de la personnalité. La situation dans laquelle se trouve plongé le personnage l'oblige à réexaminer sa vie entière à la lumière de son crime caché, tout en le soumettant aux affres de la décision qui protégera son avenir.

Pour compliquer les choses, cet homme est loin d'avoir un instinct de tueur ; il est plein d'humanité et possède une bonté qui s'appuie sur une solide foi chrétienne. À un moment, il envisage de tout révéler pour pouvoir expier le crime commis il y a plusieurs années. Mais en même temps, il tient à la vie qu'il mène et n'est pas totalement désintéressé ; ambitieux, il aime le pouvoir et a le sentiment de pouvoir œuvrer pour le bien de son pays pour peu qu'il s'en donne les moyens. Il se sent également des obligations envers sa famille et ses employés, qui dépendent de lui pour leur subsistance.

Chapitre après chapitre, avec une compassion dénuée de pitié, Vivian Elmsley dépouille son personnage, met son âme à nu, expose ses dilemmes spirituels et moraux, et resserre le filet autour de lui. Banks avait déjà eu l'occasion d'arrêter des hommes qui avaient tué pour protéger une réputation ou une fortune mal acquises, mais il avait rarement rencontré des personnalités aussi complexes que celle née sous la plume de Vivian Elmsley. Peut-être ne s'était-il pas donné la peine de pousser assez loin ses explorations. Une salle d'interrogatoire dans un commissariat n'était pas le lieu idéal pour apprendre à connaître quelqu'un, et le souci numéro un de Banks avait été d'extorquer des aveux, pas de nouer des relations. C'était là que se situait le fossé qui séparait la vie de la

fiction, se dit-il ; la première est incomplète, désordonnée, la seconde bien ficelée, avec un début et une fin.

Banks termina le livre juste avant Peterborough. Annie avait fermé les yeux ; elle devait somnoler ou méditer. Il regarda par la fenêtre le paysage morne de son enfance : une usine en brique, un lycée professionnel, des terrains vagues envahis par les mauvaises herbes et les détritux. Même la magnifique cathédrale romane qui se dressait derrière le centre commercial le laissa de marbre. Le train s'arrêta dans un grincement de roues.

Naturellement, cet environnement ne lui avait pas paru aussi dénudé à l'époque ; son imagination avait paré de magie chaque centimètre carré de son territoire. Les terrains vagues étaient les champs de bataille où, armés de branches d'arbre ou de bâtons, les garçons du quartier jouaient les grands combats des deux guerres, tirant à cœur joie sur leurs adversaires ou les exterminant à la baïonnette. Même quand il jouait seul ou allait pêcher dans la Nene, il s'imaginait en chevalier du roi Arthur à la conquête du Graal. Adam Kelly avait fait exactement la même chose dans les ruines de Hobb's End, jusqu'au jour où son univers, d'imaginaire, était devenu réel.

Comme le train quittait la gare de Peterborough, Banks pensa à ses parents, qui habitaient à quelques pas de là. Il consulta sa montre. À cette heure-ci, sa mère buvait un café au lait instantané en lisant un magazine féminin, et son père faisait sa petite sieste du matin, ronflant doucement, les pieds relevés sur le pouf de velours vert, son journal étalé sur ses genoux. Immuable routine, qui

aurait depuis que son père avait été licencié des aciéries en 1982 et que sa mère, usée par l'âge et par la vie, avait cessé de briquer les maisons des autres. Banks songea aux désillusions et à l'amertume qui avaient plié leurs vies à leur volonté, et auxquelles il avait contribué lui aussi, autant que Margaret Thatcher. Mais il était l'héritier de leurs déceptions. Quoi qu'il fasse, ce n'était jamais assez bien.

Il avait beau s'être élevé dans l'échelle sociale – il avait un boulot stable qui lui assurait un revenu fixe et de bonnes chances de promotion –, ses parents n'avaient jamais approuvé son orientation. Son père ne se lassait pas de lui rappeler l'opposition qui avait toujours dressé l'une contre l'autre la classe ouvrière et la police. Quand, pendant les grèves de 1984, les CRS avaient fait des heures supplémentaires pour venir provoquer les mineurs grévistes en leur agitant des billets de cinq livres sous le nez, il avait accusé Banks d'être passé à l'ennemi et avait essayé de le faire démissionner. Il était resté totalement hermétique au fait que son fils travaillait à la Brigade des stupéfiants de Scotland Yard et n'avait rien à voir avec les événements qui secouaient le nord du pays. Pour lui, la police était une bande de brutes à la solde de Maggie, l'instrument d'une politique gouvernementale impopulaire, la force qui opprimait les travailleurs.

La mère de Banks voyait la chose d'un point de vue plus domestique ; elle lui rapportait les cas de divorce dans la police, qu'elle apprenait par la bande. Policier, ce n'était pas un travail pour un homme qui voulait se consacrer à sa famille, lui répétait-elle sans arrêt. Sandra et lui eurent beau

se séparer après plus de vingt ans d'un mariage plutôt heureux, elle n'eut de cesse de lui prouver qu'elle avait eu raison.

Et c'était bien là que le bât blessait, se dit Banks en regardant la ville disparaître derrière lui. Il n'avait jamais trouvé grâce à leurs yeux. Quand les autres enfants avaient des ennuis, un accident, leurs parents prenaient leur défense. Quand Banks était en difficulté, ce n'était que justice : il l'avait cherché. Il en allait ainsi depuis qu'il avait eu l'âge de revenir de l'école avec des coups et des bosses. C'était forcément lui qui avait dû provoquer la bagarre. S'il lui arrivait un jour de mourir dans l'exercice de ses fonctions, ce serait sans doute de sa faute aussi. Ses parents n'épargnaient aucun reproche à leur progéniture.

Pourtant, c'était à leur dureté qu'il devait d'exceller dans son travail. Jeune policier, il n'avait jamais reproché à ses supérieurs les problèmes qu'il rencontrait. Maintenant qu'il était inspecteur divisionnaire, il endossait la responsabilité de son équipe. Qu'il s'agisse de Hatchley, de Susan Gay ou d'Annie Cabbot, il considérait les manquements de ses subordonnés comme les siens propres. Un fardeau, certes, mais aussi une force.

À King's Cross, ce fut la cohue habituelle. Banks et Annie se frayèrent un chemin dans la foule qui envahissait le labyrinthe carrelé et bruyant des couloirs du métro. Ils réussirent à monter dans la première rame de la ligne nord en direction du centre.

Quelques minutes plus tard, ils sortaient à la station Belsize Park, gravissaient Rosslyn Hill et tournaient dans la

petite rue où habitait Vivian Elmsley. Banks connaissait vaguement le quartier ; quand il avait rencontré Sandra, il avait quitté Notting Hill pour Kennington, où Keats avait vécu autrefois, sur la rive gauche. C'était là que le poète avait nourri un amour malheureux pour sa voisine, Fanny Brawne.

Une voix de femme répondit dans l'interphone.

Quand Banks eut annoncé sa qualité et le but de sa visite, il y eut un long silence. Enfin, la voix lui dit, d'un ton résigné : « Eh bien... montez donc. » La serrure bourdonna et Banks poussa la porte.

Ils montèrent à pied deux étages revêtus d'une épaisse moquette. Léger parfum citronné, boiseries au vernis luisant, murs repeints de frais, décorés çà et là d'une nature morte ou d'une marine, l'immeuble était cossu et bien entretenu. Cela devait coûter les yeux de la tête, mais c'était probablement à portée de la bourse de la romancière.

La porte s'ouvrit sur une femme grande et mince, qui se tenait droite comme un i. Cheveux ramassés en chignon, pommettes saillantes, nez légèrement busqué, petite bouche mince, elle avait de fines pattes-d'oie autour des yeux, qui étaient d'un bleu étonnamment profond et très en amande, presque comme des yeux d'Orientale. La remarque d'Elsie Patterson revint à l'esprit de Banks : pour qui était un tant soit peu observateur, des yeux reconnaissables entre mille. Elle portait un pantalon de jogging noir et un sweat-shirt blanc. Quand on passait sa journée assise à son bureau, songea-t-il, toutes les tenues

étaient permises. Il y avait vraiment des veinards sur terre.

Elle avait l'air fatiguée. Yeux bouffis et injectés de sang, elle semblait à cran, comme puisant dans ses réserves.

L'appartement, Spartiate et meublé de verre et d'acier, donnait une impression d'espace, même si la pièce de séjour était petite. Une reproduction encadrée d'une immense fleur jaune de Georgia O'Keeffe surplombait la cheminée.

« Asseyez-vous, je vous prie », leur dit-elle en leur désignant deux fauteuils de chrome et cuir noir ; puis elle les imita et croisa les mains sur ses genoux. Des mains plus vieilles que son visage, squelettiques, parsemées de taches de vieillesse. Des mains anormalement grandes pour une femme.

« Je vous avoue que je n'en suis pas à mon premier entretien avec la police, mais d'habitude c'est moi qui pose les questions. Que puis-je pour vous ? »

Banks pensa aux procédures policières rapportées dans *L'Ombre de la mort* et se mordit la langue. Peut-être n'avait-elle encore jamais rencontré d'officier de police à l'époque où elle avait écrit ce livre-là. « Tout d'abord, dit Banks, j'aimerais vous demander si vous êtes bien Gwynneth Shackleton.

— J'étais Gwynneth Shackleton ; on m'appelait Gwen. Vivian est mon deuxième prénom, et Elmsley est un pseudonyme. En fait, c'est le nom de jeune fille de ma mère. Tout est parfaitement légal.

— Je n'en doute pas. Vous avez passé votre enfance

à Hobb's End ?

— Oui.

— Est-ce vous qui avez tué Gloria Shackleton ? »

Elle porta la main à sa poitrine. « Tuer Gloria, moi ? Quelle idée ! Certainement pas.

— Matthew, votre frère, aurait-il pu la tuer ?

— Non. Matthew l'aimait. Elle prenait soin de lui. Il avait besoin d'elle. Excusez-moi, inspecteur, mais tout ceci m'est extrêmement pénible.

— Je n'en doute pas. » Banks jeta un coup d'œil à Annie, qui resta de marbre, calepin sur les genoux. « Puis-je vous demander aussi pourquoi vous ne vous êtes pas fait connaître après nos appels à témoin ? »

Vivian Elmsley ne répondit pas tout de suite. On avait l'impression qu'elle ordonnait ses pensées comme elle aurait relu une page de manuscrit. « Inspecteur, dit-elle enfin, je reconnais avoir suivi l'affaire dans les journaux et à la télévision, mais honnêtement je ne crois pas être en mesure de vous fournir des éléments significatifs. Ces événements m'ont durement éprouvée. C'est pourquoi je ne me suis pas manifestée.

— Oh, cessez vos simagrées, dit Banks. Non seulement vous avez passé toute la guerre à Hobb's End, non seulement vous connaissiez la victime, mais vous étiez sa belle-sœur. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous ne savez rien de ce qui lui est arrivé.

— Croyez donc ce que vous voudrez.

— Vous étiez proches, toutes les deux ?

— Je ne dirais pas cela, non.

— L'aimiez-vous ?

— Honnêtement, je ne peux pas dire que je la connaissais bien.

— Vous étiez à peu près du même âge. À part votre frère, vous deviez bien avoir des choses en commun.

— Elle était plus âgée que moi. Ça compte quand on est jeune. Je ne dirais pas que nous avions des choses en commun, non. J'ai toujours été très portée sur les livres, alors que Gloria était plutôt expansive. Comme beaucoup d'extravertis, elle avait un côté secret, très difficile à percer.

— Vous la voyiez souvent ?

— Assez souvent. Nous étions toujours chez l'une ou chez l'autre. Bridge Cottage n'était pas loin de la boutique.

— Et vous prétendez que vous la connaissiez mal ?

— C'est la vérité. Je suppose que vous-même, inspecteur, avez des cousins et des beaux-frères que vous connaissez à peine.

— Vous faisiez des choses ensemble ?

— Comme quoi par exemple ?

— Je ne sais pas. Des choses que font les filles. »

Annie lui jeta un coup d'œil qu'il sentit sur lui avant même d'en prendre conscience. Et merde, songea-t-il. Elles étaient jeunes à l'époque. Lui aussi avait été jeune, il avait eu des copains de son âge. Il avait fait des trucs de garçons et n'en rougissait pas.

Vivian pinça les lèvres, puis haussa les épaules. « Des choses que font les filles ? J'imagine que oui. Les choses que tout le monde faisait pendant la guerre. Nous allions au cinéma, au bal.

— Vous alliez danser avec les Américains de la base aérienne ?

— Ça nous arrivait.

— Y avait-il quelqu'un en particulier ?

— Nous nous étions liées avec plusieurs d'entre eux pendant la dernière année de guerre.

— Vous rappelez-vous leurs noms ?

— Je crois, oui. Pourquoi ?

— Brad, ça vous dit quelque chose ?

— Brad ? Oui, je crois.

— Quel était son nom de famille ?

— Szikorski. Brad Szikorski. »

Banks vérifia sur la liste du personnel de Rowan Woods qu'il avait apportée. *Bradford J. Szikorski, Jr.* Ce devait être lui.

« Et PX ? Et Billy Joe ?

— Edgar Konig et Billy Joe Farrell. »

Sur la liste eux aussi.

« Et un certain Charlie ? »

Vivian Elmsley pâlit. Un muscle de sa joue se contracta. « Markleson, murmura-t-elle. Charlie Markleson. »

Banks jeta un coup d'œil à sa liste. « Charles Christopher Markleson ? C'est bien ça ?

— Charlie. Tout le monde l'appelait Charlie.

— Oui, enfin peu importe.

— Comment avez-vous eu tous ces noms ? Il y a une éternité que je ne les ai pas entendus.

— Nous avons nos réseaux. Nous avons également

découvert que Gloria avait eu une liaison avec Brad Szikorski. Le voyait-elle toujours quand Matthew est revenu au pays ? C'est ça, la clef de l'énigme ?

— Pas que je sache. Je ne sais pas où vous voulez en venir. Vous êtes mal informé, inspecteur. Gloria était mariée à Matthew, qu'il soit présent ou absent. Oui, nous allions de temps en temps au cinéma avec ces jeunes gens, au bal parfois aussi, mais c'est tout. Il n'était pas question de liaisons romantiques.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

— Comment s'est comportée Gloria en l'absence de son mari ?

— C'est-à-dire ?

— Quand elle l'a cru mort. Ne me dites pas que ça n'a rien changé. Elle ne l'attendait plus. Elle ne croyait plus jamais le revoir. Après une période de deuil, elle a très bien pu reprendre goût à la vie, non ? Une jolie femme comme elle ne pouvait qu'attirer les hommes ? »

De nouveau, Vivian marqua une pause. « Gloria avait un côté très grégaire. Elle aimait les fêtes, les excursions en groupe, des choses comme ça. Elle préférait que les relations restent superficielles. Garder les gens à distance. En outre, nous n'avons jamais considéré Matthew comme mort. Vous devez comprendre ça, inspecteur : nous n'avons jamais perdu espoir. Nous espérions toujours le voir revenir. Et le temps nous a donné raison.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Gloria a-t-elle, oui ou non, eu une liaison avec Brad Szikorski, ou

avec un autre homme ? »

Elle détourna les yeux. « Pas que je sache.

— Donc, elle vivait une vie de nonne, tout en croyant son mari mort ?

— Je n'ai pas dit ça. Je ne l'espionnais pas. Ce qu'elle faisait dans l'intimité de sa maison ne me regardait pas.

— Elle faisait donc des choses ?

— Je vous le répète, je ne l'espionnais pas. Vous déformez mes paroles.

— Comment Brad a-t-il réagi au retour de Matthew ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Et pourquoi voulez-vous que ça lui ait fait quelque chose ?

— Ça aurait pu. S'il était amoureux de Gloria et se sentait évincé au profit du mari, il avait de quoi en être dépité.

— Etes-vous en train d'insinuer que Brad aurait tué Gloria ? » Elle eut un reniflement de mépris. « Vous vous accrochez vraiment à des fétus de paille, inspecteur. »

Banks se pencha en avant. « Quelqu'un l'a tuée, Ms Elmsley, et les premiers suspects qui viennent à l'esprit sont Matthew, l'un des Américains, Michael Stanhope, et vous-même.

— C'est ridicule. C'est certainement un inconnu.

Il y en avait beaucoup au village, vous savez.

— Et Michael Stanhope ?

— Il y a des années que je n'ai pas entendu prononcer son nom. Ils étaient amis, rien de plus.

— Seriez-vous surprise d'apprendre que Gloria a

posé nue pour lui en 1944 ?

— Oui. Très surprise. Je sais bien que Gloria n'était pas assez pudique au goût de certains, mais je n'ai jamais eu de preuves de ce que vous avancez.

— La prochaine fois que vous irez à Leeds, lui dit Banks, arrêtez-vous au musée de la ville. Vous êtes sûre qu'elle ne vous a jamais rien dit ?

— Je m'en souviendrais.

— Gloria avait-elle une liaison avec Michael Stanhope ?

— Je ne crois pas. Il était trop vieux pour elle.

— Et homosexuel ?

— Ça je ne sais pas. Je vous l'ai dit, j'étais très jeune. À l'époque, les gens n'allaient pas crier ce genre de choses sur les toits.

— Vous a-t-elle jamais parlé de la famille qu'elle avait laissée à Londres ? De son fils Francis ?

— Elle m'en a parlé une fois, oui. Mais elle m'a dit quelle avait complètement coupé les ponts avec l'enfant et son père.

— Malgré ça, ils auraient pu revenir la chercher. Ils ont pu se battre, et lui la tuer ? »

Vivian secoua la tête. « Je l'aurais appris.

— Matthew était-il parfois violent avec elle ?

— Jamais. Matthew a toujours été quelqu'un de très doux, et même les épreuves de la guerre n'y ont rien changé. » Sa voix s'était mise à trembler de nervosité.

Banks marqua une pause et se radoucit. « Il y a une chose qui m'intrigue énormément, dit-il. Cette chose, c'est

vosre propre avis sur ce qui est arrivé à Gloria. Vous ne voudriez tout de même pas me faire croire que vous l'avez crue volatilisée ?

— À l'époque, sa disparition n'a rien eu de mystérieux. Elle était partie. C'est du moins ce que j'ai cru jusqu'au jour où vous avez retrouvé ses restes. Vous êtes absolument certain qu'il s'agit d'elle ? »

Banks fut pris d'un doute, qu'il tenta de lui cacher. Il n'avait toujours aucune confirmation à cent pour cent de l'identité de la victime. Pour cela, il faudrait pouvoir comparer son ADN à celui de Francis Henderson. « Nous en sommes sûrs, dit-il. Pour quelle raison serait-elle partie ?

— Parce qu'elle ne supportait plus d'avoir à prendre soin de Matthew dans l'état où il était. De toute façon, ce n'aurait pas été la première fois. Elle avait visiblement rompu toutes ses attaches londoniennes avant de venir à Hobb's End. La force morale n'était pas la qualité première de Gloria. »

Un bon point, songea Banks. Quelqu'un qui a déjà tiré un trait sur une partie de sa vie était susceptible de recommencer. Mais Gloria Shackleton n'avait pas tiré un trait sur Hobb's End, se ravisa-t-il. Elle y avait été tuée et enterrée.

« Quand a-t-elle disparu ? demanda-t-il.

— Peu après le jour de la victoire. Une semaine plus tard, environ.

— Vous devez comprendre que notre découverte fait porter de forts soupçons sur votre frère. Gloria a été

enterrée dans une remise attenante à sa maison. Matthew vivait avec elle à l'époque.

— Mais il n'a jamais été violent. Je ne l'ai jamais vu se comporter violemment. Jamais.

— La guerre peut transformer un homme.

— Pas lui.

— Sortait-il beaucoup ?

— C'est-à-dire ?

— Après son retour. Laisait-il souvent Gloria seule chez elle ?

— Il allait souvent passer ses soirées au pub. Le Shoulder of Mutton. Oui, elle était parfois seule chez elle.

— Gloria vous a-t-elle parlé de son projet de partir ?

— Elle y a fait allusion une fois ou deux, mais je ne l'ai pas prise au sérieux.

— Pourquoi ?

— À cause du ton sur lequel elle le disait. Vous savez, le genre : "Un jour mon prince viendra et je plaquerai tout pour courir vers des richesses inespérées." Gloria était une rêveuse, inspecteur. Moi, au contraire, j'ai toujours été réaliste.

— Voire, dit Banks. Vu la manière dont vous gagnez votre vie.

— Peut-être ai-je des rêves très réalistes.

— Peut-être. Donc, malgré ses allusions, vous n'avez pas cru Gloria ?

— Non.

— Dans quelles circonstances est-elle partie ? L'avez-vous vue ?

— Non. C'est arrivé un jour où j'avais accompagné Matthew à Leeds, chez son médecin. Quand nous sommes rentrés ce soir-là, elle n'était plus là.

— C'est vous qui l'accompagniez ? Pourquoi pas Gloria ? Elle était toujours sa femme, que je sache.

— Et il était toujours mon frère. Elle me demandait parfois de lui rendre ce service. C'était son seul répit. Tout le reste du temps, c'était elle qui s'occupait de lui. Je trouvais qu'elle méritait bien quelques heures à elle par-ci par-là.

— A-t-elle emporté des affaires personnelles en partant ?

— Quelques vêtements, des bibelots. Elle ne possédait pas grand-chose.

— Mais elle a pris ses vêtements.

— Quelques-uns.

— Intéressant. Dans quoi les a-t-elle mis ?

— Dans une vieille valise en carton. Celle avec laquelle elle était arrivée.

— A-t-elle laissé une lettre ?

— Pas à ma connaissance. Si Matthew a trouvé quelque chose, il ne me l'a jamais fait comprendre.

— L'aurait-il fait ?

— Pas sûr. Il communiquait si peu. Dans son état, il est impossible de savoir ce qu'il aurait fait.

— Tuer ?

— Non. Pas Matthew. Je vous l'ai dit. Il était d'un naturel très doux. Les atrocités qu'il avait subies pendant la guerre, sa maladie même, n'avaient pas réussi à le rendre

agressif. Même s'il était revenu transformé sur tous les autres plans.

— Mais les affaires personnelles de Gloria avaient disparu de la maison ?

— Oui.

— Et Matthew et vous étiez absents quand elle est partie ?

— Oui.

— Si bien qu'elle ne vous a même pas fait ses adieux ?

— C'est parfois plus facile.

— En effet. » Banks se souvint qu'une fois sa décision prise, Sandra lui avait laissé peu de temps pour les adieux. Il resta silencieux quelques instants, puis : « Ms Elmsley, dit-il. Avec ce que vous savez aujourd'hui, comment expliquez-vous la disparition des vêtements et de la valise ? Que croyez-vous qu'ils sont devenus ?

— Aucune idée. Je ne fais que vous rapporter ce que j'ai constaté à l'époque, l'interprétation que j'en ai donnée. Un cambriolage ? Elle aurait pu surprendre un voleur qui l'aurait tuée ?

— S'agissait-il de vêtements de grande valeur ? Du vison, des rivières de diamants ? Une toque ?

— Ne soyez pas ridicule.

— Ce n'est pas moi qui suis ridicule. Voyez-vous, il est rare que les gens se fassent tuer pour leurs vêtements, surtout pour des vêtements ordinaires.

— Peut-être les lui a-t-on pris pour une autre raison.

— Par exemple ?

— Pour faire croire qu'elle était partie.

— Ah. Là, vous commencez à réfléchir. À votre avis, qui aurait pris le temps, avec tous les risques que ça comporte, d'enterrer son cadavre dans la remise ?

— Je ne sais pas.

— Certainement pas un cambrioleur de passage.

— Comme je l'ai suggéré, quelqu'un avait peut-être intérêt à camoufler le meurtre en départ.

— Mais qui ? Et surtout, pourquoi ?

— Pour détourner les soupçons.

— Exactement. Ce qui nous ramène à un familier de la maison, n'est-ce pas ? Pourquoi détourner les soupçons si on n'a aucune raison de croire que ces soupçons vont se porter sur soi ?

— Votre rhétorique me dépasse, inspecteur.

— Mais vous écrivez des romans policiers. J'en ai lu un. Ne jouez pas à l'idiote avec moi. Vous savez parfaitement ce que je veux dire.

— Je suis très flattée que vous m'ayez lue, mais malheureusement je crois que vous m'attribuez un esprit beaucoup plus logique qu'il ne l'est. »

Banks soupira. « Si quelqu'un a pris toutes ces précautions pour faire croire que Gloria avait fui, je serais plutôt porté à croire que ce quelqu'un n'était pas un étranger qui passait par là, ni un cambrioleur. C'était forcément quelqu'un qui craignait d'être soupçonné. Matthew, Brad Szikorski, ou vous.

— Eh bien ce n'était pas moi. Et pour la troisième fois, Matthew n'aurait jamais levé la main sur elle.

— Il reste donc Brad Szikorski.

— Peut-être. Mais j'en doute. De toute façon, ça n'a plus d'importance.

— Et pourquoi donc ? »

Elle le gratifia de l'ombre d'un sourire. « Parce que Brad Szikorski s'est tué lors d'une cascade dans le désert à l'est de Los Angeles en 1952. Quelle ironie du destin, non ! Brad qui, pendant la guerre, a survécu à ses raids au-dessus de l'Europe, mourir dans une cascade pour Hollywood sept ou huit ans après...

— Et Charles Markleson ?

— Charlie. Il n'avait aucune raison d'en vouloir à Gloria. De toute manière, il a été tué pendant la guerre.

— Edgar König ? Billy Joe Farrell ?

— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, inspecteur. Tout cela remonte à si loin. Si j'ai appris ce qui est arrivé à Brad, c'est parce que la presse en a parlé. J'imagine qu'il va falloir que vous les interrogiez directement. Si tant est que vous puissiez les retrouver.

— Oh, je les retrouverai, s'ils sont toujours en vie. Croyez-vous que l'un ou l'autre ait eu des raisons de tuer Gloria ?

— Non. Ils faisaient partie du groupe avec lequel nous sortions. Mais Billy Joe avait un caractère violent, je me souviens ; quant à PX, il avait le béguin pour elle.

— Elle est sortie avec lui ?

— Pas que je sache. On ne pouvait pas... il n'était pas... c'est-à-dire, il faisait très gamin, il était extrêmement timide.

— Avez-vous remarqué des traces de sang à Bridge Cottage après la disparition de Gloria ?

— Non. Il est évident que si j'avais vu quelque chose, j'aurais eu des soupçons et j'aurais appelé la police. Mais évidemment, je ne cherchais pas du sang.

— Pas une seule petite tache ? Rien qui puisse, avec le recul, vous apparaître comme étant du sang ?

— Rien. Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle a été tuée dans la maison ?

— C'est logique.

— Elle aurait pu être assassinée dehors, dans la cour, ou même dans la remise où vous avez trouvé ses restes.

— C'est possible, reconnu Banks. Mais même si c'était le cas, le meurtrier a vraiment tout fait disparaître. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Rien. La vie a continué. Nous ne sommes restés au village que quelques semaines, le temps de nous faire attribuer un logement social à Leeds.

— Je sais. Je l'ai vu.

— Quelle idée d'aller vous promener là-bas !

— Si je vous comprends bien, vous n'avez aucune idée de ce qui est arrivé à Gloria ?

— Absolument aucune. Je vous le répète, j'ai cru qu'elle ne supportait plus de vivre avec Matthew, vu son état, et qu'elle avait voulu prendre un nouveau départ.

— Avez-vous pensé quelle était partie avec Brad Szikorski, qu'elle était convenue avec lui de le rejoindre en Amérique, par exemple ? Car la 448^e escadrille de bombardiers a quitté Rowan Woods à peu près à la même

époque, si je ne me trompe ?

— Ça m'est venu à l'esprit, oui. Il n'était pas invraisemblable d'imaginer Gloria en Amérique.

— Et vous n'avez pas été surprise de n'avoir aucune nouvelle d'elle ?

— Si. Mais que vouliez-vous que je fasse, si elle avait décidé de disparaître, de couper tous les ponts ! Je vous rappelle quelle n'en était pas à son coup d'essai.

— Avez-vous jamais tenté de la retrouver ?

— Non.

— Et personne d'autre ne l'a fait ?

— Pas à ma connaissance.

— Et Matthew ?

— Quoi, Matthew ?

— Est-ce vous qui l'avez tué ?

— Pas du tout. Il s'est suicidé.

— Pour quelle raison ?

— Cela n'avait rien à voir avec la disparition de Gloria. Il était malade, perdu, déprimé, il souffrait. J'ai fait de mon mieux pour l'aider, mais en vain.

— Il s'est tiré une balle, c'est bien ça ?

— Oui.

— Avec un Colt 45 automatique.

— Si vous le dites. Je n'y connais rien en armes à feu.

— Où se l'est-il procuré ?

— Le pistolet ? Excusez-moi, je ne vous suis pas.

— La question est pourtant simple, Ms Elmsley. Où Matthew a-t-il trouvé l'arme avec laquelle il s'est suicidé ?

— Il l'a toujours eue.

— Toujours ? Depuis quand ?

— Je ne sais pas. Depuis son retour de la guerre, j'imagine. Je ne me souviens pas quand je l'ai vue pour la première fois.

— Il l'aurait rapportée du camp de prisonniers ?

— Oui. »

Banks se mit debout en secouant la tête.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, inspecteur ? demanda Vivian en tripotant la peau fripée de son cou.

— Rien ne va, dit Banks. Rien ne colle. Réfléchissez deux minutes à ce que vous venez de nous dire. Vous prétendez avoir cru que Gloria vous avait plantés là sans même un mot d'adieu en emportant ses effets personnels dans une valise. Si vous dites la vérité, son assassin a dû prendre la peine de faire cette valise et de l'emporter avec lui, ou encore de l'enterrer quelque part pour camoufler son crime en fuite. Ensuite, cinq ans plus tard, votre frère se tue avec un pistolet de l'armée américaine qu'il rapporte comme ça, par hasard, d'un camp de prisonniers japonais. Vous qui écrivez des romans policiers, demandez-vous si l'inspecteur Niven croirait de telles sornettes. Demandez-vous si vous seriez crédible auprès de vos lecteurs. » Il prit une carte dans sa poche et la lui tendit. « Voici ma carte. Je veux que vous réfléchissiez sérieusement à notre petit entretien. Nous reviendrons. Bientôt. Ne vous donnez pas la peine de nous raccompagner. »

Une fois dehors, dans la fournaise, Annie se tourna vers lui et émit un sifflement. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Quelle histoire ?

— Elle mentait. Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Bien sûr que si. » Il consulta sa montre. « On mange un morceau ?

— Ce n'est pas de refus. Je meurs de faim. »

Ils trouvèrent un petit café et s'attablèrent en terrasse.

Annie prit une salade grecque et Banks craqua pour un sandwich au prosciutto, provolone et oignon rouge.

« Mais pourquoi mentir ? reprit Annie quand ils furent servis. Je ne comprends pas. »

Banks chassa une mouche de son sandwich. « Elle se protège. Ou elle protège quelqu'un.

— Maintenant que je l'ai vue, je la crois tout à fait capable physiquement d'avoir tué et enterré Gloria elle-même. Surtout que ça s'est passé il y a cinquante ans. Tu as remarqué ses mains ?

— Oui. Et Gloria Shackleton était menue.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Rien. On la laisse mijoter jusqu'à demain matin et on retente le coup. Quelque chose me dit qu'elle en a lourd sur la conscience. Cette femme est en plein conflit intérieur. Si je ne me trompe pas, elle est au bout du rouleau. Étonnant comme la culpabilité arrive à vous saper les forces au petit matin. Elle a envie de cracher le morceau, mais elle a encore des comptes à régler avec elle-même et elle ne sait pas comment s'y prendre. Elle ressemble au personnage de son livre.

— Celui que tu lisais dans le train ?

— *Fautes secrètes*, oui.

— Et qu'est-ce qu'il a fait, lui ? »

Banks mit un doigt devant sa bouche en souriant. « Je ne veux pas trop en dire, ça te gâcherait le dénouement. »

Annie lui donna une petite bourrade dans le bras. « Tu es vache. Et entre-temps ? »

— Vivian Elmsley ne nous filera pas entre les doigts. Elle est trop vieille et trop usée pour tenter de fuir. D'ailleurs, elle ne saurait pas où aller. Mais d'abord, essayons de mettre la main sur Francis Henderson.

— Et ensuite ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais faire un tour à Bethnal Green voir mon fils. C'est là que joue son groupe. Nous avons quelques petites choses à nous dire.

— Oui, bien sûr. Je comprends. J'irai peut-être au cinéma en attendant. Et après ?

— Tu ne m'avais pas parlé d'un week-end de débauche ? »

Annie hocha la tête.

« Si ça t'intéresse toujours, je connais un petit hôtel discret vers Bloomsbury. Et nous sommes vendredi. Même les gars de la Crim ont droit à des horaires normaux de temps en temps. Nous laisserons Vivian Elmsley passer une bonne nuit. Si elle le peut. »

Annie rougit. « Mais je n'ai pas apporté ma brosse à dents. »

Banks rit. « Je t'en achèterai une. »

— Le dernier des flambeurs ! » Elle se tourna vers lui avec un sourire en coin. « Je n'ai pas ma chemise de nuit non plus. »

— Ne t'en fais pas, tu n'en auras pas besoin. »

Pendant les semaines suivantes, j'ai dû non seulement faire le deuil de Charlie mais aussi me rendre à l'évidence : l'état de Matthew ne s'améliorait pas. Il habitait Bridge Cottage avec Gloria. Je crois que, tant que ses besoins les plus élémentaires étaient satisfaits, il aurait habité n'importe où, en admettant, ce qui n'était pas prouvé, qu'il sache où il était. Tous les jours sans exception, j'allais lui tenir compagnie quelque temps ; je lui parlais, même s'il ne réagissait pas. C'était à peine s'il me faisait comprendre qu'il m'entendait. Il fixait dans le vide un regard intérieur brûlant, qui devait voir des horreurs, des tortures que nos cauchemars les plus épouvantables ne nous laissent pas même entrevoir.

Le médecin londonien avait tenu promesse ; bientôt, Matthew a été pris en charge par le Dr Jennings, un psychiatre attaché à l'université de Leeds. Son cabinet occupait l'une des grandes maisons anciennes habitées avant la Première Guerre mondiale par des familles bourgeoises et leurs domestiques, dans le quartier derrière le campus. Une fois par semaine, Gloria ou moi l'emmenions à son rendez-vous ; nous flâinions une heure dans les boutiques, puis nous passions le reprendre pour le ramener à la maison. Dès la troisième séance, le Dr Jennings m'a avoué en aparté qu'il remportait peu de

succès par les méthodes traditionnelles et qu'il envisageait d'avoir recours à la narcosynthèse, malgré les problèmes dont il m'avait parlé.

Matthew n'était pas une charge pour nous. Il était absent, voilà tout. Mais peu à peu, il a pris l'habitude d'aller chaque soir au Shoulder of Mutton. Il s'asseyait tout seul dans un coin et buvait jusqu'à l'heure | de la fermeture. Au début, nos amis et nos voisins allaient le trouver pour lui demander de ses nouvelles, mais bientôt, même ceux qui l'aimaient beaucoup ont fini par le laisser tranquille. De temps en temps, il était pris d'un accès de colère et brisait un verre, ou renversait une chaise. Mais c'était rare et cela passait vite.

Gloria m'avait donné une clef de Bridge Cottage pour que je puisse aller et venir à ma guise. Elle s'absentait aussi souvent que possible de la ferme, mais elle avait besoin de son salaire pour vivre, et je ne crois pas qu'elle aurait pu supporter moralement de passer vingt-quatre heures par jour avec lui.

Même s'il flottait un parfum de victoire dans l'air, nous avions du mal à croire que la guerre puisse enfin se terminer. Les Américains avaient franchi le Rhin, de même que les hommes de Montgomery. Les Russes encerclaient Berlin. En avril et en mai, les premières rumeurs ont commencé à circuler sur les camps de concentration et sur les atrocités dont les rapports sur Lublin, qui dataient de l'année précédente, avaient été loin de mesurer l'ampleur. Les journaux étaient à court de mots pour décrire les horreurs que les armées de libération avaient découvertes

dans des endroits comme Belsen ou Buchenwald. Moi qui avais déjà lu des articles sur le cannibalisme et les tortures atroces infligées par les Japonais aux prisonniers comme Matthew, j'apprenais maintenant que, dans les camps allemands, des centaines de milliers de personnes – c'était le chiffre que nous avions à l'époque – avaient été affamées, battues ou soumises à des expérimentations médicales.

Ajoutées à nos souffrances personnelles, à la mort de Charlie, à l'état dans lequel nous étai revu Matthew, ces nouvelles étaient insupportables. Il nous était impossible d'en saisir toute la portée. Nous avions subi cinq années de terreur et de privations, et il était hors de question de ne pas participer à la liesse générale quand tout serait fini.

Banks entra dans le pub victorien, une véritable caverne décorée de miroirs et de bronzes qui se cachait derrière ses vitraux fumés. Par miracle, et contrairement à la plupart des quartiers est de Londres, l'endroit avait survécu à la bataille d'Angleterre. Le haut plafond et les murs étaient noircis par les millions de cigarettes qu'on y avait fumées.

On n'était pas loin de Mile End, où était née Gloria Shackleton. Peut-être même était-elle venue dans ce pub, songea Banks, tout en se disant que c'était peu probable. Autrefois, les gens ne s'éloignaient guère de plus d'une rue

ou deux de chez eux, sauf en cas d'urgence ou pour des occasions exceptionnelles.

Annie l'avait accompagné à Dulwich où ils espéraient rencontrer Francis Henderson, mais ils avaient trouvé porte close. D'après une voisine, il avait dû partir en vacances car il avait suspendu ses livraisons de journaux et de lait. Banks glissa sa carte accompagnée d'un petit mot dans la boîte aux lettres. Il n'y avait rien d'autre à faire. À ses yeux, Francis Henderson ne s'était rendu coupable d'aucun crime – aucun, en tout cas, qui eût un rapport quelconque avec l'affaire qui l'occupait. S'il voulait le rencontrer, c'était principalement par curiosité ; il voulait savoir quel genre d'homme il était, ce qu'il savait, mais rien ne justifiait les frais d'une chasse à l'homme. Le test d'ADN serait utile, mais pas indispensable.

Il était cinq heures et demie ; Brian et son groupe commençaient à jouer à six heures pour attirer les gens dès la sortie du travail. En les voyant, Banks se fit la réflexion qu'ils n'avaient pas vraiment l'air de sortir du bureau ou de l'atelier. C'était plutôt un public d'étudiants, ou même de garçons de course. Sur la petite estrade en bois, les musiciens vérifiaient leur matériel. Ils gagnaient peut-être leur vie, mais ils n'avaient pas encore les moyens de s'offrir une équipe technique itinérante. Banks s'inquiéta un peu en voyant la montagne de haut-parleurs. Il aimait beaucoup la musique et n'ignorait pas que le rock avait parfois besoin d'un fort volume sonore pour bien s'exprimer, mais il craignait la surdité plus encore que les autres infirmités. À l'époque de Notting Hill, il avait été

écouter les plus grandes formations – les Who, Led Zeppelin, Pink Floyd, Jimi Hendrix, les Doors – et il s'était souvent réveillé le lendemain matin avec des bourdonnements d'oreilles. Brian lui fit signe de s'approcher. Il avait l'air un peu nerveux, et c'était fort compréhensible pour un jeune qui se donnait en spectacle devant son père. Ses copains n'allaient pas se priver de le mettre en boîte. Il présenta Banks à Andy, qui était aux claviers, à Jamisse, le bassiste, qui était originaire du Mozambique, et à Ali, le batteur. Banks se demanda si Brian leur avait dit qu'il était flic. Sans doute que non. Ils devaient avoir de l'herbe, et Brian n'avait certainement pas envie de se mettre ses copains à dos.

« Laisse-moi juste le temps d'accorder ma guitare et je te rejoins, d'accord ?

— OK. Une bière ?

— Parfait. »

Banks alla chercher deux pressions au bar et trouva une table inoccupée au milieu de la salle. De temps en temps, les amplis sifflaient, Ali frappait sur une caisse claire ou Jamisse pinçait une corde de sa basse. Il était six heures moins le quart quand Brian, enfin satisfait du son, se détacha du groupe et vint vers lui. Banks se rendit compte tout d'un coup à quel point son fils avait changé. Il portait un jean usé jusqu'à la corde, des baskets et un T-shirt rouge. Ses cheveux bruns étaient longs et raides et il avait une barbe de trois jours au menton. Il dépassait de cinq centimètres Banks et ses un mètre soixante-douze, et paraissait d'autant plus grand qu'il était maigre.

Il s'assit en se grattant la joue et en fuyant le regard de son père. Soucieux d'éviter une deuxième altercation, Banks ne voulait pas attaquer d'emblée. « J'attends ton concert avec impatience, dit-il en se tournant vers la scène. Je ne t'ai pas entendu jouer depuis que tu étais à la maison. »

Brian eut l'air surpris. « Ça ne date pas d'hier, dis donc. J'espère que j'ai fait des progrès depuis.

— Moi aussi », dit Banks en souriant. Ils trinquèrent, puis Banks alluma une cigarette.

« Toujours ta sale habitude, hein ? lui dit Brian.

— Comme tu le vois, répondit Banks en secouant la tête. Mais j'ai beaucoup réduit. Quel genre de musique joues-tu ?

— Il vaut mieux que tu l'entendes. C'est difficile à décrire.

— Du blues ?

— Pas du blues traditionnel, non. J'en jouais avec l'autre formation, il y a quelques années. On s'est séparés. Des problèmes de personnalité. Le chanteur se prenait pour Robert Plant.

— Robert Plant ? Je n'aurais jamais cru que tu le connaissais, ne serait-ce que de nom.

— Et pourquoi ça ? Tu écoutais toujours *Stairway to Heaven* quand tu ne mettais pas tes saletés d'opéras. Version longue. » Il sourit.

« Je ne me rappelle pas, s'offusqua Banks. Et qui écrit les chansons ?

— Nous tous, en fait. Moi principalement pour les

paroles, et Jamisse pour la musique. Andy lit la musique, et il fait les arrangements. On fait aussi des reprises.

— Tu crois qu'un vieux croulant comme moi y reconnaîtrait ses petits ? »

Brian sourit de toutes ses dents. « Tu seras surpris. Bon, il faut que j'y aille. Tu restes jusqu'à la fin ?

— Ça dure combien de temps ?

— Trois quarts d'heure, à peu de chose près. »

Banks consulta sa montre. Six heures. Il avait tout le temps. Le métro n'était pas loin à pied et le déposerait à Leicester Square en moins d'une heure. « Il faudra que je parte à huit heures, mais jusque-là je suis libre.

— Super. »

Brian remonta sur scène, où les autres semblaient déjà prêts. Le pub se remplissait vite ; un jeune couple vint occuper les chaises libres à la table de Banks. La fille avait des cheveux de jais, un maquillage clair et un diamant dans la lèvre supérieure. Une gothique ? Mais le copain ressemblait plutôt à un beatnik avec son béret et son bouc, et Brian ne jouait pas de musique gothique.

Autrefois, chaque groupe imposait des modes vestimentaires spécifiques : parkas et scooters pour les Who et les Kinks ; gomina, cuirs et motos pour Eddie Cochran et Elvis ; coiffure au bol et polos noirs pour les Beatles. Plus tard, T-shirts roulés-teints et cheveux longs pour les Pink Floyd et les Nice ; skinheads, bretelles et brodequins pour les Specials, vêtements déchirés et coiffures punk pour les Sex Pistols et les Clash. Aujourd'hui, toutes les modes coexistaient. Banks avait vu

des skinheads en T-shirt roulés-teints, des jeunes en cuirs et cheveux longs. Avec son costume, même si sa cravate était depuis longtemps dans sa poche, il détonnait complètement ; mais il n'avait pas apporté de quoi se changer. Peut-être vieillissait-il, tout simplement.

Presque aussitôt, l'orchestre se mit à jouer. Brian avait raison : leur musique était un mélange difficile à classer. Une base de blues, certes, mais avec des variations sur la structure à douze mesures avec un tempo swing. Sous les doigts d'Andy, les touches flottaient, fantomatiques, et la guitare de Brian marquait les rythmes avec la clarté d'un timbre de cloche. Son solo, qu'il exécuta avec brio, rappela à Banks un croisement de Jerry Garcia et d'Eric Clapton. Il n'était pas aussi accompli que ces deux musiciens, mais on retrouvait leurs échos dans son ton et son phrasé, et il arrachait à sa guitare les mêmes sons doux et torturés. À chaque morceau il jouait un peu différemment. La section rythmique était excellente ; Jamisse et Ali marquaient la mesure, naturellement, mais ils étaient tous les deux des musiciens créatifs qui se répondaient et aimaient provoquer des surprises. La musique possédait une touche d'improvisation qui rappelait le jazz, tout en restant accessible, populaire. Pour certains morceaux, le groupe s'augmenta d'un saxo soprano. Banks trouva son ton un peu trop dur, son style un peu trop staccato, mais il jugea bonne l'idée d'introduire cet instrument, pour peu qu'ils arrivent à dégoter un meilleur joueur.

Il y avait des pauses entre les morceaux ; à un moment Brian se pencha dans le micro : « Et je dédie celle-ci à un

vieux schnock de ma connaissance qui est présent ici ce soir », dit-il en regardant Banks droit dans les yeux. La fille à la lèvre percée le fixa en fronçant les sourcils et il se sentit rougir. Il était le seul vieux schnock de l'assistance.

La chanson lui parut tout d'abord inconnue, tant ils en avaient transformé le rythme et le tempo, tant la voix plaintive et flûtée de Brian était différente de l'original. Mais il finit par reconnaître une reprise de l'un de ses Bob Dylan préférés. *Love Minus Zero/No Limit*, dans lequel un rythme africain et une pointe de reggae se mêlaient au swing original. Le synthé d'Andy était présent dans tout le morceau, le solo de guitare de Brian doux et lyrique, tissant des riffs et des fioritures autour du thème mélodique.

Les paroles cryptiques de Dylan ne cadraient pas avec le style de Brian, dont les chansons parlaient principalement, et en termes crus, des maux de la société, de l'angoisse, du désir et de l'aliénation des adolescents, mais elles éveillèrent néanmoins en Banks les mêmes échos que le tout premier jour où il les avait entendues à la radio.

Le morceau n'était pas terminé qu'il avait une boule dans la gorge et les yeux brûlants de larmes. Il alluma une autre cigarette, la quatrième de la journée. Son émotion n'était pas uniquement due au cadeau que venait de lui faire son fils ; Jem était lui aussi présent dans son esprit.

Après la mort de Jem, personne n'était venu au studio réclamer ses affaires. Le propriétaire, dont les goûts musicaux portaient davantage sur les instruments non conventionnels que sur le rock des années soixante, avait

laissé à Banks la caisse de 33 tours. Comme il préférerait Harold Robbins à Baba Ram Bass, il lui avait laissé les livres aussi.

Banks avait écouté *Bringing It All Back Home* plusieurs fois avec Jem. La première fois qu'il avait ressorti le disque pour l'écouter en mémoire de son ami, il avait trouvé dans la pochette une lettre adressée à Jeremy Hylton, dans le Cambridgeshire. Son premier mouvement avait été de respecter la vie privée de Jem mais, comme toujours, sa curiosité avait eu raison de lui. Le cachet de la poste était daté de cinq ans plus tôt. Il savait que Jem était plus âgé que lui mais il ignorait de combien. La lettre était très courte.

Cher Jeremy,

Je t'écris chez tes parents parce que je sais que tu rentres chez toi pour la Pentecôte, et je ne serai pas là à ton retour. Je regrette, j'ai essayé plusieurs fois de t'expliquer que ça ne marchera jamais entre nous, mais tu refuses de m'écouter. Je sais bien que c'est lâche de te quitter comme ça et que je te fais du mal, mais je ne veux pas garder le bébé ; il s'agit de mon corps, ce fardeau que je traînerai toute ma vie. J'ai pris contact avec un bon médecin, ne t'inquiète pas pour moi. J'ai de quoi le payer, je n'attends rien de toi. Ensuite, je partirai très loin, n'essaie pas de me retrouver. Je te demande vraiment, sincèrement pardon, Jeremy, mais nous

ne nous entendions déjà pas avant ma grossesse, il faut que tu le saches. Je ne comprends pas comment tu as pu croire que l'arrivée d'un bébé pourrait nous rapprocher. Pardonne-moi.

Clara

Banks avait été à la fois intrigué et troublé par cette lecture. Jem ne lui avait jamais parlé de Clara. Il ne savait rien non plus de ses parents, de leur profession ou de l'endroit où ils habitaient. Il vérifia l'adresse : Croft Wynde. Un endroit chic, d'après le nom. Il ne savait pas de quel milieu venait Jem ; son accent ne trahissait rien, et il ne parlait jamais de son enfance. Il était visiblement instruit et cultivé, et avait initié Banks à un univers littéraire qui allait de Kerouac à Ginsberg en passant par Hesse et Sartre, mais il n'avait jamais parlé de ses études universitaires. Certes, ces auteurs étaient très en vogue à l'époque ; on n'avait pas besoin des obligations d'un cursus universitaire pour lire *Sur la route* ou *Hurlément*.

Quand il eut épuisé le cours des réflexions que lui avait inspirées la lettre, Banks nota l'adresse. Il avait décidé de se rendre chez les parents de Jem. Le moins qu'il puisse faire était de leur présenter ses condoléances. Il s'était senti seul à Londres, et l'aurait été davantage encore sans les conversations, la musique, l'ambiance chaleureuse du petit studio.

À la fin du morceau, il fut tiré de sa rêverie par les applaudissements.

« C'était bizarre », dit le jeune homme à côté de lui.

La brune hochait la tête et lui jeta un regard perplexe.

« À mon avis, c'est pas eux qui l'ont écrit. »

Banks lui sourit. « Bob Dylan, lui dit-il.

— Ah ouais. C'est vrai. Je le savais. »

Ensuite, ils attaquèrent une chanson écrite par Brian, un rock endiablé sur les relations interraciales, qui clôtura la première partie. Les musiciens saluèrent sous les applaudissements, puis Brian s'approcha. Banks commanda deux autres bières. Les deux jeunes lui demandèrent de leur garder leurs places et allèrent retrouver des amis à l'autre bout de la salle.

« C'était très bien, dit Banks. Je ne savais pas que tu aimais Bob Dylan.

— Oh, je ne l'aime pas tant que ça. Je préfère les Wall-flowers. Quand j'étais petit et que tu le mettais tout le temps, il me rendait dingue avec sa voix pleurnicharde et sa saloperie d'harmonica. Mais cette chanson a une bonne structure ; on improvise facilement dessus. »

Banks cacha sa déception. « J'ai bien aimé celles que tu as écrites. »

Brian détourna les yeux. « Merci. »

Inutile de tourner plus longtemps autour du pot, songea Banks en inspirant profondément. Le concert reprendrait bientôt et il n'aurait pas de sitôt l'occasion de parler à son fils. « Écoute, lui dit-il. Je voudrais revenir sur ce que je t'ai dit l'autre jour au téléphone. Je suis déçu, je ne le nie pas. Mais il s'agit de ta vie. Si tu penses vraiment percer un jour, sache que je ne me mettrai pas en travers de ton

chemin. »

Brian le regarda en face, et Banks crut lire un certain soulagement dans ses yeux. Donc, son approbation ne lui était pas indifférente, finalement. Il eut un léger vertige.

« Tu parles sérieusement ? »

Banks confirma d'un signe de tête.

« C'est fou ce que ça me cassait les pieds, ces études, papa. Tu as vu juste. J'ai fait exprès de louper mes examens, et je te demande pardon si je t'ai fait de la peine. Mais c'est pas seulement à cause du groupe. Si j'ai pas assez bossé, c'est parce que ça me barrait à mort. J'ai eu de la chance de m'en tirer ric-rac. »

Ah, l'ennui. Banks avait ressenti exactement la même chose pendant ses études de commerce. Il était donc mal placé pour monter sur ses grands chevaux. Du moins tant qu'il n'arrivait pas à faire taire en lui la voix de ses parents.

« Tu l'as dit à ta mère ? »

Brian détourna les yeux en secouant la tête.

« Il le faut absolument.

— J'ai laissé un message sur son répondeur. Elle n'est jamais là.

— Elle travaille. Pourquoi ne vas-tu pas lui rendre une petite visite ? Elle n'habite pas loin de chez toi. »

Brian resta silencieux un moment ; il fit tourner sa bière dans son verre, releva ses cheveux sur son front. Autour d'eux, il y avait foule ; Banks réussit à s'extraire du bruit des rires et des conversations. Lui et son fils étaient isolés sur un îlot baigné de lumière, au milieu du bourdonnement lointain du monde.

« Brian ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, t'en fais pas.

— Allez. »

Brian avala une gorgée de bière et haussa les épaules. « C'est rien. Enfin, c'est Sean, quoi. »

Banks sentit des picotements au niveau de sa nuque.

« Qu'est-ce qu'il a, Sean ?

— Il me fout les glandes. Il me traite comme un gosse. Chaque fois que j'y vais, il n'attend qu'une chose : que je m'en aille. Et il met tout le temps ses pattes sur maman. Papa, pourquoi tu ne reviens pas avec maman ? Pourquoi ça ne peut pas être comme avant ? » Sourcils froncés, il tourna vers son père des yeux où perlaient des larmes de colère et de douleur. Il n'était plus le jeune homme mûr et sûr de lui, mais un petit garçon apeuré qui avait perdu ses parents et son havre de paix dans le monde.

Banks avala sa salive et prit une cigarette. « Ce n'est pas si facile. Tu crois que ce n'est pas ce que je voulais ?

— Que tu *voulais* ?

— Bien des choses ont changé.

— Tu veux dire que tu as une nouvelle copine ? »

Il aurait été impossible d'instiller davantage de venin dans ce mot. « Le problème n'est pas là, dit-il. Ta mère m'a répété cent fois qu'il n'était pas question de reprendre la vie commune. J'ai essayé. Au début, j'avais gardé l'espoir, mais... que veux-tu que je fasse ?

— Essaie encore. »

Banks secoua la tête. « Non, dit-il. Pour ça, il faut être deux. Et elle ne m'y encourage pas, crois-moi. Je baisse

les bras. Je suis désolé d'apprendre que tu ne t'entends pas avec Sean.

— C'est un vrai gland.

— Alors... Écoute, quand tu auras un moment, viens donc à Gratly. Tu me donneras un coup de main pour la maison. Tu ne l'as jamais vue. On pourra faire de longues balades à pied. Tu te souviens, autrefois, Semerwater ? Langstrothdale ? Hardraw Force ?

— Je verrai, dit Brian en relevant sa mèche. On va être super-occupés pendant quelque temps.

— Comme tu voudras. Je ne te demande pas de fixer une date tout de suite. La porte sera toujours ouverte. D'accord ? »

Brian leva les yeux et lui fit son petit sourire en coin qui lui rappelait tant son père. « D'accord, dit-il. Ça marche. Dès qu'on peut souffler quelques jours, je me pointe. »

Comme en écho aux paroles de Brian, une note de basse et un roulement de batterie coupèrent le bruit des conversations. Brian leva les yeux. « Faut que j'y aille, p'pa. Tu restes jusqu'à la fin ?

— Je ne crois pas, dit Banks. J'ai du travail. J'écouterai le début, mais je risque d'être parti avant la fin. Ça m'a fait très plaisir de te voir. Donne de tes nouvelles, et n'oublie pas ma proposition. Il y a un lit pour toi quand tu veux, aussi longtemps que tu veux.

— Merci. Qu'est-ce qu'on dit, déjà ? "Chez soi, c'est là où on est obligé de te prendre." J'aimerais bien savoir où c'est, pour moi. Salut, p'pa. »

Banks serra la main qu'il lui tendait. Mû par un

sentiment de culpabilité, il consulta sa montre. Il écouterait quelques morceaux, puis s'échapperait pour être à l'heure à son rendez-vous avec Annie.

Un jour, Gloria est venue me trouver pour me demander si ça ne me dérangeait pas de fermer la boutique une petite heure et d'aller faire un tour avec elle. Elle était pâle et n'avait pas apporté à sa toilette son soin habituel.

Nous étions au début du mois de mai. Tout était terminé, ou presque. Hitler était mort, les Russes avaient pris Berlin, et toutes les troupes allemandes d'Italie s'étaient rendues. La victoire n'était plus qu'une question de jours.

J'ai donc fermé la boutique et nous avons quitté la route pour nous aventurer dans la lumière tamisée en vert par les jeunes pousses de la forêt. Les fleurs des champs avaient éclos un peu partout, touffes de campanules ici et là, églantiers, violettes et primevères. Les oiseaux chantaient et il flottait dans l'air des effluves d'ail sauvage. De temps en temps, le lointain chant du coucou rompait le silence.

« Je ne sais plus comment m'y prendre avec lui, Gwen », m'a dit Gloria en se tordant les mains. Elle était au bord des larmes. « Toutes les tentatives que je fais pour communiquer avec lui échouent.

— Je sais. Patience, Gloria. Laisse le médecin faire son travail. C'est le temps qui le guérira. » Mais je trouvais mes propres paroles affreusement banales et inappropriées.

« C'est facile à dire. Tu n'es pas mariée avec lui.

— Gloria ! C'est mon frère ! »

Elle a posé une main sur mon bras. « Je suis désolée, Gwen. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je perds la tête. Mais ce n'est tout de même pas pareil. Maintenant, quand il rentre du pub, il dort sur le canapé.

— Tu ne... je veux dire, il ne... ?

— Pas depuis son retour. Ce n'est pas juste, Gwen. Je sais bien que c'est égoïste de ma part, mais il n'est plus l'homme que j'ai épousé. Je vis avec un étranger. Ça devient insupportable.

— Tu vas le quitter ?

— J'hésite. Je ne m'en crois pas capable. Brad me harcèle toujours pour que j'aille le rejoindre en Amérique dès qu'il aura reçu son ordre d'affectation. Il paraît qu'il risque d'être envoyé dans le Pacifique – la guerre n'est pas terminée là-bas –, mais il me promet de me faire venir. Imagine, Gwen ! Hollywood ! Une vie nouvelle au soleil, sous les palmiers d'une terre magique. Un beau jeune homme respirant la santé et la vigueur, et qui m'adore. La richesse. Je pourrais devenir une star de cinéma. Là-bas, ça arrive même aux gens ordinaires comme toi et moi.

— Mais ? »

Elle s'est détournée en baissant les yeux. « Un rêve, c'est tout. J'en suis incapable. C'est bête, non ? Il y a

quelques années, je l'ai fait. À peu de chose près. J'ai quitté pour toujours une vie dont je ne voulais pas, et j'ai atterri ici.

— Mais tu venais de perdre ta famille. Rien ne te retenait. Ton acte était parfaitement compréhensible.

— Est-ce que je n'ai pas perdu Matthew aujourd'hui ?

— Ce n'est pas pareil.

— Non, en effet. De toute façon, j'étais partie avant.

— Comment ça ? »

Elle a marqué une pause. « Je ne t'ai pas tout dit, Gwen. J'ai mal agi dans ma vie. J'ai fait des choses épouvantables. J'ai été égoïste. J'ai fait énormément de mal autour de moi. Mais je veux que tu saches une chose. Une chose importante.

— Quoi ?

— Matt est le seul homme que j'aie vraiment aimé.

— Et Brad ?

— Non, pas Brad. Pas... Peu importe.

— Tu allais dire quelque chose ? »

Gloria se détourna. « Je te le répète, j'ai fait des choses épouvantables. Si je te dis quoi, tu dois me promettre de ne jamais le répéter à personne.

— Je te le promets. »

Elle a fixé sur moi ses yeux d'un bleu stupéfiant. J'y ai découvert, avec un choc, une expression tragique que je n'y avais jamais vue. « Je n'espère pas que tu me pardonnes, m'a-t-elle dit. Ce serait sans doute trop demander. Mais au moins, écoute-moi jusqu'au bout. »

J'ai hoché la tête. Elle s'est adossée à un arbre.

« À seize ans, j'ai eu un bébé. Je n'aimais pas son père. Oh, je devais bien ressentir quelque chose pour lui tout de même. George avait quelques années de plus que moi. Il était beau, il avait du succès auprès des filles. J'étais en avance pour mon âge et flattée qu'il s'intéresse à moi. Nous... enfin, tu comprends. Nous ne l'avons fait qu'une fois, mais je ne connaissais rien à... tu sais. Bref, je suis tombée enceinte. Nos parents voulaient qu'on se marie. George était prêt à me passer la bague au doigt du jour au lendemain. Il m'aimait, disait-il. Mais moi, tout au fond de moi, je savais que ce serait la pire erreur de ma vie. Je savais qu'en épousant George, je serais malheureuse. Il m'aimait, mais pour combien de temps ? Comme tous les dockers, il buvait, et j'étais sûre que, tôt ou tard, il se mettrait à me taper dessus, à faire de moi son esclave. J'avais connu ça chez moi. Avec mon père. Je le haïssais. C'est pour ça que je n'avais qu'une idée en tête : partir. J'écoutais la radio pendant des heures pour apprendre à parler comme je me figurais qu'on parlait dans la vraie vie. Quand mon père m'y prenait, il se moquait de moi, ou bien il me battait, selon ce qu'il avait ingurgité. C'est pour ça qu'un jour je les ai quittés.

— Pour aller où ?

— Chez une amie. Pas loin. Je ne connaissais personne en dehors de l'East End. Je n'avais que mon oncle Jack à Southend, et il m'aurait renvoyée illico à la maison.

— Et tu étais chez cette amie quand tes parents ont été tués ?

— Oui. La mort de Joe, mon petit frère, m'a brisé le cœur, mais mon père, lui, il peut rôtir en enfer, ça ne me fait ni chaud ni froid. Quant à ma mère, elle ne me voulait pas de mal, mais elle n'a jamais rien fait pour empêcher la violence de mon père. D'une certaine manière, autant qu'elle soit morte elle aussi. Elle n'avait pas une vie bien drôle. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue sourire.

— Et le bébé ? »

Gloria a marqué une nouvelle pause, comme pour chercher ses mots. « Ma grossesse a été un calvaire pour moi. Je vomissais tout le temps. Après la naissance de Francis, j'ai fait une dépression. Je ne... je ne ressentais pas ce qu'une mère est censée ressentir pour son bébé. J'ai honte de l'avouer, mais je n'aimais pas l'avoir dans les bras. Qu'une chose pareille ait pu sortir de moi me dégoûtait. Je détestais mon propre enfant, Gwen. Je n'ai jamais pu être mère. »

Elle est tombée dans mes bras en sanglotant. Je l'ai réconfortée de mon mieux. Je ne comprenais pas. Comment une mère pouvait-elle ne pas aimer son enfant ? C'était un mystère. À l'époque, je n'avais pas entendu parler de la dépression postnatale. Je ne crois d'ailleurs pas qu'on savait ce que c'était. J'avais le cœur gros, trop gros pour ma poitrine. Gloria a reniflé et s'est essuyé les yeux avec son mouchoir. « Francis est en vie. George a une sœur, Ivy, qui ne peut pas avoir d'enfants. Ils habitent au bord du canal. Son mari, John, est éclusier. Je sais qu'il fait partie de la ligue antialcoolique et j'ai rencontré Ivy deux ou trois fois. Ce sont des gens corrects, qui sortent de

l'ordinaire. Ils se sont extraits de leur milieu, ils ont amélioré leur condition. Ils m'ont promis de prendre soin de Francis. Je savais qu'il serait mieux chez eux.

— Et George, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il savait déjà que c'était fini entre nous, et pourtant ça ne l'a pas empêché d'essayer de me garder. Mais quand il a vu que je n'opposais aucune résistance au placement de Francis chez John et Ivy, il n'a pas compris. George est un homme simple. Conventionnel. Il croit en la famille. Pour lui, ça va de soi, une mère doit aimer son enfant. Naturellement, il a donné son accord. Il ne pouvait pas élever Francis tout seul. Il m'a dit que, quoi qu'il arrive, je serais toujours sa mère, qu'un enfant avait besoin d'aimer sa vraie mère. Quand j'ai accepté sans broncher de leur abandonner mon fils pour toujours, il a refusé de me croire. Il réagissait toujours comme ça quand j'avais une de mes « lubies », comme il disait. Il refusait de me croire. Il n'était pas foncièrement mauvais, Gwen, ce n'est pas du tout ce que je veux dire. C'est moi qui suis mauvaise. Je crois qu'il était plus que moi capable d'aimer son fils. Il avait à cœur de jouer son rôle de père. Mais il a été appelé sous les drapeaux, comme tous les autres. Et il a toujours été persuadé que je reviendrais sur ma décision. Il est têtu, comme peuvent l'être les hommes. Il est déjà venu me voir, avec Francis. Il m'a dit qu'il m'aimait toujours et il m'a demandé de revenir avec lui. Je lui ai dit que j'étais mariée ; on s'est disputés. Il est parti. Mais il reviendra, Gwen. Il ne laissera pas tomber comme ça.

— Tu as peur de lui ?

— Je ne sais pas. Peut-être, un peu. Il a mauvais caractère, comme son père. Surtout quand il a bu. »

Je n'ai pas su quoi répondre.

« Dis-moi que tu ne me hais pas, Gwen, je t'en prie ! Je ne pourrais pas supporter que tu me haïsses. Tu es ma seule véritable amie.

— Bien sûr que non, je ne te hais pas. Je ne comprends pas, c'est tout.

— Je ne suis pas bien sûre de comprendre moi-même, mais tu ne vois pas que c'est précisément pour ça que je ne pourrai jamais partir, quelle que soit ma vie avec Matt ? À cause de ce que j'ai fait dans le passé. Oh, ce ne sont pas les excuses qui manquent : j'étais trop jeune, je suis tombée enceinte par accident, je n'étais pas amoureuse ; je me croyais destinée à une vie plus noble. Mais justement, ce ne sont que des excuses. À bien y réfléchir, j'ai agi en égoïste et en lâche. Eh bien je ne serai pas lâche une deuxième fois. Ce sera mon châtement, Gwen. Ne vois-tu pas que Matt est ma pénitence ?

— En effet », dis-je.

Elle m'a souri à travers ses larmes. « Ma chère vieille Gwen. Je parie qu'il n'y en a pas beaucoup à Hobb's End qui auraient ton indulgence, tu sais. Les langues vont bon train, je les ai déjà entendues ». Elle s'est mise à imiter l'accent local. « "Elle partira. Un jour elle fichera le camp avec un Yankee, que ça fera pas dix minutes que son homme sera de retour, rappelez-vous ce que je vous dis là." Eh bien non, Gwen, je ne partirai pas. Ils peuvent toujours causer. Je ne partirai pas.

— Toi et Brad, est-ce que vous... ?

— Ça nous arrive, oui. Ne te fâche pas. J'ai essayé de cesser de le voir au moment du retour de Matt, je te le jure. Mais quand je me suis aperçue qu'il ne pouvait pas... tu comprends... Brad me reconforte de temps en temps, et tant que Matt n'en sait rien... mais pour être franche, il me cause plus d'ennuis qu'autre chose. Je n'arrive pas à lui ôter de la tête l'idée qu'on parte tous les deux, et ça commence à me peser. Je lui ai dit que s'il n'arrêtait pas de me harceler, je ficherais le camp en vous laissant tous en plan, lui compris. »

Je ne peux pas dire que j'approuvais que Gloria continue de voir Brad après le retour de Matthew, mais je n'ai fait aucun commentaire. Ce sentiment m'était simplement dicté par mon attitude protectrice envers Matthew. Je n'étais pas une moralisatrice comme Betty Goodall. Nous vivions une époque extraordinaire et Gloria était une femme extraordinaire.

Elle a ri. « Je ne sais pas comment je ferais sans PX. C'est drôle, mais dans des moments comme ça, où tout est si noir, ce sont les petits riens qui nous remontent le moral. Un morceau de bœuf, une nouvelle teinte de rouge à lèvres, quelques gouttes de whisky, un paquet de cigarettes. Une paire de bas. Il est absolument adorable.

— Et Billy Joe ? Il t'embête toujours ?

— Non, non. Je l'ai vu l'autre jour. J'ai eu l'impression que ça lui faisait plaisir de savoir que Matt était revenu et que ça gâchait ma relation avec Brad. Il y avait quelque chose dans son regard... un peu comme s'il se disait que

tout espoir n'était pas perdu de me ramener dans son lit. Je crois qu'il se moque comme de l'an quarante de savoir ce que ça me fait à moi.

— Et ça t'étonne ? Je n'ai jamais pu lui faire confiance. Il a un côté violent que je trouve dangereux.

— Billy Joe ? Oh, il ne me fait pas peur. Il n'est qu'un grand enfant. » Elle s'est radossée à l'arbre. « Mais tu as raison. Il peut être violent. Je n'aime pas ça chez un homme. » Elle a marqué une pause et détourné les yeux. « Écoute, Gwen, je ne sais pas si je devrais te le dire, mais il faut que j'en parle à quelqu'un. J'ai eu quelques problèmes avec Michael.

— Michael ? Dieu du ciel. Tu ne veux tout de même pas dire qu'il...

— Ne sois pas sottte, Gwen. Il ne s'intéresse qu'aux garçons. Plus ils sont jeunes, plus ça lui plaît. Non. Allez, j'imagine que je t'en ai trop dit ou pas assez, mais tu me promets de ne pas le répéter ?

— Décidément, c'est le jour des secrets. D'accord. Promis.

— L'été et l'automne dernier, tu as peut-être remarqué que j'ai passé pas mal de temps à son atelier.

— Oui.

— Devine.

— Tu posais pour lui ?

— Oh ! Tu as deviné ?

— Ce n'était pas bien difficile, vu qu'il est peintre. Mais c'est merveilleux, Gloria. Je peux voir le tableau ? Il est fini ?

— Oui. Et il est excellent.

— Alors, où est le problème ?

— C'est un nu. »

J'ai avalé ma salive. « Tu as posé nue pour Michael Stanhope ? »

Elle a ri. « Pourquoi pas ? Avec lui, je ne risquais rien. Non, le problème c'est que je suis allée le voir hier pour lui demander de ne pas l'exposer ni le vendre à un collectionneur privé du vivant de Matthew. C'est vrai, il passe sa vie assis comme un zombie quand il ne se soûle pas à mort au pub, mais va savoir comment il réagirait ? À condition qu'il réagisse, remarque. Mais je ne veux pas courir le risque. Tu connais les gens du village. La santé de Matthew ne tient qu'à un fil. Qui sait si de voir un nu de sa femme, exécuté pendant qu'il souffrait le martyre dans un camp de prisonniers japonais, ne pourrait pas achever de lui faire perdre la tête ?

— Pas bête. Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Il a fini par accepter. Mais à contrecœur, je peux te le dire. Il trouve que c'est une de ses meilleures toiles, etc. etc., que ça lui ouvre des horizons. Que sa carrière a besoin de prendre un nouveau tournant et que c'est peut-être l'occasion rêvée. Il m'a aussi répondu que Matthew n'y verrait que du feu et que même s'il avait la toile sous les yeux, il n'est pas sûr qu'il me reconnaîtrait. Il a sans doute raison. Je suis bête.

— Mais il a accepté ?

— Non sans se faire prier, mais oui, il a bien voulu. Il aime jouer les horribles cyniques, mais au fond, c'est un

homme correct. Il a bon cœur. »

Elle a conclu notre entretien sur ces paroles. Nous sommes reparties vers Hobb's End en nous délectant du bruissement du vent dans les feuilles et du chant des oiseaux.

Je n'ai revu Gloria que deux ou trois jours plus tard, l'après-midi du 7 mai. La nouvelle de la capitulation de l'Allemagne se répandait partout. La guerre était terminée et, dans tout le pays, les gens faisaient flotter des drapeaux et fermaient boutique.

La fête commençait.

« Le film t'a plu ? » demanda Banks en retrouvant Annie devant l'Odeon de Leicester Square à neuf heures. Elle était allée voir la dernière superproduction à effets spéciaux d'un ancien réalisateur de pubs télévisées, qui était désormais très sollicité.

« Pas beaucoup, mais il y avait des trucs pas mal.

— Quoi ?

— Le mot *Fin*, par exemple. »

Banks rit. Leicester Square était bondé de touristes, comme d'habitude. Des chanteurs des rues, des jongleurs, des clowns, des avaleurs de sabre se mettaient en quatre pour extorquer une livre ou deux aux badauds, tandis que les pickpockets choisissaient une solution moins fatigante. Les Hare Krishna étaient revenus en force. Il y avait des

années que Banks n'en avait pas vu.

« Et avec ton fils, ça s'est bien passé ? demanda Annie.

— On a colmaté quelques brèches.

— Le groupe ?

— Plutôt bon ; évidemment, je ne suis peut-être pas très objectif. On ira les voir s'ils passent en tournée dans le Nord, comme ça tu pourras te faire ton opinion.

— Ça marche. »

Banks emmena Annie dans un petit restaurant style bistrot qu'il connaissait, juste derrière Shaftesbury Avenue. L'endroit était bondé, mais ils trouvèrent une table pour deux après avoir attendu quelques minutes au bar.

« Je meurs de faim », dit Annie en se glissant sur sa chaise entre la table et le mur ; elle se contorsionna pour poser ses paquets derrière elle. « Mais à ce que je vois, aller au restau avec toi va devenir un sacré problème.

— C'est-à-dire ?

— Ce n'est pas dans ce genre d'endroit qu'un végétarien va trouver son bonheur, murmura-t-elle. Regarde le menu. »

Elle avait raison : agneau, bœuf, poulet, poisson, coquillages mais, à part des salades, rien d'intéressant côté légumes. Evidemment, pour Banks, le rapprochement entre « intéressant » et « légumes » était à peu près aussi incongru que celui entre « éthique » et « milieu des affaires ».

« Désolé, dit-il. Tu veux qu'on essaie ailleurs ?

— Non, non, aucune importance. Mais la prochaine

fois, c'est moi qui choisis.

— Des visions de tofu et d'algues flottent déjà devant mes yeux.

— Idiot. Ce n'est pas nécessairement comme ça. Les restaurants indiens font une cuisine végétarienne délicieuse. Les italiens aussi. Et tu ne t'es pas plaint de ce que je t'ai servi la semaine dernière, il me semble.

— Le moment aurait été mal choisi. Je n'allais tout de même pas te critiquer avant d'avoir posé mes jalons. »

Annie rit. « Eh bien, au moins tu es honnête, c'est toujours ça.

— Honnête, non. Facétieux. Ton repas était magnifique. Le dessert n'était pas mal non plus.

— Voilà que tu recommences.

— Mais tu as raison, la prochaine fois, c'est toi qui décides. D'accord ?

— Marché conclu.

— On prend du vin ? »

Ils commandèrent un bordeaux relativement abordable – relativement seulement – et Banks se décida pour le gigot d'agneau rôti au romarin tandis qu'Annie, avec un air de martyr, prenait une grande salade avec du fromage. Le serveur, qui devait avoir été importé de France avec le décor et la nourriture, poussa un grognement désapprobateur et disparut.

Les assiettes arrivèrent plus vite que Banks ne l'avait espéré ; ils n'y touchèrent que lorsque le garçon se fut éloigné. L'agneau était tendre et succulent, d'un beau rose pâle ; Annie fit la grimace en le voyant et déclara la salade

passable. Sur la cassette de musique d'ambiance romantique, que masquait le bruit discret des serveurs empressés, des conversations et des couverts, Banks reconnut quelques mesures de l'*andante cantabile* du *Quatuor à cordes n°1* de Tchaïkovski.

Depuis sa conversation avec Brian, il se sentait soulagé d'un poids. Plusieurs problèmes demeuraient, à commencer par Sean, mais il faudrait bien que Brian apprenne à vivre en composant avec la réalité. Banks reconnut pourtant qu'a priori, ce Sean avait tout l'air d'un connard. Il envisagea pour la énième fois d'aller lui casser la gueule. Une réaction on ne peut plus adulte, s'admonesta-t-il : comme ça, tout le monde serait bien avancé. Non, l'important était que lui et Brian renouent le dialogue. Et à en juger d'après ce qu'il avait entendu, le gosse avait du talent ; il avait ses chances de réussir. Banks s'imagina en père d'une célèbre star du rock. Quand il serait vieux et grisonnant, son fils lui offrirait-il un manoir et une Mercedes ?

La lueur de la bougie mettait en valeur les joues d'Annie, rosies par le vin, et emplissait ses yeux noisette d'ombres et de reflets mystérieux. Elle portait toujours le tailleur strict qu'il lui avait vu dès le matin, mais elle avait libéré ses cheveux, qui tombaient sur ses épaules en une cascade sexy. Ils devaient lui arriver au tatouage qu'elle avait sur le sein.

« À quoi penses-tu ? » lui demanda-t-elle en levant les yeux et en rabattant une mèche derrière son oreille.

C'était le moment de franchir le pas, se dit Banks

enhardi par son humeur enjouée. « Annie, je peux te poser une question personnelle ? »

Elle haussa les sourcils, et il la sentit se rétracter. Trop tard. « Bien sûr, dit-elle. Mais je ne te promets pas d'y répondre.

— Normal. Que fais-tu à Harkside ?

— C'est quoi cette question ?

— Tu le sais parfaitement. Harkside est un trou perdu.

Le genre d'endroit où on affecte les mauvais éléments. Or tu es brillante. Tu es sagace. Tu as un grand avenir devant toi pour peu que tu veuilles le saisir, mais Harkside ne te permettra jamais d'acquérir l'expérience nécessaire.

— Ce que tu dis là est plutôt insultant pour l'inspecteur Harmond et toute son équipe.

— Oh, je t'en prie. Tu sais aussi bien que moi qu'ils s'y trouvent très bien. Ils l'ont choisi. Et je ne les insulte pas en disant qu'ils ont opté pour le confort.

— Eh bien, peut-être que j'ai fait le même choix qu'eux.

— C'est le cas ?

— Je ne t'ai pas promis de répondre à ta question. » Sa bouche devint boudeuse, commissures baissées. Banks ne l'avait jamais vue ainsi. Elle pianotait des doigts sur la table.

« C'est vrai, dit Banks en se penchant vers elle. Mais je vais te dire une chose : Jimmy Riddle me hait à mort. Il n'y a aucun danger qu'il me file un boulot dans lequel j'aurais une chance, même infime, de trouver des satisfactions. Maintenant, vu qu'il sait qui tu es, et vu que ce

qui s'est passé entre nous depuis est à des millions d'années-lumière du cercle infernal dans lequel il croit m'avoir enfermé, je me pose des questions.

— Ou tu attends la chute de l'histoire.

— Quoi ?

— Ou j'ai mal compris, ou tu te dis qu'il y a quelque chose qui cloche. Qu'on t'a tendu un piège. Et que j'en fais partie.

— Je n'ai pas dit ça », protesta Banks, qui reconnut avec une pointe de honte que l'idée lui avait traversé l'esprit.

Annie avait détourné la tête et lui présentait un profil sévère. « Annie, lui dit-il, rompant le silence. Je ne dis pas que je n'ai pas eu de soupçons. Mais crois-moi, si je te pose la question, c'est parce que je me suis rendu compte... parce que j'ai peur qu'on t'utilise, toi aussi. »

Elle le regarda brièvement, sans tourner la tête, paupières plissées. « De quelle manière ?

— Je n'en sais rien. Que veux-tu que je te dise ? Riddle avait forcément une bonne raison pour nous faire travailler ensemble, quelque chose qui devait s'avérer désagréable pour moi. J'espère que tu seras d'accord pour dire que le résultat n'est pas du tout celui qu'il escomptait. Tu m'en veux de me demander ce qui se passe ? »

Son expression se radoucit légèrement. Elle inclina la tête. « Et si c'était ça, justement ? suggéra-t-elle. Le but de la manœuvre.

— C'est-à-dire ?

— Qu'on termine ensemble, qu'on enfrein le règlement et qu'on se fasse pincer. Comme ça, il pourrait nous virer tous les deux.

— Non, ça me paraît trop mince. C'est trop facile. Ce que nous faisons n'est pas... je veux dire, c'est de même nature que ce qu'il croyait pouvoir me reprocher avant. Il est beaucoup plus sadique que ça. Et honnêtement, je ne le crois pas assez intelligent pour une combine pareille. Les espions ont un nom pour ce genre de tactique ; c'est quoi, déjà ? Un piège à miel. Jimmy Riddle ne pense qu'à me donner du poison, pas du miel.

— Jimmy Riddle ne t'a jamais rien donné.

— Oui, enfin, tu me comprends. »

Annie secoua la tête lentement, faisant danser des ombres dans ses cheveux. Le dessert arriva, mais elle n'y toucha pas tout de suite. Elle sembla réfléchir, puis elle se décida. Elle prit sa cuiller, goûta une première bouchée et regarda Banks. « Bon, dit-elle. Je vais répondre à ta question, mais seulement à charge de revanche. »

Le ciel du Yorkshire a un sens de l'à-propos tout à fait ironique. Le 8 mai 1945, il a plu des cordes toute la matinée. Le début de l'après-midi nous a apporté une accalmie, et la journée s'est terminée sous une alternance de nuages et de petites averses. J'ai fermé la boutique à l'heure du déjeuner et Gloria est venue me rejoindre

directement de la ferme. Laisant maman et Matthew ensemble, nous avons enfourché nos bicyclettes et couru voir *Le Fantôme de l'Opéra* en matinée au Lyric de Harkside.

Partout, dans le village, on ne parlait que de fêtes et de bals ; les gens tendaient des guirlandes en travers des rues, accrochaient des drapeaux aux fenêtres. Toutes les cloches des églises sonnaient. Dans le jardin public, nous sommes tombées sur des gens que nous connaissions et qui nous ont invitées à revenir en soirée pour le bal du Mechanics Institute, qui devait se terminer par une fête de rue. Il y aurait les Américains de Rowan Woods. Nous avons promis de faire tout notre possible pour les rejoindre après avoir fêté la victoire à Hobb's End.

Après le dîner, le soleil a percé entre les nuages noirs et dardé ses rayons sur Rowan Woods. Bientôt, les nuages se sont dissipés, laissant place à une superbe soirée de printemps toute brillante de l'herbe verdie par la pluie.

Gloria m'a donné une paire de bas qu'elle s'était procurée par PX, puis elle m'a aidée à me maquiller. Nous tenions à participer d'abord aux réjouissances de Hobb's End. Les gens avaient aligné de petites tables tout le long de la grand-rue, mais l'ambiance n'y était pas car il restait très peu de monde au village. La fête a pris des allures de veillée.

Maman s'était installée à l'une des tables avec son amie Joyce Maddingley. En nous voyant nous esquiver vers Harkside avec Cynthia Garmen au bout d'une heure, elle nous a recommandé une conduite exemplaire.

Matthew avait refusé de sortir de Bridge Cottage. Il en était indélogeable. Maman nous a rassurées en nous promettant d'aller de temps en temps voir s'il n'avait besoin de rien.

Nous sommes donc parties toutes les trois, en faisant le détour par la route pour ne pas mouiller nos escarpins.

À Harkside, les rues étaient en liesse. La plupart des soldats et des aviateurs des bases avoisinantes étaient là, et le village grouillait d'hommes en uniforme. Nous n'avions pas plus tôt mis le pied dans le jardin public que déjà, nous étions happées dans un tourbillon. Gloria n'a pas été longue à retrouver Brad. Billy Joe était là aussi, avec sa nouvelle conquête, et PX escortait tout ce petit monde. J'ai eu un pincement au cœur en pensant au grand absent, Charlie, mais j'étais résolue à fêter la victoire comme il convenait.

Tout d'abord, il y a eu le bal. Un grand orchestre jouait Glenn Miller, Duke Ellington et Benny Goodman, et les gens se lançaient des serpentins sur la piste.

Dans les rues, entre les morceaux de musique, nous entendions claquer les pétards et éclater des hurlements de joie. À un moment, tandis que je dansais une valse avec Billy Joe à qui j'expliquais la charge que représentait Matthew pour nous, j'ai aperçu Brad et Gloria qui s'éclipsaient au-dehors. Je ne les ai revus qu'une heure plus tard. Gloria avait retouché son maquillage mais ne pouvait cacher qu'un de ses bas avait filé. Je me suis gardée de toute réprimande. Depuis notre conversation dans les bois, je pensais souvent à elle et à ce qu'elle

sacrifiait au bien-être de Matthew, et je trouvais qu'elle avait bien droit à quelques petits plaisirs, tant qu'elle restait discrète.

L'orchestre jouait toujours quand notre petit groupe a quitté la salle en désordre. Un immense feu de joie brûlait sur la place du village ; autour, les gens chantaient, dansaient et faisaient partir des feux d'artifice. On se serait cru le soir de Guy Fawkes. L'air était empli d'une fumée âcre et le ciel d'une profusion de bouquets de couleurs. Quelqu'un avait peint une effigie de Hitler, que l'on hissait sur le feu. Tout le monde était soûl. Cynthia avait disparu. J'étais avec un groupe de gens, et à travers les flammes j'ai vu que Brad et Gloria se disputaient. Même si les chants et les explosions m'empêchaient d'entendre ce qu'ils se disaient, il était clair qu'ils criaient.

Puis nous nous sommes retrouvés chez quelqu'un, à boire du whisky. L'ambiance était complètement débridée. À un moment, en cherchant les toilettes, j'ai dû traverser la foule de gens tassés comme des sardines et j'ai senti des mains courir sur mon corps. La fumée me piquait les yeux. Gloria dansait, mais je ne voyais pas Brad. Quelqu'un est tombé dans l'escalier. Je suis sûre d'avoir vu un Noir danser sur le piano. PX était ivre ; les paupières presque closes, il essayait d'embrasser une femme. Elle l'a repoussé et il a rougi violemment. Puis il est sorti en trombe. Cynthia est réapparue, un marin sur les talons. Je ne sais pas où elle avait été le dégoter, étant donné que nous étions au moins à quatre-vingts kilomètres de la côte. Il était près d'une heure, et nous étions de nouveau dans la

rue, lorsque j'ai estimé qu'il était temps de rentrer et en ai averti Cynthia et Gloria.

Nous étions toutes les trois pompettes, autant à cause de l'émotion et de l'excitation que de l'alcool, je crois. Sans même nous donner la peine de trouver une voiture pour nous raccompagner, nous avons fait tout le trajet en dansant et en riant. Il régnait à Hobb's End un silence de mort.

Bridge Cottage était plongé dans le noir. Je suis entrée avec Gloria pour m'assurer que tout allait bien. Sitôt la porte ouverte, nous avons entendu Matthew ronfler sur le canapé. Un doigt sur les lèvres, Gloria m'a fait signe de la suivre dans la cuisine. Elle a refermé la porte et nous a servi deux whiskys, ce qui était bien la dernière chose dont nous avions besoin. Elle a voulu poser son sac sur la paillasse, mais il a glissé et il est tombé par terre. En le lui ramassant, je l'ai trouvé anormalement lourd. Curieuse, j'ai soulevé le rabat. J'ai failli m'évanouir : il contenait un pistolet. Gloria s'est retournée juste à ce moment-là, sa bouteille et ses deux verres à la main.

« Tu n'as rien vu, d'accord ?

— Mais Gloria ! D'où sort ce truc ?

— Je l'ai pris à l'un des Américains, à la fête. Il était tellement bourré qu'il ne s'apercevra de rien.

— Pas à Brad, tout de même ?

— Non. Un type qu'on ne connaît pas.

— Peu importe, il va avoir de sacrés ennuis.

— Mais non. Et puis je m'en fiche. C'est bien fait pour lui, il n'avait qu'à faire attention à ses affaires. Il essayait de

mettre la main sous ma jupe quand je le lui ai piqué.

— Mais à quoi va te servir un pistolet ? »

Elle a haussé les épaules. « Souvenir de guerre.

— Gloria !

— Bon, d'accord ! a-t-elle dit en baissant la voix pour ne pas réveiller Matthew. Disons que je me sens un peu plus en sécurité avec, c'est tout.

— Mais Matthew est inoffensif. Il ne te ferait jamais de mal. »

Elle m'a regardée comme si j'étais la plus grande imbécile que la terre ait jamais portée. « Qui t'a parlé de Matthew ? » Elle ne se donnait même plus la peine de murmurer. Puis elle m'a pris l'arme des mains et l'a cachée dans un placard, derrière ses maigres réserves de thé et de cacao. « Bon, tu le veux, ce whisky ? »

Vivian Elmsley vivait un moment épouvantable. Il n'était pas loin de minuit ; installée dans sa pièce de séjour dépouillée avec un troisième verre de gin-tonic à la main, elle regardait un programme immonde à la télévision. Le sommeil refusait de venir. Son mystérieux correspondant ne l'avait pas rappelée, mais elle considérait désormais le téléphone comme un objet de terreur, qui pouvait à tout moment détruire le peu de tranquillité d'esprit qu'il lui restait. Elle se demanda si elle n'aurait pas dû en parler à la police. Mais qu'auraient-ils fait ? Elle n'avait rien de

précis à leur rapporter.

Dès l'instant où elle avait appris que le corps de Gloria avait été exhumé, elle avait su que la police découvrirait sa véritable identité et aboutirait tôt ou tard chez elle. Mais elle ne s'était pas préparée à l'impact de cette visite. Les policiers savaient qu'elle mentait ; c'était clair. L'inspecteur Banks n'était pas né de la dernière pluie. Il n'ignorait pas que, quand on avait été aussi proche qu'elle des personnages concernés, on en savait forcément davantage que ce qu'elle avait prétendu. Et elle mentait mal.

Pourquoi, alors, avait-elle essayé de les duper ? Par peur de déranger sa petite vie ? En partie. Elle n'avait aucune envie de finir en prison. Surtout à son âge. Pourtant, quoi qu'en disent les textes de loi, risquait-elle vraiment des poursuites après si longtemps ? Quand ils auraient entendu son histoire de A à Z, auraient-ils le cœur de lui faire subir l'humiliation d'un procès ? Les circonstances atténuantes, ce n'était tout de même pas une vue de l'esprit.

Le problème, c'est qu'elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. À la réflexion, nous craignons l'inconnu par-dessus tout.

D'un autre côté, si elle ne se décidait pas à parler, ils ne découvriraient jamais la vérité. Elle seule la connaissait. En manœuvrant avec prudence, Vivian aurait de bonnes chances d'emporter son secret dans la tombe.

Une chose était certaine : la police reviendrait ; elle l'avait lu dans les yeux de l'inspecteur. Ce soir même, il fallait que sa décision soit prise.

« Il y a un point sur lequel tu as vu juste, commença Annie. Si je végète à Harkside c'est parce que je suis un mauvais élément.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tout dépend comment on voit la chose. Pour eux, c'était un bizutage. Moi, j'appelle ça une tentative de viol en réunion. Je ne te dirai ni les noms ni l'endroit où ça s'est passé. Sache seulement que c'était dans une grande ville, et pas dans le Yorkshire, d'accord ?

— D'accord. Continue.

— C'est difficile. » Annie plongea sa cuiller dans sa mousse au chocolat. « Plus difficile que je ne l'aurais cru.

— Je ne te force pas.

— Maintenant que j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout », dit-elle en l'arrêtant d'une main levée. Le serveur passa près de leur table et ils en profitèrent pour commander des cafés. Il s'éloigna sans accuser réception, mais deux minutes plus tard, les tasses étaient sur la table. Annie repoussa sa coupelle ; elle était vide, et elle se mit à jouer avec la cuiller.

« Ça s'est passé au moment où j'ai été nommée enquêtrice. Il y a presque deux ans maintenant. J'avais fait ma période de simple brigadier sur place et je ne savais pas où j'allais être affectée. Ça m'était égal, remarque. J'étais contente d'intégrer la Crim après... enfin, tu vois ce

que je veux dire.

— Les patrouilles ? Les équipes tournantes ?

— Exactement. Bref, une fête était prévue au pub local que fréquentaient les flics. On avait la salle privée, à l'étage. J'étais toute contente de moi, moi qui avais toujours voulu faire partie de l'équipe. Naturellement, on est restés jusqu'à la fermeture. On n'était plus que quatre. L'un des types a proposé qu'on finisse la soirée chez lui autour d'un verre, et personne ne s'est fait prier. »

Elle parlait à voix presque basse pour ne pas être entendue. Précaution inutile car le restaurant était bondé, les rires fusaient, les conversations étaient presque assourdissantes. Banks dut tendre l'oreille, et la révélation qu'elle lui fit l'affecta d'autant plus qu'elle lui parvint dans un murmure. Il buvait son café à petites gorgées. Pendant les rares accalmies dans le bruit de fond, il reconnaissait les notes romantiques et exaltées du *Liebestraum* de Liszt.

« On était tous pas mal bourrés, et j'étais la seule femme. Je ne connaissais pas très bien les autres. Dans le taxi, la conversation a commencé à s'aventurer sur un terrain glissant qui aurait dû me mettre sur mes gardes. Tu vois, flirt, sous-entendus sexuels, attouchements. Ce genre de trucs. Disons que j'étais naïve. Les trois autres n'arrêtaient pas de faire des allusions voilées à des bizutages, ils se poussaient du coude et échangeaient des clins d'œil, mais j'avais trop bu pour m'en inquiéter. Jusqu'au moment où – ça faisait un petit bout de temps qu'on était dans l'appartement, et on avait bu encore un peu plus – l'un d'eux m'a attrapée par le bras et a essayé

de m'entraîner dans la chambre en me disant qu'il attendait ce moment depuis le début de la soirée. Je me suis dégagée en riant. Je croyais qu'il plaisantait. Pas du tout. Il s'est foutu en colère. Alors tout a dérapé. Les deux autres m'ont plaquée sur le canapé pendant qu'il remontait ma jupe, me déchirait ma culotte et me violait. »

Banks remarqua qu'elle serrait très fort le manche de sa petite cuiller ; ses articulations avaient blanchi. Elle prit une profonde inspiration et poursuivit : « Quand il a eu terminé, ils ont interverti les rôles ; j'ai compris ce qui allait m'arriver. On avait l'impression qu'il n'y avait plus d'individus dans la pièce. Ils étaient tous sous l'emprise de leur lubricité mâle et aveugle dont j'étais l'objet, et qui anéantissait tout, conscience, décence... C'est difficile à décrire. J'étais terrifiée, mais j'ai fini par reprendre mes esprits assez vite. Dès que j'ai pu, je leur ai échappé, j'ai donné un coup de pied magistral dans les couilles de celui qui m'avait violée et j'ai balancé un coup de coude dans une mâchoire. J'avais pratiqué les arts martiaux. Je ne sais pas, peut-être que si je n'avais pas bu j'aurais eu des réflexes plus rapides, une meilleure coordination. Bref, j'ai tout de même réussi à en mettre deux hors d'état de nuire le temps de filer vers la porte. Le troisième m'a rattrapée, et celui que j'avais frappé à la mâchoire se relevait déjà. Ils suaient, ils étaient tout rouges, et absolument fous de rage. L'un des types m'a envoyé un direct à l'estomac et l'autre en pleine poitrine. Je suis tombée. Je crois que j'ai vomi. Je me suis dit : ça y est, ils vont terminer ce qu'ils ont commencé, mais ils avaient tout de même perdu un peu de

leur aplomb. Ils retombaient sur terre. Tout d'un coup, ils étaient de nouveau des individus, mais tous dressés contre moi et conscients de ce qu'ils avaient fait. Ils ont senti qu'ils avaient intérêt à se serrer les coudes. Ils m'ont traitée de putain, de lesbienne et m'ont fichue dehors en me disant que si j'avais un brin de jugeote, je réfléchirais à deux fois avant d'aller raconter ce qui s'était passé. Je suis partie.

— Tu es allée porter plainte ? Parce que nom d'un chien, Annie, c'était un viol ! »

Elle eut un rire dur. « C'est bien d'un homme de dire ça ! De juger de ce qu'il faut faire en pareil cas, d'être si terriblement compréhensif ! » Elle secoua la tête. « Tu sais ce que j'ai fait ? J'ai déambulé dans la ville, complètement hébétée, pendant une bonne partie de la nuit. Les gens ont dû me prendre pour une folle. J'étais totalement dégrisée, je t'assure. Mais j'étais engourdie, vidée, insensible à tout. Je me souviens... J'ai essayé de ressentir quelque chose, je me suis reproché de ne pas être folle de rage, ou de désespoir. Je m'en voulais de ne pas même être en colère. Je sais bien que ça paraît impossible, mais c'est pourtant tout ce que j'en ai retenu. Rien qu'un engourdissement profond et froid. Quand, enfin, je me suis retrouvée chez moi, j'ai pris un bain chaud pendant des heures, en écoutant la radio. Les infos. La météo. La vie normale. C'était apaisant. Et tu sais quoi ? Je comprends toutes ces victimes de viol qui ne portent jamais plainte. »

Des larmes brillaient au coin de ses yeux, mais quand elle vit que Banks les remarquait, elle les ravala.

« Et ensuite ? demanda-t-il.

— Le matin venu, j'avais retrouvé un peu de courage. Aussitôt, je suis allée voir le commissaire divisionnaire pour tout lui déballer. Et tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Deux des trois types m'avaient précédée. Ils avaient frappé les premiers pour être sûrs d'avoir l'avantage. Ils étaient allés lui raconter qu'il y avait eu un peu de grabuge à la fête, la veille au soir, juste un bizutage qui avait un peu dérapé, mais rien de grave, hein, et que je viendrais sans doute me plaindre et les accuser de toutes sortes d'horreurs. Selon eux, j'étais complètement bourrée, je leur aurais promis de me les faire tous et j'aurais changé d'avis au pied du mur.

— Et il les a crus ?

— C'était leur parole contre la mienne. Ils étaient tous copains. Au commissariat, je m'étais déjà fait une réputation de louf. Il y en avait même qui m'appelaient "la baba" dans mon dos. Tu vois, je faisais du yoga et de la méditation, je ne mangeais pas de viande, je ne regardais pas le foot à la télé et je ne passais pas ma vie à parler de cul. Rien que ça, ça suffit pour qu'on te considère comme un peu bizarre. On racontait aussi que je ne m'intéressais pas beaucoup aux hommes, pour la simple raison que, parmi mes collègues, je n'en avais pas trouvé un seul qui me plaisait. Je suis sûre qu'ils croyaient tous que je préférais les femmes. Or il y a un certain type de mecs que ça prend à rebrousse-poil. Ils pensent que ce qui faut à une lesbienne, c'est une bonne queue bien dure et bien placée pour lui remettre les idées en place. Et naturellement, ils

sont tout désignés pour lui infliger ledit traitement. Il se trouve que j'avais un petit copain à l'époque, rien de sérieux mais je ne mélangeais pas ma vie privée et le boulot.

— Tu as raconté au commissaire ce qui s'était passé ?

— Oui. Dans tous les détails.

— Et... qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il était très gêné.

— Il n'a pas lancé une procédure ?

— Comme je te l'ai dit, c'était leur parole contre la mienne. Et à part une culotte déchirée, j'avais détruit les preuves.

— Même... de nos jours...

— Quoi, de nos jours ?

— Annie, il y a des procédures pour se défendre contre ces choses-là.

— Des procédures ? Ha ! Va raconter ça au patron. Tiens, au fait, il a trouvé le moyen de me dire qu'une enquête interne, ça fait désordre. Ça éclabousse tout le monde, à commencer par la maison. Il m'a dit que mes collègues seraient réprimandés pour leur "impétuosité", mais qu'il vaudrait mieux pour nous tous que l'affaire ne s'ébruite pas en dehors des quatre murs de son bureau. Il m'a dit de faire passer l'intérêt de la corporation avant mes petites préoccupations égoïstes.

— Et tu as dit oui ?

— J'avais le choix ?

— Il aurait dû être mis à pied.

— Contente de voir que tu penses comme moi.

— Si je comprends bien, ça s'est terminé par une petite tape sur la main des méchants garçons et ta mutation dans un trou perdu ?

— Pas tout à fait. Enfin pas tout de suite. » Annie baissa les yeux sur sa tasse de café. « Il y a eu des complications.

— Lesquelles ? »

Elle enroula une mèche de cheveux autour de son index, puis leva les yeux. « Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Que j'avais donné un coup de pied dans les couilles d'un des types ?

— Oui ? Eh bien ?

— Il y a eu des suites. Il a dû se faire opérer. Il a perdu ses testicules. Les deux. Le pire, c'est qu'il était le plus jeune des trois, le moins avancé en grade. Il était simple brigadier, marié depuis un an. Il voulait avoir des gosses.

— Seigneur ! J'imagine qu'après ça, tu es devenue la coqueluche du commissariat.

— Tu peux le dire. Pendant un moment, j'ai pensé à démissionner. Mais je suis têtue. Le patron m'a suggéré une mutation. Il m'a promis de me chercher quelque chose, et tout ce qu'ils ont réussi à me trouver c'est Harkside. Millicent Cummings a été très compréhensive ; je crois qu'elle travaillait autrefois sous les ordres de Riddle.

— Donc, Riddle est au courant ?

— Il est au courant de la version de mon commissaire, en tout cas.

— Ce qui veut dire qu'à ses yeux, tu es la femme à

abattre ? Une salope de lesbienne casse-couilles, au sens propre. »

Annie eut un demi-sourire. « On m'a traitée de pis que ça, mais merci tout de même du compliment.

— Ça ne m'étonne plus qu'il nous ait mis ensemble. Remarque, ce n'est pas la finesse psychologique qui l'étouffe, ce Jimmy Riddle. Je suis surpris qu'il ait eu la carrière qu'il a eue. Je suis atterré par ce qui t'est arrivé, Annie. Plus que je ne saurais le dire.

— J'ai passé l'éponge.

— Ce qui m'étonne, aussi, c'est que tu aies pu me laisser m'intéresser à toi, moi, un inspecteur. Avec ce qui t'est arrivé, on aurait pu croire que tu serais dégoûtée de tes collègues pour le restant de tes jours, surtout de tes supérieurs hiérarchiques.

— Voyons, Alan, tu te rabaisses en disant ça. Tu me crois donc stupide à ce point ? C'est une insulte pour nous deux. Jamais, pas un seul instant, je n'ai établi de parallèle entre toi et mes agresseurs. La première fois que je t'ai vu, je ne savais même pas que tu étais inspecteur divisionnaire et tu m'as plu tout de suite. En fait, je croyais que j'avais repris le dessus, que j'avais ma vie bien en main.

— Et ce n'est pas le cas ? Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

— Je me terre. Je vis comme une taupe. Je croyais que j'avais surmonté le choc, que j'avais simplement choisi une vie plus simple. Une vie de célibat, de réflexion et de contemplation. C'est à mourir de rire. Ce que je croyais

être un choix n'était que le résultat de mon traumatisme et de mon incapacité à le surmonter. Alors, comme je pratiquais la méditation et le yoga depuis des années et que je venais d'une petite ville maritime, j'ai trouvé tout naturel de venir traîner mes guêtres à Harkside.

— Tu n'y es pas heureuse ?

— Heureuse ? C'est quoi, heureuse ? Le contraire de malheureuse ? Je vivote. Je me suis organisé ma petite vie tranquille au cœur du labyrinthe, comme tu me l'as fait remarquer fort à propos. Je possède peu de choses. Je vais travailler, je fais mon boulot, je rentre chez moi. Pas de vie sociale, pas d'amis. Je ne me suis pas appesantie sur mes malheurs. Je n'ai pas fait de cauchemars. J'ai eu de la chance, j'imagine. Et je n'ai pas été rongée de culpabilité pour ce qui est arrivé au jeune brigadier. Je te parais peut-être dure, mais je me suis suffisamment interrogée pour savoir que je ne me trompe pas. Il a été poussé par ses supérieurs, certes, il s'est laissé entraîner dans une beuverie générale. On pourrait lui trouver toutes sortes d'excuses, prétendre qu'il était trop influençable, ou simplement qu'il a disjoncté... démence passagère. Mais c'est moi qui me suis fait violer, pas lui. Et c'est moi qui ai vu son visage pendant qu'il me faisait ça. Tout ce qui lui est arrivé, il l'a mérité. Ce qui est dommage, c'est que je n'aie pas pu traiter les autres de la même manière. » Elle marqua une pause. « Mais regardons les choses en face, je n'ai pas mené une seule enquête sérieuse depuis que je suis à Harkside. Je sais que j'ai des dispositions. Je suis rapide, pas bête, et le travail ne me fait pas peur. Mais

jusqu'à l'affaire Gloria, je n'ai fait que des cambriolages, du vandalisme et des fugues d'adolescents.

— Et maintenant ? »

Elle haussa les épaules. « Maintenant je ne sais pas.

Tu es la première personne à qui j'en parle.

— Tu n'as rien dit à ton père ?

— À Ray ? Non. Il serait plein de compassion, mais il ne comprendrait pas. Il n'a jamais approuvé mon engagement dans la police.

— De la part d'un artiste hippie, ce n'est guère étonnant.

— Il serait capable d'organiser une manif jusqu'à Scotland Yard. » Elle s'interrompt et joua de nouveau avec ses cheveux. « À ton tour maintenant. Tu m'as promis de répondre à une question, toi aussi. Tu te souviens ?

— J'ai promis ça, moi ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— C'est vrai que tu as buté Jimmy Riddle ? »

Banks écrasa sa cigarette et glissa sa carte de crédit sur le petit plateau que le serveur avait déposé sur la table, et qu'il reprit presque aussitôt. Les théâtres se vidaient, et on faisait la queue devant le restaurant.

« Oui, c'est vrai. »

Elle rit. « Nom de Dieu, comme j'aurais voulu être là ! »

Le serveur enregistra le paiement en un clin d'œil. Banks signa le reçu, Annie rassembla ses paquets et ils sortirent dans les rues animées du West End, où les gens se pressaient, buvant debout devant les portes des pubs.

Quatre hommes bloquaient le passage, riant et parlant tous à la fois dans un téléphone portable. Banks et Annie les contournèrent. Une femme ivre, en mini-kilt, bas noirs et talons aiguilles, essayait de marcher tout en se disputant avec son compagnon. Elle manqua le bord du trottoir et s'étala de tout son long dans le ruisseau en jurant. Des sirènes hurlèrent au loin.

« Ne ris pas, dit Annie, mais le soir... tu sais, le soir où on était chez moi, et où tu as mis un bras autour de mes épaules...

— Oui.

— Eh bien, je m'attendais bien à ce qu'il se passe quelque chose, mais je n'étais pas sûre d'être prête. J'allais te dire que j'étais lesbienne. Pour te repousser gentiment, pour que tu ne croies pas que j'avais quelque chose contre toi, ou que tu ne me plaisais pas, mais simplement parce que les hommes ne m'intéressaient pas. J'avais tout préparé dans ma tête.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Le moment venu, j'ai changé d'avis. Crois-moi, j'étais sans doute aussi surprise que toi du tour que prenaient les événements. J'avais peur, aussi. Je t'ai invité chez moi et je t'ai fait boire, oui, mais ce n'était pas une opération de séduction.

— Je ne l'ai jamais pris comme tel.

— J'allais te proposer le canapé.

— Et je l'aurais accepté volontiers.

— Mais j'avais sincèrement envie de toi, même si j'étais terrifiée. C'était la première fois depuis la soirée

maudite. Il fallait que je passe à l'acte ; que je surmonte ma peur, sans doute. C'est parfois la seule manière. »

Ils remontaient Charing Cross Road, où toutes les librairies étaient fermées, et traversèrent Oxford Street. Quand ils tournèrent dans Great Russell Street, Annie glissa son bras dans celui de Banks. C'était la seconde fois qu'ils se permettaient un peu d'intimité physique en public, et la chaleur du contact fut réconfortante. Annie pencha légèrement la tête sur l'épaule de Banks, et ses cheveux lui chatouillèrent la joue.

Il avait réservé une chambre par téléphone dans l'après-midi en prévenant qu'ils arriveraient tard. L'hôtel était petit. Il y était descendu deux fois déjà – seul – en mission, et avait été impressionné par la propreté et la qualité du service, surtout pour le prix.

Ils dépassèrent la masse sombre du British Muséum, à l'abri derrière ses grilles et en retrait dans sa cour, puis traversèrent Russell Square. D'un pub au coin de la rue, leur parvinrent des rires et des conversations. Ils croisèrent un couple enlacé.

« Nous y sommes, dit Banks. Tu t'es acheté une brosse à dents ?

— Oui. » Annie souleva un de ses paquets. « Et un jean, des chaussures, une jupe et un chemisier, de la lingerie...

— Eh bien, voilà ce qui s'appelle faire du shopping, ou je me trompe.

— Je n'ai pas si souvent l'occasion de monter à la ville. Et je n'ai pas oublié la chemise de nuit non plus.

— Je croyais t'avoir dit que tu n'en aurais pas besoin. »

Elle rit et se rapprocha de lui. « Oh, ne t'en fais pas. C'est une toute petite chemise de nuit. Je te promets qu'elle te plaira. » Ils montèrent le perron de pierre de l'hôtel.

La pensée de ce pistolet ne me quittait plus. En général, je me représentais la scène ainsi : Gloria tuait Matthew et se donnait la mort ensuite. Les images étaient si réalistes que je voyais le sang jaillir de leurs blessures. J'ai fini par décider d'intervenir.

Comme je l'ai dit, j'avais une clef de Bridge Cottage. Matthew ne s'enfermait pas, mais il lui arrivait de ne pas se donner la peine de venir ouvrir. La plupart du temps, il était dans un état semi-comateux : quand il n'était pas au pub, il s'abrutissait d'alcool chez lui, à coups de whisky que Gloria se procurait par PX.

J'ai attendu qu'arrive le tour de Gloria de l'emmener chez le Dr Jennings pour m'introduire chez eux. Même si on me voyait, personne ne s'en étonnerait : tout le monde connaissait l'état de Matthew et me voyait entrer et sortir de Bridge Cottage à tout bout de champ.

J'ai trouvé l'arme à l'endroit où Gloria l'avait cachée, derrière le thé et le cacao dans le placard de la cuisine. Je l'ai mise dans le cabas que j'avais apporté, j'ai rangé le

placard et je suis repartie. Je ne savais pas combien de temps elle mettrait pour s'apercevoir de mon larcin, mais je lui souhaitais de ne plus en avoir besoin à ce moment-là, et de se rendre compte du service que je lui avais rendu.

L'amour nous fait vraiment faire d'immenses bêtises.

Il était environ onze heures, le samedi matin, quand Banks et Annie se présentèrent de nouveau chez Vivian Elmsley. Avant même qu'ils aient pu sonner à l'interphone, la porte s'ouvrait et Vivian manquait leur rentrer dedans.

« Vous sortiez, Ms Elmsley ? demanda Banks.

— Vous ? » Elle posa une main sur son cœur. « Je ne pensais pas... si vite... j'allais... montez avec moi. »

Ils la suivirent jusqu'à l'appartement. Elle portait une grande enveloppe kraft qu'elle jeta sur la console de l'entrée. Banks y jeta un coup d'œil : elle lui était adressée personnellement au commissariat d'Eastvale.

Elle se retourna vers eux en entrant dans le séjour. « Je suppose que je devrais vous remercier d'être revenus, dit-elle. Vous m'avez économisé un timbre.

— C'est quoi, ce courrier ? demanda Banks. Vos aveux ?

— Si l'on veut, oui.

— Donc, hier, vous nous avez menti.

— La fiction, c'est mon métier. C'est parfois plus fort que moi.

— Vous devriez connaître la différence.

— Entre quoi et quoi ?

— La fiction et la réalité.

— J'ai appris à laisser cela aux arrogants. Ils croient

tout savoir. » Elle tourna les talons, reparti dans l'entrée et revint avec l'enveloppe. « Je voulais vous présenter mes excuses, poursuivit-elle en la tendant à Banks, pour mon attitude cavalière. Notre entretien m'a été particulièrement pénible. J'ai tendance à me réfugier derrière les mots quand j'ai peur. J'aimerais que vous ayez la gentillesse d'emporter ceci et de le lire. J'en ai fait faire une copie ce matin. Au cas où vous craindriez que j'essaie d'échapper à la justice, je vous rassure : Je n'ai nullement l'intention de m'enfuir.

— Pourquoi ce revirement ?

— Appelons cela un cas de conscience. J'ai cru pouvoir vivre avec ce secret, or j'en suis incapable. Les appels téléphoniques ne m'y ont pas aidée, il faut le dire. Au petit matin, je suis parvenue au terme d'un long débat avec moi-même, et j'ai décidé de vous avouer la vérité. Ensuite, il ne tiendra qu'à vous d'en faire ce que vous voudrez. Je préfère que ça se passe ainsi, je n'ai pas envie, pour l'instant, de répondre à des milliers de questions. Je pense que ceci vous aidera à comprendre. Naturellement, je n'ignore pas que vous aurez des éclaircissements à me demander. On m'attend à Leeds la semaine prochaine pour une séance de dédicaces, vous aurez donc rapidement l'occasion de le faire. Me concéderez-vous cette petite faveur ? »

La requête était inhabituelle ; s'il fallait observer le règlement à la lettre, jamais Banks ne devrait laisser une personne soupçonnée de meurtre lui remettre ses aveux par écrit et retourner à ses affaires. Mais il n'était pas

mauvais non plus de laisser parler le bon sens. Dès le début, cette affaire n'avait rien eu d'ordinaire, et il était tout prêt à croire Vivian Elmsley quand elle lui disait qu'elle ne s'enfuirait pas. Elle était trop célèbre et, même si elle le voulait, elle n'avait sans doute nulle part où aller. Il y avait une autre hypothèse : le suicide. C'était un risque certain, mais il décida de le courir. Si Vivian Elmsley préférait se donner la mort plutôt que de subir un procès pour meurtre qui coûterait des milliers de livres au contribuable et attirerait la presse comme le sang les sangsues, ce n'était pas Banks qui lui jetterait la pierre. Si jamais Jimmy Riddle découvrait le pot aux roses, évidemment, la carrière de Banks serait bonne à jeter aux orties. Mais depuis quand s'était-il laissé arrêter par les éventuelles réactions de Jimmy Riddle ?

« Vous avez parlé d'appels téléphoniques, lui dit-il. Quels appels ?

— Des coups de téléphone anonymes. Parfois il parle, parfois il se contente de raccrocher.

— Quel genre de choses vous dit-il ?

— Oh, rien de précis. Des menaces vagues. Et il m'appelle Gwen Shackleton.

— Est-ce que ça vous évoque quelqu'un ?

— Non. N'importe qui peut retrouver aisément mon véritable nom ; quant à mon numéro de téléphone, il est dans l'annuaire. Mais pourquoi faire ça ?

— Il a un accent ? Un accent américain ?

— Pas américain, non. Mais d'où, je ne sais pas. La voix est feutrée, on dirait qu'il parle à travers un mouchoir. »

Banks réfléchit quelques instants. « Je ne vois pas très bien ce que nous pourrions faire. Si j'étais vous, je ne me tracasserais pas trop. La plupart du temps, les gens qui profèrent des menaces par téléphone ne rencontrent pas leurs victimes. C'est pourquoi ils se servent du téléphone, justement. Ils craignent les contacts. »

Vivian secoua la tête. « Je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un dingue qui joue à me faire peur. C'était plus... plus personnel.

— Peut-être votre domaine professionnel attire-t-il quelques fans détraqués ? suggéra Banks. Quelqu'un qui croit vous fournir une idée d'intrigue, ou vous aider à connaître la peur. Honnêtement, je ne crois pas qu'il y ait lieu de vous inquiéter, mais je vous conseille de prendre contact avec votre commissariat. Ils vous diront quoi faire. Vous y connaissez quelqu'un ?

— Oui. Le commissaire Davidson. Il m'aide dans mes recherches.

— Parfait. Appelez-le. » Banks agita l'enveloppe. « Nous ferons ce que vous nous demandez, dit-il. Mais qui nous dit que ceci est la vérité et non pas encore une pure fiction ?

— Rien. En fait, c'est un peu des deux, mais les passages qui vous intéresseront sont véridiques. Vous êtes bien obligé de me croire sur parole, n'est-ce pas ? »

Ce jour-là avait commencé comme un jour ordinaire... si tant est que cette époque extraordinaire eût connu des jours ordinaires. J'avais ouvert la boutique, pris les cartes d'alimentation en m'excusant de la pauvreté de mon étalage, préparé le déjeuner puis le dîner de maman, et je m'étais enfin installée pour une soirée consacrée à la lecture et à la TSF. Les Américains donnaient une fête d'adieu à la base ; ils venaient d'apprendre que leur départ n'était plus qu'une question de jours. Nous avons été invitées, mais ni Gloria ni moi n'avions eu envie d'y aller. La page semblait tournée. Charlie était mort et Gloria avait clairement fait comprendre à Brad, après leur dernière passade le jour de la victoire, qu'elle restait avec Matthew et qu'il valait mieux rompre carrément.

J'aimerais pouvoir dire que j'avais eu un pressentiment, que j'avais senti venir la catastrophe, mais honnêtement je ne peux pas. Avec tous les soucis qui me trottaient dans la tête – la mort de Charlie, la maladie de Matthew, les problèmes de Gloria, maman –, j'avais du mal à me concentrer sur *La Dernière Chronique de Barset*, de Trollope.

Si Cynthia Garmen n'était pas passée me déposer un coupon de soie à parachute en partant pour Harkside, rien ne m'aurait amenée à Bridge Cottage si tard en soirée. Il y avait deux ou trois jours que je n'avais pas vu Gloria, et je me disais qu'un petit cadeau ne manquerait pas de lui faire plaisir. Depuis la victoire, elle était épuisée et déprimée, et elle se laissait complètement aller. Dire que j'ai obéi à une petite voix qui m'appelait là-bas serait mentir ; je ne me

rappelle pas non plus avoir eu un sentiment de grande appréhension, un frisson involontaire, ou encore l'impression que mes oreilles me cuisaient. Je ne pouvais pas me concentrer sur mon livre et Gloria occupait toutes mes pensées, ce n'était pas plus compliqué que ça.

Mon journal s'arrête ici ; tous les efforts que j'ai faits au fil des ans pour effacer ces souvenirs de ma mémoire ont échoué.

Il était dix heures à peine passées. Maman était allée se coucher. D'une main distraite, j'ai reposé mon livre et j'ai palpé la soie en me disant que la perspective de se faire une nouvelle robe aiderait peut-être Gloria à retrouver le moral. Je crois aussi que je me sentais coupable de lui avoir dérobé son arme, et que j'avais envie de savoir si elle s'en était aperçue. Si c'était le cas, elle n'en avait rien laissé paraître.

Pensant trouver Matthew au Shoulder of Mutton, je suis partie avec l'intention de passer le prendre pour le ramener chez lui. Même s'il ne communiquait pas, j'étais sûre qu'il savait qui j'étais, et que je l'aimais. Je crois aussi que ma présence le rassurait. Au pub, on m'a dit qu'on l'avait prié d'abrégé sa soirée car, dans un accès de colère, il avait brisé un verre. J'ai descendu la grand-rue, qui était plongée dans l'obscurité, jusqu'à Bridge Cottage. Du Duke of Wellington, qui était sur la rive opposée, me parvenaient de la musique et des rires : apparemment, les fêtes de la victoire s'y étaient prolongées toute la semaine. L'eau courait, argentée par la lune qui lui donnait l'aspect d'un animal soyeux tapi dans l'ombre.

À Bridge Cottage, de la lumière filtrait entre les rideaux. Des tentures neuves, maintenant que les rideaux de défense passive n'étaient plus nécessaires.

Je frappe. Pas de réponse. Je frappe de nouveau.

Pas un instant il ne m'est venu l'idée que Gloria était sortie. Elle sortait rarement le soir, sauf pour aller au cinéma avec moi. Elle n'était pas du genre à s'en aller en laissant les lumières allumées. D'ailleurs, Matthew devait être là. Où aurait-il pu aller après avoir été chassé du pub ?

Je frappe une troisième fois.

Toujours rien.

J'introduis ma clef dans la serrure et j'entre en appelant Gloria.

Il n'y avait personne dans le séjour, mais j'ai senti une forte odeur de whisky. J'appelle Gloria encore une fois, et puis je crois entendre bouger dans la cuisine. Intriguée, j'y vais. Je l'ai vue dès la porte.

Elle gisait sur le sol dallé, bras et jambes écartés dans des positions impossibles, telle une poupée de chiffon. Un de ses petits poings était serré, comme pour frapper, sauf l'annulaire, qui dépassait tout raide.

Il n'y avait pas beaucoup de sang ; je me souviens que ça m'a surpris. Elle portait sa robe bleu nuit à col de dentelle blanche. Sur le tissu, on aurait dit des taches de rouille. Il y en avait partout : sur la poitrine, sur le ventre, les côtes, les hanches. Partout, la robe bleue était tachée de sang, et pourtant il y en avait très peu par terre.

Pas très loin du corps, une bouteille de whisky cassée répandait l'odeur que j'avais remarquée en entrant. C'était

du bourbon. Une cartouche de Lucky Strike toute neuve était posée sur la paillasse. Au-dessus, le placard béant était vide ; du thé et du cacao étaient éparpillés partout, jusque par terre, ainsi que tout le contenu du tiroir à couverts.

À côté d'elle, Matthew était agenouillé dans une petite flaque de sang, un couteau de cuisine ensanglanté à la main. Je me suis approchée de lui, je le lui ai pris et je l'ai reconduit jusqu'à son fauteuil. Il m'a suivie aussi docilement qu'un soldat qui se rend, et s'est abattu dans le fauteuil comme un homme qui n'a pas dormi depuis des mois.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Matthew ? Qu'est-ce que tu as fait ? Parle-moi, Matthew. Pourquoi as-tu fait ça ? »

Je lui ai mis dans les mains un crayon et un papier, mais il s'est renfermé dans sa coquille et j'ai compris que je ne tirerais rien de lui. Les mains sur ses épaules, je l'ai secoué doucement, et il s'est éloigné davantage encore. Il avait mis son pouce ensanglanté dans sa bouche. J'ai remarqué que les manchettes de sa chemise blanche étaient tachées elles aussi.

Je ne sais pas combien de temps j'ai tenté de le faire parler. Enfin, de guerre lasse, je suis retournée dans la cuisine. Je n'avais pas les idées claires. Mon hypothèse, si on peut appeler hypothèse les tourbillons qui dévastaient mon esprit, était que quelqu'un avait dû lui rapporter les médisances du village sur la conduite de sa femme pendant ses absences. Je savais déjà qu'il avait fait une crise au Shoulder of Mutton, et je me disais que la rage qui s'accumulait en lui comme de la vapeur monte dans une

bouilloire avait fini par exploser. Maintenant que Gloria était morte, Matthew s'était vidé de sa fureur.

Toujours incrédule, je regardais le pauvre corps disloqué de Gloria en m'exhortant à réagir. Si jamais quelqu'un découvrait la vérité, Matthew risquait la pendaison ou, plus probablement, d'être déclaré fou et interné pour le restant de ses jours. Malgré toutes les difficultés de sa vie présente, je savais que ce serait au-dessus de ses forces. Ce serait son purgatoire. Ou pis encore. À partir de maintenant, j'étais responsable de lui.

Quant à Gloria, elle avait toute ma compassion. J'avais appris à l'aimer presque autant que j'aimais Matthew. Mais elle était morte. Je ne pouvais plus rien pour elle. Elle n'avait plus de famille et j'étais la seule à connaître son histoire ; ce qu'elle devenait maintenant n'avait plus d'importance. C'est du moins ce que je me suis dit.

À l'époque, il me restait encore quelques convictions religieuses, même si la guerre m'en avait ôté la plupart, surtout depuis la mort et la résurrection de Matthew qui m'apparaissaient comme une cruelle parodie de Pâques. Cependant, ni le devenir de l'âme de Gloria ni le souci de lui donner une sépulture décente n'ont influencé ma décision, qui n'avait rien à voir avec l'Eglise. Je ne considérais pas ce que je faisais en termes de bien ou de mal, et je ne me suis même pas posé la question de savoir si j'agissais contrairement à la loi. Une seule pensée m'habitait comment protéger Matthew des médecins et des policiers qui ne manqueraient pas de le tourmenter si

jamais l'affaire s'ébruitait.

Matthew était-il devenu un assassin à mes yeux ? Je ne crois pas, même si j'avais devant moi des preuves irréfutables. Etrangement, je voyais Gloria comme mon alliée, unies que nous étions dans la volonté de protéger Matthew de la cruauté et des souffrances qu'il n'avait déjà que trop endurées. Elle ne voudrait pas qu'il aille en prison, me disais-je. Elle ne voudrait pas le savoir interné dans un asile de fous. Elle avait fait d'énormes sacrifices pour le protéger. Depuis son retour, elle avait vécu pour son confort, pour son bien-être. Il était sa pénitence, et c'est pourquoi elle ne le quitterait jamais ; c'est pourquoi elle était morte. C'était Gloria qui me demandait de faire ce que j'allais faire.

Je ne me cherche pas d'autres excuses. Le rideau de défense passive était toujours roulé sous les fenêtres du séjour, où Gloria l'avait laissé depuis que je l'avais aidée à l'ôter, deux mois auparavant. Je l'ai emporté dans la cuisine et, doucement, j'ai mis mon amie dessus ; puis je l'ai replié autour d'elle en serrant bien, comme un linceul. Juste avant de le refermer, j'ai déposé un baiser sur son front en lui disant : « Adieu, ma douce Gloria, adieu, ma chérie. » Elle était encore chaude.

Où la cacher ? Le seul endroit qui me soit venu à l'esprit a été la vieille remise qu'on n'utilisait jamais. À la lumière d'une petite lampe à huile, je me suis mise à creuser. J'aurais voulu creuser plus profond mais, arrivée à un mètre, j'étais à bout de forces. Je suis retournée dans la maison, où Matthew n'avait pas bougé, et j'ai réussi à

rassembler l'énergie nécessaire pour traîner le paquet et le faire basculer dans le trou. Il n'y avait pas de voisins. La maison d'à côté était inoccupée et, derrière, pas un bruit, pas une lumière ne troublait la nuit parsemée d'étoiles indifférentes.

Les joues ruisselantes de larmes, j'ai repris ma pelle et j'ai rempli le trou. Il y avait de grosses dalles de pierre appuyées contre le mur. Je les ai fait basculer sur cette tombe de fortune. J'avais agi de mon mieux.

Il ne me restait plus que l'intérieur de la maison. J'ai commencé par balayer le verre brisé, les feuilles de thé et le cacao en poudre, et j'ai remis les boîtes dans le placard. Comme je l'ai dit, il y avait très peu de sang et le sol n'a pas été trop difficile à nettoyer. J'en ai peut-être laissé de minuscules traces, mais personne n'irait mettre son nez dessus. Si les choses se déroulaient selon mon plan, personne n'aurait seulement l'idée de chercher quoi que ce soit.

Je dis « plan » aujourd'hui, mais sur le moment ce n'était qu'une vague idée qui m'était venue pendant que j'enterrais Gloria. Il fallait que je trouve une explication à sa disparition.

J'ai réussi à faire monter Matthew, à le laver et à le déshabiller, puis je l'ai mis au lit. J'ai fourré sa chemise et son pantalon tachés dans une petite valise en y ajoutant, parmi les vêtements préférés de Gloria, tout ce qui pouvait y entrer. Ensuite, j'ai rassemblé ses objets personnels et je les ai mis avec.

Après avoir vérifié que tout était en ordre dans la

cuisine, que j'avais fait disparaître les pièces à conviction et nettoyé au mieux, j'ai rédigé une note sur le même papier que j'avais donné à Matthew pour qu'il s'exprime. L'écriture et le style enfantins de Gloria étaient faciles à imiter. Ensuite, j'ai empoigné la valise et je suis sortie par l'arrière pour regagner la boutique. Dieu sait que ce n'était pas de gaieté de cœur que je laissais Matthew seul, mais je n'avais pas le choix. Il fallait que tout ait l'air plus ou moins normal. Je n'avais pas l'impression qu'il avait compris ce qui s'était passé, et je ne savais pas du tout comment il réagirait le lendemain, ni même s'il se souviendrait de ce qu'il avait fait, s'il aurait des remords, s'il se sentirait coupable. Remarquerait-il seulement l'absence de Gloria ?

Le lendemain de bonne heure, je me suis rendue à Bridge Cottage. J'ai trouvé Matthew encore au lit, j'ai « découvert » le petit mot de Gloria et me suis mise en devoir d'apprendre à tout le monde, y compris à maman, que Gloria s'était enfuie pendant la nuit parce que sa vie avec Matthew lui était devenue insupportable. Elle disait qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimerait toujours, mais que si elle restait, elle ne répondrait plus d'elle-même. C'est alors que je leur ai montré la lettre, pour qu'ils puissent la lire, au mot près. Elle terminait en nous décourageant d'entamer des recherches parce que nous ne la retrouverions jamais.

Nous n'avions aucune raison d'alerter la police. Tout le monde a avalé cette histoire sans même se poser de questions. Gloria elle-même m'avait confié avoir entendu des gens prédire qu'à la première occasion, elle partirait

avec un Yankee. Naturellement, elle n'était pas partie avec un Yankee, et Brad ne serait pas long à le savoir. Mais je me faisais confiance pour trouver quoi lui dire le moment venu.

J'ai fermé Bridge Cottage, vendu les meubles et le gramophone, et les disques que Gloria aimait tant, et j'ai ramené Matthew chez nous, dans l'appartement au-dessus de la boutique.

Un jour, alors que maman passait la soirée chez Joyce Maddingley, j'ai sorti les vêtements ensanglantés de la valise et je les ai brûlés dans l'âtre. Tout en pleurant, j'ai livré aux flammes les jolies robes de Gloria. La robe Dorville à carreaux noirs, rouges et blancs qu'elle avait achetée à Londres ; la robe de velours noir épaulée, aux manches bouffantes et à la rose rouge, qu'elle avait portée pour notre premier bal à Rowan Woods, sa lingerie fine. Je regardais toutes ces belles choses se tordre dans le feu, puis retomber en cendres. J'ai profité de ce que j'allais voir un fournisseur à Leeds pour me débarrasser de ses objets personnels. Debout sur le pont, en bas de Briggate Street, je les ai jetés un par un dans l'Aire.

Comme prévu, c'est Brad qui m'a donné le plus de fil à retordre. La veille de son départ, il est venu à la boutique me harceler de questions. Il n'arrivait pas à croire que Gloria soit partie comme ça. Si elle voulait quitter Matthew, disait-il, pourquoi n'était-elle pas partie avec lui ? Ce n'était pourtant pas faute de le lui avoir proposé. Je lui ai répondu qu'à mon avis, elle voulait tirer un trait et démarrer une nouvelle vie. Il a objecté que cette nouvelle vie, elle l'aurait

trouvée en Californie. Mais vivre avec lui là-bas, étant donné les circonstances de sa décision, lui ai-je dit et redit, aurait toujours eu un petit arrière-goût de culpabilité. Quoi qu'elle fasse, elle aurait toujours été la femme de Matthew.

À mon corps défendant, je l'ai profondément blessé ; mais il a bien été obligé de se rendre à l'évidence. Après la fête de la victoire, ne lui avait-elle pas elle-même fait ses adieux définitifs ? Personne, absolument personne n'a approché tant soit peu de la vérité. La 448^e escadrille de bombardiers a quitté Rowan Woods et je n'ai plus jamais entendu parler de Brad. La page était tournée. Michael Stanhope était peiné qu'une si belle âme ait quitté le village. Il a dit en substance que Hobb's End avait brillé brièvement pour s'éteindre comme un astre. Il était désormais libre de vendre le nu, mais je n'ai jamais vu la toile et n'en ai plus entendu parler. Peut-être n'était-elle pas aussi bonne qu'il le prétendait.

Quant à Matthew, rien, dans son attitude, ne pouvait faire supposer qu'il avait quoi que ce soit de thangé. Il était peut-être un peu plus absent encore, mais il s'adonnait toujours à la boisson, les yeux dans le vague. J'ai été obligée d'interrompre les séances chez le Dr Jennings. Qui sait ce que la narcosynthèse, en admettant que cette technique marche, aurait pu lui faire avouer ? Le médecin a eu beau protester, je crois que ma décision le soulageait. Les médecins n'aiment pas les échecs, et le Dr Jennings n'avait fait faire aucun progrès à Matthew.

Bientôt, la rumeur s'est répandue que le village allait être vendu pour créer un lac artificiel. En regardant autour

de moi, je n'ai pas trouvé cette décision surprenante.

Hobb's End était devenu un village fantôme.

Les divers événements m'avaient empêchée d'en prendre conscience, mais force était de constater qu'il s'était vidé de ses habitants. Ceux qui étaient revenus de la guerre avaient pris goût à des lieux plus intéressants ou appris des métiers qu'ils ne pourraient exercer qu'en ville. Même les femmes, à qui la guerre avait le plus profité en termes d'emploi, allaient se faire embaucher en usine à Leeds et à Bradford. La filature a fermé. Les bâtiments se sont mis à déperir, les personnes âgées à mourir. Finalement, il n'est plus resté personne.

Un étrange incident a eu lieu avant notre départ pour Leeds ; un incident que Gloria avait prédit, d'une certaine manière. Un jour, un homme en costume de démobilisation marron s'est présenté à la boutique avec un petit garçon de huit ou neuf ans en demandant à voir Gloria. J'ai su tout de suite qui c'était mais je ne lui ai pas montré.

« Vous êtes un parent à elle ?

— Non, pas du tout. Je suis un vieil ami. Je passais dans le coin alors je me suis dit : tiens, je vais voir comment va Gloria. » Il avait un air triste, et j'ai remarqué son accent cockney, le même qu'avait Gloria quand elle relâchait sa vigilance. Inutile de dire qu'on n'atterrissait pas à Hobb's End en « passant dans le coin ».

Je lui ai posé encore quelques questions, de l'air poli de quelqu'un qui s'intéresse, mais je n'ai rien pu tirer de lui. Je voulais surtout le voir repartir satisfait de mon explication quant à la disparition de Gloria. Je ne tenais

pas du tout à ce qu'il revienne nous harceler, Matthew et moi.

Je m'étais tracassée pour rien. Il est parti en disant simplement : « Si jamais vous la revoyez, dites-lui que George est passé, d'accord ? » Il a baissé les yeux sur le petit garçon. « Dites-lui que George et son petit Frankie sont passés la voir et l'embrassent. »

Je lui ai promis de transmettre le message. Le petit n'avait pas ouvert la bouche, mais j'avais senti qu'il ne me quittait pas des yeux ; on aurait dit qu'il m'imprimait dans sa mémoire. Sur un coup de tête, je lui ai donné quinze grammes de boules de gomme, un véritable luxe étant donné que la nourriture était toujours rationnée. Il m'a remerciée solennellement, et ils sont repartis.

La semaine suivante nous déménageons à Leeds, et Hobb's End n'existe plus pour moi. Notre vie à Leeds n'a pas été sans heurts, mais c'est une autre histoire.

« Si on va trouver le procureur avec l'histoire de Vivian Elmsley, dit Banks à Annie, il va nous flanquer dehors en se tenant les côtes. »

Confortablement installés chez Banks avec une tasse de café, le dimanche matin, ils épluchaient le manuscrit de Vivian Elmsley. Annie s'était laissé convaincre de passer le week-end avec lui. Après avoir repris sa voiture à la gare de York, elle avait eu l'intention de filer chez elle pour

savourer une journée de solitude et d'oisiveté. Mais comme, le vendredi suivant, elle prenait quinze jours de vacances et partait retrouver son père dans sa communauté d'artistes, elle préféra profiter de sa compagnie. Elle aurait tout le temps à Saint-Ives de faire de longues promenades solitaires le long de la côte.

Dimanche matin, donc, pieds nus et en short, elle était affalée sur le canapé, jambes pendantes par-dessus l'accoudoir, et lisait l'épopée de la guerre vue par Gwen Shackleton.

« Pourquoi veux-tu que ça le fasse rire ? dit-elle. C'est un aveu comme un autre, non ? Elle reconnaît avoir touché au corps. Elle devient donc complice.

— Je doute fort qu'un juge accepte de considérer ce manuscrit comme une preuve. Il suffirait à Vivian de dire que c'est un roman. Le ministère public le sait fort bien. C'est un tissu de foutaises, Annie. Heureusement que cette bonne femme se contente d'écrire de la fiction et qu'elle n'est pas chargée d'enquêter pour de bon.

— Mais les noms sont de vrais noms.

— Ça ne change rien. N'importe quel avocat qui se respecte refuserait de voir dans ce manuscrit une preuve quelconque de complicité. Résumons la situation : une septuagénaire nous remet un manuscrit qu'elle a écrit il y a trente ans, et au vu duquel elle aurait couvert un meurtre qu'elle croit avoir été commis par son frère plus de vingt ans auparavant, dans un village qui n'existe plus. Ajoute à ça qu'elle gagne sa vie en écrivant des romans policiers. » Il se passa une main sur la tête. « Crois-moi, la justice est

assez débordée comme ça. Elle n'arrive déjà pas à s'occuper des crimes actuels, tu penses bien qu'elle ne va pas affecter du personnel sur des affaires enterrées en partant de preuves aussi minces.

— Si je comprends bien, on en reste là ? On ne fait rien, et elle s'en tire libre comme l'air ?

— Tu tiens absolument à la voir derrière les barreaux ?

— Pas particulièrement. Je me fais l'avocat du diable. Pour tout te dire, il me semble que cette pauvre femme a déjà bien assez souffert. Quel gâchis que sa vie...

— Pas sûr. Elle a connu un succès considérable.

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'on croit.

— En tout cas, dit Banks, on a toujours su que cette affaire risquait de ne mener nulle part. Matthew Shackleton est mort. J'ai l'impression que Vivian Elmsley avait besoin de soulager sa conscience. Elle voulait qu'on sache. Pas pour notre bien, pas pour que l'enquête aboutisse, mais pour elle, pour ne plus être seule à porter ce fardeau. La découverte du squelette de Gloria a été un puissant catalyseur. Ça l'a amenée à se libérer, et à partir du jour où nous avons découvert que Gwen et Vivian ne faisaient qu'un, tout est allé très vite. J'irais même jusqu'à dire que protéger la mémoire de Matthew est moins important maintenant que ça ne l'a été pendant toutes ces années. Il ne risque plus la pendaison ou l'internement à vie.

— Elle a tout de même commis un délit.

— Oui, mais elle n'a pas tué.

— À moins quelle mente dans son récit.

— Je ne pense pas. Elle a agi uniquement pour

protéger son frère, qui avait déjà terriblement souffert de la guerre. Elle a gardé le secret pour se protéger, et aussi pour ne pas salir le nom de Matthew. Si, à l'époque, elle avait appelé la police, il y a fort à parier qu'il aurait été jugé coupable du meurtre. À moins...

— À moins que quoi ?

— À moins que ce ne soit pas lui. Il y a plusieurs choses, dans la version de Gwen, qui me dérangent. Reprenons le scénario. Elle entre à Bridge Cottage, trouve Matthew penché sur le corps de Gloria, un couteau de cuisine à la main. D'accord ? »

Annie fit signe que oui.

« Elle remarque également que le poing de Gloria est serré et que le petit doigt semble cassé. Tu me suis toujours ?

— Oui.

— Et que le corps est encore chaud.

— Ce qui veut dire que le poing n'est pas serré par la rigidité cadavérique, mais par un spasme. Imaginons que le tueur, le vrai tueur, ait essayé de prendre quelque chose dans la main de Gloria en entendant Matthew qui rentrait du pub ? Une pièce à conviction, par exemple.

— Le bouton.

— Ce n'est pas totalement illogique, hein ?

— C'est même tout à fait possible. »

Banks secoua la tête. « Mais ça ne les aurait pas empêchés d'arrêter Matthew. Tout aurait dépendu du flic chargé de l'enquête, bien sûr, mais n'oublie pas que les jeunes flics brillants étaient partis à la guerre. Le mari fou

aurait fait un suspect idéal, et pour le bouton, en admettant qu'ils aient mis la main dessus, ils auraient bien trouvé une explication ou une autre. Du point de vue de Vivian, s'il restait encore à Matthew une étincelle de lucidité avant le désastre, après, il aurait été complètement fou. C'est ce qui l'a poussée à faire ce qu'elle a fait. Mais le ministère public ne serait pas le seul à fermer les yeux. En admettant que l'affaire arrive devant un jury, elle n'aurait pas plus de chances d'aboutir à une condamnation. Tu penses bien qu'on ne se priverait pas de faire jouer la corde sensible. N'importe quel avocat correct – et je parie que Vivian Elmsley a les moyens de s'en payer un – te mettrait tout l'auditoire en larmes en moins de deux.

— Bon. Alors, la prochaine étape c'est quoi ?

— On pourrait remettre le rapport à Jimmy Riddle et continuer notre petit bonhomme de chemin.

— Ou encore ?

— Ou encore aller creuser ces deux petites choses qui clochent et dont je t'ai parlé. Pour commencer, je ne suis pas convaincu que... »

On sonna à la porte.

Banks alla ouvrir. Curieuse, Annie reposa le manuscrit sur ses genoux. « C'est peut-être ton dingue de boulot, le brigadier Hatchley ?

— Un dimanche matin ? Faut pas rêver. »

Banks ouvrit la porte. Annie entendit une voix de femme, puis Banks recula lentement et la femme entra. Cheveux blonds, sourcils noirs, séduisante, bien faite, bien habillée dans une jupe pastel et un chemisier blanc.

Elle remarqua Annie du coin de l'œil et se tourna vers elle. Un instant, elle resta sans voix ; ses joues pâles s'empourprèrent doucement, puis elle s'avança en disant : « Bonjour, je ne crois pas que nous ayons été présentées. »

Annie se sentit stupide. Elle prit le manuscrit et se mit debout. « Annie Cabbot, dit-elle. Major Cabbot, précisa-t-elle en ne pensant qu'à ses jambes et ses pieds nus.

— Sandra Banks, dit l'autre. Enchantée. »

Banks referma la porte et s'avança derrière elles, mal à l'aise. « Je discutais justement de l'affaire du lac de Thornfield avec mon enquêtrice, dit-il. Tu es au courant ? »

Sandra regarda les pieds nus d'Annie, puis foudroya son mari du regard. « Oui, naturellement, dit-elle. Et un dimanche matin, quel sens du devoir ! » Elle repartit vers la porte.

Annie se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

« Bon, bredouilla Banks, ça me fait plaisir de te voir. Je t'offre une tasse de café ? »

Sandra secoua la tête. « Non merci. Je passais en coup de vent à Eastvale ; j'avais une ou deux choses à voir à la mairie. Je suis chez Harriet et David. Tant que j'étais dans le coin, je me suis dit que je passerais te faire signer des papiers et te parler de Brian, mais ça peut attendre. Je ne voudrais pas interrompre votre séance de travail. »

Tout en parlant, elle avait mis la main sur la poignée et ouvert la porte. « Ravie d'avoir fait votre connaissance, major », dit-elle par-dessus son épaule. Et elle disparut.

Annie resta debout face à Banks. Bouche bée, elle ne

sentait que son cœur qui battait comme un fou et sa peau brûlante. « Je n'ai pas su quoi dire, je me sentais bête, articula-t-elle enfin.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, dit Banks. Je te l'ai déjà dit, Sandra et moi sommes séparés depuis près d'un an. »

Mais tu l'aimes encore, pensa Annie. Une pensée venue d'elle ne savait où, et qu'elle tenta de refouler. « Oui, je sais. Mais la voir, comme ça, quel choc. » Banks rit nerveusement. « À qui le dis-tu ? Écoute, si on allait s'installer dehors avec notre café ? Mets Vivian Elmsley en veilleuse pour une fois. Il fait beau, c'est dommage de s'enfermer. On pourrait aller faire une longue promenade cet après-midi ? Fremington Hill ?

— D'accord. » Annie le suivit dehors, toujours sous le choc. Elle s'assit sur un transat, dont la toile lui réchauffa l'arrière des jambes ; cette sensation lui rappelait toujours les étés de Saint-Ives. Banks lisait la section littéraire du *Sunday Times* pour se donner une contenance, mais elle savait qu'il était ébranlé lui aussi. Peut-être plus qu'elle. Après tout, il avait été marié à cette femme plus de vingt ans.

Annie regardait, au loin, une file de promeneurs qui escaladaient Witch Fell, un promontoire massif en forme de chapeau de sorcière qui occupait presque tout l'horizon à l'ouest. Des corbeaux planaient sur les hauteurs.

« Ça va ? lui demanda Banks en levant les yeux de son journal.

— Oui, ça va, dit-elle avec un petit sourire. Ça va. »

Mais cela n'allait pas. Elle se reprocha d'avoir oublié combien le bonheur est fuyant ; combien il est vain d'y croire, et quelle erreur on commet en s'autorisant à entrer dans l'intimité de quelqu'un. Car l'intimité réveille les vieux démons – jalousie, sentiment d'insécurité ; toutes les choses qu'elle croyait avoir maîtrisées. La seule issue possible est la douleur. Une ombre avait obscurci son soleil, de la même manière que Witch Fell obscurcissait le ciel ; un serpent s'était glissé dans son Eden. Quel serait le prix à payer ? se demanda-t-elle.

Le manuscrit de Vivian occupa l'esprit de Banks bien après qu'il en eut terminé la lecture. Il contenait des monceaux d'incohérences, des milliers de chemins pouvant mener au meurtre de Gloria. Le mercredi, alors qu'ils n'avaient toujours pas retrouvé Francis Henderson, il repensa au voyage que le père et le fils avaient entrepris à Hobb's End après la guerre. D'une certaine manière, Gwen leur avait interdit ce contact, et il ne put s'empêcher d'établir un parallèle avec sa propre visite aux parents de Jem.

Avec autant de précision que si c'était hier, il revit l'après-midi de la fin mai où il était monté dans sa Coccinelle fatiguée et s'était rendu dans le Cambridgeshire pour leur rendre visite. Il ne savait pas ce qui le poussait à entreprendre ce voyage, et plus d'une fois il avait eu envie de faire demi-tour. Que leur dire ? Quel droit avait-il de s'immiscer dans leur chagrin ? Car il connaissait à peine Jem, il ne savait rien de sa vie. D'un autre côté, Jem avait été son ami, et aujourd'hui cet ami était mort. La moindre des choses était d'aller leur présenter ses condoléances et leur dire que, malgré les circonstances ignominieuses de sa mort, ils pouvaient être fiers de leur fils.

De plus, il était curieux de voir de quel milieu sortait

Jem.

La journée était belle ; Banks traversa vitre ouverte la banlieue nord de Londres, puis déboucha en pleine campagne, cheveux au vent – ils lui tombaient sur le col à l'époque. Il quitta la grand-route un peu au sud de Cambridge. Plusieurs souvenirs du trajet lui revinrent : Tim Buckley qui chantait *Dolphins* à la radio juste devant Saffron Walden ; un mur de pub chaulé ; un troupeau de vaches qu'un fermier pas pressé et peu soucieux de bloquer la circulation faisait passer, pis bringuebalant, d'un pré à l'autre ; l'odeur de paille chaude et de bouse.

Banks s'arrêta chez le marchand de journaux pour demander où habitaient Mr et Mrs Hylton. La femme le regarda comme elle aurait dévisagé un cambrioleur, mais elle le renseigna. La maison, ou plutôt le manoir, se dressait au bout d'une allée à environ huit cents mètres du centre du village. D'origine apparemment Tudor, elle avait subi au cours des siècles une succession d'ajouts qui évoquaient des coquillages incrustés sur la coque d'un bateau : une serre ici, un garage là, une lucarne là-haut, qui donnaient l'impression qu'elle allait ployer sous son propre poids.

Banks resta un moment à la contempler dans sa voiture ; il avait du mal à croire que Jem avait été élevé là. Il écrasa son mégot de cigarette. Quelques chants d'oiseaux, et une voix radiophonique qui venait des profondeurs de la maison, troublaient seuls le silence. On l'avait certainement entendu arriver, surtout vu les hoquets bizarres qui secouaient la Volkswagen depuis quelque

temps.

Il descendit de voiture et regarda autour de lui. Au-delà d'une pelouse impeccable mais tout juste assez grande pour accueillir un jeu de croquet, le terrain descendait, découvrant à perte de vue un paysage en patchwork, tout de champs verts et bruns sous une canopée de ciel bleu, dont la monotonie était rompue par quelques rares bosquets et un clocher d'église. Typique de la vieille Angleterre bien ordonnée, où le laboureur travaille aux champs tandis que le châtelain se prélassait dans son manoir. On était à des lustres de Peterborough et de Notting Hill. Banks connaissait la région, mais il n'avait jamais vu de maison respirant à ce point l'opulence, il n'avait jamais connu personne baignant dans un tel luxe. Les vieux complexes de classe refirent surface ; s'il avait porté un chapeau, il l'aurait certainement ôté pour aller frapper à la porte. Il prit conscience de son accent avant même d'ouvrir la bouche.

Un chèvrefeuille odoriférant poussait près de la porte de chêne, tout bruissant d'abeilles butineuses. Il fit lourdement retomber le heurtoir, qui résonna dans toute la campagne et fit s'envoler une nuée de moineaux.

Il sembla s'écouler un siècle avant qu'il sente une présence derrière la porte, une planche qui craque, un froufrou de jupe, peut-être. Elle s'entrebâilla sur une femme aux cheveux bruns, aux yeux noirs enfoncés derrière des pommettes saillantes. Elle lui avait paru vieille, à lui qui n'avait que vingt ans, mais il se dit qu'elle avait sans doute une petite quarantaine, environ l'âge qu'il avait aujourd'hui.

Elle haussa un sourcil. « Oui, c'est pour quoi ?

— Mrs Hylton ?

— Elle-même. Que puis-je pour vous ?

— C'est au sujet de Jem. »

Elle fronça les sourcils. « Qui ?

— Jem. Pardon, Jeremy. Votre fils. »

Un homme apparut derrière elle, et elle ouvrit la porte en grand. Il avait les cheveux blancs, un visage rougeaud et des yeux d'un bleu délavé. « Qu'est-ce que c'est, chérie ? demanda-t-il en posant une main sur l'épaule de sa femme et en regardant Banks d'un air sévère. Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il veut ? »

Elle se tourna vers son mari, l'air perplexe. « Il vient pour Jeremy. »

Banks se présenta. « J'avais la chambre en face de celle de Jeremy, à Notting Hill, leur dit-il. Nous étions amis. Je voulais simplement vous exprimer toute ma sympathie après ce qui est arrivé.

— Je ne comprends pas, dit l'homme. Notre fils est mort il y a longtemps. Vous venez un peu tard pour les condoléances, vous ne trouvez pas ?

— Jem ? Jeremy Hylton ? Je suis bien chez ses parents, non ?

— Si, si, dit la femme. Mais le problème, c'est que Jeremy est mort il y a cinq ans.

— Mais... mais... il est mort il y a un mois. Je... je le connaissais. C'est moi qui l'ai trouvé. Nous parlons bien de la même personne, n'est-ce pas ? Jeremy n'avait pas un frère, par hasard ?

— Nous n'avions qu'un seul fils, dit l'homme. Et il est mort il y a cinq ans. Bon, excusez-moi mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous demanderai de ne pas abuser du temps et de la santé de ma femme. Au revoir, monsieur. »

Il fit mine de refermer la porte.

Banks joua une dernière carte. Il avança le pied dans l'ouverture et insista : « Excusez-moi, mais j'ai dû mal me faire comprendre. Jem est mort il y a un mois. Loin de moi l'idée de vouloir vous blesser, mais... »

Mr Hylton relâcha sa pression sur la porte et Banks retira son pied. « Si vous ne quittez pas immédiatement notre propriété, j'appelle la police. Est-ce clair ? » Et cette fois-ci, il claqua la porte sans laisser à Banks le temps de réagir.

Banks resta interdit devant la vieille huisserie de chêne, l'esprit en déroute. Il vit un rideau bouger et se sentit épié ; ils devaient avoir une main sur le téléphone. Il remonta dans sa Coccinelle, fit demi-tour et repartit dans l'allée.

Arrivé au bout, il vit un vieillard coiffé d'une casquette qui lui fit signe de s'arrêter. Il obtempéra, et l'homme se pencha par la vitre ouverte. Il avait une barbe de cinq jours et sentait la bière. « Pourquoi c'est que vous êtes venu les déranger ?

— Je ne les dérangeais pas. Je suis venu leur présenter mes condoléances après la mort de leur fils. »

L'homme se gratta la joue. « Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? »

Banks lui répéta la teneur de l'entretien, tout en surveillant dans son rétroviseur que les Hylton ne l'avaient pas suivi dans l'allée.

« Ben..., dit l'homme. Voyez-vous, pour eux, leur fils Jeremy est mort le jour où il a abandonné ses études et où il est parti à Londres pour devenir un hippie et un drogué. » Il regarda Banks attentivement un moment, en se demandant qui il était sur l'échiquier de la famille. « J'ai remarqué que la police est venue il y a un petit moment et je me suis demandé pourquoi. Alors comme ça, Jeremy est vraiment mort, maintenant ?

— Oui, dit Banks, non sans avoir jeté encore un coup d'œil dans le rétro.

— La drogue, c'est ça ?

— Apparemment.

— Ah, c'est-y pas dommage. Je le connaissais depuis qu'il est venu au monde. C'était un gentil garçon, jusqu'au jour où il a mal tourné. Il devait faire docteur, comme son père. À Cambridge qu'il allait. Je sais pas ce qui s'est passé. » Il désigna la maison du pouce, par-dessus son épaule. « Ils s'en sont jamais remis. Ils parlent plus à personne. Plus de visites. » Il secoua lentement la tête. « Pauvre petit Jeremy. Il a même pas eu droit à un enterrement comme il faut. » Puis il s'éloigna sur la route en continuant de hocher la tête et de parler tout haut.

Banks resta seul à l'intersection de l'allée et de la route, avec pour unique compagnie le chant des oiseaux et son sentiment d'étrangeté sinistre. Depuis qu'il avait lu la lettre de Clara, il s'était fait une idée de ce qui s'était

passé, mais apparemment personne, dans la famille, n'avait cherché à creuser la question.

Les klaxons qui retentissaient dans la rue du Marché tirèrent Banks de sa rêverie. Un déni du même ordre le préoccupait. De même que les parents de Jem s'étaient persuadés de sa mort parce qu'il avait déçu les espoirs qu'ils plaçaient en lui, de même Gwen Shackleton avait dit à George et Francis Henderson que Gloria s'était enfuie alors qu'elle la savait enterrée à deux pas de là. Deux dénis en miroir.

Il fut tiré de ses pensées par un coup frappé à sa porte. Hatchley entra. « Pause café ? »

Banks leva les yeux et dut faire un gros effort pour revenir à la réalité. « Quoi ? Oh, oui, volontiers.

— Ça va, chef ? Vous êtes un peu pâle.

— Ça va, ça va. Je réfléchissais.

— C'est dur, quelquefois, de réfléchir. C'est pour ça que j'évite. »

Ils traversèrent la rue et allèrent prendre un pain brioché aux raisins et une tasse de café au Golden Grill. La pluie s'était enfin installée sur le Yorkshire, et l'endroit était quasi désert. Doris, la propriétaire, leur dit qu'elle n'avait vu que trois clients depuis le matin.

« Ça nous donne droit à un bonus, alors ? lui demanda Hatchley. Un café gratuit ? »

Elle lui administra une petite tape amicale en riant. « Tu peux courir.

— Je perdais rien à essayer, dit Hatchley à Banks. Qui ne tente rien n'a rien. Dans le temps, je connaissais un type

qui – soi-disant – demandait à toutes les filles qu'il rencontrait de coucher avec lui. Il paraît qu'il ne s'est fait gifler que neuf fois sur dix. »

Banks rit. « Votre fichier national, ça a donné quelque chose ? lui demanda-t-il.

— Justement, j'ai eu du nouveau ce matin. Je voulais vous en parler. Une fille du nom de Brenda Hamilton. Un peu pute sur les bords. Pas une professionnelle, mais pas opposée non plus à écarter les jambes pour peu qu'elle rencontre un type prêt à dépenser une ou deux livres. Bref, on l'a trouvée morte dans une grange.

— *Modus operandi* ?

— Etranglée et poignardée. Dans cet ordre-là.

— Ça promet. »

Hatchley secoua la tête. « Ne nous emballons pas. Il y a un ou deux problèmes.

— Lesquels ?

— Le lieu et la date. Ça s'est passé près de Hadleigh, dans le Suffolk, en août 1952. Si je vous en ai parlé, c'est parce que le *modus operandi* est le même. »

Banks mâchait sa pâtisserie tout en réfléchissant. « Des suspects ?

— Naturellement, le fermier propriétaire de la grange a été interrogé de près, mais il avait un alibi en béton. J'aurais bien demandé des informations complémentaires, mais... enfin, il y a peu de chances qu'il y ait une relation avec notre affaire, non ?

— Ça ne mange pas de pain de se renseigner, dit Banks en haussant les épaules.

— Peut-être. Mais ça fait sept ans après le meurtre de Gloria Shackleton. C'est long pour le genre de tueur auquel on a affaire. Et c'est arrivé à l'autre bout du pays.

— Ce n'est peut-être pas un hasard.

— Et ça m'étonnerait qu'il y ait encore eu des forces armées américaines dans le coin à ce moment-là. Parce que tout de même, la guerre était finie depuis un bail. Après la victoire, ils ont presque tous été envoyés dans le Pacifique, et les autres ont fichu le camp chez eux dès que possible.

— Vous avez sans doute raison, Jim, mais ne négligeons rien. Contactez East Anglia et demandez-leur des détails. Quant à moi, je vais demander à Cabbot de recontacter la section anglaise de l'US Air Force au cas où elle trouverait du nouveau.

— C'est comme si c'était fait. »

De retour à son bureau, Banks retarda le moment d'appeler Annie à Harkside. Il alluma une cigarette et regarda par la fenêtre. Une petite pluie fine tombait sur la place du Marché, noircissant les pavés et le calvaire ancien. Malgré cela, l'air était toujours aussi moite et poisseux. Mais, lentement, les nuages s'amoncelaient dans une humidité croissante. Un jour prochain, ils craqueraient et les cieux se fendraient. Il n'y avait que deux voitures garées sur la place, et les rares passants flânaient sous leur parapluie en regardant les vitrines d'un air morne. Radio Three diffusait un programme de musique légère britannique, et Banks reconnut le thème de *Children's*

Favourite.

S'il évitait de téléphoner à Annie, c'était parce que la visite de Sandra avait gâché leur dimanche. Leur nervosité ne s'était pas dissipée et leur conversation en avait souffert ; Annie avait fini par laisser tomber l'idée de la promenade, et elle était partie juste après le déjeuner en prétextant qu'elle avait à faire à Harkside. Ils ne s'étaient pas parlé depuis.

Sur le moment, Banks n'avait pas été mécontent de la voir partir. La visite de sa femme l'avait affecté plus qu'il ne l'avait montré, et il s'en voulait. Après tout, elle avait bien un nouvel amant, elle, son fameux Sean. Pourquoi avait-il fallu qu'elle débarque alors que tout allait si bien pour lui ? Quel droit avait-elle de faire irruption dans sa vie et de s'offusquer de le trouver en compagnie d'une femme ? Quel droit avait-elle de foutre une telle pagaille autour d'elle ? Que dirait-elle s'il lui prenait à lui, Banks, la lubie de venir troubler son dimanche avec Sean sans même s'annoncer ? Sans compter que, surtout depuis sa petite conversation à cœur ouvert avec Brian, il avait eu l'intention de la contacter. Maintenant, Dieu seul savait quand l'occasion se représenterait.

Il se rendait compte que Sandra avait été elle aussi bouleversée par la rencontre. La froideur glaciale et le ton sarcastique qu'elle avait adoptés étaient sa manière de gérer son malaise. Ses sentiments pour elle n'avaient pas totalement disparu. On ne se détache pas si vite d'un être aimé si longtemps. L'amour perdu ou trahi tourne peut-être à la haine dans un premier temps, mais ce n'est qu'à la

longue que cette haine devient indifférence.

Il finit par trouver le courage de décrocher son téléphone. « Comment ça va ? lui demanda-t-il.

— Bien.

— Tu as l'air absente.

— Non. Mais je suis un peu occupée. Je t'assure. Ça va. »

Banks prit une profonde inspiration. « Écoute, si c'est ce qui s'est passé dimanche qui te tracasse, je te demande de m'excuser. Je ne pouvais pas savoir que Sandra débarquerait à l'improviste. Je ne pensais pas non plus que ça t'affecterait autant.

— Ces choses-là, on ne les comprend tout à fait qu'une fois qu'on y est confronté. Tout va bien, je t'assure. Simplement, j'ai du travail par-dessus la tête. Tu m'appelais pour quoi ?

— Bon, si tu le prends comme ça. Reprends contact avec l'armée et vois si tu me trouves quelque chose sur la présence de l'armée américaine dans le Suffolk en 1952.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— D'abord, essaie de savoir s'il restait des bases en Angleterre. Et si oui, laquelle était la plus proche de Hadleigh. Avec une liste du personnel militaire.

— Bon.

— Tu peux t'en occuper aujourd'hui ?

— Je vais essayer. Demain au plus tard.

— Annie ?

— Quoi ?

— On ne pourrait pas se voir pour parler un peu ?

— Je ne vois pas de quoi. Je t'assure. Écoute, tu sais que je pars en vacances dans deux jours ; j'ai des tas de choses à faire avant. À mon retour, peut-être. D'accord ? Entre-temps, je te fais passer l'information dès que je l'ai. Au revoir. »

Plus déprimé que jamais après cette conversation stérile, Banks jeta un coup d'œil à la pile de papiers qui s'amoncelait à côté de son ordinateur : résultats des fouilles des terrassiers, autopsie, rapport de l'odontologiste expert en médecine légale. Aucune conclusion ne contredisait leurs premières déductions. Aucune n'apportait d'élément décisif.

Que se serait-il passé si Gwen avait fait son devoir et signalé la découverte du corps de Gloria ? Un bon flic aurait mené son enquête et ne se serait pas contenté de désigner Matthew comme coupable. Mais peut-être pas. Trop tard pour les questions. Ils étaient tous morts sauf Vivian. Pauvre Gloria, qui voyait en Matthew sa pénitence. Aux yeux de Banks, c'était plus révélateur que tout ce qu'il savait déjà d'elle.

Et si jamais le vrai mensonge, l'ultime ironie, était la fin du récit de Vivian ? Si c'était Gwen qui avait commis le meurtre ?

Le jeudi suivant, Vivian Elmsley reposa son livre comme le train démarrait de Wakefield Westgate. Plus que

quelques minutes d'un trajet entièrement urbanisé, et elle serait à Leeds. On traversait désormais le paysage typique des villes industrielles du Nord : cités de brique délabrées, petits immeubles de bureaux, centres commerciaux clinquants, cours d'usines encombrées d'objets emballés dans du polystyrène et en attente sur des palettes, gosses qui péchaient dans le canal, torse nu. Le seul élément étranger était la chaleur moite qui enveloppait la scène dans une atmosphère poisseuse.

L'attachée de presse devait l'attendre à la gare et la conduire au Metropole Hôtel, où elle resterait jusqu'à dimanche. En plus de Leeds, elle avait des séances de dédicaces prévues à Bradford, York et Harrogate, mais elle avait jugé déraisonnable de changer d'hôtel tous les soirs avec tout son fourbi. Il n'y avait pas beaucoup de distance entre ces villes, et elle s'y ferait conduire en voiture.

Vivian aurait très bien pu trouver son hôtel toute seule ; le Metropole n'était qu'à quelques centaines de mètres de la grand-place, et elle le connaissait pour y être descendue avec Charlie à l'occasion de l'exposition de Michael Stanhope en 1944. Ils avaient passé une soirée formidable. Après le vernissage, ils s'étaient rendus à un concert de musique classique, puis au Club 21, où ils avaient dansé jusque tard dans la nuit. C'était en souvenir de cette soirée qu'elle avait choisi cet hôtel.

Vivian était nerveuse. Non pas à cause de la lecture publique qu'elle devait faire le soir même à la bibliothèque Armley, ni à cause de l'interview radio-phonique du

lendemain, mais à l'idée de revoir le commissaire Banks et sa collègue. Elle savait qu'ils auraient des questions à lui poser après avoir lu son manuscrit, car il était clair qu'elle n'était pas innocente. Mais comment leur échapper ? Elle était trop vieille et trop fatiguée pour prendre la fuite. Trop vieille aussi pour faire de la prison. La seule solution était d'assumer les accusations qu'on ne manquerait pas de faire porter sur elle en espérant que son avocat serait à la hauteur.

Elle jugeait impossible de tenir la presse à l'écart, et ne doutait pas que le scandale serait à la mesure du talent des journalistes. Elle n'était pas sûre de pouvoir supporter l'humiliation publique. Peut-être, si elle échappait à l'arrestation, fuirait-elle de nouveau le pays, comme elle l'avait fait du temps de Ronald. Et qu'est-ce qui l'en empêchait ? Elle pouvait travailler n'importe où, et avait de quoi s'acheter un petit coin de paradis dans un pays chaud, Bermudes, îles Vierges britanniques.

Une fois de plus, elle se plongea dans le passé et se demanda si elle n'était pas passée à côté de quelque chose, si elle ne s'était pas trompée sur toute la ligne. Aurait-elle été si prompte à soupçonner Matthew qu'elle n'aurait pas même envisagé un autre coupable ? Les questions que lui avait posées Banks sur Michael Stanhope, sur PX, Billy Joe, Charlie et Brad l'avaient tout d'abord surprise et choquée. Maintenant, elle commençait à douter. Et si le coupable était l'un d'eux ? Charlie était forcément innocenté, vu qu'il était mort à l'époque. Mais Brad ? La fin de sa relation avec Gloria avait été très

orangeuse ; elle les revit se disputant, lors de la fête de la victoire, en mai 45. Peut-être était-il allé la harceler une dernière fois, et, se voyant définitivement éconduit, avait-il perdu la tête ? Vivian tenta de se souvenir si Brad était le genre d'homme à perdre la tête, mais elle arriva à la conclusion que, placé dans les circonstances propices, chacun de nous l'était.

Ensuite, elle examina le cas PX. Il avait littéralement comblé Gloria de cadeaux, à sa manière. N'aurait-il pas espéré quelque chose en retour ? Quelque chose qu'elle lui aurait refusé ? Et Billy Joe, qui était passé à d'autres femmes apparemment sans trop de scrupules ? Vivian repensa à son amertume quand il s'était senti évincé au profit d'un pilote, à son complexe de classe qu'il exprimait par des sarcasmes.

On avait beau prétendre que les classes sociales n'existaient pas en Amérique, il ne faisait aucun doute que Billy Joe sortait d'un milieu ouvrier, comme les ouvriers agricoles du Yorkshire ; Charlie venait d'un milieu bourgeois et cultivé de la côte Est ; quant à Brad, sa famille vivait d'une récente fortune pétrolière. Pour Vivian, ce qui manquait aux Américains c'était moins les distinctions de classe que la tradition des titres et des fortunes aristocratiques héréditaires ; cela pouvait d'ailleurs expliquer leur engouement pour la famille royale anglaise.

Le train allait entrer en gare de Leeds ; guidé par une signalisation de plus en plus compliquée, ses roues grinçaient sur l'entrelacs d'aiguillages. Aucune comparaison avec le voyage interminable et épuisant

qu'elle avait entrepris avec Gloria. Elle revit la petite veilleuse bleue, les soldats qui ronflaient, les faubourgs dévastés par la guerre, et qu'elle découvrait pour la première fois dans l'aube naissante. Elle avait dormi pendant presque tout le voyage de retour, qui prenait six ou sept heures à l'époque ; vue de Hobb's End, avec la distance, Londres s'était parée de magie dans son imagination, et s'apparentait désormais à Mars ou à la Rome antique.

Avec le recul, elle se demanda si tout cela n'était pas purement imaginaire. Au fil des ans qui s'écoulaient, inexorablement, à mesure que les êtres aimés disparaissent, le passé ne devient-il pas irréel, ne devient-il pas un pays fictif peuplé de fantômes, et dont les scènes se figent, en suspens dans le silicate de potasse, pour l'éternité ?

Avec lassitude, Vivian se leva et prit son sac. Il y avait autre chose qu'elle était fermement décidée à faire pendant son séjour, et pour ça elle avait réservé son vendredi après-midi, après l'interview. Mais auparavant, elle prendrait le temps d'aller au musée voir le tableau de Michael Stanhope.

Quand le téléphone sonna le jeudi matin, Banks arracha le combiné si violemment qu'il le lâcha sur son bureau.

« Qu'est-ce qui te prend, Alan ? Encore un peu et tu me rendais sourde.

— Excuses.

— C'est Jenny.

— Je t'avais reconnue. Tu vas bien ?

— Ça n'a pas l'air de te faire un plaisir fou de m'entendre.

— Désolé, Jenny. Mais j'attends un coup de fil important.

— Une femme ?

— Mon enquête.

— Celle dont tu m'as parlé ? Pendant la guerre ?

— C'est la seule qu'on m'ait confiée. Jimmy Riddle a pris bien soin de ne pas me surcharger de travail ces derniers temps.

— Écoute, je ne serai pas longue. Simplement, je me suis rendu compte que j'avais été plutô... enfin que quand on s'est vus, je ne t'ai parlé que de mes problèmes sentimentaux. Je voulais m'excuser de t'avoir tout déversé sur la tête, comme on dit en Californie.

— Les amis, c'est fait pour ça, non ?

— Pour me faire pardonner, poursuit Jenny, je voudrais t'inviter à dîner. Si tu penses pouvoir supporter ma cuisine.

— Ce sera toujours mieux que la mienne. »

Elle partit d'un petit rire un peu trop rapide, un peu trop nerveux. « Attends de voir. Enfin, j'ai pensé qu'on pourrait discuter un peu autour d'une assiette et d'une bouteille de vin. On a vécu beaucoup de choses nouvelles, toi et moi,

cette année.

— On se voit quand ?

— Demain vers sept heures ?

— Ça me va.

— Tu es sûr que ça ne te posera pas de problème ?

— Pourquoi veux-tu que ça m'en pose ?

— Je ne sais pas... je... » Puis sa voix se ragailardit.

« Super. À demain sept heures, alors.

— D'accord. Je m'occupe du vin. »

Après avoir raccroché, Banks s'adossa à son fauteuil et réfléchit à cette invitation. Dîner avec Jenny. Chez elle. Intéressant. Puis il pensa à Annie, et une ombre plana. La veille, au téléphone, elle lui avait pratiquement raccroché au nez. Après l'intimité rapide et surprenante qu'ils avaient connue, son ton glacial lui avait fait l'effet d'une douche froide. Il y avait longtemps qu'une femme qu'il ne connaissait que depuis quelques jours ne lui avait pas battu froid ainsi ; cela raviva en lui des souvenirs de déprime adolescente. Il était bon pour ressortir les chansons tristes, et pleurer avec Léonard Cohen sur les leçons à tirer de la souffrance.

Malgré ça, il était pressé d'avoir par elle les nouvelles d'East Anglia. Elle lui avait promis la réponse pour aujourd'hui au plus tard. Il caressa l'idée de la contacter, mais se ravisa. Quelles que soient leurs difficultés personnelles, il la savait suffisamment consciencieuse pour l'appeler dès qu'elle aurait les renseignements. Peu avant onze heures, le téléphone sonna.

« Excuse-moi, je ne suis pas en avance, dit-elle. Entre

le décalage horaire et les fax qui marchent quand ils ont le temps... enfin, je ne t'apprends rien.

— Pas de problème. Quoi de neuf ? » Banks avait eu le temps de tirer deux ou trois conclusions depuis sa dernière conversation avec elle ; il se sentait chatouillé par l'imminence du moment où les morceaux du puzzle commencent à se mettre en place. Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

« Tout d'abord, dit Annie, il y avait bien une base américaine près de Hadleigh en 1952.

— Qu'est-ce qu'ils fichaient là-bas ?

— Eh bien, les forces armées américaines avaient évacué l'Angleterre après la guerre, mais étaient restées très présentes dans le reste de l'Europe, en particulier à Berlin et à Vienne. La guerre n'avait pas résolu le problème de la Russie. Les Américains sont revenus mener des opérations à partir de bases aériennes britanniques en 1948, notamment le pont aérien pendant le blocus de Berlin. La première mesure a été de déployer des bombardiers B-29 longue portée depuis quatre bases établies en East Anglia. Tout ce que je te dis là, je le sais par mon contact à Ramstein. Apparemment, dès 1951 il y avait une telle pléthore de bases qu'ils ont dû changer leur logistique pour les gérer.

— Des noms familiers ?

— Un seul suffit. Devine qui tenait le PX ?

— Edgar Konig.

— Lui-même. Ça n'a pas l'air de te surprendre.

— Non, en effet. Qu'est-ce que tu as trouvé sur lui ?

— Il a quitté la base de Rowan Woods en mai 1945, avec ses camarades de la 448^e escadrille, et il a passé quelque temps en Europe. Ensuite, il est retourné en Amérique. Il a été affecté à la base de Hadleigh à l'été 1952.

— Il est resté dans l'armée de l'air tout ce temps-là ?

— Apparemment. Il devait avoir une bonne planque. Pas mal de petits avantages. Dis-moi, pourquoi n'es-tu pas surpris ? Parmi tous les Américains, pourquoi lui et pas un autre ?

— Le whisky et les Lucky Strike.

— Quoi ?

— Le manuscrit de Vivian Elmsley. Elle parle d'une bouteille de whisky brisée en mille morceaux par terre et d'une cartouche de Lucky toute neuve sur la paille. Ce n'est pas une preuve formelle, mais en temps de guerre, je ne vois pas une cartouche de Lucky Strike rester intacte longtemps.

— Brad pouvait les lui avoir apportées.

— Possible. Mais c'était PX qui avait le plus facilement accès au magasin, PX qui avait toujours fait les petits cadeaux. Dans le manuscrit, il est également question d'une soirée à la base ce jour-là. PX a pu se soûler et trouver le courage d'aller à Bridge Cottage. Les cadeaux, il venait de les apporter. Il fait une dernière tentative désespérée pour obtenir les faveurs qu'il avait toujours recherchées, Gloria résiste et... Matthew, le pauvre, n'est arrivé qu'après. As-tu une idée de l'endroit où PX était affecté entre 1945 et 1952 ?

— Non. Si c'est important, je peux demander à Mattie.

Tu crois qu'il a récidivé ?

— C'est possible. Qu'est-ce qu'on sait d'autre sur lui ?

— Rien. Elle m'a dit qu'elle essaierait de trouver ce qu'elle pourrait... quand et pourquoi il a été muté, s'il est toujours en vie, mais elle ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir. Officiellement, ils ne sont pas là pour transmettre ce genre de renseignements. Heureusement, Mattie adore les énigmes et je crois que j'ai piqué sa curiosité. Je me la suis mise dans la poche.

— Parfait. Agis au mieux. Essaie de voir s'il est lié à d'autres meurtres. Quel âge aurait-il s'il était toujours en vie ?

— D'après ce que m'a dit Mattie, environ soixante-quinze ans.

— Tout espoir n'est pas perdu.

— En effet. À plus tard. »

La conversation terminée, Banks ne tenait plus en place. Parfois, attendre était ce qu'il y avait de plus difficile ; alors, il fumait trop et faisait les cent pas dans son bureau. Autant de mauvaises habitudes prises à Scotland Yard et dont il ne s'était jamais débarrassé. Entre-temps, il n'allait pas rester les bras ballants. Il composa le numéro de Jenny Fuller.

« Alan. Ne me dis pas que tu veux annuler ?

— Non, non. Pas du tout. Non, je voudrais te demander un petit service.

— Volontiers. Si je peux.

— Tu ne m'as pas dit, l'autre jour, que tu avais suivi un

stage chez les “profilers” du FBI ?

— Si, à Quantico. Et tu m’as répondu que le “profiling” c’était de la couillonnade.

— Oublie ça pour l’instant. As-tu gardé des contacts ? Quelqu’un à qui tu pourrais demander un service personnel ? »

Jenny marqua un temps d’arrêt. « Euh, oui, je connais quelqu’un. Pourquoi ? »

Banks la mit au courant, puis : « Cet Edgar König, j’aimerais que tu demandes à ton ami de consulter son casier judiciaire. Si c’est le genre de type auquel je pense, il y a de grandes chances qu’il en ait un. Mon enquêtrice est en relation avec l’armée, mais ils sont plus ou moins tenus par le secret défense.

— Bill fera tout ce qu’il pourra pour t’aider, j’en suis sûre, dit Jenny. Attends trente secondes que j’aie cherché de quoi écrire, et je t’écoute. »

Quand Banks lui eut fourni tous les détails nécessaires, il demanda à Hatchley d’appeler le district d’East Anglia pour savoir si un aviateur américain du nom d’Edgar König n’avait jamais été interrogé ou suspecté dans l’affaire du meurtre de Brenda Hamilton. Ensuite, il se rassit et se raisonna : rien ne pressait. Personne ne cherchait à lui échapper. Même si Edgar König s’avérait être le tueur, et en admettant qu’il fût encore en vie, comment pourrait-il savoir que la police du Yorkshire était sur ses traces, après tout ce temps ?

Le vendredi, l'attachée de presse déposa Vivian à son hôtel un peu plus tard que prévu. À la radio, l'ingénieur du son avait découvert à mi-interview que le micro ne marchait pas. Elle avait dû tout recommencer. Il était plus de quatre heures quand elle revint à hôtel ; le ciel était lourd et gris, l'air électrisé par la menace d'orage. Au loin, des roulements de tonnerre hésitants accompagnaient des éclairs encore faibles. Même la façade du Metropole, restaurée avec soin dans ses tons originaux de terre cuite, était aussi sombre que du temps où elle y était venue avec Charlie.

Rien ne lui aurait été plus agréable que de se prélasser une heure dans sa chambre, mais la nuit ne serait plus longue à tomber maintenant. Elle envisagea de remettre son expédition. Entre les séances de dédicaces de York et de Harrogate, le planning du lendemain était plein, mais elle pouvait toujours prendre un train plus tard et aller rendre sa petite visite dimanche matin. Et puis non. Pas question de reculer. Pour l'écrivain qu'elle était, faire cette expédition par temps d'orage présentait un attrait qui n'était pas sans ironie.

Elle appela la réception pour demander un taxi, puis enfila son imperméable et ses bottes de caoutchouc. La voiture l'attendait en bas ; elle monta à l'arrière avec son

parapluie en donnant ses instructions au chauffeur. La pluie tombait en grosses gouttes qui s'écrasaient lourdement sur le trottoir. Le chauffeur, un jeune Pakistanais, voulut pratiquer son anglais en se lançant dans une conversation sur le temps ; il abandonna bientôt pour se concentrer sur sa conduite.

Woodhouse Road était encombrée par les premiers départs en week-end. Avec la pluie, on avançait au pas. Une fois franchie la sortie de ville, la circulation devint plus fluide.

Le regard perdu au-dehors à travers la vitre zébrée d'eau, hypnotisée par le balayage des essuie-glaces, Vivian repensa au nu de Gloria qu'elle avait vu la veille au musée de la ville de Leeds. Il avait provoqué en elle une réaction si complexe qu'elle n'avait pas encore pu en démêler tous les ressorts. Elle n'avait jamais vu Gloria nue. Par timidité, par pudeur, elle n'avait jamais accompagné la petite bande, Gloria, Alice et les autres, dans leurs baignades impromptues. La peau douce, les courbes sensuelles vues par l'œil de Michael Stanhope et interprétées par sa main experte avaient été pour elle une révélation.

Ce qui la troublait le plus était la pointe de désir que le tableau avait éveillée en elle. Elle avait cru ces sensations mortes depuis longtemps, si tant est qu'elles eussent jamais existé. Certes, elle avait aimé Gloria, mais elle ne s'était jamais avoué, n'avait jamais même compris, qu'elle l'aimait de cette sorte d'amour. Maintenant, au souvenir des moments d'intimité innocente qu'elles avaient

partagés – les lignes qu’elles se peignaient à l’arrière des mollets, les leçons de danse, pendant lesquelles elle sentait le corps de Gloria contre le sien, l’odeur de son parfum, le petit baiser sur la joue après le mariage –, elle n’était pas aussi sûre de leur pureté. Les sentiments, les désirs avaient été présents, mais Vivian, dans son ignorance, les avait refoulés. Au musée, elle s’était sentie dans la peau d’un pervers reluquant une image pornographique ; non que le tableau de Michael Stanhope eût quoi que ce soit de pornographique, mais à cause des pensées qu’elle y avait rattachées.

Elle pensa au baiser qu’elle avait déposé sur le front encore chaud de Gloria avant de l’envelopper dans le rideau noir. « *Adieu, ma douce Gloria, adieu, ma chérie.*

— Pardon ? demanda le chauffeur en tournant la tête.

— Quoi ? Non, non, rien. »

Vivian se recroquevilla sur sa banquette. Passé Otley, il y avait très peu de circulation. Les routes étaient étroites ; ils restèrent bloqués un moment derrière un camion qui roulait à cinquante à l’heure. Il était plus de cinq heures quand le chauffeur stoppa son véhicule sur le parking près du lac de Thornfield. La pluie tombait dru maintenant, et crépitait sur les feuilles. Au moins, se dit Vivian, avec un temps pareil elle était sûre de ne pas faire de rencontres. Elle demanda au chauffeur de l’attendre un petit quart d’heure. Il prit un journal sur le siège à côté de lui.

Une seconde voiture s’arrêta sur l’autre parking, derrière la grande haie, mais Vivian, qui s’était déjà engagée dans les bois, ne la remarqua pas. Le sentier

était traître, avec sa terre desséchée qui n'attendait que de boire la pluie jusqu'à sa dernière goutte. Elle dut prendre un soin infini à ne pas glisser en descendant la rive, et s'aida de son parapluie qu'elle fichait comme un frein dans le sol. Dieu seul savait comment elle ferait pour remonter.

Le village en ruine s'étalait à ses pieds sous le ciel de plomb. La pluie fouettait les pierres délitées et, toutes les deux ou trois secondes, un éclair illuminait la scène qui prenait l'allure d'un tableau signé Stanhope.

Vivian s'arrêta pour reprendre son souffle près du pont aux fées, déploya son parapluie et s'avança jusqu'au dos-d'âne qui marquait le milieu de la passerelle. Elle posa sa main libre sur le parapet mouillé ; dire que c'était là, sur ce même pont, qu'elle s'était autrefois arrêtée pour bavarder avec Gloria, avec Matthew ou Alice, avec Cynthia, Betty et les autres. À sa dernière visite, tout était recouvert d'eau.

La pluie retrouvait le lit de l'ancienne rivière qui longeait la grand-rue ; un petit cours d'eau s'était formé, qui coulait vers Harksmere. Le tonnerre tambourinait dans le ciel, et Vivian frissonna en s'avançant vers Bridge Cottage. Il ne restait rien de la maison hormis les fondations de pierres noircies qui nulle part ne dépassaient un mètre de haut. Mais elle n'avait rien oublié de l'agencement des pièces, de l'emplacement des placards, surtout dans la cuisine, à l'arrière, là où elle avait découvert le corps.

À l'intérieur de la maisonnette, et tout alentour, la terre avait été remuée ; elle était encore entourée de panneaux que la police avait plantés pour signaler le danger. Ils devaient avoir cherché d'autres cadavres. Normal.

L'inspecteur Niven n'aurait pas agi autrement.

Debout sous la pluie battante qui ruisselait de son parapluie dans ses bottes, elle se demanda soudain ce qu'elle était venue faire là. L'endroit n'avait plus rien à lui apprendre. Au moins, quand Hobb's End avait été sous l'eau, elle avait pu imaginer le village comme un objet en bocal. Aujourd'hui, il n'était plus qu'un tas de décombres.

Elle remonta dans la boue l'artère qui avait été la grand-rue, passa devant le Shoulder of Mutton, où Billy Joe s'était battu avec Seth et où Matthew avait passé ses soirées après son retour de Luzon. Elle passa devant chez Halliwell, le boucher qui était toujours prêt à lui échanger des Capstan contre de la graisse et à lui donner un petit extra de temps en temps, devant l'épicerie-journaux, où elle avait habité avec sa mère en vendant un peu de tout, monté sa propre bibliothèque de prêt, et fait la connaissance de Gloria ce jour venteux d'avril où elle était venue, dans son uniforme de fille de ferme, lui demander des cigarettes.

En vain. Il ne restait du village que des souvenirs, et des souvenirs douloureux pour la plupart. Elle ne savait pas ce qui l'avait poussée à venir ; peut-être un simple désir de pèlerinage, le besoin de faire le point. Eh bien c'était fait. Maintenant, il était temps de rentrer à l'hôtel prendre un bon bain chaud et se changer si elle ne voulait pas attraper la mort.

Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas remarqué l'homme maigre, aux cheveux rares et raides, qui avait suivi son taxi depuis Leeds. Quand elle repassa devant

Bridge Cottage et voulut tourner vers le pont aux fées, il déboucha de derrière la remise, une arme à la main, puis s'avança d'un pas rapide et la saisit à la gorge. Elle sentit le métal froid du canon contre son cou. Son parapluie vola en l'air et atterrit à l'envers au milieu de la rue, formant une gigantesque coupe noire.

Une main surgit devant ses yeux, qui tenait une photo cornée par les ans. Il fallut à Vivian quelques instants pour reconnaître Gloria malgré ses cheveux plus sombres et plus raides. La photo avait dû être prise un an ou deux avant Hobb's End. La pluie crépitait sur le papier glacé et sur la main. Une toute petite main. *La main de Gloria*, pensa Vivian en revivant leur première rencontre, leur première poignée de main, et la sensation de serrer une petite feuille humide dans sa grande paume bourrue.

Que faisait cet homme avec les mains de Gloria ?

Dès six heures, Banks commença à se préoccuper de son dîner chez Jenny. Le tonnerre, les éclairs, la pluie qui s'abattait en trombe sur sa maison n'étaient pas pour l'apaiser. Il avait pris sa douche et s'était rasé, en se demandant cent fois s'il devait se frictionner les joues à l'après-rasage pour finalement décider que non, car il ne voulait pas sentir la cocotte. À présent, il examinait le maigre contenu de son armoire en essayant de choisir parmi ses diverses tenues décontractées. Sa décision fut

grandement facilitée par l'état de son panier de linge sale, qui débordait : il ne lui restait plus que son pantalon Marks & Sparks et sa chemise en denim bleu pâle.

Enfin prêt, Banks se regarda dans le miroir et passa une main sur ses cheveux coupés court. Pas de quoi casser trois pattes à un canard, mais il faisait de son mieux avec ce que la nature lui avait donné. Il avait beau ne pas être vaniteux, ce soir il mit plus longtemps qu'une femme à se préparer. Il se souvint d'avoir toujours dû attendre Sandra, et cela quel que fût le temps dont elle disposait. C'en était arrivé au point où, s'ils étaient attendus à sept heures et demie, il lui disait sept heures pour se donner de la marge.

Il pensa à Annie. Lui devait-il fidélité, ou tout était-il à l'eau après la manière dont elle lui avait raccroché au nez ? Il l'ignorait. Le moins qu'il puisse faire, compte tenu de tout le travail qu'elle avait fourni, était de la mettre au courant des derniers rebondissements de l'affaire. En fin d'après-midi, Bill Gilchrist, du FBI, lui avait fait parvenir à la demande de Jenny un fax de six pages sur Edgar « PX » König ; Banks avait été estomaqué par son contenu. De son côté, Hatchley avait découvert que König avait en effet été interrogé concernant le meurtre de Brenda Hamilton. Il n'était pas suspect numéro un, mais il avait eu des relations amicales avec la victime. Le rationnement ayant duré jusqu'en 1954, PX était encore utile à ses voisins en 1952.

Annie n'était pas au commissariat lorsqu'il l'appela. Il avait d'abord essayé chez elle, mais elle avait sans doute

déjà pris la route, ou elle n'avait pas voulu répondre. Il n'avait pas eu plus de succès sur son portable. Peut-être refusait-elle de lui parler.

Banks descendit et alluma une cigarette. *Bitches Brew*, de Miles Davis, l'accueillit dans le séjour – encore un morceau de l'époque de Jem.

À l'occasion d'un grand nettoyage comme il s'en faisait périodiquement à Scotland Yard, et pendant lesquels les accusations de corruption tombaient à droite, à gauche et au centre, Banks avait revu l'homme qu'il avait rencontré dans l'escalier le soir de la mort de Jem. C'était un dealer qui s'appelait Malcolm ; il avait été convoqué pour témoigner contre un certain inspecteur Fallon, accusé d'extorquer de l'héroïne à des importateurs qu'il butait au lieu de les arrêter. Fallon avait ensuite monté son propre réseau de distribution, dans lequel travaillait Malcolm. Banks considérait donc Malcolm comme en partie responsable de la mort de Jem. Quand il avait vu Fallon, il avait aussitôt reconnu le visage grêlé et le sourire cynique du flic qui avait fouillé le studio de fond en comble lorsqu'il avait signalé le décès de Jem. Pas étonnant qu'aucune plainte n'ait jamais été déposée.

Fallon avait été arrêté et condamné. Il n'avait pas passé dix-huit mois en taule qu'un condamné à perpétuité le reconnaissait et lui enfonçait dans l'oreille une barre de métal profilée et polie. Le karma. Avec cinq ans de retard ce n'était pas « Instant karma », mais tout de même. Jem aurait aimé ce sens de la symétrie.

Banks écrasa son mégot ; il se rendait dans la salle de

bains pour se brosser les dents quand le téléphone sonna. Il sursauta. Pourvu que ce ne soit pas Jenny qui annule, se dit-il. Depuis qu'Annie lui battait froid, il fantasmaait agréablement sur ce dîner. Mais dès qu'il entendit la voix au bout du fil, il comprit que la vie pouvait lui réserver des surprises bien plus désagréables que Jenny annulant son dîner.

« Dites donc, Banks, grommela Riddle, vous le faites exprès ou quoi ? Vous avez vraiment décidé de foutre la merde partout où vous fourrez vos pattes, hein ?

— Pardon ?

— Vous m'avez très bien entendu.

— Monsieur le directeur, il est six heures passées, nous sommes vendr...

— Mais merde ! J'en ai rien à cirer de savoir quel jour on est et quelle heure il est. Je vous confie une affaire simple comme bonjour. Rien d'urgent. Rien de difficile. Par pure bonté d'âme de ma part. Et qu'est-ce que vous en faites ? Vous vous démerdez pour que toutes mes bonnes intentions me retombent dessus, voilà ce que vous en faites.

— Désolé, monsieur le directeur, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Vous ne voyez peut-être pas, mais je peux vous dire que tout le pays est au courant, bordel. Vous ne regardez pas les infos ?

— Non, monsieur le directeur. Je me préparais à sortir.

— Eh bien vous pouvez annuler tout de suite. Je suis

sûr qu'elle ne vous en voudra pas. Remarquez, votre vie privée j'en ai rien à secouer. Vous savez d'où je vous appelle ?

— Non, monsieur le directeur.

— Je vous appelle du lac de Thornfield. Écoutez bien et vous entendrez la pluie. Et le tonnerre. Bon, je vous explique. Il y a un peu plus d'une heure, une femme a été prise en otage ici. Elle était venue en taxi et avait dit au chauffeur de l'attendre pendant qu'elle allait faire un tour. Quand il en a eu assez de poireauter, il est allé la chercher et qu'est-ce qu'il a vu ? Il l'a trouvée avec un type qui lui braquait un pistolet sur la tempe. Le type a tiré un coup en l'air en criant ses exigences, et le taxi a couru à sa voiture téléphoner à la police. La femme, c'est Vivian Elmsley. Ça vous dit quelque chose ce nom-là ? »

Banks sentit son cœur sauter dans sa poitrine. « Vivian Elmsley ? Oui, c'est la...

— Je sais parfaitement qui c'est, nom de Dieu, Banks. Mais ce que je ne sais pas, c'est pourquoi un dingue lui braque une arme sur la tempe et exige de parler à l'inspecteur chargé de l'enquête sur le meurtre de Gloria Shackleton. Parce que c'est ça le message qu'il a fait transmettre par le chauffeur de taxi. Vous pouvez m'éclairer ?

— Non, monsieur le directeur.

— Non, monsieur le directeur, c'est tout ce que vous savez dire ? »

Banks se retint à temps de répondre : oui, monsieur le directeur. Il lui demanda : « Comment s'appelle l'homme ?

— Il ne l'a pas dit. Quant à nous, on est en pleine superproduction hollywoodienne, avec un budget à nous mettre en faillite pour des années. Vous m'écoutez toujours, Banks ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Un négociateur lui a brièvement parlé à distance mais le type se borne à répéter qu'il veut que justice soit faite. Il refuse d'ajouter quoi que ce soit tant que vous ne serez pas sur place. Nous avons déjà mis une brigade d'intervention en place, et je peux vous dire qu'ils ont des démangeaisons dans les doigts. Apparemment, un de leurs tireurs d'élite prétend avoir l'objectif à vue.

— Pour l'amour du ciel...

— Rappliquez, mon vieux. Et en vitesse ! Et cette fois-ci, vous pouvez prendre vos bottes. Il pleut des cordes. »

Dès que Riddle eut raccroché, Banks attrapa son imperméable au vol et sortit en trombe. Il avait son idée quant à l'identité et au mobile du preneur d'otage. Derrière lui, la trompette triste de Miles résonnait dans la maison vide.

Annie avait réussi à s'échapper de bonne heure du commissariat, avant la ruée sur les routes. Dès six heures, elle approchait de Blackburn sur la M 65. Elle changeait souvent de file pour éviter les caravanes de camions qui s'agglutinaient à intervalles réguliers. C'était l'heure de

pointe du vendredi ; le ciel, noir de nuages d'orage qui déversaient des pluies diluviennes sur tout le nord du pays, était déchiré par des éclairs qui illuminaient les hauteurs ramassées des Pennines. Au loin, le tonnerre grondait et claquait comme un percussionniste fou. Annie comptait les secondes entre les uns et les autres, en se demandant si cela indiquait réellement à quelle distance on était de l'endroit où était tombée la foudre.

Quelle distance la séparait de Banks à l'heure qu'il était ? Se mesurait-elle comme celle qui séparait l'éclair du tonnerre ? Elle se trouvait lâche de fuir ainsi, mais elle avait besoin d'un peu de temps et de recul pour voir plus clair en elle.

C'en était trop, à la fin. Pour commencer, il y avait eu la petite beuverie avec son copain à Leeds, au lieu de dîner avec elle ; puis la rencontre avec son fils, lors du concert, où il lui avait fait comprendre qu'elle était de trop ; ensuite, la goutte qui fait déborder le vase : l'apparition de Sandra chez lui dimanche matin. Annie avait eu l'impression de ne pas lui arriver à la cheville. Quant à Banks, il l'aimait encore, ça crevait les yeux.

Pourtant, elle ne lui en voulait pas ; ce n'était pas lui qu'elle fuyait, mais elle-même. Si elle devait se laisser écorcher vive par des petits riens, elle ne trouverait jamais la paix. Elle ne pouvait reprocher à Banks de consacrer du temps à ses amis et à sa famille, mais elle ne pouvait pas non plus se laisser attirer aussi intimement dans sa vie, se faire prendre dans les mailles de son passé. Ce qu'elle recherchait c'était une relation simple, sans attaches, et il y

avait déjà trop de complications.

Si elle restait avec lui, il faudrait bien qu'elle finisse par rencontrer son fils, qu'elle se fasse estampiller « nouvelle-petite-copine-de-papa ». Il avait une fille aussi, dont la conquête serait sans doute encore plus difficile. Et elle serait certainement de nouveau confrontée à la redoutable Sandra. Même si, de nos jours, on n'avait plus besoin de codéfendeur dans un divorce, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir investie du rôle.

Elle ne se sentait pas la force de subir les retombées sentimentales de la vie de Banks. Sa propre vie lui posait suffisamment de problèmes. Non, mieux valait arrêter les frais et rompre tout de suite. Il était temps de retrouver ses racines, de se rassembler, de récupérer, puis de retourner à son labyrinthe, à sa méditation et à son yoga. Avec un peu de chance, dans deux ou trois semaines Banks l'aurait oubliée et remplacée.

L'autoradio d'Annie était équipé d'un système qui interrompait automatiquement les émissions par les derniers bulletins météo et informations de trafic. Elle ne savait pas du tout comment cela marchait – sans doute par un signal électronique –, mais il arrivait parfois que l'interruption se prolonge par les nouvelles régionales. Au moment même où elle dépassait une caravane de camions qui soulevaient des trombes d'eau, elle reçut le bulletin météo, et le début d'une information sur une prise d'otage au lac de Thornfield.

Malheureusement, le système coupait parfois aussi les émissions au plus mauvais moment. Elle ne capta pas la

fin de l'info. Mais elle avait eu le temps d'entendre que Vivian Elmsley, l'auteur de romans policiers, avait été prise en otage par un homme armé au réservoir de Thornfield.

Annie se rua sur son poste en appuyant rageusement sur le bouton de recherche automatique ; sur le cadran, les chiffres s'affolaient. Elle eut droit à de la musique country, à un programme de jardinage et à un concert de musique classique, mais impossible de retrouver ces fichues infos. Elle jura en frappant du poing sur son volant, fit un écart dangereux, puis réessaya, manuellement cette fois-ci. Quand elle tomba enfin sur la bonne fréquence, le journaliste concluait : « ... tournure bizarre des événements, il semblerait que le preneur d'otage ait demandé à parler à l'officier de police judiciaire chargé de l'enquête dite du squelette de Hobb's End, l'inspecteur Banks, de la Brigade criminelle d'Eastvale. Restez avec nous, nous vous ferons part de l'évolution de la situation dès que nous en saurons plus. »

Bon, se dit Annie en arrivant dans les faubourgs de Blackburn. Pas le choix, demi-tour. Elle se rabattit avec prudence et prit la première sortie, emprunta l'échangeur et suivit les panneaux en direction de l'est. Avec ce mauvais temps, elle y serait dans une heure, calcula-t-elle, car il serait imprudent de conduire vite. Elle espérait simplement ne pas arriver trop tard.

Banks se gara sur le parking du lac de Thornfield, enfila ses bottes de caoutchouc et traversa en hâte le bois qui le séparait des lieux de la prise d'otage. Riddle n'avait pas tellement exagéré en comparant la scène à une production hollywoodienne. Le déploiement de forces devait coûter à peu près le budget de *Waterworld*. Les voitures de patrouille, les véhicules de la brigade d'intervention et des équipes techniques ne pouvaient pas descendre jusqu'au bas de la rive à cause des arbres, mais ils s'étaient forcé un passage aussi loin que possible ; il en partait de longs câbles et cordons de toutes grosseurs. La presse locale était elle aussi au rendez-vous. Tout le site de Hobb's End baignait dans la lumière, et se teintait régulièrement en bleu pendant une fraction de seconde sous les éclairs intermittents. Au centre, derrière le pont aux fées, deux petites silhouettes tragiques se dressaient dans la clarté crue des projecteurs.

Banks aperçut Riddle près de la batterie de caméras télé et de micros, derrière le cordon de police. Il passa sans même le regarder et s'avança vers le négociateur, un jeune qu'il devina frais émoulu de l'université avec son diplôme en psychologie, et confronté à sa première expérience de terrain. Officiellement, c'était le commissaire local qui était responsable des opérations, mais en général, l'ordre de tirer était donné par le négociateur. Banks ne vit pas de tireurs d'élite, mais il les savait embusqués tout près.

« Inspecteur divisionnaire Banks, se présenta-t-il.

— Lieutenant Whitkirk, répondit le négociateur.

— Je descends lui parler, dit Banks en désignant du menton le preneur d'otage.

— Pas question, dit Whitkirk. C'est contraire au règlement. Si vous voulez lui parler, vous avez le porte-voix. » Il lui tendit l'engin. Banks ne le prit pas. Il alluma une cigarette et contempla la scène irréaliste, véritable décor de film d'horreur, un film qui pourrait commencer par l'image d'une main grattant le bord d'une pierre tombale. Il se tourna vers Whitkirk. « Quel âge avez-vous, fiston ?

— Quel rapport av...

— Visiblement, vous êtes encore trop jeune pour savoir qu'on n'apprend pas tout dans les livres. C'est quoi son titre, à votre règlement ? *Petit guide pratique de la négociation en situation de prise d'otage* ?

— Dites donc, écoutez un peu...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter. » Banks désigna du doigt les deux personnages. « Je ne sais pas combien de situations comme celle-ci vous avez à votre actif, mais moi je connais. Je sais exactement de quoi il retourne, et à mon avis, j'ai cent fois plus de chances que vous de faire en sorte que tout le monde s'en tire sans dommage. »

Whitkirk avança le menton, qu'il avait fendu, avec une tache que rougissait la colère. « Ça, vous ne pouvez pas le garantir. Laissez faire les professionnels. Cet homme est visiblement un forcené.

— Il n'a rien d'un forcené. Racontez-moi un peu ce que vous comptez faire, vous autres, professionnels. Le descendre ? »

Whitkirk eut un grognement de mépris. « Il y a déjà une heure qu'on aurait pu le faire, si on avait voulu. Nous maîtrisons la situation.

— Chapeau !

— Comment savez-vous que ce type n'est pas dangereux ?

— Parce que je sais qui il est et ce qu'il veut, répondit Banks en soupirant.

— Et comment le savez-vous ? Il n'a encore exprimé aucune exigence.

— Sauf de me parler.

— Exact. Et notre règle numéro un est de refuser.

— Il n'a encore rien fait, n'est-ce pas ?

— Non.

— Et pourquoi, à votre avis ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Tout ce que je sais c'est que c'est un dingue, et qu'il est totalement imprévisible. Nous ne pouvons pas lui céder, et vous, vous ne pouvez pas vous amener comme ça avec vos gros sabots. Et je vais vous dire une chose : il a demandé à vous voir. Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas vous qu'il veut tuer ?

— J'assume le risque.

— Certainement pas. C'est moi le responsable et je vous l'interdis.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On essaie de gagner du temps. »

Banks réprima une envie de rire. « Et quand vous l'aurez gagné, ce temps, vous comptez faire quoi ?

— D'abord, nous mettons tout en œuvre pour faire d'une situation imprécise une situation précise.

— Oh, cessez donc de me citer votre putain de règlement à tout bout de champ, dit Banks. Ça fait combien de temps que vous êtes ici ? Une heure ? Une heure et demie ? Vous en avez fait une situation précise, de votre situation imprécise ?

— Nous avons établi la communication. »

Banks baissa les yeux sur le porte-voix. « Ah oui.

Super, la communication. »

Whitkirk le foudroya du regard. « Nous lui avons proposé de lui faire passer un téléphone, mais il a refusé.

— Écoutez, dit Banks, c'est moi qu'il a demandé. Nous ne savons peut-être pas ce qu'il veut, mais je parierais fort qu'il a quelque chose à me dire, et vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas trente-six manières de savoir quoi. Je m'estime capable de l'empêcher de commettre l'irréparable. Vous ne pouvez pas me laisser un peu de mou ? »

Whitkirk se mordit la lèvre. « Je suis responsable de la sécurité, dit-il.

— Laissez-moi intervenir, dit Banks en montrant Riddle du doigt. Croyez-moi, je connais un type, là-bas, qui serait prêt à vous décerner une médaille si jamais je me fais descendre. »

Whitkirk condescendit à esquisser un sourire. « À une condition, dit-il.

— Laquelle ?

— Vous mettez un gilet pare-balles.

— D'accord. »

Whitkirk envoya chercher le gilet dans le véhicule de la brigade d'intervention, puis il attrapa le porte-voix et annonça ses intentions au preneur d'otage.

« Envoyez-le-moi », cria l'homme.

Whitkirk s'effaça et Banks, équipé, écrasa son mégot dans la boue et commença à descendre. Il entendit Whitkirk murmurer : « Bonne chance. » À mi-chemin environ, il glissa et termina sur le dos. La chute manquait un peu de dignité. Bien que plus dommageable pour son amour-propre que pour ses vêtements, elle lui rappela qu'il avait mis son plus beau pantalon pour aller dîner chez Jenny, et qu'il y avait d'autant moins de chances que ce dîner ait lieu que, dans le feu de l'action, il avait oublié son portable chez lui et n'avait pas pu annuler.

Arrivé au pied de l'escarpement, il entendit jurer. Il se retourna. Annie glissait sur les fesses, jambes en l'air, quelques pas derrière lui. Arrivée en bas, elle se remit sur ses pieds et lui fit un grand sourire. « Désolée. C'était la seule manière de passer à travers les mailles du filet.

— Je suppose que tu n'as pas de gilet pare-balles ?

— Non.

— La galanterie voudrait que je te passe le mien, mais nous sommes un peu trop près. Mets-toi derrière moi. Il ne faut pas l'affoler. »

Ils s'avancèrent vers le pont aux fées. Banks se présenta. L'homme accusa réception et leur ordonna de rester de leur côté du pont. Ils se tenaient face à face, d'un bord à l'autre. Malgré son air effrayé, Vivian Elmsley ne

semblait pas avoir subi de violences. L'arme devait être un 32 automatique.

« Je vous présente le major Cabbot, dit Banks. Elle enquête avec moi. Sa présence ne vous dérange pas ? »

L'homme regarda Annie et fit un signe de tête. « Je la connais, dit-il. Je l'ai vue à la télé le jour où vous avez trouvé les ossements, et ici même l'autre soir, il doit y avoir une semaine environ.

— Ah, c'était vous, dit Annie. Qu'est-ce que vous faisiez ici ? J'imagine qu'après tout ce temps, vous n'étiez pas venu chercher quelque chose ?

— Peut-être que si. Pas le genre de choses que vous croyez, mais je cherchais quelque chose, oui. Je suis venu souvent, la nuit. Je réfléchis.

— Pourquoi êtes-vous parti en courant ?

— Je vous ai reconnue. Vous êtes passée droit devant moi sans me voir. Mais moi je vous ai vue. Je ne pouvais pas courir le risque de me faire prendre, d'être obligé de m'expliquer, avant d'avoir terminé ce que j'avais à faire. »

Banks décida qu'il était temps d'intervenir. Il leva les deux mains en l'air et fit signe à Annie de l'imiter. La pluie lui ruisselait dans le dos. « Nous ne sommes pas armés, Francis, dit-il. Nous ne vous voulons aucun mal. Nous voulons simplement vous parler. Libérez Ms Elmsley.

— Alors comme ça vous savez qui je suis ?

— Vous êtes Francis Henderson.

— Bien joué. Sauf que maintenant, je m'appelle Stringer. Frank Stringer. » Il se passa la langue sur les lèvres. Ainsi donc, il avait adopté le nom de jeune fille de

sa mère. Etrange. Cela mit Banks sur la voie. Le voyant nerveux, il se demanda s'il avait bu ou s'il s'était remis à la drogue. S'il n'est déjà pas facile de rendre précise une situation imprécise, se dit-il, il l'est encore bougrement moins de rendre réelle une hallucination.

« Autant vous le dire tout de suite, reprit Frank : je n'ai pas l'intention de libérer qui que ce soit. D'abord, je veux qu'on me dise tout. J'attends ses aveux, et ensuite je déciderai si je la tue ou non. Moi, je m'en fous complètement.

— D'accord, Frank. Que voulez-vous savoir ?

— Elle a tué ma mère. Je veux qu'elle l'avoue, et je veux savoir pourquoi elle l'a fait.

— Elle n'a tué personne, Frank.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? Vous mentez. Vous la protégez. »

Il resserra sa main sur le cou de Vivian. Banks la vit hoqueter, et le canon de l'arme s'enfoncer dans sa chair, sous l'oreille.

« Écoutez-moi, Frank, dit-il. C'est très important. Vous m'avez fait venir ici. Vous voulez la vérité, c'est bien ça ?

— La vérité, je la connais déjà. Je veux l'entendre de votre bouche. Je veux qu'elle avoue ici, là, devant vous. Je veux l'entendre dire ce qu'elle a fait à ma mère.

— Ça ne s'est pas passé comme vous le croyez, Frank. Ça ne s'est pas passé comme nous le croyions, tous autant que nous sommes. Nous nous sommes tous trompés.

— Ma mère a été assassinée.

— Oui, ça, c'est vrai.

— Et cette... cette salope nous a menti, à mon père et à moi, quand on est venus et qu'on a demandé à la voir.

— Non, le corrigea Banks. Elle ne vous a pas menti. Elle croyait vous dire la vérité. » Il vit que Vivian ne comprenait plus rien.

« Toutes ces années..., poursuivit Frank comme s'il n'avait pas entendu, vous savez qu'il l'adorait, mon père ? Et pourtant elle nous avait quittés. Il disait qu'elle était une rêveuse, un esprit libre, un beau papillon qui venait de déployer ses ailes pour s'envoler. Mais moi, je la détestais d'être partie. De nous avoir privés de toute cette beauté. Pourquoi refusait-elle de la partager avec nous ? Pourquoi est-ce qu'on ne pouvait pas, nous, faire partie de ses rêves ? On n'a jamais été assez bien pour elle. Je la haïssais et je l'aimais à la fois. Toute ma vie dominée, gâchée par une mère que je n'ai jamais connue. À votre avis, qu'est-ce que le Dr Freud dirait de ça ? Vous ne trouvez pas ça tordant ? »

Banks détourna les yeux. Il ne voulait pas dire la vérité à Frank, lui apprendre que sa mère l'avait rejeté dès sa naissance. Toute sa vie, George l'avait nourri d'illusions. Gloria s'était lourdement trompée sur le père de son enfant : il n'était pas si mal que ça, finalement. « Non, dit-il. Je ne trouve pas ça tordant du tout, Frank.

— Mon père me disait qu'elle avait toujours voulu devenir comme les actrices d'Hollywood. Qu'elle passait des heures devant son miroir à se maquiller et à imiter leur façon de parler. Même avant ma naissance, ça ne gazait

pas entre eux. Elle était trop jeune, paraît-il. Elle a fait une erreur, une seule : moi. Une de trop.

— Elle était très jeune, en effet, Frank. Quand elle est tombée enceinte, elle a eu peur. Elle a perdu les pédales.

— C'est pour ça qu'elle nous a quittés ?

— Pour certaines personnes c'est la seule solution.

Manifestement, elle voulait que l'enfant vive, que vous viviez, Frank. Elle ne s'est pas fait avorter. Elle a dû dire à votre père où elle partait, non ? Elle n'a pas gardé le contact ? »

Frank renifla. « Une carte postale de temps en temps, pour dire que tout allait bien, qu'il ne s'inquiète pas. Une fois, quand mon père est venu en permission, il m'a emmené la voir à Hobb's End. C'est la seule fois que... la seule fois que je me souviens de l'avoir vue, d'avoir été avec elle, d'avoir entendu sa voix. Elle m'a dit que j'étais un joli petit garçon. Ce jour-là, je l'ai aimée. Elle était devenue une créature magique. Eblouissante. Un personnage de rêve. Elle évoluait dans un halo de lumière. Belle, tendre. Mais ils se sont disputés. Quand il l'a vue, il n'a pas pu s'empêcher de lui demander de revenir. Elle a refusé. Elle lui a dit qu'elle était mariée, qu'elle avait une nouvelle vie et que si on voulait son bonheur, qu'on lui fiche la paix.

— Qu'a fait votre père ?

— Ce qu'elle lui demandait. Il était anéanti. Je crois qu'il avait toujours espéré qu'un jour elle reviendrait. On est revenus encore une fois, quand il était trop tard. » Il se tourna vers Vivian et poursuivit, en lui parlant dans l'oreille. « Mais cette salope qui ment comme elle respire nous a dit

qu'elle était partie elle ne savait pas où. Toute ma vie je l'ai crue, j'ai cru que ma mère s'était enfuie et nous avait abandonnés définitivement. J'ai essayé de la retrouver. Je suis doué pour retrouver les gens, mais là, ça n'a rien donné. Et maintenant je découvre que pendant tout ce temps, elle était morte. Assassinée et enterrée ici même.

— Lâchez-la, Frank, cria Banks pour couvrir un claquement de tonnerre. Elle ne savait pas.

— Comment ça, elle ne savait pas ? Elle savait forcément. » Frank lui jeta un regard noir. Il avait les yeux hagards, les cheveux plaqués sur le crâne ; la pluie dégoulinait de ses yeux comme des larmes. « Je veux tout entendre. Je veux ses aveux. Je veux la vérité.

— Vous vous trompez sur toute la ligne, Frank. Vivian n'a pas tué Gloria. Écoutez-moi.

— Même si ce n'est pas elle qui l'a tuée, elle a participé. Elle a couvert quelqu'un. Mais qui ?

— Personne.

— Vous me prenez pour un con ?

— Vivian n'a rien à voir avec la mort de votre mère. »

Tout en parlant, Banks remarqua que la romancière, malgré l'arme toujours braquée contre sa nuque, ouvrait des yeux pleins de curiosité. Annie s'était placée à côté de lui, et Frank ne semblait pas s'en formaliser. Banks était conscient qu'il se passait des choses dans son dos, mais il ne pensait pas devoir craindre une action intempestive. Le tonnerre roulait, les éclairs fusaient. Son imper et son pantalon lui collaient à la peau, la pluie lui piquait les yeux.

« Comment ça, elle n'a rien à voir avec la mort de ma

mère ? dit Frank. Elle a dit à mon père que ma mère était partie alors que tout ce temps-là elle était enterrée ici. Elle a menti. Pourquoi, sinon pour se couvrir ou pour couvrir quelqu'un d'autre ?

— Dans son esprit, votre mère avait effectivement quitté Hobb's End, expliqua Banks. Elle avait souvent parlé de partir depuis le retour de Matthew. Matthew avait été gravement atteint par son séjour dans un camp de prisonniers de guerre japonais. Il n'était plus l'homme qu'elle avait épousé. Elle était très malheureuse. Tous les gens qui la connaissaient trouvaient naturel qu'elle ait envie de tout quitter, de même qu'elle vous avait quittés, vous et votre père.

— Faux ! »

Frank resserra encore ses mains sur la gorge de Vivian, qui eut un hoquet. Banks sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il tendit les mains, paumes en avant.

« OK, Frank, calmez-vous. Je vous en prie, calmez-vous et écoutez-moi. »

Ils attendirent un instant tous les quatre, dans un silence que ne troublaient que le crépitement de la pluie, l'orage qui s'éloignait et, de temps en temps, les crachotements de la radio de la police.

Soudain, Banks sentit la tension se relâcher, comme lorsqu'on défait un bouton trop serré. « C'est à cause de Matthew qu'elle est partie, poursuivit-il. Il était d'autant plus normal que Gwen croie à ce scénario que la valise de votre mère avait disparu, avec ses affaires. »

Frank ne dit plus rien pendant une bonne minute.

Banks le voyait enregistrer la nouvelle donne, tenter de rebâtir ses défenses. L'orage s'éloigna et la pluie connut une accalmie. Ils étaient tous trempés jusqu'aux os.

« Si ce n'était pas elle, qui, alors ? dit enfin Frank. Je parie que vous êtes incapable de me le dire, hein ?

— Moi, je peux vous le dire », s'interposa Annie en s'avançant d'un pas. Frank se tourna vers elle en clignant les paupières pour en chasser la pluie.

« Qui ? fit-il. Et vous avez pas intérêt à me mentir.

— C'est un certain Edgar König. Il tenait le magasin à la base aérienne américaine de Rowan Woods, qui se trouvait à moins de deux kilomètres d'ici.

— PX ? lâcha Vivian.

— Je ne vous crois pas ! s'écria Frank.

— C'est pourtant la vérité », dit Banks qui saisit la balle au bond. Il se rendit compte qu'Annie ne connaissait pas encore tous les détails. « König a tué votre mère. Il a également tué au moins une autre femme pas loin d'ici, de la même manière. Et il a fait d'autres victimes, en Europe et en Amérique. »

Frank secouait la tête lentement.

« Écoutez-moi, Frank. Edgar König avait connu votre mère et ses amies en allant au bal avec elles. Il a tout de suite été attiré par votre mère, mais il avait de graves problèmes avec les femmes. En leur présence, il perdait tous ses moyens. Il lui apportait des cadeaux, mais elle n'a jamais voulu se donner à lui et l'aider à surmonter sa timidité. Elle sortait avec d'autres hommes. Il observait, il attendait. Pendant ce temps-là, la pression montait.

— Vous avez dit qu'il a tué d'autres femmes ?

— Oui.

— Comment savez-vous que c'était lui ?

— Nous avons trouvé un bouton de col provenant d'un uniforme de l'armée de l'air américaine. Nous pensons que votre mère a dû le lui arracher pendant la lutte. Ensuite, nous avons été regarder dans le dossier d'un meurtre non élucidé dans le Suffolk et nous avons découvert que König avait été interrogé à cette occasion. Vous m'écoutez, Frank ?

— Je vous écoute. »

Il avait relâché sa pression sur la gorge de Vivian, et sur l'arme aussi, constata Banks. « Le soir du drame, Edgar König s'est rendu à Bridge Cottage pour réclamer ce qu'il estimait être son dû, pendant que le mari de votre mère, Matthew, était au pub, comme d'habitude. L'escadrille de bombardiers devait évacuer la base deux jours plus tard et c'est ce qui l'a poussé à franchir le pas. Le temps pressait. Il y avait un an qu'il était à la torture. Ce soir-là, il avait bu, il s'est laissé exciter sexuellement en croyant que cette fois-ci ça y était, qu'il aurait enfin le courage, qu'il arriverait à surmonter ses défaillances. Mais il a disjoncté. Elle a dû le repousser, se moquer de lui peut-être, et tout d'un coup, sans s'en rendre compte, il l'a tuée dans un accès de rage. Vous comprenez ce que je vous dis, Frank ? Cet homme était un malade.

— Un psychopathe ?

— Non, pas exactement. Pas au début en tout cas. Ensuite il est devenu un maniaque sexuel. Les deux choses

– les rapports sexuels et le meurtre – sont devenues inextricablement liées dans son esprit. L'une appelant l'autre.

— Si ça s'est passé comme vous le dites, pourquoi est-ce que personne ne l'a su ? »

Lentement, Banks prit ses cigarettes et en offrit une à Frank. « J'ai arrêté il y a des années, dit celui-ci. Mais merci quand même. »

Banks alluma sa cigarette. Il avait marqué des points. Frank semblait moins tendu, plus disposé à écouter la voix de la raison. Et il n'était pas non plus sous l'emprise de la boisson ou de la drogue. Ce n'était pas le moment de tout flanquer par terre.

« Personne n'était au courant, reprit-il, parce que Edgar König s'est rendu compte de ce qu'il avait fait. Ça l'a dégrisé d'un coup. Il a très bien camouflé son crime. » Banks regarda Vivian Elmsley, qui détourna les yeux. « Il a tout nettoyé et il a enterré le corps dans la remise. Ensuite, il a fourré quelques vêtements et objets personnels dans une valise pour faire croire que Gloria s'était enfuie. Il a même laissé un mot. En période de guerre, les disparitions de personnes étaient monnaie courante. Au village, tout le monde savait Gloria malheureuse avec Matthew ; tout le monde savait que sa vie était un calvaire. Pourquoi voulez-vous que les gens se soient étonnés de la savoir partie à la cloche de bois ? »

Frank souffla dans l'oreille de Vivian : « C'est vrai ? C'est vrai ce qu'il raconte ? »

Banks n'entendit pas la réponse, mais vit le mot

« oui » se former sur ses lèvres.

« Frank, dit-il en profitant de la situation. Le pistolet. Je sais que vous ne voulez faire de mal à personne, mais c'est dangereux. Un coup est si vite parti. Jusqu'à présent, nous avons évité la catastrophe. » Frank regarda l'arme comme s'il la découvrait à l'instant.

Banks s'avança lentement sur le pont aux fées, main tendue. Il se savait dans la mire de deux ou trois tireurs bien entraînés ; à cette idée, il eut l'estomac remué. « Donnez-le-moi, Frank. Tout est terminé. Vivian n'a pas tué votre mère. Elle est totalement étrangère à ce meurtre. Elle aimait Gloria comme une sœur. Le coupable c'est Edgar Konig. » Frank laissa tomber son bras armé et lâcha la gorge de son otage. Vivian s'écarta en vacillant sur ses jambes et glissa au fond d'un trou creusé par les terrassiers dans le sol de Bridge Cottage. Annie se précipita à son secours. Frank tendit l'arme à Banks, qui la soupesa. « Qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda Frank. Ce Konig. Il a été pris ?

— Je vous en parlerai plus tard, dit Banks en l'attrapant par le coude. Pour l'instant, je crois que nous sommes tous un peu fatigués et mouillés. D'accord ? On ferait mieux de s'en aller d'ici, d'aller se mettre au sec et d'enfiler des vêtements propres, vous n'êtes pas de cet avis ? »

Frank baissa la tête. Banks lui passa un bras autour des épaules. Ce faisant, il remarqua par terre un objet partiellement recouvert de boue. Il le ramassa. C'était une photo de Gloria Shackleton à seize ans, qui semblait défier

l'objectif de ses beaux yeux résolus. Bien qu'abîmée par la pluie, elle n'était pas irrécupérable.

Plusieurs policiers descendaient déjà l'escarpement à toute allure, dérapant dans la boue. Deux d'entre eux allèrent aider Annie et Vivian à sortir du trou, deux autres empoignèrent Frank avec rudesse et lui passèrent les menottes.

« Inutile de le molester, leur dit Banks.

— On connaît notre boulot », lui répondit l'un d'eux.

Banks leur tendit l'arme en soupirant, puis il montra à Frank la photo de Gloria. « Si vous voulez, je vous la ferai remettre en état, lui dit-il.

— Oui, je veux bien, dit Frank. Et ne vous en faites pas pour moi, c'est pas la première fois que je pars avec les bracelets aux mains. »

Banks hocha la tête. « Je sais. »

Les policiers poussèrent Frank sans ménagement, le traînant pratiquement dans la boue jusqu'au haut de la pente. Les autres aidaient Annie et Vivian à franchir le pont.

Couverte de fange, Vivian s'arrêta devant Banks et se laissa distancer par les autres. « Merci, lui dit-elle. Vous m'avez sauvé la vie.

— J'ai menti pour vous. J'ai aussi souillé Gloria et sa loyauté envers Matthew. »

Elle murmura en pâlisant : « Je sais. Je vous en sais gré. Je vous demande pardon.

— Il y avait une chance, vous savez. Peut-être infime, mais un espoir tout de même. Si vous aviez signalé le

meurtre de Gloria, si vous n'aviez pas détruit toutes les preuves, si vous étiez allée trouver la police... » Banks se retint de laisser éclater sa colère. Ce n'était ni le lieu ni le moment. « Ah, et puis merde. C'est trop tard. »

Vivian baissa la tête. « Croyez-moi, je suis consciente de ce que j'ai fait. »

Banks tourna les talons et gravit la pente, seul, en pataugeant. Il réussit à arriver en haut sans tomber. Il sentit tout à coup la présence d'Annie à ses côtés. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que Jimmy Riddle fondait sur lui en l'attrapant par le bras. « Encore heureux que vous ayez sauvé les meubles, Banks, siffla-t-il entre ses dents. Mais vous êtes foutrement incompetent. Et je ne veux pas d'incompétents sous mes ordres. Je vous verrai lundi matin à la première heure. » Il se tourna vers Annie. « Quant à vous, Cabbot, vous avez désobéi à un ordre direct. Je n'aime pas l'insubordination non plus. Vous aussi je vous verrai. »

Banks dégagea son bras, tourna les talons et regagna sa voiture. Il ne pensait qu'à une chose : un bon bain chaud, un grand verre de Laphroaig et des vêtements propres et secs.

Et Annie.

Bras croisés, elle l'attendait, appuyée contre sa voiture.

« Ça va ? lui demanda Banks.

— Très bien. Aussi bien que possible pour quelqu'un qui vient de passer une heure sous la pluie à se demander si on ne va pas lui faire sauter la cervelle.

— Frank Stringer n'était pas dangereux.

— Facile à dire. Au fait, chapeau, travail de chef.

— Pardon ?

— Tu as menti pour ménager les sentiments de Frank Stringer. Je te l'ai dit, ma mère est morte quand j'avais six ans. Moi aussi j'aime me la représenter comme une créature éblouissante entourée d'un halo de lumière. Et je ne voudrais pas qu'on vienne me gâcher mon illusion, quelle que soit la vérité.

— Si j'ai menti, c'est pour qu'on puisse s'en sortir tous vivants. »

Annie sourit. « Peu importe. D'une pierre deux coups.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ? »

Annie s'étira, dos arqué, bras en l'air. « Je reprends la route de Saint-Ives. Après être passée me changer à la maison. J'étais dans ma voiture quand j'ai entendu les infos à la radio. Je ne pouvais pas ne pas venir.

— Non, bien sûr. Merci d'avoir été là.

— Et toi ?

— Je vais rentrer chez moi, je n'ai rien de mieux à faire. »

Il se souvint du dîner chez Jenny. Trop tard, surtout vu l'état dans lequel il était, mais la moindre des choses serait tout de même d'emprunter un mobile pour la prévenir, s'excuser.

Annie hocha la tête. « Écoute, je vais m'absenter quinze jours. Pour l'instant je ne vois pas très clair en moi. Tu m'appelles quand je rentre ? On pourra l'avoir, cette petite discussion.

— D'accord. »

Elle lui décocha un sourire en coin. « S'il n'y avait pas autant de policiers dans le coin, je t'embrasserais bien.

— Il vaut peut-être mieux se dire au revoir sans ça.

— Oui. Eh bien, à bientôt. »

Sur ce, elle ouvrit sa portière et monta en voiture.

Oubliant ses bonnes résolutions, Banks alluma une autre cigarette, conscient que ses mains tremblaient. Imperturbable, Annie mit le moteur en route. Banks regarda ses feux arrière disparaître dans le chemin détrempé.

ÉPILOGUE

Après un hiver long et pluvieux au cours duquel la Compagnie des eaux du Yorkshire prit du retard dans les réparations à effectuer, le lac de retenue de Thornfield se remplit à nouveau et Hobb's End fut une fois de plus englouti. La flambée qui avait embrasé les esprits au moment de la découverte du squelette retomba. Le 27 juillet de l'année suivante, Vivian Elmsley, confortablement installée sur un grand lit dans une chambre d'hôtel en Floride, allumait la télévision sur la chaîne d'informations régionales.

Elle était en pleine tournée de promotion, dix-sept villes en tout ; Gainesville n'en faisait pas partie, mais elle avait suffisamment d'influence sur ses éditeurs pour se permettre ce petit détour. Tournée ou pas, elle serait venue de toute manière. Hier, Baltimore, Bethesda et Washington, demain Dallas, mais ce soir, c'était Gainesville.

Car ce soir, Edgar König avait rendez-vous avec la chaise électrique. Après tout ce qu'elle avait enduré, Vivian avait soif d'un dénouement.

Bravant la chaleur moite et les nuées de moustiques, une petite foule s'était assemblée dans la nuit devant la prison de Starke, à environ quarante kilomètres de là. Il y avait bien une ou deux pancartes réclamant l'abolition de la

peine capitale, mais la grosse majorité des gens scandaient en chœur : « Konig, au gril ! Konig au gril ! » Des slogans du même acabit se lisaient sur les autocollants de leurs voitures, qu'ils avaient serrées pare-chocs contre pare-chocs, recréant une atmosphère de fête comme au temps des années cinquante. Si l'événement n'avait pas réussi à attirer la presse nationale – car en Floride, les exécutions étaient aussi courantes que les agressions –, il avait suscité un grand intérêt local.

Frank Stringer serait volontiers venu lui aussi – Vivian lui aurait payé le voyage – s'il n'avait pas été en prison. Les lois sur le port d'arme étaient beaucoup plus strictes en Angleterre qu'en Floride. De plus, même s'il avait eu de bonnes raisons de prendre Vivian en otage au lac de Thornfield, il avait commis un délit grave et occasionné une opération de police coûteuse et fortement médiatisée. Vivian lui avait rendu visite plusieurs fois et lui avait promis de l'aider à se réinsérer dès sa sortie. Elle devait bien cela à la mémoire de Gloria.

À son tour, Frank lui avait raconté comment sa tante Ivy et son oncle John avaient pris soin de lui pendant la guerre, comment il avait appris à les considérer comme ses parents. Quand son père venait en permission, il se consacrait à lui. C'était à l'une de ces occasions, en 1943, qu'ils avaient fait leur premier voyage dans le Yorkshire et qu'il avait vu sa mère.

Après la guerre, son père s'était marié et l'avait repris à ses parents adoptifs. La belle-mère était une ivrogne, une mégère qui n'avait jamais une minute à consacrer au

bâtard de son mari. De plus en plus isolé et négligé, il s'était mis à fréquenter des malfrats, à faire partie de gangs et, de fil en aiguille, tout s'était détérioré. La seule constante de sa vie était son adoration pour la mémoire de sa véritable mère.

Frank apprit également à Vivian que la mort de son père, au printemps dernier, conjuguée à l'assèchement du réservoir et à la réémergence de Hobb's End, avait subitement ravivé son obsession pour le passé. C'était son père qui, le premier, avait reconnu Gwen Shackleton en Vivian Elmsley, l'auteur de romans policiers qui passait souvent à la télévision ; Frank avait confirmé. Depuis son unique rencontre avec elle, à l'âge de huit ans, il n'avait jamais oublié ses yeux et sa voix, de même qu'il n'avait jamais oublié le visage de sa mère.

Il fut incapable d'expliquer pourquoi il avait pris la peine de retrouver le domicile de Vivian, ni pourquoi il l'avait suivie et abordée dans la librairie. Disons qu'elle était la seule survivante, la seule qui avait connu Gloria. Au départ il ne lui voulait pas de mal, il aurait même peut-être pu trouver le courage de lui parler.

Ensuite, après la découverte des ossements, Frank avait eu la certitude qu'elle lui avait menti. Il avait alors ressenti une haine violente à son endroit. Il lui téléphonait pour l'effrayer, pour la faire souffrir. Il aurait pu l'enlever n'importe quand, mais ce qui lui plaisait c'était de prolonger son supplice. Car une fois la confrontation effectuée, tout serait terminé. Il s'était donc mis à la traquer, à l'épier. Quand elle était montée dans le taxi,

devant son hôtel, il savait où elle allait, et il avait trouvé que Hobb's End, où tout avait commencé, se prêtait bien au dénouement.

Mais ce soir, Vivian était seule à Gainesville avec ses souvenirs, la télé et sa bouteille de gin. Et une exécution.

Dans la photo récente d'Edgar König diffusée sur le petit écran, Vivian avait été incapable de reconnaître le jeune aviateur poupin et gauche, aux yeux timides et aux cheveux blonds coupés en brosse. König était devenu chauve, ses joues ridées pendaient, son front était creusé de sillons, ses yeux n'étaient plus que des trous sombres dans lesquels grouillaient des monstres visqueux.

Tout en regardant le reportage, Vivian imagina les préparatifs officiels d'un meurtre légal, les gestes rapides, efficaces, impersonnels, des gestes chirurgicaux.

On commencerait par installer le patient dans la lourde chaise en chêne, on lui ligoterait les bras et les jambes avec de grosses lanières de cuir. On insérerait l'embout entre ses dents et on fixerait les électrodes à divers endroits de son corps, comme pour un électrocardiogramme.

Elle se demanda si les lanières avaient une odeur, l'odeur âcre de la sueur des victimes précédentes. Combien de bras et de jambes avaient-elles enserrés ? Ou les remplaçait-on après chaque exécution ? Et la chaise ? Combien de vessies, combien d'intestins s'étaient vidés sur elle ?

Ensuite, on verrouillerait le casque de métal sur sa tête.

Vivian secoua la tête pour en chasser ces images. Elle fut prise d'un léger vertige et se rendit compte qu'elle avait un peu trop bu. S'il y avait quelqu'un qui méritait cette mort, se dit-elle, bien que partagée sur la question de la peine capitale, c'était bien Edgar König.

Maintenant qu'il était si proche de la fin, pensait-il à Gloria ? Avait-il une pensée pour la belle jeune femme qui avait vécu dans ce village aujourd'hui disparu, pendant une guerre gagnée depuis longtemps ? Et les autres ? Combien y en avait-il eu ? Banks lui-même n'avait su lui indiquer un nombre précis. Pensait-il à elles ?

Il devait être comme les autres tueurs de son acabit – elle s'était documentée sur eux pour ses romans –, incapable de s'apitoyer sur autre chose que sur son propre sort ; il avait dû vivre ses derniers instants en maudissant le manque de chance qui lui avait valu de se faire prendre. Et ce que Banks lui avait appris, quelques jours après les événements de Hobb's End, n'avait rien fait pour dissiper cette impression.

L'agent du FBI avait interrogé König au mois de décembre précédent et envoyé un rapport à Banks. König se souvenait que son premier crime remontait à la guerre, en Angleterre. Il avait oublié le nom de sa victime, et aussi les circonstances du meurtre, mais croyait se rappeler que c'était une blonde. Il se souvenait très bien, en revanche, que depuis plus d'un an il lui fournissait des bas, des chewing-gums, des cigarettes, du bourbon, et que, le jour où il était venu lui présenter la facture, elle ne lui avait pas manifesté une once de gratitude. Il avait bu. Peu à peu, il

s'était monté la tête. Il n'en pouvait plus. Qu'avait-elle à faire d'un vermisseau comme lui, un magasinier, elle qui baisait avec un pilote ? C'en était trop, la digue avait lâché.

C'était la boisson, disait-il. Toujours la boisson. Sinon, il n'aurait commis aucun de ces meurtres. Mais quand il buvait, il arrivait toujours un moment où il disjonctait ; et tout d'un coup, elles étaient là, mortes, à ses pieds. Alors il leur en voulait, il était pris d'une rage folle et attrapait le couteau. Ça s'était passé comme ça avec la seconde. Berlin, 1946. En voyant que son premier meurtre n'avait pas même déclenché une enquête, il s'était cru né sous une bonne étoile.

Mais aussi, tout était de sa faute à elle. Si elle ne s'était pas arrêtée pour remonter son bas juste au moment où il passait en voiture, relevant sa jupe pour découvrir de longues jambes blanches dans la lumière de ses phares, il ne l'aurait pas zigouillée. S'il n'avait pas bu non plus... en général, il ne buvait pas avant de prendre le volant, mais là il connaissait la petite route de campagne comme sa poche. Si, si, si... Sa vie n'était qu'une longue suite de si tragiques.

Elle s'était volontiers laissé convaincre de le suivre dans le champ. Il n'avait pas voulu lui faire de mal ; il avait simplement aperçu la blancheur de ses jambes, quelle avait découvertes pour lui sur la route, et il exigeait son tribut, comme tout homme normalement constitué. Mais elle n'avait pas été très patiente avec lui quand il avait eu son petit problème – ça lui arrivait parfois quand il avait bu – et, en plus, elle lui avait réclamé de l'argent. Là, il avait vu

rouge. Littéralement. Le couteau ? Oui, il en avait toujours un sur lui. Une habitude héritée de son enfance dans la ferme de l'Iowa, quand il sculptait des petits morceaux de bois.

La troisième femme, c'était de retour aux Etats-Unis en 1949. Il ne s'en souvenait pratiquement plus. De la seconde Anglaise, il ne revoyait qu'une image rouge, une scène dans une grange. Là encore, la boisson. Le père de König était un ivrogne invétéré qui battait violemment son fils, presque à mort. Sa mère était une putain, alcoolique elle aussi, qui relevait ses jupes pour dix cents. Toute sa vie, la boisson avait été son cauchemar, son pousse-au-crime. Et enfin, manque de chance, il s'était fait prendre sur une autoroute de Californie.

La vie d'Edgar König se résumait à cela.

La boisson. Vivian regarda son verre, puis, d'une main tremblante, elle y versa une autre rasade d'alcool, plongea la main dans le bac à glaçons posé sur la table de nuit et en jeta une poignée dedans en éclaboussant un peu de gin. Une habitude quelle avait empruntée aux Américains, ça, le verre plein de glaçons.

Presque l'heure.

Edgar König, qui venait d'avoir soixante-seize ans, allait enfin écoper du châtiement qu'il méritait. Vivian reconnut non sans une pointe de culpabilité que Banks avait raison : elle aurait pu contribuer à stopper cette série de crimes juste après Gloria, la première victime. C'était en partie à cause d'elle que le meurtrier s'était cru auréolé d'un sentiment d'impunité.

Elle avait refait le raisonnement plusieurs fois depuis qu'elle avait appris la vérité, depuis ce soir d'orage, à Hobb's End, où Banks lui avait tourné le dos avec mépris. Même si elle avait signalé le meurtre, se disait-elle, Matthew aurait certainement été arrêté. Il n'était pas en état de subir ce genre de traitement. Elle avait senti Banks radouci au téléphone le lendemain même si, dans sa voix, la censure était toujours là, cuisante.

Qu'aurait-elle dû signaler à la police, qui aurait pu les mettre sur la piste d'Edgar König ? Le whisky répandu et les Lucky Strike sur la paillasse de la cuisine ? Plutôt mince. Gloria pouvait se les être procurés n'importe où, et rien ne prouvait non plus qu'ils n'étaient pas là depuis plusieurs jours. Elle et Gloria connaissaient beaucoup d'officiers de l'armée de l'air américaine dans la région, et à l'époque elle n'avait aucune raison d'en soupçonner un plus qu'un autre. Aujourd'hui, c'était un peu facile de la part de Banks de la rendre responsable de toutes ces morts, de prétendre qu'elle aurait eu le pouvoir d'arrêter la machine infernale si seulement elle avait agi autrement ; c'était même injuste. Avec le recul, il avait raison sur toute la ligne. Mais avec le recul, qui ne souhaiterait pas défaire le passé ?

L'heure H.

Le premier choc lui brûlerait la cervelle et lui liquéfierait les cellules nerveuses. Le second ou le troisième provoquerait l'arrêt cardiaque. Son corps s'arc-bouterait, muscles tétanisés, tendant les lanières, brisant quelques os. Les os des doigts, sûrement, ces doigts qui avaient

étranglé Gloria.

Sans le bandeau de cuir sur ses yeux, ses globes oculaires exploseraient sous l'effet de la chaleur. La chambre de la mort s'emplit de l'odeur de chair et de cheveux cramés. De la vapeur, de la fumée s'échapperaient de sous le casque. Le casque lui-même risquait de prendre feu. Quand ce serait fini, il faudrait brancher une hotte d'aspiration pour évacuer la puanteur. Ensuite viendrait un médecin qui constaterait le décès, et la chose serait rendue publique.

D'ailleurs, poursuit Vivian mentalement en regardant les gens se réjouir devant les portes de la prison, elle n'était pas la seule qui aurait pu arrêter le massacre, si le système avait fonctionné normalement. La faute ne lui incombait pas entièrement. Elle avait agi, poussée par le mobile le plus pur : son amour pour son frère. Ces dernières semaines, elle avait épluché tous les articles parus sur Edgar König et son châtement imminent. Et il y en avait eu beaucoup.

König avait été pris en Californie à la fin des années soixante, vers l'âge de quarante-cinq ans, en train d'attaquer une jeune auto-stoppeuse sur une route déserte. La victime avait dû son salut à un automobiliste qui passait par là, et surtout au fait que cet homme n'était pas un timoré. Ancien militaire, il était armé. Voyant une femme en difficulté, il était intervenu. Il avait réussi à mettre König hors d'état de nuire et appelé la police. La jeune fille, qui avait perdu connaissance par strangulation, avait également reçu cinq coups de couteau. Mais elle survécut.

Condamné à quatorze ans, König sortit au bout de neuf pour bonne conduite, et aussi parce qu'il faut bien désengorger les prisons surpeuplées. Plusieurs spécialistes, qui le considéraient comme extrêmement dangereux et le soupçonnaient, sans jamais avoir rien pu prouver, de quatre autres meurtres, s'opposèrent à sa relaxe. Les autorités pénitentiaires s'avouèrent impuissantes à empêcher sa sortie.

Dans les années soixante-dix, donc, commença une période d'errance, où König, chassé de village en village quand les gens découvraient sa vraie nature, essaya de trouver du travail comme magasinier, souvent sans succès, et vécut des indemnités de chômage. Quelques années plus tôt, il avait fini par s'installer dans la petite ville de Floride où se noua le drame final et annoncé.

Ses voisins s'étaient émus de sa présence, un magasin local lui avait même offert de l'argent pour déguerpir. Mais König tenait bon. Un jour, des Témoins de Jéhovah avaient frappé chez lui. Par la porte-moustiquaire, ils l'avaient aperçu qui brandissait un couteau au-dessus du corps d'une femme, une prostituée du coin. Ils avaient appelé la police depuis leur portable. König était soûl ; il n'avait pas résisté. Ensuite, il y avait eu l'interminable attente du procès, la condamnation, les recours en appel rejetés, le couloir de la mort.

Tout était fini désormais. Une clameur s'éleva de la foule. La nouvelle était officielle. Edgar König était mort.

Pourquoi Vivian ne ressentit-elle aucun soulagement, rien que les prémices d'un épouvantable mal de tête ? Elle

ferma les yeux et appuya des doigts sur ses paupières. Tout est fini. Tout est fini. Elle était épuisée. König avait fait au FBI des aveux plats et sans fioritures mais, grâce à son imagination morbide, Vivian sut glisser entre les lignes les nuances, les émotions.

Elle vit Gloria, effrayée par le comportement bizarre de PX, dont elle avait eu un petit aperçu lors de la fête de la victoire, courir à la cuisine et sortir d'une main fébrile les paquets de thé et de cacao du placard, chercher le pistolet, découvrir avec stupeur et panique qu'il n'y était plus. Avait-elle compris, dans les derniers instants de sa vie, que c'était Gwen qui l'avait pris ?

Ensuite, Vivian vit PX attraper Gloria à la gorge, serrer, elle sentit son amie expirer. Elle vit l'assassin prendre le couteau sur la paillasse, et ressentit une douleur aiguë, puis une autre, et encore une autre, et elle lâcha prise peu à peu.

Elle porta la main à sa gorge.

Le pistolet.

C'était elle qui avait pris le pistolet, la seule chose qui aurait pu sauver la vie de Gloria. Et de Brenda Hamilton. Et de toutes les autres.

Ensuite, pendant des années interminables, elle avait soigné son frère incurable en croyant qu'il était l'assassin. Le pauvre, le doux Matthew qui n'aurait jamais fait de mal à personne, qui n'avait pas été plus capable de se donner la mort que ne le serait Ronald, plus tard, malgré la douleur physique. Vivian les avait aidés l'un et l'autre : Ronald en forçant sur sa dose de morphine, et Matthew, il y avait si

longtemps...

Avant de s'abandonner aux larmes, elle revit nettement cet après-midi, à Leeds, où, en revenant de faire ses courses, elle avait trouvé son frère dans son fauteuil, l'arme dans la bouche, cette arme dérobée à Gloria et qu'elle avait gardée depuis. Il aurait bien voulu trouver le courage, la volonté de presser son doigt.

Mais c'était au-dessus de ses forces. Comme toutes les autres fois où il avait essayé, et échoué. Il avait l'air tellement triste, tellement désespéré, il avait levé sur elle des yeux si implorants qu'elle n'avait pas réfléchi : elle s'était approchée de lui, elle avait pris tendrement sa main dans la sienne, elle avait déposé un baiser sur son front et appuyé sur la détente.

Devant la prison, les gens chantaient, dansaient, secouaient des bouteilles de bière et s'aspergeaient de mousse. Pour la première fois depuis cinquante ans, Vivian Elmsley s'autorisa à pleurer ; elle tendit la main vers la bouteille de gin.

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont aidé, directement ou indirectement, à la naissance de ce livre. En ce qui concerne l'écriture, je suis particulièrement reconnaissant à ma femme Sheila Halladay pour sa première lecture critique, et à mon agent Dominick Abel pour son encouragement et son travail acharné. Je remercie chaleureusement ma directrice de collection chez Avon Books, Patricia Lande Grader, qui a cru en mon talent et m'a forcé à trouver mes limites, et Cynthia Good, de chez Penguin, qui m'a, comme d'habitude, aidé à tenir le cap. Je n'oublie pas non plus Robert Bamard pour sa lecture du manuscrit et ses commentaires, ni les préparatrices de copie Mary Adachi et Erika Schmid pour avoir su traquer les détails importants qui nous avaient échappé à tous.

Ensuite, il y a tous ceux qui m'ont aidé à reconstituer le passé. Merci à mon père, Clifford Robinson, qui a partagé avec moi ses souvenirs du Yorkshire en temps de guerre. Merci à Jimmy Williamson pour ses précisions sur les combats en Birmanie. À Dan Harrington, historien des bases anglaises de l'US Air Force, qui a répondu avec patience à tous mes e-mails. À Jack McFadyen pour ses recherches sur les uniformes et les boutons, et au Dr Aaron Elkins pour ses lumières en matière de médecine légale.

J'ai mis de nombreux policiers à contribution. Si j'ai

fait des erreurs, j'en assume l'entière responsabilité. Merci une fois de plus au brigadier Keith Wright, et aux habitués du bar The Whale : le brigadier Claire Stevens, les inspecteurs Phil Gormley et Alan Young. Un merci tout particulier pour Alan, qui m'a fait visiter le commissariat et m'a emmené boire une pinte à l'« annexe » après.

Enfin, et leur contribution n'est pas des moindres, merci à John Halladay, de la faculté de droit de l'université de Buckingham, et à Judith Rhodes, de la bibliothèque de Leeds, qui ont répondu de bonne grâce à mes milliers de question.